

# John Adams Library.

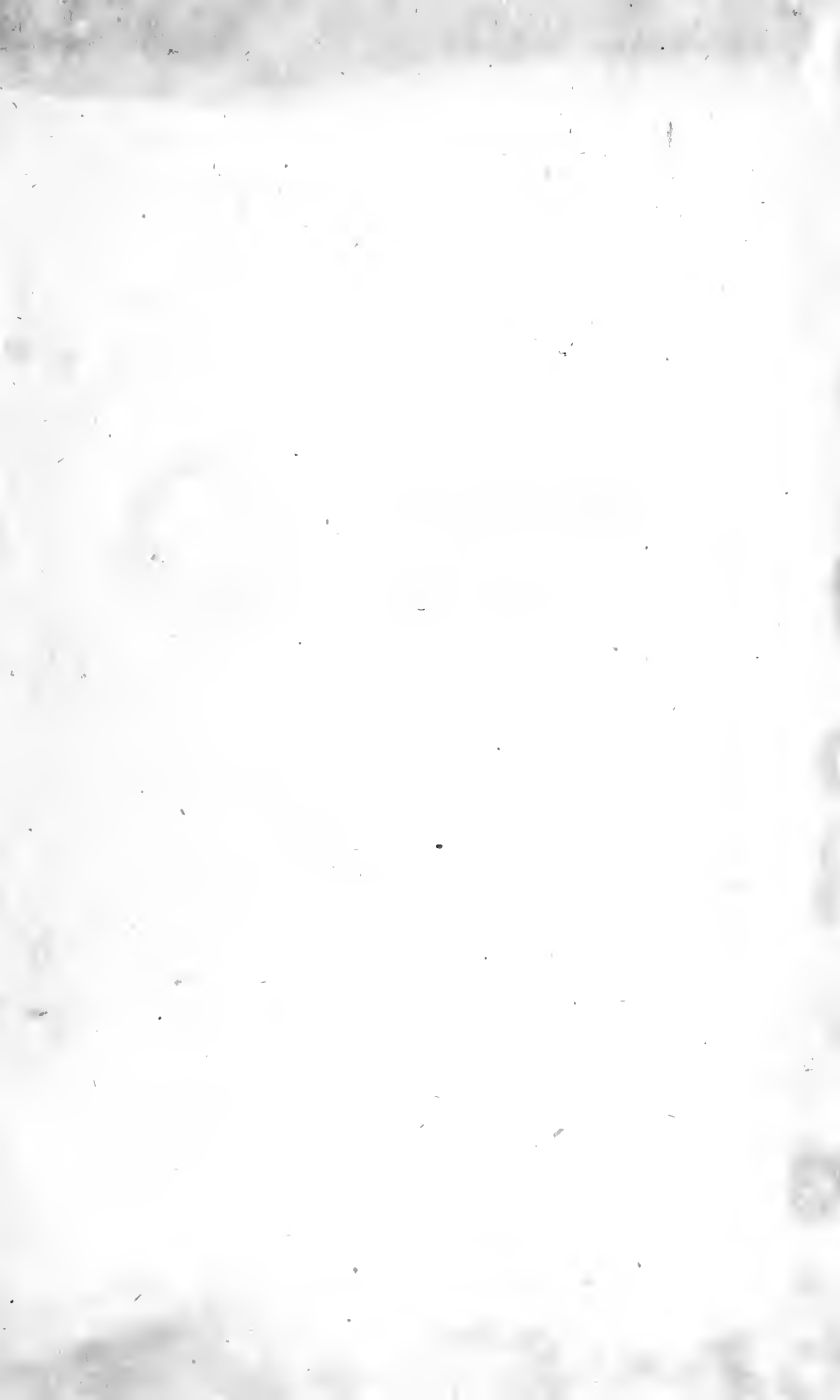


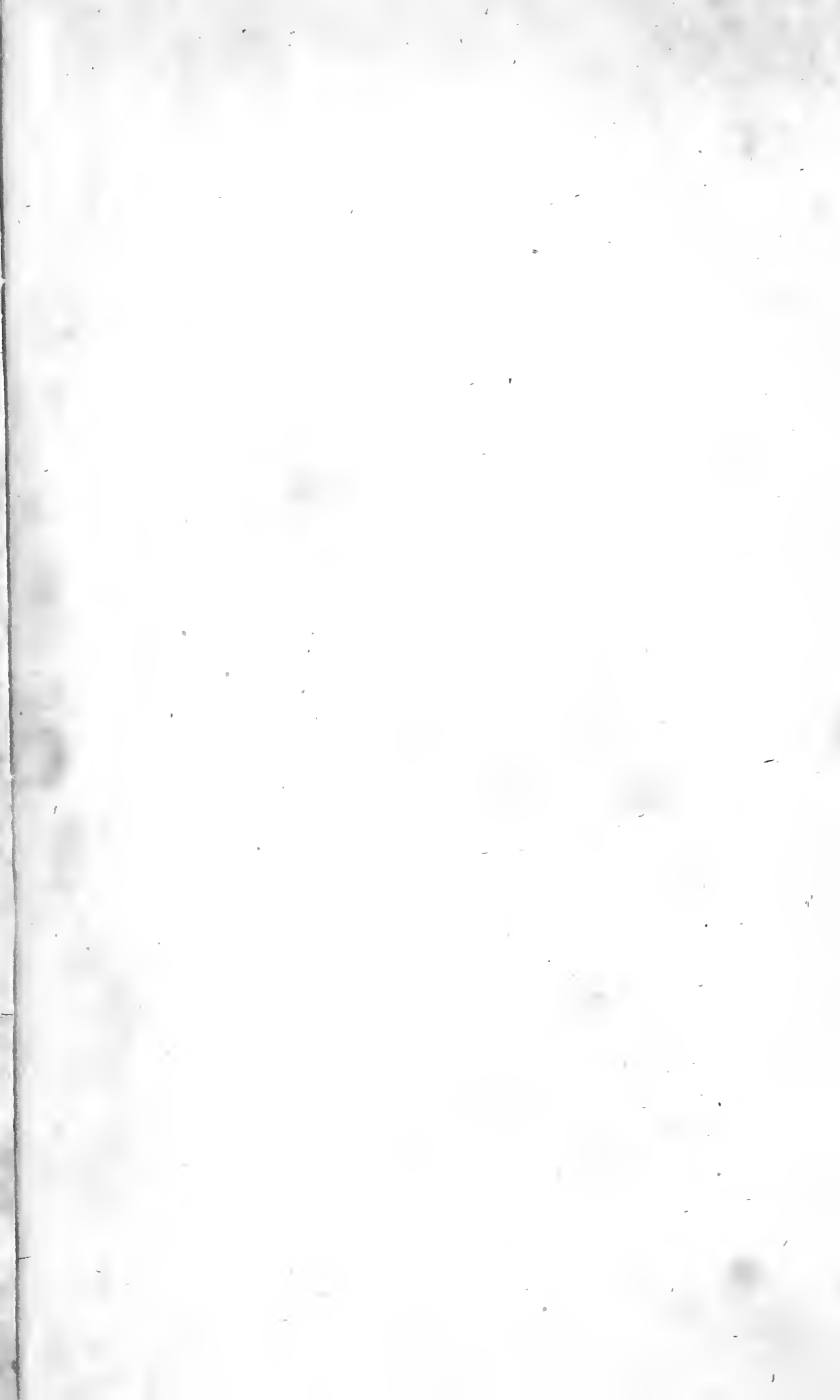
IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N°

★ ADAMS  
★ 232.1  
Vol. 15









Digitized by the Internet Archive  
in 2010

OEUVRES

DE

*MR. DE VOLTAIRE.*

---

TOME QUINZIÈME

---

xx  
ADAMS 232.1  
A. 15

# T A B L E

## D E S

## C H A P I T R E S

*Contenus dans ce second Volume.*

CH. I.	<i>DE l'état de l'Europe aux dixieme &amp; onzieme siècle ,</i>	<i>Page. 1</i>
CH. II.	<i>De l'Espagne &amp; des mahométans de ce royaume , jusqu'au commencement du douzieme siècle.</i>	<i>6</i>
CH. III.	<i>De la religion &amp; de la superstition aux dixieme &amp; onzieme siècles.</i>	<i>12</i>
CH. IV.	<i>De l'empire , de l'Italie , de l'empereur Henri IV. &amp; de Grégoire VII. De Rome &amp; de l'empire dans l'onzieme siècle. De la donation de la comtesse Mathilde. De la fin malheureuse de l'empereur Henri IV. &amp; du pape Grégoire VII.</i>	<i>23</i>
CH. V.	<i>De l'empereur Henri V. De Rome , jusqu'à Frédéric I.</i>	<i>36</i>
CH. VI.	<i>De Frédéric Barberouffe. Cérémonie du couronnement des empereurs.</i>	<i>a</i>
<i>Essai sur les Mœurs. Tom. II.</i>		<i>a</i>

	<i>reurs &amp; des papes. Suite de la liberté italique , contre la puissance allemande. Belle conduite du pape Alexandre III. vainqueur de l'empereur par la politique , &amp; bienfaïcteur du genre humain. . . . .</i>	41
CH. VII.	<i>De l'empereur Henri VI. &amp; de Rome. . . . .</i>	48
CH. VIII.	<i>Etat de la France &amp; de l'Angleterre, pendant le douzieme siècle, jusqu'au règne de St. Louis , &amp; de Jean sans terre , &amp; de Henri III. Grand changement dans l'administration publique en Angleterre &amp; en France. Meurtre de Thomas Becquet , archevêque de Cantorbéri. L'Angleterre devenue province du domaine de Rome , &amp;c. Le pape Innocent III. joue les rois de France &amp; d'Angleterre. . .</i>	52
CH. IX.	<i>D'Othon IV. &amp; de Philippe-Auguste, au treizieme siècle. De la bataille de Bouvines. De l'Angleterre &amp; de la France , jusqu'à la mort de Louis VIII. pere de St. Louis. Puissance singuliere de la cour de Rome : pénitence plus singuliere de Louis VIII. &amp;c. . .</i>	65
CH. X.	<i>De l'empereur Frédéric II. De ses</i>	

- querelles avec les papes , & de l'empire allemand. Des accusations contre Frédéric II. Du livre de Tribus Impostoribus. Du concile général de Lyon , &c. . . . .* 73
- CH. XI. *De l'orient , au tems des croisades , & de l'état de la Palestine. . . . .* 83
- CH. XII. *De la premiere croisade , jusqu'à la prise de Jérusalem. . . . .* 89
- CH. XIII. *Croisades depuis la prise de Jérusalem. Louis le jeune prend la croix. St. Bernard , qui d'ailleurs fait des miracles , prédit des victoires , & on est battu. Saladin prend Jérusalem , ses exploits , sa conduite. Quel fut le divorce de Louis VII. dit le jeune , &c. . . . .* 99
- CH. XIV. *De Saladin. . . . .* 107
- CH. XV. *Les croisés envahissent Constantinople. Malheurs de cette ville & des empereurs grecs. Croisade en Egypte. Aventure singuliere de St. François d'Assise. Disgrace des chrétiens. . . . .* 114
- CH. XVI. *De St. Louis. Son gouvernement , sa croisade , nombre de ses vaisseaux , ses dépenses , sa vertu , son imprudence . ses malheurs. . . . .* 124
- CH. XVII. *Suite de la prise de Constantinople*

	<i>par les croisés. Ce qu'était alors l'empire nommé Grec. . . .</i>	133
CH. XVIII.	<i>De l'orient &amp; de Gengis-Kan. .</i>	137
CH. XIX.	<i>De Charle d'Anjou , roi des deux Siciles. De Mainfroï , de Conra- din , &amp; des vèpres siciliennes. .</i>	150
CH. XX.	<i>De la croisade contre les Langue- dociens. . . . .</i>	158
CH. XXI.	<i>Etat de l'Europe au treizieme siècle.</i>	167
CH. XXII.	<i>De l'Espagne aux douzieme &amp; trei- sieme siècles. . . . .</i>	172
CH. XXIII.	<i>Du roi de France Philippe le bel , &amp; de Boniface VIII. . . .</i>	182
CH. XXIV.	<i>Du supplice des templiers , &amp; de l'extinction de cet ordre. . .</i>	191
CH. XXV.	<i>De la Suisse &amp; de sa révolution , au commencement du quatorziè- me siècle. . . . .</i>	197
CH. XXVI.	<i>Suite de l'état où étaient l'empire , l'Italie , &amp; la papauté , au qua- torzieme siècle. . . . .</i>	200
CH. XXVII.	<i>De Jeanne , reine de Naples. . .</i>	208
CH. XXVIII.	<i>De l'empereur Charles IV. De la bulle d'or. Du retour du St. Siege d'Avignon à Rome. De St. Ca- therine de Sienne , &amp;c. . . .</i>	213
CH. XXIX.	<i>Grand schisme d'occident. . .</i>	219
CH. XXX.	<i>Concile de Constance. . . .</i>	225
CH. XXXI.	<i>De Jean Hus &amp; de Jérôme de Prague.</i>	230
CH. XXXII.	<i>De l'état de l'Europe , vers le tems</i>	



*du concile de Constance. De  
l'Italie. . . . . 236*

CH. XXXIII. *De la France & de l'Angleterre du  
tems de Philippe de Valois, d'E-  
douard II. & d'Edouard III. Dépo-  
sition du roi Edouard II par le  
parlement. Edouard III. vain-  
queur de la France. Examen de  
la loi salique. De l'artillerie,  
&c. . . . . 143*

CH. XXXIV. *De la France sous le roi Jean. Cé-  
lébre tenue des états-généraux.  
Bataille de Poitiers. Captivité de  
Jean. Ruine de la France. Che-  
valerie, &c. . . . . 258*

CH. XXXV. *Du prince Noir, du roi de Castille  
Don Pedre le Cruel, & du con-  
nétable du Guesclin. . . . . 165*

CH. XXXVI. *De la France & de l'Angleterre du  
tems du roi Charles V. Comment  
ce prince habile dépouille les An-  
glais de leurs conquêtes. Son gou-  
vernement. Le roi d'Angleterre  
Richard II. fils du prince Noir,  
détrôné. . . . . 269*

CH. XXXVII. *Du roi de France Charles VI. De  
sa maladie. De la nouvelle in-  
vasion de la France par Henri V,  
roi d'Angleterre. . . . . 274*

CH. XXXVIII. *De la France du tems de Charles*

	VII. <i>Dé la Pucelle &amp; de Jacques Cœur.</i> . . . . .	284
CH. XXXIX.	<i>Mœurs, usages, commerce, richesses, vers les treizième &amp; quatorzième siècles.</i> . . . .	291
CH. XL.	<i>Sciences &amp; beaux-arts, aux treizième &amp; quatorzième siècles.</i> . . . .	295
CH. XLI.	<i>Affranchissemens, privilèges des villes, états-généraux.</i> . . . .	308
CH. XLII.	<i>Tailles &amp; monnoies.</i> . . . .	312
CH. XLIII.	<i>Du parlement de Paris jusqu'à Charles VII.</i> . . . .	315
CH. XLIV.	<i>Du concile de Baste tenu du tems de Charles VII. au quinzième siècle.</i> . . . .	323
CH. XLV.	<i>Décadence de l'empire grec, soit-disant empire romain. Sa faiblesse, sa superstition, &amp;c.</i> . . . .	330
CH. XLVI.	<i>De Tamerlan.</i> . . . .	334
CH. XLVII.	<i>Suite de l'histoire des Turcs &amp; des Grecs, jusqu'à la prise de Constantinople.</i> . . . .	341
CH. XLVIII.	<i>De Scanderbeg.</i> . . . .	345
CH. XLIX.	<i>De la prise de Constantinople par les Turcs.</i> . . . .	347
CH. L.	<i>Entreprise de Mahomet II &amp; sa mort.</i> . . . .	357
CH. LI.	<i>Etat de la Grèce sous le joug des Turcs. Leur gouvernement; leurs mœurs.</i> . . . .	360

CH. LII.	<i>Du roi de France Louis XI.</i>	369
CH. LIII.	<i>De la Bourgogne, &amp; des Suisses, ou Helvétiens, du tems de Louis XI. au quinzieme siècle.</i>	380
CH. LIV.	<i>Dugouvernement féodal après Louis XI. au quinzieme siècle.</i>	385
CH. LV.	<i>De la chevalerie.</i>	389
CH. LVI.	<i>De la noblesse.</i>	393
CH. LVII.	<i>Des tournois.</i>	402
CH. LVIII.	<i>Des duels.</i>	407
CH. LIX.	<i>De Charles VIII. &amp; de l'état de l'Europe, quand il entreprit la conquête de Naples.</i>	416
CH. LX.	<i>Etat de l'Europe à la fin du quinzieme siècle. De l'Allemagne, &amp; principalement de l'Espagne. Du malheureux regne de Henri IV. surnommé l'impuissant. D'Isabelle &amp; de Ferdinand. Prise de Grenade. Persécution contre les Juifs &amp; contre les Maures.</i>	418
CH. LXI.	<i>De l'état des Juifs en Europe.</i>	428
CH. LXII.	<i>De ceux qu'on appelait Bohêmes, ou Egyptiens.</i>	432
CH. LXIII.	<i>Suite de l'état de l'Europe au XV<sup>e</sup>. siècle. De l'Italie, de l'assassinat de Galéas Sforze dans une église. De l'assassinat des Médicis dans une église, de la part que Sixte VI. eut à cette conjuration.</i>	434

viii TABLE DES CHAPITRES.

---

- CH. LXIV. *De l'état du pape, de Venise & de  
Naples, au quinzième siècle.* . 439
- CH. LXV. *De la conquête de Naples par Char-  
les VIII. roi de France & empe-  
reur. De Zizim frère de Bajazet II.  
Du pape Alexandre VI. &c.* . 443
- CH. LXVI. *De Savonarole.* . . . . 450

Fin de la Table du Tome second.

# ESSAI

## SUR LES MŒURS ET L'ESPRIT DES NATIONS,

ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS  
DE L'HISTOIRE, DEPUIS CHAR-  
LEMAGNE JUSQU'A LOUIS XIII.

### CHAPITRE PREMIER.

#### DE L'ÉTAT DE L'EUROPE

*Aux dixième & onzième siècles.*

**L**A Moscovie ou plutôt la Ziovie , avait commencé à connaître un peu de christianisme vers la fin du dixième siècle. Les femmes étaient destinées à changer la religion des royaumes. Une sœur des empereurs *Basile & Constantin* , mariée à un grand-duc ou grand-knès de Moscovie , nommé *Volodimer* ; obtint de son mari qu'il se fit baptiser. Les Moscovites , quoiqu'esclaves de leur maître , ne suivirent qu'avec le tems son exemple ; & enfin , dans ces siècles d'ignorance , ils ne prirent guère du rite grec que les superstitions.

Au reste , les ducs de Moscovie ne se nommaient pas encor czars ou tsars ou tchards ; ils n'ont pris ce titre que quand ils ont été les maîtres des pays vers Casan , appartenant à des tsars. C'est un terme flavon imité du persan ; & dans la bible flavone , le roi *David* est appelé le czar *David*.

*Essai sur les mœurs* Tom. II.

A

Environ dans ce tems-là, une femme attira encor la Pologne au christianisme. *Micislas* duc de Pologne, fut converti par sa femme, sœur du duc de Bohême. J'ai déjà remarqué que les Bulgares avaient reçu la foi de la même manière. *Giselle*, sœur de l'empereur *Henri II.* fit encor chrétien son mari roi de Hongrie, dans la première année du onzième siècle; ainsi, il est très-vrai que la moitié de l'Europe doit aux femmes son christianisme.

La Suède, chez qui il avait été prêché dès le neuvième siècle, était redevenue idolâtre. La Bohême, & tout ce qui est au nord de l'Elbe, renonça au christianisme en 1013. Toutes les côtes de la mer Baltique vers l'orient étaient payennes. Les Hongrois en 1047 retournèrent au paganisme. Mais toutes ces nations étaient beaucoup plus loin encor d'être polies que d'être chrétiennes.

La Suède, probablement depuis long-tems épuisée d'habitans par ces anciennes émigrations dont l'Europe fut inondée, paraît dans les huitième, neuvième, dixième & onzième siècles comme ensevelie dans sa barbarie, sans guerre & sans commerce avec ses voisins; elle n'a part à aucun grand événement, & n'en fut probablement que plus heureuse.

La Pologne, beaucoup plus barbare que chrétienne, conserva jusqu'au treizième siècle toutes les coutumes des anciens Sarmates, comme celle de tuer leurs enfans qui naissaient imparfaits, & les vieillards invalides. *Albert*, surnommé *le Grand*, dans ces siècles d'ignorance, alla en Pologne pour y déraciner ces coutumes affreuses qui durèrent jusqu'au milieu du treizième siècle, & on n'en put venir à bout qu'avec le tems. Tout le reste du Nord vivait dans un état sauvage; état de la nature humaine quand l'art ne l'a pas changée.

L'empire de Constantinople n'était ni plus resserré, ni plus agrandi que nous l'avons vu au neuvième siècle. A l'occident, il se défendait contre les Bulgares; à l'o-

rient & au nord & au midi, contre les Turcs & les Arabes.

On a vu en général ce qu'était l'Italie : des seigneurs particuliers partageaient tous les pays depuis Rome jusqu'à la mer de la Calabre, & les Normans en avaient la plus grande partie. Florence, Milan, Pavie, se gouvernaient par leurs magistrats sous des comtes ou sous des ducs nommés par les empereurs. Bologne était plus libre.

La maison de *Maurienne*, dont descendent les ducs de Savoye, rois de Sardaigne, commençait à s'établir. Elle possédait comme fief de l'empire la comté héréditaire de Savoye & de Maurienne, depuis qu'un *Berthol*, tige de cette maison, avait eu en 888 le petit démembrement du royaume de Bourgogne. Il y eut cent seigneurs en France beaucoup plus considérables que les comtes de Savoye, mais tous ont été enfin accablés sous le pouvoir du seigneur dominant ; tous ont cédé l'un après l'autre à des maisons nouvelles élevées par la faveur des rois. Il ne reste plus de trace de leur ancienne grandeur. La maison de *Maurienne*, cachée dans ses montagnes, s'est agrandie de siècle en siècle, & est devenue égale aux plus grands monarques.

Les Suisses & les Grisons, qui composaient un état quatre fois plus puissant que la Savoye, & qui étaient comme elle, un démembrement de la Bourgogne, obéissaient aux baillifs que les empereurs nommaient.

Deux villes maritimes d'Italie commençaient à s'élever, non par ces invasions subites qui ont fait les droits de presque tous les princes qui ont passé en revue, mais par une industrie sage qui dégénéra aussi bientôt en esprit de conquête. Ces deux villes étaient Gènes & Venise. Gènes, célèbre du tems des Romains, regardait *Charlemagne* comme son restaurateur. Cet empereur l'avait rebâtie quelque tems après que les Goths l'avaient détruite. Gouvernée par des comtes sous *Charlemagne*

& les premiers descendans, elle fut saccagée au dixième siècle par les mahométans, & presque tous ses citoyens furent emmenés en servitude. Mais comme c'était un port commerçant, elle fut bientôt repeuplée. Le négociant qui l'avait fait fleurir, servit à la rétablir. Elle devint alors une république. Elle prit l'isle de Corse sur les Arabes, qui s'en étaient emparés. Les papes exigèrent un tribut pour cette isle, non-seulement parce qu'ils y avaient possédé autrefois des patrimoines, mais parce qu'ils se prétendaient suzerains de tous les royaumes conquis sur les infidèles. Les Génois payèrent ce tribut au commencement de l'onzième siècle : mais bientôt après ils s'en affranchirent sous le pontificat de *Lucius II*. Enfin, leur ambition croissant avec leurs richesses, de marchands ils voulurent devenir conquérans.

La ville de Venise, bien moins ancienne que Gènes, affectait le frivole honneur d'une plus ancienne liberté, & jouissait de la gloire solide d'une puissance bien supérieure. Ce ne fut d'abord qu'une retraite de pêcheurs & de quelques fugitifs, qui s'y réfugièrent au commencement du cinquième siècle, quand les Huns & les Goths ravageaient l'Italie. Il n'y avait pour toute ville que des cabanes sur le Rialto. Le nom de Venise n'était point encore connu. Ce Rialto, bien loin d'être libre, fut pendant trente années une simple bourgade appartenante à la ville de Padoue, qui la gouvernait par des consuls. La vicissitude des choses a mis depuis Padoue sous le joug de Venise.

Il n'y a aucune preuve que sous les rois Lombards Venise ait eu une liberté reconnue. Il est plus vraisemblable que ses habitans furent oubliés dans leurs marais.

Le Rialto & les petites isles voisines ne commencèrent qu'en 709 à se gouverner par leurs magistrats. Ils furent alors indépendans de Padoue, & se regardèrent comme une république.

C'est en 709 qu'ils eurent leur premier doge, qui ne



fut qu'un tribun du peuple élu par des bourgeois. Plusieurs familles qui donnèrent leurs voix à ce premier doge, subsistent encor. Elles sont les plus anciens nobles de l'Europe, sans en excepter aucune maison, & prouvent que la noblesse peut s'acquérir autrement qu'en possédant un château, ou en payant des patentes à un souverain.

Héraclée fut le premier siège de cette république jusqu'à la mort de son troisième doge. Ce ne fut que vers la fin du neuvième siècle que ces insulaires, retirés plus avant dans leurs lagunes, donnèrent à cet assemblage de petites îles qui formèrent une ville, le nom de Venise, du nom de cette côte qu'on appelait *terræ Venetorum*. Les habitans de ces marais ne pouvaient subsister que par leur commerce. La nécessité fut l'origine de leur puissance. Il n'est pas assurément bien décidé que cette république fût alors indépendante. On voit que *Bérenger*, reconnu quelque tems empereur en Italie, accorda l'an 950 au doge, le privilège de battre monnaie. Ces doges même étaient obligés d'envoyer aux empereurs en redevance un manteau de drap d'or tous les ans : & *Othon III.* leur remit en 998 cette espèce de petit tribut. Mais ces légères marques de vassalité n'étaient rien à la véritable puissance de Venise ; car tandis que les Vénitiens payaient un manteau d'étoffe d'or aux empereurs, ils acquirent par leur argent & par leurs armes, toute la province d'Istrie, & presque toutes les côtes de Dalmatie, Spalatro, Raguze, Narenza. Leur doge prenait vers le milieu du dixième siècle, le titre de *duc de Dalmatie* ; mais ces conquêtes enrichissaient moins Venise que le commerce, dans lequel elle surpassait encor les Génois ; car tandis que les barons d'Allemagne & de France bâtissaient des donjons & opprimaient les peuples, Venise attirait leur argent, en leur fournissant toutes les denrées de l'Orient. La méditerranée était déjà couverte de leurs vaisseaux, & elle s'enrichissait de l'ignorance & de la barbarie des nations septentrionales de l'Europe.

## CHAPITRE SECOND.

## D E L' E S P A G N E

*Et des mahométans de ce royaume, jusqu'au commencement du douzième siècle.*

L'ESPAGNE était toujours partagée entre les mahométans & les chrétiens; mais les chrétiens n'en avaient pas la quatrième partie, & ce coin de terre était la contrée la plus stérile. L'Asturie, dont les princes prenaient le titre de *roi de Léon*; une partie de la vieille Castille, gouvernée par des comtes; Barcelone & la moitié de la Catalogne, aussi sous un comte; la Navarre, qui avait un roi; une partie de l'Arragon, unie quelque tems à la Navarre; voilà ce qui composait les états des chrétiens. Les Maures possédaient le Portugal, la Murcie, l'Andalousie, Valence, Grenade, Tortose, & s'étendaient au milieu des terres, par-delà les montagnes de la Castille & de Sarragosse. Le séjour des rois mahométans était toujours à Cordoue. Ils y avaient bâti cette grande mosquée, dont la voûte est soutenue de trois cent soixante-cinq colonnes de marbre précieux, & qui porte encor parmi les chrétiens, le nom de *mesquita*, mosquée, quoiqu'elle soit devenue cathédrale.

Les arts y fleurissaient; les plaisirs recherchés, la magnificence, la galanterie régnaient à la cour des rois Maures. Les tournois, les combats à la barrière, sont peut-être de l'invention de ces Arabes. Ils avaient des spectacles, des théâtres, qui tout grossiers qu'ils étaient, montraient du moins que les autres peuples étaient moins polis que ces mahométans. Cordoue était le seul pays de l'Occident, où la géométrie, l'astronomie, la chymie, la médecine fussent cultivées. *Sanche le Gros*, roi de Léon,

fut obligé de s'aller mettre à Cordoue en 956, entre les mains d'un fameux médecin Arabe, qui invité par le roi, voulut que le roi vînt à lui.

Cordoue est un pays de délices, arrosé par le Guadalquivir, où des forêts de citronniers, d'orangers, de grenadiers parfument l'air, & où tout invite à la mollesse. Le luxe & le plaisir corrompirent enfin les rois musulmans. Leur domination fut au dixième siècle comme celle de presque tous les princes chrétiens, partagée en petits états. Tolède, Murcie, Valence, Huesca même, eurent leurs rois. C'était le tems d'accabler cette puissance divisée; mais les chrétiens d'Espagne étaient plus divisés encor. Ils se faisaient une guerre continuelle, se réunissaient pour se trahir, & s'alliaient souvent avec les musulmans. *Alphonse V.* roi de Léon, donna même l'année 1000 sa sœur *Thérèse* en mariage au sultan *Abdala*, roi de Tolède.

Les jalousies produisent plus de crimes entre les petits princes qu'entre les grands souverains. La guerre seule peut décider du sort des vastes états; mais les surprises, les perfidies, les assassinats, les empoisonnemens sont plus communs entre des rivaux voisins, qui ayant beaucoup d'ambition & peu de ressources, mettent en œuvre tout ce qui peut suppléer à la force. C'est ainsi qu'un *Sancho Garcias*, comte de Castille, empoisonna sa mère à la fin du dixième siècle, & que son fils *Don Garcie* fut poignardé par trois seigneurs du pays dans le tems qu'il allait se marier.

Enfin en 1035 *Ferdinand*, fils de *Sanche*, roi de Navarre & d'Arragon, réunit sous sa puissance la vieille Castille, dont sa famille avait hérité par le meurtre de ce *Don Garcie*, & le royaume de *Léon*, dont il dépouilla son beau-frère qu'il tua dans une bataille.

Alors la Castille devint un royaume, & Léon en fut une province. Ce *Ferdinand*, non content d'avoir ôté la couronne de *Léon* & la vie à son beau-frère, enleva

aussi la Navarre à son propre frère, qu'il fit assassiner dans une bataille qu'il lui livra. C'est ce *Ferdinand* à qui les Espagnols ont prodigué le nom de *Grand*, apparemment pour déshonorer ce titre trop prodigué aux usurpateurs.

Son père *Don Sanche*, surnommé aussi le *Grand*, pour avoir succédé aux comtes de Castille, & pour avoir marié un de ses fils à la princesse des Asturies, s'était fait proclamer empereur, & *Don Ferdinand* voulut aussi prendre ce titre. Il est sûr qu'il n'est, ni ne peut être de titre affecté aux souverains, que ceux qu'ils veulent prendre & que l'usage leur donne. Le nom d'empereur signifiait par-tout l'héritier des *Césars* & le maître de l'empire Romain, ou du moins celui qui prétendait l'être. Il n'y a pas d'apparence que cette appellation pût être le titre distinctif d'un prince mal affermi, qui gouvernait la quatrième partie de l'Espagne.

L'empereur *Henri III.* mortifia la fierté castillane, en demandant à *Ferdinand* l'hommage de ses petits états, comme d'un fief de l'empire. Il est difficile de dire quelle était la plus mauvaise prétention, celle de l'empereur Allemand, ou celle de l'Espagnol. Ces idées vaines n'eurent aucun effet, & l'état de *Ferdinand* resta un petit royaume libre.

C'est sous le règne de ce *Ferdinand* que vivait *Rodrigue*, surnommé le *Cid*, qui en effet épousa depuis *Chimène*, dont il avait tué le père. Tous ceux qui ne connaissent cette histoire que par la tragédie si célèbre dans le siècle passé, croient que le roi *Don Ferdinand* possédait l'Andalousie.

Les fameux exploits du *Cid* furent d'abord d'aider *Don Sanche*, fils aîné de *Ferdinand*, à dépouiller ses frères & ses sœurs de l'héritage que leur avait laissé leur père. Mais *Don Sanche* ayant été assassiné dans une de ces expéditions injustes, ses frères rentrèrent dans leurs états.

Alors il y eut près de vingt rois en Espagne, soit chrétiens, soit musulmans; & outre ces vingt rois, un nombre considérable de seigneurs indépendans & pauvres, qui venaient à cheval; armés de toutes pièces, & suivis de quelques écuyers, offrir leurs services aux princes ou aux princesses qui étaient en guerre. Cette coutume déjà répandue en Europe, ne fut nulle part plus accréditée qu'en Espagne. Les princes à qui ces chevaliers s'engageaient, leur ceignaient le baudrier, & leur faisaient présent d'une épée, dont ils leur donnaient un coup léger sur l'épaule. Les chevaliers chrétiens ajoutèrent d'autres cérémonies à l'accollade. Ils faisaient la veille des armes devant un autel de la Vierge. Les musulmans se contentaient de se faire ceindre un cimeterre. Ce fut-là l'origine des chevaliers errans & de tant de combats particuliers. Le plus célèbre fut celui qui se fit après la mort du roi *Don Sanche*, assassiné en assiégeant sa sœur *Ouraca* dans la ville de Zamore. Trois chevaliers soutinrent l'innocence de l'infante, contre *Don Diègue de Lare* qui l'accusait. Ils combattirent l'un après l'autre en champ clos, en présence des juges nommés de part & d'autre. *Don Diègue* renversa & tua deux des chevaliers de l'infante; & le cheval du troisième ayant les rênes coupées & emportant son maître hors des barrières, le combat fut jugé indécis.

Parmi tant de chevaliers, le *Cid* fut celui qui se distingua le plus contre les musulmans. Plusieurs chevaliers se rangèrent sous sa bannière: & tous ensemble avec leurs écuyers & leurs gendarmes, composaient une armée couverte de fer, montée sur les plus beaux chevaux du pays. Le *Cid* vainquit plus d'un petit roi Maure: & s'étant ensuite fortifié dans la ville d'Alcasar, il s'y forma une souveraineté.

Enfin il persuada à son maître *Alphonse VI.* roi de la vieille Castille, d'assiéger la ville de Tolède, & lui offrit tous ses chevaliers pour cette entreprise. Le bruit de ce

siège & la réputation du *Cid* appellèrent de l'Italie & de la France beaucoup de chevaliers & de princes. *Raimond*, comte de Toulouse, & deux princes du sang de France, de la branche de Bourgogne, vinrent à ce siège. Le roi mahométan nommé *Hiaja*, était fils d'un des plus généreux princes dont l'histoire ait conservé le nom. *Almamon* son père, avait donné dans Tolède un asile à ce même roi *Alphonse* que son frère *Sanche* persécutait alors. Ils avaient vécu long-tems ensemble dans une amitié peu commune ; & *Almamon*, loin de le retenir, quand après la mort de *Sanche* il devint roi, & par conséquent à craindre, lui avait fait part de ses trésors. On dit même qu'ils s'étaient séparés en pleurant. Plus d'un chevalier mahométan sortit des murs pour reprocher au roi *Alphonse* son ingratitude envers son bienfaiteur ; & il y eut plus d'un combat singulier sous les murs de Tolède.

Le siège dura une année. Enfin Tolède capitula, mais à condition que l'on traiterait les musulmans comme ils en avaient usé avec les chrétiens, qu'on leur laisserait leur religion & leurs loix : promesse qu'on tint d'abord & que le tems fit violer. Toute la Castille neuve se rendit ensuite au *Cid*, qui en prit possession au nom d'*Alphonse* ; & Madrid, petite place qui devait un jour être la capitale de l'Espagne, fut pour la première fois au pouvoir des chrétiens.

Plusieurs familles vinrent de France s'établir dans Tolède. On leur donna des privilèges qu'on appelle même encor en Espagne *franchises*. Le roi *Alphonse* fit aussitôt une assemblée d'évêques, laquelle, sans le concours du peuple autrefois nécessaire, élut pour évêque de Tolède un prêtre nommé *Bernard*, à qui le pape *Urbain II.* conféra la primatie d'Espagne à la prière du roi. La conquête fut presque toute pour l'église ; mais le primat eut l'imprudence d'en abuser, en violant les conditions que le roi avait jurées aux Maures. La grande mosquée devait rester aux mahométans. L'archevêque,

pendant l'absence du roi , en fit une église , & excita contre lui une sédition. *Alphonse* revint à Tolède , irrité contre l'indiscrétion du prélat. Il apaisa le soulèvement , en rendant la mosquée aux Arabes , & en menaçant de punir l'archevêque. Il engagea les musulmans à lui demander eux-mêmes la grace du prélat chrétien , & ils furent contens & soumis.

*Alphonse* augmenta encor par un mariage les états qu'il gagnait par l'épée du *Cid*. Soit politique , soit goût , il épousa *Zaid*. fille de *Benedat* nouveau roi Maure d'Andalousie , & reçut en dot plusieurs villes. On ne dit point que cette épouse d'*Alphonse* ait embrassé le christianisme. Les Maures passaient encor pour une nation supérieure : on se tenait honoré de s'allier à eux. Le surnom de *Rodrigue* était maure ; & de-là vient qu'on appella les Espagnols *Maranas*.

On reproche à ce roi *Alphonse* d'avoir conjointement avec son beau-père appelé en Espagne d'autres mahométans d'Afrique. Il est difficile de croire qu'il ait fait une si étrange faute contre la politique ; mais les rois se conduisent quelquefois contre la vraisemblance. Quoi qu'il en soit , une armée de Maures vint fondre d'Afrique en Espagne , & augmenter la confusion où tout était alors. Le *miramolin* qui régnait à Maroc envoie son général *Abénada* au secours du roi d'Andalousie. Ce général trahit non-seulement ce roi même à qui il était envoyé , mais encor le *miramolin* au nom duquel il venait. Enfin le *miramolin* irrité vient lui-même combattre son général perfide , qui faisait la guerre aux autres mahométans , tandis que les chrétiens étaient aussi divisés entr'eux.

L'Espagne était ainsi déchirée par les mahométans & les chrétiens , lorsque le *Cid* , *Don-Rodrigue* , à la tête de sa chevalerie subjuga le royaume de Valence. Il y avait en Espagne peu de rois plus puissans que lui : mais il n'en prit pas le nom , soit qu'il préférât le titre de *Cid* ,

soit que l'esprit de chevalerie le rendît fidele au roi *Alphonse* son maître. Cependant il gouverna Valence avec l'autorité d'un souverain , recevant des ambassadeurs , & respecté de toutes les nations. De tous ceux qui se sont élevés par leur courage sans rien usurper , il n'y en a pas eu un seul qui ait eu autant de puissance & de gloire que le *Cid*.

Après sa mort , arrivée l'an 1096 , les rois de Castille & d'Arragon continuèrent toujours leurs guerres contre les Maures ; l'Espagne ne fut jamais plus sanglante & plus désolée. Triste effet de l'ancienne conspiration de l'archevêque *Opas* & du comte *Julien* , qui faisait au bout de quatre cents ans , & fit encor long-tems après , les malheurs de l'Espagne.

C'était donc depuis le milieu du onzième siècle jusqu'à la fin que le *Cid* se rendit si célèbre en Europe ; c'était le tems brillant de la chevalerie , mais c'était aussi le tems des emportemens audacieux de *Grégoire VII.* des malheurs de l'Allemagne & de l'Italie , & de la première croisade.

## CHAPITRE TROISIEME.

### DE LA RELIGION

*Et de la superstition aux dixième & onzième siècles.*

**L**ES hérésies semblent être le fruit d'un peu de science & de loisir. On a vu que l'état où était l'église au dixième siècle , ne permettait guère le loisir ni l'étude. Tout le monde était armé , & on ne se disputait que des richesses. Cependant en France , du tems du roi *Robert* , il y eut quelques prêtres , & entr'autres



un nommé *Etienne*, confesseur de la reine *Constance*, accusés d'hérésie. On ne les appella manichéens, que pour leur donner un nom plus odieux ; car ni eux ni leurs juges ne pouvaient guère connaître la philosophie du Persan *Manès*. C'était probablement des enthousiastes, qui tendaient à une perfection outrée, pour dominer sur les esprits. C'est le caractère de tous les chefs de sectes. On leur imputa des crimes horribles, & des sentimens dénaturés, dont on charge toujours ceux dont on ne connaît pas les dogmes. Ils furent juridiquement accusés de réciter les litanies à l'honneur des diables, d'éteindre ensuite les lumières, de se mêler indifféremment, & de brûler le premier des enfans qui naissaient de ces incestes, pour en avaler les cendres. Ce sont à-peu-près les reproches qu'on faisait aux premiers chrétiens. Je crois que cette calomnie des payens contr'eux était fondée sur ce que les chrétiens faisaient quelquefois la cène, en mangeant d'un pain fait en forme de petit enfant, pour représenter JESUS-CHRIST, comme il se pratique encor dans quelques églises grecques. Les hérétiques dont je parle étaient sur-tout accusés d'enseigner que DIEU n'est point venu sur la terre, qu'il n'a pu naître d'une vierge, qu'il n'est ni mort, ni ressuscité. En ce cas ils n'étaient pas chrétiens. Je vois que les accusations de cette espèce se contredisaient toujours.

Ceux qu'on appelait manichéens, ceux qu'on nomma depuis Albigeois, Vaudois, Lollars, & qui reparurent si souvent sous tant d'autres noms, étaient des restes des premiers chrétiens des Gaules, attachés à plusieurs anciens usages que la cour Romaine changea depuis, & à des opinions vagues que cette cour constata avec le tems : par exemple, ces premiers chrétiens n'avaient point connu les images. La confession auriculaire ne leur avait pas d'abord été commandée. Il ne faut pas croire que du tems de *Clovis*, & avant lui, on fût

parfaitement instruit dans les Alpes du dogme de la transsubstantiation, & de plusieurs autres. On vit, au huitième siècle, *Claude*, archevêque de Turin, adopter la plupart des sentimens qui font aujourd'hui le fondement de la religion protestante, & prétendre que ces sentimens étaient ceux de la primitive église. Il y a presque toujours un petit troupeau séparé du grand; & depuis le commencement de l'onzième siècle, ce petit troupeau fut dispersé ou égorgé, quand il voulut trop paraître.

Le roi *Robert* & sa femme *Constance* se transportèrent à Orléans, où se tenaient quelques assemblées de ceux qu'on appelait manichéens. Les évêques firent brûler treize de ces malheureux. Le roi, la reine assistèrent à ce spectacle indigne de leur majesté. Jamais avant cette exécution on n'avait en France livré au dernier supplice aucun de ceux qui dogmatisent sur ce qu'ils n'entendent point. Il est vrai que *Priscillien* au quatrième siècle avait été condamné à la mort dans Trèves avec sept de ses disciples. Mais la ville de Trèves, qui était alors dans les Gaules, n'est plus annexée à la France depuis la décadence de la famille de *Charlemagne*. Ce qu'il faut observer, c'est que *St. Martin* de Tours ne voulut point communiquer avec les évêques qui avaient demandé le sang de *Priscillien*. Il disait hautement qu'il était horrible de condamner des hommes à la mort parce qu'ils se trompent. Il ne se trouva point de *St. Martin* du tems du roi *Robert*.

Il s'élevait alors quelques légers nuages sur l'eucharistie; mais il ne formaient point encor d'orages. Ce sujet de querelle qui ne devait être qu'un sujet d'adoration & de silence, avait échappé à l'imagination ardente des chrétiens grecs. Il fut probablement négligé, parce qu'il ne laissait nulle prise à cette métaphysique, cultivée par les docteurs depuis qu'ils eurent adopté les idées de *Platon*. Ils avaient trouvé de quoi exercer cette

philosophie dans l'explication de la trinité, dans la consubstantiabilité du verbe, dans l'union des deux natures & des deux volontés, enfin dans l'abyme de la prédestination. La question, si du pain & du vin sont changés en la seconde personne de la trinité, & par conséquent en DIEU ? si on mange & on boit cette seconde personne réellement ou seulement par la foi ? cette question, dis-je, était d'un autre genre, qui ne paraissait pas soumis à la philosophie de ces tems. Aussi on se contenta de faire la cène le soir dans les premiers âges du christianisme, & de communier à la messe sous les deux espèces au tems dont je parle, sans que les peuples eussent une idée fixe & déterminée sur ce mystère.

Il paraît que dans beaucoup d'églises, & sur-tout en Angleterre, on croyait qu'on ne mangeait & qu'on ne buvait JESUS-CHRIST que spirituellement. On trouve dans la bibliothèque Bodléienne une homélie du dixième siècle, dans laquelle sont ces propres mots : « C'est véritablement par la consécration le corps & „ le sang de JESUS-CHRIST, non corporellement, „ mais spirituellement. Le corps dans lequel JESUS- „ CHRIST souffrit & le corps eucharistique sont entièrement différens. Le premier était composé de chair „ & d'os animés par une ame raisonnable ; mais ce que „ nous nommons eucharistie, n'a ni sang, ni os, ni „ ame. Nous devons donc l'entendre dans un sens spirituel. „

*Jean Scot*, surnommé *Érigène*, parce qu'il était d'Irlande, avait long-tems auparavant, sous le règne de *Charles le Chauve*, & même, à ce qu'il dit, par ordre de cet empereur, soutenu à-peu-près la même opinion.

Du tems de *Jean Scot*, *Ratram* moine de Corbie & d'autres avaient écrit sur ce mystère d'une manière à faire penser qu'ils ne croyaient pas ce qu'on appella depuis la *présence réelle*. Car *Ratram* dans son écrit adressé à l'empereur *Charles le Chauve*, dit en termes exprès :

« C'est le corps de JESUS-CHRIST qui est vu, reçu, „ & mangé, non par les sens corporels, mais par les „ yeux de l'esprit fidèle. „ Il est évident, ajoute-t-il, qu'il n'y a aucun changement dans le pain & dans le vin ; ils ne sont donc que ce qu'ils étaient auparavant. Il finit par dire, après avoir cité St. Augustin, que le pain appelé corps, & le vin appelé sang, sont une figure, parce que c'est un mystère.

De quelque manière que *Ratram*. s'entendît & qu'on l'entendît, on écrivit contre lui : & à-peu-près dans le même tems un autre moine bénédictin nommé *Pascale Ratbert* passa pour être le premier qui développa le sentiment commun en termes exprès, en disant, que le pain était le véritable corps qui était sorti de la Vierge, & le vin avec l'eau, le véritable sang coulé du côté, réellement, & non pas en figure. Cette dispute produisit celle des *stercoristes* ou *stercoranistes*, qui osant examiner physiquement un objet de la foi, prétendirent qu'on digérait le pain & le vin sacrés, & qu'ils suivaient le sort ordinaire des alimens.

Comme ces questions se traitaient en latin, & que les laïques alors uniquement occupés de la guerre, prenaient peu de part aux disputes de l'école, elle ne produisirent heureusement aucun trouble. Les peuples n'avaient qu'une idée vague & obscure de la plupart des mystères : ils ont toujours reçu leurs dogmes comme la monnoie, sans examiner le poids & le titre.

Enfin *Bérenger*, archidiacre d'Angers, enseigna vers 1050 par écrit & dans la chaire, que le corps véritable de JESUS-CHRIST n'est point & ne peut-être sous les apparences du pain & du vin.

Il affirmait que ce qui aurait donné une indigestion, s'il avait été mangé en trop grande quantité, ne pouvait être qu'un aliment ; que ce qui aurait enivré, si on en avait trop bu, était une liqueur réelle, qu'il n'y avait point de blancheur sans un objet blanc, point de rondeur

rondeur sans un objet rond ; qu'il est physiquement impossible que le même corps puisse être en mille lieux à la fois. Ses propositions révoltèrent d'autant plus , que *Bérenger* , ayant une très-grande réputation , avait d'autant plus d'ennemis. Celui qui se distingua le plus contre lui , fut *Lanfranc* , de race Lombarde , né à Pavie , qui était venu chercher une fortune en France. Il balançait la réputation de *Bérenger*. Voici comme il s'y prenait pour le confondre dans son traité *de corpore Domini*.

« On peut dire avec vérité que le corps de notre „ Seigneur dans l'eucharistie est le même qui est sorti de „ la Vierge , & que ce n'est pas le même. C'est le même „ quant à l'essence & aux propriétés de la véritable nature , & ce n'est pas le même quant aux espèces du pain „ & du vin ; de sorte qu'il est le même quant à la substance , & qu'il n'est pas le même quant à la forme. „

Ce sentiment de *Lanfranc* parut être en général celui de l'église. *Bérenger* n'avait raisonné qu'en philosophe. Il s'agissait d'un objet de la foi , d'un mystère que l'église reconnaissait comme incompréhensible. Il était du corps de l'église ; il était payé par elle ; il devait donc avoir la même foi qu'elle , & soumettre sa raison comme elle. Il fut condamné au concile de Paris en 1050 , condamné encor à Rome en 1079 , & obligé de prononcer sa retractation forcée ; mais cette retractation forcée ne fit que graver plus avant ces sentimens dans son cœur. Il mourut dans son opinion , qui ne fit alors ni schisme ni guerre civile. Le temporel seul était le grand objet qui occupait l'ambition des hommes. L'autre source qui devait faire verser tant de sang , n'était pas encor ouverte.

C'est après la dispute & la condamnation de *Bérenger* que l'église institua l'usage de l'élévation de l'hostie , afin que le peuple en l'adorant ne doutât pas de la réalité qu'on avait combattue ; mais le terme de transsubstantiation ne fut pas encor attaché à ce mystère ; il ne fut adopté qu'en 1215 dans un concile de Latran.

L'opinion de *Scot*, de *Ratram*, de *Bérenger* ne fut pas ensevelie ; elle se perpétua chez quelques ecclésiastiques ; elle passa aux Vaudois , aux Albigeois , aux hufites , aux protestans ; comme nous le verrons.

Vous avez dû observer que dans toutes les disputes qui ont animé les chrétiens les uns contre les autres depuis la naissance de l'église , Rome s'est toujours décidée pour l'opinion qui soumettait le plus l'esprit humain , & qui anéantissait le plus le raisonnement : je ne parle ici que de l'historique ; je mets à part l'inspiration de l'église & son infailibilité , qui ne sont pas du ressort de l'histoire. Il est certain qu'en faisant du mariage un sacrement , on faisait de la fidélité des époux un devoir plus saint , & de l'adultère une faute plus odieuse : que la croyance d'un Dieu réellement présent dans l'eucharistie , passant dans la bouche & dans l'estomac d'un communiant , le remplissait d'une terreur religieuse. Quel respect ne devait-on pas avoir pour ceux qui changeaient d'un mot le pain en Dieu , & sur-tout pour le chef d'une religion qui opérait un tel prodige ? Quand la simple raison humaine combattit ces mystères , elle affaiblit l'objet de sa vénération , & la multiplicité des prêtres en rendant le prodige trop commun , le rendit moins respectable aux peuples.

Il ne faut pas omettre l'usage qui commença à s'introduire dans l'onzième siècle , de racheter par les aumônes & par les prières des vivans les peines des morts , de délivrer leurs âmes du purgatoire , & l'établissement d'une fête solennelle consacrée à cette piété.

L'opinion d'un purgatoire , ainsi que d'un enfer , est de la plus haute antiquité , mais elle n'est nulle part si clairement exprimée que dans le sixième livre de l'Énéide de *Virgile* , dans lequel on retrouve la plupart des mystères de la religion des gentils.

*Ergo exercentur pœnis , veterumque malorum  
Supplicia expendant , &c.*

Cette idée fut peu - à - peu sanctifiée dans le christianisme , & on la porta jusqu'à croire que l'on pouvait par des prières modérer les arrêts de la providence , & obtenir de DIEU la grace d'un mort condamné dans l'autre vie à des peines pëssagères.

Le cardinal *Pierre Damien* celui-là même qui conte que la femme du roi *Robert* accoucha d'un oie , rapporte qu'un pëlerin revenant de Jérusalem , fut jeté par la temête dans une isle , où il trouva un bon hermite , lequel lui apprit que cette isle était habitée par les diables ; que son voisinage était tout couvert de flammes , dans lesquelles les diables plongeaient les ames des trëpassés ; que ces mêmes diables ne cëssaient de crier & de heurler contre *St. Odilon* , abbé de Cluni , leur ennemi mortel. Les prières de cet *Odilon* , disaient-ils ; & celles de ses moines , nous , enlèvent toujours quelque ame.

Ce rapport ayant été fait à *Odilon* , il institua dans son couvent de Cluni , la fête des morts. Il n'y avait dans cette fête qu'un grand fonds d'humanité , & de piété ; & ces sentimens pouvaient servir d'excuse à la fable du pëlerin. L'église adopta bientôt cette solemnité , & en fit une fête d'obligation. On attacha de grandes indulgences aux prières pour les morts ; si on s'en était tenu là , ce n'eût été qu'une devotion ; mais bientôt elle dégénéra en abus : on vendit cher les indulgences ; les moines mandians , sur-tout , se firent payer pour tirer les ames du purgatoire ; ils ne parlèrent que d'apparitions de trëpassés , d'ames plaintives qui venaient demander du secours , de morts subites & de châtimens éternels de ceux qui en avaient refusé ; le brigandage succéda à la piété crédule , & ce fut une des raisons qui dans la suite des tems fit perdre à l'église romaine la moitié de l'Europe.

On croit bien que l'ignorance de ces siècles affermisait les superstitions populaires. J'en rapporterai quel-

ques exemples qui ont long-tems exercé la crédulité humaine. On prétend que l'empereur *Othon III.* fit périr sa femme *Marie d'Arragon*, pour cause d'adultère. Il est très-possible qu'un prince cruel & dévot, tel qu'on peint *Othon III.* envoie au supplice sa femme moins débauchée que lui. Mais vingt auteurs ont écrit, & *Maimbourg* a répété après eux, & d'autres ont répété après *Maimbourg*, que l'impératrice ayant fait des avances à un jeune comte Italien, qui les refusa par vertu, elle accusa ce comte auprès de l'empereur de l'avoir voulu séduire, & que le comte fut puni de mort. La veuve du comte, dit-on, vint, la tête de son mari à la main, demander justice & prouver son innocence. Cette veuve demande d'être admise à l'épreuve du fer ardent. Elle tint, tant qu'on voulut, une barre de fer toute rouge dans ses mains sans se brûler; & ce prodige servant de preuve juridique, l'impératrice fut condamnée à être brûlée vive.

*Maimbourg* aurait dû faire réflexion que cette fable est rapportée par des auteurs qui ont écrit très-long-tems après le règne d'*Othon III.* qu'on ne dit pas seulement les noms de ce comte Italien & de cette veuve qui maniait si impunément des barres de fer rouge : il est même très-douteux qu'il y ait jamais eu une *Marie d'Arragon*, femme d'*Othon III.* Enfin, quand même des auteurs contemporains auraient authentiquement rendu compte d'un tel événement, ils ne mériteraient pas plus de croyance que les forciers qui déposent en justice qu'ils ont assisté au sabbat.

L'aventure de la barre de fer doit faire révoquer en doute le supplice de la prétendue impératrice *Marie d'Arragon* rapporté dans tant de dictionnaires & d'historiens, où dans chaque page le mensonge est joint à la vérité.

Le second événement est du même genre. On pré-



tend que *Henri II.* successeur d'*Othon III.* éprouva la fidélité de sa femme *Cunegunda*, en la faisant marcher pieds nus sur neuf focs de charrue rougis au feu. Cette histoire rapportée dans tant de martyrologes, mérite la même réponse que celle de la femme d'*Othon*.

*Didier* abbé du mont Cassin, & plusieurs autres écrivains, rapportent un fait à-peu-près semblable. En 1063 des moines de Florence, mécontents de leur évêque, allèrent crier à la ville & à la campagne : « Notre évêque » que est un simoniaque & un scélérat : » & ils eurent, dit-on, la hardiesse de promettre qu'ils prouveraient cette accusation par l'épreuve du feu. On prit donc jour pour cette cérémonie, & ce fut le mercredi de la première semaine du carême. Deux bûchers furent dressés, chacun de dix pieds de long sur cinq de large, séparés par un sentier d'un pied & demi de largeur, rempli de bois sec. Les deux bûchers ayant été allumés, & cet espace réduit en charbons, le moine, *Pierre Aldobrandin*, passe à travers sur ce sentier à pas graves & mesurés, & revient même prendre au milieu des flammes son manipule qu'il avait laissé tomber. Voilà ce que plusieurs historiens disent, qu'on ne peut nier qu'en renversant tous les fondemens de l'histoire ; mais il est sûr qu'on ne peut le croire sans renverser tous les fondemens de la raison.

Il se peut faire sans doute qu'un homme passe très-rapidement entre deux bûchers, & même sur des charbons, sans être tout-à-fait brûlé ; mais y passer & y repasser d'un pas grave pour reprendre son manipule, c'est une de ces aventures de la *Légende dorée*, dont il n'est plus permis de parler à des hommes raisonnables.

La dernière épreuve que je rapporterai, est celle dont on se servit pour décider en Espagne, après la prise de Tolède, si on devait réciter l'office romain, ou celui qu'on appelait mosarabique ? On convint d'abord unanimement de terminer la querelle par le duel. Deux

champions armés de toutes pièces, combattirent dans toutes les règles de la chevalerie. *Don Ruis de Martanza*, chevalier du missel mosarabique, fit perdre les arçons à son adversaire, & le renversa mourant. Mais la reine qui avait beaucoup d'inclination pour le missel romain, voulut qu'on tentât l'épreuve du feu. Toutes les loix de la chevalerie s'y opposaient. Cependant on jeta aux feux les deux missels, qui probablement furent brûlés; & le roi, pour ne mécontenter personne, convint que quelques églises prieraient DIEU selon le rituel romain, & que d'autres garderaient le mosarabique.

Tout ce que la religion a de plus auguste, était défiguré dans presque tout l'Occident par les coutumes les plus ridicules. La fête des fous, celle des ânes étaient établies dans la plupart des églises. On créait aux jours solennels un évêque des fous; on faisait entrer dans la nef un âne en chappe & en bonnet quarré. L'âne était revéré en mémoire de celui qui porta JESUS-CHRIST.

Les danses dans l'église, les festins sur l'autel, les dissolutions, les farces obscènes étaient les cérémonies de ces fêtes, dont l'usage extravagant dura environ sept siècles dans plusieurs diocèses. A n'envisager que les coutumes que je viens de rapporter, on croirait voir le portrait des Nègres, & des Hottentots; & il faut avouer qu'en plus d'une chose nous n'avons pas été supérieurs à eux.

Rome a souvent condamné ces coutumes barbares, aussi-bien que le duel & les épreuves. Il y eut toujours dans les rites de l'église romaine, malgré tous les troubles & tous les scandales, plus de décence, plus de gravité qu'ailleurs, & on sentait qu'en tout cette église, quand elle était libre & bien gouvernée, était faite pour donner des leçons aux autres.



## CHAPITRE QUATRIÈME.

*De l'Empire, de l'Italie, de l'empereur HENRI IV. & de GRÉGOIRE VII. De Rome & de l'Empire dans l'onzième siècle. De la donation de la comtesse MATHILDE De la fin malheureuse de l'empereur HENRI IV. & du pape GRÉGOIRE VII.*

**I**L est tems de revenir aux ruines de Rome & à cette ombre du trône des Césars qui reparaissait en Allemagne.

On ne savait encor qui dominerait dans Rome, & quel serait le sort de l'Italie. Les empereurs Allemans se croyaient de droit maîtres de tout l'Occident; mais à peine étaient-ils souverains en Allemagne, où le grand gouvernement féodal des seigneurs & des évêques commençait à jeter de profondes racines. Les princes Normans, conquérans de la Pouille & de la Calabre, formaient une nouvelle puissance. L'exemple des Vénitiens inspirait aux grandes villes d'Italie l'amour de la liberté. Les papes n'étaient pas encor souverains & voulaient l'être.

Le droit des empereurs de nommer les papes commençait à s'affermir; mais on sent bien que tout devait changer à la première circonstance favorable. Elle arriva bientôt, à la minorité de l'empereur *Henri IV.* reconnu du vivant de *Henri III.* son père, pour son successeur.

Dès le tems même de *Henri III.* la puissance impériale diminuait en Italie. Sa sœur, comtesse ou duchesse de Toscane, mère de cette véritable bienfaitrice des papes, la comtesse *Mathilde d'Este*, contribua plus que personne à soulever l'Italie contre son frère. Elle possédait avec le marquisat de Mantoue la Toscane & une

partie de la Lombardie. Ayant eu l'imprudence de venir à la cour d'Allemagne, on l'arrêta long-tems prisonnière. Sa fille la comtesse *Mathilde* hérita de son ambition & de sa haine pour la maison impériale.

Pendant la minorité de *Henri IV.* les brigues, l'argent & les guerres civiles firent plusieurs papes. Enfin, on élut en 1054. *Alexandre II.* sans consulter la cour impériale. En vain cette cour nomma un autre pape : son parti n'était pas le plus fort en Italie. *Alexandre II.* l'emporta, & chassa de Rome son compétiteur.

*Henri IV.* devenu majeur, se vit empereur d'Italie & d'Allemagne presque sans pouvoir. Une partie des princes séculiers & ecclésiastiques de sa patrie se liguèrent contre lui : & l'on fait qu'il ne pouvait être maître de l'Italie qu'à la tête d'une armée, qui lui manquait. Son pouvoir était peu de chose, son courage était au dessus de sa fortune.

Quelques auteurs rapportent qu'étant accusé dans la diète de Vurtzbourg d'avoir voulu faire assassiner les ducs de Souabe & de Carinthie, il offrit de se battre en duel contre l'accusateur, qui était un simple gentilhomme. Le jour fut déterminé pour le combat : & l'accusateur, en ne paroissant pas, justifia l'empereur.

Dès que l'autorité d'un prince est contestée, ses mœurs sont toujours attaquées. On lui reprochait publiquement d'avoir des maîtresses, tandis que les moindres clercs en avaient impunément. Il voulait se séparer de sa femme, fille d'un marquis de Ferrare, avec laquelle il disait n'avoir jamais pu consommer son mariage. Quelques emportemens de sa jeunesse aigrissaient encor les esprits, & sa conduite affaiblissait son pouvoir.

Il y avoit alors à Rome un moine de Cluni, devenu cardinal, homme inquiet, ardent, entreprenant, qui savoit mêler quelquefois l'artifice à l'ardeur de son zèle pour les prétentions de l'église. *Hildebrand* était le nom de cet homme audacieux, qui fut depuis ce célèbre

*Grégoire VII.* né à Soane en Toscane, de parens inconnus, élevé à Rome, reçu moine de Cluni sous l'abbé *Odilon*, député depuis à Rome pour les intérêts de son ordre, employé après par les papes dans toutes ces affaires qui demandent de la souplesse & de la fermeté, & déjà célèbre en Italie par un zèle intrépide. La voix publique le désignait pour le successeur d'*Alexandre II.* dont il gouvernait le pontificat. Tous les portraits ou flatteurs ou odieux que tant d'écrivains ont faits de lui, se trouvent dans le tableau d'un peintre Napolitain, qui peignit *Grégoire* tenant une houlette dans une main & un fouet dans l'autre, foulant des sceptres à ses pieds, & ayant à côté de lui les filets & les poissons de *St. Pierre*.

*Grégoire* engagea le pape *Alexandre* à faire un coup d'éclat inoui, à sommer le jeune *Henri* de venir comparaître à Rome devant le tribunal du St. Siège. C'est le premier exemple d'une telle entreprise. Et dans quel tems la hasarde-t-on ? Lorsque Rome était toute accoutumée par *Henri III.* père de *Henri IV.* à recevoir ses évêques sur un simple ordre de l'empereur. C'était précisément cette servitude dont *Grégoire* voulait secouer le joug. Et pour empêcher les empereurs de donner des loix dans Rome, il voulait que le pape en donnât aux empereurs. Cette hardiesse n'eut point de suite. Il semble qu'*Alexandre II.* était un enfant perdu, qu'*Hildebrand* détachait contre l'empire avant d'engager la bataille. La mort d'*Alexandre* suivit bientôt ce premier acte d'hostilité.

*Hildebrand* eut le crédit de se faire élire & introniser par le peuple Romain sans attendre la permission de l'empereur. Bientôt il obtint cette permission, en promettant d'être fidèle. *Henri IV.* reçut ses excuses. Son chancelier d'Italie alla confirmer à Rome l'élection du pape ; & *Henri*, que tous ses courtisans avertissaient de craindre *Grégoire VII.* dit hautement que ce pape ne pouvait être ingrat à son bienfaiteur ; mais à peine *Grégoire*

est-il assuré du pontificat , qu'il déclare excommuniés tous ceux qui recevront des bénéfices des mains laïques , & tout laïque qui les conférera. Il avait conçu le dessein d'ôter à tous les collateurs séculiers le droit d'investir les ecclésiastiques. C'était mettre l'église aux prises avec tous les rois. Son humeur violente éclate en même tems contre *Philippe I.* roi de France. Il s'agissait de quelques marchands Italiens que les Français avaient rançonnés. Le pape écrit une lettre circulaire aux évêques de France : « Votre roi , leur dit-il , est moins » roi que tyran ; il passe sa vie dans l'infamie & dans » le crime ; » & après ces paroles indiscrettes , suit la menace ordinaire de l'excommunication.

Bientôt après , tandis que l'empereur *Henri* est occupé dans une guerre civile contre les Saxons , le pape lui envoie deux légats pour lui ordonner de venir répondre aux accusations intentées contre lui d'avoir donné l'investiture des bénéfices , & pour l'excommunier en cas de refus. Les deux porteurs d'un ordre si étrange trouvent l'empereur vainqueur des Saxons , comblé de gloire & plus puissant qu'on ne l'espérait. On peut se figurer avec quelle hauteur un empereur de vingt-cinq ans , victorieux & jaloux de son rang , reçut une telle ambassade. Il n'en fit pas le châtement exemplaire , que l'opinion de ces tems-là ne permettait pas , & n'opposa en apparence que du mépris à l'audace : il abandonna ces légats indiscrets aux insultes des valets de sa cour.

Presqu'au même tems le pape excommunia encor ces Normans , princes de la Pouille & de la Calabre , ( comme nous l'avons dit précédemment. ) Tant d'excommunications à la fois paraîtraient aujourd'hui le comble de l'imprudencce : mais qu'on fasse réflexion que *Grégoire VII.* en menaçant le roi de France , adressait sa bulle au duc d'Aquitaine vassal du roi , aussi puissant que le roi même ; que , quand il éclatait contre l'empereur , il avait pour lui une partie de l'Italie , la comtesse

*Mathilde*, Rome, & la moitié de l'Allemagne ; qu'à l'égard des Normans, ils étaient dans ce tems-là les ennemis déclarés : alors *Grégoire VII.* paraîtra plus violent & plus audacieux qu'insensé. Il sentait qu'en élevant sa dignité au dessus de l'empereur & de tous les rois, il ferait secondé des autres églises, flattées d'être les membres d'un chef qui humiliait la puissance séculière. Son dessein était formé non-seulement de secouer le joug des empereurs, mais de mettre Rome, empereurs & rois sous le joug de la papauté. Il pouvait lui en coûter la vie ; il devait même s'y attendre, & le péril donne de la gloire.

*Henri IV.* trop occupé en Allemagne, ne pouvait passer en Italie. Il parut se venger d'abord moins comme un empereur Allemand que comme un seigneur Italien. Au lieu d'employer un général & une armée, il se servit, dit-on, d'un bandit nommé *Cenci*, très-consideré par ses brigandages, qui saisit le pape dans Sainte-Marie-Majeure dans le tems qu'il officiait ; des satellites déterminés frappèrent le pontife & l'ensanglantèrent. On le mena prisonnier dans une tour dont *Cenci* s'était rendu maître.

*Henri IV.* agit un peu plus en prince, en convoquant à Worms un concile d'évêques, d'abbés & de docteurs, dans lequel il fit déposer le pape. Toutes les voix, à deux près, concoururent à sa déposition. Mais il manquait à ce concile, des troupes pour l'aller faire respecter à Rome. *Henri* ne fit que commettre son autorité, en écrivant au pape qu'il le déposait, & au peuple Romain qu'il lui défendait de reconnaître *Grégoire*.

Dès que le pape eut reçu ces lettres inutiles, il parla ainsi dans un concile à Rome : « De la part de Dieu » tout-puissant, & par notre autorité, je défens à » *Henri*, fils de notre empereur *Henri*, de gouverner » le royaume Teutonique & l'Italie : j'absous tous les » chrétiens du serment qu'ils lui ont fait ou feront : &

» je défens que qui que ce soit le serve jamais comme » roi. » On fait que c'est-là le premier exemple d'un pape qui prétend ôter la couronne à un souverain. Nous avons vu auparavant des évêques déposer *Louis le Débonnaire* ; mais il y avait au moins un voile à cet attentat. Ils condamnaient *Louis*, en apparence seulement, à la pénitence publique ; & personne n'avait jamais osé parler depuis la fondation de l'église comme *Grégoire VII.* Les lettres circulaires du pape respirèrent le même esprit que sa sentence. Il y reudit plusieurs fois que les évêques sont au dessus des rois & faits pour les juger : expressions non moins adroites que hardies, qui devaient ranger sous son étendard tous les prélats du monde.

Il y a grande apparence que quand *Grégoire VII.* déposa ainsi son souverain par de simples paroles, il savait bien qu'il serait secondé par les guerres civiles d'Allemagne, qui recommencèrent avec plus de fureur. Un évêque d'Utrecht avait servi à faire condamner *Grégoire*. On prétendit que cet évêque mourant d'une mort soudaine & douloureuse, s'était repenti de la déposition du pape comme d'un sacrilège. Les remords vrais ou faux de l'évêque en donnèrent au peuple. Ce n'était plus le tems où l'Allemagne était unie sous les *Othons*. *Henri IV.* se vit entouré près de Spire par l'armée des confédérés, qui se prévalaient de la bulle du pape. Le gouvernement féodal devait alors amener de pareilles révolutions. Chaque prince Allemand était jaloux de la puissance impériale, comme le haut baronage en France était jaloux de celle de son roi. Le feu des guerres civiles couvait toujours, & une bulle lancée à propos pouvait l'allumer.

Les princes confédérés ne donnèrent la liberté à *Henri IV.* qu'à condition qu'il vivrait en particulier & en excommunié dans Spire, sans faire aucune fonction ni de chrétien, ni de roi, en attendant que le pape vînt présider dans Ausbourg à une assemblée de princes & d'évêques, qui devait le juger.



Il paraît que des princes qui avaient le droit d'élire l'empereur , avaient aussi celui de le déposer ; mais vouloir faire présider le pape à ce jugement , c'était le reconnaître pour juge naturel de l'empereur & de l'empire. Ce fut le triomphe de *Grégoire VII.* & de la papauté. *Henri IV.* réduit à ces extrémités , augmenta encore beaucoup le triomphe.

Il voulut prévenir ce jugement fatal d'Augsbourg : & par une résolution inouïe , passant les Alpes du Tyrol avec peu de domestiques , il alla demander au pape son absolution. *Grégoire VII.* était alors avec la comtesse *Mathilde* dans la ville de Canosse , l'ancien Canusium , sur l'Apennin près de Reggio , forteresse qui passait alors pour imprenable. Cet empereur , déjà célèbre par des batailles gagnées , se présente à la porte de la forteresse , sans gardes , sans suite. On l'arrête dans la seconde enceinte. On le dépouille de ses habits. On le revêt d'un cilice. Il reste pieds nus dans la cour : c'était au mois de Janvier 1077. On le fit jeûner trois jours , sans l'admettre à baiser les pieds du pape , qui pendant ce tems était enfermé avec la comtesse *Mathilde* , dont il était depuis long-tems le directeur. Il n'est pas surprenant que les ennemis de ce pape lui aient reproché sa conduite avec *Mathilde*. Il est vrai qu'il avait soixante-deux ans ; mais il était directeur , *Mathilde* était femme , jeune & faible. Le langage de la dévotion , qu'on trouve dans les lettres du pape à la princesse , comparé avec les emportemens de son ambition , pouvait faire soupçonner que la religion servait de masque à toutes ses passions. Mais aucun fait , aucun indice n'a jamais fait tourner ces soupçons en vraisemblance. Les hypocrites voluptueux n'ont ni un enthousiasme si permanent , ni un zèle si intrépide. *Grégoire* était austère , & c'était par-là qu'il était dangereux.

Enfin l'empereur eut la permission de se prosterner aux pieds du Pontife , qui voulut bien l'absoudre , en le

faisant jurer qu'il attendrait le jugement juridique du pape a Augsbourg, & qu'il lui serait en tout parfaitement soumis. Quelques évêques & quelques seigneurs Allemands du parti de *Henri*, firent la même soumission. *Grégoire VII.* se croyant alors, non sans vraisemblance, le maître des couronnes de la terre écrivit dans plusieurs lettres que son devoir était d'abaisser les rois.

La Lombardie, qui tenait encor pour l'empereur, fut si indignée de l'avilissement où il s'était réduit, qu'elle fut prête de l'abandonner. On y laissa *Grégoire VII.* beaucoup plus qu'en Allemagne. Heureusement pour l'empereur, cette haine des violences du pape l'emporta sur l'indignation qu'inspirait la bassesse du prince. Il en profita : & par un changement de fortune nouveau pour des empereurs Teutoniques, il se trouva enfin très-fort en Italie, quand l'Allemagne l'abandonnait. Toute la Lombardie fut en armes contre le pape, tandis que *Grégoire VII.* soulevait l'Allemagne contre l'empereur.

D'un côté, ce pape agissait sous main pour faire élire un autre *César* en Allemagne, & *Henri* n'omettait rien pour faire élire un autre pape par les Italiens. Les Allemands élurent donc pour empereur *Rodolphe*, duc de Souabe : & d'abord *Grégoire VII.* écrivit qu'il jugerait entre *Henri* & *Rodolphe*, & qu'il donnerait la couronne à celui qui lui serait le plus soumis. *Henri* s'étant plus fié à ses troupes qu'au St. Père, mais ayant eu quelques mauvais succès, le pape plus fier, excommunia encor *Henri* en 1080. « Je lui ôte la couronne, dit-il, & je » donne le royaume Teutonique à *Rodolphe* : » & pour faire croire qu'il donnait en effet les empires, il fit présent à ce *Rodolphe* d'une couronne d'or, où ce vers était gravé.

*Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho.*

La pierre a donné à Pierre la couronne, & Pierre la donne à Rodolphe.

Ce vers rassemble à la fois un jeu de mots puéril & une fierté qui étaient également la suite de l'esprit du tems.

Cependant, en Allemagne le parti de *Henri* se fortifiait. Ce même prince, qui couvert d'un cilice & pieds nus, avait attendu trois jours la miséricorde de celui qu'il croyait son sujet, prit deux résolutions plus hardies, de déposer le pape & de combattre son compétiteur. Il rassemble à Brixen dans le Tyrol une vingtaine d'Evêques, qui chargés de la procuration des prélats de Lombardie, excommunient & déposent *Grégoire VII. comme fauteur des tyrans, simoniaque, sacrilège & magicien*. On élit pour pape dans cette assemblée *Guibert*, archevêque de Ravenne. Tandis que ce nouveau pape court en Lombardie exciter les peuples contre *Grégoire*, *Henri IV.* à la tête d'une armée, va combattre son rival *Rodolphe*. Est-ce excès d'enthousiasme, est-ce ce qu'on appelle fraude pieuse, qui portait alors *Grégoire VII.* à prophétiser que *Henri* serait vaincu & tué dans cette guerre ? *Que je ne sois point pape*, dit-il dans sa lettre aux évêques Allemands de son parti, *si cela n'arrive avant la St. Pierre*. La saine raison nous apprend que quiconque prédit l'avenir, est un fourbe ou un insensé. Mais considérons quelles erreurs régnaient dans les esprits des hommes. L'astrologie judiciaire fut toujours la superstition des savans. On reproche à *Grégoire* d'avoir cru aux astrologues. L'acte de sa déposition à Brixen porte, qu'il se mêlait de deviner, d'expliquer les songes ; & c'est sur ce fondement qu'on l'accusait de magie. On l'a traité d'imposteur au sujet de cette fausse & étrange prophétie. Il se peut faire qu'il ne fut que crédule.

Sa prédiction retomba sur *Rodolphe* sa créature. Il fut vaincu. *Godefroi de Bouillon*, neveu de la comtesse *Mathilde*, le même qui depuis conquit Jérusalem, tua dans la mêlée cet empereur que le pape se vantait d'avoir nommé. Qui croirait qu'alors le pape, au lieu de rechercher *Henri*, écrivit à tous les évêques Teutoniques, qu'il

faliait être un autre souverain , à condition qu'il rendrait hommage au pape comme son vassal ? De telles lettres prouvent que la faction contre *Henri* en Allemagne était encor très-puissante.

C'était dans ce tems même que ce pape ordonnait à ses légats en France , d'exiger en tribut un denier d'argent par an pour chaque maison , ainsi qu'en Angleterre.

Il traitait l'Espagne plus despotiquement ; il prétendait en être le seigneur suzerain & domanial ; & il dit dans sa seizième épître , qu'il vaut mieux qu'elle appartienne aux Sarrazins , que de ne pas rendre hommage au St. Siège.

Il écrivit au roi de Hongrie *Salomon* , roi d'un pays à peine chrétien : « Vous pouvez apprendre des anciens » de votre pays que le royaume de Hongrie appartient à » l'église romaine. »

Quelques téméraires que paraissent les entreprises , elles sont toujours la suite des opinions dominantes. Il faut certainement que l'ignorance eût mis alors dans beaucoup de têtes , que l'église était la maîtresse des royaumes , puisque le pape écrivait toujours de ce style.

Son inflexibilité avec *Henri* n'était pas non plus sans fondement. Il avait tellement prévalu sur l'esprit de la comtesse *Mathilde* , qu'elle avait fait une donation authentique de ses états au St. Siège , s'en réservant seulement l'usufruit sa vie durant. On ne fait s'il y eut un acte , un contrat de cette concession. La coutume était de mettre sur l'autel une motte de terre quand on donnait ses biens à l'église : des témoins tenaient lieu de contrat. On prétend que *Mathilde* donna deux fois tous ses biens au St. Siege.

La vérité de cette donation , confirmée depuis par son testament , ne fut point révoquée en doute par *Henri IV*. C'est le titre le plus authentique que les papes aient réclamé. Mais ce titre même fut un nouveau sujet de querelles. La comtesse *Mathilde* possédait la Toscane , Mantoue , Parme , Reggio , Plaisance , Ferrare , Modène , une partie  
de

de l'Ombrie & du duché de Spolette, Véronne, presque tout ce qui est appelé aujourd'hui le patrimoine de *Saint Pierre* de Viterbe jusqu'à Orviette, avec une partie de la marche d'Ancone.

*Henri III.* avait donné cette marche d'Ancone aux papes ; mais cette concession n'avait pas empêché la mère de la comtesse *Mathilde* de se mettre en possession des villes qu'elle avait cru lui appartenir. Il semble que *Mathilde* voulut réparer après sa mort le tort qu'elle faisait au St. Siège pendant sa vie. Mais elle ne pouvait donner les fiefs qui étaient inaliénables ; & les empereurs prétendirent que tout son patrimoine était fief de l'empire. C'était donner des terres à conquérir, & laisser des guerres après elle. *Henri IV.* comme héritier & comme seigneur fuzerain, ne vit dans une telle donation que la violation des droits de l'empire. Cependant à la longue il a fallu céder au St. Siège une partie de ces états.

*Henri IV.* poursuivant sa vengeance, vint enfin assiéger le pape dans Rome. Il prend cette partie de la ville en-deçà du Tibre, qu'on appelle la Léonine. Il négocie avec les citoyens, tandis qu'il menace le pape : il gagne les principaux de Rome par argent. Le peuple se jette aux genoux de *Grégoire*, pour le prier de détourner les malheurs d'un siège & de fléchir sous l'empereur. Le pontife inébranlable répond qu'il faut que l'empereur renouvelle sa pénitence, s'il veut obtenir son pardon.

Cependant le siège traînait en longueur. *Henri IV.* tantôt présent au siège, tantôt forcé de courir éteindre des révoltes en Allemagne, prit enfin la ville d'assaut. Il est singulier que les empereurs d'Allemagne aient pris tant de fois Rome, & n'y aient jamais régné. Restait *Grégoire VII.* à prendre. Réfugié dans le château Saint. Ange, il y bravait & excommunait son vainqueur.

Rome était bien punie de l'intrépidité de son pape. *Robert Guiscard*, duc de la Pouille, l'un de ces fameux Normans dont j'ai parlé, prit le tems de l'absence de

l'empereur , pour venir délivrer le pontife ; mais en même tems il pilla Rome , également ravagée , & par les impériaux qui assiégeaient le Pontife , & par les Napolitains qui le délivraient. *Grégoire VII.* mourut quelques tems après à Salerne , le 24 de Mai 1085 , laissant une mémoire chère & respectable au clergé romain , qui partagea sa fierté , odieuse aux empereurs , & à tout bon citoyen qui considère les effets de son ambition inflexible. L'église dont il fut le vengeur & la victime , l'a mis au nombre des saints , comme les peuples de l'antiquité déifiaient leurs défenseurs.

La comtesse *Mathilde* , privée du pape *Grégoire* , se remaria bientôt après avec le jeune prince *Guelfe* fils de *Guelfe* , duc de Bavière. On vit alors de quelle imprudence était sa donation. Elle avait quarante-deux ans , & elle pouvait encor avoir des enfans qui eussent hérité d'une guerre civile.

La mort de *Grégoire VII.* n'éteignit point l'incendie qu'il avait allumé. Ses successeurs se gardèrent bien de faire approuver leurs élections par l'empereur. L'église était loin de rendre hommage : elle en exigeait ; & l'empereur excommunié n'était pas d'ailleurs compté au rang des hommes. Un moine , abbé du mont Cassin , élu pape après le moine *Hildebrand* , & pensant en tout comme lui , mais qui ne fit que passer , *Urbain II.* né en France dans l'obscurité , qui siégea onze ans , furent de nouveaux ennemis de l'empereur.

Il me paraît sensible que le vrai fonds de la querelle était que les papes & les Romains ne voulaient point d'empereurs à Rome ; & le prétexte qu'on voulait rendre sacré , était que les papes , dépositaires des droits de l'église , ne pouvaient souffrir que des princes profanes investissent les évêques par la crosse & l'anneau. Il était bien clair que les évêques , sujets des princes & enrichis par eux , devaient un hommage des terres qu'ils tenaient de leurs bienfaits. Les empereurs & les rois ne préten-

daient pas donner le St. Esprit ; mais ils voulaient l'hommage du temporel qu'ils avaient donné. La forme d'une croffe & d'un anneau étaient des accessoires à la question principale. Mais il arriva ce qui arrive presque toujours dans les disputes ; on négligea le fonds, & on se battit pour une cérémonie indifférente.

*Henri IV.* toujours excommunié & toujours persécuté sur ce prétexte par tous les papes de son tems, éprouva les malheurs que peuvent causer les guerres de religion & les guerres civiles. *Urbain II.* suscita contre lui son propre fils *Conrad* ; & après la mort de ce fils dénaturé, son frère qui fut depuis l'empereur *Henri V.* fit la guerre à son père. Ce fut pour la seconde fois depuis *Charlemagne*, que les papes contribuèrent à mettre les armes aux mains des enfans contre leurs pères.

*Henri IV.* trompé par *Henri* son fils, comme *Louis le Débonnaire* l'avait été par les siens, fut enfermé dans Mayence. Deux légats l'y déposent : deux députés de la diète envoyés par son fils, lui arrachent les ornemens impériaux.

Bientôt après, échappé de sa prison, pauvre, errant & sans secours, il mourut à Liège plus misérable encor que *Grégoire VII.* & plus obscurément, après avoir si long-tems tenu les yeux de l'Europe ouverts sur ses victoires, sur ses grandeurs, sur ses infortunes, sur ses vices & ses vertus. Il s'écriait en mourant, DIEU des vengeances, vous vengerez ce parricide. De tout tems les hommes ont imaginé que DIEU exauçait les malédictions des mourans & sur-tout des pères. Erreur utile & respectable, si elle arrêtait le crime. Une autre erreur plus généralement répandue parmi nous, faisait croire que les excommuniés étaient damnés. Le fils de *Henri IV.* mit le comble à son impiété, en affectant la piété atroce de déterrer le corps de son père inhumé dans la cathédrale de Liège, & de le faire porter dans une cave à Spire. Ce fut ainsi qu'il consumma son hypocrisie dénaturée.

Arrêtez-vous un moment près du cadavre exhumé de ce célèbre empereur *Henri IV.* plus malheureux que notre *Henri IV.* roi de France. Cherchez d'où viennent tant d'humiliations & d'infortunes d'un côté, & tant d'audace de l'autre, tant de choses horribles réputées sacrées, tant de princes immolés à la religion. Vous en verrez l'unique origine dans la populace; c'est elle qui donne le mouvement à la superstition. C'est pour les forgerons & les bûcherons de l'Allemagne que l'empereur avait paru pieds nus devant l'évêque de Rome. C'est le commun du peuple, esclave de la superstition, qui veut que ses maîtres en soient les esclaves. Dès que vous avez souffert que vos sujets soient aveuglés par le fanatisme, ils vous forcent à paraître fanatique comme eux; & si vous secouez le joug qu'ils portent & qu'ils aiment, ils se soulèvent. Vous avez cru que plus les chaînes de la religion, qui doivent être douces, seraient pesantes & dures, plus vos peuples seraient soumis. Vous vous êtes trompé; ils se servent de ces chaînes pour vous gêner sur le trône, ou pour vous en faire descendre.

## CHAPITRE CINQUIÈME.

*De l'empereur HENRI V. & de Rome, jusqu'à  
FRÉDÉRIC I.*

CE même *Henri V.* qui avait détrôné & exhumé son père, une bulle du pape à la main, soutint les mêmes droits de *Henri IV.* contre l'église, dès qu'il fut maître.

Déjà les papes savaient se faire un appui des rois de France contre les empereurs. Les prétentions de la papauté attaquaient, il est vrai, tous les souverains; mais on ménageait par des négociations ceux qu'on in-



sultait par des bulles. Les rois de France ne prétendaient rien à Rome. Ils étaient voisins & jaloux des empereurs qui voulaient dominer sur les rois. Ils étaient donc les alliés naturels des papes. Aussi *Paschal II.* vint en France, & implora le secours du roi *Philippe I.* Ses successeurs en usèrent souvent de même. Les domaines que possédait le St. Siège, le droit qu'il réclamait en vertu des prétendues donations de *Pepin* & de *Charlemagne*, la donation réelle de la comtesse *Mathilde*, ne faisaient point encor du pape un souverain puissant. Toutes ces terres étaient ou contestées ou possédées par d'autres. L'empereur soutenait, non sans raison, que les états de *Mathilde* lui devaient revenir comme un fief de l'empire; ainsi les papes combattaient pour le spirituel & pour le temporel. *Paschal II.* n'obtint du roi *Philippe* que la permission de tenir un concile à Troyes. Le gouvernement était trop faible, trop divisé pour lui donner des troupes.

*Henri V* ayant terminé par des traités une guerre de peu de durée contre la Pologne, fut tellement intéresser les princes de l'empire à soutenir ses droits, que ces mêmes princes, qui avaient aidé à détrôner son père en vertu des bulles des papes, se réunirent avec lui pour faire annuler dans Rome ces mêmes bulles.

Il descend donc des Alpes avec une armée, & Rome fut encor teinte de sang pour cette querelle de la croisse & de l'anneau. Les traités, les parjures, les excommunications & les meurtres se suivirent avec rapidité. *Paschal II.* ayant solennellement rendu les investitures avec serment sur l'évangille, fit annuler son serment par les cardinaux; nouvelle manière de manquer à sa parole. Il se laissa traiter de lâche & de prévaricateur en plein concile, afin d'être forcé à reprendre ce qu'il avait donné. Alors nouvelle irruption de l'empereur à Rome; car presque jamais ces *Césars* n'y allèrent

que pour des querelles ecclésiastiques, dont la plus grande était le couronnement. Enfin après avoir créé, déposé, chassé, rappelé des papes, *Henri V.* aussi souvent excommunié que son père, & inquiété comme lui par ses grands vassaux d'Allemagne, fut obligé de terminer la guerre des investitures, en renonçant à cette crosse & à cet anneau. Il fit plus; il se désista solennellement du droit que s'étaient attribué les empereurs, ainsi que les rois de France, de nommer aux évêchés, ou d'interposer tellement leur autorité dans les élections, qu'ils en étaient absolument les maîtres.

Il fut donc décidé dans un concile tenu à Rome, que les rois ne donneraient plus aux bénéficiers canoniquement élus les investitures par un bâton recourbé, mais par une baguette. L'empereur ratifia en Allemagne les décrets de ce concile: ainsi finit cette guerre sanglante & absurde. Mais le concile, en décidant avec tant de mesures, avec quelle espèce de bâton on donnerait les évêchés, se garda bien d'entamer la question, si l'empereur devait confirmer l'élection du pape? si le pape était son vassal? si tous les biens de la comtesse *Mathilde* appartenaient à l'église ou à l'empire? Il semblait qu'on tint en réserve ces alimens d'une guerre nouvelle.

Après la mort de *Henri V.* qui ne laissa point d'enfans, l'empire toujours électif, est conféré par dix électeurs à un prince de la maison de Saxe: c'est *Lothaire II.* Il y avoit bien moins d'intrigues & de discorde pour le trône impérial que pour la chaire pontificale; car quoiqu'en 1059 un concile tenu par *Nicolas II.* eût ordonné que le pape serait élu par les cardinaux évêques, nulle forme, nulle règle certaine n'était encor introduite dans les élections. Ce vice essentiel du gouvernement avait pour origine une institution respectable. Les premiers chrétiens tous égaux & tous obscurs, liés ensemble par la crainte commune des magistrats, gouvernaient secrètement leur société

pauvre & sainte à la pluralité des voix. Les richesses ayant pris depuis la place de l'indigence, il ne resta de la primitive église que cette liberté populaire devenue quelquefois licence. Les cardinaux, évêques, prêtres & clercs qui formaient le conseil des papes, avaient une grande part à l'élection ; mais le reste du clergé voulait jouir de son ancien droit ; le peuple croyait son suffrage nécessaire : & toutes ces voix réunies n'étaient rien au jugement des empereurs.

*Pierre de Léon*, petit-fils d'un Juif très-opulent, fut élu par une faction ; *Innocent II.* le fut par une autre. Ce fut encor une guerre civile. Le fils du Juif, comme le plus riche, resta maître de Rome, & fut protégé par *Roger* roi de Sicile, (comme nous l'avons vu au chap. XLI.) l'autre, plus habile & plus heureux, fut reconnu en France & en Allemagne.

C'est ici un trait d'histoire qu'il ne faut pas négliger. Cet *Innocent II.* pour avoir le suffrage de l'empereur, lui cède, à lui & à ses enfans, l'usufruit de tous les domaines de la comtesse *Mathilde*, par un acte daté du 13 Juin 1133. Enfin celui qu'on appelait le pape Juif étant mort, après avoir siégé huit ans, *Innocent II.* fut possesseur paisible ; il y eut quelques années de trêve entre l'empire & le sacerdoce. L'enthousiasme des croisades, qui était alors dans sa force, entraînait ailleurs les esprits.

Mais Rome ne fut pas tranquille. L'ancien amour de la liberté reproduisait de tems en tems quelques racines. Plusieurs villes d'Italie avaient profité de ces troubles pour se mettre en républiques, comme Florence, Sienne, Bologne, Milan, Pavie. On avait les grands exemples de Gènes, de Venise, de Pise ; & Rome se souvenait d'avoir été la ville des *Scipions*. Le peuple rétablit une ombre de sénat, que les cardinaux avaient aboli. On créa un patrice au lieu de deux consuls. Le nouveau sénat signifia au pape *Lucius II.* que la souveraineté résidait

dans le peuple Romain , & que l'évêque ne devait avoir soin que de l'église.

Ces sénateurs s'étant retranchés au capitolé , le pape *Lucius* les assiégea en personne. Il y reçut un coup de pierre à la tête , & en mourut quelques jours après.

En ce tems *Arnaud de Brescia* , un de ces hommes à enthousiasme , dangereux aux autres & à eux-mêmes , prêchait de ville en ville contre les richesses immenses des ecclésiastiques & contre leur luxe. Il vint à Rome , où il trouva les esprits disposés à l'entendre. Il se flattait de réformer les papes , & de contribuer à rendre Rome libre. *Eugène III* , auparavant moine à Cîteaux & à Clerveaux , était alors pontife. *St. Bernard* lui écrivait : « Gardez-vous des Romains : ils sont odieux au ciel » & à la terre , impies envers DIEU , séditieux entre » eux , jaloux de leurs voisins , cruels envers les étrangers : ils n'aiment personne , & ne sont aimés de » personne , & voulant se faire craindre de tous , ils » craignent tout le monde , &c. » Si on comparait ces antithèses de *St. Bernard* avec la vie de tant de papes , on excuserait un peuple qui portant le nom de Romain , cherchait à n'avoir point de maître.

Le pape *Eugène III*. fut ramener ce peuple , accoutumé à tous les jougs. Le sénat subsista encor quelques années. Mais *Arnaud de Brescia* , pour fruit de ses sermons , fut brûlé à Rome sous *Adrien IV*. Destinée ordinaire des réformateurs qui ont plus d'indiscrétion que de puissance.

Je crois devoir observer que cet *Adrien IV*. né Anglais , était parvenu à ce faite des grandeurs du plus vil état où les hommes puissent naître. Fils d'un mandiant , & mandiant lui-même , errant de pays en pays avant de pouvoir être reçu valet chez des moines de Valence en Dauphiné , il était enfin devenu pape.

On n'a jamais que les sentimens de sa fortune présente. *Adrien IV*. eut d'autant plus d'élévation dans l'esprit ,

qu'il était parvenu d'un état plus abject. L'église romaine a toujours eu cet avantage de pouvoir donner au mérite ce qu'ailleurs on donne à la naissance : & on peut même remarquer que parmi les papes ceux qui ont montré le plus de hauteur, sont ceux qui naquirent dans la condition la plus vile. Aujourd'hui en Allemagne il y a des couvens où l'on ne reçoit que des nobles. L'esprit de Rome a plus de grandeur & moins de vanité.

## CHAPITRE SIXIEME.

*De FRÉDÉRIC BARBEROUSSE. Cérémonies du couronnement des empereurs & des papes. Suite de la liberté & aliqne contre la puissance allemande. Belle conduite du pape ALEXANDRE III. vainqueur de l'empereur par la politique, & bienfaiteur du genre humain.*

**R**EGNAIT alors en Allemagne *Frédéric I*, qu'on nomme communément *Barberousse*, élu après la mort de *Conrad III*. son oncle, non-seulement par les seigneurs Allemands, mais aussi par les Lombards qui donnèrent cette fois leurs suffrages. *Frédéric* était un homme comparable à *Othon* & à *Charlemagne*. Il fallut aller prendre à Rome cette couronne impériale, que les papes donnaient à la fois avec fierté & avec regret, voulant couronner un vassal, & affligés d'avoir un maître. Cette situation toujours équivoque des papes, des empereurs, des Romains, & des principales villes d'Italie, faisait répandre du sang à chaque couronnement d'un *César*. La coutume était que quand l'empereur s'approchait pour se faire couronner, le pape se fortifiait, le peuple se cantonnait, l'Italie était en armes. L'empereur pro-

mettait qu'il n'attenterait ni à la vie, ni aux membres, ni à l'honneur du pape, des cardinaux & des magistrats : le pape de son côté faisait le même serment à l'empereur & à ses officiers. Telle était alors la confuse anarchie de l'Occident chrétien, que les deux premiers personnages de cette petite partie du monde, l'un se vantant d'être le successeur des *Césars*, l'autre le successeur de JESUS-CHRIST, & l'un devant donner l'onction sacrée à l'autre ; tous deux étaient obligés de jurer qu'ils ne feraient point assassins pour le tems de la cérémonie. Un chevalier armé de toutes pièces, fit ce serment au pontife *Adrien IV.* au nom de l'empereur, & le pape fit son serment devant le chevalier.

Le couronnement ou exaltation des papes était accompagné alors de cérémonies aussi extraordinaires, & qui tenaient de la simplicité plus encor que de la barbarie. On posait d'abord le pape élu, sur une chaise percée, appelée *stercorarium*, ensuite sur un siège de porphyre, sur lequel on lui donnait deux clefs ; de là sur un troisième siège, où il recevait douze pierres de couleur. Toutes ces coutumes que le tems avait introduites, ont été abolies par le tems. Quand l'empereur *Frédéric* eut fait son serment, le pape *Adrien IV.* vint le trouver à quelques milles de Rome.

Il était établi par le cérémonial romain, que l'empereur devait se prosterner devant le pape, lui baiser les pieds, lui tenir l'étrier, & conduire la haquenée blanche du St. Père par la bride l'espace de neuf pas romains. Ce n'était pas ainsi que les papes avaient reçu *Charlemagne*. L'empereur *Frédéric* trouva le cérémonial outrageant, & refusa de s'y soumettre. Alors tous les cardinaux s'enfuirent, comme si le prince par un sacrilège avait donné le signal d'une guerre civile. Mais la chancellerie romaine, qui tenait registre de tout, lui fit voir que ses prédécesseurs avaient rendu ces devoirs. Je ne fais si aucun autre empereur que *Lothaire II.* successeur

de *Henri V.* avait mené le cheval du pape par la bride. La cérémonie de baiser les pieds, qui était d'usage, ne révoltait point la fierté de *Frédéric* ; & celle de la bride & de l'étrier l'indignait, parce qu'elle parut nouvelle. Son orgueil accepta enfin ces deux prétendus affronts ; qu'il n'envifagea que comme de vaines marques d'humilité chrétienne, & que la cour de Rome regardait comme des preuves de sujétion.

Les députés du peuple Romain, devenus aussi plus hardis depuis que presque toutes les villes de l'Italie avaient sonné le tocsin de la liberté, voulurent traiter de leur côté avec l'empereur ; mais ayant commencé leur harangue en disant : « Grand roi, nous vous avons fait » citoyen & notre prince, d'étranger que vous étiez : » l'empereur fatigué de tous côtés de tant d'orgueil, leur imposa silence, & leur dit en propres mots : « Rome » n'est plus ce qu'elle a été, il n'est pas vrai que vous » m'ayez appelé & fait votre prince : *Charlemagne* & » *Othon* vous ont conquis par la valeur : je suis votre » maître par une possession légitime. » Il les renvoya ainsi, & fut inauguré hors des murs par le pape, qui lui mit le sceptre & l'épée en main & la couronne sur la tête.

On savait si peu ce que c'était que l'empire, toutes les prétentions étaient si contradictoires, que d'un côté le peuple Romain se souleva, & il y eut beaucoup de sang versé, parce que le pape avait couronné l'empereur sans l'ordre du sénat & du peuple ; - & de l'autre côté le pape *Adrien* écrivait dans toutes ses lettres, qu'il avait conféré à *Frédéric* le bénéfice de l'empire Romain, *beneficium imperii Romani*. Ce mot de *beneficium* signifiait un fief à la lettre. Il fit de plus exposer en public à Rome un tableau qui représentait *Lothaire II.* aux genoux du pape *Alexandre II.* tenant les mains jointes entre celles du pontife, ce qui était la marque

distinctive de la vassalité. L'inscription du tableau était :

*Rex venit ante fores , jurans prius urbis honoris ;*

*Post komo fit papæ , sumit quo dante coronam.*

» Le roi jure à la porte le maintien des honneurs de  
» Rome , & devient vassal du pape qui lui donne la cou-  
» ronne. »

*Frédéric*, étant à Befançon , ( car ce que nous nommons la Franche-Comté , reste du royaume de Bourgogne , appartenait à *Frédéric* par son mariage ) apprit ces attentats , & s'en plaignit. Un cardinal présent répondit : Eh de qui tient-il donc l'empire , s'il ne le  
» tient du pape ? » *Othon* comte palatin fut prêt de le percer de l'épée de l'empire , qu'il tenait à la main. Le cardinal s'enfuit , le pape négocia. Les Allemans tranchaient tout alors par le glaive , & la cour Romaine se sauvait par des équivoques.

*Roger*, vainqueur en Sicile des musulmans , & au royaume de Naples des chrétiens , avait en baissant les pieds du pape *Urbain II.* son prisonnier , obtenu de lui l'investiture , & avait fait modérer la redevance à six cents besans d'or ou *squifates*, monnoie qui vaut environ dix livres de France d'aujourd'hui. Le pape *Adrien*, en 1156 , assiégé par *Guillaume*, lui céda jusqu'à des prétentions ecclésiastiques. Il consentit qu'il n'y eût jamais dans l'isle de Sicile , ni légation ni appellation au St. Siège , que quand le roi le voudrait ainsi. C'est depuis ce tems que les rois de Sicile , seuls rois vassaux des papes , sont eux-mêmes d'autres papes dans cette isle. Les pontifes de Rome , ainsi adorés & maltraités , ressembloient , si on ose le dire , aux idoles que les Indiens battent pour en obtenir des bienfaits.

*Adrien IV.* se dédommageait avec les autres rois qui avaient besoin de lui. Il écrivait ainsi au roi d'Angleterre *Henri II.* » On ne doute pas , & vous le savez , que  
» l'Irlande & toutes les isles qui ont reçu la foi , appar-



» tiennent à l'église de Rome : or si vous voulez entrer  
» dans cette isle pour en chasser les vices , y faire ob-  
» server les loix , & faire payer le denier de *St. Pierre* ,  
» par an pour chaque maison , nous vous l'accordons  
» avec plaisir. »

Si quelques réflexions me sont permises dans cet essai sur l'histoire de ce monde , je considère qu'il est bien étrangement gouverné. Un mandiant d'Angleterre , devenu évêque de Rome , donne de son autorité l'isle d'Irlande à un homme qui veut l'usurper. Les papes avaient soutenu des guerres pour cette investiture par la crosse & l'anneau , & *Adrien IV.* avait envoyé au roi *Henri II.* un anneau en signe de l'investiture de l'Irlande. Un roi qui eût donné un anneau en conférant une prébende , eût été sacrilège.

L'intrépide activité de *Frédéric Barberousse* suffisait à peine pour subjuguier , & les papes qui contestaient l'empire , & Rome qui refusait le joug , & toutes les villes d'Italie qui voulaient la liberté. Il fallait réprimer en même tems la Bohême qui l'inquiétait , les Polonais qui lui faisaient la guerre. Il vint à bout de tout. La Pologne vaincue fut érigée par lui en royaume tributaire. Il pacifia la Bohême , érigée déjà en royaume par *Henri IV.* en 1086. On dit que le roi de Dannemarck reçut de lui l'investiture. Il s'assura de la fidélité des princes de l'empire , en se rendant redoutable aux étrangers , & revola dans l'Italie , qui fondait sa liberté sur les embarras du monarque. Il la trouva toute en confusion , moins encor par ces efforts des villes pour leur liberté , que par cette fureur de parti , qui troublait , comme vous l'avez vu , toutes les élections des papes.

Après la mort d'*Adrien IV.* deux factions élisent en tumulte ceux qu'on nomme *Victor II.* & *Alexandre III.* Il fallait bien que les alliés de l'empereur reconnussent le même pape que lui , & que les rois jaloux de l'empereur reconnussent l'autre. Le scandale de Rome était

donc nécessairement le signal de la division de l'Europe. *Victor II.* fut le pape de *Frédéric Barberousse*. L'Allemagne, la Bohême, la moitié de l'Italie lui adhèrent. Le reste reconnut *Alexandre*. Ce fut en l'honneur de cet *Alexandre* que les Milanais, ennemis de l'empereur, bâtirent Alexandrie. Les partisans de *Frédéric* voulurent en vain qu'on la nommât *Césarée*; mais le nom du pape prévalut, & elle fut nommée *Alexandrie de la paille*; surnom qui fait sentir la différence de cette petite ville, & des autres de ce nom, bâties autrefois en l'honneur du véritable *Alexandre*.

Heureux ce siècle s'il n'eût produit que de telles disputes! Mais les Allemands voulaient toujours dominer en Italie, & les Italiens voulaient être libres. Ils avaient certes un droit plus naturel à la liberté qu'un Allemand n'en avait d'être leur maître.

Les Milanais donnent l'exemple. Les bourgeois, devenus soldats, surprennent vers Lodi les troupes de l'empereur & les battent. S'ils avaient été secondés par les autres villes, l'Italie prenait une face nouvelle. Mais *Frédéric* rétablit son armée. Il assiège Milan. Il condamne par un édit les citoyens à la servitude, fait raser les murs & les maisons, & semer du sel sur leurs ruines. C'était bien justifier les papes que d'en user ainsi. Brescia, Plaisance, furent démantelées par le vainqueur. Les autres villes qui avaient aspiré à la liberté, perdirent leurs privilèges. Mais le pape *Alexandre*, qui les avait toutes excitées, revint à Rome après la mort de son rival. Il rapporta avec lui la guerre civile. *Frédéric* fit élire un autre pape, & celui-ci mort, il en fit nommer encor un autre. Alors *Alexandre III.* se réfugia en France, asile naturel de tout pape ennemi d'un empereur: mais le feu qu'il a allumé, reste dans toute sa force. Les villes d'Italie se liguèrent ensemble pour le maintien de leur liberté. Les Milanais rebâtirent Milan malgré l'empereur. Le pape enfin en négociant fut plus

fort que l'empereur en combattant. Il fallut que *Frédéric Barberouffe* plîât. Venise eût l'honneur de la réconciliation. L'empereur, le pape, une foule de princes & de cardinaux se rendirent dans cette ville, déjà maîtresse de la mer, & une des merveilles du monde. L'empereur y finit la querelle en reconnoissant le pape, en baissant ses pieds, & en tenant son étrier sur le rivage de la mer. Tout fut à l'avantage de l'église. *Frédéric Barberouffe* promit de restituer ce qui appartenait au St. Siège ; cependant les terres de la comtesse *Mathilde* ne furent pas spécifiées. L'empereur fit une trêve de six ans avec les villes d'Italie. Milan qu'on rebâtissait, Pavie, Brescia & tant d'autres remercièrent le pape de leur avoir rendu cette liberté précieuse pour laquelle elles combattaient ; & le St. Père, pénétré d'une joie pure, s'écriait :  
» Dieu a voulu qu'un vieillard & qu'un prêtre triom-  
» phât, sans combattre, d'un empereur puissant &  
» terrible. »

Il est très-remarquable que dans ces longues dissensions le pape *Alexandre III.* qui avait fait souvent cette cérémonie d'excommunier l'empereur, n'alla jamais jusqu'à le déposer. Cette conduite ne prouve-t-elle pas non-seulement beaucoup de sagesse dans ce pontife, mais une condamnation générale des excès de *Grégoire VII* ?

Après la pacification de l'Italie, *Frédéric Barberouffe* partit pour les guerres des croisades, & mourut, pour s'être baigné dans le Cidrus, de la maladie dont *Alexandre le Grand* avait échappé autrefois si difficilement, pour s'être jeté tout en sueur dans ce fleuve. Cette maladie était probablement une pleurésie.

*Frédéric* fut de tous les empereurs celui qui porta le plus loin ses prétentions. Il avait fait décider à Bologne en 1158 par les docteurs en droit, que l'empire du monde entier lui appartenait, & que l'opinion contraire était une hérésie. Ce qui était plus réel, c'est qu'à son

couronnement à Rome le sénat & le peuple lui prêterent serment de fidélité. Serment devenu inutile quand le pape *Alexandre III.* triompha de lui dans le congrès de Venise. L'empereur de Constantinople *Isaac l'Ange* ne lui donnait que le titre d'avocat de l'église romaine : & Rome fit tout le mal qu'elle put à son avocat.

Pour le pape *Alexandre*, il vécut encor quatre ans dans un repos glorieux, chéri dans Rome & dans l'Italie. Il établit dans un nombreux concile, que désormais, pour être élu pape canoniquement, il suffirait d'avoir les deux tiers des voix des seuls cardinaux. Mais cette règle ne put prévenir les schismes qui furent depuis causés par ce qu'on appelle en italien *la rabbia papale*. L'élection d'un pape fut presque toujours accompagnée d'une guerre civile pendant plus de deux siècles.

## CHAPITRE SEPTIEME.

*De l'empereur HENRI VI. & de Rome.*

LA querelle de Rome & de l'Empire, plus ou moins envenimée, subsistait toujours. On a écrit que *Henri VI.* fils de l'empereur *Frédéric Barberousse*, ayant reçu à genoux la couronne impériale de *Célestin III.* ce pape âgé de plus de quatre-vingt-quatre ans, la fit tomber d'un coup de pied de la tête de l'empereur. Ce fait n'est pas vraisemblable ; mais c'est assez qu'on l'ait cru pour faire voir jusqu'où l'animosité était poussée. Si le pape en eût usé ainsi, cette indécence n'eût été qu'un trait de faiblesse.

Ce couronnement de *Henri VI.* présente un plus grand objet & de plus grands intérêts. Il voulait régner dans les deux Siciles ; il se soumettait, quoiqu'empereur, à recevoir l'investiture du pape pour des états dont on  
avait

avait fait d'abord hommage à l'Empire, & dont il se croyait à la fois le suzerain & le propriétaire. Il demande à être le vassal-lige du pape, & le pape le refuse. Les Romains ne voulaient point de *Henri VI* pour voisins, ni Naples pour maître ; mais il le fut malgré eux. Il semble qu'il y ait des peuples faits pour servir toujours, & pour attendre quel sera l'étranger qui voudra les subjuguier. Il ne restait de la race légitime des conquérans Normans, que la princesse *Constance* fille du roi *Roger I* mariée à *Henri VI*. *Tancrede*, bâtard de cette race, avait été reconnu roi par le peuple & par le St. Siège. Qui devait l'emporter, ou ce *Tancrede* qui avait le droit de l'élection, ou *Henri* qui avait le droit de sa femme ? Les armes devaient décider. En vain après la mort de *Tancrede*, les deux Siciles proclamèrent son jeune fils : il fallait que *Henri* prévalût.

Une des plus grandes lâchetés qu'un souverain puisse commettre, servit à ses conquêtes. L'intrépide roi d'Angleterre *Richard cœur de lion*, en revenant de sa croisade, fait naufrage près de Dalmatie ; il passe sur les terres d'un duc d'Autriche. Ce duc viole l'hospitalité, charge de fers le roi d'Angleterre, le vend à l'empereur *Henri VI* comme les Arabes vendent leurs esclaves. *Henri* en tire une grosse rançon, & avec cette argent va conquérir les deux Siciles ; il fait exhumer le corps du roi *Tancrede*, & par une barbarie aussi atroce qu'inutile ; le bourreau coupe la tête au cadavre. On crève les yeux au jeune roi son fils ; on le fait eunuque, on le confine dans une prison à Coire chez les Grisons. On enferme ses sœurs en Alsace avec leur mère. Les partisans de cette famille infortunée, soit barons, soit évêques périssent dans les supplices. Tous les trésors sont enlevés & portés en Allemagne.

Ainsi passèrent Naples & Sicile aux Allemands, après avoir été conquises par des Français. Ainsi vingt provinces ont été sous la domination de souverains que la nature a placés à trois cents lieues d'elles : éternel sujet de discorde, & preuve de la sagesse d'une loi telle que

la *salique* ; loi qui serait encore plus utile à un petit état qu'à un grand. *Henri VI* fut alors beaucoup plus puissant que *Frédéric Barberousse*. Presque despotique en Allemagne , souverain en Lombardie , à Naples , en Sicile , suzerain de Rome , tout tremblait sous lui. Sa cruauté le perdit ; sa propre femme *Constance* , dont il avait exterminé la famille , conspira contre ce tyran , & enfin , dit-on , le fit empoisonner.

A la mort de *Henri VI*. l'empire d'Allemagne est divisé. La France ne l'était pas ; c'est que les rois de France avaient été assez prudents ou assez heureux pour établir l'ordre de la succession. Mais ce titre d'empire que l'Allemagne affectait , servait à rendre la couronne élective. Tout évêque & tout grand seigneur donnait sa voix. Ce droit d'élire & d'être élu , flattait l'ambition des princes , & fit quelquefois les malheurs de l'état.

Le jeune *Frédéric II*. fils *Henri VI*. sortait du berceau. Une faction l'élit empereur , & donne à son oncle *Philippe* le titre de *roi des Romains*. Un autre parti couronne *Othon de Saxe* son neveu (a). Les papes tirèrent bien un autre fruit des divisions de l'Allemagne , que les empereurs n'avaient fait de celles d'Italie.

*Innocent III*. fils d'un gentilhomme d'Agnani près de Rome , bâtit enfin l'édifice de la puissance temporelle , dont ses prédécesseurs avaient amassé les matériaux pendant quatre cents ans. Excommunier *Philippe* , vouloir détrôner le jeune *Frédéric* , prétendre exclure à Jamais du trône d'Allemagne & d'Italie cette maison de *Souabe* si odieuse aux papes , se constituer juge des rois , c'était le style devenu ordinaire depuis *Grégoire VII*. Mais *Innocent III*. ne s'en tint pas à ces formules. L'occasion était trop belle ; il obtint ce qu'on appelle le patrimoine de *St. Pierre* si long-tems contesté. C'était une partie de l'héritage de la fameuse comtesse *Mathilde*.

(a) C'est cet empereur *Philippe* | me. Il fut assassiné par un seigneur  
qui érigea la Bohême en royaume | de Vittelbac en 1208.

La Romagne, l'Ombrie, la marche d'Ancone, Orbittello, Viterbe, reconnurent le pape pour souverain. Il domina en effet d'une mer à l'autre. La république Romaine n'en avait pas tant conquis dans ses quatre premiers siècles ; & ces pays ne lui valaient pas ce qu'ils valaient aux papes. *Innocent III.* conquit même Rome : le nouveau sénat plia sous lui : il fut le sénat du pape & non des Romains. Le titre de consul fut aboli. Les pontifes de Rome commencèrent alors à être rois en effet ; & la religion les rendait, suivant les occurrences, les maîtres des rois. Mais cette grande puissance temporelle en Italie ne fut pas de durée.

C'était un spectacle intéressant que ce qui se passait alors entre les chefs de l'église, la France, l'Allemagne & l'Angleterre. Rome donnait toujours le mouvement à toutes les affaires de l'Europe. Vous avez vu les querelles du sacerdoce & de l'Empire jusqu'au pape *Innocent III.* & jusqu'aux empereurs *Philippe*, *Henri* & *Othon*, pendant que *Frédéric II.* était jeune encor. Il faut jeter les yeux sur la France & sur l'Angleterre, & sur les intérêts que ces royaumes avaient à démêler avec l'Allemagne.



## CHAPITRE HUITIEME.

*Etat de la France & de l'Angleterre, pendant le douzième siècle, jusqu'au règne de St. Louis & JEAN Sans Terre, & HENRI III. Grand changement dans l'administration publique en Angleterre & en France. Meurtre de Thomas Becquet archevêque de Cantorberi. L'Angleterre devenue province du domaine de Rome, &c. Le pape INNOCENT III. joue les rois de France & d'Angleterre.*

LE gouvernement féodal était en vigueur dans presque toute l'Europe, & les loix de la chevalerie par-tout à-peu-près les mêmes. Il était sur-tout établi dans l'Empire, en France, en Angleterre, en Espagne, par les loix des fiefs, que si le seigneur d'un fief disait à son homme-lige : « Venez-vous-en avec moi, car je veux » guerroyer le roi mon seigneur qui me dénie justice : » l'homme-lige devait d'abord aller trouver le roi, & lui demander s'il était vrai qu'il eût refusé justice à ce seigneur ? En cas de refus l'homme-lige devait marcher contre le roi au service de ce seigneur, le nombre de jours prescrits, ou perdre son fief. Un tel règlement pouvait être intitulé, *Ordonnance pour faire la guerre civile.*

L'empereur *Frédéric Barberouffe* abolit en 1158 cette loi établie par l'usage, & l'usage l'a conservée malgré lui dans l'Empire, toutes les fois que les grands vassaux ont été assez puissans pour faire la guerre à leur chef. Elle fut en vigueur en France, jusqu'au tems de l'extinction de la maison de *Bourgogne*. Le gouvernement féodal fit bientôt place en Angleterre à la liberté ; il a cédé en Espagne au pouvoir absolu.

Dans les premiers tems de la race de *Hugues*, nommée



improprement *Capetienne*, du sobriquet donné à ce roi, tous les petits vassaux combattaient contre les grands, & les rois avaient souvent les armes à la main contre les barons du duché de France. La race des anciens pirates Danois qui régnait en Normandie & en Angleterre, favorisait toujours ce désordre. C'est ce qui fit que *Louis le Gros* eut tant de peine à soumettre un sire de *Couci*, un baron de *Corbeil*, un sire de *Montlhéri*, un sire du village de *Puisset*, un seigneur de *Baudouin*, de *Château-fort* : on ne voit pas même qu'il ait osé & pu faire condamner à mort ces vassaux. Les choses sont bien changées en France.

L'Angleterre, dès le tems de *Henri I.* fut gouvernée comme la France. On comptait en Angleterre, sous le roi *Etienne*, fils de *Henri I.* mille châteaux fortifiés. Les rois de France & d'Angleterre ne pouvaient rien alors sans le consentement & le secours de cette multitude de barons : & c'était, comme on l'a déjà vu, le règne de la confusion.

Le roi de France *Louis le Jeune* acquit un grand domaine par un mariage ; mais il le perdit par un divorce. *Eléonor* sa femme, héritière de la Guienne & du Poitou, lui fit des affronts qu'un mari devait ignorer. Fatiguée de l'accompagner dans ses croisades illustres & malheureuses, elle se dédommagea des ennuis que lui causait, à ce qu'elle disait, un roi qu'elle traitait toujours de moine. Le roi fit casser son mariage, sous prétexte de parenté. Ceux qui ont blâmé ce prince de ne pas retenir la dot en répudiant sa femme, ne songent pas qu'alors un roi de France n'était pas assez puissant pour commettre une telle injustice. Mais ce divorce est un des plus grands objets du droit public que les historiens auraient bien dû approfondir. Le mariage fut cassé à Beaujenci par un concile d'évêques de France, sur le vain prétexte qu'*Eléonor* était arrière-cousine de *Louis* : encor fallut-il que des seigneurs Gascons fissent serment que les deux époux étaient

parens , comme si on ne pouvait connaître que par un ferment une telle vérité. Il n'est que trop certain que ce mariage était nul par les loix superstitieuses de ces tems d'ignorance. Si le mariage était nul , les deux princesses qui en étaient nées , étaient donc bâtardes ; elles furent pourtant mariées en qualité de filles très-légitimes. Le mariage d'*Eléonor* leur mère , fut donc toujours réputé valide , malgré la décision du concile. Ce concile ne prononça donc pas la nullité , mais la cassation , le divorce , & dans ce procès de divorce , le roi se garda bien d'accuser sa femme d'adultère : ce fut proprement une répudiation en plein concile sur le plus frivole des motifs.

Il reste à savoir comment , selon la loi du christianisme , *Eléonor* & *Louis* pouvaient se remarier. Il est assez connu par *St. Matthieu* & par *St. Luc* , qu'un homme ne peut ni se marier après avoir répudié sa femme , ni épouser une répudiée. Cette loi est expressément émanée de la bouche du CHRIST , & cependant elle n'a jamais été observée. Que de sujets d'excommunications , d'interdits , de troubles & de guerres , si les papes alors avaient voulu se mêler d'une pareille affaire dans laquelle ils sont entrés tant de fois.

Un descendant du conquérant *Guillaume* , *Henri II.* depuis roi d'Angleterre , déjà maître de la Normandie , du Maine , de l'Anjou , de la Touraine , moins difficile que *Louis le Jeune* , crut pouvoir sans honte épouser une femme galante , qui lui donnait la Guienne & le Poitou. Bientôt après , il fut roi d'Angleterre : & le roi de France en reçut l'hommage-lige , qu'il eût voulu rendre au roi Anglais pour tant d'états.

Le gouvernement féodal déplaisait également aux rois de France , d'Angleterre & d'Allemagne. Ces rois s'y prirent presque de même , & presque en même tems , pour avoir des troupes indépendamment de leurs vassaux. Le roi *Louis le Jeune* donna des privilèges à toutes les villes de son domaine , à condition que chaque paroisse

marcherait à l'armée, sous la bannière du saint de son église, comme les rois marchaient eux-mêmes sous la bannière de *St. Denis*. Plusieurs serfs, alors affranchis, devinrent citoyens; & les citoyens eurent le droit d'élire leurs officiers municipaux, leurs échevins & leurs maires.

C'est vers les années 1137 & 1138 qu'il faut fixer cette époque du rétablissement de ce gouvernement municipal des cités & des bourgs. *Henri II.* roi d'Angleterre, donna les mêmes privilèges à plusieurs villes pour en tirer de l'argent, avec lequel il pourrait lever des troupes.

Les empereurs en usèrent à-peu-près de même en Allemagne. Spire par exemple, acheta en 1166 le droit de se choisir des bourguemaîtres, malgré l'évêque qui s'y opposa. La liberté naturelle aux hommes, renaquit du besoin d'argent où étaient les princes. Mais cette liberté n'était qu'une moindre servitude en comparaison de ces villes d'Italie qui alors s'érigèrent en républiques.

L'Italie citérieure se formait sur le plan de l'ancienne Grèce. La plupart de ces grandes villes libres & confédérées semblaient devoir former une république respectable; mais de petits & de grands tyrans la détruisirent bientôt.

Les papes avaient à négocier à la fois avec chacune de ces villes, avec le royaume de Naples, l'Allemagne, la France, l'Angleterre & l'Espagne. Tous eurent avec les papes des démêlés, & l'avantage demeura toujours au pontife.

Le roi *Louis le Jeune* en 1142 ayant donné l'exclusion à un de ses sujets, nommé *Pierre la Châtre*, pour l'évêché de Bourgogne, l'évêque, élu malgré lui, & soutenu par Rome, mit en interdit les domaines royaux de son évêché: de là suit une guerre civile; mais elle ne finit que par une négociation, en reconnoissant l'évêque, & en priant les papes de faire lever l'interdit.

Les rois d'Angleterre eurent bien d'autres querelles

avec l'église. Un des rois dont la mémoire est le plus respectée chez les Anglais, est *Henri I.* le troisième roi depuis la conquête, qui commença à régner en 1100. Ils lui savent bon gré d'avoir aboli la loi du couvre-feu, qui les gênait. Il fixa dans ses états les mêmes poids & les mêmes mesures, ouvrage d'un sage législateur, qui fut aisément exécuté en Angleterre, & toujours inutilement proposé en France. Il confirma les loix de *St. Edouard*, que son père *Guillaume le Conquérant* avait abrogées. Enfin, pour mettre le clergé dans ses intérêts, il renonça au droit de régale qui lui donnait l'usufruit des bénéfices vacans : droit que les rois de France ont conservé.

Il signa sur-tout une charte, remplie de privilèges qu'il accordait à la nation : première origine des libertés d'Angleterre, tant accrues dans la suite. *Guillaume le Conquérant* son père avait traité les Anglais en esclaves, qu'il ne craignait pas. Si *Henri* son fils les ménagea tant, c'est qu'il en avait besoin. Il était cadet, il ravissait le sceptre à son aîné *Robert*. Voilà la source de tant d'indulgence. Mais tout adroit & tout maître qu'il était, il ne put empêcher son clergé & Rome de s'élever contre lui pour ces mêmes investitures. Il fallut qu'il s'en desistât, & qu'il se contentât de l'hommage que les évêques lui faisaient pour le temporel.

La France était exempte de ces troubles ; la cérémonie de la crosse n'y avait pas lieu, & on ne peut attaquer tout le monde à la fois.

Il s'en fallait peu que les évêques Anglais ne fussent princes temporels dans leurs évêchés : du moins les plus grands vassaux de la couronne ne les surpassaient pas en grandeur & en richesses. Sous *Etienne*, successeur de *Henri I.* un évêque de Salisburi, nommé *Roger*, marié & vivant publiquement avec celle qu'il reconnaissait pour sa femme, fait la guerre au roi son souverain ; & dans un de ses châteaux pris pendant cette guerre, on trouva, dit-on, quarante mille marcs d'argent : si ce

sont des marcs, des demi-livres, c'est une somme exorbitante; si ce sont des marques, des écus, c'est encore beaucoup dans un tems où l'espèce était si rare.

Après ce règne d'*Etienne*, troublé par des guerres civiles, l'Angleterre prenait une nouvelle force sous *Henri II.* qui réunissait la Normandie, l'Anjou, la Touraine, la Saintonge, le Poitou, la Guienne avec l'Angleterre, excepté Cornouaille non encore soumise. Tout y était tranquille, lorsque ce bonheur fut troublé par la grande querelle du roi & de *Thomas Becquet*, qu'on appelle *St. Thomas de Cantorberi*.

Ce *Thomas Becquet*, avocat, élevé par le roi *Henri II.* à la dignité de chancelier, & enfin à celle d'Archevêque de Cantorberi, primat d'Angleterre & légat du Saint Siège, devint l'ennemi de la première personne de l'état, dès qu'il fut la seconde. Un prêtre commit un meurtre. Le primat ordonna qu'il serait seulement privé de son bénéfice. Le roi indigné lui reprocha qu'un laïque en cas pareil étant puni de mort, c'était inviter les ecclésiastiques au crime que de proportionner si peu la peine au délit. L'archevêque soutint qu'aucun ecclésiastique ne pouvait être puni de mort, & renvoya ses lettres de chancelier pour être entièrement indépendant. Le roi dans un parlement proposa qu'aucun évêque n'allât à Rome, qu'aucun sujet n'appelât au St. Siège, qu'aucun vassal & officier de la couronne ne fût excommunié & suspendu de ses fonctions, sans permission du souverain; qu'enfin les crimes du clergé fussent soumis aux juges ordinaires. Tous les pairs séculiers passèrent ces propositions; *Thomas Becquet* les rejeta d'abord. Enfin il signa des loix si justes; mais il s'accusa auprès du pape d'avoir trahi les droits de l'église, & promit de n'avoir plus de telles complaisances.

Accusé devant les pairs d'avoir malversé pendant qu'il était chancelier, il refusa de répondre, sous prétexte qu'il était archevêque. Condamné à la prison, comme

féditieux, par les pairs ecclésiastiques & séculiers, il s'enfuit en France, & alla trouver *Louis le Jeune*, ennemi naturel du roi d'Angleterre. Quand il fut en France, il excommunia la plupart des seigneurs qui composaient le conseil de *Henri*. Il lui écrivait, *Je vous dois, à la vérité, révérence comme à mon roi, mais je vous dois châtiment comme à mon fils spirituel*. Il le menaçait dans sa lettre d'être changé en bête comme *Nabucodonosor*, quoiqu'après tout il n'y eût pas un grand rapport entre *Nabucodonosor* & *Henri II*.

Le roi d'Angleterre fit tout ce qu'il put pour engager l'archevêque à rentrer dans son devoir. Il prit dans un de ses voyages *Louis le Jeune* son seigneur suzerain pour arbitre : « Que l'archevêque, dit-il à *Louis* en propres » mots, agisse avec moi comme le plus saint de ses » prédécesseurs en a usé avec le moindre des miens, » & je serai satisfait. » Il se fit une paix simulée entre le roi & le prélat. *Becquet* revint donc en Angleterre; mais il n'y revint que pour excommunier tous les ecclésiastiques, évêques, chanoines, curés, qui s'étaient déclarés contre lui. Ils se plainquirent au roi, qui était alors en Normandie. Enfin *Henri II*, outré de colère, s'écria : « Est-il possible qu'aucun de mes serviteurs ne me ven- » gera de ce brouillon de prêtre ? »

Ces paroles plus qu'indiscrettes semblaient mettre le poignard à la main de quiconque croirait le servir en assassinant celui qui ne devait être puni que par les loix.

Quatre de ses domestiques allèrent à Kenterburi, que nous nommons Cantorberi; ils assommèrent à coups de massue l'archevêque au pied de l'autel. Ainsi un homme qu'on aurait pu traiter de rebelle, devint un martyr; & le roi fut chargé de la honte & de l'horreur de ce meurtre.

L'histoire ne dit point quelle justice on fit de ces quatre assassins : il semble qu'on n'en ait fait que du roi.

On a déjà vu comme *Adrien IV*, donna à *Henri II*.

la permission d'usurper l'Irlande. Le pape *Alexandre III.* successeur d'*Adrien IV.* confirma cette permission , à condition que le roi ferait serment qu'il n'avait jamais commandé cet assassinat , & qu'il irait pieds nus recevoir la discipline sur le tombeau de l'archevêque par la main des chanoines. Il eût été bien grand de donner l'Irlande , si *Henri* avait eu le droit de s'en emparer , & le pape celui d'en disposer. Mais il était plus grand de forcer un roi puissant & coupable à demander pardon de son crime.

Le roi alla donc conquérir l'Irlande ; c'était un pays sauvage qu'un comte de *Pembroke* avait déjà subjugué en partie avec douze cents hommes seulement. Ce comte de *Pembroke* voulait retenir sa conquête. *Henri III.* plus fort que lui & muni d'une bulle du pape , s'empara aisément de tout. Ce pays est toujours resté sous la domination de l'Angleterre , mais inculte , pauvre & inutile , jusqu'à ce qu'enfin dans le dix - huitième siècle l'agriculture , les manufactures , les arts , les sciences , tout s'y est perfectionné , & l'Irlande quoique subjuguée , est devenue une des plus florissantes provinces de l'Europe.

*Henri II.* contre lequel ses enfans se révoltaient , accomplit sa pénitence après avoir subjugué l'Irlande. Il renonça solennellement à tous les droits de la monarchie qu'il avait soutenu contre *Becquet*. Les Anglais condamnent cette renonciation , & même sa pénitence. Il ne devait certainement pas céder ses droits , mais il devait se repentir d'un assassinat ; l'intérêt du genre humain demande un frein qui retienne les souverains , & qui mette à couvert la vie des peuples. Ce frein de la religion aurait pu être par une convention universelle dans la main des papes , comme nous l'avons déjà remarqué. Ces premiers pontifes en ne se mêlant des querelles temporelles que pour les apaiser , en avertissant les rois & les peuples de leurs devoirs , en reprenant leurs

*Essai*, &c. Tom. II.

crimes , en réservant les excommunications pour les grands attentats , auraient toujours été regardés comme des images de DIEU sur la terre , mais les hommes sont réduits à n'avoir pour leur défense que les loix & les mœurs de leur pays : loix souvent méprisées , & mœurs souvent corrompues.

L'Angleterre fut tranquille sous *Richard Cœur de lion* , fils & successeur de *Henri II*. Il fut malheureux par les croisades ; mais son pays ne le fut pas. *Richard* eut avec *Philippe - Auguste* quelques - unes de ces guerres , inévitables entre un suzerain & un vassal puissant. Elles ne changèrent rien à la fortune de leurs états. Il faut regarder toutes les guerres pareilles entre les princes chrétiens comme des tems de contagion , qui dépeuplent des provinces sans en changer les limites , les usages & les mœurs. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans ces guerres , c'est que *Richard* enleva , dit-on , à *Philippe-Auguste* son chartrier qui le suivait par-tout ; il contenait un détail des revenus du prince , une liste de ses vassaux , un état des serfs & des affranchis. Le roi de France fut obligé de faire un nouveau chartrier , dans lequel ses droits furent plutôt augmentés que d'iminués.

Un autre fait digne d'attention , c'est la captivité d'un évêque de Beauvais , pris les armes à la main par le roi *Richard*. Le pape *Célestin III*. redemanda l'évêque : *Rendez-moi mon fils* , écrivait-il à *Richard*. Le roi en envoyant au pape la cuirasse de l'évêque , lui répondit par ces paroles de l'histoire de *Joseph* : « Connaissez-vous » la tunique de votre fils ? »

Il faut observer encore à l'égard de cet évêque guerrier , que si les loix des fiefs n'obligeaient pas les évêques à se battre , elles les obligeraient pourtant d'amener leurs vassaux au rendez-vous des troupes.

*Philippe-Auguste* saisit le temporel des évêques d'Orléans & d'Auxerre , pour n'avoir pas rempli cet abus , devenu un devoir. Ces évêques condamnés commen-



cèrent par mettre le royaume en interdit , & finirent par demander pardon.

Nous verrons dans les croisades les autres aventures de *Richard Cœur de lion*. *Jean Sans Terre*, son frère , qui lui succéda , devait être le plus grand terrien de l'Europe ; car outre les domaines de son père , il eut encor la Bretagne , qu'il usurpa sur le prince *Artur* son neveu , à qui cette province était échue par sa mère. Mais pour avoir voulu ravir ce qui ne lui appartenait pas , il perdit tout ce qu'il avait , & devint enfin un grand exemple qui doit intimider les mauvais rois. Il commença par s'emparer de la Bretagne , qui appartenait à son neveu *Artur*. Il le prit dans un combat , il le fit enfermer dans la tour de Rouen , sans qu'on ait jamais pu savoir ce que devint ce jeune prince. L'Europe accusa avec raison le roi *Jean* de la mort de son neveu.

Heureusement pour l'instruction de tous les rois , on peut dire que ce premier crime fut la cause de tous ses malheurs. Les loix féodales , qui d'ailleurs faisaient naître tant de désordres , furent signalées ici par un exemple mémorable de justice. La comtesse de Bretagne , mère d'*Artur* , fit présenter à la cour des pairs de France une requête , signée des barons de Bretagne. Le roi d'Angleterre fut sommé par les pairs de comparaître. La citation lui fut signifiée à Londres par des sergens-d'armes. Le roi accusé envoya un évêque demander à *Philippe-Auguste* un sauf-conduit. Qu'il vienne , dit le roi , il le peut. Y aura-t-il sureté pour le retour ? demande l'évêque. Oui , si le jugement des pairs le permet , répondit le roi. L'accusé n'ayant point comparu , les pairs de France le condamnèrent à mort , & déclarèrent toutes ses terres situées en France acquises & confisquées au roi. Mais qui étaient ces pairs qui condamnèrent un roi d'Angleterre à mort ? ce n'étaient point les ecclésiastiques , lesquels ne peuvent assister à un jugement criminel. On ne dit point qu'il y eût alors à Paris un comte

de Toulouse , & jamais on ne vit aucun acte de pairs signé par ces comtes. *Baudouin IX.* comte de Flandres était alors à Constantinople où il briguaît les débris de l'empire d'Orient. Le comte de Champagne était mort , & la succession était disputée. C'était l'accusé lui-même qui était duc de Guienne & de Normandie. L'assemblée des pairs fut composée des hauts barons relevans immédiatement de la couronne. C'est un point très-important que nos historiens auraient dû examiner , au lieu de ranger à leur gré des armées en bataille , & de s'appesantir sur les sièges de quelques châteaux qui n'existent plus.

On ne peut douter que l'assemblée des pairs barons Français qui condamna le roi d'Angleterre , ne fût celle-là même qui était convoquée alors à Melun pour régler les loix féodales *stabilimentum feudorum*. *Eudes* duc de Bourgogne y présidait sous le roi *Philippe-Auguste*. On voit encor au bas des chartres de cette assemblée les noms d'*Hervé* comte de Nevers , de *Renaud* comte de Boulogne , de *Caucher* comte de St. Paul , de *Gui de Dampierre*. Et ce qui est très-remarquable , on n'y trouve aucun grand officier de la couronne.

*Philippe* se mit bientôt en devoir de recueillir le fruit du crime du roi son vassal. Il paraît que le roi *Jean* était du naturel des rois tyrans & lâches. Il se laissa prendre la Normandie , la Guienne , le Poitou , & se retira en Angleterre , où il était haï & méprisé. Il trouva d'abord quelque ressource dans la fierté de la nation Anglaise , indignée de voir son roi condamné en France ; mais les barons d'Angleterre se lassèrent bientôt de donner de l'argent à un roi qui n'en savait pas user. Pour comble de malheur , *Jean* se brouilla avec la cour de Rome pour un archevêque de Cantorberi , que le pape voulait nommer de son autorité malgré les loix.

*Innocent III.* cet homme sous lequel le St. Siège fut si formidable , mit l'Angleterre en interdit , & défendit à tous les sujets de *Jean* de lui obéir. Cette foudre

ecclésiastique était en effet terrible ; parce que le pape la remettait entre les mains de *Philippe-Auguste* , auquel il transféra le royaume d'Angleterre en héritage perpétuel , l'assurant de la rémission de tous ses péchés , s'il réussissait à s'emparer de ce royaume. Il accorda même pour ce sujet les mêmes indulgences qu'à ceux qui allaient à la terre sainte. Le roi de France ne publia pas alors qu'il n'appartenait pas au pape de donner des couronnes. Lui-même avait été excommunié quelques années auparavant , en 1199 , & son royaume avait aussi été mis en interdit par ce même pape *Innocent III.* parce qu'il avait voulu changer de femme. Il avait déclaré alors les censures de Rome insolentes & abusives. Il avait faisi le temporel de tout évêque & de tout prêtre assez mauvais Français pour obéir au pape. Il pensa tout différemment quand il se vit l'exécuteur d'une bulle qui lui donnait l'Angleterre. Alors il reprit sa femme , dont le divorce lui avait attiré tant d'excommunications , & ne songea qu'à exécuter la sentence de Rome. Il employa une année à faire construire dix-sept cents vaisseaux , ( c'est-à-dire mil sept cents grandes barques , ) & à préparer la plus belle armée qu'on eût jamais vue en France. La haine qu'on portait en Angleterre au roi *Jean* , valait au roi *Philippe* encor une autre armée. *Philippe-Auguste* était prêt de partir : & *Jean* de son côté faisait un dernier effort pour le recevoir. Tout haï qu'il était d'une partie de la nation , l'éternelle émulation des Anglais contre la France , l'indignation contre le procédé du pape , les prérogatives de la couronne toujours puissantes , lui donnèrent enfin pour quelques semaines une armée de près de soixante mille hommes , à la tête de laquelle il s'avança jusqu'à Douvres pour recevoir celui qui l'avait jugé en France , & qui devait le détrôner en Angleterre.

L'Europe s'attendait donc à une bataille décisive entre les deux rois , lorsque le pape les joua tous deux & prit adroitement pour lui ce qu'il avait donné à *Philippe*.

Un sous-diacre son domestique, nommé *Pandolfe*, légat en France & en Angleterre, consumma cette singulière négociation. Il passe à Douvres, sous prétexte de négocier avec les barons en faveur du roi de France. Il voit le roi *Jean* : « Vous êtes perdu, dit-il : l'armée Française va mettre à la voile, la vôtre va vous abandonner : » vous n'avez qu'une ressource, c'est de vous en rapporter entièrement au St. Siège. » *Jean* y consentit, en fit serment, & seize barons jurèrent la même chose sur l'ame du roi. Etrange serment, qui les obligeait à faire ce qu'ils ne savaient pas qu'on leur proposerait. L'artificieux Italien intimide tellement le prince, disposa si bien les barons, qu'enfin le 15 Mai 1213, dans la maison des chevaliers du temple au faubourg de Douvres, le roi à genoux, mettant ses mains entre celle du légat, prononça ces paroles :

« Moi *Jean* par la grace de DIEU roi d'Angleterre  
 » & seigneur d'Irlande, pour l'expiation de mes pé-  
 » chés, & de ma pure volonté, & de l'avis de mes  
 » barons, je donne à l'église de Rome, au pape *Innocent*,  
 » à ses successeurs, les royaumes d'Angleterre & d'Ir-  
 » lande, avec tous leurs droits : je les tiendrai comme  
 » vassal du pape ; j'en serai fidèle à DIEU, à l'église  
 » romaine, au pape mon seigneur & à ses successeurs  
 » légitimement élus. Je m'oblige de lui payer une rede-  
 » vance de mille marcs d'argent par an, savoir sept  
 » cents pour le royaume d'Angleterre & trois cents pour  
 » l'Irlande.

Alors on mit de l'argent entre les mains du légat comme premier paiement de la redevance. On lui remit la couronne & le sceptre. Le diacre Italien foula l'argent aux pieds, & garda la couronne & le sceptre cinq jours. Il rendit ensuite ces ornemens au roi, comme un bienfait du pape leur commun maître.

*Philippe Auguste* n'attendait à Boulogne que le retour du légat pour se mettre en mer. Le légat revient à lui  
 pour

pour lui apprendre qu'il ne lui est plus permis d'attaquer l'Angleterre, devenue fief de l'église romaine, & que le roi *Jean* est sous la protection de Rome.

Le présent que le pape avait fait de l'Angleterre à *Philippe*, pouvait alors lui devenir funeste. Un autre excommunié, neveu du roi *Jean*, s'était ligué avec lui pour s'opposer à la France, qui devenait trop à craindre. Cet excommunié était l'empereur *Othon IV.* qui disputait à la fois l'empire au jeune *Frédéric II.* fils de *Henri VI.* & l'Italie au pape. C'est le seul empereur d'Allemagne qui ait jamais donné une bataille en personne contre un roi de France.

## CHAPITRE NEUVIEME.

*D'OTHON IV. & de PHILIPPE AUGUSTE, au treizième siècle. De la bataille de Bouvines. De l'Angleterre & de la France, jusqu'à la mort de LOUIS VIII. père de ST. LOUIS. Puissance singulière de la cour de Rome : pénitence plus singulière de LOUIS VIII. &c.*

**Q**UOIQUE le système de la balance de l'Europe n'ait été développé que dans les derniers tems, cependant il paraît qu'on s'est toujours réuni autant qu'on a pu contre les puissances prépondérantes. L'Allemagne, l'Angleterre & les Pays-Bas armèrent contre *Philippe Auguste*, ainsi que nous les avons vu se réunir contre *Louis XIV.* *Ferrand* comte de Flandres se joignit à l'empereur *Othon IV.* Il était vassal de *Philippe*; mais c'était par cette raison même qu'il se déclara contre lui aussi-bien que le comte de Boulogne. Ainsi *Philippe*, pour avoir voulu accepter le présent du pape, se mit au point d'être opprimé. Sa fortune & son courage le firent sortir de ce

péril avec la plus grande gloire qu'ait jamais mérité un roi de France.

Entre Lille & Tournai est un petit village nommé Bouvines, près duquel *Othon IV.* à la tête d'une armée qu'on dit forte de plus de cent mille combattans, vint attaquer le roi, qui n'en avait guère que la moitié. On commençait alors à se servir d'arbalètes. Cette arme était en usage à la fin du douzième siècle. Mais ce qui décidait d'une journée, c'était cette pesante cavalerie toute couverte de fer. L'armure complète du chevalier était une prérogative d'honneur, à laquelle les écuyers ne pouvaient prétendre; il ne leur était pas permis d'être invulnérables. Tout ce qu'un chevalier avait à craindre, était d'être blessé au visage quand il levait la visière de son casque; ou dans le flanc au défaut de la cuirasse, quand il était abattu & qu'on avait levé sa chemise de mailles; enfin sous les aisselles, quand il levait le bras.

Il y avait encor des troupes de cavalerie, tirées du corps des communes, moins bien armées que les chevaliers. Pour l'infanterie, elle portait des armes défensives à son gré, & les offensives étaient l'épée, la flèche, la massue, la fronde.

Ce fut un évêque qui rangea en bataille l'armée de *Philippe Auguste*: il s'appellait *Guérin*, & venait d'être nommé à l'évêché de Senlis. Cet évêque de Beauvais, si long-tems prisonnier du roi *Richard* d'Angleterre, se trouva aussi à cette bataille. Il s'y servit toujours d'une massue, disant qu'il serait irrégulier s'il versait le sang humain. On ne fait point comment l'empereur & le roi disposèrent leurs troupes. *Philippe* avant le combat fit chanter le psaume, *Exsurgat Deus, & dissipentur inimici ejus*: comme si *Othon* avait combattu contre DIEU. Auparavant les Français chantaient des vers en l'honneur de *Charlemagne* & de *Rolland*. L'étendard impérial d'*Othon* était sur quatre roues. C'était une longue perche qui portait un dragon de bois peint, & sur le dragon s'é-

levait un aigle de bois doré. L'étendard royal de France était un bâton doré avec un drapeau de soie blanche semé de fleurs de lys : ce qui n'avait été long-tems qu'une imagination de peintre , commençait à servir d'armoiries aux rois de France. D'anciennes couronnes des rois Lombards , dont on voit des estampes fidèles dans *Muratori* , sont surmontées de cet ornement , qui n'est autre chose que le fer d'une lance lié avec deux autres fers recourbés.

Outre l'étendard royal , *Philippe Auguste* fit porter l'oriflamme de *St. Denis*. Lorsque le roi était en danger , on haussait ou baissait l'un ou l'autre de ces étendards. Chaque chevalier avait aussi le sien , & les grands chevaliers faisaient porter un autre drapeau qu'on nommait bannière. Ce terme de bannière si honorable était pourtant commun aux drapeaux de l'infanterie , presque toute composée de serfs. Le cri de guerre des Français était , *Mon joie St. Denis*. Le cri des Allemans était *Kyrie eleyson*.

Une preuve que les chevaliers bien armés ne couraient guère d'autre risque que d'être démontés , & n'étaient blessés que par un très-grand hasard , c'est que le roi *Philippe Auguste* , renversé de son cheval , fut long-tems entouré d'ennemis ; & reçut des coups de toute espèce d'armes sans verser une goutte de sang.

On raconte même qu'étant couché par terre , un soldat Allemand voulut lui enfoncer dans la gorge un javelot à double crochet , & n'en put jamais venir à bout. Aucun chevalier ne périt dans la bataille , sinon *Guillaume de Longchamp* , qui malheureusement mourut d'un coup dans l'œil , adressé par la visière de son casque.

On compte du côté des Allemans vingt-cinq chevaliers-bannerets & sept comtes de l'empire prisonniers , mais aucun de blessé.

L'empereur *Othon* perdit la bataille. On tua , dit-on , trente mille Allemans , nombre probablement exagéré.

On ne voit pas que le roi de France fit aucune conquête du côté de l'Allemagne après la victoire de Bouvines ; mais il en eut bien plus de pouvoir sur ses vassaux.

Celui qui perdit le plus à cette bataille , fut *Jean d'Angleterre* , dont l'empereur *Othon* semblait la dernière ressource. Cet empereur mourut bientôt après en 1218 comme un pénitent. Il se faisait , dit - on , fouler aux pieds de ses garçons de cuisine & fouetter par des moines, selon l'opinion des princes de ce tems-là , qui pensaient expier par quelques coups de discipline le sang de tant de milliers d'hommes.

Il n'est point vrai , comme tant d'auteurs l'ont écrit , que *Philippe* reçut le jour de la victoire de Bouvines la nouvelle d'une autre bataille , gagnée par son fils *Louis VIII.* contre le roi *Jean*. Au contraire *Jean* avait eu quelque succès en Poitou. Mais déstitué du secours de ses alliés , il fit une trêve avec *Philippe*. Il en avait besoin. Ses propres sujets d'Angleterre devenaient ses plus grands ennemis. Il était méprisé , parce qu'il s'était fait vassal de Rome. Les barons le forcèrent de signer cette fameuse charte qu'on appelle la *charte des libertés d'Angleterre*.

Le roi *Jean* se crut plus lésé en laissant par cette charte à ses sujets les droits les plus naturels , qu'il ne s'était cru dégradé en se faisant sujet de Rome ; il se plaignit de cette charte comme du plus grand affront fait à sa dignité : cependant qu'y trouve-t-on en effet d'injurieux à l'autorité royale ? Qu'à la mort d'un comte , son fils majeur , pour entrer en possession du fief , paiera au roi cent marcs d'argent , & un baron cent schellings ; qu'aucun bailli du roi ne pourra prendre les chevaux des paysans , qu'en payant cinq sous par jour par cheval ? Qu'on parcoure toute la charte , on trouvera seulement que les droits du genre humain n'y ont pas été assez défendus. On verra que les communes qui portaient le plus grand fardeau , & qui rendaient les plus grands



services , n'avaient nulle part à ce gouvernement , qui ne pouvait fleurir sans elles. Cependant *Jean* se plaignit ; il demanda justice au pape son nouveau souverain.

Ce pape *Innocent III.* qui avait excommunié le roi , excommunia alors les pairs d'Angleterre. Les pairs outrés font ce qu'avait fait ce même pontife. Ils offrent la couronne d'Angleterre à la France. *Philippe Auguste* vainqueur de l'Allemagne , possesseur de presque tous les états de *Jean* en France , appelé au royaume d'Angleterre , se conduisit en grand politique. Il engagea les Anglais à demander son fils *Louis* pour roi. Alors les légats de Rome vinrent lui représenter en vain que *Jean* était feudataire du St. Siège. *Louis* de concert avec son père , lui parle ainsi en présence du légat : « Monsieur , » suis votre homme-lige pour les fiefs que m'avez baillés » en France ; mais ne vous appartient de décider du fait » du royaume d'Angleterre : & si le faites , me pourvoi- » rai devant mes pairs. »

Après avoir parlé ainsi , il partit pour l'Angleterre , malgré les défenses publiques de son père , qui le secourait en secret d'hommes & d'argent . *Innocent III.* excommunia en vain le père & le fils. Les évêques de France déclarèrent nulle l'excommunication du père. Remarquons pourtant qu'ils n'osèrent infirmer celle de *Louis* : c'est-à-dire , qu'ils avouaient que les papes avaient le droit d'excommunier les princes. Ils ne pouvaient disputer ces droits aux papes , puisqu'ils se l'arrogeaient eux-mêmes ; mais ils se réservaient encor celui de décider si l'excommunication du pape était juste ou injuste. Les princes étaient alors bien malheureux , exposés sans cesse à l'excommunication chez eux & à Rome : mais les peuples étaient plus malheureux encor : l'anathème retombait toujours sur eux , & la guerre les dépouillait.

Le fils de *Philippe Auguste* fut reconnu roi solennellement dans Londres. Il ne laissa pas d'envoyer des Ambassadeurs plaider sa cause devant le pape. Ce pontife

jouissait de l'honneur qu'avait autrefois le sénat Romain, d'être juge des rois. Il mourut avant de rendre son arrêt définitif.

*Jean Sans Terre*, errant de ville en ville dans son pays, mourut dans le même tems, abandonné de tout le monde, dans un bourg de la province de Norfolck. Un pair de France avait autrefois conquis l'Angleterre, & l'avait gardée : un roi de France ne la garda pas.

*Louis VIII.* après la mort de *Jean d'Angleterre*, du vivant même de *Philippe Auguste*, fut obligé de sortir de ce même pays qui l'avait demandé pour roi ; & au lieu de défendre sa conquête, il alla se croiser contre les Albigeois, qu'on égorgeait alors en exécution des sentences de Rome.

Il ne régna qu'une seule année en Angleterre : les Anglais le forcèrent de rendre à leur roi *Henri III.* dont ils n'étaient pas encor mécontents, le trône qu'ils avaient ôté à *Jean* père de ce *Henri III.* Ainsi *Louis* ne fut que l'instrument dont ils s'étaient servis pour se venger de leur monarque. Le légat de Rome qui était à Londres, régla en maître les conditions auxquelles *Louis* sortit d'Angleterre. Ce légat l'ayant excommunié pour avoir osé régner à Londres malgré le pape, lui imposa pour pénitence, de payer à Rome le dixième de deux années de ses revenus. Ses officiers furent taxés au vingtième, & les chapelains qui l'avaient accompagné, furent obligés d'aller demander à Rome leur absolution. Ils firent le voyage ; on leur ordonna d'aller se présenter dans Paris à la porte de la cathédrale, aux quatre grandes fêtes, nus pieds & en chemise, tenant en main des verges dont les chanoines devaient les fouetter. Une partie de ces pénitences fut, dit-on, accomplie.

Cette scène incroyable se passait pourtant sous un roi habile & courageux, sous *Philippe Auguste*, qui souffrait cette humiliation de son fils & de sa nation. Le vainqueur de Bouvines ne finit pas glorieusement sa car-

rière illustre. Il avait augmenté son royaume de la Normandie, du Maine, du Poitou, le reste des biens appartenans à l'Angleterre, était encor défendu par beaucoup de seigneurs.

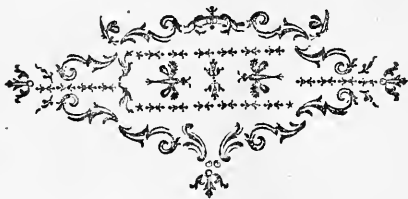
Du tems de *Louis VIII.* une partie de la Guienne était Française, l'autre était Anglaise. Il n'y eut alors rien de grand ni de décisif.

Le testament de *Louis VIII.* fait en 1225, mérite seulement quelque attention. Il lègue cent sous à chacune des deux mille léproseries de son royaume. Les chrétiens, pour fruit de leurs croisades, ne remportèrent enfin que la lèpre. Il faut que le peu d'usage du linge & la malpropreté du peuple eût bien augmenté le nombre des lépreux. Ce nom de léproserie n'était pas donné indifféremment aux autres hôpitaux; car on voit par le même testament, que le roi lègue cent livres de compte à deux cents hôtels-dieu. Le legs que fit *Louis VIII.* de trente mille livres une fois payées à son épouse la célèbre reine de Castille, revenait à cinq cents quarante mille livres d'aujourd'hui. J'insiste souvent sur ces prix de monnoies; c'est, ce me semble, le pouls d'un état, & une manière assez sûre de reconnaître ses forces. Par exemple, il est clair que *Philippe Auguste* fut le plus puissant prince de son tems, si indépendamment des pierreries qu'il laissa, les sommes spécifiées dans son testament montent à près de neuf cent mille marcs de huit onces, qui valent à présent quarante-cinq millions à cinquante livres de compte le marc. Mais il faut qu'il y ait quelque erreur de calcul dans ce testament: il n'est point du tout vraisemblable qu'un roi de France, qui n'avait de revenu que celui de ses domaines particuliers, ait pu laisser alors une somme si considérable. La puissance de tous les rois de l'Europe consistait alors à voir marcher un grand nombre de vassaux sous leurs ordres, & non à posséder assez de trésors pour les asservir.

C'est ici le lieu de relever un étrange conte que font

tous nos historiens. Ils disent que *Louis VIII.* étant au lit de la mort, les médecins jugèrent qu'il n'y avait d'autre remède pour lui que l'usage des femmes; qu'ils mirent dans son lit une jeune fille, mais que le roi la chassa, aimant mieux mourir, disent-ils, que de commettre un péché mortel. Le père *Daniel*, dans son histoire de France, a fait graver cette aventure à la tête de la vie de *Louis VIII.* comme le plus bel exploit de ce prince.

Cette fable a été appliquée à plusieurs autres monarques. Elle n'est, comme tous les autres contes de ces tems-là, que le fruit de l'ignorance. Mais on devrait savoir aujourd'hui que la jouissance d'une fille n'est point un remède pour un malade; & après tout, si *Louis VIII.* n'avait pu réchapper que par cet expédient, il avait *Blanche* sa femme qui était fort belle, & en état de lui sauver la vie. Le père *Daniel* prétend donc que *Louis VIII.* mourut glorieusement, en ne satisfaisant pas la nature & en combattant les hérétiques. Il est vrai qu'avant sa mort il alla en Languedoc pour s'emparer d'une partie du comté de Toulouse que le jeune *Amauri*, comte de *Montfort*, fils de l'usurpateur, lui vendit. Mais acheter un pays d'un homme à qui ce pays n'appartient pas, est-ce là combattre pour la foi? Un esprit juste, en lisant l'histoire, n'est presque occupé qu'à la réfuter.



CHAPITRE DIXIEME.

*De l'empereur FRÉDÉRIC II. de ses querelles avec les papes , & de l'empire Allemand. Des accusations contre FRÉDÉRIC II. Du livre de tribus impostoribus. Du concile général de Lyon, &c.*

VERS le commencement du treizième siècle, tandis que *Philippe Auguste* régnait encor, que *Jean Sans Terre* était dépouillé par *Louis VIII.* qu'après la mort de *Jean* & de *Philippe Auguste* , *Louis VIII.* chassé d'Angleterre régnait en France, & laissait l'Angleterre à *Henri III.* dans ces tems, dis-je, les croisades, les persécutions contre les Albigeois , épuisaient toujours l'Europe. L'empereur *Frédéric II.* faisait saigner les plaies mal fermées de l'Allemagne & de l'Italie. La querelle de la couronne impériale & de la mitre de Rome, les factions des *Guelfes* & des *Gibelins* , les haines des Allemands & des Italiens , troublaient le monde plus que jamais.

*Frédéric II.* fils de *Henri VI.* & neveu de *Philippe* , jouissait de l'empire qu'*Othon IV.* son compétiteur avait abandonné avant de mourir. Les empereurs étaient alors bien plus puissans que les rois de France ; car outre la Souabe & les grandes terres que *Frédéric* possédait en Allemagne, il avait aussi Naples & Sicile par héritage. La Lombardie lui appartenait par cette longue possession des empereurs ; mais cette liberté dont les villes d'Italie étaient alors idolâtres, respectait peu la possession des *Césars* Allemands. C'était en Allemagne un tems d'anarchie & de brigandage qui dura long-tems. Ce brigandage s'était tellement accru, que les seigneurs comptaient parmi leurs droits celui d'être voleurs de grand chemin dans leurs territoires, & de faire de la fausse monnoie.

*Frédéric II.* les contraignit dans la diète d'Egra en 1219, de faire serment de ne plus exercer de pareils droits : & pour leur donner l'exemple, il renonça à celui que ses prédécesseurs s'étaient attribué de s'emparer de toute la dépouille des évêques à leur décès. Cette rapine était alors autorisée par-tout & même en Angleterre.

Les usages les plus ridicules & les plus barbares étaient alors établis. Les seigneurs avaient imaginé le droit de cuissage, de markette, de prélibation; c'était celui de coucher la première nuit avec les nouvelles mariées leurs vassales roturières. Des évêques, des abbés eurent ce droit en qualité de hauts barons; & quelqu'un se font fait payer au dernier siècle par leurs sujets la renonciation à ce droit étrange, qui s'étendit en Ecoffe, en Lombardie, en Allemagne & dans les provinces de France. Voilà le mœurs qui régnaient dans le tems des croisades.

L'Italie était moins barbare, mais n'était pas moins malheureuse. La querelle de l'empire & du sacerdoce avait produit les factions *Guelfe* & *Gibeline* qui divisaient les villes & les familles.

Milan, Brescia, Mantoue, Vicence, Padoue, Trévise, Ferrare, & presque toutes les villes de la Romagne, sous la protection du pape, étaient liguées entr'elles contre l'empereur.

Il avait pour lui Crémone, Bergame, Modène, Parme, Reggio, Trente. Beaucoup d'autres villes étaient partagées entre les factions *Guelfe* & *Gibeline*. L'Italie était le théâtre non d'une guerre, mais de cent guerres civiles, qui, en aiguissant les esprits & les courages, n'accoutumaient que trop les nouveaux potentats Italiens à l'assassinat & à l'empoisonnement.

*Frédéric II.* était né en Italie. Il aimait ce climat agréable, & ne pouvait souffrir ni le pays, ni les mœurs de l'Allemagne dont il fut absent quinze années entières. Il paraît évident que son grand dessein était d'établir en Italie le trône des nouveaux *Césars*. Cela seul eût pu

changer la face de l'Europe. C'est le nœud secret de toutes les querelles qu'il eut avec les papes. Il employa tour-à-tour la souplesse & la violence, & le St. Siège le combattit avec les mêmes armes.

*Honorius III.* & *Grégoire IX.* ne peuvent d'abord lui résister qu'en l'éloignant, & en l'envoyant faire la guerre dans la terre sainte. Tel était le préjugé du tems, que l'empereur fut obligé de se vouer à cette entreprise, de peur de n'être pas regardé par les peuples comme chrétien. Il fit le vœu par politique ; & par politique, il différa le voyage.

*Grégoire IX.* l'excommunie selon l'usage ordinaire. *Frédéric* part, & tandis qu'il fait une croisade à Jérusalem, le pape en fait un contre lui dans Rome. Il revint après avoir négocié avec les soudans, se battre contre le St. Siège. Il trouve dans le territoire de Capoue son propre beau-père *Jean de Brienne* roi titulaire de Jérusalem, à la tête des soldats du pontife qui portaient le signe des deux clefs sur l'épaule. Les *Gibelins* de l'empereur portaient le signe de la croix, & les croix mirent bientôt les clefs en fuite.

Il ne restait guère alors d'autre ressource à *Grégoire IX.* que de soulever *Henri* roi des Romains, fils de *Frédéric II.* contre son père, ainsi que *Grégoire VIII.* *Urbain II.* & *Pascal II.* avaient armé les enfans de *Henri IV.* Mais *Frédéric*, plus heureux que *Henri IV.* se saisit de son fils rebelle, le dépose dans la célèbre diète de Mayence, & le condamne à une prison perpétuelle.

Il était plus aisé à *Frédéric II.* de faire condamner son fils dans une diète d'Allemagne, que d'obtenir de l'argent & des troupes de cette diète pour aller subjuguier l'Italie. Il eut toujours assez de forces pour l'ensanglanter, & jamais assez pour l'affervir. Les *Guelfes*, ces partisans de la papauté, & encor plus de la liberté, balancèrent toujours le pouvoir des *Gibelins* partisans de l'empire.

La Sardaigne était encor un sujet de guerre entre l'empire & le sacerdoce , & par conséquent d'excommunications. L'empereur s'empara en 1238 de presque toute l'île. Alors *Grégoire IX.* accusa publiquement *Frédéric II.* d'incrédulité. « Nous avons des preuves , dit-il dans sa » lettre circulaire du premier Juillet 1239 , qu'il dit » publiquement , que l'univers a été trompé par trois » imposteurs, MOYSE , JESUS-CHRIST & MAHOMET. » Mais il place JESUS-CHRIST fort au dessous des » autres ; car il dit. Ils ont vécu pleins de gloire , & » l'autre n'a été qu'un homme de la lie du peuple » qui prêchait à ses pareils. L'empereur , ajoute-t-il , » soutient qu'un DIEU unique & créateur ne peut être » né d'une femme , & sur-tout d'une vierge. » C'est sur cette lettre du pape *Grégoire IX.* qu'on crut dès ce tems-là qu'il y avait un livre intitulé , *de tribus impostoribus* : on a cherché ce livre de siècle en siècle , & on ne l'a jamais trouvé.

Ces accusations , qui n'avaient rien de commun avec la Sardaigne , n'empêchèrent pas que l'empereur ne la gardât : les divisions entre *Frédéric* & le St. Siège n'eurent jamais la religion pour objet ; & cependant les papes l'excommuniaient , publiaient contre lui des croisades , & les déposaient. Un cardinal nommé *Jacques* , évêque de Palestrine , apporta en France au jeune *Louis IX.* des lettres de ce pape *Grégoire* , par lesquelles sa sainteté , ayant déposé *Frédéric II.* transférait de son autorité l'empire à *Robert* comte d'Artois , frère du jeune roi de France. C'était mal prendre son tems ; la France & l'Angleterre étaient en guerre ; les barons de France soulevés dans la minorité de *Louis* , étaient encor puissans dans sa majorité. On prétend qu'ils répondirent , qu'un frère d'un roi de France n'avait pas besoin d'un empire ; & que le pape avait moins de religion que *Frédéric II.* Une telle réponse est trop peu vraisemblable pour être vraie.



Rien ne fait mieux connaître les mœurs & les usages de ce tems, que ce qui se passa au sujet de cette demande du pape.

Il s'adressa au moines de Citeaux, chez lesquels il savait que *St. Louis* devait venir en pèlerinage avec sa mere. Il écrivit au chapitre : « Conjurez le roi qu'il prenne la » protection du pape contre le fils de *Satan*, *Frédéric* ; il » est nécessaire que le roi me reçoive dans son royaume, comme *Alexandre III.* y fut reçu contre la persécution de *Frédéric I.* & *St. Thomas* de Cantorberi » contre celle de *Henri II.* roi d'Angleterre. »

Le roi alla en effet à Citeaux, où il fut reçu par cinq cents moines, qui le conduisirent au chapitre : là, ils se mirent tous à genoux devant lui, & les mains jointes le prièrent de laisser passer le pape en France. *Louis* se mit aussi à genoux devant les moines, leur promit de défendre l'église ; mais il leur dit expressément, qu'il ne pouvait recevoir le pape sans le consentement des barons du royaume, dont un roi de France devait suivre les avis. *Grégoire* meurt, mais l'esprit de Rome vit toujours. *Innocent IV.* l'ami de *Frédéric* quand il était cardinal, devint nécessairement son ennemi dès qu'il est souverain pontife. Il fallait à quelque prix que ce fût affaiblir la puissance impériale en Italie, & réparer la faute qu'avait fait *Jean XII.* d'appeler à Rome les Allemands.

*Innocent IV.* après bien des négociations inutiles, assemble dans Lyon ce fameux concile qui a cette inscription encor aujourd'hui dans la bibliothèque du Vatican : *Treizième concile général, premier de Lyon. Frédéric II. y est déclaré ennemi de l'église & privé du siège impérial.*

Il me semble bien hardi de déposer un empereur dans une ville impériale ; mais Lyon étoit sous la protection de la France, & ses archevêques s'étaient emparés des droits régaliens. *Frédéric II.* ne négligea pas

d'envoyer à ce concile, où il devait être accusé, des ambassadeurs pour le défendre.

Le pape qui se constituait juge à la tête du concile, fit aussi la fonction de son propre avocat ; & après avoir beaucoup insisté sur les droits temporels de Naples & de Sicile, sur le patrimoine de la comtesse *Mathilde*, il accusa *Frédéric* d'avoir fait la paix avec les mahométans, d'avoir eu des concubines mahométanes, de ne pas croire en JESUS-CHRIST, & d'être hérétique. Comment peut-on être à la fois hérétique & incrédule ? & comment dans ces siècles pouvait-on former si souvent de telles accusations ? Les papes *Jean XII. Etienne VIII.* & les empereurs *Frédéric I. Frédéric II.* le chancelier *des Vignes*, *Mainfroi* régent de Naples, beaucoup d'autres esluient cette imputation. Les ambassadeurs de l'empereur parlèrent en sa faveur avec fermeté, & accusèrent le pape à leur tour de rapine & d'usure. Il y avait à ce concile des ambassadeurs de France & d'Angleterre. Ceux-ci se plaignirent bien autant des papes que le pape se plaignit de l'empereur. « Vous tirez par vos » Italiens, dirent-ils, plus de soixante mille marcs par » an du royaume d'Angleterre : vous nous avez en » dernier lieu envoyé un légat qui a donné tous les » bénéfices à des Italiens. Il extorque de tous les reli- » gieux des taxes excessives, & il excommunie quicon- » que se plaint de ses vexations. Remédiez-y promptement, car nous ne souffrirons pas plus long-tems » ces avanies. »

Le pape rougit, ne répondit rien, & prononça la déposition de l'empereur. Il est très à remarquer qu'il fulmina cette sentence, non pas, dit-il, de l'approbation du concile, mais en présence du concile. Tous les pères tenaient des cierges allumés, quand le pape prononçait. Ils les éteignirent ensuite. Une partie signa l'arrêt, une autre partie sortit en gémissant.

N'oublions pas que dans ce concile le pape demanda

un subside, à tous les ecclésiastiques. Tous gardèrent le silence ; aucun ne parla ni pour approuver ni pour rejeter le subside, excepté un Anglais nommé *Mesphan* doyen de Lincoln. Il osa dire que le pape rançonnait trop l'église. Le pape le déposa de sa seule autorité, & les ecclésiastiques se turent. *Innocent IV.* parlait donc & agissait en souverain de l'église, & on le souffrait.

*Frédéric II.* ne souffrit pas du moins que l'évêque de Rome agît en souverain des rois. Cet empereur était à Turin, qui n'appartenait point encor à la maison de *Savoie*. C'était un fief de l'empire, gouverné par le marquis de *Suze*. Il demanda une cassette : on la lui apporta. Il en tira la couronne impériale. « Ce pape & ce » concile dit-il, ne me l'ont pas ravié, & avant qu'on » m'en dépouille, il y aura bien du sang répandu. » Il ne manqua pas d'écrire d'abord à tous les princes d'Allemagne & de l'Europe par la plume de son fameux chancelier *Pierre des Vignes*, tant accusé d'avoir composé le livre des *trois imposteurs* : « Je ne suis pas le » premier, disait-il dans ses lettres, que le clergé » ait ainsi indignement traité, & je ne serai pas le dernier. » Vous en êtes cause, en obéissant à ces hypocrites, » dont vous connaissez l'ambition sans bornes. Com- » bien, si vous vouliez, découvririez-vous dans la cour » de Rome d'infamies qui font frémir la pudeur ? Livrés » au siècle, enivrés de délices, l'excès de leurs richesses » étouffe en eux tout sentiment de religion. C'est une » œuvre de charité de leur ôter ces richesses pernicieuses » qui les accablent : & c'est à quoi vous devez travailler » tous avec moi, &c. »

Cependant le pape, ayant déclaré l'empire vacant, écrivit à sept princes ou évêques : c'étaient les ducs de Bavière, de Saxe, d'Autriche & de Brabant, les archevêques de Saltzbourg, de Cologne & de Mayence. Voilà ce qui a fait croire que sept électeurs étaient alors solennellement établis. Mais les autres princes de l'em-

pire & les autres évêques prétendaient aussi avoir le même droit.

Les empereurs & les papes tâchaient ainsi de se faire déposer mutuellement. Leur grande politique consistait à exciter des guerres civiles.

On avait déjà élu roi des Romains en Allemagne *Conrad* fils de *Frédéric II.* mais il fallait , pour plaire au pape , choisir un autre empereur. Ce nouveau *César* ne fut choisi ni par les ducs de Saxe, ou de Brabant , ou de Bavière, ou d'Autriche , ni par aucun prince de l'empire. Les évêques de Strasbourg, de Vurtzbourg, de Spire, de Metz, avec ceux de Mayence, de Cologne & de Trèves, créèrent cet empereur. Ils choisirent un landgrave de Thuringe, qu'on appella le *roi des prêtres*.

Quel étrange empereur de Rome qu'un landgrave qui recevait la couronne seulement de quelques évêques de son pays ! Alors le pape fait renouveler la croisade contre *Frédéric*. Elle était prêchée par les frères *prêcheurs*, que nous appelons *dominicains*, & par les frères *mineurs* que nous appelons *cordeliers* ou *franciscains*. Cette nouvelle milice des papes commençait à s'établir en Europe. Le St. Siège ne s'en tint pas à ces mesures. Il ménagea des conspirations contre la vie d'un empereur qui savait résister aux conciles, aux moines, aux croisades ; du moins l'empereur se plaignit que le pape suscitait des assassins contre lui, & le pape ne répondit point à ces plaintes.

Les mêmes prélats qui s'étaient donné la liberté de faire un *César*, en firent encor un autre après la mort de leur Thuringien, & ce fut un comte de Hollande. La prétention de l'Allemagne sur l'empire Romain ne servit donc jamais qu'à la déchirer. Ces mêmes évêques qui élisaient des empereurs, se divisèrent entr'eux : leur comte de Hollande fut tué dans cette guerre civile.

*Frédéric II.* avait à combattre les papes depuis l'extrémité de la Sicile jusqu'à celle de l'Allemagne. On dit qu'étant

qu'étant dans la Pouille , il découvrit que son médecin , séduit par le pape *Innocent IV.* voulait l'empoisonner. Le fait me paraît douteux ; mais dans les doutes que fait naître l'histoire de ces tems , il ne s'agit que du plus ou du moins de crimes.

*Frédéric* , voyant avec horreur qu'il lui était impossible de confier sa vie à des chrétiens , fut obligé de prendre des mahométans pour sa garde. On prétend qu'ils ne le garantirent pas des fureurs de *Mainfroi* son bâtard , qui l'étouffa , dit-on , dans sa dernière maladie. Le fait me paraît faux. Ce grand & malheureux empereur , roi de Sicile dès le berceau , ayant porté trente-huit ans la vaine couronne de Jérusalem , & celle des *Césars* cinquante-quatre ans , ( puisqu'il avait été déclaré roi des Romains en 1196 ) mourut âgé de cinquante-sept ans dans le royaume de Naples , & laissa le monde aussi troublé à sa mort qu'à sa naissance. Malgré tant de troubles , ses royaumes de Naples & de Sicile furent embellis & policés par ses soins. Il y bâtit des villes , y fonda des universités , y fit fleurir un peu les lettres. La langue italienne commençait à se former alors , c'était un composé de la langue romance & du latin. On a des vers de *Frédéric II.* en cette langue. Mais les traverses qu'il essaya nuisirent aux sciences autant qu'à ses desseins.

Depuis la mort de *Frédéric II.* jusqu'en 1268 , l'Allemagne fut sans chef , non pas comme l'avait été la Grèce , l'ancienne Gaule , l'ancienne Germanie , & l'Italie avant qu'elle fût soumise aux Romains : l'Allemagne ne fut ni une république , ni un pays partagé entre plusieurs souverains , mais un corps sans tête , dont les membres se déchiraient.

C'était une belle occasion pour les papes ; mais ils n'en profitèrent pas. On leur arracha Brescia , Crémone , Mantoue , & beaucoup de petites villes. Il eût fallu alors un pape guerrier pour les reprendre ; mais rarement un pape eut ce caractère. Ils ébranlaient à la

vérité le monde avec leurs bulles. Ils donnaient des royaumes avec des parchemins. Le pape en 1247 déclara de sa propre autorité *Haquin*, roi de Norwége, en le faisant enfant légitime de bâtard qu'il était. Un légat du pape couronna ce roi *Haquin*, & reçut de lui un tribut de quinze mille marcs d'argent, & cinq cents marcs (ou marques) des églises de Norwége; ce qui était peut-être la moitié de l'argent comptant qui roulait dans un pays si peu riche.

Le même pape *Innocent IV.* créa aussi un certain *Mandog* roi de Lithuanie, mais roi relevant de Rome. *Nous recevons*, dit-il dans sa bulle du 15 Juillet 1251, *ce nouveau royaume de Lithuanie au droit & à la propriété de St. Pierre, vous prenant sous notre protection, vous, votre femme & vos enfans.* C'était imiter en quelque sorte la grandeur de l'ancien sénat de Rome, qui accordait des titres de rois & de tétrarques. La Lithuanie ne fut pas cependant un royaume; elle ne put même encor être chrétienne que plus d'un siècle après.

Les papes parlaient donc en maîtres du monde, & ne pouvaient être maîtres chez eux: il ne leur en coûtait que du parchemin pour donner ainsi des états; mais ce n'était qu'à force d'intrigues qu'ils pouvaient se ressaisir d'un village auprès de Mantoue ou de Ferrare.

Voilà quelle était la situation des affaires de l'Europe: l'Allemagne & l'Italie déchirées, la France encor faible, l'Espagne partagée entre les chrétiens & les musulmans: ceux-ci entièrement chassés de l'Italie; l'Angleterre commençant à disputer sa liberté contre ses rois; le gouvernement féodal établi par-tout; la chevalerie à la mode; les prêtres devenus princes & guerriers; une politique presque en tout différente de celle qui anime aujourd'hui l'Europe. Il semblait que les pays de la communion romaine fussent une grande république dont l'empereur & les papes voulaient être les chefs; & cette république, quoique divisée, s'était accordée

long-tems dans les projets des croisades , qui ont produit de si grandes & de si infames actions , de nouveaux royaumes , de nouveaux établissemens , de nouvelles misères , & enfin beaucoup plus de malheur que de gloire.

## CHAPITRE ONZIEME.

*De l'Orient au tems des croisades , & de l'état de la Palestine.*

**L**ES religions durent toujours plus que les empires. Le mahométisme florissait , & l'empire des califes était détruit par la nation des Turcomans. On se fatigue à rechercher l'origine de ces Turcs. Elle est la même que celle de tous les peuples conquérans. Ils ont tous été d'abord des sauvages , vivans de rapine. Les Turcs habitaient autrefois au-delà du Taurus & de l'Immaüs , & bien loin , dit-on , de l'Araxe. Ils étaient compris parmi ces Tartares que l'antiquité nommait Scythes. Ce grand continent de la Tartarie , bien plus vaste que l'Europe , n'a jamais été habité que par des barbares. Leurs antiquités ne méritent guère mieux une histoire suivie que les loups & les tigres de leur pays. Ces peuples du Nord firent de tout tems des invasions vers le Midi. Ils se répandirent vers le onzième siècle du côté de la Moscovie. Ils inondèrent les bords de la mer Caspienne. Les Arabes sous les premiers successeurs de *Mahomet* avaient soumis presque toute l'Asie-Mineure , la Syrie & la Perse : les Turcomans vinrent enfin , qui soumirent les Arabes.

Un calife de la dynastie des Abassides , nommé *Motassen* , fils du grand *Almamon* , & petit-fils du célèbre *Aaron al Rachid* , protecteur comme eux de tous les

arts , contemporain de notre *Louis le Débonnaire* ou *le Faible* , posa les premières pierres de l'édifice sous lequel ses successeurs furent enfin écrasés. Il fit venir une milice de Turcs pour sa garde. Il n'y a jamais eu un plus grand exemple du danger des troupes étrangères. Cinq à six cents Turcs à la solde de *Motasssem* sont l'origine de la puissance Ottomane, qui a tout englouti , de l'Euphrate jusqu'au bout de la Grèce ; & a de nos jours mis le siège devant Vienne. Cette milice Turque augmentée avec le tems devint funeste à ses maîtres. De nouveaux Turcs arrivent qui profitèrent des guerres civiles excitées pour le califat. Les califes Abassides de Bagdat perdirent bientôt la Syrie, l'Egypte, l'Afrique , que les califes Fatimites leur enlevèrent. Les Turcs dépouillèrent & Fatimites & Abassides.

*Togrul Beg* ou *Ortogrul Beg*, de qui on fait descendre la race des Ottomans , entra dans Bagdat , à-peu-près comme tant d'empereurs sont entrés dans Rome. Il se rendit maître de la ville & du calife , en se prosternant à ses pieds. *Ortogrul* conduisit le calife *Caïem* à son palais en tenant la bride de sa mule ; mais plus habile ou plus heureux que les empereurs Allemands ne l'ont été dans Rome , il établit sa puissance , & ne laissa au calife que le soin de commencer le vendredi les prières à la mosquée , & l'honneur d'investir de leurs états tous les tyrans mahométans qui se faisaient souverains.

Il faut se souvenir que comme ces Turcomans imitaient les Francs , les Normans & les Goths dans leurs irruptions , ils les imitaient aussi en se soumettant aux loix , aux mœurs & à la religion des vaincus. C'est ainsi que d'autres Tartares en ont usé avec les Chinois ; & c'est l'avantage que tout peuple policé ; quoique le plus faible , doit avoir sur le barbare , quoique le plus fort.

Ainsi les califes n'étaient plus que les chefs de la religion , tel que le dairi pontife du Japon , qui commande



en apparence aujourd'hui au cubofama , & qui lui obéit en effet ; tels que le shérif de la Mecque , qui appelle le sultan Turc son vicaire ; tels enfin qu'étaient les papes sous les rois Lombards. Je ne compare point sans doute la religion mahométane avec la chrétienne , je compare les révolutions. Je remarque que les califes ont été les plus puissans souverains de l'Orient , tandis que les pontifes de Rome n'étaient rien. Le califat est tombé sans retour ; & les papes sont peu-à-peu devenus de grands souverains , affermis , respectés de leurs voisins , & qui ont fait de Rome la plus belle ville de la terre.

Il y avait donc au tems de la première croisade un calife à Bagdat qui donnait des investitures , & un sultan Turc qui régnait. Plusieurs autres usurpateurs Turcs & quelques Arabes , étaient cantonnés en Perse , dans l'Arabie , dans l'Asie-Mineure. Tout était divisé , & c'est ce qui pouvait rendre les croisades heureuses. Mais tout était armé , & ces peuples devaient combattre sur leur terrain avec un grand avantage.

L'empire de Constantinople se soutenait : tous ses princes n'avaient pas été indignes de régner. *Constantin Porphirogète* , fils de *Leon le Philosophe* , & philosophe lui-même , fit naître , comme son père , des tems heureux. Si le gouvernement tomba dans le mépris sous *Romain* fils de *Constantin* , il devint respectable aux nations sous *Nicéphore Phocas* , qui avait repris Candie en 961 avant d'être empereur. Si *Jean Zimisès* assassina ce *Nicéphore* , & souilla de sang le palais , s'il joignit l'hypocrisie à ses crimes , il fut d'ailleurs le défenseur de l'empire contre les Turcs & les Bulgares. Mais sous *Michel Paphlagonate* on avait perdu la Sicile : sous *Romain Diogène* presque tout ce qui restait vers l'orient , excepté la province de Pont ; & cette province , qu'on appelle aujourd'hui Turcomanie , tomba bientôt après sous le pouvoir du Turc *Soliman* , qui maître de la plus grande partie de l'Asie-Mineure , établit le siège de sa

domination à Nicée, & menaçait de là Constantinople au tems où commencèrent les croisades.

L'empire Grec était donc borné alors presque à la ville impériale, du côté des Turcs ; mais il s'étendait dans toute la Grèce, la Macédoine, la Thessalie, la Thrace, l'illyrie, l'Épire, & avait même encor l'isle de Candie. Les guerres continuelles, quoique toujours malheureuses contre les Turcs, entretenaient un reste de courage. Tous les riches chrétiens d'Asie, qui n'avaient pas voulu subir le joug mahométan, s'étaient retirés dans la ville impériale, qui par-là même s'enrichit des dépouilles des provinces. Enfin malgré tant de pertes, malgré les crimes & les révolutions du palais, cette ville, à la vérité déchue, mais immense, peuplée, opulente & respirant les délices, se regardait comme la première du monde. Les habitans s'appelaient *Romains* & non *Grecs*. Leur état était l'empire Romain : & les peuples d'Occident, qu'ils nommaient *Latins*, n'étaient à leurs yeux que des barbares révoltés.

La Palestine n'était que ce qu'elle est aujourd'hui, le plus mauvais pays de tous ceux qui sont habités dans l'Asie. Cette petite province est dans sa longueur d'environ quarante-cinq lieues, & de trente à trente-cinq en largeur. Elle est couverte presque par-tout de rochers arides, sur lesquels il n'y a pas une ligne de terre. Si ce coin de terre était cultivé, on pourrait le comparer à la Suisse. La rivière du Jourdain, large d'environ cinquante pieds dans le milieu de son cours, ressemble à la rivière d'Aar chez les Suisses, qui coule dans une vallée plus fertile que d'autres cantons. La mer de Tibériade n'est pas comparable au lac de Genève. Les voyageurs qui ont bien examiné la Suisse & la Palestine, donnent tous la préférence à la Suisse, sans aucune comparaison. Il est vraisemblable que la Judée fut plus cultivée autrefois quand elle était possédée par les Juifs. Ils avaient été forcés de porter un peu de terre sur les rochers pour y

planter des vignes. Ce peu de terre , liée avec les éclats des rochers , était soutenu par des petits murs dont on voit encor des restes de distance en distance.

Tout ce qui est situé vers le midi , consiste en déserts de sables salés du côté de la Méditerranée & de l'Égypte , & en montagnes affreuses , jusqu'à Esiongaber vers la mer Rouge. Ces sables & ces rochers habités aujourd'hui par quelques Arabes voleurs , sont l'ancienne patrie des Juifs. Ils s'avancèrent un peu au nord dans l'Arabie pétrée. Le petit pays de Jérico qu'ils envahirent , est un des meilleurs qu'ils possédèrent : le terrain de Jérusalem est bien plus aride , il n'a pas même l'avantage d'être situé sur une rivière. Il y a très-peu de pâturages : les habitans n'y purent jamais nourrir de chevaux : les ânes firent toujours la monture ordinaire. Les bœufs y sont maigres ; les moutons y réussissent mieux ; les oliviers en quelques endroits y produisent un fruit d'une bonne qualité. On y voit encor quelques palmiers ; & ce pays que les Juifs améliorèrent avec beaucoup de peine quand leur condition toujours malheureuse le leur permit , fut pour eux une terre délicieuse , en comparaison des déserts de Sina , de Param , & de Cadès-Barné.

*St. Jérôme* qui vécut si long-tems à Bethléem , avoue qu'on s'usait continuellement la sécheresse & la soif dans ce pays de montagnes arides , de cailloux & de sables , où il pleut rarement , où l'on manque de fontaines , & où l'industrie est obligée d'y suppléer à grands frais par des citernes.

La palestine , malgré le travail des Hébreux , n'eut jamais de quoi nourrir ses habitans ; & de même que les treize cantons envoient le superflu de leurs peuples servir dans les armées des princes qui peuvent les payer , les Juifs allaient faire le métier de courtiers en Asie & en Afrique. A peine Alexandrie était-elle bâtie , qu'ils s'y étaient établis. Les Juifs commerçans n'habitaient guère Jérusalem ; & je doute que dans le tems le plus

florissant de ce petit état , il y ait jamais eu des hommes aussi opulens que' le sont aujourd'hui plusieurs Hébreux d'Amsterdam, de la Haye, de Londres, de Constantinople.

Lorsqu' *Omar*, l'un des premiers successeurs de *Mahomet*, s'empara des fertiles pays de la Syrie, il prit la contrée de la Palestine ; & comme Jérusalem est une ville sainte pour les mahométans, il y entra chargé d'une haire, & d'un sac de pénitent, & n'exigea que le tribut de treize drachmes par tête, ordonné par le pontife. C'est ce que rapporte *Nicetas Coniates*. *Omar* enrichit Jérusalem d'une magnifique mosquée de marbre, couverte de plomb, ornée en dedans d'un nombre prodigieux de lampes d'argent, parmi lesquelles il y en avait beaucoup d'or pur. Quand ensuite les Turcs déjà mahométans s'emparèrent du pays vers l'an 1055, ils respectèrent la mosquée, & la ville resta toujours peuplée de sept à huit mille habitans. C'était ce que son enceinte pouvait alors contenir, & ce que tout le territoire d'alentour pouvait nourrir. Ce peuple ne s'enrichissait guère d'ailleurs que des pèlerinages des chrétiens & des musulmans. Les uns allaient visiter la mosquée, les autres l'endroit où l'on prétend que JESUS fut enterré. Tous payaient une petite redevance à l'émir Turc, qui résidait dans la ville, & à quelques imans qui vivaient de la curiosité des pèlerins.



CHAPITRE DOUZIEME.

*De la première croisade , jusqu'à la prise de Jérusalem.*

**T**EL était l'état de l'Asie-Mineure , lorsqu'un pèlerin d'Amiens suscita les croisades. Il n'avait d'autre nom que *Coucoupêtre* ou *Cucupiètre* , comme le dit la fille de l'empereur *Comnène* , qui le vit à Constantinople. Nous le connaissons sous le nom de *Pierre l'hermite*. Ce Picard parti d'Amiens pour aller en pèlerinage vers l'Arabie , fut cause que l'Occident s'arma contre l'Orient , & que des millions d'Européens périrent en Asie. C'est ainsi que sont enchaînés les événemens de l'univers. Il se plaignit amèrement à l'évêque secret , qui résidait dans le pays , avec le titre de patriarche de Jérusalem , des vexations que souffraient les pèlerins ; les révélations ne lui manquèrent pas. *Guillaume* de Tyr assure que JESUS-CHRIST apparut à l'hermite. *Je serai avec toi* , lui dit-il , *il est tems de secourir mes serviteurs*. A son retour à Rome , il parla d'une manière si vive , & fit des tableaux si touchans , que le pape *Urbain II.* crut cet homme propre à seconder le grand dessein que les papes avaient depuis long-tems d'armer la chrétienté contre le mahométisme. Il envoya *Pierre* de province en province communiquer par son imagination forte l'ardeur de ses sentimens & semer l'enthousiasme.

*Urbain II.* tint ensuite vers Plaisance un concile en rase campagne , où se trouvèrent plus de trente mille séculiers , outre les ecclésiastiques. On y proposa la manière de venger les chrétiens. L'empereur des Grecs *Alexis Comnène* , père de cette princesse qui écrivit l'histoire de son tems , envoya à ce concile des ambassadeurs pour demander quelque secours contre les musul-

mans ; mais ce n'était ni du pape , ni des Italiens qu'il devait l'attendre. Les Normans enlevaient alors Naples & Sicile aux Grecs ; & le pape , qui voulait être au moins seigneur fuzerain de ces royaumes , étant d'ailleurs rival de l'église grecque , devenait nécessairement par son état , l'ennemi déclaré des empereurs d'Orient , comme il était l'ennemi couvert des empereurs Teutoniques. Le pape , loin de secourir les Grecs , voulait foumettre l'Orient aux Latins.

Au reste , le projet d'aller faire la guerre en Palestine , fut vanté par tous les assistans au concile de Plaisance , & ne fut embrassé par personne. Les principaux seigneurs Italiens avaient chez eux trop d'intérêts à ménager , & ne voulaient point quitter un pays délicieux pour aller se battre vers l'Arabie-Pétrée.

On fut donc obligé de tenir un autre concile à Clermont en Auvergne. Le pape y harangua dans la grande place. On avait pleuré en Italie sur les malheurs des chrétiens de l'Asie. On s'arma en France. Ce pays était peuplé d'une foule de nouveaux seigneurs , inquiets , indépendans , aimant la dissipation & la guerre , plongés pour la plupart dans les crimes que la débauche entraîne , & dans une ignorance qui égalait leurs débauches. Le pape proposait la rémission de tous leurs péchés , & leur ouvrait le ciel , en leur imposant pour pénitence de suivre la plus grande de leurs passions , de courir au pillage. On prit donc la croix à l'envi. Les églises & les cloîtres achetèrent alors à vil prix beaucoup de terres des seigneurs , qui crurent n'avoir besoin que d'un peu d'argent & de leurs armes pour aller conquérir des royaumes en Asie. *Godefroi de Bouillon* , par exemple , duc de Brabant , vendit sa terre de Bouillon au chapitre de Liège , & Stenay à l'évêque de Verdun. *Baudouin* , frère de *Godefroi* , vendit au même évêque le peu qu'il avait en ce pays-là. Les moindres seigneurs châtelains partirent à leurs frais ; les pauvres gentilshommes servirent d'écuyers aux autres.

Le butin devait se partager selon les grades & selon les dépenses des croisés. C'était une grande source de division , mais c'était aussi un grand motif. La religion , l'avarice & l'inquiétude encourageaient également ces émigrations. On enrôla une infanterie innombrable , & beaucoup de simples cavaliers sous mille drapeaux différens. Cette foule de croisés se donna rendez-vous à Constantinople. Moines , femmes , marchands , vivandiers , ouvriers , tout partit , comptant ne trouver sur la route que des chrétiens qui gagneraient des indulgences en les nourrissant. Plus de quatre-vingt mille de ces vagabonds se rangèrent sous le drapeau de *Coucoupêtre* , que j'appellerai toujours l'*hermite Pierre*. Il marchait en sandales & ceint d'une corde , à la tête de l'armée. Nouveau genre de vanité ! Jamais l'antiquité n'avait vu de ces émigrations d'une partie du monde dans l'autre , produites par un enthousiasme de religion. Cette fureur épidémique parut alors pour la première fois , afin qu'il n'y eût aucun fléau possible qui n'eût affligé l'espèce humaine.

La première expédition de ce général hermite , fut d'assiéger une ville chrétienne en Hongrie , nommée *Malavilla* , parce que l'on avait refusé des vivres à ces soldats de JESUS-CHRIST , qui malgré leur sainte entreprise , se conduisaient en voleurs de grand chemin. La ville fut prise d'assaut , livrée au pillage , les habitans égorgés. L'*hermite* ne fut plus alors le maître de ses croisés , excités par la soif du brigandage. Un des lieutenans de l'*hermite* , nommé *Gautier Sans Argent* , qui commandait la moitié des troupes , agit de même en Bulgarie. On se réunit bientôt contre ces brigands , qui furent presque tous exterminés , & l'*hermite* arriva enfin devant Constantinople , avec vingt mille personnes mourant de faim.

Un prédicateur Allemand nommé *Codefcal* , qui voulut jouer le même rôle , fut encor plus maltraité. Dès qu'il fut arrivé avec ses disciples dans cette même Hongrie

où ses prédécesseurs avaient fait tant de désordres, la seule vue de la croix rouge qu'ils portaient, fut un signal auquel ils furent tous massacrés.

Une autre horde de ces aventuriers, composée de plus de deux cent mille personnes, tant femmes que prêtres, payfans, écoliers, croyant qu'elle allait défendre JESUS-CHRIST, s'imagina qu'il fallait exterminer tous les Juifs qu'on rencontrerait. Il y en avait beaucoup sur les frontières de France : tout le commerce était entre leurs mains. Les chrétiens croyant venger DIEU, firent main-basse sur tous ces malheureux. Il n'y eut jamais depuis *Adrien*, un si grand massacre de cette nation. Ils furent égorgés à Verdun, à Spire, à Vorms, à Cologne, à Mayence : & plusieurs se tuèrent eux-mêmes, après avoir fendu le ventre à leurs femmes, pour ne pas tomber entre les mains des barbares. La Hongrie fut encor le tombeau de cette troisième armée de croisés.

Cependant l'*hermite Pierre* trouva devant Constantinople d'autres vagabonds Italiens & Allemands, qui se joignirent à lui, & ravagèrent les environs de la ville. L'empereur *Alexis Comnène*, qui régnait, était assurément sage & modéré. Il se contenta de se défaire au plutôt de pareils hôtes. Il leur fournit des bateaux pour les transporter au-delà du Bosphore. Le général *Pierre* se vit enfin à la tête d'une armée chrétienne contre les musulmans. *Soliman*, soudan de Nicée, tomba avec ses Turcs aguerris sur cette multitude dispersée. *Gautier Sans Argent* y périt avec beaucoup de pauvre noblesse. L'*hermite* retourna cependant à Constantinople, regardé comme un fanatique qui s'était fait suivre par des furieux.

Il n'en fut pas de même des chefs des croisés, plus politiques, moins enthousiastes, plus accoutumés au commandement, & conduisant des troupes un peu plus réglées. *Godefroi de Bouillon* menait soixante-dix mille hommes de pied & dix mille cavaliers couverts



d'une armure complete , sous plusieurs bannières de seigneurs tous rangés sous la sienne.

Cependant *Hugues*, frère du roi de France *Philippe I.* marchait par l'Italie avec d'autres seigneurs qui s'étaient joints à lui. Il allait tenter la fortune. Presque tout son établissement consistait dans le titre de frère d'un roi très-peu puissant par lui-même. Ce qui est plus étrange, c'est que *Robert*, duc de Normandie, fils aîné de *Guillaume* conquérant de l'Angleterre, quitta cette Normandie, où il était à peine affermi. Chassé d'Angleterre par son cadet *Guillaume le Roux*, il lui engagea encor la Normandie pour subvenir aux frais de son armement. C'était, dit-on, un prince voluptueux & superstitieux. Ces deux qualités, qui ont leur source dans la faiblesse, l'entraînèrent à ce voyage.

Le vieux *Raimond*, comte de Toulouse, maître du Languedoc & d'une partie de la Provence, qui avait déjà combattu contre les musulmans en Espagne, ne trouva ni dans son âge, ni dans les intérêts de sa patrie, aucune raison contre l'ardeur d'aller en Palestine. Il fut un des premiers qui s'arma & passa les Alpes, suivi, dit-on, de près de cent mille hommes. Il ne prévoyait pas que bientôt on prêcherait une croisade contre sa propre famille.

Le plus politique de tous ces croisés, & peut-être le seul, fut *Bohémond*, fils de ce *Robert Guiscard*, conquérant de la Sicile. Toute cette famille de Normans, transplantée en Italie, cherchait à s'agrandir, tantôt aux dépens des papes, tantôt sur les ruines de l'empire Grec. Ce *Bohémond* avait lui-même long-tems fait la guerre à l'empereur *Alexis*, en Epire & en Grèce; & n'ayant pour tout héritage que la petite principauté de Tarente & son courage, il profita de l'enthousiasme épidémique de l'Europe, pour rassembler sous sa bannière jusqu'à dix mille cavaliers bien armés & quelque infanterie, avec lesquels il pouvait conquérir des provinces, soit sur les chrétiens, soit sur les mahométans.

La princesse *Anne Comnène* dit que son père fut alarmé de ces émigrations prodigieuses, qui fondaient dans son pays. On eût cru, dit-elle, que l'Europe, arrachée de ses fondemens, allait tomber sur l'Asie. Qu'aurait-ce donc été, si près de trois cent mille hommes, dont les uns avaient suivi l'*hermite Pierre*, les autres le prêtre *Godescald*, n'avaient déjà disparu ?

On proposa au pape de se mettre à la tête de ces armées immenses qui restaient encor. C'était la seule manière de parvenir à la monarchie universelle, devenue l'objet de la cour romaine. Cette entreprise demandait le génie d'un *Mahomet* ou d'un *Alexandre*. Les obstacles étaient grands, & *Urbain* ne vit que les obstacles.

*Grégoire VII.* avait autrefois conçu ce projet des croisades. Il aurait armé l'Occident contre l'Orient, il aurait commandé à l'église grecque comme à la latine. Les papes auraient vu sous leurs loix l'un & l'autre empire. Mais du tems de *Grégoire VII.* une telle idée n'était encor que chimérique. L'empire de Constantinople n'était pas enor assez accablé, la fermentation du fanatisme n'était pas assez violente dans l'Occident. Les esprits ne furent bien disposés que du tems d'*Urbain II.*

Le pape & les princes croisés avaient dans ce grand appareil leurs vues différentes, & Constantinople les redoutait toutes. On y haïssait les Latins, qu'on y regardait comme des hérétiques & des barbares.

Ce que les Grecs craignaient le plus, & avec raison, c'était ce *Bohémond* & ses Napolitains, ennemis de l'empire. Mais quand même les intentions de *Bohémond* eussent été pures, de quel droit tous ces princes d'Occident venaient-ils prendre pour eux des provinces que les Turcs avaient arrachées aux empereurs Grecs ?

On peut juger d'ailleurs quelle était l'arrogance féroce des seigneurs croisés, par le trait que rapporte la

princesse *Anne Comnène*, de je ne fais quel comte Français, qui vint s'asseoir à côté de l'empereur sur son trône, dans une cérémonie publique. *Baudoin* frere de *Godefroi de Bouillon*, prenant par la main cet homme indiscret pour le faire retirer, le comte dit tout haut dans son jargon barbare : « Voilà un plaisant rustre que » ce Grec, de s'asseoir devant des gens comme nous. » Ces paroles furent interprétées à *Alexis*, qui ne fit que sourire. Une ou deux indiscretions pareilles fussent pour décrier une nation. *Alexis* fit demander à ce comte qui il était. « Je suis, répondit-il de la race la » plus noble. J'allais tous les jours dans l'église de ma » seigneurie, où s'assembloient tous les braves seigneurs » qui voulaient se battre en duel & qui priaient JESUS- » CHRIST & la Ste. Vierge de leur être favorables. » Aucun d'eux n'osa jamais se battre contre moi. »

Il était moralement impossible que de tels hôtes n'exigeassent des vivres avec dureté, & que les Grecs n'en refusassent avec malice. C'était un sujet de combats continuels entre les peuples & l'armée de *Godefroi*, qui parut la première après les brigandages des croisés de *Pierre l'hermite*. *Godefroi* en vint jusqu'à attaquer les fauxbourgs de Constantinople, & l'empereur les défendit en personne. L'évêque du Puy en Auvergne, nommé *Monteil*, légat du pape dans les armées de la croisade voulait absolument qu'on commençât les entreprises contre les infidèles par le siège de la ville où résidait le premier prince des chrétiens. Tel était l'avis de *Bohémond*, qui était alors en Sicile, qui envoyait courriers sur courriers à *Godefroi*, pour l'empêcher de s'accorder avec l'empereur. *Hugues* frere du roi de France, eut alors l'imprudence de quitter la Sicile, où il était avec *Bohémond*, & de passer presque seul sur les terres d'*Alexis*. Il joignit à cette indiscretion celle de lui écrire des lettres pleines d'une fierté peu séante à qui n'avait point d'armée. Le fruit de ces démar-

ches fut d'être arrêté quelque tems prisonnier. Enfin la politique de l'empereur Grec vint à bout de détourner ces orages. Il engagea tous les seigneurs à lui prêter hommage pour les terres qu'ils conquéraient. Il les fit passer en Asie les uns après les autres, après les avoir comblés de présens. *Bohémond* qu'il redoutait le plus, fut celui qu'il traita avec le plus de magnificence. Quand ce prince vint lui rendre hommage à Constantinople, & qu'on lui fit voir les raretés du palais, *Alexis* ordonna qu'on remplît un cabinet de meubles précieux; d'ouvrages d'or & d'argent, de bijoux de toute espece, entassés sans ordre, & de laisser la porte entrouverte. *Bohémond* vit en passant ces trésors, auxquels les conducteurs affectaient de ne faire nulle attention. « Est-il possible, s'écria-t-il, qu'on néglige de si » belles choses? Si je les avais, je me croirais le plus » puissant des princes. » Le soir même l'empereur lui envoya tout le cabinet. Voilà ce que rapporte sa fille, témoin oculaire. C'est ainsi qu'en usait ce prince, que tout homme désintéressé appellera sage & magnifique, mais que la plupart des historiens des croisades ont traité de perfide, parce qu'il ne voulut pas être esclave d'une multitude dangereuse.

Enfin, quand il s'en fut heureusement débarrassé, & que tout fut passé dans l'Asie-Mineure, on fit la revue près de Nicée, & il se trouva cent mille cavaliers & six cent mille hommes de pied en comptant les femmes. Ce nombre, joint avec les premiers croisés qui périrent sous l'*hermite* & sous d'autres, fait environ onze cent mille. Il justifie ce qu'on dit des armées des rois de Perse, qui avaient inondé la Grèce, & ce qu'on raconte des transplantations de tant de barbares. Les Français enfin, & sur-tout *Raimond de Toulouse*, se trouvèrent par-tout sur le même terrain que les Gaulois méridionaux avaient parcouru treize cents ans auparavant,

vant, quand ils allèrent ravager l'Asie-Mineure, & donner leur nom à la province de Galatie.

Les historiens nous informent rarement comment on nourissait ces multitudes. C'était une entreprise qui demandait autant de soins que la guerre même. Venise ne voulut pas d'abord s'en charger. Elle s'enrichissait plus que jamais par son commerce avec les mahométans, & craignait de perdre les privilèges qu'elle avait chez eux. Les Génois, les Pisans & les Grecs équipèrent des vaisseaux chargés de provisions, qu'ils vendaient aux croisés en côtoyant l'Asie-Mineure. La fortune des Génois s'en accrut, & on fut étonné bientôt après de voir Gènes devenue une puissance.

Le vieux Turc *Soliman* soudan de Syrie, qui était sous les califes de Bagdat ce que les maires avaient été sous la race de *Clovis*, ne put avec le secours de son fils résister au premier torrent de tous ces princes croisés. Leurs troupes étaient mieux choisies que celles de *Pierre l'hermite*, & disciplinées autant que le permettait la licence & l'enthousiasme.

On prit Nicée ; on battit deux fois les armées commandées par le fils de *Soliman*. Les Turcs & les Arabes ne soutinrent point dans ces commencemens le choc de ces multitudes couvertes de fer, & de leurs grands chevaux de bataille, & des forêts de lances auxquelles ils n'étaient point accoutumés.

*Bohémond* eut l'adresse de se faire céder par les croisés le fertile pays d'Antioche. *Baudouin* alla jusqu'en Mésopotamie s'emparer de la ville d'Edeffe, & s'y forma un petit état. Enfin on mit le siège devant Jérusalem, dont le calife d'Egypte s'était saisi par ses lieutenans. La plupart des historiens disent que l'armée des assiégeans, diminuée par les combats, par les maladies & par les garnisons mises dans les villes conquises, était réduite à vingt mille hommes de pied & à quinze cents chevaux, & que Jérusalem, pourvue de tout, était défendue par

une garnison de quarante mille soldats. On ne manque pas d'ajouter qu'il y avait outre cette garnison vingt mille habitans déterminés. Il n'y a point de lecteur sensé qui ne voie qu'il n'est guère possible qu'une armée de vingt mille hommes en assiège une de soixante mille dans une place fortifiée ; mais les historiens ont toujours voulu du merveilleux.

Ce qui est vrai, c'est qu'après cinq semaines de siège la ville fut emportée d'assaut, & que tout ce qui n'était pas chrétien, fut massacré. *L'hermite Pierre*, devenu chapelain, se trouva à la prise & au massacre. Quelques chrétiens que les musulmans avaient laissé vivre dans la ville, conduisirent les vainqueurs dans les caves les plus reculées, où les mères se cachaient avec leurs enfans : & rien ne fut épargné. Presque tous les historiens conviennent qu'après cette boucherie, les chrétiens tout dégouttans de sang allèrent en procession à l'endroit qu'on dit être le sépulcre de JESUS-CHRIST, & y fondirent en larmes. Il est très-vraisemblable qu'ils y donnèrent des marques de religion ; mais cette tendresse qui se manifesta par des pleurs, n'est guère comparable avec cet esprit de vertige, de fureur, de débauche & d'emportement. Le même homme peut être furieux & tendre, mais non dans le même tems.

*Elimacim* rapporte qu'on enferma les Juifs dans la synagogue, qui leur avoit été accordée par les Turcs, & qu'on les y brûla tous. Cette action est croyable après la fureur avec laquelle on les avait exterminés sur la route.

Jérusalem fut prise par les croisés, le 5 Juillet 1099, tandis qu'*Alexis Comnène* était empereur d'Orient, *Henri IV.* d'Occident, & qu'*Urbain II.* chef de l'église romaine vivait encor. Il mourut avant d'avoir appris ce triomphe de la croisade dont il était l'auteur.

Les seigneurs, maîtres de Jérusalem, s'assembloient déjà pour donner un roi à la Judée. Les ecclésiastiques,

suivans l'armée, se rendirent dans l'assemblée, & osèrent déclarer nulle l'élection qu'on allait faire; parce qu'il fallait, disaient ils, faire un patriarche avant de faire un souverain.

Cependant *Godefroi de Bouillon* fut élu, non pas roi, mais duc de Jérusalem. Quelques mois après arriva un légat nommé *Damberio*, qui se fit nommer patriarche par le clergé, & la première chose que fit ce patriarche, ce fut de prétendre le petit royaume de Jérusalem pour lui-même au nom du pape. Il fallut que *Godefroi de Bouillon*, qui avait conquis la ville au prix de son sang, la cédât à cet évêque. Il se réserva le port de Joppé & quelques droits dans Jérusalem. Sa patrie qu'il avait abandonnée valait bien au-delà de ce qu'il avait acquis en Palestine.

## CHAPITRE TREIZIÈME.

*Croisades depuis la prise de Jérusalem. Louis le JEUNE prend la croix. St. Bernard, qui d'ailleurs fait des miracles, prédit des victoires, & on est battu. SALADIN prend Jérusalem, ses exploits, sa conduite. Quel fut le divorce de Louis VII. dit le JEUNE, &c.*

DEPUIS le quatrième siècle le tiers de la terre est en proie à des émigrations presque continuelles. Les Huns venus de la Tartarie Chinoise s'établissent enfin sur les bords du Danube, & de-là ayant pénétré sous *Attila* dans les Gaules & en Italie, ils restent fixés en Hongrie. Les Herules, les Goths, s'emparent de Rome. Les Vandales vont des bords de la mer Baltique subjuguer l'Espagne & l'Afrique. Les Bourguignons envahissent une partie des Gaules : les Francs passent

dans l'autre. Les Maures affervissent les Visigoths conquérans de l'Espagne, tandis que d'autres Arabes étendaient leurs conquêtes dans la Perse, dans l'Asie-Mineure, en Syrie, en Egypte. Les Turcs viennent du bord oriental de la mer Caspienne, & partagent les états conquis par les Arabes. Les croisés de l'Europe inondent la Syrie en bien plus grand nombre que toutes ces nations ensemble n'en ont jamais eu dans leurs émigrations, tandis que le Tartare *Gengis-kan* subjugué la Haute Asie. Cependant au bout de quelque tems il n'est resté aucune trace des conquêtes des croisés. *Gengis*, au contraire, ainsi que les Arabes, les Turcs, & les autres, ont fait de grands établissemens loin de leur patrie. Il sera peut-être aisé de découvrir les raisons du peu de succès des croisés.

Les mêmes circonstances produisent les mêmes effets. On a vu que quand les successeurs de *Makomet* eurent conquis tant d'états, la discorde les divisa. Les croisés éprouvèrent un sort à-peu-près semblable. Ils conquirent moins, & furent divisés plutôt. Voilà déjà trois petits états chrétiens formés tout-d'un-coup en Asie, Antioche, Jérusalem & Edesse. Il s'en forma quelques années après un quatrième; ce fut celui de Tripoli de Syrie, qu'eut le jeune *Bertrand*, fils du comte de Toulouse. Mais pour conquérir Tripoli, il fallut avoir recours aux vaisseaux des Vénitiens. Ils prirent alors part à la croisade, & se firent céder une partie de cette nouvelle conquête.

De tous ces nouveaux princes qui avaient promis de faire hommage de leurs acquisitions à l'empereur Grec; aucun ne tint sa promesse, & tous furent jaloux les uns des autres. En peu de tems, ces nouveaux états divisés & subdivisés passèrent en beaucoup de mains différentes. Il s'éleva, comme en France, de petits seigneurs, des comtes de Joppé; des marquis de Galilée, de Sidon, d'Acre, de Césarée. *Soliman* qui avait perdu



Antioche & Nicée, tenait toujours la campagne, habitée d'ailleurs par des colons musulmans; & sous *Soliman*, & après lui on vit dans l'Asie un mélange de chrétiens, de Turcs, d'Arabes, se faisant tous la guerre. Un château turc était voisin d'un château chrétien, de même qu'en Allemagne les terres des protestans & des catholiques sont enclavées les unes dans les autres.

De ce million de croisés bien peu restaient a'crs. Au bruit de leurs succès, grossis par la renommée, de nouveaux essaims partirent encor de l'Occident. Ce prince *Hugues*, frère de *Philippe I.* ramena une nouvelle multitude, grossie par des Italiens & des Allemands. On en compta trois cent mille; mais en réduisant ce nombre aux deux tiers, ce sont encor deux cent mille hommes qu'il en coûta à la chrétienté. Ceux-là furent traités vers Constantinople à-peu-près comme les suivans de *Pierre l'hermite*. Ceux qui abordèrent en Asie, furent détruits par *Soliman*; & le prince *Hugues* mourut presque abandonné dans l'Asie-Mineure.

Ce qui prouve encor, ce me semble, l'extrême faiblesse de la principauté de Jérusalem, c'est l'établissement de ces religieux soldats, templiers & hospitaliers. Il faut bien que ces moines, fondés d'abord pour servir les malades, ne fussent pas en sureté, puisqu'ils prirent les armes. D'ailleurs, quand la société générale est bien gouvernée, on ne fait guère d'associations particulières.

Les religieux consacrés au service des blessés, ayant fait vœu de se battre, vers l'an 1118, il se forma tout-d'un-coup une milice semblable, sous le nom de *Templiers*, qui prirent ce titre, parce qu'ils demeuraient auprès de cette église qui avait, disait-on, été autrefois le temple de *Salomon*. Ces établissemens ne sont dus qu'à des Français, ou du moins à des habitans d'un pays annexé depuis à la France. *Raimond Dupuy*, pre-

mier grand-maître & instituteur de la millice des Hospitaliers, était de Dauphiné.

A peine ces deux ordres furent-ils établis par les bulles des papes, qu'ils devinrent riches & rivaux. Ils se battirent les uns contre les autres aussi souvent que contre les musulmans. Bientôt après, un nouvel ordre s'établit encor en faveur des pauvres Allemans abandonnés dans la Palestine : & ce fut l'ordre des moines Teutoniques, qui devint après en Europe une milice de conquérans.

Enfin, la situation des chrétiens était si peu affermie, que *Baudouin*, premier roi de Jérusalem, qui régna après la mort de *Godefroi* son frère, fut pris presqu'aux portes de la ville par un prince Turc.

Les conquêtes des chrétiens s'affaiblissaient tous les jours. Les premiers conquérans n'étaient plus; leurs successeurs étaient amollis. Déjà l'état d'Edesse était repris par les Turcs en 1140, & Jérusalem menacée. Les empereurs Grecs ne voyant dans les princes d'Antioche leurs voisins que de nouveaux usurpateurs, leur faisaient la guerre, non sans justice. Les chrétiens d'Asie, prêts d'être accablés de tous côtés, sollicitèrent en Europe une nouvelle croisade générale.

La France avait commencé la première inondation : ce fut à elle qu'on s'adressa pour la seconde. Le pape *Eugène III.* n'aguère disciple de *St. Bernard*, fondateur de Clervaux, choisit avec raison son premier maître, pour être l'organe d'un nouveau dépeuplement. Jamais religieux n'avait mieux concilié le tumulte des affaires avec l'austérité de son état : aucun n'était arrivé comme lui à cette considération purement personnelle, qui est au-dessus de l'autorité même. Son contemporain l'abbé *Suger* était premier ministre de France; son disciple était pape; mais *Bernard*, simple abbé de Clervaux, était l'oracle de la France & de l'Europe.

A Vézelay en Bourgogne fut dressé un échaffaut dans

la place publique, où *Bernard* parut à côté de *Louis le Jeune*, roi de France. Il parla d'abord, & le roi parla ensuite. Tout ce qui était présent, prit la croix. *Louis* la prit le premier des mains de *St. Bernard*. Le ministre *Suger* ne fut point d'avis que le roi abandonnât le bien certain qu'il pouvait faire à ses états, pour tenter en Syrie des conquêtes incertaines : mais l'éloquence de *Bernard*, & l'esprit du tems, sans lequel cette éloquence n'était rien, l'emportèrent sur les conseils du ministre.

On nous peint *Louis le Jeune* comme un prince plus rempli de scrupules que de vertus. Dans une de ces petites guerres civiles que le gouvernement féodal rendait inévitables en France, les troupes du roi avaient brûlé l'église de Vitry, & le peuple réfugié dans cette église avait péri dans les flammes. On persuada aisément au roi qu'il ne pouvait expier qu'en Palestine ce crime qu'il eût mieux réparé en France par une administration sage. Sa jeune femme, *Eléonor de Guienne*, se croisa avec lui, soit qu'elle l'aimât alors, soit qu'il fût de la bienfaisance de ces tems d'accompagner son mari dans de telles guerres.

*Bernard* s'était acquis un crédit si singulier, que dans une nouvelle assemblée à Chartres on le choisit lui-même pour le chef de la croisade. Ce fait paraît presque incroyable ; mais tout est croyable de l'emportement religieux des peuples. *St. Bernard* avait trop d'esprit pour s'exposer au ridicule qui le menaçait. L'exemple de *l'hermite Pierre* était récent. Il refusa l'emploi de général, & se contenta de celui de prophète.

De France il court en Allemagne. Il y trouve un autre moine qui prêchait la croisade. Il fit taire ce rival, qui n'avait pas la mission du pape. Il donne enfin lui-même la croix rouge à l'empereur *Conrad III.* & il promer publiquement de la part de DIEU des victoires contre les infidèles. Bientôt après un de ses disciples, nommé *Philippe*, écrit en France que *Bernard* avait

fait beaucoup de miracles en Allemagne. Ce n'étaient pas à la vérité des morts ressuscités; mais les aveugles avaient vu, les boiteux avaient marché, les malades avaient été guéris. On peut compter parmi ces prodiges, qu'il prêchait par-tout en français aux Allemands.

L'espérance d'une victoire certaine entraîna à la fuite de l'empereur & du roi de France la plupart des chevaliers de leurs états. On compta, dit-on, dans chacune des deux armées soixante - dix mille gens - d'armes, avec une cavalerie légère prodigieuse; on ne compta point les fantassins. On ne peut guère réduire cette seconde émigration à moins de trois cent mille personnes, qui jointes aux treize cent mille que nous avons précédemment trouvés, fait jusqu'à cette époque seize cent mille habitans transplantés. Les Allemands partirent les premiers, les Français ensuite. Il est naturel que de ces multitudes qui passent sous un autre climat, les maladies en emportent une grande partie. L'intempérance sur-tout causa la mortalité dans l'armée de *Conrad* vers les plaines de Constantinople. De-là ces bruits répandus dans l'Occident, que les Grecs avaient empoisonné les puits & les fontaines. Les mêmes excès que les premiers croisés avaient commis, furent renouvelés par les seconds, & donnèrent les mêmes alarmes à *Manuel Comnène*, qu'ils avaient données à son grand-père *Alexis*.

*Conrad*, après avoir passé le Bosphore, se conduisit avec l'imprudence attachée à ces expéditions. La principauté d'Antioche subsistait. On pouvait se joindre à ces chrétiens de Syrie, & attendre le roi de France. Alors le grand nombre devait vaincre. Mais l'empereur Allemand, jaloux du prince d'Antioche & du roi de France, s'enfonça au milieu de l'Asie-Mineure. Un sultan d'Icône, plus habile que lui, attira dans des rochers cette pesante cavalerie allemande, fatiguée, rebutée, incapable d'agir dans ce terrain. Les Turcs n'eurent que la peine de tuer.

L'empereur blessé, & n'ayant plus auprès de lui que quelques troupes fugitives, se sauva vers Antioche, & de là fit le voyage de Jérusalem en pèlerin, au lieu d'y paraître en général d'armée. Le fameux *Frédéric Barberousse*, son neveu & son successeur à l'empire d'Allemagne, le suivait dans ces voyages, apprenant chez les Turcs à exercer un courage que les papes devaient mettre à de plus grandes épreuves.

L'entreprise de *Louis le Jeune* eut le même succès. Il faut avouer que ceux qui l'accompagnaient, n'eurent pas plus de prudence que les Allemands, & eurent beaucoup moins de justice. A peine fut-on arrivé dans la Thrace, qu'un évêque de Langres proposa de se rendre maître de Constantinople. Mais la honte d'une telle action était trop sure, & le succès trop incertain. L'armée Française passa l'Helléspont sur les traces de l'empereur *Conrad*.

Il n'y a personne, je crois, qui n'ait observé que ces puissantes armées de chrétiens firent la guerre dans ces mêmes pays où *Alexandre* remporta toujours la victoire avec bien moins de troupes contre des ennemis incomparablement plus puissans que ne l'étaient alors les Turcs & les Arabes. Il fallait qu'il y eût dans la discipline militaire de ces princes croisés un défaut radical, qui devait nécessairement rendre leur courage inutile. Ce défaut était probablement l'esprit d'indépendance que le gouvernement féodal avait établi en Europe. Des chefs sans expérience & sans art conduisaient dans des pays inconnus des multitudes déréglées. Le roi de France surpris comme l'empereur dans des rochers vers Laodicée, fut battu comme lui ; mais il essuya dans Antioche des malheurs domestiques plus sensibles que les calamités. *Raimond* prince d'Antioche, chez lequel il se réfugia avec la reine *Eléonor* sa femme, fit publiquement l'amour à cette princesse. On dit même qu'elle oubliait toutes les fatigues d'un si cruel voyage avec un jeune Turc d'une rare beauté, nommé *Saladin*.

*Louis* enleva sa femme d'Antioche, & la conduisit à Jérusalem, en danger d'être pris avec elle, soit par les musulmans, soit par les troupes du prince d'Antioche. Il eut du moins la satisfaction d'accomplir son vœu, & de pouvoir un jour dire à *St. Bernard* qu'il avait vu Bethléem & Nazareth. Mais pendant ce voyage, ce qui lui restait de soldats fut battu & dispersé de tous côtés. Enfin trois mille Français désertèrent à la fois, & se firent mahométans pour avoir du pain.

La conclusion de cette croisade fut, que l'empereur *Conrad* retourna presque seul en Allemagne. Le roi, *Louis le Jeune*, ne ramena en France que sa femme & quelques courtisans. A son retour il fit casser son mariage avec *Eléonor de Guienne*, sous prétexte de parenté, car l'adultère, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, n'annullait point le sacrement du mariage; mais par la plus absurde des loix, le crime d'avoir épousé son arrière-cousine annullait ce sacrement. *Louis* n'était pas assez puissant pour garder la dot en renvoyant la personne; il perdit la Guienne, cette belle province de France, après avoir perdu en Asie la plus florissante armée que son pays eût encor mise sur pied. Mille familles désolées éclatèrent en vain contre les prophéties de *St. Bernard*, qui en fut quitte pour se comparer à *Moyse*, lequel, disait-il avait comme lui promis de la part de DIEU aux Israélites de les conduire dans une terre heureuse, & qui vit périr la première génération dans les déserts.



CHAPITRE QUATORZIEME.

De SALADIN.

A PRE'S ces malheureuses expéditions , les chrétiens de l'Asie furent plus divisés que jamais entr'eux. La même fureur régnait chez les musulmans. Le prétexte de la religion n'avait plus de part aux affaires politiques. Il arriva même vers l'an 1166 qu'*Amauri* roi de Jérusalem se ligua avec le soudan d'Egypte contre les Turcs. Mais à peine le roi de Jérusalem avait-il signé ce traité , qu'il le viola. Les chrétiens possédaient encor Jérusalem , & disputaient quelques territoires de la Syrie aux Turcs & aux Tartares. Tandis que l'Europe était épuisée pour cette guerre , tandis qu'*Andronic Manuel* montait sur le trône chancelant de Constantinople par le meurtre de son neveu , que *Frédéric Barberouffe* & les papes tenaient l'Italie en armes , la nature produisit un de ces accidens qui devraient faire rentrer les hommes en eux-mêmes , & leur montrer le peu qu'ils sont , & le peu qu'ils se disputent. Un tremblement de terre plus étendu que celui qui s'est fait sentir en 1755 , renversa la plupart des villes de Syrie & de ce petit état de Jérusalem ; la terre engloutit en cents endroits les animaux & les hommes. On prêcha aux Turcs que DIEU punissait les chrétiens , on prêcha aux chrétiens que DIEU se déclarait contre les Turcs , & on continua de se battre sur les débris de la Syrie.

Au milieu de tant de ruines s'élevait le grand *Salaheddin* , qu'on nommait en Europe *Saladin*. C'était un Persan d'origine , du petit pays des Curdes , nation toujours guerrière & toujours libre. Il fut au rang de ces capitaines qui s'emparaient des terres des califes , & aucun ne fut aussi puissant que lui. Il conquit en peu

de tems l'Egypte , la Syrie , l'Arabie , la Perse & la Mésopotamie. *Saladin* maître de tant de pays , songea bientôt à conquérir le royaume de Jérusalem. De violentes factions déchiraient ce petit état , & hâtaient sa ruine. *Gui de Lusignan* , couronné roi , mais à qui on disputait la couronne , rassembla dans la Galilée tous ces chrétiens divisés que le péril réunissait , & marcha contre *Saladin* ; l'évêque de Ptolémaïs portant la chappe par-dessus sa cuirasse , & tenant entre ses bras une croix qu'on persuada aux chrétiens être la même qui avait été l'instrument de la mort de JESUS-CHRIST. Cependant tous les chrétiens furent tués ou pris. Le roi captif , qui ne s'attendait qu'à la mort , fut étonné d'être traité par *Saladin* comme aujourd'hui les prisonniers de guerre le sont par les généraux les plus humains.

*Saladin* présenta de sa main à *Lusignan* une coupe de liqueur rafraîchie dans la neige. Le roi , après avoir bu , voulut donner sa coupe à un de ses capitaines , nommé *Renaud de Châtillon*. C'était une coutume inviolable , établie chez les musulmans , & qui se conserve encor chez quelques Arabes , de ne point faire mourir les prisonniers auxquels ils avaient donné à boire & à manger. Ce droit de l'ancienne hospitalité était sacré pour *Saladin*. Il ne souffrit pas que *Renaud de Châtillon* bât après le roi. Ce capitaine avait violé plusieurs fois sa promesse. Le vainqueur avait juré de le punir ; & montrant qu'il savait se venger comme pardonner , il abattit d'un coup de sabre la tête de ce perfide. Arrivé aux portes de Jérusalem , qui ne pouvait plus se défendre , il accorda à la reine femme de *Lusignan* une capitulation qu'elle n'espérait pas. Il lui permit de se retirer où elle voudrait. Il n'exigea aucune rançon des Grecs qui demeuraient dans la ville. Lorsqu'il fit son entrée dans Jérusalem , plusieurs femmes vinrent se jeter à ses pieds , en lui redemandant les unes leurs maris , les autres leurs enfans , ou leurs pères qui étaient dans ses fers. Il les



leur rendit avec une générosité qui n'avait pas encor eu d'exemple dans cette partie du monde. *Saladin* fit laver avec de l'eau-rose , par les mains même des chrétiens , la mosquée qui avait été changée en église. Il y plaça une chaire magnifique , à laquelle *Noradin* soudan d'Alep avait travaillé lui-même , & fit graver sur la porte ces paroles : » Le roi *Saladin*, serviteur de DIEU, » mit cette inscription après que DIEU eut pris Jérusalem par ses mains. »

Il établit des écoles musulmanes : mais malgré son attachement à sa religion , il rendit aux chrétiens orientaux l'église du saint sépulcre. Il faut ajouter que *Saladin*, au bout d'un an, rendit la liberté à *Gui de Lusignan*, en lui faisant jurer qu'il ne porterait jamais les armes contre son libérateur. *Lusignan* ne tint pas sa parole.

Pendant que l'Asie-Mineure avait été le théâtre du zèle, de la gloire , des crimes & des malheurs de tant de milliers de croisés , la fureur d'annoncer la religion les armes à la main s'était répandue dans le fond du Nord.

Nous avons vu , il n'y a qu'un moment , *Charlemagne* convertir l'Allemagne septentrionale avec le fer & le feu. Nous avons vu ensuite les Danois idolâtres faire trembler l'Europe , conquérir la Normandie , sans tenter jamais de faire recevoir l'idolâtrie chez les vaincus. A peine le christianisme fut affermi dans le Dannemarck , dans la Saxe & dans la Scandinavie , qu'on y prêcha une croisade contre les payens du Nord qu'on appelait *Sclaves* ou *Slaves* , & qui ont donné le nom à ce pays qui touche à la Hongrie , & qu'on appelle *Slavonie*. Les chrétiens s'armèrent contre eux depuis Brême jusqu'au fond de la Scandinavie. Plus de cent mille croisés portèrent la destruction chez ces peuples. On tua beaucoup de monde : on ne convertit personne. On peut encor ajouter la perte de ces cent mille hommes aux seize cent mille que le fanatisme de ces tems-là coûtait à l'Europe.

Cependant il ne restait aux chrétiens d'Asie qu'Antioche, Tripoli, Joppé, & la ville de Tyr. *Saladin* possédait tout le reste, soit par lui-même, soit par son gendre le sultan d'Iconium ou de Cogni.

Au bruit des victoires de *Saladin*, toute l'Europe fut troublée. Le pape *Clement III.* remua la France, l'Allemagne, l'Angleterre. *Philippe Auguste* qui régnait alors en France, & le vieux *Henri II.* roi d'Angleterre, suspendirent leurs différends, & mirent toute leur rivalité à marcher à l'envi au secours de l'Asie. Ils ordonnèrent chacun dans leurs états, que tous ceux qui ne se croiseraient point, paieraient le dixième de leurs revenus & de leurs biens meubles pour les frais de l'armement. C'est ce qu'on appelle *la dixme Saladine*. Taxe qui servait de trophée à la gloire du conquérant.

Cet empereur *Frédéric Barberousse*, si fameux par les persécutions qu'il essuya des papes, & qu'il leur fit souffrir, se croisa presque au même tems. Il semblait être chez les chrétiens d'Asie ce que *Saladin* était chez les Turcs: politique, grand capitaine, éprouvé par la fortune, il conduisait une armée de cent cinquante mille combattans. Il prit le premier la précaution d'ordonner qu'on ne reçut aucun croisé qui n'eût au moins cent cinquante francs d'argent comptant, afin que chacun pût par son industrie prévenir les horribles disettes qui avaient contribué à faire périr les armées précédentes.

Il lui fallut d'abord combattre les Grecs. La cour de Constantinople, fatiguée d'être continuellement menacée par les Latins, fit enfin une alliance avec *Saladin*. Cette alliance révolta l'Europe; mais il est évident qu'elle était indispensable; on ne s'allie point avec un ennemi naturel sans nécessité. Nos alliances d'aujourd'hui avec les Turcs, moins nécessaires peut-être, ne causent pas tant de murmures. *Frédéric* s'ouvrit un passage dans la Thrace, les armes à la main, contre l'empereur *Isaac l'Ange*: & victorieux des Grecs; il gagna deux batailles

contre le sultan de Cogni ; mais s'étant baigné tout en sueur dans les eaux d'une rivière qu'on croit être le Cidnus , il en mourut , & ses victoires furent inutiles. Elles avaient coûté cher sans doute , puisque son fils le duc de Souabe ne put rassembler de ces cent cinquante mille hommes que sept à huit mille tout au plus. Il les conduisit à Antioche , & joignit ces débris à ceux du roi de Jérusalem , *Gui de Lusignan* , qui voulait encor attaquer son vainqueur *Saladin* , malgré la foi des sermens & malgré l'inégalité des armes.

Après plusieurs combats dont aucun ne fut décisif , ce fils de *Frédéric Barberousse* , qui eût pu être empereur d'Occident , perdit la vie près de Ptolémaïs. Ceux qui ont écrit qu'il mourut martyr de la chasteté , & qu'il eût pu réchapper par l'usage des femmes , sont à la fois des pénégyristes bien hardis & des physiciens peu instruits. On en dit autant depuis du roi de France *Louis VIII*.

L'Asie-Mineure était un gouffre où l'Europe venait se précipiter. Non-seulement cette armée immense de l'empereur *Frédéric* était perdue , mais des flottes d'Anglais , de Français , d'Italiens , d'Allemands , précédant encor l'arrivée de *Philippe Auguste* & de *Richard Cœur de lion* , avaient amené de nouveaux croisés & de nouvelles victimes.

Le roi de France & le roi d'Angleterre arrivèrent enfin en Syrie devant Ptolémaïs. Presque tous les chrétiens de l'Orient s'étaient rassemblés pour assiéger cette ville. *Saladin* était embarrassé vers l'Euphrate dans une guerre civile. Quand les deux rois eurent joints leurs forces à celles des chrétiens d'Orient , on compta plus de trois cent mille combattans.

Ptolémaïs à la vérité fut prise ; mais la discorde qui devait nécessairement diviser deux rivaux de gloire & d'intérêt , tels que *Philippe* & *Richard* , fit plus de mal que ces trois cent mille hommes ne firent d'exploits heureux. *Philippe* , fatigué de ces divisions , & plus

encor de la supériorité & de l'ascendant que prenait en tout *Richard* son vassal, retourna dans sa patrie, qu'il n'eût pas dû quitter peut-être, mais qu'il eût dû revoir avec plus de gloire.

*Richard* demeuré maître du champ d'honneur, mais non de cette multitude de croisés plus divisés entr'eux que ne l'avaient été les deux rois, déploya vainement le courage le plus héroïque. *Saladin* qui revenait vainqueur de la Mésopotamie, livra bataille aux croisés près de Césarée. *Richard* eut la gloire de désarmer *Saladin* : ce fut presque tout ce qu'il gagna dans cette expédition mémorable.

Les fatigues, les maladies, les petits combats, les querelles continuelles ruinèrent cette grande armée : & *Richard* s'en retourna avec plus de gloire à la vérité que *Philippe Auguste*, mais d'une manière bien moins prudente. Il partit avec un seul vaisseau : & ce vaisseau ayant fait naufrage sur les côtes de Venise, il traversa déguisé & mal accompagné la moitié de l'Allemagne. Il avait offensé en Syrie par ses hauteurs un duc d'Autriche, & il eut l'imprudence de passer par ses terres. Ce duc d'Autriche le chargea de chaînes & le livra au barbare & lâche empereur *Henri VI.* qui le garda en prison comme un ennemi qu'il aurait pris en guerre, & qui exigea de lui, dit-on, cent mille marcs d'argent pour sa rançon. Mais cent mille marcs feraient aujourd'hui, en 1760, cinq de nos millions, & alors l'Angleterre n'était pas en état de payer cette somme ; c'était probablement cent mille marques (*marcas*) qui revenaient à cent mille écus.

*Saladin* qui avait fait un traité avec *Richard*, par lequel il laissait aux chrétiens le rivage de la mer depuis Tyr jusqu'à Joppé, garda fidèlement sa parole. Il mourut trois ans après à Damas, admiré des chrétiens même. Il avait fait porter dans sa dernière maladie, au lieu du drapeau qu'on élevait devant sa porte, le drap qui devait l'ensevelir ;

Pensevelir ; & celui qui tenait cet étendard de la mort , cria à haute voix : « Voilà tout ce que *Saladin* , vainqueur de l'Orient , remporte de ses conquêtes. » On dit qu'il laissa par son testament , des distributions égales d'aumônes aux pauvres mahométans , Juifs & chrétiens : voulant faire entendre par cette disposition , que tous les hommes sont frères , & que pour les secourir , il ne faut pas s'informer de ce qu'ils croient , mais de ce qu'ils souffrent.

L'ardeur des croisades ne s'amortissait pas : & les guerres de *Philippe Auguste* contre l'Angleterre & contre l'Allemagne , n'empêchèrent pas qu'un grand nombre de seigneurs Français ne se croisât encor. Le principal moteur de cette émigration fut un prince Flamand , ainsi que *Godefroi de Bouillon* , chef de la première ; c'était *Baudouin* , comte de Flandre. Quatre mille chevaliers , neuf mille écuyers , & vingt mille hommes de pied , composèrent cette croisade nouvelle , qu'on peut appeller la cinquième.

Venise devenait de jour en jour une république redoutable , qui appuyait son commerce par la guerre. Il fallut s'adresser à elle préféablement à tous les rois de l'Europe. Elle s'était mise en état d'équiper des flottes , que les rois d'Angleterre , d'Allemagne , de France ne pouvaient alors fournir. Ces républicains industrieux gagnèrent à cette croisade de l'argent & des terres. Premièrement , ils se firent payer quatre-vingt-cinq mille écus d'or , pour transporter seulement l'armée dans le trajet. Secondement , ils se servirent de cette armée même , à laquelle ils joignirent cinquante galères , pour faire d'abord des conquêtes en Dalmatie.

Le pape *Innocent III.* les excommunia , soit pour la forme , soit qu'il craignît déjà leur grandeur. Ces croisés excommuniés n'en prirent pas moins Zara & son territoire , qui accrut les forces de Venise.

Cette croisade fut différente de toutes les autres , en

ce qu'elle trouva Constantinople divisée, & que les précédentes avaient eu en tête des empereurs affermis. Les Vénitiens, le comte de Flandre, le marquis de Montferrat joint à eux, enfin les principaux chefs toujours politiques quand la multitude est effrénée, virent que le tems était venu d'exécuter l'ancien projet contre l'empire des Grecs. Ainsi les chrétiens dirigèrent leur croisade contre le premier prince de la chrétienté.

## CHAPITRE QUINZIEME.

*Les croisés envahissent Constantinople. Malheurs de cette ville & des empereurs Grecs. Croisade en Egypte. Aventure singulière de St. François d'Assise. Disgraces des chrétiens.*

L'EMPIRE de Constantinople, qui avait toujours le titre d'empire Romain, possédait encor la Thrace, la Grèce entière, les isles, l'Epi e, & étendait sa domination en Europe jusqu'à Belgrade & jusqu'à la Valachie. Il disputait les restes de l'Asie-Mineure aux Arabes, aux Turcs & aux croisés. On cultivait toujours les sciences & les beaux-arts dans la ville impériale. Il y eut une suite d'historiens non interrompue, jusqu'au tems où *Mahomet II.* s'en rendit maître. Les historiens étaient ou des empereurs, ou des princes, ou des hommes d'état, & n'en écrivaient pas mieux; ils ne parlent que de dévotion; ils déguisent tous les faits; ils ne cherchent qu'un vain arrangement de paroles; ils n'ont de l'ancienne Grèce que la loquacité: la controverse était l'étude de la cour. L'empereur *Manuel*, au douzième siècle, disputa long-tems avec ses évêques sur ces paroles, *Mon père est plus grand que moi*, pendant qu'il avait à craindre les

croisés & les Turcs. Il y avait un catéchisme grec, dans lequel on anathématisait avec exécution ce verset si connu de l'alcoran, où il est dit que *Dieu est un être infini, qui n'a point été engendré, & qui n'a engendré personne.* Manuel voulut qu'on ôtât du catéchisme cet anathème. Ces disputes signalèrent son règne & l'affaiblirent. Mais remarquez que dans cette dispute Manuel ménageait les musulmans. Il ne voulait pas que dans le catéchisme grec on insultât un peuple victorieux, qui n'admettait qu'un DIEU incommunicable, & que notre sainte Trinité révoltait.

*Alexis Manuel* son fils, qui épousa une fille du roi de France *Louis le Jeune*, fut détrôné par *Andronic* un de ses parens. Cet *Andronic* le fut à son tour par un officier du palais, nommé *Isaac l'Ange*. On traîna l'empereur *Andronic* dans les rues, on lui coupa une main, on lui creva les yeux, on lui versa de l'eau bouillante sur le corps, & il expira dans les plus cruels supplices.

*Isaac l'Ange*, qui avait puni un usurpateur avec tant d'atrocité, fut lui-même dépouillé par son propre frère *Alexis l'Ange*, qui lui fit crever les yeux. Cet *Alexis l'Ange* prit le nom de *Comnène*, quoiqu'il ne fût pas de la famille impériale des *Comnènes*; & ce fut lui qui fut la cause de la prise de Constantinople par les croisés.

Le fils d'*Isaac l'Ange* alla implorer le secours du pape, & sur-tout des Vénitiens, contre la barbarie de son oncle. Pour s'assurer de leur secours, il renonça à l'église grecque, & embrassa le culte de la latine. Les Vénitiens & quelques princes croisés, comme *Baudouin*, comte de Flandre, *Boniface*, marquis de Montferrat, lui donnèrent leur dangereux secours. De tels auxiliaires furent également odieux à tous les partis. Ils campaient hors de la ville, toujours pleine de tumulte. Le jeune *Alexis*, détesté des Grecs pour avoir introduit les Latins, fut immolé bientôt à une nouvelle faction. Un de ses parens,

surnommé *Mirziflos*, l'étrangla de ses mains, & prit les brodequins rouges qui étaient la marque de l'empire.

Les croisés qui avaient alors le prétexte de venger leurs créatures, profitèrent des séditions qui désolaient la ville, pour la ravager. Ils y entrèrent presque sans résistance; & ayant tué tout ce qui se présenta, ils s'abandonnèrent à tous les excès de la fureur & de l'avarice. *Nicétas* assure que le seul butin des seigneurs de France fut évalué deux cent mille livres d'argent en poids. Les églises furent pillées : & ce qui marque assez le caractère de la nation, qui n'a jamais changé, les Français dansèrent avec des femmes dans le sanctuaire de l'église de *Ste. Sophie*, tandis qu'une des prostituées qui suivait l'armée de *Baudouin*. chantait des chansons de sa profession dans la chaire patriarchale.

Ce fut pour la première fois que la ville de Constantinople fut prise & saccagée par des étrangers, & elle le fut par des chrétiens qui avaient fait vœu de ne combattre que les infidèles.

On ne voit pas que ce feu grégeois, tant vanté par les historiens, ait fait le moindre effet. S'il était tel qu'on le dit, il eût toujours donné sur terre & sur mer une victoire assurée. Si c'était quelque chose de semblable à nos phosphores, l'eau pouvait à la vérité le conserver, mais il n'aurait point eu d'action dans l'eau. Enfin, malgré ce secret, les Turcs avaient enlevé presque toute l'Asie-Mineure aux Grecs, & les Latins leur arrachèrent tout le reste.

Le plus puissant des croisés, *Baudouin*, comte de Flandre, se fit élire empereur. Ils étaient quatre prétendants. On mit quatre grands calices de l'église de *Sophie* pleins de vin devant eux. Celui qui était destiné à l'élu, était seul consacré. *Baudouin* le but, prit les brodequins rouges, & fut reconnu. Ce nouvel usurpateur condamna l'autre usurpateur *Mirziflos* à être précipité du haut d'une colonne. Les autres croisés partagèrent l'em-



pire. Les Vénitiens se donnèrent le Péloponèse, l'isle de Candie, & plusieurs villes des côtes de Phrygie, qui n'avaient point subi le joug des Turcs. Le marquis de Montferrat prit la Thessalie. Ainsi *Baudouin* n'eut guère pour lui que la Thrace & la Mœsie. A l'égard du pape, il y gagna, du moins pour un tems, l'église d'Orient. Cette conquête eût pu avec le tems valoir un royaume : Constantinople était autre chose que Jérusalem.

Ces croisés, qui ruinaient des chrétiens leurs frères, auraient pu bien plus aisément que tous leurs prédécesseurs chasser les Turcs de l'Asie. Les états de *Saladin* étaient déchirés. Mais de tant de chevaliers qui avaient fait vœu d'aller secourir Jérusalem, il ne passa en Syrie que le petit nombre de ceux qui ne purent avoir part aux dépouilles des Grecs. De ce petit nombre fut *Simon de Monfort*, qui ayant en vain cherché un état en Grèce en Syrie, se mit ensuite à la tête d'une croisade contre les Albigeois, pour usurper avec la croix quelque chose sur les chrétiens.

Il restait beaucoup de princes de la famille impériale des *Comnènes*, qui ne perdirent point courage dans la destruction de leur empire. Un d'eux qui portait aussi le nom d'*Alexis*, se réfugia avec quelques vaisseaux vers la Colchide ; & là, entre la mer & le mont Caucase, forma un petit état, qu'on appella l'empire de *Trebisonde* ; tant on abusait de ce mot d'empire.

*Théodore Lacaris* reprit Nicée, & s'établit dans la Bithinie, en se servant à propos des Arabes contre les Turcs. Il se donna aussi le titre d'empereur, fit élire un patriarche de sa communion. D'autres Grecs, unis avec les Turcs même, appellèrent à leur secours leurs anciens ennemis les Bulgares, contre le nouvel empereur *Baudouin de Flandre*, qui jouit à peine de sa conquête. Vaincu par eux près d'Andrinople, on lui coupa les bras & les jambes, & il expira en proie aux bêtes féroces.

Les sources de ces émigrations devaient tarir alors ;

les esprits des hommes étaient en mouvement. Les confesseurs ordonnaient aux pénitens d'aller à la terre sainte. Les fausses nouvelles qui en venaient tous les jours, donnaient de fausses espérances.

Un moine Breton nommé *Esloin* conduisit en Syrie vers l'an 1204 une multitude de Bretons. La veuve d'un roi de Hongrie se croisa avec quelques femmes, croyant qu'on ne pouvait gagner le ciel que par ce voyage. Cette maladie épidémique passa jusqu'aux enfans, & il y en eut des milliers, qui conduits par des maîtres d'école & des moines, quittèrent les maisons de leurs parens, sur la foi de ces paroles: *Seigneur, tu as tiré ta gloire des enfans*. Leurs conducteurs en vendirent une partie aux musulmans: le reste périt de misère.

L'état d'Antioche était ce que les chrétiens avaient conservé de plus considérable en Syrie. Le royaume de Jérusalem n'existait plus que dans Ptolémaïs. Cependant il était établi dans l'Occident qu'il fallait un roi de Jérusalem. Un *Emery de Lusignan*, roi titulaire, étant mort vers l'an 1205, l'évêque de Ptolémaïs proposa d'aller demander en France un roi de Judée. *Philippe Auguste* nomma un cadet de la maison de *Brienne* en Champagne qui avait à peine un patrimoine. On voit par le choix du roi quel était le royaume.

Ce roi titulaire, ces chevaliers, les Bretons qui avaient passé la mer, plusieurs princes Allemands, un duc d'Autriche, *André* roi de Hongrie suivi d'assez belles troupes, les Templiers, les Hospitaliers, les évêques de Munster & d'Utrecht, tout cela pouvait encor faire une armée de conquérans, si elle avait eu un chef; mais c'est ce qui n'eut jamais.

Le roi de Hongrie s'étant retiré, un comte de Hollande entreprit ce que tant de rois & de prince n'avaient pu faire. Les chrétiens semblaient toucher au tems de se relever: leurs espérances s'accrurent par l'arrivée d'une foule de chevaliers qu'un légat du pape leur amena.

Un archevêque de Bordeaux, les évêques de Paris, d'Angers, d'Autun, de Beauvais, accompagnèrent le légat avec des troupes considérables. Quatre mille Anglais, autant d'Italiens, vinrent sous diverses bannières. Enfin *Jean de Brienne*, qui était arrivé à Ptolémaïs, presque seul, se trouve à la tête de près de cent mille combattans.

*Saphadin* frère du fameux *Saladin*, qui avait joint depuis peu l'Egypte à ses autres états, venait de démolir les restes des murailles de Jérusalem, qui n'était plus qu'un bourg ruiné : mais comme *Saphadin* paraissait mal affermi dans l'Egypte, les croisés crurent pouvoir s'en emparer.

De Ptolémaïs le trajet est court aux embouchures du Nil. Les vaisseaux qui avaient apporté tant de chrétiens, les portèrent en trois jours vers l'ancienne Peluse.

Près des ruines de Peluse, est élevée Damiette, sur une chaussée qui la défend des inondations du Nil. Les croisés commencèrent le siège pendant la dernière maladie de *Saphadin*, & le continuèrent après sa mort. *Mélédin*, l'aîné de ses fils, régnait alors en Egypte, & passait pour aimer les loix, les sciences & le repos plus que la guerre. *Corradin*, sultan de Damas, à qui la Syrie était tombée en partage, vint le secourir contre les chrétiens. Le siège, qui dura deux ans, fut mémorable en Europe, en Asie & en Afrique.

*Saint François d'Assise*, qui établissait alors son ordre, passa lui-même au camp des assiégés : & s'étant imaginé qu'il pourrait aisément convertir le sultan *Mélédin*, il s'avança avec son compagnon, frère *Illuminé*, vers le camp des Egyptiens. On les prit, on les conduisit au sultan. *François* le prêcha en italien. Il proposa à *Mélédin* de faire allumer un grand feu, dans lequel ses imans d'un côté, *François* & *Illuminé* de l'autre, se jetteraient, pour faire voir quelle était la religion véritable. *Mélédin*, à qui un interprète expliquait cette

proposition singulière, répondit en riant, que ses prêtres n'étaient pas hommes à se jeter au feu pour leur foi. Alors *François* proposa de s'y jeter tout seul. *Mélédin* lui dit, que s'il acceptait une telle offre, il paraîtrait douter de sa religion. Ensuite il renvoya *François* avec bonté, voyant bien qu'il ne pouvait être un homme dangereux.

Telle est la force de l'enthousiasme, que *François* n'ayant pu réussir à se jeter dans un bûcher en Egypte, & à rendre le soudan chrétien, voulut tenter cette aventure à Maroc. Il s'embarqua d'abord pour l'Espagne; mais étant tombé malade, il obtint de frère *Gille* & de quatre autres de ses compagnons, qu'ils allassent convertir les Maroquins. Frère *Gille* & les quatre moines font voile vers Tétuan, arrivent à Maroc, & prêchent en italien dans une charrette. Le miramolin ayant pitié d'eux les fit rembarquer pour l'Espagne. Ils revinrent une seconde fois; on les renvoya encor. Ils revinrent une troisième; l'empereur poussé à bout, les condamna à la mort dans son divan, & leur trancha lui-même la tête. C'est un usage superstitieux autant que barbare, que les empereurs de Maroc soient les premiers bourreaux de leur pays. Les miramolins se disaient descendus de *Mahomet*. Les premiers qui furent condamnés à mort sous leur empire, demandèrent de mourir de la main du maître, dans l'espérance d'une expiation plus pure. Cet abominable usage, s'est si bien conservé, que le dernier empereur de Maroc *Mulci Ismaël* a exécuté de sa main près de dix mille hommes dans sa longue vie.

Cette mort des cinq compagnons de *François d'Assise* est encor célébrée tous les ans à Coimbre, par une procession aussi singulière que leur aventure. On prétendit que les corps de ces franciscains revinrent en Europe après leur mort, & s'arrêtèrent à Coimbre dans l'église de Ste. Croix. Les jeunes gens, les femmes & les filles vont tous les ans, la nuit de l'arrivée de ces martyrs, de l'église de

Ste. Croix à celle des cordeliers. Les garçons ne sont couverts que d'un petit caleçon, qui ne descend qu'au haut des cuisses; les femmes & les filles ont un jupon non moins court. La marche est longue, & on s'arrête souvent.

Damiette cependant fut prise, & semblait ouvrir le chemin à la conquête de l'Egypte. Mais *Pélage Albano*, bénédictin Espagnol, légat du pape, & cardinal, fut cause de sa perte. Le légat prétendait que le pape étant chef de toutes les croisades, celui qui le représentait, en était incontestablement le général; que le roi de Jérusalem n'étant roi que par la permission du pape, devait obéir en tout au légat. Ces divisions consumèrent du tems. Il fallut écrire à Rome. Le pape ordonna au roi de retourner au camp, & le roi y retourna pour servir sous le bénédictin. Ce général engagea l'armée entre deux bras du Nil, précisément au tems que ce fleuve, qui nourrit & qui défend l'Egypte, commençait à se déborder. Le sultan par des écluses inonda le camp des chrétiens. D'un côté, il brûla leurs vaisseaux; de l'autre côté, le Nil croissait & menaçait d'engloutir l'armée du légat. Elle se trouvait dans l'état où l'on peint les Egyptiens de *Pharaon*, quand ils virent la mer prête à retomber sur eux.

Les contemporains conviennent que dans cette extrémité on traita avec le sultan. Il se fit rendre Damiette; il renvoya l'armée en Phénicie, après avoir fait jurer que de huit ans on ne lui ferait la guerre; & il garda le roi *Jean de Brienne* en otage.

Les chrétiens n'avaient plus d'espérance que dans l'empereur *Frédéric II*. *Jean de Brienne*, sorti d'otage, lui donna sa fille, & les droits au royaume de Jérusalem pour dot.

L'empereur *Frédéric II*. concevait très-bien l'inutilité des croisades; mais il fallait ménager les esprits des peuples & éluder les coups des papes. Il me semble que

la conduite qu'il tint est un modèle de saine politique. Il négocie à la fois avec le pape & avec le sultan *Méledin*. Son traité étant signé entre le sultan & lui, il part pour la Palestine, mais avec un cortège, plutôt qu'avec une armée. A peine est-il arrivé, qu'il rend public le traité par lequel on lui cède Jérusalem, Nazareth & quelques villages. Il fait répandre dans l'Europe, que sans verser une goutte de sang, il a repris les saints lieux. On lui reprochait d'avoir laissé par le traité une mosquée dans Jérusalem. Le patriarche de cette ville le traitait d'athée. Ailleurs il était regardé comme un prince qui savait régner.

Il faut avouer, quand on lit l'histoire de ces tems, que ceux qui ont imaginé des romans, n'ont guère pu aller par leur imagination au-delà de ce que fournit ici la vérité. C'est peu que nous ayons vu quelques années auparavant un comte de Flandre, qui ayant fait vœu d'aller à la terre sainte, se faisoit en chemin de l'empire de Constantinople. C'est peu que *Jean de Brienne*, cadet de Champagne, devenu roi de Jérusalem, ait été sur le point de subjuguier l'Egypte. Ce même *Jean de Brienne*, n'ayant plus d'états, marche presque seul au secours de Constantinople. Il arrive pendant un interrègne, & on l'élit empereur. Son successeur *Baudouin II.* dernier empereur Latin de Constantinople, toujours pressé par les Grecs, court, une bulle du pape à la main, implorer en vain le secours de tous les princes de l'Europe. Tous les princes étaient alors hors de chez eux. Les empereurs d'Occident couraient à la terre sainte : les papes étaient presque toujours en France, & les rois prêts à partir pour la Palestine.

*Thibaud de Champagne* roi de Navarre, si célèbre par l'amour qu'on lui suppose pour la reine *Blanche*, & par ses chansons, fut aussi un de ceux qui s'embarquèrent alors pour la Palestine. Il revint la même année : &

c'était être heureux. Environ soixante - dix chevaliers Français , qui voulurent se signaler avec lui , furent tous pris & menés au Grand - Caire , au neveu de *Méledin* , nommé *Mélecsala* , qui ayant hérité des états & des vertus de son oncle , les traita humainement , & les laissa enfin retourner dans leur patrie pour une rançon modique.

En ce tems le territoire de Jérusalem n'appartient plus, ni aux Syriens, ni aux Egyptiens , ni aux chrétiens , ni aux musulmans. Une révolution qui n'avait point d'exemple , donnait une nouvelle face à la plus grande partie de l'Asie. *Gengis-kan* & ses Tartares avaient franchi le Caucase , le Taurus , l'Immaïs. Les peuples qui fuyaient devant eux , comme des bêtes féroces chassées de leurs repaires par d'autres animaux plus terribles , fondaient à leur tour sur les terres abandonnées.

Les habitans du Chorosan , qu'on nomma *Corasmins* , poussés par les Tartares , se précipitèrent sur la Syrie , ainsi que les Goths au quatrième siècle , chassés par des Scythes , étaient tombés sur l'empire Romain. Ces Corasmins idolâtres égorgèrent ce qui restait à Jérusalem de Turcs , de chrétiens , de Juifs. Les chrétiens qui restaient dans Antioche , dans Tyr , dans Sidon & sur ces côtes de la Syrie , suspendirent quelque tems leurs querelles particulières pour résister à ces nouveaux brigands. Ces chrétiens étaient alors ligüés avec le soudan de Damas. Les Templiers , les chevaliers de *St. Jean* , les chevaliers Teutoniques , étaient des défenseurs toujours armés. L'Europe fournissait sans cesse quelques volontaires. Enfin , ce qu'on put ramasser , combattit les Corasmins. La défaite des croisés fut entière. Ce n'était pas là le terme de leurs malheurs. De nouveaux Turcs vinrent ravager ces côtes de Syrie après les Corasmins , & exterminèrent presque tout ce qui restait de chevaliers. Mais ces torrens passagers laissèrent toujours aux chrétiens les villes de la côte.

Les Latins , renfermés dans leurs villes maritimes ,

se virent alors sans secours , & leurs querelles augmentaient leurs malheurs. Les princes d'Antioche n'étaient occupés qu'à faire la guerre à quelques chrétiens d'Arménie. Les factions des Vénitiens , des Génois & des Pisans se disputaient la ville de Ptolémaïs. Les Templiers & les chevaliers de *St. Jean* se disputaient tout. L'Europe refroidie n'envoyait presque plus de ces pèlerins armés. Les espérances des chrétiens d'Orient s'éteignaient , quand *St. Louis* entreprit la dernière croisade.

## CHAPITRE SEIZIEME.

*De St. Louis. Son gouvernement, sa croisade, nombre de ses vaisseaux, ses dépenses, sa vertu, son imprudence, ses malheurs.*

**L**OUIS IX. paraissait un prince destiné à réformer l'Europe , si elle avait pu l'être , à rendre la France triomphante & policée , & à être en tout le modèle des hommes. Sa piété , qui était celle d'un anachorète , ne lui ôta aucune vertu de roi. Une sage économie ne déroba rien à sa libéralité. Il fut accorder une politique profonde avec une justice exacte : & peut-être est-il le seul souverain qui mérite cette louange : prudent & ferme dans le conseil , intrépide dans les combats sans être emporté , compatissant comme s'il n'avait jamais été que malheureux. Il n'est pas donné à l'homme de porter plus loin la vertu.

Il avait , conjointement avec la régente sa mère qui faisait régner , réprimé l'abus de la juridiction trop étendue des ecclésiastiques. Ils voulaient que les officiers de justice faussent les biens de quiconque était excommunié , sans examiner si l'excommunication était juste ou injuste.



Le roi distinguant très-sagement entre les loix civiles auxquelles tout doit être soumis, & les loix de l'église dont l'empire doit ne s'étendre que sur les consciences, ne laissa pas plier les loix du royaume sous cet abus des excommunications. Ayant dès le commencement de son administration, contenu les prétentions des évêques & des laïques dans leurs bornes, il avait réprimé les factions de la Bretagne : il avait gardé une neutralité prudente entre les emportemens de *Grégoire IX.* & les vengeances de l'empereur *Frédéric II.*

Son domaine déjà fort grand, s'était accru de plusieurs terres qu'il avait achetées. Les rois de France avaient alors pour revenus leurs biens propres, & non ceux des peuples. Leur grandeur dépendait d'une économie bien entendue, comme celle d'un seigneur particulier.

Cette administration l'avait mis en état de lever de fortes armées contre le roi d'Angleterre *Henri III.* & contre des vassaux de France unis avec l'Angleterre. *Henri III.* moins riche, moins obéi de ses Anglais, n'eut ni d'aussi bonnes troupes, ni d'aussi-tôt prêtes. *Louis* le battit deux fois, & sur-tout à la journée de Taillebourg en Poitou. Le roi Anglais s'enfuit devant lui. Cette guerre fut suivie d'une paix utile. Les vassaux de France rentrés dans leur devoir, n'en sortirent plus. Le roi n'oublia pas même d'obliger l'Anglais à payer cinq mille livres sterling pour les frais de la campagne.

Quand on songe qu'il n'avait pas vingt-quatre ans lorsqu'il se conduisit ainsi, & que son caractère était fort au dessus de sa fortune, on voit ce qu'il eût fait, s'il fût demeuré dans sa patrie, & on gémit que la France ait été si malheureuse par ces vertus même qui devaient faire le bonheur du monde.

L'an 1244, *Louis* attaqué d'une maladie violente, crut, dit-on dans une léthargie, entendre une voix qui lui ordonnait de prendre la croix contre les infidèles. A peine put-il parler, qu'il fit vœu de se croiser. La reine

sa mère , la reine sa femme , son conseil , tout ce qui l'approchait , sentit le danger de ce vœu funeste. L'évêque de Paris même lui en représenta les dangereuses conséquences ; mais *Louis* regardait ce vœu comme un lien sacré qu'il n'était pas permis aux hommes de dénouer. Il prépara pendant quatre années cette expédition. Enfin laissant à sa mère le gouvernement du royaume , il part avec sa femme & ses trois frères que suivent aussi leurs épouses ; presque toute la chevalerie de France l'accompagne. Il y eut dans l'armée près de trois mille chevaliers-bannerets. Une partie de la flotte immense qui portait tant de princes & de soldats , part de Marseille , l'autre d'Aiguemortes , qui n'est plus un port aujourd'hui.

La plupart des gros vaisseaux ronds qui transportèrent les troupes , furent construits dans les ports de France. Ils étaient au nombre de dix-huit cents. Un roi de France ne pourroit aujourd'hui faire un pareil armement , parce que les bois sont incomparablement plus rares , tous les frais plus grands à proportion , & que l'artillerie nécessaire rend la dépense plus forte & l'armement beaucoup plus difficile.

On voit par les comptes de *St. Louis* combien ces croisades appauvrirent la France. Il donnait au seigneur de Valeri huit mille livres pour trente chevaliers , ce qui revenait à près de cent soixante-neuf mille livres numériques de nos jours. Le connétable avait pour quinze chevaliers trois mille livres. L'archevêque de Reims & l'évêque de Langres recevaient chacun quatre mille livres pour quinze chevaliers que chacun d'eux conduisait. Cent soixante-deux chevaliers mangeaient aux tables du roi. Ces dépenses & les préparatifs étaient immenses.

Si la fureur des croisades & la religion des sermens avaient permis à la vertu de *Louis* d'écouter la raison , non-seulement il eût vu le mal qu'il faisait à son pays , mais l'injustice extrême de cet armement qui lui paraissait si juste.

Le projet n'eût-il été que d'aller mettre les Français en possession de Jérusalem, ils n'y avaient aucun droit. Mais on marchait contre le vieux & sage *Mélecsala* soudan d'Egyte, qui certainement n'avait rien à démêler avec le roi de France. *Mélecsala* était musulman : c'était-là le seul prétexte de lui faire la guerre. Mais il n'y avait pas plus de raison à ravager l'Egypte, parce qu'elle suivait les dogmes de *Mahomet*, qu'il n'y en aurait aujourd'hui à porter la guerre à la Chine, parce que la Chine est attachée à la morale de *Confucius*.

*Louis* mouilla dans l'isle de Chypre : le roi de cette isle se joint à lui. On aborde en Egypte. Le soudan d'Egypte ne possédait point Jérusalem. La Palestine alors était ravagée par les Corasmins. Le sultan de Syrie leur abandonnait ce malheureux pays, & le calife de Bagdat, toujours reconnu & toujours sans pouvoir, ne se mêlait plus de ces guerres. Il restait encor aux chrétiens, Ptolémaïs, Tyr, Anrioché, Tripoli. Leurs divisions les exposaient continuellement à être écrasés par les sultans Turcs & par les Corasmins.

Dans ces circonstances il est difficile de voir pourquoi le roi de France choisissait l'Egypte pour le théâtre de sa guerre. Le vieux *Mélecsala* malade, demanda la paix ; on la refusa. *Louis* était renforcé par de nouveaux secours arrivés de France, suivi de soixante mille combattans, obéi, aimé, ayant en tête des ennemis déjà vaincus, un soudan qui touchait à sa fin, Qui n'eût cru que l'Egyte & bientôt la Syrie seraient domptées ? Cependant la moitié de cette armée florissante périt de maladie : l'autre moitié est vaincue près de la Massoure. *St. Louis* voit tuer son frère *Robert d'Artois*. Il est pris avec ses deux autres frères, le comte d'Anjou & le comte de Poitiers. Ce n'était plus alors *Mélecsala* qui régnait en Egypte, c'était son fils *Almoadam*. Ce nouveau soudan avait certainement de la grandeur d'ame ; car le roi *Louis* lui ayant offert pour sa rançon & pour

celle des prisonniers, un million de besans d'or, *Al-moadam* lui en remit la cinquième partie.

Ce soudan fut massacré par les mammélucs, dont son père avait établi la milice. Le gouvernement partagé alors, semblait devoir être funeste aux chrétiens. Cependant le conseil Égyptien continua de traiter avec le roi. Le sire de *Joinville* rapporte que les émirs même proposèrent, dans une de leurs assemblées, de choisir *Louis* pour leur soudan.

*Joinville* était prisonnier avec le roi. Ce que raconte un homme de son caractère, a du poids sans doute. Mais qu'on fasse réflexion, combien dans un camp, dans une maison, on est mal informé des faits particuliers qui se passent dans un camp voisin, dans une maison prochaine ; combien il est hors de vraisemblance que des musulmans songent à se donner pour roi un chrétien ennemi, qui ne connaît ni leur langue, ni leurs mœurs, qui déteste leur religion, & qui ne peut être regardé par eux que comme un chef de brigands étrangers : on verra que *Joinville* n'a rapporté qu'un discours populaire. Dire fidèlement ce qu'on a entendu dire, c'est souvent rapporter de bonne foi des choses au moins suspectes. Mais nous n'avons point la véritable histoire de *Joinville* ; ce n'est qu'une traduction infidèle qu'on fit du tems de *François I.* d'un écrit qu'on n'entendrait aujourd'hui que très-difficilement.

Je ne saurais guère encor concilier ce que les historiens disent de la manière dont les musulmans traitèrent les prisonniers. Ils racontent qu'on les faisait sortir un à un d'une enceinte où ils étaient renfermés, qu'on leur demandait s'ils voulaient renier JESUS-CHRIST, & qu'on coupait la tête à ceux qui persistaient dans le christianisme.

D'un autre côté ils attestent, qu'un vieil émir fit demander par interprète aux captifs, s'ils croyaient en JESUS-CHRIST ; & les captifs ayant dit qu'ils croyaient  
en

en lui : « Consolez-vous, dit l'émir ; puisqu'il est mort » pour vous , & qu'il a su ressusciter , il saura bien » vous sauver. »

Ces deux récits semblent un peu contradictoires , & ce qui est plus contradictoire encor , c'est que ces émirs fissent tuer des captifs dont ils espéraient une rançon.

Au reste ces émirs s'en tinrent aux huit cent mille besans auxquels leur soudan avait bien voulu se restreindre pour la rançon des captifs. Et lorsqu'en vertu du traité , les troupes Françaises qui étaient dans Damiette , rendirent cette ville , on ne voit point que les vainqueurs fissent le moindre outrage aux femmes. On laissa partir la reine & ses belles-sœurs avec respect. Ce n'est pas que tous les soldats musulmans fussent modérés ; le vulgaire en tout pays est féroce : il y eut sans doute beaucoup de violences commises , des captifs maltraités & tués ; mais enfin j'avoue que je suis étonné que le soldat mahométan n'exterminât pas un plus grand nombre de ces étrangers , qui des ports de l'Europe étaient venus sans aucune raison ravager les terres de l'Egypte.

*St. Louis*, délivré de captivité , se retire en Palestine , & y demeure près de quatre ans avec les débris de ses vaisseaux & de son armée. Il va visiter Nazareth , au lieu de retourner en France , & enfin ne revient dans sa patrie qu'après la mort de la reine *Blanche* sa mère ; mais il y rentre pour former une croisade nouvelle.

Son séjour à Paris lui procurait continuellement des avantages & de la gloire. Il reçut un honneur qu'on ne peut rendre qu'à un roi vertueux. Le roi d'Angleterre *Henri III.* & ses barons , le choisirent pour arbitre de leurs querelles. Il prononça l'arrêt en souverain ; & si cet arrêt qui favorisait *Henri III.* ne put apaiser les troubles de l'Angleterre , il fit voir au

moins à l'Europe quel respect les hommes ont malgré eux pour la vertu. Son frère le comte d'*Anjou* dut à la réputation de *Louis* & au bon ordre de son royaume, l'honneur d'être choisi par le pape, pour roi de Sicile.

*Louis* cependant augmentait ses domaines de l'acquisition de Namur, de Péronne, d'Avranche, de Mortagne, du Perche. Il pouvait ôter aux rois d'Angleterre tout ce qu'ils possédaient en France. Les querelles de *Henri III.* & de ses barons lui en facilitaient les moyens : mais il préféra la justice à l'usurpation. Il les laissa jouir de la Guienne, du Périgord, du Limousin : mais il les fit renoncer pour jamais à la Touraine, au Poitou, à la Normandie, réunis à la couronne par *Philippe Auguste*. Ainsi la paix fut affermie avec sa réputation.

Il établit le premier la justice de ressort, & les sujets opprimés par les sentences arbitraires des juges des baronies, commencèrent à pouvoir porter leurs plaintes à quatre grands bailliages royaux, créés pour les écouter. Sous lui, les lettrés commencèrent à être admis aux séances de ces parlemens, dans lesquelles des chevaliers qui rarement savaient lire, décidaient de la fortune des citoyens. Il joignit à la piété d'un religieux la fermeté éclairée d'un roi, en réprimant les entreprises de la cour de Rome, par cette fameuse pragmatique, qui conserve les anciens droits de l'église, nommés libertés de l'église gallicane.

Enfin treize ans de sa présence réparaient en France tout ce que son absence avait ruiné ; mais sa passion pour les croisades l'entraînait. Les papes l'encourageaient. *Clément IV.* lui accordait un décime sur le clergé pour trois ans. Il part enfin une seconde fois, & à-peu-près avec les mêmes forces. Son frère, qu'il avait fait roi de Sicile, doit le suivre. Mais ce n'est plus ni du côté de la Palestine, ni du côté de l'Egypte qu'i

tourne sa dévotion & ses armes. Il fait cingler sa flotte vers Tunis.

Les chrétiens de Syrie n'étaient plus la race de ces premiers Francs établis dans Antioche & dans Tyr. C'était une génération mêlée de Syriens, d'Arméniens & d'Européens. On les appelait *poulains*, & ces restes sans vigueur étaient pour la plupart soumis aux Egyptiens. Les chrétiens n'avaient plus de villes fortes que Tyr & Ptolémaïs.

Les religieux Templiers & Hospitaliers, qu'on peut en quelque sens comparer à la milice des mammélucs, se faisaient entr'eux, dans ces villes même, une guerre si cruelle, que dans un combat de ces moines militaires, il ne resta aucun Templier en vie.

Quel rapport y avait-il entre cette situation de quelques métifs sur les côtes de Syrie, & le voyage de *St. Louis* à Tunis? Son frère *Charles d'Anjou*, roi de Naples & de Sicile, ambitieux, cruel, intéressé, faisait servir la simplicité héroïque de *Louis* à ses desseins. Il prétendait que le roi de Tunis lui devait quelques années de tribut. Il voulait se rendre maître de ces pays : & *St. Louis* espérait, disent tous les historiens (je ne fais sur quel fondement) convertir le roi de Tunis. Étrange manière de gagner ce mahométan au christianisme ! On fait une descente à main armée dans ses états, vers les ruines de Carthage.

Mais bientôt le roi est assiégé lui-même dans son camp par les Maures réunis. Les mêmes maladies que l'intempérance de ses sujets transplantés, & le changement de climat avaient attirées dans son camp en Egypte, désolèrent son camp de Carthage. Un de ses fils, né à Damiette pendant la captivité, mourut de cette espèce de contagion devant Tunis. Enfin le roi en fut attaqué; il se fit étendre sur la cendre, & expira à l'âge de cinquante-cinq ans, avec la piété d'un religieux, & le courage d'un grand homme. Ce n'est

pas un des moindres exemples des jeux de la fortune, que les ruines de Carthage aient vu mourir un roi chrétien qui venait combattre des Musulmans ; dans un pays où *Didon* avait apporté les dieux des Syriens. A peine est-il mort, que son frère le roi de Sicile arrive. On fait la paix avec les Maures, & les débris des chrétiens sont ramenés en Europe.

On ne peut guère compter moins de cent mille personnes sacrifiées dans les deux expéditions de *St. Louis*. Joignez les cent cinquante mille qui suivirent *Frédéric Barberousse*, les trois cent mille de la croisade de *Philippe Auguste* & de *Richard*, deux cent mille au moins au tems de *Jean de Brienne* ; comptez les cent soixante mille croisés qui avaient déjà passé en Asie, & n'oubliez pas ce qui périt dans l'expédition de Constantinople & dans les guerres qui suivirent cette révolution, sans parler de la croisade du Nord & de celle contre les Albigeois ; on trouvera que l'Orient fut le tombeau de plus de deux millions d'Européens.

Plusieurs pays en furent dépeuplés & appauvris. Le sire de Joinville dit expressément, qu'il ne voulut pas accompagner *Louis* à la seconde croisade, parce qu'il ne le pouvait, & que la première avait ruiné toute sa seigneurie.

La rançon de *St. Louis* avait coûté huit cent mille besans ; c'était environ neuf millions de la monnoie qui court actuellement (en 1760.) Si des deux millions d'hommes qui moururent dans le Levant, chacun emporta seulement cent francs, c'est encor deux cents millions de livres qu'il en coûta. Les Génois, les Pisans, & sur-tout les Vénitiens s'y enrichirent : mais la France, l'Angleterre, l'Allemagne furent épuisées.

On dit que les rois de France gagnèrent à ces croisades, parce que *St. Louis* augmenta ses domaines, en achetant quelques terres des seigneurs ruinés. Mais il



ne les accrut que pendant les treize années de séjour par son économie.

Le seul bien que ces entreprises procurèrent , ce fut la liberté que plusieurs bourgades achetèrent de leurs seigneurs. Le gouvernement municipal s'accrut un peu des ruines des possesseurs des fiefs. Peu-à-peu ces communautés pouvant travailler & commercer pour leur propre avantage, exercèrent les arts & le commerce que l'esclavage éteignait.

Cependant ce peu de chrétiens mérités cantonnés sur les côtes de la Syrie , fut bientôt exterminé ou réduit en servitude. Ptolémaïs, leur principal aîle , & qui n'était en effet qu'une retraite de bandits fameux par leurs crimes, ne put résister aux forces du soudan d'Egypte *Mélecsérâph*. Il la prit en 1291, Tyr & Sidon se rendirent à lui. Enfin vers la fin du douzième siècle il n'y avait plus dans l'Asie aucune trace apparente de ces émigrations des chrétiens.

## CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

*Suite de la prise de Constantinople par les croisés. Ce qu'était alors l'empire nommé Grec.*

C E gouvernement féodal de France avait produit, comme on l'a vu , bien des conquérans. Un pair de France duc de Normandie , avait subjugué l'Angleterre ; de simples gentilshommes, la Sicile , & parmi les croisés , des seigneurs de France avaient eu pour quelque tems Antioche & Jérusalem. Enfin *Baudouin* , pair de France & comte de Flandre , avait pris Constantinople. Nous avons vu les mahométans d'Asie céder Nicée aux empereurs Grecs fugitifs. Ces mahométans même s'al-

liaient avec les Grecs contre les Francs & les Latins leurs communs ennemis ; & pendant ces tems-là les irruptions des Tartares dans l'Asie & dans l'Europe empêchaient les musulmans d'opprimer ces Grecs. Les Francs , maîtres de Constantinople , élisaient leurs empereurs , les papes les confirmaient.

*Pierre de Courtenai* , comte d'Auxerre , de la maison de *France* , ayant été élu , fut couronné & sacré dans Rome par le pape *Honorius III*. Les papes se flat- taient alors de donner les empires d'Orient & d'Occident. On a vu ce que c'était que leur droit sur l'Occident , & combien de sang coûta cette prétention. A l'égard de l'Orient , il ne s'agissait guère que de Constantinople , d'une partie de la Thrace & de la Thessalie. Cependant le patriarche Latin , tout soumis qu'il était au pape , prétendait qu'il n'appartenait qu'à lui de couronner ses maîtres , tandis que le patriarche Grec siégeant tantôt à Nicée , tantôt à Andrinople , anathématisait , & l'empereur Latin , & le patriarche de cette communion , & le pape même. C'était si peu de chose que cet empire Latin de Constantinople , que *Pierre de Courtenai* , en revenant de Rome , ne put éviter de tomber entre les mains des Grecs , & après sa mort ses successeurs n'eurent précisément que la ville de Constantinople & son territoire. Des Français possédaient l'Achaye ; les Vénitiens avaient la Morée.

Constantinople autrefois si riche , était devenue si pauvre , que *Baudouin II*. ( j'ai peine à le nommer empereur ) mit en gage pour quelque argent entre les mains des Vénitiens la couronne d'épines de JESUS-CHRIST , ses langes , sa robe , sa serviette , son éponge , & beaucoup de morceaux de la vraie croix. *St. Louis* retira ces gages des mains des Vénitiens , & les plaça dans la sainte chapelle de Paris , avec d'autres reliques , qui sont des témoignages de piété plutôt que de la connaissance de l'antiquité.

On vit ce *Baudouin II.* venir en 1245 au concile de Lyon, dans lequel le pape *Innocent IV.* excommunia si solennellement *Frédéric II.* Il y implora vainement le secours d'une croisade, & ne retourna dans Constantinople que pour la voir enfin retomber au pouvoir des Grecs, ses légitimes possesseurs. *Michel Paléologue*, empereur & tuteur du jeune empereur *Lascaris*, reprit la ville par une intelligence secrète. *Baudouin* s'enfuit ensuite en France, où il vécut de l'argent que lui valut la vente de son marquisat de Namur qu'il fit au roi *Saint Louis*. Ainsi finit cet empire des croisés.

Les Grecs rapportèrent leurs mœurs dans leur empire. L'usage recommença de crever les yeux. *Michel Paléologue* se signala d'abord en privant son pupille de la vue & de la liberté. On se servait auparavant d'une lame de métal ardente : *Michel* employa le vinaigre bouillant, & l'habitude s'en conserva ; car la mode entre jusques dans les crimes.

*Paléologue* ne manqua pas de se faire absoudre solennellement de cette cruauté par son patriarche & par ses évêques, qui répandaient des larmes de joie, dit-on, à cette pieuse cérémonie. *Paléologue* se frappait la poitrine, demandait pardon à DIEU, & se gardait bien de délivrer de prison son pupille & son empereur.

Quand je dis que la superstition entra dans Constantinople avec les Grecs, je n'en veux pour preuve que ce qui arriva en 1284. Tout l'empire était divisé entre deux patriarches. L'empereur ordonna, que chaque parti présenterait à DIEU un mémoire de ses raisons dans Ste. Sophie, qu'on jetterait les deux mémoires dans un brasier béni, & qu'ainsi la volonté de DIEU se déclarerait. Mais la volonté céleste ne se déclara qu'en laissant brûler les deux papiers, & abandonna les Grecs à leurs querelles ecclésiastiques.

L'empire d'Orient reprit cependant un peu la vie. La Grèce lui était jointe avant les croisades ; mais il avait

perdu presque toute l'Asie-Mineure & la Syrie. La Grèce en fut séparée après les croisades ; mais un peu de l'Asie-Mineure restait , & il s'étendait encor en Europe jusqu'à Belgrade.

Tout le reste de cet empire était possédé par des nations nouvelles. L'Egypte était devenue la proie de la milice des mammélucs , composée d'abord d'esclaves , & ensuite de conquérans. C'étaient des soldats ramassés des côtes septentrionales de la mer Noire : & cette nouvelle forme de brigandage s'était établie du tems de la captivité de *St. Louis*.

Le califat touchait à sa fin dans ce treizième siècle , tandis que l'empire de *Constantin* penchait vers la sienne. Vingt usurpateurs nouveaux déchiraient de tous côtés , la monarchie fondée par *Mahomet* , en se soumettant à sa religion. Et enfin ces califes de Babylone , nommés les califes Abassides , furent entièrement détruits par la famille de *Gengis-kan*.

Il y eut ainsi dans les douzième & treizième siècles une suite de dévastations non interrompue dans tout l'hémisphère. Les nations se précipitèrent les unes sur les autres par des émigrations prodigieuses , qui ont établi peu-à-peu de grands empires. Car tandis que les croisés fondaient sur la Syrie , les Turcs minaient les Arabes ; & les Tartares parurent enfin , qui tombèrent sur les Turcs , sur les Arabes , sur les Indiens , sur les Chinois. Ces tartares conduits par *Gengis-kan* & par ses fils , changèrent la face de toute la grande Asie , tandis que l'Asie-Mineure & la Syrie étaient le tombeau des Francs & des Sarrazins.



CHAPITRE DIX-HUITIEME.

*De l'Orient , & de GENGIS-KAN.*

AU-DELA de la Perse , vers le Gion & l'Oxus il s'était formé un nouvel empire des débris du califat. Nous l'appellons *Carisme* ou *Kouaresm*, du nom corrompu de ses conquérans. Sultan *Mohammed* y régnait à la fin du douzième siècle & au commencement du treizième , quand la grande invasion des Tartares vint engloutir tant de vastes états. *Mohammed le Carismin* régnait du fond de l'Irac , qui est l'ancienne Médie , jusqu'au-delà de la Sogdiane , fort avant dans le pays des Tartares. Il avait encor ajouté à ses états une partie de l'Inde , & se voyait un des plus grands souverains du monde , mais reconnaissant toujours le calife qu'il dépouillait , & auquel il ne restait que Bagdat.

Par-delà le Taurus & le Caucase , à l'orient de la mer Caspienne , & du Volga jusqu'à la Chine , & au nord jusques sous la zone glaciale , s'étendent ces immenses pays des anciens Scythes , qui se nommèrent depuis *Tartares* du nom de *Tatar-kan* l'un de leurs plus grands princes , & que nous appellons *Tartares*. Ces pays paraissent peuplés de tems immémorial , sans qu'on y ait presque jamais bâti de villes. La nature a donné à ces peuples , comme aux Arabes Bedoins , un goût pour la liberté & pour la vie errante , qui leur a toujours fait regarder les villes comme les prisons où les rois , disent-ils , tiennent leurs esclaves.

Leurs courses continuelles , leur vie nécessairement frugale , peu de repos goûté en passant sous une tente , ou sur un charriot , ou sur la terre , en firent des générations d'hommes robustes endurcis à la fatigue , qui comme des

bêtes féroces trop multipliées , se jettèrent loin de leurs tanières ; tantôt vers le Palus-Méotide , lorsqu'ils chassèrent au cinquième siècle les habitans de ces contrées qui se précipitèrent sur l'empire Romain ; tantôt à l'orient & au midi, vers l'Arménie & la Perse ; tantôt du côté de la Chine & jusqu'aux Indes ; ainsi ce vaste réservoir d'hommes ignorans & belliqueux a vomi ses inondations dans presque tout notre hémisphère : & les peuples qui habitent aujourd'hui ces déserts , privés de toutes connaissances , savent seulement que leurs pères ont conquis le monde.

Chaque horde ou tribu avait son chef , & plusieurs chefs se réunissaient sous un kan. Les tribus voisines du *dalailama* l'adoraient : & cette adoration consistait principalement en un léger tribut ; les autres , pour tout culte , sacrifiaient à DIEU quelques animaux une fois l'an. Il n'est point dit qu'ils aient jamais immolé d'hommes à la Divinité , ni qu'ils aient cru un être mal-faisant & puissant tel que le diable. Les besoins & les occupations d'une vie vagabonde les garantissaient aussi de beaucoup de superstitions nées de l'oisiveté : ils n'avaient que les défauts que la brutalité attache à une vie dure & sauvage ; & ces défauts même en firent des conquérans.

Tout ce que je peux recueillir de certain sur l'origine de la grande révolution que firent ces Tartares au douzième & treizième siècles , c'est que vers l'orient de la Chine les hordes des Monguls ou Mogols , possesseurs des meilleures mines de fer , fabriquèrent ce métal avec lequel on se rend maître de ceux qui possèdent tout le reste. *Cal-kan* ou *Gassar-kan* , aïeul de *Gengis-kan* , se trouvant à la tête de ces tribus , plus aguerries & mieux armées que les autres , força plusieurs de ses voisins à devenir ses vassaux , & fonda une espèce de monarchie , telle qu'elle peut subsister parmi des peuples errans & impatiens du joug. Son fils que les historiens

Européens appellent *Pisouca*, affermit cette domination naissante : & enfin *Gengis* l'étendit dans la plus grande partie de la terre connue.

Il y avait un puissant état entre ses terres & celles de la Chine ; cet empire était celui d'un kan dont les aïeux avaient renoncé à la vie vagabonde des Tartares pour bâtir des villes à l'exemple des Chinois : il fut même connu en Europe ; c'est à lui qu'on donna d'abord le nom de *prêtre-Jean*. Des critiques ont voulu prouver que le mot propre est *prête-Jean*, quoiqu'assurément ils n'y eût aucune raison de l'appeller ni *prête* ni *prêtre*.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que la réputation de sa capitale, qui faisait du bruit dans l'Asie, avait excité la cupidité des marchands d'Arménie ; ces marchands ; étaient de l'ancienne communion de *Nestorius* ; quelques-uns de leurs religieux se mirent en chemin avec eux ; & pour se rendre recommandables aux princes chrétiens qui faisaient alors la guerre en Syrie, ils écrivirent qu'ils avaient converti ce grand kan le plus puissant des Tartares, qu'ils lui avaient donné le nom *Jean*, qu'il avait même voulu recevoir le sacerdoce. Voilà la fable qui rendit le *prêtre-Jean* si fameux dans nos anciennes chroniques des croisades. On alla ensuite chercher le *prêtre-Jean* en Ethiopie, & on donna ce nom à ce prince nègre, qui est moitié chrétien schismatique & moitié juif. Cependant le *prêtre-Jean* Tartare succomba dans une grande bataille sous les armes de *Gengis*. Le vainqueur s'empara de ses états, & se fit élire souverain de tous les kans Tartares, sous le nom de *Gengis-kan*, qui signifie *roi des rois* ou *grand-kan*. Il portait auparavant le nom de *Témugin*. Il paraît que les kans Tartares étaient en usage d'assembler des diètes vers le printems : ces diètes s'appelaient *cour-ilté*. Eh qui sait si ces assemblées & nos cours plénières au mois de Mars & de Mai n'ont pas une origine commune ?

*Gengis-kan* publia dans cette assemblée qu'il fallait ne croire qu'un DIEU, & ne persécuter personne pour sa religion : preuve certaine que ses vassaux n'avaient pas tous la même croyance. La discipline militaire fut rigoureusement établie : des dizainiers, des centeniers, des capitaines de mille hommes, des chefs de dix-mille sous des généraux, furent tous astreints à des devoirs journaliers : & tout ceux qui n'allaient point à la guerre, furent obligés à travailler un jour la semaine pour le service du grand-kan. L'adultère fut défendu d'autant plus sévèrement que la polygamie était permise. Il n'y eut qu'un canton Tartare dans lequel il fut permis aux habitans de demeurer dans l'usage de prostituer leurs femmes à leurs hôtes. Le fortilège fut expressément défendu sous peine de mort. On a vu que *Charlemagne* ne le punit que par des amendes. Mais il en résulte que les Germains, les France & les Tartares croyaient également au pouvoir des magiciens. *Gengis-kan* fit jouer dans cette grande assemblée de princes barbares un ressort qu'on voit souvent employé dans l'histoire du monde. Un prophète prédit à *Gengis-kan* qu'il serait le maître de l'univers ; les vassaux du grand-kan s'encouragèrent à remplir la prédiction.

L'auteur Chinois qui a écrit les conquêtes de *Gengis*, & que le père *Gaubil* a traduit, assure que ses Tartares n'avaient aucune connaissance de l'art d'écrire. Cet art avait toujours été ignoré des provinces d'Archangel jusqu'au-delà de la grande muraille, ainsi qu'il le fut des Celtes, des Bretons, des Germains, des Scandinaviens, & de tous les peuples de l'Afrique au-delà du mont Atlas. L'usage de transmettre à la postérité toutes les articulations de la langue, toutes les idées de l'esprit, est un des grands raffinemens de la société perfectionnée, qui ne fut connu que chez quelques nations très-policiées, & encore ne fut-il jamais d'un usage universel chez ces nations. Les loix des Tartares étaient promulguées de bouche sans aucun signe représentatif qui en perpétuât la mémoire. Ce



fut ainsi que *Gengis* porta une loi nouvelle , qui devait faire des héros de ses soldats. Il ordonna la peine de mort contre ceux qui dans le combat , appelés au secours de leurs camarades , fuiraient au lieu de les secourir. Bientôt maître de tous les pays qui sont entre le fleuve Volga & la muraille de la Chine , il attaqua enfin cet ancien empire qu'on appelait alors *le Cataï*. Il prit Cambalu , capitale du Cataï septentrional. C'est la même ville que nous nommons aujourd'hui Pekin. Maître de la moitié de la Chine , il soumit tout jusqu'au fond de la Corée.

L'imagination des hommes oisifs , qui s'épuise en fictions romanesques , n'oserait pas imaginer qu'un prince parût du fond de la Corée , qui est l'extrémité orientale de notre globe , pour porter la guerre en Perse & aux Indes. C'est ce qu'exécuta *Gengis-kan*.

Le calife de Bagdat , nommé *Nasser* , l'appella imprudemment à son secours. Les califes alors étaient , comme nous l'avons vu , ce qu'avaient été les rois fainéans de France sous la tyrannie des maires du palais : les Turcs étaient les maîtres des califes.

Ce sultan *Mohammed* de la race des Corasmins , dont nous venons de parler , était maître de presque toute la Perse ; l'Arménie , toujours faible , lui payait tribut. Le calife *Nasser* , que ce *Mohammed* voulait enfin dépouiller de l'ombre de dignité qui lui restait , attira *Gengis-kan* dans la Perse.

Le conquérant Tartare avait alors soixante ans ; il paraît qu'il savait régner comme vaincre ; sa vie est un des témoignages qu'il n'y a point de grand conquérant qui ne soit grand politique. Un conquérant est un homme dont la tête se sert avec une habileté heureuse du bras d'autrui. *Gengis* gouvernait si adroitement la partie de la Chine conquise , qu'elle ne se révolta point pendant son absence ; & il savait si bien régner dans sa famille , que ses quatre fils qu'il fit ses quatre lieutenans-généraux , mirent presque

toujours leurs jalousies à le bien servir, & furent les instrumens de ses victoires.

Nos combats en Europe paraissent de légères escarmouches en comparaison de ces batailles qui ont ensanglanté quelquefois l'Asie. Le sultan *Mohammed* marche contre *Gengis* avec quatre cent mille combattans, au-delà du fleuve Jaxarte près de la ville d'Otrar : & dans les plaines immenses qui sont par-delà cette ville, au quarante-deuxième degré de latitude, il rencontre l'armée Tartare de sept cent mille hommes, commandée par *Gengis* & par ses quatre fils : les mahométans furent défaits, & Otrar prise. On se servit du béliet dans le siège ; il semble que cette machine de guerre soit une invention naturelle de presque tous les peuples, comme l'arc & les flèches.

De ces pays qui sont vers la Transoxane, le vainqueur s'avance à Bocara, ville célèbre dans toute l'Asie par son grand commerce, ses manufactures d'étoffes, sur-tout par les sciences que les sultans Turcs avaient apprises des Arabes, & qui fleurissaient dans Bocara & dans Samarcande. Si même en en croit le kan *mbulgasi*, de qui nous tenons l'histoire des Tartares, *Bocara* signifie *savant* en langue tartare-mongule ; & c'est de cette étymologie, dont il ne reste aujourd'hui nulle trace, que vint le nom de *Bocara*. Le Tartare, après l'avoir rançonnée, la réduisit en cendre, ainsi que Persépolis avait été brûlée par *Alexandre*. Mais les Orientaux qui ont écrit l'histoire de *Gengis-kan*, disent qu'il voulut venger ses ambassadeurs que le sultan avait fait tuer avant cette guerre. S'il peut y avoir quelque excuse pour *Gengis*, il n'y en a point pour *Alexandre*.

Toutes ces contrées à l'orient & au midi de la mer Caspienne furent soumises ; & le sultan *Mohammed*, fugitif de province en province, traînant après lui ses trésors & son infortune, mourut abandonné des siens.

Enfin le conquérant pénétra jusqu'au fleuve de l'Inde ; & tandis qu'une de ses armées soumettait l'Indoustan ; une autre sous un de ses fils subjuguait toutes les provinces qui sont au midi & à l'occident de la mer Caspienne, le Corassan, l'Irak, le Shirvan, l'Aran. Elle passa les portes de fer, près desquelles la ville de Derbent fut bâtie, dit-on, par *Alexandre*. C'est l'unique passage de ce côté de la Haute-Asie à travers les montagnes escarpées & inaccessibles du Caucase. De là, marchant le long du Volga vers Moscou, cette armée, par-tout victorieuse, ravagea la Russie. C'était prendre ou tuer des bestiaux & des esclaves. Chargée de ce butin, elle repassa le Volga, & retourna vers *Gengis-kan* par le nord-est de la mer Caspienne. Aucun voyageur n'avait fait, dit-on, le tour de cette mer ; & ces troupes furent les premières qui entreprirent une telle course par des pays incultes, impraticables à d'autres hommes qu'à des Tartares, auxquels il ne fallait ni tentes, ni provisions, ni bagages, & qui se nourrissaient de la chair de leurs chevaux morts de vieillesse, comme de celle des autres animaux.

Ainsi donc la moitié de la Chine, & la moitié de l'Indoustan, presque toute la Perse jusqu'à l'Euphrate, les frontières de la Russie, Casan, Astracan, toute la grande Tartarie, furent subjuguées par *Gengis* en près de dix-huit années. Il est certain que cette partie du *Tibet* où règne le grand *lama*, était enclavée dans son empire, & que le pontife ne fut point inquiété par *Gengis*, qui avait beaucoup d'adorateurs de cette idole humaine dans ses armées. Tous les conquérans ont toujours épargné les chefs des religions, & parce que ces chefs les ont flattés, & parce que la soumission du pontife entraîne celle du peuple.

En revenant des Indes par la Perse & par l'ancienne Sogdiane, il s'arrêta dans la ville de Toncat au nord-est du fleuve Jaxarte, comme au centre de son vaste empire. Ses fils victorieux de tous côtés, des généraux, & tous

les princes tributaires, lui apportèrent les trésors de l'Asie. Il en fit des largesses à ses soldats, qui ne connurent que par lui cette espèce d'abondance. C'est de là que les Russes trouvent souvent aujourd'hui des ornemens d'argent & d'or, & des monumens de luxe enterrés dans les pays sauvages de la Tartarie. C'est tout ce qui reste à présent de tant de déprédations.

Il tint dans les plaines de Toncat une cour plénière triomphale, aussi magnifique qu'avait été guerrière celle qui autrefois lui prépara tant de triomphes. On y vit un mélange de barbarie tartare, & de luxe asiatique. Tous les kans & leurs vassaux, compagnons de ses victoires, étaient sur ces anciens charriots scythes, dont l'usage subsiste encor jusques chez les Tartares de la Crimée; mais ces chars étaient couverts des étoffes précieuses, de l'or & des pierreries de tant de peuples vaincus. Un des fils de *Gengis* lui fit dans cette diète un présent de cent mille chevaux. Ce fut dans ces états-généraux de l'Asie qu'il reçut les adorations de plus de cinq cents ambassadeurs des pays conquis. De là il courut remettre sous le joug un grand pays qu'on nommait *Tangut*, frontière de la Chine. Il voulait, âgé d'environ soixante-dix ans, aller achever la conquête de ce grand royaume de la Chine, l'objet le plus chéri de son ambition. Mais enfin une maladie mortelle le saisit dans son camp sur la route de cet empire, à quelques lieues de la grande muraille.

Jamais ni avant ni après lui aucun homme n'a subjugué plus de peuples. Il avait conquis plus de dix-huit cents lieues de l'orient au couchant, & plus de mille du septentrion au midi. Mais dans ses conquêtes il ne fit que détruire, & si on excepte *Bocara* & deux ou trois autres villes dont il permit qu'on réparât les ruines, son empire, de la frontière de Russie jusqu'à celle de la Chine, fut une dévastation. La Chine fut moins saccagée, parce qu'après la prise de *Pekin*, ce qu'il envahit ne résiste

résista pas. Il partagea avant sa mort ses états à ses quatre fils , & chacun d'eux fut un des plus puissans rois de la terre.

On assure qu'on égorgea beaucoup d'hommes sur son tombeau , & qu'on en a usé ainsi à la mort de ses successeurs qui ont régné dans la Tartarie. C'est une ancienne coutume des princes Scythes , qu'on a trouvée établie depuis peu chez les nègres du Congo : coutume digne de ce que la terre a porté de plus barbare. On prétend que c'était un point d'honneur chez les domestiques des kans Tartares de mourir avec leurs maîtres , & qu'ils se disputaient l'honneur d'être enterrés avec eux. Si ce fanatisme était commun , si la mort était si peu de chose pour ces peuples , ils étaient faits pour subjuguier les autres nations. Les Tartares dont l'admiration redoubla pour *Gengis-kan* , quand ils ne le virent plus , imaginèrent qu'il n'était point né comme les autres hommes , mais que sa mère l'avait conçu par le seul secours d'une influence céleste ; comme si la rapidité de ses conquêtes n'était pas un assez grand prodige. S'il fallait donner à de tels hommes un être surnaturel pour père , il faudrait supposer que c'est un être malfaisant.

Les Grecs , & avant eux les Asiatiques , avaient souvent appelé fils des dieux leurs défenseurs & leurs législateurs , & même les ravisseurs conquérans. L'apothéose dans tous les tems d'ignorance a été prodiguée à quiconque instruisit , ou servit , ou écrasa le genre humain.

Les enfans de ce conquérant étendirent encor la domination qu'avait laissée leur père. *Oclai* & bientôt après *Coblai-kan* fils d'*Oclai* , achevèrent la conquête de la Chine. C'est ce *Coblai* que vit *Marco Paolo* vers l'an 1260. lorsqu'avec son frère & son oncle il pénétra dans ces pays dont le nom même était alors ignoré , & qu'il appelle le *Catai*. L'Europe , chez qui ce *Marco Paolo* est fameux pour avoir voyagé dans les états soumis par

*Gengis-kan* & ses enfans , ne connut long-tems ni ces états , ni leurs vainqueurs.

A la vérité le pape *Innocent V.* en 1246 , envoya quelques franciscains dans la Tartarie. Ces moines qui se qualifiaient ambassadeurs , virent peu de chose , furent traités avec le plus grand mépris , & ne servirent à rien.

On était si peu instruit de ce qui se passait dans cette vaste partie du monde , qu'un fourbe nommé *David* fit accroire à *St. Louis* en Syrie , qu'il venait auprès de lui de la part du grand-kan de Tartarie qui s'était fait chrétien. *St. Louis* envoya le moine *Rubruquis* dans ces pays en 1258 , pour s'informer de ce qui en pouvait être. Il paraît par la relation de *Rubruquis* , qu'il fut introduit devant le petit-fils de *Gengis-kan* qui régnait à la Chine. Mais quelles lumières pouvait-on tirer d'un moine qui ne fit que voyager chez des peuples dont il ignorait les langues , & qui n'était pas à portée de bien voir ce qu'il voyait ? Il ne rapporta de son voyage que beaucoup de fausses notions & quelques vérités indifférentes.

Ainsi donc au même tems que les princes & les barons chrétiens baignaient de sang le royaume de Naples , la Grèce , la Syrie & l'Egypte , l'Asie était saccagée par les Tartares. Presque tout notre hémisphère souffrait à la fois.

Les moines qui voyagèrent en Tartarie dans le treizième siècle , ont écrit que *Gengis* & ses enfans gouvernaient despotiquement leurs Tartares. Mais peut-on croire que des conquérans armés pour partager le butin avec leur chef , des hommes robustes nés libres , des hommes errans , couchans l'hiver sur la neige , & l'été sur la rosée , se soient laissés traiter par des conducteurs élus en plein champ , comme les chevaux qui leur servaient de monture & de pâture ? Ce n'est pas là l'instinct des peuples du Nord ; les Alains , les Huns , les Gépides , les Turcs , les Goths , les Francs , furent tous

les compagnons , & non les esclaves de leurs barbares chefs. Le despotisme ne vient qu'à la longue ; il se forme du combat de l'esprit de domination contre l'esprit d'indépendance. Le chef a toujours plus de moyens d'écraser , que ses compagnons de résister ; & enfin , l'argent rend absolu.

Le moine *Plan Carpin* envoyé en 1243 , par le pape *Innocent IV.* dans *Caracorum* , alors capitale de la Tartarie , témoin de l'inauguration d'un fils du grand-kan *Oclai* , rapporte que les principaux Tartares firent asséoir ce kan sur une pièce de feutre , & lui dirent : *Honore les grands , sois juste & bienfaisant envers tous ; sinon tu seras si misérable , que tu n'auras pas même le feutre sur lequel tu es assis.* Ces paroles ne sont pas d'un courtisan esclave.

*Gengis* usa du droit qu'ont toujours eu tous les princes de l'Orient , droit semblable à celui de tous les pères de famille dans la loi romaine , de choisir leurs héritiers , & de faire partage entre leurs enfans sans avoir égard à l'ainesse. Il déclara grand-kan des Tartares son troisième fils *Oclai* , dont la postérité régna dans le nord de la Chine jusques vers le milieu du quatorzième siècle. La force des armes y avait introduit les Tartares ; les querelles de religion les en chassèrent. Les prêtres *lamas* voulurent exterminer les bonzes. Ceux - ci soulevèrent les peuples. Les princes du sang chinois profitèrent de cette discorde ecclésiastique , & chassèrent enfin leurs dominateurs que l'abondance & le repos avaient amollis.

Un autre fils de *Gengis-kan* nommé *Touchi* , eut le Turkestan , la Bactriane , le royaume d'Astracan , & le pays des Usbecs. Le fils de ce *Touchi* alla ravager la Pologne , la Dalmatie , la Hongrie , les environs de Constantinople. Il s'appellait *Batou-kan*. Les princes de la Tartarie Crimée descendent de lui de mâle en mâle , & les kans Usbecs qui habitent aujourd'hui la vraie Tartarie

vers le nord & l'orient de la mer Caspienne , rapportent aussi leur origine à cette source. Ils sont maîtres de la Bactriane septentrionale ; mais ils ne mènent dans ces beaux pays qu'une vie vagabonde , & désolent la terre qu'ils habitent.

*Tuti* ou *Tuli* , autre fils de *Gengis* , eut la Perse du vivant de son père. Le fils de ce *Tuti*, nommé *Houlacou*, passa l'Euphrate que *Gengis-kan* n'avait point passé. Il détruisit pour jamais dans Bagdat l'empire des califes , & se rendit maître d'une partie de l'Asie-Mineure ou Natolie , tandis que les maîtres naturels de cette belle partie de l'empire de Constantinople étaient chassés de leur capitale par les chrétiens croisés.

Un quatrième fils , nommé *Zagataï* , eut la Transoxane, Candahar , l'Inde septentrionale , Cachemire , le Tibet : & tous les descendants de ces quatre monarques conservèrent quelque-tems par les armes leurs monarchies établies par le brigandage.

Si on compare ces vastes & soudaines déprédations avec ce qui se passe de nos jours dans notre Europe , on verra une énorme différence. Nos capitaines qui entendent l'art de la guerre infiniment mieux que les *Gengis* , & tant d'autres conquérans ; nos armées , dont un détachement aurait dissipé avec quelques canons toutes ces hordes de Huns , d'Alains & de Scythes , peuvent à peine aujourd'hui prendre quelques villes dans leurs expéditions les plus brillantes. C'est qu'alors il n'y avait nul art , & que la force décidait du sort du monde.

*Gengis* & ses fils allant de conquête en conquête , crurent qu'ils subjugueraient toute la terre habitable ; c'est dans ce dessein que d'un côté *Koublaï*, maître de la Chine , envoya une armée de cent mille hommes sur mille bateaux appelés *jonques*, pour conquérir le Japon , & que *Batou-kan* pénétra aux frontières de l'Italie. Le pape *Célestin IV.* lui envoya quatre religieux



seuls ambassadeurs qui pussent accepter une telle commission. Frère *Affelin* rapporte qu'il ne put parler qu'à un des capitaines Tartares, qui lui donna cette lettre pour le pape.

« Si tu veux demeurer sur terre, viens nous rendre hommage. Si tu n'obéis pas, nous savons ce qui en arrivera. Envoie-nous de nouveaux députés, pour nous dire si tu veux être notre vassal ou notre ennemi. »

On a blâmé *Charlemagne* d'avoir divisé ses états, on doit en louer *Gengis-kan*. Les états de *Charlemagne* se touchaient, avaient à-peu-près les mêmes loix, étaient sous la même religion, & pouvaient se gouverner par un seul homme. Ceux de *Gengis*, beaucoup plus vastes, entrecoupés de déserts, partagés en religions différentes, ne pouvaient obéir long-tems au même sceptre.

Cependant cette vaste puissance des Tartares-Mogols, fondée vers l'an 1220, s'affaiblit de tous côtés; jusqu'à ce que *Tamerlan*, plus d'un siècle après, établit une monarchie universelle dans l'Asie, monarchie qui se partagea encor.

La dynastie de *Gengis-kan* subsista long-tems à la Chine sous le nom d'*Iven*. Il est à croire que la science de l'astronomie, qui avait rendu les Chinois si célèbres, déchut beaucoup dans cette révolution; car on ne voit en ce tems-là que des mahométans astronomes à la Chine; & ils ont presque toujours été en possession de régler le calendrier jusqu'à l'arrivée des jésuites. C'est peut-être la raison de la médiocrité où sont restés les Chinois. Voilà tout ce qu'il convient de savoir des Tartares dans ces tems reculés. Il n'y a là ni droit civil, ni droit canon, ni division entre le trône & l'autel & entre des tribunaux de judicature, ni conciles, ni universités, ni rien de ce qui a perfectionné ou surchargé la société parmi nous. Les Tartares partirent de leurs déserts vers l'an 1212, &

eurent conquis la moitié de l'hémisphère vers l'an 1236. C'est-là toute leur histoire.

Tournons maintenant vers l'Occident , & voyons ce qui se passait au treizième siècle en Europe.

## CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

*De CHARLES d'ANJOU roi des deux Siciles.  
De MAINFROI, de CONRADIN, & des  
Vêpres Siciliennes.*

PENDANT que la grande révolution des Tartares avait son cours , que les fils & les petits-fils de *Gengis-kan* se partageaient la plus grande partie du monde , que les croisades continuaient , & que *St. Louis* préparait malheureusement sa dernière , l'illustre maison impériale de *Souabe* finit d'une manière inouïe jusqu'alors. Ce qui restait de son sang coula sur un échafaut.

L'empereur *Frédéric II.* avait été à la fois empereur des papes , leur vassal & leur ennemi. Il leur rendait hommage-lige pour le royaume de Naples & de Sicile.

Son fils *Conrad V.* se mit en possession de ce royaume. Je ne vois point d'auteur qui n'assure que ce *Conrad* fut empoisonné par son frère *Manfred* ou *Mainfroi* , bâtard de *Frédéric* ; mais je n'en vois aucun qui en apporte la plus légère preuve.

Ce même empereur *Conrad IV.* avait été accusé d'avoir empoisonné son frère *Henri* : vous verrez que , dans tous les tems , les soupçons de poison sont plus communs que le poison même.

Cet hommage-lige qu'on rendait à la cour Romaine , pour les royaumes de Naples & de Sicile , fut une des sources des calamités de ces provinces , de celles de la

maison impériale de *Souabe*, & de celles de la maison d'*Anjou*, qui après avoir dépouillé les héritiers légitimes, périt elle-même misérablement. Cet hommage fut d'abord, comme vous l'avez vu, une simple cérémonie, pieuse & adroite des conquérans Normans, qui mirent comme tant d'autres princes, leurs états sous la protection de l'église, pour arrêter s'il était possible, par l'excommunication, ceux qui voudraient leur ravir ce qu'ils avaient usurpé. Les papes tournèrent bientôt en hommage cette oblation; & n'étant pas souverains de Rome, ils étaient suzerains des deux Siciles.

L'empereur *Frédéric II.* laissa Naples & Sicile dans l'état le plus florissant. De sages loix établies, des villes bâties, Naples embellie, les sciences & les arts en honneur, furent ses monumens. Ce royaume devait appartenir à l'empereur *Conrad* son fils; on ne sait si *Manfred*, que nous nommons *Mainfroi*, était fils légitime ou bâtard de *Frédéric II.* L'empereur semble le regarder dans son testament comme son fils légitime. Il lui donne Tarente & plusieurs autres principautés en souveraineté. Il l'institue régent du royaume pendant l'absence de *Conrad*, & le déclare son successeur, en cas que *Conrad* & *Henri* viennent à mourir sans enfans; jusques-là tout paraît paisible. Mais les Italiens n'obéissaient jamais que malgré eux au sang germanique; les papes détestaient la maison de *Souabe*, & voulaient la chasser d'Italie; les partis *Guelfe* & *Gibelin* subsistaient dans toute leur force d'un bout de l'Italie à l'autre.

Le fameux pape *Innocent IV.* qui avait déposé à Lyon l'empereur *Frédéric II.* c'est-à-dire, qui avait osé le déclarer déposé, prétendait bien que les enfans d'un excommunié ne pouvaient succéder à leur père.

*Innocent* se hâta donc de quitter Lyon, pour aller sur les frontières de Naples exhorter les barons à ne point obéir à *Manfred* ou *Mainfroi*. Cet évêque ne combattait qu'avec les armes de l'opinion; mais vous avez

vu combien ces armes étaient dangereuses. *Mainfroi* se défia de ses barons, dévots, factieux & ennemis du sang de *Souabe*. Il y avait encor des Sarrazins dans la Pouille. L'empereur *Frédéric II.* son père avait toujours eu une garde composée de ces mahométans ; la ville de Lucéra ou Nocera , était remplie de ces Arabes ; on l'appellait *Lucera da pagani* , la ville des payens. Les mahométans ne méritaient pas à beaucoup près ce nom que les Italiens leur donnaient. Jamais peuple ne fut plus éloigné de ce que nous appellons improprement *le paganisme* , & ne fut plus fortement attaché sans aucun mélange à l'unité de DIEU. Mais ce terme de payens avait rendu odieux *Frédéric II.* qui avait employé les Arabes dans ses armées ; il rendit *Manfred* plus odieux encor. *Manfred* cependant , aidé de ses mahométans , étouffa la révolte & contint tout le royaume , excepté la ville de Naples , qui reconnut le pape *Innocent* pour son unique maître. Ce pape prétendait que les deux Siciles lui étaient dévolues , & lui appartenaient de droit , en vertu des paroles qu'il avait prononcées en déposant *Frédéric II.* & sa race au concile de Lyon. L'empereur *Conrad IV.* arrive alors pour défendre son héritage. Il prend d'assaut la ville de Naples ; le pape s'enfuit à Gènes sa patrie , & là , il ne prend d'autre parti que d'offrir le royaume au prince *Richard* frère du roi d'Angleterre *Henri III.* prince qui n'était pas en état d'armer deux vaisseaux , & qui remercia le saint père de son dangereux présent.

Les dissensions inévitables entre *Conrad* , roi Allemand , & *Manfred* , Italien , servirent mieux la cour Romaine , que ne firent la politique & les malédictions du pape. *Conrad* mourut , & on prétend , comme je vous l'ai dit , qu'il mourut empoisonné. La cour papale accrédita ce soupçon. *Conrad* laissait sa couronne de Naples à un enfant de dix ans ; c'est cet infortuné *Conradin* , que nous verrons périr d'une fin si tragique. *Conradin* était en Allemagne. *Manfred* était ambi-

rieux. Il fit courir le bruit que *Conradin* était mort , & se fit prêter serment comme à un régent , si *Conradin* était en vie , & comme à un roi , si ce fils de l'empereur n'était plus. *Innocent* avait toujours pour lui dans le royaume la faction des *Guelfes*, ce parti ennemi de la maison impériale , & il avait encoir pour lui ses excommunications. Il se déclara lui-même roi des deux Siciles , & donna des investitures. Voilà donc enfin les papes, rois de ce pays conquis par des gentilshommes de Normandie. Mais cette royauté ne fut que passagère , le pape eut une armée , mais il ne savait pas la commander ; il mit un légat à la tête ; *Manfredao* avec ses mahométans & quelques barons peu scrupuleux , défit entièrement le légat & l'armée pontificale.

Ce fut dans ces circonstances que le pape *Innocent* ne pouvant prendre pour lui le royaume de Naples , se tourna enfin vers le comte d'Anjou, frère de *St. Louis* , & lui offrit une couronne dont il n'avait nul droit de disposer , & à laquelle le comte d'Anjou n'avait nul droit de prétendre. Mais le pape mourut dès le commencement de cette négociation. C'est à quoi aboutissent tous les projets de l'ambition qui tourmentent si horriblement la vie.

*Rinaldo de Signi* , *Alexandre IV.* succéda à la place d'*Innocent IV.* & à tous ses desseins. Il ne put réussir avec le frère du roi de France *St. Louis* ; ce roi malheureusement venait d'épuiser la France par sa croisade & par sa rançon en Egypte , & il dépensait le peu qui lui restait à rebâtir en Palestine les murailles de quelques villes sur la côte , villes bientôt perdues pour les chrétiens.

Le pape *Alexandre IV.* commence par citer pardevant lui *Manfreddo* ; il en était en droit par les loix des fiefs , puisque ce prince était son vassal. Mais ce droit ne pouvant être que celui du plus fort , il n'y avait pas d'apparence qu'un vassal armé comparût devant son seigneur.

*Alexandre* était à Naples, dont ses intrigues lui avaient ouvert les portes. Il négocia avec son vassal qui était dans la Pouille; il pria le St. Père de lui envoyer un cardinal pour traiter avec lui. La cour du pape décida : *id non convenire sanctæ sedis honori, ut cardinales isto modo mittantur*, qu'il ne convenait pas à l'honneur du St. Siègne d'envoyer ainsi des cardinaux.

La guerre civile continua donc; le pape publia une croisade contre *Mainfroi*, comme on en avait publié contre les musulmans, les empereurs & les Albigeois. Il y a bien loin de Naples en Angleterre; cependant cette croisade y fut prêchée; un nonce y alla lever des décimes; ce nonce releva de son vœu le roi *Henri III.* qui avait fait serment d'aller faire la guerre en Palestine, & lui fit faire un autre vœu de fournir de l'argent & des troupes au pape dans sa guerre contre *Manfred*.

*Mathieu Paris* rapporte que le nonce leva cinquante mille livres sterling en Angleterre. A voir les Anglais d'aujourd'hui, on ne croirait pas que leurs ancêtres aient pu être si imbécilles. La cour papale, pour extorquer cet argent, flattait le roi de la couronne de Naples pour le prince *Edmond* son fils; mais dans le même tems elle négociait avec *Charles d'Anjou*, toujours prête à donner les deux Siciles à qui les voudrait payer le plus chèrement. Toutes ces négociations échouèrent pour lors; le pape dissipa l'argent qu'il avait levé en Angleterre pour la croisade, & ne la fit point; *Manfred* régna, & *Alexandre IV.* mourut, sans avoir réussi à rien qu'à extorquer de l'argent de l'Angleterre.

Un savetier devenu pape sous le nom d'*Urbain IV.* continua ce que ses prédécesseurs avaient commencé. Ce savetier était de Troyes en Champagne; son prédécesseur avait fait prêcher une croisade en Angleterre contre les deux Siciles; celui-ci en fit prêcher une en France; il prodigua des indulgences plénières, mais il ne put avoir que peu d'argent & quelques soldats, qu'un comte de

Flandre, gendre de *Charles d'Anjou*, conduisit en Italie. *Charles* accepta enfin la couronne de Naples & de Sicile; le roi *St. Louis* y consentit; mais *Urbain IV.* mourut, sans avoir pu voir les commencemens de cette révolution.

Voilà trois papes qui consument leur vie à persécuter en vain *Manfred*; un Languedocien (*Clément IV.*) sujet de *Charles d'Anjou*, termina ce que les autres avaient entrepris, & eut l'honneur d'avoir son maître pour son vassal. Ce comte d'Anjou, *Charles*, possédait déjà la Provence par son mariage, & une partie du Languedoc; mais ce qui augmentait sa puissance, c'était d'avoir soumis la ville de Marseille. Il avait encor une dignité qu'un homme habile pouvait faire valoir, c'était celle de sénateur unique de Rome; car les Romains défendaient toujours leur liberté contre les papes: ils avaient depuis cent ans créé cette dignité de sénateur unique, qui faisait revivre les droits des anciens tribuns. Le sénateur était à la tête du gouvernement municipal, & les papes qui donnaient si libéralement des couronnes, ne pouvaient mettre un impôt sur les Romains; ils étaient ce qu'un électeur est dans la ville de Cologne. *Clément* ne donna l'investiture à son ancien maître, qu'à condition qu'il renoncerait à cette dignité au bout de trois ans, qu'il paierait trois mille onces d'or au St. Siège chaque année, pour la mouvance du royaume de Naples, & que, si jamais le paiement était différé plus de deux mois, il serait excommunié. *Charles* souscrivit aisément à ces conditions & à toutes les autres. Le pape lui accorda la levée d'un décime sur les biens ecclésiastiques de France. Il part avec de l'argent & des troupes, se fait couronner à Rome, livre bataille à *Mainfroi*, dans les plaines de Bénévent, & est assez heureux pour que *Mainfroi* soit tué en combattant. Il usa durement de la victoire, & parut aussi cruel que son frère *St. Louis* était humain. Le légat empêcha qu'on ne donnât la sépulture à *Mainfroi*. Les rois ne se

vengent que des vivans ; l'église se vengeait des vivans & des morts.

Cependant le jeune *Conradin*, véritable héritier du royaume de Naples, était en Allemagne pendant cet interrègne qui la désolait ; & pendant qu'on lui ravissait le royaume de Naples, ses partisans l'excitent à venir défendre son héritage. Il n'avait encor que quinze ans. Son courage était au dessus de son âge. Il se met avec le duc d'Autriche son parent, à la tête d'une armée & vient soutenir ses droits. Les Romains étaient pour lui. *Conradin* excommunié, est reçu à Rome, aux acclamations de tout le peuple, dans le tems même que le pape n'osait approcher de sa capitale.

On peut dire que toutes les guerres de ce siècle, la plus juste était celle que faisait *Conradin* ; elle fut la plus infortunée. Le pape fit prêcher la croisade contre lui, ainsi que contre les Turcs. Ce prince est défait & pris dans la Pouille, avec son parent *Frédéric*, duc d'Autriche. *Charles d'Anjou* qui devait honorer leur courage, les fit condamner par des jurisconsultes. La sentence portait qu'ils méritaient la mort pour avoir pris les armes contre l'église. Ces deux princes furent exécutés publiquement à Naples par la main du bourreau. Le pape *Clément IV.* auquel on semblait les sacrifier, n'osa approuver cette barbarie, d'autant plus exécrationnable qu'elle était revêue des formes de la justice. Je ne puis assez m'étonner que *Saint Louis* n'ait jamais fait de reproches à son frère d'une action si déshonorante ; lui que des Egyptiens avaient épargné dans une circonstance bien moins favorable ! il devait condamner plus qu'un autre la férocité de *Charles d'Anjou*. Le vainqueur, au lieu de ménager les Napolitains, les irrita par des oppressions ; ses Provençaux & lui furent en horreur.

C'est une opinion générale, qu'un gentilhomme de Sicile, nommé *Jean de Procida*, déguisé en cordelier, trama cette fameuse conspiration, par laquelle tous les



Français devaient être égorgés à la même heure le jour de Pâques , au son de la cloche de vêpres. Il est sûr que ce *Jean de Procida* avait en Sicile préparé tous les esprits à une révolution , qu'il avait passé à Constantinople & en Arragon , & que le roi d'Arragon *Pierre* , gendre de *Mainfroi* , s'était ligué avec l'empereur Grec , contre *Charles d'Anjou* : mais il n'est guère vraisemblable qu'on eût tramé précisément la conspiration des *vêpres siciliennes*. Si le complot avait été formé , c'était dans le royaume de Naples qu'il fallait principalement l'exécuter ; & cependant aucun Français n'y fut tué. *Malespina* raconte qu'un Provençal , nommé *Droguet* , violait une femme dans Palerme le lendemain de Pâques , dans le tems que le peuple allait à vêpres. La femme cria , le peuple accourut , on tua le Provençal. Ce premier mouvement d'une vengeance particulière anima la haine générale. Les Siciliens , excités par *Jean de Procida* & par leur fureur , s'écrièrent qu'il fallait massacrer les ennemis. On fit main-basse à Palerme sur tout ce qu'on trouva de Provençaux. La même rage qui était dans tout les cœurs , produisit ensuite le même massacre dans le reste de l'isle. On dit qu'on éventrait les femmes grosses pour en arracher les enfans à demi-formés , & que les religieux même massacraient leurs pénitentes Provençales. Il n'y eut , dit-on , qu'un gentilhomme nommé *des Forceilleis* , qui échappa. Cependant il est certain que le gouverneur de Messine avec sa garnison , se retira de l'isle dans le royaume de Naples.

Le sang de *Couradin* fut ainsi vengé , mais sur d'autres que sur celui qui l'avait répandu. Les *vêpres siciliennes* attirèrent encor de nouveaux malheurs à ces peuples , qui nés dans le climat le plus fortuné de la terre , n'en étaient que plus méchans & plus misérables. Il est tems de voir quels nouveaux désastres furent produits dans ce même siècle par l'abus des croisades & par celui de la religion.

## CHAPITRE VINGTIÈME.

*De la croisade contre les Languedociens.*

LES querelles sanglantes de l'empire & du sacerdoce , les richesses des monastères , l'abus que tant d'évêques avaient fait de leur puissance temporelle , devaient tôt ou tard révolter les esprits , & leur inspirer une secrète indépendance. *Arnaud de Brescia* avait osé exciter les peuples jusques dans Rome , à secouer le joug. On raisonna beaucoup en Europe sur la religion , dès le tems de *Charlemagne*. Il est très-certain que les Francs & les Germains ne connaissaient alors ni images , ni reliques , ni transsubstantiation. Il se trouva ensuite des hommes qui ne voulurent de loi que l'évangile , & qui prêchèrent à-peu-près les mêmes dogmes que tiennent aujourd'hui les protestans. On les nommait *Vaudois* , parce qu'il y en avait beaucoup dans les vallées du Piémont ; *Albigéois* , à cause de la ville d'Albi ; *bons hommes* par la régularité dont ils se piquaient ; enfin *manichéens* , du nom qu'on donnait alors en général aux hérétiques. On fut étonné vers la fin du douzième siècle que le Languedoc en parût tout rempli.

Dès l'an 1198 , le pape *Innocent III.* délégua deux simples moines de Cîteaux pour juger les hérétiques :  
» Nous mandons , dit-il , aux princes , aux comtes & à  
» tous les seigneurs de votre province , de les assister  
» puissamment contre les hérétiques , par la puissance  
» qu'ils ont reçue pour la punition des méchans : en sorte  
» qu'après que frère *Rainier* aura prononcé l'excommu-  
» nication contr'eux , les seigneurs confisquent leurs  
» biens , les bannissent de leurs terres. & les punissent  
» plus sévèrement , s'ils osent y résister. Or , nous avons  
» donné pouvoir à frère *Rainier* d'y contraindre les sei-

» gneurs par excommunication & par interdits sur leurs  
» biens, &c. » Ce fut le premier fondement de l'inquisition.

Un abbé de Cîteaux fut nommé ensuite avec d'autres moines pour aller faire à Toulouse ce que l'évêque devait y faire. Ce procédé indigna le comte de Foix & tous les princes du pays, déjà seduits par les réformateurs, & irrités contre la cour de Rome.

La secte était en grande partie composée d'une bourgeoisie réduite à l'indigence par le long esclavage dont on sortait à peine, & encor par les croisades. L'abbé de Cîteaux paraissait avec l'équipage d'un prince. Il voulut en vain parler en apôtre. Le peuple lui criait, *Quittez le luxe ou le sermon*. Un Espagnol, évêque d'Osma, très homme de bien, qui était alors à Toulouse, conseilla aux inquisiteurs de renoncer à leurs équipages somptueux, de marcher à pied, de vivre austèrement & d'imiter les Albigeois pour les convertir. *St. Dominique*, qui avait accompagné cet évêque, donna l'exemple avec lui de cette vie apostolique, & parut souhaiter alors qu'on n'employât jamais d'autres armes contre les erreurs. Mais *Pierre de Castelnau*, l'un des inquisiteurs, fut accusé de se servir des armes qui lui étaient propres, en soulevant secrètement quelques seigneurs voisins contre le comte de Toulouse, & en suscitant une guerre civile. Cet inquisiteur fut assassiné. Le soupçon tomba sur le comte de Toulouse.

Le pape *Innocent III.* ne balança pas à délier les sujets du comte de Toulouse de leur serment de fidélité. C'est ainsi qu'on traitait les descendants de ce *Raimond de Toulouse*, qui avait le premier servi la chrétienté dans les croisades.

Le comte, qui savait ce que pouvait quelquefois une bulle, se soumit à la satisfaction qu'on exigea de lui. Un des légats du pape nommé *Milon*, lui commande de le venir trouver à Valence, de lui livrer sept châteaux qu'il

possédait en Provence, de se croiser lui-même contre les Albigeois ses sujets, de faire amende honorable. Le comte obéit à tout. Il parut devant le légat nud jusqu'à la ceinture, nuds pieds, nuds jambes, revêtu d'un simple caleçon à la porte de l'église de *St. Gilles*; là, un diacre lui met une corde au cou, & un autre diacre le fouetta, tandis que le légat tenait un bout de la corde, après quoi on fit prosterner le prince à la porte de cette église pendant le dîner du légat.

On voyait d'un côté le duc de Bourgogne, le comte de Nevers, *Simon*, comte de Monfort, les évêques de Sens, d'Autun, de Nevers, de Clermont, de Lisieux, de Bayeux, à la tête de leurs troupes, & le malheureux comte de Toulouse au milieu d'eux comme leur ôtage: de l'autre côté, des peuples animés par le fanatisme de la persuasion. La ville de Béziers voulut tenir contre les croisés. On égorgea tous les habitans, réfugiés dans une église. La ville fut réduite en cendres. Les citoyens de Carcassonne, effrayés de cet exemple, implorèrent la miséricorde des croisés. On leur laissa la vie. On leur permit de sortir presque nuds de leur ville, & on s'empara de tous leurs biens.

On donnait au comte *Simon de Montfort* le nom de *Macabée*, de *défenseur de l'église*. Il se rendit maître d'une grande partie du pays, s'assurant des châteaux des seigneurs suspects, attaquant ceux qui ne se mettaient pas entre ses mains, poursuivant les hérétiques qui osaient se défendre. Les écrivains ecclésiastiques racontent eux-mêmes, que *Simon de Montfort* ayant allumé un bûcher pour ces malheureux, il y en eut cent quarante qui coururent, en chantant des psaumes, se précipiter dans les flammes. Le jésuite *Daniel*, en parlant de ces infortunés dans son histoire de France, les appelle *infâmes & détestables*. Il est bien évident que des hommes qui volaient ain si au martyre, n'avaient point de mœurs infâmes. Il n'y a sans doute de détestable que la barbarie avec laquelle

on

on les traita , & il n'y a d'infame que les paroles de *Daniel*. On peut seulement déplorer l'aveuglement de ces malheureux , qui croyaient que DIEU les récompenserait , parce que des moines les faisaient brûler.

L'esprit de justice & de raison qui s'est introduit depuis dans le droit public de l'Europe , a fait voir enfin qu'il n'y avait rien de plus injuste que la guerre contre les Albigeois. On n'attaquait point des peuples rebelles à leur prince ; c'était le prince même qu'on attaquait pour le forcer à détruire ses peuples. Que dirait-on aujourd'hui , si quelques évêques venaient assiéger l'électeur de Saxe ou l'électeur Palatin , sous prétexte que les sujets de ces princes ont impunément d'autres cérémonies que les sujets de ces évêques ?

En dépeuplant le Languedoc , on dépouillait le comte de Toulouse. Il ne s'était défendu que par les négociations. Il alla trouver encor dans St. Gilles les légats , les abbés qui étaient à la tête de cette croisade. Il pleura devant eux. On lui répondit que ses larmes venaient de fureur. Le légat lui laissa le choix , ou de céder à *Simon de Montfort* , tout ce que ce comte avait usurpé , ou d'être excommunié. Le comte de Toulouse eut du moins le courage de choisir l'excommunication. Il se réfugia chez *Pierre II.* roi d'Arragon , son beau-frère , qui prit sa défense ; & qui avait presque autant à se plaindre du chef des croisés que le comte de Toulouse.

Cependant l'ardeur de gagner des indulgences & des richesses , multipliait les croisés. Les évêques de Paris , de Lisieux , de Bayeux accourent au siège de Lavaur. On y prit prisonniers quatre-vingts chevaliers avec le seigneur de cette ville , que l'on condamna tous à être pendus ; mais les fourches patibulaires étant rompues , on abandonna ces captifs aux croisés , qui les massacrèrent. On jeta dans un puits la sœur du seigneur de Lavaur , & on brûla autour du puits trois cents habitans qui ne voulurent pas renoncer à leurs opinions.

Le prince *Louis*, qui fut depuis le roi *Louis VIII.* se joignit à la vérité aux croisés pour avoir part aux dépouilles ; mais *Simon de Montfort* écarta bientôt un compagnon qui eût été son maître.

C'était l'intérêt des papes de donner ces pays à *Montfort* ; & le projet en était si bien formé, que le roi d'Arragon ne put jamais par sa médiation obtenir la moindre grace. Il paraît qu'il n'arma que quand il ne put s'en dispenser.

La bataille qu'il livra aux croisés auprès de Toulouse, dans laquelle il fut tué, passa pour une des plus extraordinaires de ce monde. Une foule d'écrivains répète que *Simon de Montfort* avec huit cents hommes de cheval seulement & mille fantassins, attaqua l'armée du roi d'Arragon & du comte de Toulouse, qui faisaient le siège de Muret. Ils disent que le roi d'Arragon avait cent mille combattans, & que jamais il n'y eut une déroute plus complète. Ils disent que *Simon de Montfort*, l'évêque de Toulouse & l'évêque de Cominge divisèrent leur armée en trois corps en l'honneur de la sainte Trinité.

Mais quand on a cent mille ennemis en tête, va-t-on les attaquer avec dix huit cents hommes en pleine campagne, & divise-t-on une si petite troupe en trois corps ? C'est un miracle, disent quelques écrivains ; mais les gens de guerre qui lisent de telles aventures, les appellent des absurdités.

Plusieurs historiens assurent que *St. Dominique* était à la tête des troupes un crucifix de fer à la main, encourageant les croisés au carnage. Ce n'était pas là la place d'un saint ; & il faut avouer que si *Dominique* était confesseur, le comte de Toulouse était martyr.

Après cette victoire, le pape tint un concile général à Rome. Le comte de Toulouse vint y demander grace. Je ne puis découvrir sur quel fondement il espérait qu'on lui rendrait ses états. Il fut trop heureux de ne pas perdre sa liberté. Le concile même porta la miséricorde jusqu'à

statuer qu'il jouirait d'une pension de quatre cents marcs ou marques d'argent. Si ce sont des marcs, c'est à-peu-près vingt mille francs de nos jours ; si ce sont des marques, c'est environ douze cents francs. Le dernier est plus probable, attendu que moins on lui donnait d'argent, plus il en restait pour l'église.

Quand *Innocent III.* fut mort, *Raimond de Toulouse* ne fut pas mieux traité. Il fut assiégé dans sa capitale par *Simon de Montfort* ; mais ce conquérant y trouva le terme de ses succès & de sa vie. Un coup de pierre écrasa cet homme, qui en faisant tant de mal avait acquis tant de renommée.

Il avait un fils à qui le pape donna tous les droits du père ; mais le pape ne put lui donner le même crédit. La croisade contre le Languedoc ne fut plus que languissante. Le fils du vieux *Raimond*, qui avait succédé à son père, était excommunié comme lui. Alors le roi de France *Louis VIII.* se fit céder par le jeune *Montfort* tous ces pays que *Montfort* ne pouvait garder ; mais la mort arrêta *Louis VIII.* au milieu de ses conquêtes.

Le règne de *St. Louis*, neuvième du nom, commença malheureusement par cette horrible croisade contre des chrétiens ses vassaux. Ce n'était pas par des croisades que ce monarque était destiné à se couvrir de gloire. La reine *Blanche de Castille* sa mère, femme dévouée au pape, Espagnole, frémissant au nom d'hérétique, & tutrice d'un pupille à qui les dépouilles des opprimés devaient revenir, prêta le peu qu'elle avait de forces à un frère de *Montfort* pour achever de saccager le Languedoc ; le jeune *Raimond* se défendit. On fit une guerre semblable à celle que nous avons vue dans les Cévennes. Les prêtres ne pardonnaient jamais aux Languedociens, & ceux-ci n'épargnaient point les prêtres. Tout prisonnier fut mis à mort pendant deux années, toute place rendue fut réduite en cendres.

Enfin la régente *Blanche* qui avait d'autres ennemis ,

& le jeune *Raimond* las des massacres , & épuisé de pertes , firent la paix à Paris. Un cardinal de *St. Ange* fut l'arbitre de cette paix , & voici les loix qu'il donna , & qui furent exécutées.

Le comte de Toulouse devait payer dix mille marcs ou marques aux églises du Languedoc , entre les mains d'un receveur dudit cardinal , deux mille aux moines de Cîteaux immensément riches, cinq cents aux moines de Clervaux , plus riches encor , & quinze cents à d'autres abbayes. Il devait aller faire pendant cinq ans la guerre aux Sarrazins & aux Turcs , qui assurément n'avaient point fait la guerre à *Raimond*. Il abandonnait au roi , sans nulle récompense , tous ses états en-deçà du Rhône ; car ce qu'il possédait en-delà était terre de l'empire. Il signa son dépouillement , moyennant quoi il fut reconnu par le cardinal *St. Ange* , & par un légat , non-seulement pour être bon catholique , mais pour l'avoir toujours été. On le conduisit seulement pour la forme en chemise & nuds pieds devant l'autel de l'église de Notre - Dame de Paris. Là , il demanda pardon à la Vierge ; apparemment qu'au fond de son cœur il demandait pardon d'avoir signé un si infame traité.

Rome ne s'oublia pas dans le partage des déponilles. *Raimond le Jeune* , pour obtenir le pardon de ses péchés , céda aux papes à perpétuité le comtat Venaissin qui est en-delà du Rhône. Cette cession était nulle par toutes les loix de l'empire : le comtat était un fief impérial , & il n'était pas permis de donner son fief à l'église , sans le consentement de l'empereur & des états. Mais où sont les possessions qu'on ne se soit appropriées que par les loix ? Aussi bientôt après cette extorsion , l'empereur *Frédéric II.* rendit au comte de Toulouse ce petit pays d'Avignon que le pape lui avait ravi ; il fit justice comme souverain , & sur-tout comme souverain outragé. Mais lorsqu'ensuite *St. Louis* , & son fils *Philippe le Hardi* , se furent mis en possession des états des comtes de Tou-



louse, *Philippe* remit aux papes le comtat Venaisin , qu'ils ont toujours conservé par la libéralité des rois de France. La ville & le territoire d'Avignon n'y furent point compris. Elle passa dans la branche de France d'*Anjou* qui régnait à Naples, & y resta jusqu'au tems où la malheureuse reine *Jeanne de Naples* fut obligée enfin de céder Avignon pour quatre-vingt mille florins, qui ne lui furent jamais payés. Tels sont en général les titres de possessions. Tel a été notre droit public.

Ces croisades contre le Languedoc durèrent vingt années. La seule envie de s'emparer du bien d'autrui les fit naître, & produisit en même tems l'inquisition. Ce nouveau fléau inconnu auparavant chez toutes les religions du monde, reçut la première forme en 1204 sous le pape *Innocent III*. Elle fut établie en France dès l'année 1229 sous *St. Louis*. Un concile à Toulouse commença dans cette année par défendre aux chrétiens laïques de lire l'ancien & le nouveau testament. C'était insulter au genre humain que d'oser lui dire ; Nous voulons que vous ayez une croyance, & nous ne voulons pas que vous lisiez le livre sur lequel cette croyance est fondée.

Dans ce concile on fit brûler les ouvrages d'*Aristote*, c'est-à-dire, deux ou trois exemplaires qu'on avait apportés de Constantinople dans les premières croisades, livres que personne n'entendait, & sur lesquels on s'imaginait que l'hérésie des Languedociens était fondée. Des conciles suivans ont mis *Aristote* presque à côté des pères de l'église. C'est ainsi que vous verrez dans ce vaste tableau des démenées humaines les sentimens des théologiens, les superstitions des peuples, le fanatisme, variés sans cesse, mais toujours constans à plonger la terre dans l'abrutissement & la calamité, jusqu'au tems où quelques académies, quelques sociétés éclairées ont fait rougir nos contemporains de tant de siècles de barbarie.

Mais ce fut bien pis en 1237, quand le roi eut la

faiblesse de permettre qu'il y eût dans son royaume un grand inquisiteur nommé par le pape. Ce fut le cordelier *Robert* qui exerça ce pouvoir nouveau, d'abord dans Toulouse, & ensuite dans d'autres provinces.

Si ce *Robert* n'eût été qu'un fanatique, il y aurait du moins dans son ministère une apparence de zèle, qui eût excusé ses fureurs aux yeux des simples : mais c'était un apostat qui conduisait avec lui une femme perdue ; & pour mettre le comble à l'horreur de son ministère, cette femme était elle-même hérétique. C'est ce que rapportent *Matthieu Paris*, & *Mousk*, & ce qui est prouvé dans le *Spicilegium* de *Luc d'Acheri*.

Le roi *St. Louis* eut le malheur de lui permettre d'exercer ses fonctions d'inquisiteur à Paris, en Champagne, en Bourgogne & en Flandre. Il fit accroire au roi qu'il y avait une secte nouvelle qui infectait secrètement ces provinces. Ce monstre fit brûler sur ce prétexte, qui-conque étant sans crédit, & étant suspect, ne voulut pas se racheter de ses persécutions. Le peuple souvent bon juge de ceux qui en imposent aux rois, ne l'appellait que *Robert le B. . . (a)*. Il fut enfin reconnu ; ses iniquités & ses infamies furent publiques ; mais ce qui vous indignera, c'est qu'il ne fut condamné qu'à une prison perpétuelle ; & ce qui pourrait encor vous indigner, c'est que le jésuite *Daniel* ne parle point de cet homme dans son histoire de France.

C'est donc ainsi que l'inquisition commença en Europe ; elle ne méritait pas un autre berceau. Vous sentez assez que c'est le dernier degré d'une barbarie brutale & absurde, de maintenir par des délateurs & des bourreaux, la religion d'un DIEU que des bourreaux firent périr. Cela est presque aussi contradictoire, que d'attirer à soi les trésors des peuples & des rois, au nom de ce même DIEU qui naquit & qui vécut dans la pauvreté.

(a) On commençait alors à donner ce nom indifféremment aux sodomistes & aux hérétiques.

Vous verrez dans un chapitre à part ce qu'a été l'inquisition en Espagne, & ailleurs, & jusqu'à quel excès la barbarie & la rapacité de quelques hommes ont abusé de la simplicité des autres.

## CHAPITRE VINGT-UNIEME.

*Etat de l'Europe au treizième siècle.*

Nous avons vu que les croisades épuisèrent l'Europe d'hommes & d'argent, & ne la civilisèrent pas. L'Allemagne fut dans une entière anarchie depuis la mort de *Frédéric II*. Tous les seigneurs s'emparèrent à l'envi des revenus publics attachés à l'empire; de sorte que quand *Rodolphe de Habsbourg* fut élu en 1273, on ne lui accorda que des soldats, avec lesquels il conquit l'Autriche sur *Ottocare*, qui l'avait enlevée à la maison de *Bavière*.

C'est pendant l'inter règne qui précéda l'élection de *Rodolphe*, que le Dannemarck, la Pologne, la Hongrie, s'affranchissent entièrement des légères redevances qu'elles payaient aux empereurs, quand ceux-ci étaient les plus forts.

Mais c'est aussi dans ce tems-là que plusieurs villes établissent leur gouvernement municipal qui dure encor. Elles s'allient entr'elles pour se défendre des invasions des seigneurs. Les villes anféatiques, comme Lubeck, Cologne, Brunsvick, Dantzick, auxquelles quatre-vingts autres se joignent avec le tems, forment une république commerçante dispersée dans plusieurs états différens. Les austruës s'établissent; ce sont des arbitres de convention entre les seigneurs, comme entre les villes: ils tiennent lieu des tribunaux & des loix qui manquaient en Allemagne.

L'Italie se forme sur un plan nouveau avant *Rodolphe de Habsbourg*, & sous son règne beaucoup de villes deviennent libres. Il leur confirma cette liberté à prix d'argent. Il paraissait alors que l'Italie pouvait être pour jamais détachée de l'Allemagne.

Tous les seigneurs Allemands, pour être plus puissans s'étaient accordés à vouloir un empereur qui fût faible. Les quatre princes & les trois archevêques qui peu-à-peu s'attribuèrent à eux seuls le droit d'élection, n'avaient choisi de concert avec quelques autres princes *Rodolphe de Habsbourg* pour empereur, que parce qu'il était sans états considérables. C'était un seigneur Suisse qui s'était fait redouter comme un de ces chefs que les Italiens appelaient *condottieri*. Il avait été le champion de l'abbé de St. Gall contre l'évêque de Bâle, dans une petite guerre pour quelques tonneaux de vin. Il avait secouru la ville de Strasbourg. Sa fortune était si peu proportionnée à son courage, qu'il fut quelque tems grand maître-d'hôtel de ce même *Ottocare* roi de Bohême, qui depuis pressé de lui rendre hommage, répondit *qu'il ne lui devait rien, & qu'il lui avait payé ses gages*. Les princes d'Allemagne ne prévoyaient pas alors que ce même *Rodolphe* serait le fondateur d'une maison long-tems la plus florissante de l'Europe, & qui a été quelquefois sur le point d'avoir dans l'empire la même puissance que *Charlemagne*. Cette puissance fut long-tems à se former; & sur-tout à la fin de ce treizième siècle, & au commencement du quatorzième, l'empire n'avait sur l'Europe aucune influence.

La France eût été heureuse sous un souverain tel que *St. Louis*, sans ce funeste préjugé des croisades qui causa ses malheurs, & qui le fit mourir sur les sables d'Afrique. On voit par le grand nombre de vaisseaux équipés pour ces expéditions fatales, que la France eût pu avoir aisément une grande marine commerçante. Les statuts de *St. Louis* pour le commerce, une nouvelle police établie

par lui dans Paris , sa pragmatique sanction qui assura la discipline de l'église gallicane , ses quatre grands baillages auxquels ressortissaient les jugemens de ses vassaux , & qui sont l'origine du parlement de Paris ; ses réglemens & sa fidélité sur les monnoies ; tout fait voir que la France aurait pu alors être florissante.

Quant à l'Angleterre , elle fut sous *Edouard I.* aussi heureuse que les mœurs du tems pouvaient le permettre. Le pays de Galles lui fut réuni ; elle subjuguâ l'Ecosse , qui reçut un roi de la main d'*Edouard*. Les Anglais à la vérité , n'avaient plus la Normandie , ni l'Anjou ; mais ils possédaient toute la Guienne. Si *Edouard I.* n'eut qu'une petite guerre passagère avec la France , il le faut attribuer aux embarras qu'il eut toujours chez lui , soit quand il soumit l'Ecosse , soit quand il la perdit à la fin.

Nous donnerons un article particulier & plus étendu à l'Espagne , que nous avons laissée depuis long-tems en proie aux Sarrazins. Il reste ici à dire un mot de Rome.

La papauté fut vers le treizième siècle dans le même état où elle était depuis si long-tems. Les papes mal affermis dans Rome , n'ayant qu'une autorité chancelante en Italie , & à peine maîtres de quelques places dans le patrimoine de *St. Pierre* , & dans l'Ombrie , donnaient toujours des royaumes & jugeaient les rois.

En 1283 le pape *Nicolas* jugea solennellement à Rome les démêlés du roi de Portugal & de son clergé. Nous avons vu qu'en 1283 le pape *Martin IV.* déposa le roi d'Arragon , & donna ses états au roi de France , qui ne put mettre la bulle du pape à exécution. *Boniface VIII.* donna la Sardaigne & la Corse à un autre roi d'Arragon , *Jacques* surnommé *le Juste*.

Vers l'an 1300 , lorsque la succession au royaume d'Ecosse était contestée , le pape *Boniface VIII.* ne manqua pas d'écrire au roi *Edouard* : « Vous devez savoir que » c'est à nous à donner un roi à l'Ecosse , qui a toujours » de plein droit appartenu & appartient encor à l'église

» romaine : que si vous y prétendez avoir quelque droit ,  
» envoyez-nous vos procureurs , & nous vous rendrons  
» justice ; car nous réservons cette affaire à nous. »

Lorsque vers la fin du treizième siècle quelques princes déposèrent *Adolphe de Nassau* , successeur du premier prince de la maison d'*Autriche* , fils de *Rodolphe* , ils supposèrent une bulle du pape pour déposer *Nassau*. Ils attribuaient au pape leur propre pouvoir. Ce même *Boniface* , apprenant l'élection d'*Albert* , écrit aux électeurs :  
» Nous vous ordonnons de dénoncer qu'*Albert* qui se  
» dit roi des Romains , comparaisse devant nous pour se  
» purger du crime de lèze-majesté & de l'excommuni-  
» cation encourue. »

On sait qu'*Albert* d'*Autriche* , au lieu de comparaître , vainquit *Nassau* , le tua dans la bataille auprès de Spire , & que *Boniface* après lui avoir prodigué les excommunications , lui prodigua les bénédictions , quand ce pape en 1303 eut besoin de lui contre *Philippe le Bel*. Alors il supplée , par la plénitude de sa puissance , à l'irrégularité de l'élection d'*Albert* ; il lui donne dans sa bulle le royaume de France , *qui de droit appartenait* , dit-il , *aux empereurs*. C'est ainsi que l'intérêt change ses démarches , & emploie à ses fins le sacré & le profane. (a)

D'autres têtes couronnées se soumettaient à la juridiction papale. *Marie* femme de *Charles le Boiteux* roi de Naples , qui prétendait au royaume de Hongrie , fit plaider sa cause devant le pape & ses cardinaux ; & le pape lui adjugea le royaume par défaut. Il ne manquait à la sentence qu'une armée.

L'an 1329 , *Christophe* roi de Dannemarck ayant été déposé par la noblesse & par le clergé , *Magnus* roi de Suède demande au pape la Scanie & d'autres terres. *Le royaume du Dannemarck* , dit-il dans sa lettre , *ne dépend , comme vous le savez , très-saint père , que de l'église romaine , à laquelle il paie tribut , & non de l'em-*

(a) Voyez le chapitre de *Philippe le Bel*.

pire. Le pontife que ce roi de Suède implorait , & dont il reconnoissoit la juridiction temporelle sur tous les rois de la terre , était *Jacques Fournier* , *Benoît XII.* résidant à Avignon ; mais le nom est inutile ; il ne s'agit que de faire voir que tout prince qui voulait usurper ou recouvrer un domaine , s'adressait au pape comme à son maître. *Benoît* prit le parti du roi de Dannemarck , & répondit , *qu'il ne ferait justice de ce monarque que quand il l'aurait cité à comparaître devant lui , selon les anciens usages.*

La France ; comme nous le verrons , n'avait pas pour *Boniface VIII.* une pareille déférence. Au reste il est assez connu que ce pontife institua le jubilé , & ajouta une seconde couronne à celle du bonnet pontifical , pour signifier les deux puissances. *Jean XXII.* les surmonta depuis d'une troisième. Mais *Jean* ne fit point porter devant lui les deux épées nues que faisait porter *Boniface* en donnant des indulgences.

On passa dans ce treizième siècle de l'ignorance sauvage à l'ignorance scholastique. *Albert* , surnommé *le Grand* , enseignait les principes du chaud , du froid , du sec & de l'humide. Il enseignait aussi la politique suivant *les règles de l'astrologie & de l'influence des astres* , & la morale suivant *la logique d'Aristote.*

Souvent les institutions les plus sages ne furent dues qu'à l'aveuglement & à la faiblesse. Il n'y a guère dans l'église de cérémonie plus noble , plus pompeuse , plus capable d'inspirer la piété aux peuples , que la fête du St. Sacrement. L'antiquité n'en eut guère dont l'appareil fût plus auguste. Cependant , qui fut la cause de cet établissement ? Une religieuse de Liège nommée *Moncornillon* , qui s'imaginait voir toutes les nuits un trou à la lune. Elle eut ensuite une révélation qui lui apprit que la lune signifiait l'église , & le trou une fête qui manquait. Un moine nommé *Jean* , composa avec elle l'office du St. Sacrement ; la fête s'en établit à Liège , & *Urbain IV.* l'adopta pour toute l'église.

Au douzième siècle les moines noirs & les blancs formaient deux grandes factions , qui partageaient les villes à-peu-près comme les factions bleues & vertes partagèrent les esprits dans l'empire Romain. Ensuite , lorsqu'au treizième siècle les mendiants eurent du crédit , les blancs & les noirs se réunirent contre ces nouveaux venus , jusqu'à ce qu'enfin la moitié de l'Europe s'est élevée contr'eux tous. Les études des scholastiques étaient alors & sont demeurées presque jusqu'à nos jours des systèmes d'absurdités , tels que si on les imputait aux peuples de la Trapobane , nous croirions qu'on les calomnie. On agitait , *si DIEU peut produire la nature universelle des choses & la conserver , sans qu'il y ait des choses. Si DIEU peut être dans un prédicat , s'il peut communiquer la faculté de créer , rendre ce qui est fait non fait , changer une femme en fille ; si chaque personne divine peut prendre la nature qu'elle veut ; si DIEU peut être scarabée & citrouille ; si le père produit le fils par l'intellect ou la volonté ou par l'essence , ou par l'attribut , naturellement ou librement ?* Et les docteurs qui résolvaient ces questions s'appelaient le grand , le subtil , l'angélique , l'irréfragable , le solemnel , l'illuminé , l'universel , le profond. Ces docteurs étaient à l'égard des anciens pères ce qu'un faux bel esprit est à un vrai savant.

## CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

*De l'Espagne aux douzième & treizième siècles.*

QUAND le Cid eut chassé les musulmans de Tolède & de Valence à la fin de l'onzième siècle , l'Espagne se trouvait partagée entre plusieurs dominations. Le royaume de Castille comprenait les deux Castilles , Léon , la Galice



& Valence. Le royaume d'Arragon était alors réuni à la Navarre. L'Andaloufie, une partie de la Murcie, Grenade appartenaient aux Maures. Il y avait des comtes de Barcelone qui faisaient hommage aux rois d'Arragon. Le tiers du Portugal était aux chrétiens.

Ce tiers du Portugal que possédaient les chrétiens n'était qu'un comté. Le fils d'un duc de Bourgogne, descendant de *Hugues Capet*, qu'on nomme le comte *Henri*, venait de s'en emparer au commencement du douzième siècle.

Une croisade aurait plus facilement chassé les musulmans de l'Espagne que de la Syrie ; mais il est très-vraisemblable que les princes chrétiens d'Espagne ne voulurent point de ce secours dangereux, & qu'ils aimèrent mieux déchirer eux-mêmes leur patrie, & la disputer aux Maures, que de la voir envahie par des croisés.

*Alphonse surnommé le Batailleur*, roi d'Arragon & de Navarre, prit sur les Maures Sarragosse, qui devint la capitale d'Arragon, & qui ne retourna plus au pouvoir des musulmans.

Le fils du comte *Henri*, que je nomme *Alphonse de Portugal*, pour le distinguer de tant d'autres rois de ce nom, ravit aux Maures Lisbonne, le meilleur port de l'Europe & le reste du Portugal, mais non les Algarves. Il gagna plusieurs batailles, & se fit enfin roi de Portugal.

Cet événement est très-important. Les rois de Castille alors se disaient encor empereurs des Espagnes. *Alphonse*, comte d'une partie du Portugal, était leur vassal quand il était peu puissant ; mais dès qu'il se trouve maître par les armes d'une province considérable, il se fait souverain indépendant. Le roi de Castille lui fit la guerre comme à un vassal rebelle : mais le nouveau roi de Portugal soumit sa couronne au St. Siège, comme les Normans s'étaient rendus vassaux de Rome pour le royaume de Naples. *Eugène III.* confère, donne la dignité de roi à *Alphonse* & à sa postérité, à la charge d'un tribut annuel de deux

livres d'or. Le pape *Alexandre III.* confirme ensuite la donation, moyennant la même redevance. Ces papes donnaient donc en effet les royaumes. Les états du Portugal assemblés à Lamégo, sous *Alphonse*, pour établir les loix de ce royaume naissant, commencèrent par lire la bulle d'*Eugène III.* qui donnait la couronne à *Alphonse* : ils la regardaient donc comme le premier droit de leur souveraineté : c'est donc encor une nouvelle preuve de l'usage & des préjugés de ces siècles. Aucun nouveau prince n'osait se dire souverain, & ne pouvait être reconnu des autres princes, sans la permission du pape ; & le fondement de toute l'histoire du moyen âge, est toujours que les papes se croient seigneurs suzerains de tous les états, sans en excepter aucun, en vertu de ce qu'ils prétendent avoir succédé seuls à JESUS-CHRIST ; & les empereurs Allemans, de leur côté, feignaient de penser, & laissaient dire à leur chancellerie, que les royaumes de l'Europe n'étaient que des démembrements de leur empire, parce qu'ils prétendaient avoir succédé aux *Césars*. Cependant les Espagnols s'occupaient de droits plus réels.

Encor quelques efforts, & les musulmans étaient chassés de ce continent ; mais il fallait de l'union, & les chrétiens d'Espagne se faisaient presque toujours la guerre. Tantôt la Castille & l'Arragon étaient en armes l'une contre l'autre ; tantôt la Navarre combattait l'Arragon : quelquefois ces trois provinces se faisaient la guerre à la fois ; & dans chacun de ces royaumes il y avait souvent une guerre intestine. Il y eut de suite trois rois d'Arragon qui joignirent à cet état la plus grande partie de la Navarre, dont les musulmans occupèrent le reste. *Alphonse le Batailleur*, qui mourut en 1134, fut le dernier de ces rois. On peut juger de l'esprit du tems, & du mauvais gouvernement, par le testament de ce roi, qui laissa ses royaumes aux chevaliers du temple & à ceux de Jérusalem. C'était ordonner des guerres civiles par sa dernière volonté. Heureusement ces chevaliers ne se mirent pas en état de sou-

tenir le testament. Les états d'Arragon toujours libres, élurent pour leur roi *Don Ramire*, frère du roi dernier mort, quoique moine depuis quarante ans, & évêque depuis quelques années. On l'appella *le prêtre roi*, & le pape *Innocent II.* lui donna une dispense pour se marier.

La Navarre dans ces secousses, fut divisée de l'Arragon, & redevint un royaume particulier, qui passa depuis par des mariages aux comtes de Champagne, appartenant à *Philippe le Bel* & à la maison de *France*, ensuite tomba dans celles de *Foix* & d'*Albret*, & est absorbé aujourd'hui dans la monarchie d'Espagne.

Pendant ces divisions les Maures se soutinrent : ils reprirent Valence. Leurs incursions donnèrent naissance à l'ordre de Calatrava. Des moines de Citeaux, assez puissans pour fournir aux frais de la défense de la ville de Calatrava, armèrent leurs frères convers avec plusieurs écuyers, qui combattirent en portant le scapulaire. Bientôt après se forma cet ordre qui n'est plus aujourd'hui ni religieux, ni militaire, dans lequel on peut se marier une fois, & qui ne consiste que dans la jouissance de plusieurs commanderies en Espagne.

Les querelles des chrétiens durèrent toujours, & les mahométans en profitèrent quelquefois. Vers l'an 1197, un roi de Navarre nommé *Don Sanche*, persécuté par les Castillans & les Arragonois, fut obligé d'aller en Afrique implorer le secours du miramolin de l'empire de Maroc ; mais ce qui devait faire une révolution, n'en fit point.

Lorsqu'autrefois l'Espagne entière était réunie sous le roi *Don Rodrigue*, prince peut-être incontinent, mais brave, elle fut subjuguée en moins de deux années : & maintenant qu'elle était divisée entre tant de dominations jalouses, ni les miramolins d'Afrique, ni le roi Maure d'Andalousie, ne pouvaient faire de conquêtes. C'est que les Espagnols étaient plus aguerris, que le pays était hérissé de forteresses, qu'on se réunissait dans les plus grands

dangers , & que les Maures n'étaient pas plus sages que les chrétiens.

Enfin toutes les nations chrétiennes de l'Espagne se réunirent pour résister aux forces de l'Afrique qui tombaient sur eux.

Le miramolin *Mahomed-ben Joseph* avait passé la mer avec près de cent mille combattans , au rapport des historiens , qui ont presque tous exagéré ; on doit toujours rabattre beaucoup du nombre des soldats qu'ils mettent en campagne & de ceux qu'ils tuent , & des trésors qu'ils étalent , & des prodiges qu'ils racontent. Enfin ce miramolin fortifié encor des Maures d'Andalousie , s'assurait de conquérir l'Espagne. Le bruit de ce grand armement avait réveillé quelques chevaliers Français. Les rois de Castille , d'Arragon , de Navarre , se réunirent par le danger. Le Portugal fournit des troupes. Ces deux grandes armées se rencontrèrent dans les défilés de la montagne noire , (1) sur les confins de l'Andalousie & de la province de Tolède. L'archevêque de Tolède était à côté du roi de Castille *Alphonse le Noble* , & portait la croix à la tête des troupes. Le miramolin tenait un sabre dans une main , & l'alcoran dans l'autre. Les chrétiens vainquirent ; & cette journée se célèbre encor tous les ans à Tolède , le 16 Juillet : mais la victoire fut plus illustre qu'utile. Les Maures d'Andalousie furent fortifiés des débris de l'armée d'Afrique , & celle des chrétiens se dissipa bientôt.

Presque tous les chevaliers retournaient chez eux dans ce tems-là après une bataille. On savait se battre , mais on ne savait pas faire la guerre ; & les Maures savaient encor moins cet art que les Espagnols. Ni chrétiens , ni musulmans n'avaient de troupes continuellement rassemblées sous le drapeau.

L'Espagne occupée de ses propres afflictions pendant cinq cents ans , ne commença d'avoir part à celles de l'Europe

(a) La Sierra Morena.

l'Europe que dans le tems des Albigeois. Nous avons vu comment le roi d'Arragon *Pierre I.* fut obligé de secourir ses vassaux du Languedoc & du pays de Foix , qu'on opprimait , sous prétexte de religion ; & comment il mourut en combattant *Montfort*, le ravisseur de son fils & le conquérant du Languedoc. Sa veuve *Marie de Montpellier* , qui était retirée à Rome , plaida la cause de ce fils devant le pape *Innocent III.* & le supplia d'user de son autorité pour le faire remettre en liberté. Il y avait des momens bien honorables pour la cour de Rome. Le pape ordonna à *Simon de Montfort* de rendre cet enfant aux Arragonais , & *Montfort* le rendit. Si les papes avaient toujours usé ainsi de leur autorité , ils eussent été les législateurs de l'Europe.

Ce même roi *Jacques* est le premier des rois d'Arragon , à qui les états aient prêté serment de fidélité. C'est lui qui prit sur les Maures l'île de Majorque ; c'est lui qui les chassa du beau royaume de Valence , pays favorisé de la nature , où elle forme des hommes robustes , & leur donne tout ce qui peut flatter leurs sens. Je ne fais comment tant d'historiens peuvent dire que la ville de Valence n'avait que mille pas de circuit , & qu'il en sortit plus de cinquante mille mahométans. Comment une si petite ville pouvait-elle contenir tant de monde ?

Ce tems semblait marqué pour la gloire de l'Espagne & pour l'expulsion des Maures. Le roi de Castille & de Léon *Ferdinand III.* leur enlevait la célèbre ville de Cordoue , résidence de leurs premiers rois , ville fort supérieure à Valence , dans laquelle ils avaient fait bâtir cette superbe mosquée & tant de beaux palais.

Ce *Ferdinand* , troisième du nom , asservit encor les musulmans de Murcie. C'est un petit pays , mais fertile , & dans lequel les Maures recueillaient beaucoup de soie , dont ils fabriquaient de belles étoffes. Enfin après seize mois de siège , il se rendit maître de Séville , la plus opulente ville des Maures , qui ne retourna plus à leur domi-

nation. La mort mit à fin à ses succès. Si l'apothéose est due à ceux qui ont délivré leur patrie, l'Espagne révère avec autant de raison *Ferdinand*, que la France invoque *St. Louis*. Il fit de sages loix comme ce roi de France ; il établit comme lui de nouvelles juridictions. C'est à lui qu'on attribue le conseil royal de Castille qui subsista toujours depuis lui.

Il eut pour ministre un *Ximenès*, archevêque de Tolède, nom heureux pour l'Espagne, mais qui n'avait rien de commun avec cet autre *Ximenès* qui dans les tems suivans a été régent de Castille.

La Castille & l'Arragon étaient alors des puissances : mais il ne faut pas croire que leurs souverains fussent absolus ; aucun ne l'était en Europe. Les seigneurs en Espagne plus qu'ailleurs, resserraient l'autorité du roi dans des limites étroites. Les Arragonais se souviennent encore aujourd'hui de la formule de l'inauguration de leurs rois. Le grand justicier du royaume prononçait ces paroles au nom des états : *Nos que valemus tanto como vos , y que podemos mas que vos , os hazemos nuestro rey y senor , con tal que guardéis nuestros fueros , se no , no.* « Nous » qui sommes autant que vous , & qui pouvons plus que » vous , nous vous faisons notre roi , à condition que » vous garderez nos loix , sinon , non.

Le grand justicier prétendait que ce n'était pas une vaine cérémonie, & qu'il avait le droit d'accuser le roi devant les états, & de présider au jugement. Je ne vois point pourtant d'exemple qu'on ait usé de ce privilège.

La Castille n'avait guère moins de droits, & les états mettaient des bornes au pouvoir souverain. Enfin on doit juger que dans des pays où il y avait tant de seigneurs , il était aussi difficile aux rois de dompter leurs sujets que de chasser les Maures.

*Alphonse*, surnommé *l'Astronome* ou *le Sage*, fils de *St. Ferdinand*, en fit l'épreuve. On a dit de lui, qu'en étudiant le ciel, il avait perdu la terre. Cette pensée

triviale serait juste , si *Alphonse* avait négligé ses affaires pour l'étude ; mais c'est ce qu'il ne fit jamais. Le même fonds d'esprit qui en avait fait un grand philosophe , en fit un très-bon roi. Plusieurs auteurs l'accusent encor d'athéisme , pour avoir dit , *que s'il avait été du conseil de DIEU , il lui aurait donné de bons avis sur le mouvement des astres*. Ces auteurs ne font pas attention que cette plaisanterie de ce sage prince tombait uniquement sur le système de *Ptolomée* , dont il sentait l'insuffisance & les contrariétés. Il fut le rival des Arabes dans les sciences ; & l'université de Salamanque , établie en cette ville par son père , n'eut aucun personnage qui l'égalât. Ses tables alphonsoïnes sont encor aujourd'hui sa gloire , & la honte des princes qui se font un mérite d'être ignorans ; mais aussi il faut avouer qu'elles furent dressées par des Arabes.

Les difficultés dans lesquelles son règne fut embarrassé , n'étaient pas sans doute un effet des sciences qui rendirent *Alphonse* illustre , mais une suite des dépenses excessives de son père. Ainsi que *St. Louis* avait épuisé la France par ses voyages , *St. Ferdinand* avait ruiné pour un tems la Castille par ses acquisitions même qui coûtèrent alors plus qu'elles ne valurent d'abord.

Après la mort de *St. Ferdinand* , il fallut que son fils résistât à la Navarre & à l'Arragon jaloux.

Cependant tous ces embarras , qui occupaient ce roi philosophe , n'empêchèrent pas que les princes de l'empire ne le demandassent pour empereur ; & s'il ne le fut pas , si *Rodolphe de Habsbourg* fut enfin élu à sa place , il ne faut , me semble , l'attribuer qu'à la distance qui séparait la Castille de l'Allemagne. *Alphonse* montra du moins qu'il méritait l'empire , par la manière dont il gouverna la Castille. Son recueil de loix qu'on appelle *las partidas* , y est encor un des fondemens de la jurisprudence. Il dit dans ces loix , *que le despote arrache l'arbre , & que le sage monarque l'ébranche*.

Ce prince vit dans sa vieillesse son fils *Don Sanche III.* se révolter contre lui ; mais le crime du fils ne fait pas , je crois , la honte du père. Ce *Don Sanche* était né d'un second mariage , & prétendit , du vivant de son père , se faire déclarer son héritier , à l'exclusion des petits-fils du premier lit. Une assemblée de factieux sous le nom d'états , lui défera même la couronne. Cet attentat est une nouvelle preuve de ce que j'ai souvent dit , qu'en Europe il n'y avait point de loix , & que presque tout se décidait , suivant l'occurrence des tems & le caprice des hommes.

*Alphonse le Sage* fut réduit à la douloureuse nécessité de se liguier avec les mahométans contre un fils & des chrétiens rebelles. Ce n'était pas la première alliance des chrétiens avec les musulmans contre d'autres chrétiens ; mais c'était certainement la plus juste.

Le miramolin de Maroc appelé par le roi *Alphonse X.* passa la mer. L'Africain & le Castillan se virent à Zara , sur les confins de Grenade. L'histoire doit perpétuer à jamais la conduite & le discours du miramolin. Il céda la place d'honneur au roi de Castille. *Je vous traite ainsi , dit-il , parce que vous êtes malheureux , & je ne m'unis avec vous que pour venger la cause commune de tous les rois & de tous les pères.* *Alphonse* combattit son fils & le vainquit ; ce qui prouve encor combien il était digne de régner ; mais il mourut après sa victoire.

Le roi de Maroc fut obligé de repasser dans ses états , & *Don Sanche* , fils dénaturé d'*Alphonse* , & usurpateur du trône de ses neveux , régna & même régna heureusement.

La domination Portugaise comprenait alors les Algarves arrachées enfin aux Maures. Ce mot *Algarves* signifie en arabe , *pays fertile*. N'oublions pas encor qu'*Alphonse le Sage* avait beaucoup aidé le Portugal dans cette conquête. Tout cela , ce me semble , prouve invinciblement qu'*Alphonse* n'eut jamais à se repentir d'avoir cultivé les sciences , comme le veulent insinuer des historiens ; qui pour



se donner la réputation équivoque de politiques , affectent de mépriser des arts qu'ils devraient honorer.

*Alphonse le Philosophe* avait oublié si peu le temporel, qu'il s'était fait donner par le pape *Grégoire X.* le tiers de certaines décimes du clergé de Léon & de Castille, droit qu'il a transmis à ses successeurs.

Sa maison fut troublée, mais elle s'affermir toujours contre les Maures. Son petit-fils *Ferdinand IV.* leur enleva alors Gibraltar, qui n'était pas si difficile à conquérir qu'aujourd'hui.

On appelle ce *Ferdinand IV.* *Ferdinand l'Ajourné*, parce que dans un accès de colère il fit, dit-on, jeter du haut d'un rocher deux seigneurs, qui avant d'être précipités, l'ajournèrent à comparaître devant DIEU dans trente jours, & qu'il mourut au bout de ce terme. Il ferait à souhaiter que ce conte fût véritable, ou du moins cru tel par ceux qui pensent pouvoir tout faire impunément. Il fut père de ce fameux *Pierre le Cruel*, dont nous verrons les excessives sévérités ; prince implacable & punissant cruellement les hommes, sans qu'il fût ajourné au tribunal de DIEU.

L'Arragon, de son côté, se fortifia, comme nous l'avons vu, & accrut sa puissance par l'acquisition de la Sicile.

Les papes prétendaient pouvoir disposer du royaume d'Arragon, pour deux raisons ; premièrement, parce qu'ils le regardaient comme un fief de l'église romaine ; secondement, parce que *Pierre III.* surnommé *le Grand*, auquel on reprochait les vèpres siciliennes, était excommunié, non pour avoir eu part au massacre, mais pour avoir pris la Sicile que le pape ne voulait pas lui donner. Son royaume d'Arragon fut donc transféré par sentence du pape, à *Charles de Valois*, petit-fils de *St. Louis*. Mais la bulle ne put être mise à exécution. La maison d'Arragon demeura florissante, & bientôt après les papes qui avaient voulu la perdre, l'enrichirent encor. *Boni-*

*face V. II.* donna la Sardaigne & la Corse au roi d'Arragon *Jacques IV.* dit *le Juste*, pour l'ôter aux Gênois & aux Pisans qui se disputaient ces îles.

Aors la Castille & la France étaient unies, parce qu'elles étaient ennemies de l'Arragon. Les Castellans & les Français étaient alliés de royaume à royaume, de peuple à peuple, & d'homme à homme.

Ce qui se passait alors en France, du tems de *Philippe le Bel*, au commencement du quatorzième siècle, doit attirer nos regards.

## CHAPITRE VINGT-TROISIEME.

*Du roi de France PHILIPPE LE BEL & de BONIFACE XIII.*

LE tems de *Philippe le Bel*, qui commença son règne en 1285, fut une grande époque en France, par l'admission du tiers état aux assemblées de la nation, par l'institution des tribunaux supérieurs nommés parlemens, (1) par la première érection d'une nouvelle pairie faite en faveur du duc de Bretagne, par l'abolition des duels en matière civile, par la loi des apanages restreints aux seuls héritiers mâles. Nous nous arrêterons à présent à deux autres objets, aux querelles de *Philippe le Bel* avec le pape *Boniface VIII.* & à l'extinction de l'ordre des Templiers.

Nous avons déjà vu que *Boniface VIII.* de la maison des *Caïetans*, était un homme semblable à *Grégoire VII.* plus savant encor que lui dans le droit canon, non moins ardent à soumettre les puissances à l'église, & toutes les églises au St. Siège. Les factions *Gibeline* & *Guelfe* divi-

(a) Voyez les chapitres concernant les états-généraux, & les tribunaux de parlement.

faient plus que jamais l'Italie. Les *Gibelins* étaient originellement les partisans des empereurs : & l'empire alors n'étant qu'un vain nom, les *Gibelins* se servaient toujours de ce nom pour se fortifier & pour s'agrandir. *Boniface* fut long-tems *Gibelin*, quand il fut partienlier, & on peut bien juger qu'il fut *Guelfe*, quand il devint pape. On rapporte qu'un premier jour de carême, donnant les cendres à un archevêque de Gènes, il les lui jeta au nez, en lui disant : *Souviens-toi que tu es Gibelin*, au lieu de lui dire : *Souviens-toi que tu es homme*. La maison des *Colonnes*, premiers barons Romains, qui possédaient des villes au milieu du patrimoine de *St. Pierre*, était de la faction *Gibeline*. Leur intérêt contre les papes, était le même que celui des seigneurs Allemands contre l'empereur, & des Français contre le roi de France. Le pouvoir des seigneurs du fief s'opposait par-tout au pouvoir souverain.

Les autres barons voisins de Rome, étaient dans le même cas ; ils s'unissaient avec les rois de Sicile, & avec les *Gibelins* des villes d'Italie. Il ne faut pas s'étonner si le pape les persécuta & en fut persécuté. Presque tous ces seigneurs avaient à la fois des diplômes de *vicaires du St. Siège* & de *vicaires de l'empire*, source nécessaire de guerres civiles, que le respect de la religion ne put jamais tarir, & que les hauteurs de *Boniface VIII.* ne firent qu'accroître.

Ces violences n'ont pu finir que par les violences encore plus grandes d'*Alexandre VI.* plus de cent ans après. Le pontificat du tems de *Boniface VIII.* n'était plus maître de tout le pays qu'avait possédé *Innocent III.* de la mer Adriatique au port d'Ostie. Il en prétendait le domaine suprême : il possédait quelques villes en propre : c'était une puissance au rang des plus médiocres. Le grand revenu des papes consistait dans ce que l'église universelle leur fournissait, dans les décimes qu'ils recueillaient souvent du clergé, dans les dispenses, dans les taxes.

Une telle situation devait porter *Boniface* à ménager une puissance qui pouvait le priver d'une partie de ces revenus, & fortifier contre lui les *Gibelins*. Aussi dans le commencement même de ses démêlés avec le roi de France, il fit venir en Italie *Charles de Valois*, frère de *Philippe*, qui arriva avec quelque gendarmerie : il lui fit épouser la petite-fille de *Baudouin*, second empereur de Constantinople dépossédé, & nomma solennellement *Valois*, empereur d'Orient ; de sorte qu'en deux années il donna l'empire d'Orient, celui d'Occident & la France ; car nous avons déjà remarqué qu'en 1303, ce pape réconcilié avec *Albert d'Autriche*, lui fit un don de la France. Il n'y eut de ces trois présens que celui de l'empire d'Allemagne qui fût reçu, parce qu'*Albert* le possédait en effet.

Le pape, avant sa réconciliation avec l'empereur, avait donné à *Charles de Valois* un autre titre, celui de *vicaire de l'empire* en Italie, & principalement en Toscane. Il pensait, puisqu'il nommait les maîtres, devoir à plus forte raison nommer les vicaires. Aussi *Charles de Valois*, pour lui plaire, persécuta violemment le parti *Gibelin* à Florence. C'est pourtant précisément dans le tems que *Valois* lui rend ce service, qu'il outrage & qu'il pousse à bout le roi de France son frère. Rien ne prouve mieux que la passion & l'animosité l'emportent souvent sur l'intérêt même.

*Philippe le Bel*, qui voulait dépenser beaucoup d'argent & qui en avait peu, prétendait que le clergé, comme l'ordre de l'état le plus riche, devait contribuer aux besoins de la France, sans la permission de Rome. Le pape voulait avoir l'argent d'une décime accordée sous le prétexte d'un secours pour la terre sainte, qui n'était plus secourable, & qui était sous le pouvoir d'un descendant de *Gengis-kan*. Le roi prenait cet argent pour faire en Guienne la guerre qu'il eut en 1301 & 1302 contre le roi d'Angleterre *Edouard*. Ce fut le premier sujet de la

querelle. L'entreprise d'un évêque de la ville de Pamiers aigrit ensuite les esprits. Cet homme avait cabalé contre le roi de son pays, qui ressortissait alors de la couronne, & le pape aussi-tôt le fit son légat à la cour de *Philippe*. Ce sujet, revêtu d'une dignité qui, selon la cour romaine, le rendait égal au roi même, vint à Paris braver son souverain, & le menacer de mettre son royaume en interdit. Un séculier qui se fût conduit ainsi, aurait été puni de mort. Il fallut user de grandes précautions pour s'assurer seulement de la personne de l'évêque. Encor fallut-il le remettre entre les mains de son métropolitain, l'archevêque de Narbonne.

Vous avez déjà observé que depuis la mort de *Charlemagne*, on ne vit aucun pontife de Rome, qui n'eût des disputes ou épineuses ou violentes avec les empereurs & les rois; vous verrez durer jusqu'au siècle de *Louis XIV.* ces querelles qui sont la suite nécessaire de la forme du gouvernement la plus absurde, à laquelle les hommes se soient jamais soumis. Cette absurdité consistait à dépendre chez soi d'un étranger. En effet, souffrir que cet étranger donne chez vous des fiefs, ne pouvoir recevoir des subsides des possesseurs de ces fiefs qu'avec la permission de cet étranger, & sans partager avec lui; être continuellement exposé à voir fermer par son ordre les temples que vous avez construits & dotés; convenir qu'une partie de vos sujets doit aller plaider à trois cents lieues de vos états: c'est-là une petite partie des chaînes que les souverains de l'Europe s'imposèrent insensiblement & sans presque le savoir. Il est clair que si aujourd'hui on venait pour la première fois proposer au conseil d'un souverain de se soumettre à de pareils usages, celui qui oserait en faire la proposition, serait regardé comme le plus insensé des hommes. Le fardeau d'abord léger s'était appesanti par degrés. On sentait bien qu'il fallait le diminuer, mais on n'était ni assez sage, ni assez instruit, ni assez ferme pour s'en défaire entièrement.

Déjà dans une bulle long-tems fameuse, l'évêque de Rome *Eoniface VIII.* avait décidé qu'*aucun clerc ne doit rien payer au roi son maître, sans permission expresse du souverain pontife.* *Philippe*, roi de France, n'osa pas d'abord faire brûler cette bulle; il se contenta de défendre la sortie de l'argent hors du royaume, sans nommer Rome. On négocia; le pape, pour gagner du tems, canonisa *St. Louis*; & les moines concluaient que si un homme disposait du ciel, il pouvait disposer de l'argent de la terre.

Le roi plaida devant l'archevêque de Narbonne, contre l'évêque de Pamiers, par la bouche de son chancelier *Pierre Flotte*, à Senlis; & ce chancelier alla lui-même à Rome rendre compte au pape du procès. Les rois de Capadoce & de Bithinie en usaient à-peu-près de même avec la république Romaine: mais ce qu'ils n'eussent pas fait, *Pierre Flotte* parla au pontife de Rome comme le ministre d'un souverain réel, à un souverain imaginaire: il lui dit très-expressément que le royaume de France était de ce monde, & que celui du pape n'en était pas.

Le pape fut assez hardi pour s'en offenser; il écrivit au roi un bref, dans lequel on trouve ces paroles: *Sachez que vous nous êtes soumis dans le temporel comme dans le spirituel.* Un historien judicieux & instruit, remarque très-à-propos que ce bref était conservé à Paris dans un ancien manuscrit de la bibliothèque de St. Germain-des-Prés, & que l'on a déchiré le feuillet, en laissant subsister un sommaire qui l'indique, & un extrait qui le rappelle.

*Philippe* répondit: *A Eoniface, prétendu pape, peu ou point de salut: que votre très-grande fatuité sache que nous ne sommes soumis à personne pour le temporel.* Le même historien observe que cette même réponse du roi est conservée au vatican. Ainsi les Romains modernes ont eu plus de soin de conserver les choses curieuses que les bénédictins de Paris. L'authenticité de ces lettres a été vainement contestée. Je ne crois pas qu'elles aient jamais

été revêtues des formes ordinaires , & présentées en cérémonies ; mais elles furent certainement écrites.

Le pontife lança bulles sur bulles , qui toutes déclarent que le pape est le maître des royaumes : que si le roi de France ne lui obéit pas , il sera excommunié , & son royaume en interdit , c'est-à-dire , qu'il ne sera plus permis de faire les exercices du christianisme , ni de baptiser les enfans , ni d'enterrer les morts. Il semble que ce soit le comble des contradictions de l'esprit humain , qu'un évêque chrétien qui prétend que tous les chrétiens sont ses sujets , veuille empêcher ces prétendus sujets d'être chrétiens , & qu'il se prive ainsi tout d'un coup lui-même de ce qu'il croit son propre bien. Mais vous sentez assez que le pape comptait sur l'imbécillité des hommes ; il espérait que les Français seraient assez lâches pour sacrifier leur roi , à la crainte d'être privés des sacremens. Il se trompa ; on brûla sa bulle ; la France s'éleva contre le pape , sans rompre avec la papauté. Le roi convoqua les états. Était-il donc nécessaire de les assembler , pour décider que *Boniface VIII.* n'était pas roi de France ?

Le cardinal *le Moine* , Français de naissance , qui n'avait plus d'autre patrie que Rome , vint à Paris pour négocier , & s'il ne pouvait réussir , pour excommunier le royaume. Ce nouveau légat avait ordre de mener à Rome le confesseur du roi , qui était dominicain , afin qu'il y rendit compte de sa conduite & de celle de *Philippe*. Tout ce que l'esprit humain peut inventer pour élever la puissance du pape , était épuisé ; les évêques soumis à lui ; de nouveaux ordres de religieux relevans immédiatement du St. Siège , portans par-tout son étendard ; un roi qui confesse ses plus secrètes pensées , ou du moins qui passe pour les confesser à un de ces moines ; & enfin ce confesseur sommé par le pape son maître d'aller rendre compte à Rome de la conscience du roi son pénitent. Cependant *Philippe* ne plia point. Il fait saisir le temporel de tous les prélats absens. Les états-généraux appellent

au futur concile & au futur pape. Ce remède même tenait un peu de la faiblesse ; car appeler au pape , c'était reconnaître son autorité ; & quel besoin les hommes ont-ils d'un concile & d'un pape , pour savoir que chaque gouvernement est indépendant , & qu'on ne doit obéir qu'aux loix de sa patrie ?

Alors le pape ôte à tous les corps ecclésiastiques de France , le droit des élections ; aux universités , les grades , le droit d'enseigner , comme s'il révoquait une grace qu'il eût donnée. Ces armes étaient faibles , il voulut y joindre celles de l'empire d'Allemagne.

Vous avez vu les papes donner l'Empire , le Portugal , la Hongrie , le Dannemarck , l'Angleterre , l'Arragon , la Sicile , presque tous les royaumes. Celui de France n'avait pas encor été transféré par une bulle. *Boniface* enfin le mit dans le rang des autres états , & en fit un don à l'empereur *Albert d'Autriche* , ci-devant excommunié par lui , & maintenant son cher fils & le soutien de l'église. Remarquez les mots de sa bulle : *Nous vous donnons par la plénitude de notre puissance. . . . . le royaume de France qui appartient de droit aux empereurs d'Occident.* *Boniface* & son dataire ne songeaient pas que si la France appartenait de droit aux empereurs , la plénitude de la puissance papale était fort inutile. Il y avait pourtant un reste de raison dans cette démence ; on flattait la prétention de l'Empire sur tous les états occidentaux ; car vous verrez toujours que les jurisconsultes Allemands croyaient ou seignaient de croire que le peuple de Rome s'étant donné avec son évêque à *Charlemagne* , tout l'Occident devait appartenir à ses successeurs , & que tous les autres états n'étaient qu'un démembrement de l'Empire.

Si *Albert d'Autriche* avait eu deux cent mille hommes & deux cents millions , il est clair qu'il eût profité des bontés de *Boniface* ; mais étant pauvre & à peine affermi , il abandonna le pape au ridicule de sa donation.



Le roi de France eut toute la liberté de traiter le pape en prince ennemi. Il se joignit à la maison des *Colonnes*, qui ne faisaient pas plus de cas que lui des excommunications, & qui souvent réprimaient dans Rome même cette autorité souvent redoutable ailleurs. *Guillaume de Nogaret* passe en Italie, sous des prétextes plausibles, leve secrètement quelques cavaliers, donne rendez-vous à *Sciarra Colonna*. On surprend le pape dans Anagnie, ville de son domaine, où il était né ; on crie, *Meure le pape & vivent les Français !* Le pontife ne perdit point courage. Il revêtit la chappe, mit sa tiare en tête, & portant les clefs dans une main & la croix dans l'autre, il se présenta avec majesté devant *Colonna* & *Nogaret*. Il est fort douteux que *Colonna* ait eu la brutalité de le frapper. Les contemporains disent qu'il lui criait, *Tyran, renonce à la papauté que tu déshonores, comme tu as fait renoncer Célestin*. *Boniface* répondit fièrement, *Je suis pape, & je mourrai pape*. Les Français pillèrent sa maison & ses trésors. Mais après ces violences qui tenaient plus du brigandage que de la justice d'un grand roi, les habitans d'Anagnie ayant reconnu le petit nombre des Français, furent honteux d'avoir laissé leur compatriote & leur pontife dans les mains des étrangers. Ils les chassèrent. *Boniface* alla à Rome, méditant sa vengeance ; mais il mourut en arrivant. C'est ainsi qu'ont été traités en Italie presque tous les papes qui voulurent être trop puissans : vous les voyez toujours donnant des royaumes, & persécutés chez eux.

*Philippe le Bel* poursuivait son ennemi jusques dans le tombeau. Il voulut faire condamner sa mémoire dans un concile. Il exigea de *Clément V.* né son sujet & qui siégeait dans Avignon, que le procès contre le pape son prédécesseur, fût commencé dans les formes. On l'accusait d'avoir engagé le pape *Célestin V.* son prédécesseur, à renoncer à la chaire pontificale, d'avoir obtenu sa place par des voies illégitimes, & enfin d'avoir fait mou-

rir *Célestin* en prison. Ce dernier fait n'était que trop véritable. Un de ses domestiques nommé *Maffredo*, & treize autres témoins, déposaient qu'il avait insulté plus d'une fois à la religion qui le rendait si puissant, en disant, *Ah que de bien nous a fait cette fable du Christ !* qu'il niait en conséquence les mystères de la trinité, de l'incarnation, de la transsubstantiation. Ces dépositions se trouvent encor dans les enquêtes juridiques qu'on a recueillies. Le grand nombre de témoins fortifie ordinairement une accusation, mais ici il l'affaiblit. Il n'y a point du tout d'apparence qu'un souverain pontife ait proféré devant treize témoins, ce qu'on dit rarement à un seul. Le roi voulait qu'on exhumât le pape, & qu'on fît brûler ses os par le bûcher. Il osait flétrir ainsi la chaire pontificale, & ne fut pas se soustraire à son obéissance. *Clément V.* fut assez sage pour faire évanouir dans les délais une entreprise trop flétrissante pour l'église.

La conclusion de toute cette affaire fut, que loin de faire le procès à la mémoire de *Boniface VIII.* le roi consentit à recevoir seulement la main-levée de l'excommunication portée par ce *Boniface*, contre lui & son royaume. Il souffrit même que *Nogaret* qui l'avait servi, qui n'avait agi qu'en son nom, qui l'avait vengé de *Boniface*, fût condamné par le successeur de ce pape, à passer sa vie en Palestine. Tout le grand éclat de *Philippe le Bel* ne se termina qu'à sa honte. Jamais vous ne verrez dans ce grand tableau du monde, un roi de France l'emporter à la longue sur un pape. Ils feront ensemble des marchés ; mais Rome y gagnera toujours quelque chose ; il en coûtera toujours de l'argent à la France. Vous ne verrez que les parlemens du royaume combattre avec inflexibilité les souplesses de la cour de Rome, & très-souvent la politique ou la faiblesse du cabinet ; la nécessité des conjonctures, les intrigues des moines rendront la fermeté des parlemens inutile ; & cette faiblesse durera jusqu'à ce

qu'un roi daigne dire résolument , je veux briser mes fers & ceux de ma nation.

*Philippe le Bel* , pour se dépiquer , chassa tous les Juifs du royaume, s'empara de leur argent, & leur défendit d'y revenir, sous peine de la vie. Ce ne fut point le parlement qui rendit cet arrêt ; ce fut par un ordre secret, donné dans son conseil privé, que *Philippe* punit l'usure juive par une injustice. Les peuples se crurent vengés, & le roi fut riche.

Quelque tems après, un événement qui eut encor sa source dans cet esprit vindicatif de *Philippe le Bel*, étonna l'Europe & l'Asie.

---

## CHAPITRE VINGT-QUATRIEME.

*Du supplice des Templiers, & de l'extinction de cet ordre.*

P A R M I les contradictions qui entrent dans le gouvernement de ce monde, ce n'en est pas une petite que cette institution de moines armés qui font vœu de vivre à la fois en anachorètes & en soldats.

On accusait les templiers de réunir tout ce qu'on reprochait à ces deux professions, les débauches & la cruauté du guerrier, l'insatiable passion d'acquérir, qu'on impute à ces grands ordres qui ont fait vœu de pauvreté.

Tandis qu'ils goûtaient le fruit de leurs travaux, ainsi que les chevaliers hospitaliers de *St. Jean*, l'ordre teutonique formé comme eux dans la Palestine, s'emparait au treizième siècle de la Prusse, de la Livonie, de la Courlande, de la Samogirie. Ces chevaliers teutons étaient accusés de réduire les ecclésiastiques comme les payens à l'esclavage, de piller leurs biens, d'usurper les droits des évêques, d'exercer un brigandage horrible ; mais on

ne fait point le procès à des conquérans. Les templiers excitèrent l'envie, parce qu'ils vivaient chez leurs compatriotes avec tout l'orgueil que donne l'opulence, & dans les plaisirs effrénés que prennent des gens de guerre qui ne sont point retenus par le frein du mariage.

La rigueur des impôts & la malversation du conseil du roi *Philippe le Bel* dans les monnoies, excita une sédition dans Paris. Les templiers, qui avaient en garde le trésor du roi, furent accusés d'avoir eu part à la mutinerie; & on a vu déjà que *Philippe le Bel* était implacable dans ses vengeances.

Les premiers accusateurs de cet ordre furent un bourgeois de Béziers, nommé *Squin de Florian*, & *Noffodei* Florentin, templier apostat, détenus tous deux en prison pour leurs crimes. Ils demandèrent à être conduits devant le roi, à qui seuls ils voulaient révéler des choses importantes. S'ils n'avaient pas su qu'elle était l'indignation du roi contre les templiers, auraient-ils espéré leur grace en les accusant? Ils furent écoutés. Le roi, sur leur déposition, ordonne à tous les baillis du royaume, à tous les officiers, de prendre main-forte, leur envoie un ordre cacheté, avec défense, sous peine de la vie, de l'ouvrir avant le 13 Octobre. Ce jour venu, chacun ouvre son ordre; il portait de mettre en prison tous les templiers. Tous sont arrêtés. Le roi aussi-tôt fait saisir en son nom les biens des chevaliers, jusqu'à ce qu'on en dispose.

Il paraît évident que leur perte était résolue très-long-tems avant cet éclat. L'accusation & l'emprisonnement sont de 1309, mais on a retrouvé des lettres de *Philippe le Bel* au comte de Flandre, datées de Melun 1306, par lesquelles il le priait de se joindre à lui pour extirper les templiers.

Il fallait juger ce prodigieux nombre d'accusés. Le pape *Clément V.* créature de *Philippe*, & qui demeurait alors à Poitiers, se joint à lui après quelques disputes sur le droit que l'église avait d'exterminer ces religieux, &

le

le droit du roi de punir des fujets. Le pape interrogea lui-même soixante-douze chevaliers. Des inquisiteurs, des commissaires délégués procèdent par-tout contre les autres. Les bulles sont envoyées chez tous les potentats de l'Europe, pour les exciter à imiter la France. On s'y conforme en Castille, en Arragon, en Sicile, en Angleterre; mais ce ne fut qu'en France qu'on fit périr ces malheureux. Deux cent & un témoin les accusèrent de renier JESUS-CHRIST, en entrant dans l'ordre, de cracher sur la croix, d'adorer une tête dorée montée sur quatre pieds. Le novice baissait le profès qui le recevait, à la bouche, au nombril, & à des parties qui paraissaient peu destinées à cet usage. Il jurait de s'abandonner à ses confrères. Voilà, disent les informations conservées jusqu'à nos jours, ce qu'avouèrent soixante-douze templiers au pape même, & cent quarante-un de ces accusés à frère *Guillaume*, cordelier, inquisiteur dans Paris, en présence de témoins. On ajoute que le grand-maître de l'ordre même, le grand-maître de Chypre, les maîtres de France, de Poitou, de Vienne, de Normandie, firent les mêmes aveux à trois cardinaux délégués par le pape.

Ce qui est indubitable, c'est qu'on fit subir les tortures les plus cruelles à plus de cent chevaliers; qu'on en brûla vifs cinquante-neuf en un jour, près de l'abbaye *St. Antoine de Paris*; & que le grand-maître *Jean de Molay*, & *Gui*, frère du dauphin d'Auvergne, deux des principaux seigneurs de l'Europe, l'un par sa dignité, l'autre par sa naissance, furent aussi jetés vifs dans les flammes, non loin de l'endroit où est à présent la statue équestre du roi *Henri IV*.

Ces supplices dans lesquels on fait mourir tant de citoyens d'ailleurs respectables, cette foule de témoins contr'eux, ces aveux de plusieurs, accusés même, semblent des preuves de leur crime & de la justice de leur perte.

Mais aussi que de raisons en leur faveur ! Première-  
*Essai sur les mœurs*. Tom. II.

ment , de tous ces témoins qui déposent contre les templiers , la plupart n'articulent que de vagues accusations. Secondement , très-peu disent que les templiers reniaient JESUS-CHRIST. Qu'auraient-ils en effet gagné , en maudissant une religion qui les nourrissait & pour laquelle ils combattaient ? Troisièmement , que plusieurs d'entre eux , témoins & complices des débauches des princes & des ecclésiastiques de ce tems-là , eussent marqué quelquefois du mépris pour les abus d'une religion tant déshonorée en Asie & en Europe ; qu'ils en eussent parlé dans les momens de liberté , comme on disait que *Boniface VIII.* en parlait ; c'est un emportement de jeunes gens dont certainement l'ordre n'est point comptable. Quatrièmement , cette tête dorée qu'on prétend qu'ils adoraient & qu'on gardait à Marseille , devait leur être représentée. On ne se mit seulement pas en peine de la chercher , & il faut avouer qu'une telle accusation se détruit d'elle-même. Cinquièmement , la manière infame dont on leur reprochait d'être reçus dans l'ordre , ne peut avoir passé en loi parmi eux. C'est mal connaître les hommes , de croire qu'il y ait des sociétés qui se soutiennent par les mauvaises mœurs , & qui fassent une loi de l'impudicité. On veut toujours rendre la société respectable à qui veut y entrer. Je ne doute nullement que plusieurs jeunes templiers ne s'abandonnassent à des excès qui de tout tems ont été le partage de la jeunesse ; & ce sont de ces vices passagers qu'il vaut beaucoup mieux ignorer que punir. Sixièmement , si tant de témoins ont déposé contre les templiers , il y eut aussi beaucoup de témoignages étrangers en faveur de l'ordre. Septièmement , si les accusés vaincus par les tourmens qui font dire le mensonge comme la vérité , ont confessé tant de crimes , peut-être ces aveux font-ils autant à la honte des juges qu'à celle des chevaliers. On leur promettait leur grace pour extorquer leur confession. Huitièmement , les cinquante-neuf qu'on brûla vifs , prirent DIEU à témoin

de leur innocence, & ne voulurent point la vie qu'on leur offrait, à condition de s'avouer coupables. Quelle plus grande preuve, non-seulement d'innocence, mais d'honneur ! Neuvièmement, soixante-quatorze templiers non-accusés, entreprirent de défendre l'ordre, & ne furent point écoutés. Dixièmement, lorsqu'on lut au grand-maître sa confession rédigée devant les trois cardinaux, ce vieux guerrier qui ne savait ni lire ni écrire, s'écria qu'on l'avait trompé, que l'on avait écrit une autre déposition que la sienne, que les cardinaux ministres de cette perfidie, méritaient qu'on les punit, comme les Turcs punissent les faussaires, en leur fendant le corps & la tête en deux. Onzièmement, on eût accordé la vie à ce grand-maître & à *Gui*, frère du dauphin d'Auvergne, s'ils avaient voulu se reconnaître coupables publiquement ; & on ne les brûla, que parce qu'appelés en présence du peuple sur un échaffaut pour avouer les crimes de l'ordre, ils jurèrent que l'ordre était innocent. Cette déclaration qui indigna le roi, leur attira leur supplice, & ils moururent en invoquant en vain la vengeance céleste contre leurs persécuteurs.

Cependant en conséquence de la bulle du pape & de leurs grands biens, on poursuivit les templiers dans toute l'Europe ; mais en Allemagne ils furent empêcher qu'on ne fît leurs personnes. Ils soutinrent en Arragon des sièges dans leurs châteaux. Enfin le pape abolit l'ordre de sa seule autorité, dans un consistoire secret, pendant le concile de Vienne. Partagea qui put leurs dépouilles. Les rois de Castille & d'Arragon s'emparèrent d'une partie de leurs biens, & en firent part aux chevaliers de Calatrava. On donna les terres de l'ordre en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, aux hospitaliers nommés alors *chevaliers de Rhodes*, parce qu'ils venaient de prendre cette isle sur les Turcs, & l'avaient su garder avec un courage qui méritait au moins les dépouilles des chevaliers du temple pour leur récompense.

*Denys* roi de Portugal institua en leur place l'ordre des *chevaliers du Christ*, ordre qui devait combattre les Maures, mais qui étant devenu un vain honneur, a cessé même d'être honneur à force d'être prodigué.

*Philippe le Bel* se fit donner deux cent mille livres, & *Louis Hutin* son fils prit encor soixante mille livres sur les biens des templiers. J'ignore ce qui revint au pape ; mais je vois évidemment que les frais des cardinaux, des inquisiteurs délégués pour faire ce procès épouvantable, montèrent à des sommes immenses. Je m'étais peut-être trompé quand je lus avec vous la lettre circulaire de *Philippe le Bel*, par laquelle il ordonne à ses sujets de restituer les meubles & immeubles des templiers aux commissaires du pape. Cette ordonnance de *Philippe* est rapportée par *Pierre Dupui*. Nous crumes que le pape avait profité de cette prétendue restitution : car à qui restitue-t-on, sinon à ceux qu'on regarde comme propriétaires ? Or dans ce tems on pensait que les papes étaient les maîtres des biens de l'église ; cependant je n'ai jamais pu découvrir ce que le pape recueillit de cette dépouille. Il est avéré qu'en Provence le pape partagea les biens meubles des templiers avec le souverain. On joignait à la bassesse de s'emparer du bien des proscrits la honte de se déshonorer pour peu de chose. Mais y avait-il alors de l'honneur ?

Il faut considérer un événement qui se passait dans le même tems, qui fait plus d'honneur à la nature humaine, & qui a fondé une république invincible.





CHAPITRE VINGT-CINQUIEME.

*De la Suisse & de sa révolution au commencement du quatorzième siècle.*

**D**E tous les pays de l'Europe celui qui avait le plus conservé la simplicité & la pauvreté des premiers âges, était la Suisse. Si elle n'était pas devenue libre, elle n'aurait point de place dans l'histoire du monde ; elle serait confondue avec tant de provinces plus fertiles & plus opulentes, qui suivent le sort des royaumes où elles sont enclavées. On ne s'attire l'attention que quand on est quelque chose par soi-même. Un ciel triste, un terrain pierreux & ingrat, des montagnes, des précipices, c'est-là tout ce que la nature a fait pour les trois quarts de cette contrée. Cependant on se disputait la souveraineté de ces rochers avec la même fureur qu'on s'égorgeait pour avoir le royaume de Naples ou l'Asie-Mineure.

Dans ces dix-huit ans d'anarchie où l'Allemagne fut sans empereur, des seigneurs de châteaux & des prélats combattaient à qui aurait une petite portion de la Suisse. Leurs petites villes voulaient être libres, comme les villes d'Italie sous la protection de l'empire.

Quand *Rodolphe* fut empereur, quelques seigneurs de châteaux accusèrent juridiquement les cantons de Schvitz, d'Ury & d'Undervald de s'être soustraits à leur domination féodale. *Rodolphe*, qui avait autrefois combattu ces petits tyrans, jugea en faveur des citoyens.

*Albert d'Autriche* son fils, étant parvenu à l'empire, voulut faire de la Suisse une principauté pour un de ses enfans. Une partie des terres du pays était de son domaine, comme Lucerne, Zurich & Glaris. Des gouverneurs sévères furent envoyés, qui abusèrent de leur pouvoir.

Les fondateurs de la liberté helvétique se nommaient *Melchta*, *Stauffacher* & *Valtherfurst*. La difficulté de prononcer des noms si respectables , nuit à leur célébrité. Ces trois payfans furent les premiers conjurés ; chacun d'eux en attira trois autres. Ces neuf gagnèrent les trois cantons de Schvitz , d'Ury & d'Undervald.

Tous les historiens prétendent que tandis que cette conspiration se tramait , un gouverneur d'Ury , nommé *Grisler* , s'avisa d'un genre de tyrannie ridicule & horrible. Il fit mettre , dit-on , un de ses bonnets au haut d'une perche dans la place , & ordonna qu'on saluât le bonnet , sous peine de la vie. Un des conjurés , nommé *Guillaume Tell* , ne salua point le bonnet. Le gouverneur le condamna à être pendu , & ne lui donna sa grace qu'à condition que le coupable , qui passait pour archer très-adroit , abattrait d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de son fils. Le père tremblant tira , & fut assez heureux pour abattre la pomme. *Grisler* appercevant une seconde flèche sous l'habit de *Tell* , demanda ce qu'il en prétendait faire : *Elle t'était destinée* , dit le Suisse en colère , *Si j'avais blessé mon fils*. Il faut convenir que l'histoire de la pomme est bien suspecte. Il semble qu'on ait cru devoir orner d'une fable le berceau de la liberté helvétique ; mais on tient pour constant que *Tell* ayant été mis aux fers , tua ensuite le gouverneur d'un coup de flèche , que ce fût le signal des conjurés , que les peuples démolirent les forteresses.

L'empereur *Albert d'Autriche* , qui voulait punir ces hommes libres , fut prévenu par la mort. Le duc d'Autriche *Léopold* , assembla contre eux vingt mille hommes. Les citoyens Suisses se conduisirent comme les Lacédémoniens aux Thermopyles. Ils attendirent , au nombre de quatre ou cinq cents , la plus grande partie de l'armée Autrichienne au pas de Morgate. Plus heureux que les Lacédémoniens , ils mirent en fuite leurs ennemis en roulant sur eux des pierres. Les autres corps de l'armée

ennemie furent battus en même tems par un aussi petit nombre de Suisses.

Cette victoire ayant été gagnée dans le canton de Schwitz , les deux autres cantons donnèrent ce nom à leur alliance , laquelle devenant plus générale , fait encor souvenir , par ce seul nom , de la victoire qui leur acquit la liberté.

Petit-à-petit les autres cantons entrèrent dans l'alliance. Berne , qui est en Suisse ce qu'Amsterdam est en Hollande , ne se liguait qu'en 1352 , & ce ne fut qu'en 1513 que le petit pays d'Appenzel se joignit aux autres cantons , & acheva le nombre de treize.

Jamais peuple n'a plus long-tems ni mieux combattu pour sa liberté que les Suisses. Ils l'ont gagnée par plus de soixante combats contre les Autrichiens ; & il est à croire qu'ils la conserveront long-tems. Tout pays qui n'a pas une grande étendue , qui n'a pas trop de richesses , & où les loix sont douces , doit être libre. Le nouveau gouvernement en Suisse a fait changer de face à la nature. Un terrain aride , négligé sous des maîtres trop durs , a été enfin cultivé. La vigne a été plantée sur des rochers. Des bruières défrichées & labourées par des mains libres , sont devenues fertiles.

L'égalité , le partage naturel des hommes , subsiste encor en Suisse autant qu'il est possible. Vous n'entendez pas par ce mot cette égalité absurde & impossible par laquelle le serviteur & le maître , le manœuvre & le magistrat , le plaideur & le juge seraient confondus ensemble ; mais cette égalité par laquelle le citoyen ne dépend que des loix , & qui maintient la liberté des faibles , contre l'ambition du plus fort. Ce pays enfin aurait mérité d'être appelé heureux , si la religion n'avait dans la suite divisé ses citoyens , que l'amour du bien public réunissait , & si en vendant leur courage à des princes plus riches qu'eux , ils eussent toujours conservé l'incorruptibilité qui les distingue.

Chaque nation a eu des tems où les esprits s'emporent au - delà de leur caractère naturel. Ces tems ont été moins fréquens chez les Suisses qu'ailleurs. La simplicité, la frugalité, la modestie, conservatrices de la liberté, ont toujours été leur partage. Jamais ils n'ont entretenu d'armée pour défendre leurs frontières, ou pour entrer chez leurs voisins, point de citadelles qui servent contre les ennemis ou contre les citoyens, point d'impôt sur les peuples. Ils n'ont à payer ni le luxe, ni les armées d'un maître. Leurs montagnes sont leurs remparts, & tout citoyen y est soldat pour défendre la patrie. Il y a bien peu de républiques dans le monde; & encor doivent-elles leur liberté à leurs rochers ou à la mer qui les défend. Les hommes sont très - rarement dignes de se gouverner eux-mêmes.

## CHAPITRE VINGT-SIXIEME.

*Suite de l'état où étaient l'empire, l'Italie, & la papauté, au quatorzième siècle.*

Nous avons entamé le quatorzième siècle. Nous pouvons remarquer que depuis six cents ans, Rome faible & malheureuse est toujours le principal objet de l'Europe. Elle domine par la religion, tandis qu'elle est dans l'avilissement & dans l'anarchie; & malgré tant d'abaissement & tant de désordres, ni les empereurs ne peuvent y établir le trône des Césars, ni les pontifes s'y rendre absolus. Voilà depuis *Frédéric II.* quatre empereurs de suite qui oublient entièrement l'Italie, *Conrad IV. Rodolphe I. Adolphe de Nassau, Albert d'Autriche.* Aussi c'est alors que toutes les villes d'Italie rentrent dans leurs droits naturels & lèvent l'étendard de la liberté.

Gènes & Pise font les émules de Venise. Florence devient une république illustre. Bologne ne reconnaît alors ni empereurs ni papes. Le gouvernement municipal prévaut par - tout , & sur - tout dans Rome. *Clement V.* qu'on appella le pape Gascon , aima mieux transférer le Saint Siège hors d'Italie , & jouir en France des contributions payées alors par tous les fidèles , que disputer inutilement des châteaux & des villes auprès de Rome. La cour de Rome fut établie sur les frontières de France par ce pape ; & c'est ce que les Romains appellent encor aujourd'hui le tems de la captivité de Babylone. *Clément* allait de Lyon à Vienne en Dauphiné , à Avignon , menant publiquement avec lui la comtesse de Périgord , & tirant ce qu'il pouvait d'argent de la piété des fidèles. C'est celui que vous avez vu détruire le corps redoutable des templiers.

Comment les Italiens dans ces conjonctures ne firent-ils pas , loin des empereurs & des papes , ce qu'ont fait les Allemans , qui sous les yeux même des empereurs ont établi de siècle en siècle leur association au pouvoir suprême , & leur indépendance ? Il n'y avait plus en Italie ni empereurs ni papes : Qui forma donc de nouvelles chaînes à ce beau pays ? la division. Les factions *Guelfes* & *Gibelines* , nées des querelles du sacerdoce & de l'empire , subsistaient toujours comme un feu qui se nourrissait par de nouveaux embrasemens. La discorde était par-tout. L'Italie ne faisait point un corps ; l'Allemagne en faisait toujours un. Enfin le premier empereur entreprenant qui voudrait repasser les monts , pouvait renouveler les droits & les prétentions des *Charlemagnes* & des *Othons*. C'est ce qui arrive enfin à *Henri VII.* de la maison de *Luxembourg* , en 1311. Il descend en Italie avec une armée d'Allemans. Il vient se faire reconnaître. Le parti *Guelfe* regarde son voyage comme une nouvelle irruption de barbares ; mais le parti *Gibelin* le favorise. Il foumet les villes de Lombardie ;

c'est une nouvelle conquête. Il marche à Rome pour y recevoir la couronne impériale.

Rome, qui ne voulait ni d'empereur ni de pape, & qui ne put secouer tout-à-fait le joug de l'un & de l'autre, ferma ses portes en vain. Les *Ursins* & le frère de *Robert*, roi de Naples, ne purent empêcher que l'empereur n'entrât l'épée à la main, secondé du parti des *Colonne*s. On se battit long-tems dans les rues, & un évêque de Liège fut tué à côté de l'empereur. Il y eut beaucoup de sang répandu pour cette cérémonie du couronnement, que trois cardinaux firent enfin au lieu du pape. Il ne faut pas oublier que *Henri VII.* protesta par-devant notaire, que le serment, par lui prêté à son sacre, n'était point un serment de fidélité. Les papes osaient donc prétendre que l'empereur était leur vassal.

Maître de Rome, il y établit un gouverneur. Il ordonna que toutes les villes, que tous les princes d'Italie lui payassent un tribut annuel. Il comprit même dans cet ordre le royaume de Naples, séparé alors de celui de Sicile, & cita le roi de Naples à comparaitre. Ainsi l'empereur réclame son droit sur Naples. Le pape en était suzerain; l'empereur se disait suzerain du pape; & le pape se croyait suzerain de l'empereur.

*Henri VII.* allait soutenir sa prétention sur Naples par les armes, quand il mourut, empoisonné, comme on le prétend. Un dominicain mêla, dit-on, du poison dans le vin consacré.

Les empereurs communiaient alors sous les deux espèces, en qualité de chanoines de *St. Jean de Latran*. Ils pouvaient faire l'office de diacres à la messe du pape, & les rois de France y auraient été sous-diacres.

On n'a point de preuves juridiques que *Henri VII.* ait péri par cet empoisonnement sacrilège. Frère *Bernard Politien de Montepulciano*, en fut accusé, & les dominicains obtinrent trente ans après du fils de *Henri VII.*

*Jean*, roi de Bohême, des lettres qui les déclaraient innocens. Il est triste d'avoir eu besoin de ces lettres.

De même qu'alors peu d'ordre régnait dans les élections des papes, celles des empereurs étaient très-mal ordonnées. Les hommes n'avaient point encor su prévenir les schismes par de sages loix.

*Louis de Bavière & Frédéric le Beau*, duc d'Autriche, furent élus à fois au milieu des plus funestes troubles. Il n'y avait que la guerre qui pût décider ce qu'une diète réglée d'électeurs aurait dû juger. Un combat dans lequel l'Autrichien fut vaincu & pris, donna la couronne au Bavaois.

On avait alors pour pape *Jean XXII.* élu à Lyon en 1315. Lyon se regardait encor comme une ville libre ; mais l'évêque en voulait toujours être le maître ; & les rois de France n'avaient encor pu soumettre l'évêque. *Philippe le Long*, à peine roi de France, avait assemblé les cardinaux dans cette ville libre : & après leur avoir juré qu'il ne leur ferait aucune violence, il les avait enfermés tous, & ne les avait relâchés qu'après la nomination de *Jean XXII.*

Ce pape est encor un grand exemple de ce que peut le simple mérite dans l'église ; car il faut sans doute en avoir beaucoup pour parvenir de la profession de savetier, au rang dans lequel on se fait baiser les pieds.

Il est au nombre de ces pontifes qui eurent d'autant plus de hauteur dans l'esprit que leur origine était plus basse aux yeux des hommes. Nous avons déjà remarqué que la cour pontificale ne subsistait que des rétributions fournies par les chrétiens. Ce fonds était plus considérable que les terres de la comtesse *Mathilde*. Quand je parle du mérite de *Jean XXII.* ce n'est pas de celui du désintéressement. Ce pontife exigeait plus ardemment qu'aucun de ses prédécesseurs, non-seulement le denier de *St. Pierre*, que l'Angleterre payait très-irrégulièrement, mais les tributs de Suède, de Dannemarck, de

Norwége, de Pologne. Il demandait si souvent & si violemment, qu'il obtenait toujours quelque argent. Ce qui lui en valut davantage fut la taxe apostolique des péchés ; il évalua le meurtre, l'adultère, la sodomie, la bestialité ; & les hommes assez méchans pour commettre ces péchés, furent assez sots pour les payer. Mais être à Lyon & n'avoir que peu de crédit en Italie, ce n'était pas être pape.

Pendant qu'il siégeait à Lyon, & que *Louis de Bavière* s'établissait en Allemagne, l'Italie se perdait, & pour l'empereur, & pour lui. Les *Visconti* commençaient à s'établir à Milan. L'empereur *Louis* ne pouvant les abaisser, feignait de les protéger, & leur laissait le titre de ses lieutenans. Ils étaient *Gibelins* : comme tels ils s'emparaient d'une partie de ces terres de la comtesse *Mathilde*, éternel sujet de discorde. *Jean* les fit déclarer hérétiques par l'inquisition. Il était en France, il pouvait sans rien risquer, donner une de ces bulles qui ôtent & qui donnent les empires. Il déposa *Louis de Bavière* en idée par une de ces bulles, *le privant*, dit-il, *de tous ses biens meubles & immeubles*.

L'empereur ainsi déposé se hâta de marcher vers l'Italie, où celui qui le déposait n'osait paraître ; il vint à Rome, séjour toujours passager des empereurs, accompagné de *Castracani*, tyran de Luques, ce héros de *Machiavel*.

*Ludovico Monaldesco*, natif d'Orviette, qui, à l'âge de cent quinze ans, écrivit des mémoires de son tems, dit qu'il se ressouvient très-bien de cette entrée de l'empereur *Louis de Bavière*. Le peuple chantait, dit-il, *Vive DIEU & l'empereur ; nous sommes délivrés de la guerre, de la famine & du pape*. Ce trait ne vaut la peine d'être cité, que parce qu'il est d'un homme qui écrivait à l'âge de cent quinze années.

*Louis de Bavière* convoqua dans Rome une assemblée générale, semblable à ces anciens parlemens de *Charlemagne* & de ses enfans. Ce parlement se tint dans la



place même de *St. Pierre*. Des princes d'Allemagne & d'Italie, des députés des villes, des évêques, des abbés, des religieux, y assistèrent en foule. L'empereur assis sur un trône, au haut des degrés de l'église, la couronne en tête & un sceptre d'or à la main, fit crier trois fois par un moine augustin, *Y a-t-il quelqu'un qui veuille défendre la cause du prêtre de Cahors, qui se nomme le pape Jean ?* Personne n'ayant comparu, *Louis* prononça la sentence, par laquelle il privait le pape de tout bénéfice, & le livrait au bras séculier pour être brûlé comme hérétique. Condamner ainsi à la mort un souverain pontife, était le dernier excès où pût monter la querelle du sacerdoce & de l'empire.

Quelques jours après, l'empereur, avec le même appareil, créa pape un cordelier Napolitain, l'investit par l'anneau, lui mit lui-même la chappe, & le fit asseoir sous le dais à ses côtés ; mais il se garda bien de déferer à l'usage de baiser les pieds du pontife.

Parmi tous les moines, dont je parlerai à part, les franciscains faisaient alors le plus de bruit. Quelques-uns d'eux avaient prétendu que la perfection consistait à porter un capuchon plus pointu & un habit plus serré. Ils ajoutaient à cette réforme l'opinion que leur boire & leur manger ne leur appartenait pas en propre. Le pape avait condamné ces propositions. La condamnation avait révolté les réformateurs. Enfin la querelle s'étant échauffée, les inquisiteurs de Marseille avaient fait brûler quatre de ces malheureux moines.

Le cordelier fait pape par l'empereur, était de leur parti : voilà pourquoi *Jean XXII.* était hérétique. Ce pape était destiné à être accusé d'hérésie ; car quelque tems après, ayant prêché que les saints ne jouiraient de la vision béatifique qu'après le jugement dernier, & qu'en attendant ils avaient une vision imparfaite, ces deux visions partagèrent l'église, & enfin Jean se retracta.

Cependant ce grand appareil de *Louis de Bavière* à

Rome , n'eut pas plus de suite que les efforts des autres *Césars* Allemands. Les troubles d'Allemagne les rappelaient toujours , & l'Italie leur échappait.

*Louis de Bavière* , au fond peu puissant , ne put empêcher à son retour que son pontife ne fût pris par le parti de *Jean XXII.* & ne fût conduit dans Avignon , où il fut enfermé. Enfin telle était alors la différence d'un empereur & d'un pape , que *Louis de Bavière* , tout sage qu'il était , mourut pauvre dans son pays , & que le pape , éloigné de Rome , & tirant peu de secours de l'Italie , laissa , en mourant dans Avignon , la valeur de vingt-cinq millions de florins d'or , si on en croit *Villani* auteur contemporain. Il est clair que *Villani* exagère. Quand on réduirait cette somme au tiers , ce serait encore beaucoup. Aussi la papauté n'avait jamais tant valu à personne ; mais aussi jamais pontife ne vendit tant de bénéfices & si chèrement.

Il s'était attribué la réserve de toutes les prébendes , de presque tous les évêchés , & le revenu de tous les bénéfices vacans. Il avait trouvé par l'art des réserves , celui de prévenir presque toutes les élections & de donner tous les bénéfices. Bien plus , jamais il ne nommait un évêque qu'il n'en déplaçât sept ou huit. Chaque promotion en attirait d'autres , & toutes valaient de l'argent. Les taxes , pour les dispenses & pour les péchés , furent inventées & rédigées de son tems. Le livre de ses taxes a été imprimé plusieurs fois depuis le seizième siècle , & a mis au jour des abus bien violens que l'église a toujours condamnés , & qu'elle a difficilement abolis.

Les papes ses successeurs , restèrent jusqu'en 1371 dans Avignon. Cette ville ne leur appartenait pas ; elle était aux comtes de Provence ; mais les papes s'en étaient rendus insensiblement les maîtres usufruitiers , tandis que les rois de Naples , comtes de Provence , disputaient le royaume de Naples.

La malheureuse reine *Jeanne* , dont nous allons parler ,

se crut heureuse en 1348, de céder Avignon au pape *Clément VI.* pour quatre-vingt mille florins d'or, qu'il ne paya jamais. La cour des papes y était tranquille : elle répandait l'abondance dans la Provence & le Dauphiné, & oubliait le séjour orageux de Rome.

Je ne vois presque aucun tems depuis *Charlemagne*, dans lequel les Romains n'aient rappelé leurs anciennes idées de grandeur & de liberté. Ils choisissaient, comme on a vu, tantôt plusieurs sénateurs, tantôt un seul, ou un patrice, ou un gouverneur, ou un consul, quelquefois un tribun. Quand ils virent que le pape achetait Avignon, ils songèrent encor à faire naître la république. Ils revêtirent du tribunat un simple citoyen nommé *Nicolas Rienzi*, & vulgairement *Cola*, homme né fanatique & devenu ambitieux, capable par conséquent de grandes choses. Il les entreprit, & donna des espérances à Rome ; c'est de lui que parle *Pétrarque* dans la plus belle de ses odes ou *canzoni* ; il dépeint Rome échevellée & les yeux mouillés de larmes, implorant le secours de *Rienzi*.

*Cen gli occhi di dolor bagnati e molli*

*Ti chier mercè di tutti i sette colli.*

Ce tribun s'intitulait *Sévère & clément libérateur de Rome, zéléateur de l'Italie, amateur de l'univers.* Il déclara que tous les peuples d'Italie étaient libres & citoyens Romains. Mais ces convulsions d'une liberté depuis si long-tems mourante, ne furent pas plus efficaces que les prétentions des empereurs sur Rome. Ce tribunal passa plus vite que le sénat & le consulat en vain rétablis. *Rienzi* ayant commencé comme les *Gracchus*, finit comme eux : il fut assassiné par la faction des familles patriciennes.

Rome devait dépérir par l'absence de la cour des papes, par les troubles de l'Italie, par la stérilité de son terri-

toire, & par le transport de ses manufactures à Gènes, à Pise, à Venise, à Florence. Les pèlerinages seuls la soutenaient alors. Le grand jubilé sur-tout institué par *Boniface VIII.* de siècle en siècle, mais établi de cinquante en cinquante ans par *Clément VI.* attirait à Rome une si prodigieuse foule, qu'en 1350 on y compta deux cent mille pèlerins. Rome, sans empereur & sans pape, est toujours faible, & la première ville du monde chrétien.

## CHAPITRE VINGT-SEPTIEME.

*De JEANNE, reine de Naples.*

Nous avons dit que le siège papal acquit Avignon de *Jeanne d'Anjou* & de *Provence*. On ne vend ses états que quand on est malheureux. Les infortunes & la mort de cette reine entrent dans tous les événemens de ce tems-là, & sur-tout dans le grand schisme d'Occident, que nous aurons bientôt sous les yeux.

Naples & Sicile étaient toujours gouvernées par des étrangers; Naples, par la maison de *France*; l'isle de Sicile, par celle d'*Arragon*. *Robert* qui mourut en 1343, avait rendu son royaume de Naples florissant. Son neveu *Louis d'Anjou* avait été élu roi de Hongrie. La maison de *France* étendait ses branches de tous côtés : mais ces branches ne furent unies, ni avec la souche commune, ni entr'elles; toutes devinrent malheureuses. Le roi de Naples *Robert* avait avant de mourir, marié sa petite-fille *Jeanne*, son héritière à *André*, frère du roi de Hongrie. Ce mariage qui semblait devoir cimenter le bonheur de cette maison, en fit les infortunes. *André* prétendait régner de son chef. *Jeanne*, toute jeune qu'elle était, voulut qu'il ne fût que le mari de la reine. Un  
moine

moine franciscain nommé *Frère Robert*, qui gouvernait *André*, alluma la haine & la discorde entre les deux époux. Une cour de Napolitains auprès de la reine, une autre auprès d'*André*, composée de Hongrois, regardés comme des barbares par les naturels du pays, augmentait l'antipathie. *Louis*, prince de Tarente, prince du sang, qui bientôt après épousa la reine, d'autres princes du sang, les favoris de cette princesse, la fameuse *Catanoïse* sa domestique si attachée à elle, résolvent la mort d'*André*. On l'étrangle dans la ville d'Averse, dans l'antichambre de sa femme, & presque sous ses yeux; on le jette par les fenêtres. On laisse trois jours le corps sans sépulture. La reine épouse au bout de l'an le prince de Tarente accusé par la voix publique. Que de raisons pour la croire coupable! Ceux qui la justifient, allèguent qu'elle eut quatre maris, & qu'une reine qui se soumet toujours au joug du mariage, ne doit pas être accusée des crimes que l'amour fait commettre. Mais l'amour seul inspire-t-il les attentats? *Jeanne* consentit au meurtre de son époux par faiblesse, & elle eut trois maris ensuite par une autre faiblesse plus pardonnable & plus ordinaire, celle de ne pouvoir régner seule.

*Louis de Hongrie* frère d'*André*, écrivit à *Jeanne* qu'il vengerait la mort de son frère sur elle & sur ses complices. Il marcha vers Naples, par Venise & par Rome, & fit accuser *Jeanne* juridiquement à Rome devant ce tribun *Cola Rienzi*, qui, dans sa puissance passagère & ridicule, vit pourtant des rois à son tribunal comme les anciens Romains. *Rienzi* n'osa rien décider, & en cela seul il montra de la prudence.

Cependant le roi *Louis* avança vers Naples, faisant porter devant lui un étendard noir sur lequel on avait peint un roi étranglé. Il fait couper la tête à un prince du sang *Charles de Durazzo*, complice du meurtre. Il poursuit la reine *Jeanne*, qui fuit avec son nouvel époux dans ses états de Provence. Mais ce qui est bien étrange,

c'est que l'ambition n'eut point de part à la vengeance d'*André*. Il pouvait s'emparer du royaume, & il ne le fit pas. On trouve rarement de tels exemples. Ce prince avait, dit-on, une vertu austère qui le fit élire depuis roi de Pologne. Nous parierons de lui quand nous traiterons particulièrement de la Hongrie.

*Jeanne* coupable & punie avant l'âge de vingt-ans d'un crime qui attira sur ses peuples autant de calamités que sur elle, abandonnée à la fois des Napolitains & des Provençaux, va trouver le pape *Clément VI.* dans Avignon, dont elle était souveraine; elle lui abandonne sa ville & son territoire pour quatre-vingt mille florins d'or qu'elle ne reçut point. Pendant qu'on négocie ce sacrifice, elle plaide elle-même sa cause devant le consistoire, & le consistoire la déclare innocente. *Clément VI.* pour faire sortir de Naples le roi de Hongrie, stipule que *Jeanne* lui paiera trois cent mille florins. *Louis* répond, qu'il n'est pas venu pour vendre le sang de son frère, qu'il l'a vengé en partie, & qu'il part satisfait. L'esprit de chevalerie qui régnait alors, n'a jamais produit ni plus de dureté, ni plus de générosité.

La reine chassée par son beau-frère & rétablie par la faveur du pape, perdit son second mari, & jouit seule du gouvernement quelques années. Elle épousa un prince d'Arragon, qui mourut bientôt après. Enfin à l'âge de quarante-six ans, elle se remaria avec un cadet de la maison de *Brunswick*, nommé *Othon*. C'était choisir plutôt un mari qui put lui plaire, qu'un prince qui la pût défendre. Son héritier naturel était un autre *Charles de Durazzo* son cousin, seul reste alors de la première maison d'*Anjou* à Naples; ces princes se nommaient ainsi, parce que la ville de *Durazzo*, conquise par eux sur les Grecs, & enlevée ensuite par les Vénitiens, avait été leur apanage: elle reconnut ce *Durazzo* pour son héritier, elle l'adopta même. Cette adoption & le grand

schisme d'Occident, hâtèrent la mort malheureuse de la reine.

Déjà éclataient les suites sanglantes de ce schisme dont nous parlerons bientôt. *Brigano* qui prit le nom d'*Urbain VI.* & le comte de Genève qui s'appella *Clément VII.* se disputèrent la tiare avec fureur. Ils partageaient l'Europe. *Jeanne* prit le parti de *Clément* qui résidait dans Avignon. *Durazzo* ne voulant pas attendre la mort naturelle de sa mère adoptive pour régner, s'engagea avec *Brigano-Urbain*.

Ce pape couronne *Durazzo* dans Rome, à condition que son neveu *Brigano* aura la principauté de Capoue. Il excommunie, il dépose la reine *Jeanne*; & pour mieux assurer la principauté de Capoue à sa famille, il donne tous les biens de l'église aux principales maisons Napolitaines.

Le pape marche avec *Durazzo* vers Naples. L'or & l'argent des églises fut employé à lever une armée. La reine ne peut être secourue, ni par le pape *Clément* qu'elle a reconnu, ni par le mari qu'elle a choisi; à peine a-t-elle des troupes: elle appelle contre l'ingrat *Durazzo*, un frère de *Charles V.* roi de France, aussi du nom d'*Anjou*; elle l'adopte à la place de *Durazzo*.

Ce nouvel héritier de *Jeanne*, *Louis d'Anjou*, arrive trop tard pour défendre sa bienfaitrice, & pour disputer le royaume qu'on lui donne.

Le choix que la reine a fait de lui, aliène encor ses sujets. On craint de nouveaux étrangers. Le pape & *Charles Durazzo* avancent. *Othon de Brunswick* rassemble à la hâte quelques troupes, il est défait & prisonnier.

*Durazzo* entre dans Naples: six galères que la reine avait fait venir de son comté de Provence, & qui mouillaient sous le château de l'œuf, lui furent un secours inutile. Tout se faisait trop tard. La fuite n'était plus praticable. Elle tombe dans les mains de l'usurpateur. Ce prince, pour colorer sa barbarie, se déclara le vengeur

de la mort d'*André*. Il consulta *Louis de Hongrie*, qui, toujours inflexible, lui manda qu'il fallait faire périr la reine de la même mort qu'elle avait donnée à son premier mari. *Durazzo* la fit étouffer entre deux matelas. On voit par-tout des crimes punis par d'autres crimes. Quelles horreurs dans la famille de *St. Louis* !

La postérité toujours juste quand elle est éclairée, a plaint cette reine, parce que le meurtre de son premier mari fut plutôt l'effet de sa faiblesse que de sa méchanceté, vu qu'elle n'avait que dix-huit ans quand elle consentit à cet attentat, & que depuis ce tems on ne lui reprocha ni débauche, ni cruauté, ni injustice. Mais ce sont les peuples qu'il faut plaindre ; ils furent les victimes de ces troubles. *Louis*, duc d'Anjou, enleva les trésors du roi *Charles V.* son frère, & appauvrit la France pour aller tenter inutilement de venger la mort de *Jeanne*, & pour recueillir son héritage. Il mourut bientôt dans la Pouille sans succès & sans gloire, sans parti & sans argent.

Le royaume de Naples, qui avait commencé à sortir de la barbarie sous le roi *Robert*, y fut replongé par tous ces malheurs, que le grand schisme aggravait encor. Avant de considérer ce grand schisme d'Occident, que l'empereur *Sigismond* éteignit, représentons-nous quelle forme prit l'empire.





## CHAPITRE VINGT-HUITIEME.

*De l'empereur CHARLES IV. De la bulle d'or. Du retour du St. Siège d'Avignon à Rome. De Sainte Cathérine de Sienna, &c.*

L'EMPIRE Allemand, (car dans les dissensions qui accompagnèrent les dernières années de *Louis de Bavière*, il n'était plus d'empire Romain, ) prit enfin une forme un peu plus stable sous *Charles IV. de Luxembourg*, roi de Bohême, petit-fils de *Henri VII.* Il fit à Nuremberg cette fameuse constitution qu'on appelle bulle d'or, à cause du sceau d'or qu'on nommait *bulle* dans la basse latinité. On voit aisément par-là pourquoi les édits des papes sont appelés bulles. Le style de cette charte se ressent bien de l'esprit du tems. Le jurisconsulte *Bartole*, l'un de ces compilateurs d'opinions qui tiennent encor lieu de loix, rédigea cette bulle. Il commence par un apostrophe à l'orgueil, à Satan, à la colère, à la luxure. On y dit que le nombre des sept électeurs est nécessaire pour s'opposer aux sept péchés mortels. On y parle de la chute des Anges du paradis terrestre, de *Pompée* & de *César*. On assure que l'Allemagne est fondée sur les trois vertus théologiques, comme sur la trinité.

Cette loi de l'empire fut faite en présence & du consentement de tous les princes, évêques, abbés, & même des députés des villes impériales, qui pour la première fois assistèrent à ces assemblées de la nation Teutonique. Ces droits des villes, ces effets naturels de la liberté, avaient commencé à renaître en Italie, en Angleterre, en France & en Allemagne. On fait que les électeurs furent alors fixés au nombre de sept. Les arche-

vêques de Mayence, de Cologne & de Trèves, en possession depuis long-tems d'élire des empereurs, ne souffrirent pas que d'autres évêques, quoiqu'aussi puissans, partageassent cette honneur. Mais pourquoi le duché de Bavière ne fut-il pas mis au rang des électorats ? Et pourquoi la Bohême, qui originairement était un état séparé de l'Allemagne, & qui par la bulle d'or n'a point d'entrée aux délibérations de l'empire, a-t-elle pourtant droit de suffrage dans l'élection ? On en voit la raison. *Charles IV.* était roi de Bohême, & *Louis de Bavière* avait été son ennemi.

On dit dans cette bulle composée par *Bartole*, que les sept électeurs étaient déjà établis, ils l'étaient donc, mais depuis fort peu de tems ; tous les témoignages antérieurs du treizième siècle & du douzième, font voir que jusqu'au tems de *Frédéric II.* les seigneurs & les prélats possédans les fiefs, élisaient l'empereur ; & ce vers d'*Hoved* en est une preuve manifeste :

Eligit unanimis cleri procerumque voluntas.

*La volonté unanime des seigneurs & du clergé fait les empereurs.* Mais comme les principaux officiers de la maison étaient des princes puissans, comme ces officiers déclaraient celui que la pluralité avait élu ; enfin, comme ces officiers étaient au nombre de sept, ils s'attribuèrent à la mort de *Frédéric II.* le droit de nommer leur maître, & ce fut la seule origine des sept électeurs.

Originairement, un maître d'hôtel, un écuyer, un échançon, étaient des principaux domestiques d'un homme ; & avec le tems ils s'étaient érigés en maîtres-d'hôtel, de l'empire Romain, en échançons de l'empire Romain. C'est ainsi qu'en France, celui qui fournissait le vin du roi, s'appella grand bouteillier de France ; son panetier, son échançon, devinrent grands panetiers, grands échançons de France, quoiqu'assurément ces officiers ne servissent ni pain, ni vin, ni viande à l'empire & à la

France. L'Europe fut inondée de ces dignités héréditaires, de maréchaux, de grands veneurs, de chambellans d'une province. Il n'y eut pas jusqu'au grand-maître des gueux de Champagne qui ne fût une prérogative de famille.

Au reste la dignité impériale, qui par elle-même ne donnait alors aucune puissance réelle, ne reçut jamais plus de cet éclat qui impose aux peuples, que dans la cérémonie de la promulgation de la bulle d'or. Les trois électeurs ecclésiastiques, tous trois archi-chanceliers, y parurent avec les sceaux de l'empire. Mayence portait ceux d'Allemagne; Cologne, ceux d'Italie; Trèves, ceux des Gaules. Cependant l'empire n'avait dans les Gaules que la vaine mouvance des restes du royaume d'Arles, de la Provence, du Dauphiné, bientôt après confondus dans le vaste royaume de France. La Savoie qui était à la maison de *Maurienne*, relevait de l'empire; la Franche-Comté, sous la protection impériale, était indépendante.

L'empereur était nommé dans la bulle le chef du monde, *caput orbis*. Le dauphin de France, fils du malheureux *Jean de France*, assistait à cette cérémonie, & le cardinal d'*Albe* prit place au dessus de lui; tant il est vrai qu'alors on regardait l'Europe comme un corps à deux têtes; & ces deux têtes étaient l'empereur & le pape; les autres princes n'étaient regardés aux diètes de l'empire & aux conclaves, que comme des membres qui devaient être des vassaux. Mais, observez combien ces usages ont changé; les électeurs alors cédaient aux cardinaux, ils ont depuis mieux senti le prix de leur dignité; les chanceliers ont long-tems pris le pas sur ceux qui avaient osé précéder le dauphin de France. Jugez après cela s'il est quelque chose de fixe en Europe.

On a vu ce que l'empereur possédait en Italie. Il n'était en Allemagne que souverain de ses états héréditaires. Cependant il parle dans sa bulle en roi despotique; il y fait tout de sa certaine science & pleine

*puissance*, mots insoutenables à la liberté germanique, qui ne sont plus soufferts dans les diètes impériales, où l'empereur s'exprime ainsi : *Nous sommes demeurés d'accord avec les états, & les états avec nous.*

Pour donner quelque idée du faste qui accompagna la cérémonie de la bulle d'or, il suffira de savoir que le duc de Luxembourg & de Brabant, neveu de l'empereur, lui servait à boire; que le duc de Saxe, comme grand maréchal, parut avec une mesure d'argent pleine d'avoine, que l'électeur de Brandebourg donna à laver à l'empereur & à l'impératrice; & que le comte Palatin posa les plats d'or sur la table, en présence de tous les grands de l'empire.

On eût pris *Charles VI.* pour le roi des rois. Jamais *Constantin*, le plus fastueux des empereurs, n'avait étalé des dehors plus éblouissans. Cependant *Charles VI.* tout empereur Romain qu'il affectait d'être, avait fait serment au pape *Clément VI.* avant d'être élu, que s'il allait jamais se faire couronner à Rome, il n'y coucherait pas seulement une nuit, & qu'il ne rentrerait jamais en Italie, sans la permission du St. Père; & il y a encor une lettre de lui au cardinal *Colombier*, doyen du sacré collége, datée de l'an 1355, dans laquelle il appelle ce doyen, *voire majesté.*

Aussi laissa-t-il à la maison de *Visconti* l'usurpation de Milan & de la Lombardie, aux Vénitiens Padoue, autrefois la souveraine de Venise, mais qui alors était sa sujette, ainsi que Vicence & Vérone. Il fut couronné roi d'Aries dans la ville de ce nom, mais c'était à condition qu'il n'y resterait pas plus que dans Rome. Tant de changemens dans les usages & dans les droits, cette opiniâtreté à se conserver un titre, avec si peu de pouvoir, forment l'histoire du bas empire. Les papes l'érigèrent en appelant *Charlemagne* & ensuite les *Othons* dans la faible Italie. Tous les papes le détruisirent autant qu'ils le purent. Ce corps qui s'appellait & qui s'appelle encor

le saint empire Romain , n'était en aucune manière , ni saint , ni Romain , ni empire.

Les électeurs dont les droits avaient été affermis par la bulle d'or de *Charles IV.* les firent bientôt valoir contre son propre fils , l'empereur *Venceslas* , roi de Bohême.

La France & l'Allemagne furent affligées à la fois d'un fléau sans exemple. Le roi de France & l'empereur avaient perdu presque en même tems l'usage de la raison. D'un côté , *Charles VI.* par le dérangement de ses organes , causait celui de la France ; de l'autre , *Venceslas* , abruti par les débauches de la table , laissait l'empire dans l'anarchie. *Charles VI.* ne fut point déposé. Ses parens désolèrent la France en son nom ; mais les barons de Bohême enfermèrent *Venceslas* , qui se sauva un jour tout nud de sa prison , & les électeurs en Allemagne le déposèrent juridiquement par une sentence publique. La sentence porte seulement qu'il est déposé comme *négligent , inutile , dissipateur & indigne.*

On dit que quand on lui annonça sa déposition , il écrivit aux villes impériales d'Allemagne , qu'il n'exigeait d'elles d'autres preuves de leur fidélité que quelques tonneaux de leur meilleur vin.

L'état déplorable de l'Allemagne semblait laisser le champ libre aux papes en Italie. Mais les républiques & les principautés qui s'étaient élevées , avaient eu le tems de s'affermir. Depuis *Clément V.* Rome était étrangère aux papes. Le Limousin *Grégoire XI.* qui enfin transféra le St. Siège à Rome , ne savait pas un mot d'italien.

Ce pape avait de grands démêlés avec la république de Florence , qui établissait alors son pouvoir en Italie. Florence s'était liguée avec Bologne. *Grégoire* , qui par l'ancienne concession de *Mathilde* , se prétendait seigneur immédiat de Bologne , ne se borna pas à se venger par des censures. Il épuisa ses trésors pour payer les *condottieri* , qui louaient alors des troupes à qui voulaient les

acheter. Les Florentins voulurent s'accommoder & mettre les papes dans leurs intérêts. Ils crurent qu'il leur importait que le pontife résidât à Rome. Il fallut donc persuader *Grégoire* de quitter Avignon. On ne peut concevoir comment, dans des tems où les esprits étaient si éclairés sur leurs intérêts, on employait des ressorts qui paraissent aujourd'hui si ridicules. On députa au pape *Ste. Catherine* de Sienne, non-seulement femme à révélations, mais qui prétendait avoir épousé JESUS-CHRIST solennellement, & avoir reçu de lui à son mariage un anneau & un diamant. *Pierre de Capoue* son confesseur, qui a écrit sa vie, avait vu la plupart de ses miracles : *J'ai été témoin*, dit-il, *qu'elle fut un jour transformée en homme, avec une petite barbe au menton ; & cette figure, en laquelle elle fut subitement changée, était celle de JESUS-CHRIST même.* Telle était l'ambassadrice que les Florentins députèrent. On employa d'un autre côté les révélations de *Ste. Brigitte* née en Suède, mais établie à Rome, & à laquelle un ange dicta plusieurs lettres pour le pontife. Ces deux saintes divisées sur tout le reste, se réunirent pour ramener le pape à Rome. *Brigitte* était la sainte des cordeliers, & la Vierge lui révélait qu'elle était née immaculée ; mais *Catherine* était la sainte des dominicains, & la Vierge lui révélait qu'elle était née dans le péché. Tous les papes n'ont pas été des hommes de génie. *Grégoire* était-il simple ? Fut-il ému par des machines proportionnées à son entendement ? Se conduisit-il par politique ou par faiblesse ? Il céda enfin, & le St. Siège fut transféré d'Avignon à Rome, au bout de soixante-douze ans ; mais ce ne fut que pour plonger l'Europe dans de nouvelles dissensions.



CHAPITRE VINGT-NEUVIEME.

*Grand schisme d'Occident.*

LE St. Siège ne possédait alors que le patrimoine de *St. Pierre* en Toscane, la campagne de Rome, le pays de Viterbe & d'Orviette, la Sabine, le duché de Spolète, Bénévent, une petite partie de la marche d'Ancone. Toutes les contrées réunies depuis à son domaine, étaient à des seigneurs vicaires de l'empire ou du siège papal. Les cardinaux s'étaient mis depuis 1138, en possession d'exclure le peuple & le clergé de l'élection des pontifes, & depuis 1216 il fallait avoir les deux tiers des voix pour être canoniquement élu. Il n'y avait à Rome, au tems dont je parle, que seize cardinaux, onze Français, un Espagnol & quatre Italiens. Le peuple Romain, malgré son goût pour la liberté, malgré son aversion pour ses maîtres, voulait un pape qui résidât à Rome. parce qu'il haïssait beaucoup plus les ultramontains que les papes, & sur-tout parce que la présence d'un pontife attirait à Rome des richesses. Les Romains menacèrent les cardinaux de les exterminer, s'ils leur donnaient un pontife étranger. Les électeurs épouvantés, nommèrent pour pape *Brigano*, évêque de Barri, Napolitain, qui prit le nom d'*Urbain*. C'était un homme impétueux & farouche, par cela même peu propre à une telle place. A peine fut-il intronisé, qu'il déclara dans un consistoire qu'il ferait justice des rois de France & d'Angleterre, qui troublaient, disait-il, la chrétienté par leurs querelles: Ces rois étaient *Charles le Sage* & *Edouard III*. Le cardinal de *la Grange*, non moins impétueux que le pape, le menaçant de la main, lui dit, *qu'il avait menti*; & ces trois paroles plongèrent l'Europe dans une discorde de quarante années.

La plupart des cardinaux, les Italiens même, choqués de l'humeur féroce d'un homme si peu fait pour gouverner, se retirèrent dans le royaume de Naples. Là, ils déclarent que l'élection du pape, faite avec violence, est nulle de plein droit. Ils procèdent unanimement à l'élection d'un nouveau pontife. Les cardinaux Français eurent alors la satisfaction assez rare de tromper les cardinaux Italiens. On promet la tiare à chaque Italien en particulier, & ensuite on élut *Robert* fils d'*Amédée*, comte de Genève, qui prit le nom de *Clément VII*. Alors l'Europe se partagea. L'empereur *Charles IV*, l'Angleterre, la Flandre, la Hongrie reconnurent *Urbain*, à qui Rome & l'Italie obéissaient. La France, l'Ecosse, la Savoie, la Lorraine furent pour *Clément*. Tous les ordres religieux se divisèrent, tous les docteurs écrivirent, toutes les universités donnèrent des décrets. Les deux papes se traitaient mutuellement d'usurpateurs & d'*Ante-Christ*s; ils s'excommuniaient réciproquement. Mais ce qui devint réellement funeste, on se battit avec la double fureur d'une guerre civile & d'une guerre de religion. Des troupes Gasconnes & Bretonnes, levées par le neveu de *Clément*, marchent en Italie, surprennent Rome; ils y tuent, dans leur première furie, tout ce qu'ils rencontrent; mais bientôt le peuple Romain, se ralliant contre eux, les extermine dans ses murs, & on y égorge tout ce qu'on trouve de prêtres Français. Bientôt après, une armée du pape *Clément*, levée dans le royaume de Naples, se présente à quelques lieues de Rome, devant les troupes d'*Urbain*.

Chacune des armées portait les clefs de *St. Pierre* sur ses drapeaux. Les Clémentins furent vaincus. Il ne s'agissait pas seulement de l'intérêt de ces deux pontifes. *Urbain*, vainqueur, qui destinait une partie du royaume de Naples à son neveu, en dépouilla la reine *Jeanne*, protectrice de *Clément*, laquelle régnait depuis long-tems dans Naples, avec des succès divers & une gloire souillée.



Nous avons vu cette reine assassinée par son cousin *Charles de Durazzo*, avec qui *Urbain* voulait partager le royaume de Naples. Cette usurpateur devenu possesseur tranquille, n'eut garde de tenir ce qu'il avait promis à un pape qui n'était pas assez puissant pour l'y contraindre.

*Urbain* plus ardent que politique, eut l'imprudence d'aller trouver son vassal, sans être le plus fort & mal accompagné. L'ancien cérémonial obligeait le roi de baiser les pieds du pape & de tenir la bride de son cheval. *Duras* ne fit qu'une de ces deux fonctions ; il prit la bride, mais ce fut pour conduire lui-même le pape en prison. *Urbain* fut gardé quelque tems prisonnier à Naples, négociant continuellement avec son vassal, & traité tantôt avec respect, & tantôt avec mépris. Le pape s'enfuit de sa prison, & se retira dans la petite ville de Nocéra. Là, il rassembla bientôt les débris de sa cour. Ses cardinaux & quelques évêques, lassés de son humeur farouche, & plus encor de ses infortunes, prirent dans Nocéra des mesures pour le quitter & pour élire à Rome un pape plus digne de l'être. *Urbain*, informé de leur dessein, les fit tous appliquer en sa présence à la torture. Bientôt obligé de s'enfuir de Naples & de se retirer dans la ville de Gènes, qui lui envoya quelques galères, il traîna à sa suite ces cardinaux & ces évêques estropiés & enchaînés. Un des évêques, demi-mort de la question qu'il avait soufferte, ne pouvant gagner le rivage assez tôt au gré du pape, il le fit égorger sur le chemin. Arrivé à Gènes, il se délivra par divers supplices de cinq de ces cardinaux prisonniers. Les *Caligula* & les *Néron* avaient fait des actions à-peu-près semblables, mais ils furent punis, & *Urbain* mourut paisiblement à Rome. Sa créature & son persécuteur, *Charles de Durazzo*, fut plus malheureux ; car étant allé en Hongrie pour envahir la couronne qui ne lui appartenait point, il y fut assassiné.

Après la mort d'*Urbain*, cette guerre civile paraissait devoir s'éteindre ; mais les Romains étaient bien loin de

reconnaître *Clément*. Le schisme se perpétua des deux côtés. Les cardinaux *Urbanistes* élurent *Perin Tomasel* ; & ce *Perin Tomasel* étant mort , ils prirent le cardinal *Méliorati*. Les *Clémentins* firent succéder à *Clément* , mort en 1394, *Pierre Luna* , Arragonois. Jamais pape n'eut moins de pouvoir à Rome que *Méliorati* : & *Pierre Luna* ne fut bientôt dans Avignon qu'un fantôme. Les Romains , qui voulurent encor rétablir leur gouvernement municipal , chassèrent *Méliorati* , après bien du sang répandu , quoiqu'ils le reconnussent pour pape ; & les Français , qui avaient reconnu *Pierre Luna* , l'assiégèrent dans Avignon même , & l'y tinrent prisonnier.

Les états-généraux de France avaient pris dans ces tems funestes une résolution si sensée , qu'il est surprenant que toutes les autres nations ne l'imitassent pas. Ils ne reconnurent aucun pape. Chaque diocèse se gouverna par son évêque : on ne paya point d'annates , on ne reconnut ni réserves ni exemptions ; & Rome alors dut craindre que cette administration , qui dura quelques années , ne subsistât toujours.

*Luna* , avant son élection , avait promis de se démettre pour le bien de la paix , & n'en voulait rien faire. Un noble Vénitien , nommé *Corario* , qu'on élut à Rome , fit le même serment , qu'il ne garda pas mieux. Les cardinaux de l'un & de l'autre parti , fatigués des querelles générales & particulières que la dispute de la tiare traînait après elle , convinrent enfin d'assembler à Pise un concile général. Vingt-quatre cardinaux , vingt-six archevêques , cent quatre-vingt-douze évêques , deux cent quatre-vingt-neuf abbés , les députés de toutes les universités , ceux des chapitres de cent deux métropoles , trois cents docteurs de rhéologie , le grand-maître de Malthe , & les ambassadeurs de tous les rois , assistèrent à cette assemblée. On y créa un nouveau pape , nommé *Pierre Philargi* , *Alexandre V*. Le fruit de ce grand concile fut d'avoir trois papes ou antipapes , au lieu de deux. L'em-

pereur *Robert* ne voulut point reconnaître ce concile , & tout fut plus brouillé qu'auparavant.

On ne peut s'empêcher de plaindre le sort de Rome. On lui donnait un évêque & un prince malgré elle : des troupes Françaises, sous le commandement de *Tannegui du Châtel* , vinrent encor la ravager pour lui faire accepter son troisième pape. Le Vénitien *Corario* porta sa tiare à Gayette, sous la protection du fils de *Charles de Durazzo* que nous nommons *Lancelot*, qui régnait alors à Naples; & *Pierre Luna* transféra son siège à Perpignan. Rome fut saccagée , mais sans fruit, pour le troisième pape; il mourut en chemin; & la politique qui régnait alors, fut cause qu'on le crut empoisonné.

Les cardinaux du concile de Pise, qui l'avaient élu, s'étant rendus maîtres de Rome, mirent à sa place *Balthazar Cozza* , Napolitain. C'était un homme de guerre; il avait été corsaire, & s'était signalé dans les troubles que la querelle de *Charles de Durazzo* & de la maison d'*Anjou* excitait encor; depuis légat en Allemagne, il s'y était enrichi en vendant des indulgences. Il avait ensuite acheté assez cher le chapeau de cardinal, & n'avait point acheté moins chèrement sa concubine *Catherine*, qu'il avait enlevée à son mari. Dans les conjonctures où était Rome, il lui fallait peut-être un tel pape. Elle avait plus besoin d'un soldat que d'un théologien.

Depuis *Urbain VI.* les papes rivaux négociaient, excommuniaient & bornaient leur politique à tirer quelque argent. Celui-ci fit la guerre. Il était reconnu de la France & de la plus grande partie de l'Europe sous le nom de *Jean XXIII.* Le pape de Perpignan n'était pas à craindre, celui de Gayette l'était, parce que le roi de Naples le protégeait. *Jean XXIII.* assemble des troupes, publie une croisade contre *Lancelot*, roi de Naples, arme le prince *Louis d'Anjou*, auquel il donne l'investiture de Naples. On se bat auprès de Garillan. Le parti du pape est victorieux; mais la reconnaissance n'étant pas

une vertu de souverain, & la raison d'état étant plus forte que tout le reste, le pape ôte l'investiture à son bienfaiteur & à son vengeur, *Louis d'Anjou*. Il reconnaît *Lancelot* son ennemi pour roi, à condition qu'on lui livrerait le Vénitien *Corario*.

*Lancelot*, qui ne voulait pas que *Jean XXIII.* fût trop puissant, laissa échapper le pape *Corario*. Ce pontife errant se retira dans le château de Rimini chez *Malatesta*, l'un des petits tyrans d'Italie. C'est-là que, ne subsistant que des aumônes de ce seigneur, & n'étant reconnu que du duc de Bavière, il excommunait tous les rois, & parlait en maître de la terre.

*Jean XXIII.* seul pape de droit, puisqu'il avait été créé, reconnu à Rome par les cardinaux du concile de Pise, & qu'il avait succédé au pontife élu par le même concile, était encor le seul pape en effet. Mais comme il avait trahi son bienfaiteur *Louis d'Anjou*, le roi de Naples *Lancelot*, dont il était le bienfaiteur, le trahit de même.

*Lancelot* victorieux, voulut régner à Rome. Il surprit cette malheureuse ville. *Jean XXIII.* eut à peine le tems de se sauver. Il fut heureux qu'il y eût alors en Italie des villes libres. Se mettre, comme *Corario*, entre les mains d'un des tyrans, c'était se rendre esclave. Il se jeta entre les bras des Florentins, qui combattirent à la fois contre *Lancelot*, pour leur liberté & pour le pape.

*Lancelot* allait prévaloir. Le pape se voyait assiégé dans Bologne. Il eut recours alors à l'empereur *Sigismond*, qui était descendu en Italie pour conclure un traité avec les Vénitiens. *Sigismond*, comme empereur, devait s'agrandir sur l'abaissement des papes, & était l'ennemi naturel de *Lancelot*, tyran de l'Italie. *Jean XXIII.* propose à l'empereur une ligue & un concile; la ligue, pour chasser l'ennemi commun; le concile, pour affermir son droit au pontificat. Ce concile était même devenu nécessaire. Celui de Pise l'avait indi-  
qué

qué au bout de trois ans. *Sigismond & Jean XXIII.* le convoquent dans la petite ville de Constance, mais *Lancelot* opposait ses armes victorieuses à toutes ces négociations. Il n'y avait qu'un coup extraordinaire qui en pût délivrer le pape & l'empereur. *Lancelot* mourut à l'âge de trente ans, dans des douleurs aiguës & subites, & les poisons passaient alors pour fréquens.

*Jean XXIII.* défait de son ennemi, n'avait plus que l'empereur & le concile à craindre. Il eût voulu éloigner ce sénat de l'Europe, qui peut juger les pontifes. La convocation était annoncée, l'empereur la pressait, & tous ceux qui avaient droit d'y assister, se hâtaient d'y venir jouir du titre d'arbitres de la chrétienté.

## CHAPITRE TRENTIEME.

### *Concile de Constance.*

**S**UR le bord occidental du lac de Constance, la ville de ce nom fut bâtie, dit-on, par *Constantin*. *Sigismond* la choisit pour être le théâtre où cette scène devait se passer. Jamais assemblée n'avait été plus nombreuse que celle de Pise. Le concile de Constance le fut davantage.

Outre la foule des prélats & des docteurs, il y eut cent vingt-huit grands vassaux de l'empire. L'empereur y fut presque toujours présent. Les électeurs de Mayence, de Saxe, du Palatinat, de Brandebourg, les ducs de Bavière, d'Autriche & de Silésie y assistèrent; vingt-sept ambassadeurs y représentèrent leurs souverains; chacun y disputa de luxe & de magnificence; on en peut juger par le nombre de cinquante orfèvres qui vinrent s'y établir avec leurs ouvriers pendant la tenue du concile. On y compta cinq cents joueurs d'instrumens, qu'on appelait alors ménétriers, & sept cent dix-huit courtisanes,

sous la protection du magistrat. Il fallut bâtir des cabanes de bois pour loger tous ces esclaves du luxe & de l'incontinence, que les seigneurs & non les pères du concile traînaient après eux. On ne rougissait point de cette coutume, elle était autorisée dans tous les états, comme elle le fut autrefois chez presque tous les peuples de l'antiquité. Au reste l'église de France donnait à chaque archevêque député au concile, dix francs par jour, (qui reviennent environ à cinquante de nos livres,) huit à un évêque, cinq à un abbé, & trois à un docteur.

Avant de voir ce qui se passa dans ces états de la chrétienté, je dois me rappeler en peu de mots quels étaient alors les principaux princes de l'Europe, & en quels termes étaient leurs dominations.

*Sigismond* joignait le royaume de Hongrie à la dignité d'empereur. Il avait été malheureux contre le fameux *Bajazet*, sultan des Turcs. La Hongrie épuisée, & l'Allemagne divisée, étaient menacées du joug mahométan. Il avait encor eu plus à souffrir de ses sujets que des Turcs. Les Hongrois l'avaient mis en prison, & avaient offert la couronne à *Lancelot*, roi de Naples. Echappé de sa prison, il s'était établi en Hongrie, & enfin avait été choisi pour chef de l'empire.

En France, le malheureux *Charles VI.* tombé en frénésie, avait le nom de roi; ses parens, occupés à déchirer la France, en étaient moins attentifs au concile; mais ils avaient intérêt que l'empereur ne parût pas le maître de l'Europe.

*Ferdinand* régnait en Arragon, & s'intéressait pour son pape *Pierre Luna*.

*Jean II.* roi de Castille, n'avait aucune influence dans les affaires de l'Europe; mais il suivait encor le parti de *Luna*, & la Navarre s'était rangée à son obéissance.

*Henri V.* roi d'Angleterre, occupé, comme nous le verrons, de la conquête de la France, souhaitait que le

pontificat déchiré & avili, ne pût jamais ni rançonner l'Angleterre, ni se mêler des droits des couronnes.

Rome délivrée des troupes Françaises, maîtresses pourtant encor du château de St. Ange, & retournée sous l'obéissance de *Jean XXIII.* n'aimait point son pape, & craignait l'empereur.

Les villes d'Italie divisées, ne mettaient presque point de poids dans la balance. Venise, qui aspirait à la domination de l'Italie, profitait de ses troubles & de ceux de l'église.

Le duc de Bavière, pour jouer un rôle, protégeait le pape *Corario* réfugié à Rimini; & *Frédéric*, duc d'Autriche, ennemi secret de l'empereur, ne songeait qu'à le traverser.

*Sigismond* se rendit maître du concile, en mettant des soldats autour de Constance pour la sûreté des pères. *Jean XXIII.* eût bien mieux fait de retourner à Rome, où il pouvait être le maître, que de s'aller mettre entre les mains d'un empereur qui pouvait le perdre. Il se liguait avec le duc d'Autriche, l'archevêque de Mayence & le duc de Bourgogne; & ce fut ce qui le perdit. L'empereur devint son ennemi. Tout pape légitime qu'il était, on exigea de lui qu'il cédât la tiare, aussi-bien que *Luna* & *Corario*. Il le promit solennellement, & s'en repentit le moment d'après. Il se trouvait prisonnier au milieu du concile même auquel il présidait. Il n'avait plus de ressource que dans la fuite. L'empereur le faisait observer de près. Le duc d'Autriche ne trouva pas de meilleur moyen pour favoriser l'évasion du pape, que de donner au concile le spectacle d'un tournoi. Le pape au milieu du tumulte de la fête, s'enfuit, déguisé en postillon. Le duc d'Autriche part un moment après lui. Tous deux se retirent dans une partie de la Suisse qui appartenait encor à la maison *Autrichienne*. Le pape devait être protégé par le duc de Bourgogne, puissant par ses états & par l'autorité qu'il avait en France. Un nouveau schisme

allait recommencer. Les chefs d'ordre, attachés au pape, se retirèrent déjà de Constance; & le concile, par le fort des événemens, pouvait devenir une assemblée de rebelles. *Sigismond*, malheureux en tant d'occasions, réussit en celle-ci. Il avait des troupes prêtes. Il se saisit des terres du duc d'Autriche en Alsace, dans le Tirol, en Suisse. Ce prince, retourné au concile, y demande à genoux sa grace à l'empereur. Il lui promet, en joignant les mains, de ne rien entreprendre jamais contre sa volonté. Il lui remet tous ses états, pour que l'empereur en dispose en cas d'infidélité. L'empereur tendit enfin la main au duc d'Autriche, & lui pardonna, à condition qu'il lui livrerait la personne du pape.

Le pontife fugitif est saisi dans Fribourg, & transféré dans un château voisin. Cependant le concile instruit son procès.

On l'accuse d'avoir vendu les bénéfices & des reliques, d'avoir empoisonné le pape son prédécesseur, d'avoir fait massacrer plusieurs personnes; l'impiété la plus licencieuse, la débauche la plus outrée, la sodomie, le blasphème, lui furent imputés; mais on supprima cinquante articles du procès-verbal, trop injurieux au pontificat. Enfin, en présence de l'empereur, on lut la sentence de déposition. Cette sentence porte que *le concile se réserve le droit de punir le pape pour ses crimes, suivant la justice ou la miséricorde.*

*Jean XXIII.* qui avait eu tant de courage quand il s'était battu autrefois sur mer & sur terre, n'eut que de la résignation quand on lui vint lire son arrêt dans sa prison. L'empereur le garda trois ans prisonnier dans Manheim, avec une rigueur qui attira plus de compassion sur ce pontife, que ses crimes n'avaient soulevé contre lui de haine.

On avait déposé le vrai pape. On voulut avoir les renonciations de ceux qui prétendaient l'être. *Corario* envoya la sienne; mais le fier Espagnol *Luna* ne voulut



jamais plier. Sa déposition dans le concile n'était pas une affaire ; mais c'en était une de choisir un pape. Les cardinaux réclamaient le droit d'élection ; & le concile représentant la chrétienté, voulait jouir de ce droit. Il fallait donner un chef à l'église & un souverain à Rome. Il était juste que les cardinaux , qui sont le conseil du prince de Rome , & les pères du concile qui avec eux représentent l'église, jouissent tous du droit de suffrage. Trente députés du concile joints aux cardinaux , élurent d'une commune voix, *Othon Colonne*, de cette même maison de *Colonne*, excommuniée par *Boniface VIII.* jusqu'à la cinquième génération. Ce pape , qui changea son beau nom contre celui de *Martin*, avait les qualités d'un prince & les vertus d'un évêque.

Jamais pontife ne fut inauguré plus pompeusement. Il marcha vers l'église, monté sur un cheval blanc, dont l'empereur & l'électeur Palatin à pied tenaient les rênes. Une foule de princes & un concile entier fermaient la marche. On le couronna de la triple couronne que les papes portaient depuis environ deux siècles.

Les pères du concile ne s'étaient pas d'abord rassemblés pour détrôner un pontife ; mais leur principal objet avait paru être de réformer toute l'église. C'était sur-tout le but du fameux *Gerson*, & des autres députés de l'université de Paris.

On avait crié pendant deux ans dans le concile contre les annates, les exemptions, les réserves, les impôts des papes sur le clergé au profit de la cour de Rome, contre tous les vices dont l'église était inondée. Quelle fut la réforme tant attendue ? Le pape *Martin* déclara 1<sup>o</sup>. Qu'il ne fallait pas donner d'exemptions sans connaissance de cause. 2<sup>o</sup>. Qu'on examinerait les bénéfices réunis. 3<sup>o</sup>. Qu'on devait disposer selon le droit public des revenus des églises vacantes. 4<sup>o</sup>. Il défendit inutilement la simonie. 5<sup>o</sup>. Il voulut que ceux qui auraient des bénéfices, fussent tonsurés. 6<sup>o</sup>. Il défendit qu'on dit la

messe en habit séculier. Ce sont-là les loix qui furent promulguées par l'assemblée la plus solennelle du monde.

*Gerson* eut même beaucoup de peine à obtenir la condamnation de ces propositions , qu'il y a des cas où l'assassinat est une action vertueuse , beaucoup plus méritoire dans un chevalier que dans un écuyer, & beaucoup plus dans un prince que dans un chevalier. Cette doctrine de l'assassinat avait été soutenue par un nommé *Jean Petit*, docteur de l'université de Paris, à l'occasion du meurtre du propre frère du roi. Le concile éluda long-tems la requête de *Gerson*. Enfin il fallut condamner cette doctrine du meurtre ; mais ce fut sans nommer le cordelier *Jean Petit*.

Voilà l'idée que j'ai cru me devoir faire de tous les objets politiques qui occupèrent le concile de Constance. Les bûchers que le zèle de la religion alluma, font d'une autre espèce.

## CHAPITRE TRENTÉ-UNIÈME.

*De Jean Hus, & de Jérôme de Prague.*

TOUT ce que nous avons vu dans ce tableau de *l'histoire-générale*, montre dans quelle ignorance avait croupi les peuples de l'Occident. Les nations soumises aux Romains, étaient devenues barbares dans le déchirement de l'empire, & les autres l'avaient toujours été. Lire & écrire était une science bien peu commune avant *Frédéric II.* & le fameux bénéfice de clergie, par lequel un criminel condamné à mort, obtenait sa grace, en cas qu'il sût lire, est la plus grande preuve de l'abrutissement de ces tems. Plus les hommes étaient grossiers, plus la science & sur-tout la science de la religion, avait donné sur eux au clergé & aux religieux, cette autorité natu-

relle que la supériorité des lumières donne aux maîtres sur les disciples. De cette autorité naquit la puissance. Il n'y eut point d'évêque en Allemagne & dans le Nord qui ne fût souverain ; nul en Espagne , en France , en Angleterre , qui n'eût , ou ne disputât les droits régaliens. Presque tout abbé devint prince ; & les papes , quoique persécutés , étaient les rois de tous ces souverains. Les vices attachés à l'opulence , & les désastres qui suivent l'ambition , ramenèrent enfin la plupart des évêques & des abbés à l'ignorance des laïques. Les universités de Bologne , de Paris , d'Oxford , fondées vers le treizième siècle , cultivèrent cette science qu'un clergé trop riche abandonnait.

Les docteurs de ces universités , qui n'étaient que docteurs , éclatèrent bientôt contre les scandales du reste du clergé ; & l'envie de se signaler , les porta à examiner des mystères , qui pour le bien de la paix , devaient être toujours derrière un voile.

Celui qui déchira le voile avec le plus d'emportement , fut *Jean Wiclef* , docteur de l'université d'Oxford. Il prêcha , il écrivit , tandis qu'*Urbain V.* & *Clément* désolaient l'église par leur schisme , & publiaient des croisades l'un contre l'autre. Il prétendit qu'on devait faire pour toujours ce que la France avait fait un tems , ne reconnaître jamais de pape. Cette idée fut embrassée par beaucoup de seigneurs indignés dès long-tems de voir l'Angleterre traitée comme une province de Rome ; mais elle fut combattue par tous ceux qui partageaient le fruit de cette soumission.

*Wiclef* fut moins protégé dans sa théologie que dans sa politique. Il renouvella les anciens sentimens proscrits dans *Bérengr.* Il soutint qu'il ne faut rien croire d'impossible & de contradictoire , qu'un accident ne peut subsister sans sujet , qu'un même corps ne peut être à la fois tout entier en cent mille endroits , que ces idées monstrueuses étaient capables de détruire la foi dans l'esprit de

quiconque a conservé une étincelle de raison, qu'en un mot le pain & le vin de l'eucharistie demeurent du pain & du vin. Il voulut détruire la confession introduite dans l'Occident, les indulgences par lesquelles on vendait la justice de DIEU, la hiérarchie éloignée de sa simplicité primitive. Ce que les Vaudois enseignaient alors en secret, il l'enseignait en public; & à peu de chose près sa doctrine était celle des protestans, qui parurent plus d'un siècle après lui, & de plus d'une société établie longtemps auparavant.

Sa doctrine fut réprimée par l'université d'Oxford, par les évêques & le clergé, mais non étouffée. Ses manuscrits, quoique mal digérés & obscurs, se répandirent par la seule curiosité qu'inspiraient le sujet de la querelle & la hardiesse de l'auteur, de qui les mœurs irrépréhensibles donnaient du poids à ses opinions. Ces ouvrages pénétrèrent en Bohême, pays n'aguère barbare, qui de l'ignorance la plus grossière, commençait à passer à cette autre espèce d'ignorance qu'on appelait alors *érudition*.

L'empereur *Charles IV.* législateur de l'Allemagne & de la Bohême, avait fondé une université dans Prague, sur le modèle de celle de Paris. Déjà on y comptait, à ce qu'on dit, près de vingt mille étudiants au commencement du quinzième siècle. Les Allemands avaient trois voix dans les délibérations de l'académie, & les Bohémiens une seule. *Jean Hus*, né en Bohême, devenu bachelier de cette académie, & confesseur de la reine *Sophie de Bavière* femme de *Venceflas*, obtint de cette reine que ses compatriotes au contraire eussent trois voix, & les Allemands une seule. Les Allemands irrités se retirèrent; & ce furent autant d'ennemis irréconciliables que se fit *Jean Hus*. Il reçut dans ce tems-là quelques ouvrages de *Wiclef*; il en rejeta constamment la doctrine, mais il en adopta tout ce que la bile de cet Anglais avait répandu contre les scandales des papes & des évêques, contre celui des excommunications lancées avec tant de légèreté

& de fureur; enfin contre toute puissance ecclésiastique, dont *Wiclef* ni lui ne distinguèrent pas les droits & les usurpations. Par-là il se fit de bien plus grands ennemis; mais aussi il se concilia beaucoup de protecteurs, & surtout la reine qu'il dirigeait. On l'accusa devant le pape *Jean XXIII.* & on le cita à comparaître vers l'an 1411. Il ne comparut point. On assembla cependant le concile de Constance, qui devait juger les papes & les opinions des hommes. Il y fut cité. L'empereur lui-même écrivit en Bohême, qu'on le fit partir pour venir rendre compte de sa doctrine.

*Jean Hus*, plein de confiance, alla au concile, où ni lui ni le pape n'auraient dû aller. Il y arriva, accompagné de quelques gentilshommes Bohémiens & de plusieurs de ses disciples, & ce qui est très-essentiel, il ne s'y rendit que muni d'un sauf-conduit de l'empereur, daté du 18 Octobre 1414; sauf-conduit le plus favorable & le plus ample qu'on puisse jamais donner, & par lequel l'empereur le prenait dans sa sauvegarde pour son voyage, son séjour & son retour. A peine fut-il arrivé qu'on l'emprisonna; & on instruisit son procès en même tems que celui du pape. Il s'enfuit comme ce pontife, & fut arrêté comme lui. L'un & l'autre furent gardés quelque tems dans la même prison.

Enfin il comparut plusieurs fois, chargé de chaînes. On l'interrogea sur quelques passages de ses écrits. Il faut l'avouer, il n'y a personne qu'on ne puisse perdre en interprétant ses paroles. Quel docteur, quel écrivain est en sûreté de sa vie, si on condamne au bûcher quiconque dit « qu'il n'y a qu'une église catholique, qui renferme » dans son sein tous les prédestinés; qu'un réprouvé n'est » pas de cette église; que les seigneurs temporels doivent obliger les prêtres à observer la loi; qu'un mauvais pape n'est pas le vicaire de JESUS-CHRIST?

Voilà quelles étaient les propositions de *Jean Hus*. Il les expliqua toutes d'une manière qui pouvait obtenir sa

grace ; mais on les entendait de la manière qu'il fallait pour le condamner. Un père du concile lui dit : *Si vous ne croyez pas l'universel à parte rei , vous ne croyez pas la présence réelle.* Quel raisonnement , & de quoi dépendait alors la vie des hommes ! Un autre lui dit : *Si le sacré concile prononçait que vous êtes borgne , en vain seriez-vous pourvu de deux bons yeux , il faudrait vous confesser borgne.*

*Jean Hus* n'adoptait aucune des propositions de *Wiclef*, qui séparent aujourd'hui les protestans de l'église romaine. Cependant il fut condamné à expirer dans les flammes. En cherchant la cause d'une telle exécution , je n'ai jamais pu en trouver d'autre que cet esprit d'opiniâtreté qu'on puise dans les écoles. Les pères du concile voulaient absolument que *Jean Hus* se retractât ; & *Jean Hus*, persuadé qu'il avait raison, ne voulait point avouer qu'il s'était trompé. L'empereur touché de compassion , lui dit : « Que vous coûte-t-il d'abjurer des erreurs qui vous » sont faussement attribuées ? Je suis prêt d'abjurer à » l'instant toutes sortes d'erreurs : s'ensuit-il que je les » aie tenues ? » *Jean Hus* fut inflexible. Il fit voir la différence entre abjurer des erreurs en général , & se retracter d'une erreur. Il aima mieux être brûlé , que de convenir qu'il avait eu tort.

Le concile fut aussi inflexible que lui ; mais l'opiniâtreté de courir à la mort avait quelque chose d'héroïque : celle de l'y condamner était bien cruelle. L'empereur , malgré la foi du fauf-conduit , ordonna à l'électeur Palatin de le faire traîner au supplice. Il fut brûlé vif en présence de l'électeur même , & loua DIEU jusqu'à ce que la flamme étouffât sa voix.

Quelques mois après , le concile exerça encor la même sévérité contre *Hiéronyme*, disciple & ami de *Jean Hus* , que nous appellons *Jérôme de Prague*. C'était un homme bien supérieur à *Jean Hus* en esprit & en éloquence. Il avait d'abord souscrit à la condamnation de la doctrine de

son maître; mais ayant appris avec quelle grandeur d'âme *Jean Hus* était mort, il eut honte de vivre. Il se retracta publiquement & fut envoyé au bûcher. *Poggio* Florentin, secrétaire de *Jean XXIII.* & l'un des premiers restaurateurs des lettres, présent à ses interrogatoires & à son supplice, dit qu'il n'avait jamais rien entendu qui approchât autant de l'éloquence des Grecs & des Romains, que les discours de *Jérôme* à ses juges. « Il parla, dit-il, » comme *Socrate*, & marcha au bûcher avec autant » d'alégresse que *Socrate* avait bu la coupe de ciguë. »

Puisque le *Poggio* a fait cette comparaison, qu'il me soit permis d'ajouter, que *Socrate* fut en effet condamné comme *Jean Hus* & *Jérôme de Prague*, pour s'être attiré l'inimitié des sophistes & des prêtres de son tems; mais quelle différence entre les mœurs d'Athènes & celles du concile de Constance; entre la coupe d'un poison doux, qui loin de tout appareil horrible & infame, laissait expirer tranquillement un citoyen au milieu de ses amis, & le supplice épouvantable du feu, dans lequel des prêtres, ministres de clémence & de paix, jetaient d'autres prêtres, trop opiniâtres sans doute, mais d'une vie pure & d'un courage admirable!

Puis-je encor observer que dans ce concile un homme accusé de tous les crimes, ne perdit que des honneurs; & que deux hommes accusés d'avoir fait de faux argumens, furent livrés aux flammes?

Tel fut ce fameux concile de Constance, qui dura depuis le premier Novembre 1413 jusqu'au 20 Mai 1418.

Ni l'empereur, ni les pères du concile n'avaient prévu les suites du supplice de *Jean Hus* & d'*Hieronymus*. Il sortit de leurs cendres une guerre civile. Les Bohémiens crurent leur nation outragée. Il imputerent la mort de leurs compatriotes à la vengeance des Allemands retirés de l'université de Prague. Ils reprochèrent à l'empereur la violation du droit des gens. Enfin, peu de tems après, quand *Sigismond* voulut succéder en Bohême, à *Venceslas*

son frère, il trouva que tout empereur, tout roi de Hongrie qu'il était, le bûcher de deux citoyens lui fermait le chemin du trône de Prague. Les vengeurs de *Jean Hus* étaient au nombre de quarante mille. C'étaient des animaux sauvages que la sévérité du concile avait effarouchés & déchainés.

Les prêtres qu'ils rencontraient, payaient de leur sang la cruauté des pères de Constance. *Jean*, sur-nommé *Ziska*, qui veut dire *borgne*, chef barbare de ces barbares, battit *Sigismond* plus d'une fois. Ce *Jean Ziska*, ayant perdu dans une bataille l'œil qui lui restait, marchait encor à la tête de ses troupes, donnait ses conseils aux généraux, & assistait aux victoires. Il ordonna qu'après sa mort on fît un tambour de sa peau. On lui obéit. Ce reste de lui même fut encor long-tems fatal à *Sigismond*, qui put à peine en seize années réduire la Bohême, avec les forces de l'Allemagne & la terreur des croisades. Ce fut pour avoir violé son sauf-conduit qu'il effuya ces seize années de désolation.

## CHAPITRE TRENTE-DEUXIEME.

*De l'état de l'Europe, vers le tems du concile de Constance. De l'Italie.*

EN réfléchissant sur ce concile même, tenu sous les yeux d'un empereur, de tant de princes & de tant d'ambassadeurs, sur la déposition du souverain pontife, sur celle de *Venceflas*, on voit que l'Europe catholique était en effet une immense & tumultueuse république, dont les chefs étaient le pape & l'empereur, & dont les membres désunis font des royaumes, des provinces, des villes libres sous vingt gouvernemens différens. Il n'y avait aucune affaire dans laquelle l'em-



pereur & le pape n'entraissent. Toutes les parties de la chrétienté se correspondaient même au milieu des discordes. L'Europe était en grand ce qu'avait été la Grèce , à la politesse près.

Rome & Rhodes étaient deux villes communes à tous les chrétiens du rit latin , & ils avaient un commun ennemi dans le sultan des Turcs. Les deux chefs du monde catholique , l'empereur & le pape , n'avaient précisément qu'une grandeur d'opinion, nulle puissance réelle. Si *Sigismond* n'avait pas eu la Bohême & la Hongrie, dont il tirait encor très-peu de chose , le titre d'empereur n'eût été pour lui qu'onéreux. Les domaines de l'empire étaient tous aliénés. Les princes & les villes d'Allemagne ne payaient point de redevance. Le corps Germanique était aussi libre , mais non si bien réglé qu'il l'a été par la paix de Westphalie. Le titre de roi d'Italie était aussi vain que celui de roi d'Allemagne. L'empereur ne possédait pas une ville au-delà des Alpes.

C'est toujours le même problème à résoudre , comment l'Italie n'a pas affermi sa liberté , & n'a pas fermé pour jamais l'entrée aux étrangers. Elle y travailla toujours , & dut se flatter alors d'y parvenir. Elle était florissante. La maison de *Savoye* s'aggrandissait sans être encor puissante. Les souverains de ce pays , feudataires de l'empire , étaient des comtes. *Sigismond* qui donnait au moins des titres, les fit ducs en 1416. Aujourd'hui ils sont rois indépendans malgré le titre de feudataires. Les *Viscontis* possédaient tout le Milanais ; & ce pays devint depuis encor plus considérable sous les *Sforzes*.

Les Florentins industrieux étaient recommandables par la liberté , le génie , & le commerce. On ne voit que de petits états jusqu'aux frontières du royaume de Naples , qui tous aspirent à la liberté. Ce système de l'Italie dure depuis la mort de *Frédéric II.* jusqu'aux tems.

des papes *Alexandre VI.* & *Jules II.* ce qui fait une période d'environ trois cents années. Mais ces trois cents années se sont passées en factions, en jalousies, en petites entreprises d'une ville sur une autre, & de tyrans qui s'emparaient de ces villes. C'est l'image de l'ancienne Grèce, mais image barbare. On cultivait les arts, & on conspirait : mais on ne savait pas combattre comme aux Thermopyles, & à Maraton.

Voyez dans *Machiavel* l'histoire de *Castracani* tyran de Lucques & de Pistoie, du tems de l'empereur *Louis de Bavière*. De pareils desseins heureux ou malheureux font l'histoire de toute l'Italie. Lisez la vie d'*Ezzelino d'Aromano* tyran de Padoue, très-naïvement & très-bien écrite par *Pietro Gerardo* son contemporain : cet écrivain, affirme que le tyran fit périr plus de douze mille citoyens de Padoue au treizième siècle. Le légat qui le combattit en fit mourir autant de Vicence, de Vérone & de Ferrare. *Ezzelino* fut enfin pris prisonnier, & toute sa famille mourut dans les plus affreux supplices. Une famille de citoyens de Vérone nommée *Scala*, que nous appellons l'*Escale*, s'empara du gouvernement sur la fin du treizième siècle, & y régna cent années. Cette famille soumit vers l'an 1330, Padoue, Vicence, Trevize, Parme, Brescia & d'autres territoires. Mais au quinzième siècle il ne resta pas la plus légère trace de cette puissance. Les *Viscontis*, les *Sforzes* ducs de Milan, ont passé plus tard & sans retour. De tous les seigneurs qui partageaient la Romagne, l'Ombrie, l'Emilie, il ne reste aujourd'hui que deux ou trois familles devenues sujettes du pape.

Si vous cherchez les annales des villes d'Italie, vous n'en trouverez pas une dans laquelle il n'y ait eu des conspirations conduites avec autant d'art que celle de *Catiline*. On ne pouvait dans de si petits états ni s'élever, ni se défendre avec des armées. Les assassinats, les empoisonnemens y suppléèrent souvent. Une émeute du

peuple faisait un prince : une autre émeute le faisait tomber. C'est ainsi que Mantoue, par exemple, passa de tyrans en tyrans jusqu'à la maison de *Conzague*, qui s'y établit en 1328.

Venise seule a toujours conservé sa liberté, qu'elle doit à la mer qui l'environne, & à la prudence de son gouvernement. Gènes sa rivale lui fit la guerre, & triompha d'elle sur la fin du quatorzième siècle; mais Gènes ensuite déclina de jour en jour, & Venise s'éleva toujours jusqu'au tems de *Louis XII.* & de l'empereur *Maximilien*, où nous la verrons intimider l'Italie, & donner de la jalousie à toutes les puissances qui conspirent pour la détruire. De tous les gouvernemens, celui de Venise était le seul réglé, stable, & uniforme : il n'avait qu'un vice radical, qui n'en était pas un aux yeux du sénat; c'est qu'il manquait un contrepoids à la puissance patricienne, & un encouragement aux plébéiens. Le mérite ne peut jamais dans Venise élever un simple citoyen, comme dans l'ancienne Rome. La beauté du gouvernement d'Angleterre, depuis que la chambre des communes a part à la législation, consiste dans ce contrepoids & dans ce chemin toujours ouvert aux honneurs pour quiconque en est digne.

Pise, qui n'est aujourd'hui qu'une ville dépeuplée dépendante de la Toscane, était au treizième & quatorzième siècles une république célèbre, & mettait en mer des flottes aussi considérables que Gènes.

Parme & Plaisance appartenaient aux *Viscontis*. Les papes réconciliés avec eux, leur en donnèrent l'investiture, parce que les *Viscontis* ne voulurent pas alors la demander aux empereurs, dont la puissance s'anéantissait en Italie. La maison d'*Este*, qui avait produit cette fameuse comtesse *Mathilde*, bienfaitrice du St. Siège, possédait Ferrare & Modène. Elle tenait Ferrare de l'empereur *Othon III.* & cependant le St. Siège prétendait des droits sur Ferrare, & en donnait quelque-

fois l'investiture, ainsi que de plusieurs états de la Romagne ; source intarissable de confusion & de trouble.

Il arriva que pendant la trasmigration du St. Siège, des bords du Tibre à ceux du Rhône, il y eut deux puissances imaginaires en Italie, les empereurs & les papes, dont toutes les autres recevaient des diplômes pour légitimer leurs usurpations ; & quand la chaire pontificale fut rétablie dans Rome, elle y fut sans pouvoir réel, & les empereurs furent oubliés jusqu'à *Maximilien I.* Nul étranger ne possédait alors de terrain en Italie. On ne pouvait plus appeller étrangères la maison d'*Anjou* établie à Naples en 1266, & celle d'*Arragon* souveraine de Sicile depuis 1287. Ainsi l'Italie, riche remplie de villes florissantes, féconde en hommes de génie, pouvait se mettre en état de ne recevoir jamais la loi d'aucune nation. Elle avait même un avantage sur l'Allemagne, c'est qu'aucun évêque, excepté le pape, ne s'était fait souverain, & que tous ces différens états gouvernés par des séculiers en devaient être plus propres à la guerre.

Si les divisions dont naît quelquefois la liberté publique, troublaient l'Italie elles n'éclataient pas moins en Allemagne, où les seigneurs ont tous des prétentions à la charge les uns des autres. Mais comme vous l'avez déjà remarqué, l'Italie ne fit jamais un corps, & l'Allemagne en fit un. Le flegme germanique a conservé jusqu'ici la constitution de l'état saine & entière. L'Italie moins grande que l'Allemagne n'a jamais pu seulement se former une constitution : & à force d'esprit & de finesse elle s'est trouvée partagée en plusieurs états affaiblis, subjugués & ensanglantés par des nations étrangères.

Naples & Sicile, qui avaient formé une puissance formidable sous les conquérans Normans ; n'étaient plus, depuis les vêpres siciliennes, que deux états jaloux l'un de l'autre, qui se nuisaient mutuellement. Les faiblesses de *Jeanne I.* ruinèrent Naples ; & la Provence  
dont

dont elle était souveraine. Les faiblesses plus honteuses encor de *Jeanne II.* achevèrent la ruine. Cette reine, la dernière de la race que le frère de *Saint Louis* avait transplantée en Italie, fut sans aucun crédit, ainsi que son royaume, tout le tems qu'elle régna. Elle était sœur de ce *Lancelot* qui avait fait trembler Rome dans le tems de l'anarchie qui précéda le concile de Constance : mais *Jeanne II.* fut bien loin d'être redoutable. Des intrigues d'amour & de cour firent la honte & le malheur de ses états. *Jacques de Bourbon* son second mari effuya ses infidélités, & quand il voulut s'en plaindre, on le mit en prison. Il fut trop heureux de s'échapper, & d'aller cacher sa douleur, & ce qu'on appelait sa honte, dans un couvent de cordeliers à Besançon.

Cette *Jeanne II* ou *Jeannette*, fut, sans le prévoir, la cause de deux grands événemens. Le premier fut l'élévation des *Sforzes* au duché de Milan ; le second, la guerre portée par *Charles VIII.* & par *Louis XII.* en Italie. L'élévation des *Sforzes* est un de ces jeux de la fortune, qui font voir que la terre n'appartient qu'à ceux qui peuvent s'en emparer. Un paysan nommé *Jacomuzio*, qui se fit soldat, & qui changea son nom en celui de *Sforza*, devint le favori de la reine, connétable de Naples, gonfalonnier de l'église ; & acquit assez de richesses pour laisser à un de ses bâtarde de quoi conquérir le duché de Milan.

Le second événement si funeste à l'Italie & à la France, fut causé par des adoptions. On a déjà vu *Jeanne I.* adopter *Louis I.* de la seconde branche d'*Anjou*, frère du roi de France *Charles V.* Ces adoptions étaient un reste des anciennes loix romaines ; elles donnaient le droit de succéder, & le prince adopté tenait lieu de fils ; mais le consentement des barons y était nécessaire. *Jeanne II.* adopta d'abord *Alphonse V.* d'*Arragon*, surnommé par les Espagnols, *le Sage & le Magnanime.* Ce sage & magnanime prince ne fut pas plutôt reconnu

*Essai sur les mœurs. Tom. II.* Q

l'héritier de *Jeanne*, qu'il la dépouilla de toute autorité, la mit en prison, & voulut lui ôter la vie. *François Sforze*, le fils de cet illustre villageois *Jacomuzio*, signala ses premières armes, & mérita la grandeur où il monta depuis, en délivrant la bienfaitrice de son père. La reine alors adopta un *Louis d'Anjou*, petit-fils de celui qui avait été si vainement adopté par *Jeanne I.* Ce prince étant mort, elle institua pour son héritier en 1435 *René d'Anjou* frère du décédé. Cette double adoption fut long-tems un double flambeau de discorde entre la France & l'Espagne. Ce *René d'Anjou*, appelé pour régner dans Naples par une mère adoptive, & en Lorraine par sa femme, fut également malheureux en Lorraine & à Naples. On l'intitule *roi de Naples, de Sicile, de Jérusalem, d'Arragon de Valence, de Majorque, duc de Lorraine & de Bar*. Il ne fut rien de tout cela. C'est une source de la confusion dans nos histoires modernes, qui les rend souvent désagréables, & peut-être ridicules, que cette multiplicité de titres inutiles fondés sur des prétentions qui n'ont point eu d'effet. L'histoire de l'Europe est devenue un immense procès-verbal de contrats de mariage, de généalogies, & de titres disputés, qui répandent par-tout autant d'obscurité que de sécheresse, & qui étouffent les grands événemens, la connaissance des loix, & celle des mœurs, objets plus dignes de l'attention.



CHAPITRE TRENTETROIZIEME.

*De la France & de l'Angleterre , du tems de PHILIPPE DE VALOIS, d'EDOUARD II. & d'EDOUARD III. Déposition du roi EDOUARD II. par le parlement. EDOUARD III. vainqueur de la France. Examen de la loi salique. De l'artillerie , &c.*

L'ANGLETERRE reprit sa force sous *Edouard I.* vers la fin du treizième siècle. *Edouard I.* successeur de *Henri III.* son père , fut obligé à la vérité de renoncer à la Normandie , à l'Anjou , à la Touraine , patrimoines de ses ancêtres , mais il conserva la Guienne ; il s'empara du pays de Galles ; il fut contenir l'humeur des Anglais & les animer. Il fit fleurir leur commerce , autant qu'on le pouvoit alors. La maison d'Ecosse étant éteinte , en 1291 , il eut la gloire d'être choisi pour arbitre entre les prétendans. Il obligea d'abord le parlement d'Ecosse à reconnaître que la couronne de ce pays relevait de celle d'Angleterre ; ensuite il nomma pour roi *Baillol* , qu'il fit son vassal. *Edouard* prit enfin pour lui ce royaume d'Ecosse , & le conquist après plusieurs batailles ; mais il ne put le garder. Ce fut alors que commença cette antipathie entre les Anglais & les Ecossois , qui aujourd'hui , malgré la réunion des deux peuples , n'est pas encor tout-à-fait éteinte.

Sous ce prince on commençait à s'appercevoir que les Anglais ne seraient pas long-tems tributaires de Rome ; on se servait de prétextes pour mal payer , & on éludait une autorité qu'on n'osait attaquer de front.

Le parlement d'Angleterre prit vers l'an 1300 une nouvelle forme , telle qu'elle est à-peu-près de nos jours. Le titre de barons & de pairs ne fut affecté qu'à

ceux qui entraient dans la chambre haute. La chambre des communes commença à régler les subfides. *Edouard I.* donna du poids à la chambre des communes pour pouvoir balancer le pouvoir des barons. Ce prince assez ferme & assez habile pour les ménager & ne les point craindre, forma cette espèce de gouvernement qui rassemble tous les avantages de la royauté, de l'aristocratie & de la démocratie; mais qui a aussi les inconvéniens de tous les trois, & qui ne peut subsister que sous un roi sage. Son fils ne le fut pas, & l'Angleterre fut déchirée.

*Edouard I.* mourut lorsqu'il allait conquérir l'Ecosse, trois fois subjuguée & trois fois soulevée. Son fils âgé de vingt-trois ans, à la tête d'une nombreuse armée, abandonna les projets du père, pour se livrer à des plaisirs qui paraissaient plus indignes d'un roi en Angleterre qu'ailleurs. Ses favoris irritèrent la nation, & sur-tout l'épouse du roi, *Isabelle* fille de *Philippe le Bel*, femme galante & impérieuse, jalouse de son mari qu'elle trahissait. Ce ne fut plus dans l'administration publique que fureur, confusion & faiblesse. Une partie du parlement fait trancher la tête à un favori du monarque, nommé *Gaveston*. Les Ecoffais profitent de ces troubles. Ils battent les Anglais; & *Robert Bruce*, devenu roi d'Ecosse, la rétablit par la faiblesse de l'Angleterre.

On ne peut se conduire avec plus d'imprudence, & par conséquent avec plus de malheur qu'*Edouard II.* Il souffre que sa femme *Isabelle*, irritée contre lui, passe en France avec son fils, qui fut depuis l'heureux & le célèbre *Edouard III.*

*Charles le Bel*, frère d'*Isabelle*, régnait en France. Il suivait cette politique de tous les rois, de semer la discorde chez ses voisins; il encouragea sa sœur *Isabelle* à lever l'étendard contre son mari.

Ainsi donc, sous prétexte qu'un jeune favori nommé



*Spencer* gouvernait indignement le roi d'Angleterre, sa femme se prépare à faire la guerre. Elle marie son fils à la fille du comte de Hainaut & de Hollande. Elle engage ce comte à lui donner des troupes. Elle repasse enfin en Angleterre, & se joint à main armée aux ennemis de son époux. Son amant *Mortimer* était avec elle à la tête de ses troupes, tandis que le roi fuyait avec son favori *Spencer*.

La reine fait pendre à Bristol le père du favori, âgé de quatre-vingt-dix ans. Elle punit ensuite du même supplice dans Herford le favori lui-même, tombé dans ses mains : mais elle exerça dans ce supplice une vengeance que la bienséance de notre siècle ne permettrait pas ; elle fit mettre dans l'arrêt qu'on arracherait au jeune *Spencer* les parties dont il avait fait un coupable usage avec le monarque : l'arrêt fut exécuté à la potence ; elle ne craignit point de voir l'exécution. *Froissard* ne fait point difficulté d'appeller ces parties par leur nom propre. Il y a loin de ces tems à des tems polis.

Enfin le roi, abandonné, fugitif dans son royaume, est pris, conduit à Londres, insulté par le peuple, enfermé dans la tour, jugé par le parlement, & déposé par un jugement solennel. Un nommé *Trussel* lui signifia sa déposition en ces mots rédigés dans les actes : «  
» Moi *Guillaume Trussel*, procureur du parlement  
» & de la nation, je vous déclare en leur nom & en leur  
» autorité, que je renonce, que je révoque, & re-  
» tracte l'hommage à vous fait, & que je vous prive  
» de la puissance royale. » On donna la couronne à son fils, âgé de quatorze ans, & la régence à la mère assistée d'un conseil. Une pension d'environ soixante mille livres de notre monnoie fut assignée au roi pour vivre.

*Edouard II.* survécut à peine une année à sa disgrâce. On ne trouva sur son corps aucune marque de mort violente. On dit qu'on lui avait enfoncé un fer brûlant dans les entrailles à travers un tuyau de corne.

Le fils punit bientôt la mère. *Edouard III.* mineur encor , mais impatient & capable de régner , faïfit un jour aux yeux de sa mère , son amant *Mortimer* , comte de la Marche. Le parlement juge ce favori sans l'entendre , comme les *Spencers* l'avaient été. Il périt par le supplice de la potence , non pour avoir déshonoré le lit de son roi , l'avoir détrôné & l'avoir fait assassiner , mais pour les concussions , les malversations dont sont toujours accusés ceux qui gouvernent. La reine , enfermée dans le château de Risin avec cinq cents livres sterling de pension , différemment malheureuse , pleura dans la solitude ses infortunes plus que ses fautes.

*Edouard III.* maître , & bientôt maître absolu , commence par conquérir l'Ecosse ; mais alors une nouvelle scène s'ouvrait en France. L'Europe en suspens ne savait si *Edouard* aurait ce royaume par les droits du sang ou par ceux des armes.

La France , qui ne comprenait ni la Provence , ni le Dauphiné , ni la Franche-Comté , était pourtant un royaume puissant ; mais son roi ne l'était pas encor. De grands états , tels que la Bourgogne , l'Artois , la Flandre , la Bretagne , la Guienne , relevans de la couronne , faisaient toujours l'inquiétude du prince beaucoup plus que sa grandeur.

Les domaines de *Philippe le Bel* , avec les impôts sur ses sujets immédiats , avaient monté à cent soixante mille livres de poids. Quand *Philippe le Bel* fit la guerre aux Flamans en 1302 , & que presque tous les vassaux de la France contribuèrent à cette guerre , on fit payer le cinquième des revenus à tous les séculiers que leur état dispensait de faire la campagne. Les peuples étaient malheureux , & la famille royale l'était d'avantage. Rien n'est plus connu que l'opprobre dont les trois enfans de *Philippe le Bel* se couvrirent à la fois , en accusant leurs femmes d'adultère en plein parlement. Toutes trois furent condamnées à être enfermées. *Louis*

*Hutin l'aîné fit périr la sienne , Marguerite de Bourgogne* , par le cordeau. Les amans de ces princesses furent condamnés à un nouveau genre de supplice ; on les écorcha vifs. Quels tems ! & nous nous plaignons encor du nôtre !

Après la mort de *Louis Hutin* , qui avait joint la Navarre à la France comme son père , la question de la loi salique émut tous les esprits. Ce roi ne laissait qu'une fille. On n'avait encor jamais examiné en France si les filles devaient hériter de la couronne ; les loix ne s'étaient jamais faites que selon le besoin présent. Les anciennes loix saliques étaient ignorées : l'usage en tenait lieu , & cet usage variait toujours en France. Le parlement sous *Philippe le Bel* avait adjugé l'Artois à une fille au préjudice du plus prochain mâle. La succession de la Champagne avait tantôt été donnée aux filles , & tantôt elle leur avait été ravie. *Philippe le Bel* n'eut la Champagne que par sa femme , qui en avait exclu les princes. On voit par-là que le droit changeait comme la fortune , & qu'il s'en fallait beaucoup que ce fût une loi fondamentale de l'état d'exclure une fille du trône de son père.

Dire , comme tant d'auteurs , que *la couronne de France est si noble qu'elle ne peut admettre de femmes* , c'est , me semble , une puérilité. Dire avec *Mézerai* , que *l'imbécillité du sexe ne permet pas aux femmes de régner* , c'est être doublement injuste. La régence de la reine *Blanche* , & le règne glorieux de tant de femmes dans presque tous les pays de l'Europe , réfutent assez la grossièreté de *Mézerai*. D'ailleurs l'article de cette ancienne loi , qui ôte toute hérédité aux filles en terre salique , semble ne la leur ravir que parce que tout seigneur salien était obligé de se trouver en armes aux assemblées de la nation. Or , une reine n'est point obligée de porter les armes , la nation les porte pour elle. Ainsi on peut dire que la loi salique , d'ailleurs si peu connue , regardait les autres fiefs & non la couronne.

C'était si peu une loi pour les rois, qu'elle a été redigée sous le titre *de allodiis, des alleuds*. Si c'est une loi des anciens saliens, elle a donc été faite avant qu'il y eût des rois de France. Elle ne regardait donc point ces rois.

De plus il est indubitable que plusieurs fiefs n'étaient point soumis à cette loi, à plus forte raison pouvait-on alléguer que la couronne n'y devait pas être assujettie.

On a toujours voulu fortifier ses opinions quelles qu'elles fussent, par l'autorité des livres sacrés. Les partisans de la loi salique ont cité ce passage, *que les lys ne travaillent, ni ne filent*; & de là ils ont conclu que les filles qui doivent filer ne doivent par régner dans le royaume des lys. Cependant les lys ne travaillent point, & un prince doit travailler. Les léopards d'Angleterre & les tours de Castille ne filent pas plus que les lys de France, & les filles peuvent régner en Castille & en Angleterre. De plus les armoiries des rois de France ne ressemblèrent jamais à des lys, c'était évidemment le bout d'une hallebarde telles qu'elles sont décrites dans les mauvais vers de *Guillaume le Breton*. *Cuspitis in medio uncum emittit acutum*. L'écu de France est un fer pointu au milieu de la hallebarde.

Toutes les raisons contre la loi salique furent opiniâtrément soutenues par le duc de Bourgogne, oncle de la princesse fille de *Hutin*, & par plusieurs princesses du sang. *Louis Hutin* avait deux frères, qui en peu de tems lui succédèrent, comme on fait, l'un après l'autre, l'aîné, *Philippe le Long*, & *Charles le Bel* le cadet. *Charles* alors, ne croyant pas qu'il touchait à la couronne, combattit la loi salique, par jalousie contre son frère.

*Philippe le Long* ne manqua pas de faire déclarer dans une assemblée de quelques barons, de prélats & de bourgeois de Paris, que les filles devaient être exclues de la couronne de France. Mais si le parti opposé avait prévalu, on eût bientôt fait une loi fondamentale toute contraire.

*Philippe le Long* qui n'est guère connu que pour avoir interdit l'entrée du parlement aux évêques, étant mort après un règne fort court, ne laissa encor que des filles. La loi salique fut confirmée alors une seconde fois. *Charles le Bel* qui s'y était opposé, prit incontestablement la couronne, & exclut les filles de son frère.

*Charles le Bel* en mourant laissa encor le même procès à décider. Sa femme était grosse. Il fallait un régent au royaume. *Edouard III.* prétendit la régence en qualité de petit-fils de *Philippe le Bel* par sa mère, *Philippe de Valois*, s'en saisit en qualité du premier prince du sang. Cette régence lui fut solennellement déferée, & la reine douairière ayant accouché d'une fille, il prit la couronne du consentement de la nation. La loi salique qui exclut les filles du trône, était donc dans les cœurs; elle était fondamentale par une ancienne convention universelle. Il n'y en a point d'autre. Les hommes les font & les abolissent. Qui peut douter que si jamais il ne restait du sang de la maison de *France* qu'une princesse digne de régner, la nation ne pût & ne dût lui décerner la couronne.

Non-seulement les filles étaient exclues, mais le représentant d'une fille l'était aussi : on prétendait que le roi *Edouard* ne pouvait avoir par sa mère un droit que sa mère n'avait pas. Une raison plus forte encor, faisait préférer un prince du sang à un étranger, à un prince né d'une nation naturellement ennemie de la France. Les peuples donnèrent alors à *Philippe de Valois* le nom de *Fortuné*. Il put y joindre quelque tems celui de *Victorieux* & de *Juste*; car le comte de Flandre son vassal ayant maltraité ses sujets, & les sujets s'étant soulevés, il marcha au secours de ce prince, & ayant tout pacifié, il dit au comte de Flandre : « Ne vous attirez plus tant de » révoltes par une mauvaise conduite. »

On pouvait le nommer *Fortuné* encor, lorsqu'il reçut dans Amiens l'hommage solennel que lui vint rendre

*Edouard III.* Mais bientôt cet hommage fut suivi de la guerre. *Edouard* disputa la couronne à celui dont il s'était déclaré le vassal.

Un brasseur de bière de la ville de Gand fut le grand moteur de cette guerre fameuse, & celui qui détermina *Edouard* à prendre le titre de roi de France. Ce brasseur nommé *Jacques d'Artevelt*, était un de ces citoyens que les souverains doivent perdre ou ménager. Le prodigieux crédit qu'il avait, le rendit nécessaire à *Edouard*; mais il ne voulut employer ce crédit en faveur du roi Anglais, qu'à condition qu'*Edouard* prendrait le titre de roi de France, afin de rendre les deux rois irréconciliables. Le roi d'Angleterre & le brasseur signèrent le traité à Gand, long-tems après avoir commencé les hostilités contre la France. L'empereur *Louis de Bavière* se ligua avec le roi d'Angleterre avec plus d'appareil que le brasseur, mais avec moins d'utilité pour *Edouard*.

Remarquez avec une grande attention le préjugé qui régna si long-tems dans la république Allemande, revêtue du titre d'empire Romain. Cet empereur *Louis* qui possédait seulement la Bavière, investit le roi *Edouard III.* dans Cologne de la dignité de vicaire de l'empire, en présence de presque tous les princes & de tous les chevaliers Allemands & Anglais. Là, il prononce que le roi de France est déloyal & perfide, qu'il a forfait la protection de l'empire, déclarant tacitement par cet acte *Philippe de Valois* & *Edouard* ses vassaux.

L'Anglais s'aperçut bientôt que le titre de vicaire était aussi vain par lui-même que celui d'empereur quand l'Allemagne ne le secondait pas; & il conçut un tel dégoût pour l'anarchie Allemande, que depuis, lorsqu'on lui offrit l'empire, il ne daigna pas l'accepter.

Cette guerre commença par montrer quelle supériorité la nation Anglaise pouvait un jour avoir sur mer. Il fallait d'abord qu'*Edouard III.* tentât de débarquer en France avec une grande armée, & que *Philippe* l'en

empêchèt. L'un & l'autre équipèrent en très-peu de tems chacun une flotte de plus de cent vaisseaux. Ces navires n'étaient que de grosses barques. *Edouard* n'était pas comme le roi de France, assez riche pour les construire à ses dépens ; des cent vaisseaux Anglais, vingt lui appartenaient, le reste était fourni par toutes les villes maritimes d'Angleterre. Le pays était si peu riche en espèces, que le prince de Galles n'avait que vingt shellings par jour pour sa paye. L'évêque de Derham, un des amiraux de la flotte, n'en avait que six, & les barons quatre. Les plus pauvres vainquirent les plus riches, comme il arrive presque toujours. Les batailles navales étaient alors plus meurtrières qu'aujourd'hui ; on ne se servait pas du canon qui fait tant de bruit ; mais on tuait beaucoup plus de monde. Les vaisseaux s'abordaient par la proue, on abaissait de part & d'autre des ponts-levis, & on se battait comme en terre ferme. Les amiraux de *Philippe de Valois* perdirent soixante - dix vaisseaux, & près de vingt mille combattans. Ce fut-là le prélude de la gloire d'*Edouard*, & du célèbre prince noir son fils, qui gagnèrent en personne cette bataille mémorable.

Je m'épargne ici les détails des guerres, qui se ressemblent presque toutes ; mais insistant toujours sur ce qui caractérise les mœurs du tems, j'observerai qu'*Edouard* défia *Philippe de Valois* à un combat singulier. Le roi de France le refusa, disant qu'un souverain ne s'abaissait pas à se battre contre son vassal.

Cependant un nouvel événement semblait encor renverser la loi salique. La Bretagne, fief de France, venait d'être adjugée par la cour des pairs à *Charles de Blois*, qui avait épousé la fille du dernier duc ; & le comte de *Montfort*, oncle de ce duc, avait été exclus. Les loix & les intérêts étaient autant de contradictions. Le roi de France qui semblait devoir soutenir la loi salique dans la cause du comte de *Montfort*, héritier mâle de la Bretagne, prenait le parti de *Charles de Blois*, qui tirait son droit des

femmes; & le roi d'Angleterre, qui devait maintenir le droit des femmes dans *Charles de Blois*, se déclarait pour le comte de *Montfort*.

La guerre recommence à cette occasion entre la France & l'Angleterre. On surprend d'abord *Montfort* dans Nantes, & on l'amène prisonnier à Paris dans la tour du Louvre. Sa femme fille du comte de Flandre, était une de ces héroïnes singulières qui ont paru rarement dans le monde, & sur lesquelles on a sans doute imaginé les fables des Amazones. Elle se montra l'épée à la main, le casque en tête, aux troupes de son mari, portant son fils entre ses bras. Elle soutint le siège de Hennebœuf, fit des sorties, combattit sur la brèche, & enfin à l'aide de la flotte Anglaise qui vint à son secours, elle fit lever le siège.

Cependant la faction Anglaise & le parti Français se battirent long-tems en Guienne, en Bretagne, en Normandie. Enfin, près de la rivière de Somme, se donna cette sanglante bataille de Créci entre *Edouard* & *Philippe de Valois*. *Edouard* avait auprès de lui son fils le prince de Galles, qu'on nommait *le prince noir*, à cause de sa cuirasse brune, de l'aigrette noire de son casque. Ce jeune prince eut presque tout l'honneur de cette journée. Plusieurs historiens ont attribué la défaite des Français à quelques petites pièces de canon dont les Anglais étaient munis. Il y avait dix ou douze années que l'artillerie commençait à être en usage.

Cette invention des Chinois fut-elle apportée en Europe par les Arabes qui trafiquaient sur les mers des Indes? Il n'y a pas d'apparence. C'est un bénédictin, nommé *Berthold Schwartz*, qui trouva ce secret fatal. Il y avait long-tems qu'on y touchait. Un autre bénédictin *Roger Bacon*, avait long-tems auparavant parlé des grandes explosions que le salpêtre enfermé pouvait produire. Mais pourquoi le roi de France n'avait-il pas de canon dans son armée aussi-bien que le roi d'Angleterre? & si l'Anglais eut cette supériorité, pourquoi tous nos historiens



rejettent-ils la perte de la bataille sur les arbalétriers Génois que *Philippe* avait à sa solde ? La pluie mouilla , dit-on , la corde de leurs arcs : mais cette pluie ne mouilla pas moins les cordes des Anglais. Ce que les historiens auraient peut-être mieux fait d'observer , c'est qu'un roi de France , qui avait les archers de Gênes , au lieu de discipliner sa nation , & qui n'avait point de canon quand son ennemi en avait , ne méritait pas de vaincre.

Il est bien étrange que cet usage de la poudre ayant dû changer absolument l'art de la guerre on ne voie point l'époque de ce changement. Une nation qui aurait su se procurer une bonne artillerie , était sûre de l'emporter sur toutes les autres. C'était de tous les arts le plus fineste , mais celui qu'il fallut le plus perfectionner. Cependant jusqu'au tems de *Charles VIII.* il reste dans son enfance ; tant les anciens usages prévalent , tant la lenteur arrête l'industrie humaine. On ne se servit d'artillerie aux sièges des places que sous le roi de France *Charles V.* & les lances firent toujours le fort de la bataille dans presque toutes les actions, jusqu'aux derniers tems de *Henri IV.*

On prétend qu'à la journée de Créci , les Anglais n'avaient que deux mille cinq cents hommes de gendarmerie & quarante mille fantassins , & que les Français avaient quarante mille fantassins , & près de trois mille gens-d'armes. Ceux qui diminuent le plus la perte des Français , disent qu'elle ne monta qu'à vingt mille hommes. Le comte de Blois , qui était l'une des causes apparentes de la guerre , y fut tué , & le lendemain les troupes des communes du royaume furent encor défaites. *Edouard* , après deux victoires remportées en deux jours , prit Calais , qui resta aux Anglais deux cent dix années.

On dit que pendant ce siège , *Philippe de Valois* , qui ne put attaquer les lignes des assiégeans , & qui était désespéré , proposa au roi *Edouard* de vuidier cette grande querelle par un combat de six contre six. *Edouard*

ne voulant pas remettre à un combat incertain, la prise certaine de Calais, refusa ce duel, comme *Philippe de Valois* l'avait d'abord refusé. Jamais les princes n'ont terminé eux seuls leurs différends; c'est toujours le sang des nations qui a coulé.

Ce qu'il y eut de plus mémorable dans ce siège, c'est que le roi *Edouard* se réserva, par la capitulation, le droit de faire pendre à son choix six des meilleurs citoyens, & on n'en voit pas la raison; car les habitans de Calais n'étaient pas des rebelles. Nos historiens s'extasiaient sur la générosité, sur la grandeur d'ame de six habitans qui se dévouèrent à la mort. Mais au fond, ils devaient bien se douter que si *Edouard III.* voulait qu'ils eussent la corde au cou, ce n'était pas pour la faire serrer. Il les traita très-humainement, & leur fit présent à chacun de six écus d'or qu'on appelait des nobles à la rose.

S'il avait voulu faire pendre quelqu'un, il aurait été en droit de se venger ainsi de *Géofroi de Charni*, qui après la prise de Calais tenta de corrompre le gouverneur Anglais par l'offre de vingt mille écus, & qui fut pris en se présentant aux portes, avec le chevalier *Eustache de Ribaultmont*. Ce *Ribaultmont*, en se défendant, porta le roi *Edouard* par terre. Ce prince donna un festin le même jour à l'un & à l'autre, & fit présent à *Ribaultmont* d'une couronne de perles qu'il lui posa lui-même sur la tête. Il est donc ridicule d'avoir imaginé qu'il eut jamais l'intention de faire pendre six braves citoyens qui avaient combattu vaillamment pour leur patrie.

Cette guerre, qui se faisait à la fois en Guienne, en Bretagne, en Normandie, en Picardie, épuisait la France & l'Angleterre d'hommes & d'argent. Ce n'était pas pourtant alors le tems de se détruire pour l'intérêt de l'ambition. Il eût fallu se réunir contre un fléau d'une autre espèce. Une peste mortelle, qui avait fait le tour du monde, & qui avait dépeuplé l'Asie & l'Afrique, vint

alors ravager l'Europe , & particulièrement la France & l'Angleterre.

Elle enleva , dit-on , la quatrième partie des hommes. C'est une de ces causes qui font que dans nos climats le genre humain ne s'est point multiplié dans la proportion où l'on croit qu'il devrait l'être.

*Mézerai* a dit après d'autres , que cette peste vint de la Chine , & qu'il était sorti de la terre une exhalaison enflammée en globe de feu , laquelle en crevant répandit son infection sur l'hémisphère. C'est donner une origine trop fabuleuse à un malheur trop certain. Premièrement , on ne voit pas que jamais un tel météore ait donné la peste. Secondement , les annales Chinoises ne parlent d'aucune maladie contagieuse que vers l'an 1504. La peste proprement dite , est une maladie attachée au climat du milieu de l'Afrique , comme la petite vérole à l'Arabie , & comme le venin qui empoisonne la source de la vie est originaire chez les Caraïbes. Chaque climat à son poison dans ce malheureux globe , où la nature a mêlé un peu de bien avec beaucoup de mal. Cette peste du quatorzième siècle était semblable à celles qui dépeuplèrent la terre sous *Justinien* , & du tems d'*Hippocrate*. C'était dans la violence de ce fléau qu'*Edouard* & *Philippe* avaient combattu pour régner sur des mourans.

Après l'enchaînement de tant de calamités , après que les élémens & les fureurs des hommes ont ainsi conspiré pour désoler la terre , on s'étonne que l'Europe soit aujourd'hui si florissante. La seule ressource du genre humain était dans des villes que les grands souverains méprisaient. Le commerce & l'industrie de ces villes a réparé soudainement le mal que les princes faisaient avec tant de fracas. L'Angleterre sous *Edouard III.* se dédommagea avec usure des trésors que lui coûtèrent les entreprises de son monarque : elle vendit ses laines ; *Bruges* les mit en œuvre. Les Flamans s'exerçaient aux manufactures ; les villes anféatiques formaient une république utile au monde ; &

les arts se soutenaient toujours dans les villes libres & commerçantes d'Italie. Ces arts ne demandent qu'à s'étendre & à croître ; & après les grands orages ils se transplantent comme d'eux-mêmes dans les pays dévastés qui en ont besoin.

*Philippe de Valois* mourut dans ces circonstances, bien éloigné de porter au tombeau le beau titre de *Fortuné*. Cependant il venait de réunir le Dauphiné à la France. Le dernier prince de ce pays, ayant perdu ses enfans, lassé des guerres qu'il avait soutenues contre la Savoie, donna le Dauphiné au roi de France en 1349, & se fit dominicain à Paris.

Cette province s'appellait Dauphiné, parce qu'un de ses souverains avait mis un dauphin dans ses armoiries. Elle faisait partie du royaume d'Arles, domaine de l'empire. Le roi de France devenait par cette acquisition feudataire de l'empereur *Charles IV*. Il est certain que les empereurs ont toujours réclamé leurs droits sur cette province jusqu'à *Maximilien I*. Les publicistes Allemans prétendent encor qu'elle doit être une mouvance de l'empire. Les souverains pensent autrement. Rien n'est plus vain que ces recherches ; il vaudrait autant faire valoir les droits des empereurs sur l'Egypte, parce qu'*Auguste* en était le maître.

*Philippe de Valois* ajouta encor à son domaine le Roussillon & la Cerdagne, en prêtant de l'argent au roi de Majorque, de la maison d'*Arragon*, qui lui donna ces provinces en nantissement ; provinces que *Charles VIII*. rendit depuis sans être remboursé. Il acquit aussi Montpellier qui est demeuré à la France. Il est surprenant que dans un règne si malheureux, il ait pu acheter ces provinces, & payer encor beaucoup pour le Dauphiné. L'impôt du sel, qu'on appella sa loi *salique*, le haussément des tailles, les infidélités sur les monnoies, le mirent en état de faire ces acquisitions. L'état fut augmenté, mais il fut appauvri ; & si ce roi eut d'abord le nom de

*Fortuné*,

*Fortuné*, le peuple ne put jamais prétendre à ce titre. Mais sous *Jean* son fils on regretta encor le tems de *Philippe de Valois*.

Ce qu'il y eut de plus intéressant pour les peuples sous ce règne, fut l'appel comme d'abus que le parlement introduisit peu-à-peu, par les soins de l'avocat-général *Pierre Cugnieres*. Le clergé s'en plaignit hautement, & le roi se contenta de conniver à cet usage, & de ne pas s'opposer à un remède qui soutenait son autorité & les loix de l'état. Cet appel comme d'abus interjeté aux parlemens du royaume, est une plainte contre les sentences, ou injustes, ou incompetentes que peuvent rendre les tribunaux ecclésiastiques, une dénonciation des entreprises qui ruinent la juridiction royale, une opposition aux bulles de Rome qui peuvent être contraires aux droits du roi & du royaume.

Ce remède, ou plutôt ce palliatif, n'était qu'une faible imitation de la fameuse loi *Præmunire* publiée sous *Edouard III.* par le parlement d'Angleterre; loi par laquelle quiconque portait à des cours ecclésiastiques des causes dont la connaissance appartenait aux tribunaux royaux, était mis en prison. Les Anglais dans tout ce qui concerne les libertés de l'état, ont donné plus d'une fois l'exemple.



## CHAPITRE TRENTE-QUATRIEME.

*De la France , sous le roi JEAN. Célèbre tenue des états-généraux. Bataille de Poitiers. Captivité de JEAN. Ruine de la France. Chevalerie, &c.*

**L**E règne de *Jean* est encor plus malheureux que celui de *Philippe*. *Jean* qu'on a surnommé *le Bon*, commence par faire assassiner son connétable le comte d'*Eu*. Quelque tems après, le roi de Navarre son cousin & son gendre, fait assassiner le nouveau connétable *Don la Cerda*, prince de la maison d'*Espagne*. Ce roi de Navarre *Charles*, petit-fils de *Louis Hutin*, & roi de Navarre par sa mère, prince du sang du côté de son père, fut, ainsi que le roi *Jean*, un des fléaux de la France, & mérita bien le nom de *Charles le Mauvais*.

Le roi ayant été forcé de lui pardonner en plein parlement, vient l'arrêter lui-même pour de moindres crimes; & sans aucune forme de procès, fait trancher la tête à quatre seigneurs de ses amis. Des exécutions si cruelles étaient la suite d'un gouvernement faible. Il produisait des cabales, & ces cabales attiraient des vengeances atroces que suivaient le repentir.

*Jean* dès le commencement de son règne, avait augmenté l'altération de la monnoie déjà altérée du tems de son père, & avait menacé de mort les officiers chargés de ce secret. Cet abus était l'effet & la preuve d'un tems très-malheureux. Les calamités & les abus produisirent enfin les loix. La France fut quelque tems gouvernée comme l'Angleterre. Les rois convoquaient les états-généraux substitués aux anciens parlemens de la nation. Ces états-généraux étaient entièrement semblables aux parlemens Anglais composés des nobles, des évêques & des députés

des villes : & ce qu'on appelait le nouveau parlement sédentaire à Paris , était à-peu-près ce que la cour du banc du roi était à Londres. Le chancelier était le second officier de la couronne dans les deux états ; il portait en Angleterre la parole pour le roi dans les états-généraux d'Angleterre , & avait inspection sur la cour du banc. Il en était de même en France ; & ce qui achève de montrer qu'on se conduisait alors à Paris & à Londres sur les mêmes principes , c'est que les états-généraux de 1355 , proposèrent & firent signer au roi *Jean* de France , presque les mêmes réglemens , presque la même charte qu'avait signée *Jean* d'Angleterre. Les subsides , la nature des subsides , leur durée , le prix des espèces , tout fut régié par l'assemblée. Le roi s'engagea à ne plus forcer les sujets de fournir des vivres à sa maison , à ne se servir de leurs voitures & de leurs lits qu'en payant , à ne jamais changer la monnoie , &c.

Ces états-généraux de 1355 , les plus mémorables qu'on ait jamais tenus , sont ceux dont nos histoires parlent le moins. *Daniel* dit seulement qu'ils furent tenus dans la salle du nouveau parlement ; il devait ajouter que le parlement , qui n'était point alors perpétuel , n'eut point entrée dans cette grande assemblée. En effet le prévôt des marchands de Paris , comme député né de la première ville du royaume , porta la parole au nom du tiers-état. Mais un point essentiel de l'histoire qu'on a passé sous silence , c'est que les états imposèrent un subside d'environ cent quatre-vingt-dix mille marcs d'argent , pour payer trente mille gendarmes ; ce sont neuf millions cinq cent mille livres d'aujourd'hui ; ces trente mille gendarmes composaient au moins une armée de quatre-vingt mille hommes , à laquelle on devait joindre les communes du royaume ; & au bout de l'année on devait établir encore un nouveau subside pour l'entretien de la même armée. Enfin ce qu'il faut observer , c'est que cette espèce

de grande chartre ne fait qu'un règlement passager, au lieu que celle des Anglais fut une loi perpétuelle.

Mais enfin *le prince noir*, avec une armée redoutable quoique petite, s'avancait jusqu'à Poitiers, & ravageait ces terres qui étaient autrefois du domaine de sa maison. Le roi *Jean* accourut à la tête de près de soixante mille hommes. Personne n'ignore qu'il pouvait, en temporisant, prendre toute l'armée Anglaise par famine.

Si *le prince noir* avait fait une grande faute de s'être engagé si avant, le roi *Jean* en fit une plus grande de l'attaquer. Cette bataille de Maupertuis ou de Poitiers ressembla beaucoup à celle que *Philippe de Valois* avait perdue. Il y eut de l'ordre dans la petite armée du *prince noir*; il n'y eut que de la bravoure chez les Français; mais la bravoure des Anglais & des Gascons qui servaient sous le prince de Galles, l'emporta. Il n'est point dit qu'on eût fait usage du canon dans aucune des deux armées. Ce silence peut faire douter qu'on s'en soit servi à Créci, ou bien il fait voir que l'artillerie ayant fait peu d'effet dans la bataille de Créci, on en avait discontinué l'usage, ou il montre combien les hommes négligeaient des avantages nouveaux pour les coutumes anciennes; ou enfin il accuse la négligence des historiens contemporains. Les principaux chevaliers de France périrent; & cela prouve que l'armure n'était pas alors si pesante & si complète qu'autrefois; le reste s'enfuit. Le roi, blessé au visage, fut fait prisonnier avec un de ses fils. C'est une particularité digne d'attention, que ce monarque se rendit à un de ses sujets qu'il avait banni, & qui servait chez ses ennemis. La même chose arriva depuis à *François I.* *Le prince noir* mena ses deux prisonniers à Bordeaux & ensuite à Londres. On fait avec quelle politesse, avec quel respect il traita le roi captif, & comme il augmenta sa gloire par sa modestie. Il entra dans Londres sur un petit cheval noir, marchant à la gauche de son prisonnier monté sur un cheval remarquable par sa beauté & par son harnois.



La prison du roi fut dans Paris le signal d'une guerre civile. Chacun pense alors à se faire un parti. On ne voit que factions, sous prétexte de réforme. *Charles*, dauphin de France, qui fut depuis le sage roi *Charles V.* n'est déclaré régent du royaume, que pour le voir presque révolté contre lui.

Paris commençait à être une ville redoutable ; il y avait cinquante mille hommes capables de porter les armes. On invente alors l'usage des chaînes dans les rues, & on les fait servir de retranchement contre les séditieux. Le dauphin *Charles* est obligé de rappeler le roi de Navarre, que le roi son père avait fait emprisonner. C'était déchaîner son ennemi. Le roi de Navarre arrive à Paris pour attiser le feu de la discorde. *Marcel*, prévôt des marchands de Paris, entre au Louvre, suivi des séditieux. Il fait massacrer *Robert de Clermont*, maréchal de France, & le maréchal de Champagne, aux yeux du dauphin. Cependant les paysans s'attroupent de tous côtés : & dans cette confusion ils se jettent sur tous les gentilshommes qu'ils rencontrent. Ils les traitent comme des esclaves révoltés, qui ont entre leurs mains des maîtres trop durs & trop farouches. Ils se vengent par mille supplices de leurs bassesses & de leurs misères. Ils portent leur fureur jusqu'à faire rôtir un seigneur dans son château, & à contraindre sa femme & ses filles de manger la chair de leur époux & de leur père.

Dans ces convulsions de l'état, *Charles de Navarre* aspire à la couronne. Le dauphin & lui se font la guerre, qui ne finit que par une paix simulée. La France est ainsi bouleversée pendant quatre ans, depuis la bataille de Poitiers. Comment *Edouard* & le prince de Galles ne profitaient-ils pas de leur victoire & des malheurs des vaincus ? Il semble que les Anglais redoutassent la grandeur de leurs maîtres ; ils leur fournissaient peu de secours ; & *Edouard* traitait de la rançon de son prisonnier, tandis que *le prince noir* acceptait une trêve.

Il paraît que de tous côtés on faisait des fautes. Mais on ne peut comprendre comment tous nos historiens ont eu la simplicité d'affurer que le roi *Edouard III.* étant venu pour recueillir le fruit des deux victoires de Créci & de Poitiers, s'étant avancé jusqu'à quelques lieues de Paris, fut saisi tout-à-coup d'une si sainte frayeur, à cause d'une grande pluie, qu'il se jeta à genoux, & qu'il fit vœu à la Ste. Vierge d'accorder la paix. Rarement la pluie a décidé de la volonté des vainqueurs & du destin des états; & si *Edouard III.* fit un vœu à la Ste. Vierge, ce vœu était assez avantageux pour lui. Il exige pour la rançon du toi de France, le Poitou, la Saintonge, l'Agénois, le Périgord, le Limousin, le Quercy, l'Angoumois, le Rouerge, & tout ce qu'il a pris autour de Calais; le tout en souveraineté sans hommage. Je m'étonne qu'il ne demandât pas la Normandie & l'Anjou son ancien patrimoine. Il voulut encor trois millions d'écus d'or.

*Edouard* cédait par ce traité à *Jean*, le titre de roi de France, & ses droits sur la Normandie, la Touraine & l'Anjou. Il est vrai que les anciens domaines du roi d'Angleterre en France, étaient beaucoup plus considérables que ce qu'on donnait à *Edouard* par cette paix; & cependant ce qu'on cédait, était un quart de la France. *Jean* sortit enfin de la tour de Londres après quatre ans, en donnant en ôtage son frère & deux de ses fils. Une des plus grandes difficultés était de payer la rançon: Il fallait donner comptant six cent mille écus d'or pour le premier paiement. La France s'épuisa & ne put fournir la somme. On fut obligé de rappeler les Juifs, & de leur vendre le droit de vivre & de commercer. Le roi même fut réduit à payer ce qu'il achetait pour sa maison, en une monnoie de cuir, qui avait au milieu un petit clou d'argent. Sa pauvreté & ses malheurs le privèrent de toute autorité, & le royaume de toute police.

Les soldats licenciés, & les payfans devenus guerriers, se joignirent par-tout, mais principalement par-delà la

Loire. Un de leurs chefs se fit nommer *l'ami de DIEU & l'ennemi de tout le monde*. Un nommé *Jean de Gouge*, bourgeois de Sens, se fit reconnaître roi par ces brigands, & fit presque autant de mal par ses ravages que le véritable roi en avait produit par ses malheurs. Enfin ce qui n'est pas moins étrange, c'est que le roi dans cette désolation générale, alla renouveler dans Avignon, où étaient les papes, les anciens projets des croisades.

Un roi de Chypre était venu solliciter cette entreprise contre les Turcs, répandus déjà dans l'Europe. Apparemment le roi *Jean* ne songeait qu'à quitter sa patrie; mais au lieu d'aller faire ce voyage chimérique contre les Turcs, n'ayant pas de quoi payer le reste de sa rançon aux Anglais, il retourna se mettre en otage à Londres, à la place de son frère & de ses enfans. Il y mourut, & sa rançon ne fut pas payée. On disait pour comble d'humiliation, qu'il n'était retourné en Angleterre que pour y voir une femme dont il était amoureux à l'âge de cinquante-six ans.

La Bretagne, qui avait été la cause de cette guerre, fut abandonnée à son sort. Le comte de *Blois* & le comte de *Montfort* se disputèrent cette province. *Montfort* sorti de la prison de Paris, & *Blois* sorti de celle de Londres, décidèrent la querelle près d'Avray, en bataille rangée. Les Anglais prévalurent encor. Le comte de Blois fut tué.

Ces tems de grossièreté, de séditions, de rapines & de meurtres, furent cependant le tems le plus brillant de la chevalerie. Elle servait de contrepoids à la férocité générale des mœurs; nous en traiterons à part. L'honneur, la générosité jointes à la galanterie, étaient ses principes. Le plus célèbre fait-d'armes dans la chevalerie, est le combat de trente Bretons contre vingt Anglais, six Bretons & quatre Allemands, quand la comtesse de *Blois* au nom de son mari, & la veuve de *Montfort* au nom de son fils, se faisaient la guerre en Bretagne en 1351. Le point

d'honneur fut le sujet de ce combat , car il fut résolu dans une conférence tenue pour la paix. Au lieu de traiter , on se brava , & *Beaumanoir* qui était à la tête des Bretons pour la comtesse de *Blois*, dit qu'il fallait combattre pour savoir *qui avait la plus belle amie*. On combattit en champ clos. Il n'y eut des soixante combattans que cinq chevaliers de tués, un seul du côté des Bretons, & quatre du côté des Anglais. Tous ces faits d'armes ne servaient à rien , & ne remédiaient pas sur-tout à l'indiscipline des armées , à une administration presque toute sauvage. Si les *Paul-Emile* & les *Scipion* avaient combattu en champ clos pour savoir qui avait la plus belle amie , les Romains n'auraient pas été les vainqueurs & les législateurs des nations.

*Edouard*, après ses victoires & ses conquêtes , ne fit plus que des tournois. Amoureux d'une femme indigne de sa tendresse , il lui sacrifia ses intérêts & sa gloire , & perdit enfin tout le fruit de ses travaux en France. Il n'était plus occupé que de jeux , de tournois , des cérémonies de son ordre de la jarretière : la grande table ronde établie par lui à Vindſor , à laquelle se rendaient tous les chevaliers de l'Europe , fut le modèle sur lequel les romanciers imaginèrent toutes les histoires des chevaliers de la table ronde , dont ils attribuèrent l'institution fabuleuse au roi *Arthur*. Enfin *Edouard III.* survécut à son bonheur & à sa gloire , & mourut entre les bras d'*Alix Perce* sa maîtresse , qui lui ferma les yeux en volant ses pierreries , & en lui arrachant la bague qu'il portait au doigt. On ne sait qui mourut le plus misérablement , ou du vainqueur , ou du vaincu.

Cependant, après la mort de *Jean de France*, *Charles V.* son fils , justement surnommé *le Sage* , réparait les ruines de son pays par la patience & par les négociations. Nous verrons comment il chassa les Anglais de presque toute la France. Mais tandis qu'il se préparait à cette grande entreprise , *le prince noir*, vers l'an 1366, ajoutait une

nouvelle gloire à celle de Créci & de Poitiers. Jamais les Anglais ne firent des actions plus mémorables & plus inutiles.

### CHAPITRE TRENTE-CINQUIEME.

*Du PRINCE NOIR, du roi de Castille DON PÈDRE LE CRUEL, & du connétable DU GUESCLIN.*

LA Castille était presque aussi désolée que la France. *Pierre ou Don Pèdre*, qu'on nomme *le Cruel*, y régnait. On nous le représente comme un tigre altéré de sang humain & qui sentait de la joie à le répandre. Un tel caractère est bien rarement dans la nature. Les hommes sanguinaires ne le sont que dans la fureur de la vengeance, ou dans les sévérités de cette politique atroce, qui fait croire la cruauté nécessaire; mais personne ne répand le sang pour son plaisir.

Il monta sur le trône de Castille étant encor mineur & dans des circonstances fâcheuses. Son père *Alphonse XI.* avait eu sept bâtards de sa maîtresse *Eléonore de Gusman*. Ces sept bâtards, puissamment établis, bravaient l'autorité de *Don Pèdre*; & leur mère, encor plus puissante qu'eux, insultait à la mère du roi. La Castille était partagée entre le parti de la reine-mère & celui d'*Eléonore*. A peine le roi eut-il atteint l'âge de vingt-un an, qu'il lui fallut soutenir contre la faction des bâtards une guerre civile. Il combattit, fut vainqueur, & accorda la mort d'*Eléonore* à la vengeance de sa mère. On peut le nommer jusques-là courageux & trop sévère. Il épouse *Blanche de Bourbon*; & la première nouvelle qu'il apprend de sa femme quand elle est arrivée à Valladolid, c'est qu'elle est amoureuse du grand-maître de *St. Jacques*, l'un de ces

mêmes bâtards qui lui avaient fait la guerre. Je fais que de telles intrigues sont rarement prouvées, qu'un roi sage doit plutôt les ignorer que s'en venger ; mais enfin le roi fut excusable, puisqu'il y a encor une famille en Espagne qui se vante d'être issue de ce commerce. C'est celle des *Henriques*.

*Blanche de Bourbon* eut au moins l'imprudence d'être trop unie avec la faction des bâtards, ennemis de son mari. Faut-il, après cela, s'étonner que le roi la laissât dans un château, & se consolât dans d'autres amours ?

*Don Pèdre* eut donc à la fois à combattre & les Arragonais & ses frères rebelles. Il fut encor vainqueur, & rendit sa victoire inhumaine. Il ne pardonna guère. Ses proches qui avaient pris parti contre lui, furent immolés à ses ressentimens. Enfin ce grand-maître de *St. Jacques* fut tué par ses ordres. C'est ce qui lui mérita le nom de *Cruel*, tandis que *Jean*, roi de France, qui avait assassiné son connétable & quatre seigneurs de Normandie, était nommé *Jean le Bon*.

Dans ces troubles, la femme de *Don Pèdre* mourut. Elle avait été coupable, il fallait bien qu'on dît qu'elle mourut empoisonnée. Mais encor une fois, on ne doit point tenter cette action de poison sans preuve.

C'était sans doute l'intérêt des ennemis de *Don Pèdre*, de répandre dans l'Europe qu'il avait empoisonné sa femme. *Henri de Transmare*, l'un de ces sept bâtards, qui avait d'ailleurs son frère & sa mère à venger, & surtout ses intérêts à soutenir, profita de la conjoncture. La France était infestée par ces brigands réunis, nommés *Malandrins* ; ils faisaient tout le mal qu'*Edouard* n'avait pu faire. *Henri de Transmare* négocia avec le roi de France *Charles V.* pour délivrer la France de ces brigands & les avoir à son service. L'Arragonais, toujours ennemi du Castillan, promit de livrer passage. *Bertrand du Guesclin*, chevalier d'une grande réputation, qui ne cherchait qu'à se signaler, engagea les *Malandrins* à le

reconnaître pour chef & à le suivre en Castille. On a regardé cette entreprise de *Bertrand du Guesclin* comme une action sainte, & qu'il faisait, dit-il, pour le bien de son ame. Cette action sainte consistait à conduire des brigands au secours d'un rebelle contre un roi cruel, mais légitime.

On fait qu'en passant près d'Avignon, *du Guesclin*, manquant d'argent pour payer ses troupes, rançonna le pape & sa cour. Cette extorsion était nécessaire; mais je n'ose prononcer le nom qu'on lui donnerait, si elle n'eût pas été faite à la tête d'une troupe qui pouvait passer pour une armée.

Le bâtard *Henri*, secondé de ses troupes grossies dans leur marche & appuyé de l'Arragon, commença par se faire déclarer roi dans Burgos. *Don Pèdre*, attaqué ainsi par les Français, eut recours au *prince noir* leur vainqueur. Ce prince était souverain de la Guienne; le roi son père la lui avait cédée pour prix de ses actions héroïques. Il devait voir d'un œil jaloux le succès des armes Françaises en Espagne, & prit par intérêt & par honneur le parti le plus juste. Il marcha en Espagne avec ses Gascons & quelques Anglais. Bientôt, sur les bords de l'Ebre & près du village de Navarette, *Don Pèdre* & le *prince noir*, d'un côté; de l'autre, *Henri de Transtamare* & *du Guesclin*, donnèrent la sanglante bataille qu'on nomme de Navarette. Elle fut plus glorieuse au *prince noir* que celles de Créci & de Poitiers, parce qu'elle fut plus disputée. Sa victoire fut complète; il prit *Bertrand du Guesclin* & le maréchal d'*Andrehen*, qui ne se rendirent qu'à lui. *Henri de Transtamare* fut obligé de fuir en Arragon, & le *prince noir* rétablit *Don Pèdre* sur le trône. Ce roi traita plusieurs rebelles avec une cruauté que les loix de tous les états autorisent du nom de justice. *Don Pèdre* usait dans toute son étendue du malheureux droit de se venger. Le *prince noir*, qui avait eu la gloire de le rétablir, eut encor celle d'arrêter le cours de ses

cruautés. Il est après *Alfred*, celui de tous les héros que l'Angleterre a le plus en vénération.

Quand celui qui soutenait *Don Pèdre* se fut retiré, & que *Bertrand du Guesclin* se fut racheté, alors le bâtard *Transfamare* réveilla le parti des mécontents, & *Bertrand du Guesclin*, que le roi *Charles V.* employait secrètement, leva de nouvelles troupes.

*Transfamare* avait pour lui l'Arragon, les révoltés de Castille & les secours de la France. *Don Pèdre* avait la meilleure partie des Castillans, le Portugal & enfin les musulmans d'Espagne : ce nouveau secours le rendit plus odieux & le défendit mal. *Transfamare* & *du Guesclin*, n'ayant plus à combattre le génie & l'ascendant du prince noir, vainquirent enfin *Don Pèdre* auprès de Tolède. Retiré & assiégé dans un château après sa défaite, il est pris, en voulant s'échapper, par un gentilhomme Français, qu'on appelait *le Bègue de Vilaines*. Conduit dans la tente de ce chevalier, le premier objet qu'il y apperçoit, est le comte de *Transfamare*. On dit que transporté de fureur, il se jeta, quoique désarmé, sur son frère ; ce qui est vrai, c'est que ce frère lui arracha la vie d'un coup de poignard.

Ainsi périt *Don Pèdre* à l'âge de trente-quatre ans, & avec lui s'éteignit la race de Castille. Son ennemi, son frère, son assassin, parvint à la couronne, sans autre droit que celui du meurtre : c'est de lui que sont descendus les rois de Castille, qui ont régné en Espagne jusqu'à *Jeanne*, qui fit passer ce sceptre dans la maison d'*Autriche*, par son mariage avec *Philippe le Beau*, père de *Charles-Quint*.





CHAPITRE TRENTE-SIXIEME.

*De la France & de l'Angleterre , du tems du roi CHARLES V. Comment ce prince habile dépouille les Anglais de leurs conquêtes. Son gouvernement. Le roi d'Angleterre RICHARD II. fils du PRINCE NOIR , détrôné.*

**L**A dextérité de *Charles V.* sauvait la France du naufrage. La nécessité d'affaiblir les vainqueurs *Edouard III.* & le prince noir , lui rînt lieu de justice. Il profita de la vieillesse du père & de la maladie du fils attaqué d'une hydropisie , dont il mourut en 1371. Il fut d'abord semer la division entre le prince souverain de Guienne & ses vassaux , éluder les traités , refuser le reste du paiement de la rançon de son père sur des prétextes plausibles , s'attacher le nouveau roi de Castille , & même ce roi de Navarre , *Charles* surnommé *le Mauvais* , qui avait tant de terres en France ; susciter le nouveau roi d'Ecosse , *Robert Stuart* , contre les Anglais ; remettre l'ordre dans les finances , faire contribuer les peuples sans murmures , & réussir enfin , sans sortir de son cabinet , autant que le roi *Edouard* qui avait passé la mer & gagné des batailles.

Quand il vit toutes les machines que sa politique arrangeait , bien affermies , il fit une de ces démarches audacieuses , qui pourraient passer pour des témérités en politique , si les mesures bien prises & l'événement ne les justifiaient. Il envoya un chevalier & un juge de Toulouse citer le prince noir à comparaître devant lui dans la cour des pairs , & à venir rendre compte de sa conduite. C'était agir en juge souverain avec le vainqueur de son père & de son grand-père , qui possédait

la Guienne & les lieux circonvoisins en souveraineté absolue par le droit de conquête, & par un traité solennel. Non-seulement on le cite comme un sujet, mais on fait rendre un arrêt du parlement, par lequel on confisque la Guienne, & tout ce qui appartient en France à la maison d'Angleterre. L'usage était de déclarer la guerre par un héraut d'armes, & on envoie à Londres un valet de pied faire cette cérémonie. *Edouard* n'était donc plus à craindre.

La valeur & l'habileté de *Bertrand du Guesclin*, devenu connétable de France, & sur-tout le bon ordre que *Charles V.* avait mis à tout, annoblirent l'irrégularité de ces procédés, & firent voir que dans les affaires publiques, *où est le profit, là est la gloire.*

*Le prince noir* mourant ne pouvait plus paraître en campagne. Son père ne put lui envoyer que de faibles secours. Les Anglais, auparavant victorieux dans tous les combats, furent battus par-tout. *Bertrand du Guesclin*, sans remporter de ces grandes victoires, telles que celles de Créci & de Poitiers, fit une campagne entièrement semblable à celle qui dans les derniers tems a fait passer le vicomte de *Turenne* pour le plus grand général de l'Europe. Il tomba dans le Maine & dans l'Anjou sur les quartiers des troupes Anglaises, les défit toutes les unes après les autres, & prit de sa main leur général *Grandson*. Il rangea le Poitou, la Saintonge, sous l'obéissance de la France. Les villes se rendaient les unes par la force, les autres par l'intrigue. Les saisons combattaient encor pour *Charles V.* Une flotte formidable équipée en Angleterre, fut toujours repoussée par les vents contraires. Des trêves adroitement ménagées préparèrent encor de nouveaux succès.

*Charles* qui vingt ans auparavant n'avait pas eu de quoi entretenir une garde pour sa personne, eut à la fois cinq armées & une flotte. Ses vaisseaux portèrent la guerre jusqu'en Angleterre, dont on ravagea les côtes

tandis qu'après la mort d'*Edouard III.* l'Angleterre ne prenait aucunes mesures pour se venger. Il ne restait aux Anglais que la ville de Bordeaux , celle de Calais , & quelques forteresses.

Ce fut alors que la France perdit *Bertrand du Guesclin*. On fait quels honneurs son roi rendit à sa mémoire. Il fut , je crois , le premier dont on fit l'oraison funèbre , & le premier qu'on enterra dans l'église destinée aux tombeaux des rois de France. Son corps fut porté avec les mêmes cérémonies que ceux des souverains. Quatre princes du sang le suivaient. Ses chevaux , selon la coutume du tems , furent présentés dans l'église à l'évêque qui officiait , & qui les bénit en leur imposant les mains. Ces détails sont peu importans ; mais ils font connaître l'esprit de chevalerie. L'attention que s'attiraient les grands chevaliers célèbres par leurs faits d'armes , s'étendait sur les chevaux qui avaient combattu sous eux. *Charles* suivit bientôt *du Guesclin*. On le fait encor mourir d'un poison lent , qui lui avait été donné il y avait plus de dix années , & qui le consuma à l'âge de quarante-quatre ans , comme s'il y avait dans la nature des alimens qui pussent donner la mort au bout d'un certain tems. Il est bien vrai qu'un poison qui n'a pu donner une mort prompte , laisse une langueur dans le corps , ainsi que toute maladie violente ; mais il n'est point vrai qu'il fasse de ces effets lents que le vulgaire croit inévitables. Le véritable poison qui tua *Charles V.* était une mauvaise constitution.

Personne n'ignore que la majorité des rois de France fut fixée par lui à l'âge de quatorze ans commencés , & que cette ordonnance sage , mais encor trop inutile pour prévenir les troubles , fut enrégistrée dans un lit de justice en 1374. Il avait voulu déraciner l'ancien abus des guerres particulières des seigneurs , abus qui passait pour une loi de l'état. Elles furent défendues sous son règne , quand il fut le maître. Il interdit même

jusqu'au port d'armes ; mais c'était une de ces loix dont l'exécution était alors impossible.

On fait monter les trésors qu'il amassa jusqu'à la somme de dix-sept millions de livres de son tems. Il est certain qu'il avait accumulé , & que tout le fruit de son économie fut ravi & dissipé par son frère le duc d'Anjou dans sa malheureuse expédition de Naples dont j'ai parlé.

Après la mort d'*Edouard III.* vainqueur de la France , & après celle de *Charles V.* son restaurateur , on vit bien que la supériorité d'une nation ne dépend que de ceux qui la conduisent.

Le fils du prince noir , *Richard II.* succéda à son grand-père *Edouard III.* à l'âge d'onze ans ; & quelque tems après *Charles VI.* fut roi de France à l'âge de douze. Ces deux minorités ne furent pas heureuses ; mais l'Angleterre fut d'abord la plus à plaindre.

On a vu quel esprit de vertige & de fureur avait saisi en France les habitans de la campagne du tems du roi *Jean* , & comme ils vengèrent leur avilissement & leur misère sur tout ce qu'ils rencontrèrent de gentilshommes , qui en effet étaient leurs oppresseurs. La même furie saisit les Anglais. On vit renouveler la guerre que Rome eut autrefois contre les esclaves. Un couvreur de tuiles & un prêtre firent autant de mal à l'Angleterre que les querelles des rois & des parlemens peuvent en faire. Ils rassemblent les peuples de trois provinces , & leur persuadent aisément que les riches avaient joui assez long-tems de la terre , & qu'il est tems que les pauvres se vengent. Ils les mènent droit à Londres , pillent une partie de la ville , & font couper la tête à l'archevêque de Cantorberi & au grand-trésorier du royaume. Il est vrai que cette fureur finit par la mort des chefs & par la dispersion des révoltés. Mais de telles tempêtes , assez communes en Europe , font voir sous quel malheureux gouvernement on vivait alors. On était encor loin du véritable but de la politique , qui

consiste

consiste à enchaîner au bien commun tous les ordres de l'état.

On peut dire qu'alors les Anglais ne savaient pas mieux jusqu'où s'étendaient les prérogatives des rois & celles des parlemens. *Richard II.* à l'âge de dix-huit ans , voulut être despotique , & les Anglais trop libres. Bientôt il y eut une guerre civile. Presque toujours dans les autres états , les guerres civiles sont fatales aux conjurés ; mais en Angleterre elles le sont aux rois. *Richard* , après avoir disputé dix ans son autorité contre ses sujets , fut enfin abandonné de son propre parti. Son cousin le duc de *Lancastre* , petit-fils d'*Edouard III.* exilé depuis long-tems du royaume y revint seulement avec trois vaisseaux. Il n'avait pas besoin d'un plus grand secours ; la nation se déclara pour lui. *Richard II.* demanda seulement qu'on lui laissât la vie , & une pension pour subsister.

Un parlement lui fait son procès comme on l'avait fait à *Edouard II.* Les accusations juridiquement portées contre lui ont été conservées : un des griefs est qu'il a emprunté de l'argent sans payer , qu'il a entretenu des espions , & qu'il avait dit qu'il était le maître des biens de ses sujets. On le condamna comme ennemi de la liberté naturelle , & comme coupable de trahison. *Richard* enfermé dans la tour , remit au duc de *Lancastre* les marques de la royauté , avec un écrit signé de sa main , par lequel il se reconnaissait indigne de régner. Il l'était en effet , puisqu'il s'abaissait à le dire.

Ainsi le même siècle vit déposer solennellement deux rois d'Angleterre , *Edouard II.* & *Richard II.* l'empereur *Venceslas* , & le pape *Jean XXIII.* tous quatre jugés & condamnés avec les formalités juridiques.

Le parlement d'Angleterre ayant enfermé son roi , décerna , que si quelqu'un entreprenait de le délivrer , dès-lors *Richard II.* serait digne de mort. Au premier mouvement qui se fit en sa faveur , huit scélérats allèrent

affaffiner le roi dans fa prifon. Il défendit fa vie mieux qu'il n'avait défendu fon trône. Il arracha la hache d'armes à un des meurtriers. Il en tua quatre avant de fuccomber. Le duc de *Lancastre* régna cependant fous le nom de *Henri IV.* L'Angleterre ne fut ni tranquille , ni en état de rien entreprendre alors contre la France ; mais fon fils *Henri V.* contribua à la plus grande révolution qui fût arrivée depuis *Charlemagne.*

#### CHAPITRE TRENTE-SEPTIEME.

*Du roi de France CHARLES VI. De fa maladie. De la nouvelle invafion de la France par HENRI V. roi d'Angleterre.*

UNE partie des foins que le roi *Charles V.* avait pris pour rétablir la France , fut précifément ce qui précipita fa fubverfion. Ses trésors amaffés furent diffipés , & les impôts qu'il avait mis , révoltèrent fa nation. On remarque que ce prince dépensait pour toute fa maifon quinze cents marcs d'or par an. Ses frères régens du royaume en dépensaient fept mille pour *Charles VI.* âgé de treize ans , qui malgré cette diffipation manquait du néceffaire. Il ne faut pas méprifer de tels détails , qui font la fource cachée de la ruine des états , comme des familles.

*Louis d'Anjou* , le même qui fut adopté par *Jeanne I.* reine de Naples , l'un des oncles de *Charles VI.* non content d'avoir ravi le trésor de fon pupille , chargeait le peuple d'exactions. Paris , Rouen , la plupart des villes fe foulèvent ; les mêmes fureurs qui ont depuis défolé Paris du tems de la Fronde dans la jeunefle de *Louis XIV.* parurent fous *Charles VI.* Les punitions

publiques & secretes furent aussi cruelles que le soulèvement avait été orageux. Le grand schisme des papes, dont j'ai parlé, augmentait encor le désordre. Les papes d'Avignon reconnus en France, achevaient de la piller par tous les artifices que l'avarice déguisée en religion peut inventer. On espérait que le roi majeur réparerait tant de maux par un gouvernement plus heureux.

Il avait vengé en personne le comte de Flandre son vassal des Flamans rebelles toujours soutenus par l'Angleterre. Il profita des troubles où cette isle était plongée sous *Richard II.* On équipa même plus de douze cents vaisseaux pour faire une descente. Ce nombre ne doit pas paraître incroyable ; *St. Louis* en eut davantage : il est vrai que ce n'était que des vaisseaux de transport ; mais la facilité avec laquelle on prépara cette flotte, montre qu'il y avait alors plus de bois de construction qu'aujourd'hui, & qu'on n'était pas sans industrie. La jalousie qui divisait les oncles du roi, empêcha que la flotte ne fût employée. Elle ne servit qu'à faire voir quelle ressource aurait eu la France sous un bon gouvernement, puisque malgré les trésors que le duc d'Anjou avait emportés pour sa malheureuse expédition de Naples, on pouvait faire de si grandes entreprises.

Enfin on respirait, lorsque le roi, allant en Bretagne faire la guerre au duc, dont il avait à se plaindre, fut attaqué d'une frénésie horrible. Cette maladie commença par des assoupissemens, suivis d'aliénation d'esprit, & enfin d'accès de fureur. Il tua quatre hommes dans son premier accès, continua de frapper tout ce qui était autour de lui, jusqu'à-ce qu'épuisé de ces mouvemens convulsifs, il tomba dans une léthargie profonde.

Je ne m'étonne point que toute la France le crût empoisonné & enforcélé. Nous avons été témoins dans notre siècle, tout éclairé qu'il est, des préjugés popu-

lares aussi injustes. Son frère, le duc d'Orléans, avait épousé *Valentine de Milan*. On accusa *Valentine* de cet accident. Ce qui prouve seulement que les Français alors fort grossiers pensaient que les Italiens en savaient plus qu'eux.

Le soupçon redoubla quelque tems après dans une aventure digne de la rusticité de ce tems. On fit à la cour une mascarade, dans laquelle le roi, déguisé en satyre, traînait quatre autres satyres enchaînés. Ils étaient vêtus d'une toile enduite de poix-résine, à laquelle on avait attaché des étoupes. Le duc d'Orléans eut le malheur d'approcher un flambeau d'un de ces habits, qui en furent enflammés en un moment. Les quatre seigneurs furent brûlés, & à peine put-on sauver la vie au roi par la présence d'esprit de sa tante la duchesse de Berri, qui l'enveloppa dans son manteau. Cette accident hâta une de ses rechûtes. On eût pu le guérir peut-être par des saignées, par des bains, & par du régime; mais on fit venir un magicien de Montpellier. Le magicien vint. Le roi avait quelques relâches, qu'on ne manqua pas d'attribuer au pouvoir de la magie. Les fréquentes rechûtes fortifièrent bientôt le mal, qui devint incurable. Pour comble de malheur, le roi reprenait quelquefois sa raison. S'il eût été malade sans retour, on aurait pu pourvoir au gouvernement du royaume. Le peu de raison qui resta au roi, fut plus fatal que ses accès. On n'assembla point les états. On ne régla rien. Le roi restait roi, & confiait son autorité méprisée & sa tutèle tantôt à son frère, tantôt à ses oncles le duc de Bourgogne & le duc de Berri. C'était un surcroît d'infortune pour l'état, que ces princes eussent de puissans apanages. Paris devint nécessairement le théâtre d'une guerre civile, tantôt fourde, tantôt déclarée. Tout était faction, tout jusqu'à l'université se mêlait du gouvernement.

Personne n'ignore que *Jean* duc de Bourgogne fit



affaffiner son cousin le duc d'Orléans dans la rue Barbette. Le roi n'était ni assez maître de son esprit , ni assez puissant pour faire justice du coupable. Le duc de Bourgogne daigna cependant prendre des lettres d'abolition. Ensuite il vint à la cour faire trophée de son crime. Il assembla tout ce qu'il y avait de princes & de grands ; & en leur présence le docteur *Jean Petit* non-seulement justifia la mort du duc d'Orléans , mais il établit la doctrine de l'*homicide* , qu'il fonda sur l'exemple de tous les affassins dont il est parlé dans les livres historiques de l'écriture. Il osait faire un dogme de ce qui n'est écrit dans ces livres que comme un événement , au lieu d'apprendre aux hommes , comme on l'auroit toujours dû faire , qu'un affassinat rapporté dans l'écriture est aussi détestable que s'il se trouvait dans les histoires des sauvages , ou dans celle du tems dont je parle. Cette doctrine fut condamnée , comme on a vu , au concile de Constance , & n'a pas moins été renouvelée depuis.

C'est vers ce tems-là que le maréchal de *Boucicaut* laissa perdre Gênes qui s'était mise sous la protection de la France. Les Français y furent massacrés comme en Sicile. L'élite de la noblesse qui avait couru se signaler en Hongrie contre *Bajazet* empereur des Turcs , avait été tuée dans la bataille malheureuse que les chrétiens perdirent. Mais ces malheurs étrangers étaient peu de chose en comparaison de ceux de l'état.

La femme du roi , *Isabelle de Bavière* , avait un parti dans Paris ; le duc de Bourgogne avait le sien ; celui des enfans du duc d'Orléans était puissant. Le roi seul n'en avait point. Mais ce qui fait voir combien Paris était considérable , & comme il était le premier mobile du royaume , c'est que le duc de Bourgogne , qui joignait à l'état dont il portait le nom , la Flandre & l'Artois , mettait toute son ambition à être le maître de Paris. Sa faction s'appellait celle des *Bourguignons* ; celle d'Orléans était nommée des *Armagnacs* ; du nom

du comte d'*Armagnac*, beau-père du duc d'Orléans, fils de celui qui avait été assassiné dans Paris. Celle des deux qui dominait, faisait tour-à-tour conduire au gibet, assassiner, brûler ceux de la faction contraire. Personne ne pouvait s'assurer d'un jour de vie. On se battait dans les rues, dans les églises, dans les maisons, à la campagne.

C'était une occasion bien favorable pour l'Angleterre de recouvrer ses patrimoines de France, & ce que les traités lui avaient donné. *Henri V.* prince rempli de prudence & de courage, négocie & arme à la fois. Il descend en Normandie avec une armée de près de cinquante mille hommes. Il prend Harfleur, & s'avance dans un pays désolé par les factions; mais une dissenterie contagieuse fait périr les trois quarts de son armée. Cette grande invasion réunit cependant contre l'Anglais tous les partis. Le Bourguignon même, quoiqu'il traitât déjà secrètement avec le roi d'Angleterre, envoie cinq cents hommes d'armes & quelque arbalétriers au secours de sa patrie. Toute la noblesse monte à cheval les communes marchent sous leurs bannières. Le connétable d'*Albret* se trouva bientôt à la tête de plus de soixante mille combatans. Ce qui était arrivé à *Edouard III.* arrivait à *Henri V.* mais la principale ressemblance fut dans la bataille d'*Azincourt*, qui fut telle que celle de *Créci*. Les Anglais la gagnèrent aussi-tôt qu'elle commença. Leurs grands arcs de la hauteur d'un homme, dont ils se servaient avec force & avec adresse, leur donnèrent d'abord la victoire. Ils n'avaient ni canons, ni fusils; & c'est une nouvelle raison de croire qu'ils n'en avaient point eu à la bataille de *Créci*. Peut-être que ces arcs sont une arme plus formidable: j'en ai vu qui portaient plus loin que les fusils; on peut s'en servir plus vite & plus long-tems: cependant ils sont devenus entièrement hors d'usage. On peut remarquer encore, que la gendarmerie de France combattit à pied à *Azin-*

court , à Créci & à Poitiers ; elle avait été auparavant invincible à cheval. Il arriva dans cette journée une chose qui est horrible , même dans la guerre. Tandis qu'on se battait encor , quelques milices de Picardie vinrent par derrière piller le camp des Anglais. *Henri* ordonna qu'on tuât tous les prisonniers qu'on avait faits. On les passa au fil de l'épée ; & après ce carnage on en prit encor quatorze mille , à qui on laissa la vie. Sept princes de France périrent dans cette journée avec le connétable. Cinq princes furent pris ; plus de dix mille Français restèrent sur le champ de bataille.

Il semble qu'après une victoire si entière , il n'y avait plus qu'à marcher à Paris & à subjuguier un royaume divisé , épuisé , qui n'était qu'une vaste ruine. Mais ces ruines même étaient un peu fortifiées. Enfin il est constant que cette bataille d'Azincourt , qui mit la France en deuil , & qui ne coûta pas trois hommes de marque aux Anglais , ne produisit aux victorieux que de la gloire. *Henri V.* fut obligé de repasser en Angleterre , pour amasser de l'argent & de nouvelles troupes.

L'esprit de vertige qui troublait les Français au moins autant que leur roi , fit ce que la défaite d'Azincourt n'avait pu faire. Deux dauphins étaient morts ; le troisième , qui fut depuis le roi *Charles VII.* âgé alors de seize ans , tâchait déjà de ramasser les débris de ce grand naufrage. La reine sa mère avait arraché de son mari des lettres-patentes qui lui laissaient les rênes du royaume. Elle avait à la fois la passion de s'enrichir , de gouverner , & d'avoir des amans. Ce qu'elle avait pris à l'état & à son mari , était en dépôt en plusieurs endroits , & sur-tout dans les églises. Le dauphin & les *Armagnacs* , qui détérèrent ces trésors , s'en servirent dans le pressant besoin où l'on était. A cet affront qu'elle reçut de son fils , le roi en joignit un plus cruel. Un soir , en rentrant chez la reine , il trouva le seigneur de *Boisbourdon* qui en revenait. Il le fait prendre sur le champ.

On lui donne la question , & coufu dans un sac on le jette dans la Seine. On envoie incontinent la reine prisonnière à Blois , de-là à Tours , fans qu'elle puisse voir son mari. Ce fut cet accident , & non la bataille d'Azincourt , qui mit la couronne de France sur la tête du roi d'Angleterre. La reine implore le secours du duc de Bourgogne. Ce prince saisit cette occasion d'établir son autorité sur de nouveaux désastres.

Il enlève la reine à Tours , ravage tout sur son passage , & conclut enfin sa ligue avec le roi d'Angleterre. Sans cette ligue il n'y eût point eu de révolution. *Henri V.* assemble enfin vingt-cinq mille hommes , & débarque une seconde fois en Normandie. Il avance du côté de Paris , tandis que le duc *Jean de Bourgogne* est aux portes de cette ville , dans laquelle un roi insensé est en proie à toutes les séditions. La faction du duc de Bourgogne y massacre en un jour le connétable d'*Armagnac* , les archevêques de Reims & de Tours , cinq évêques , l'abbé de *St. Denis* , & quarante magistrats. La reine & le duc de Bourgogne font à Paris une entrée triomphante au milieu du carnage. Le dauphin fuit au-delà de la Loire , & *Henri V.* est déjà maître de toute la Normandie. Le parti qui tenait pour le roi , la reine , le duc de Bourgogne , le dauphin , tous négocient avec l'Angleterre à la fois , & la fourberie est égale de tous côtés.

Le jeune dauphin , gouverné alors par *Tanguy du Châtel* , ménage enfin cette funeste entrevue avec le duc de Bourgogne sur le pont de Montereau. Chacun d'eux arrive avec dix chevaliers. *Tanguy du Châtel* y assassine le duc de Bourgogne aux yeux du dauphin. Ainsi le meurtre du duc d'Orléans est vengé enfin par un autre meurtre , d'autant plus odieux que l'assassinat était joint à la violation de la foi publique.

On ferait presque tenté de dire que ce meurtre ne fut point prémédité , tant on avait mal pris ses mesures pour en soutenir les suites. *Philippe le Bon* , nouveau

duc de Bourgogne , successeur de son père , devint un ennemi nécessaire du dauphin par devoir & par politique. La reine sa mère outragée devint une marâtre implacable ; & le roi Anglais , profitant de tant d'horreurs , disait que DIEU l'amenait par la main pour punir les Français. *Isabelle de Bavière* & le nouveau duc *Philippe* conclurent alors à Troyes une paix plus funeste que toutes les guerres précédentes , par laquelle on donna *Catherine* , fille de *Charles VI.* pour épouse au roi d'Angleterre , avec la France en dot.

Il fut stipulé dès-lors même , que *Henri V.* serait reconnu pour roi , mais qu'il ne prendrait que le nom de régent pendant le reste de la vie malheureuse du roi de France devenu entièrement imbécille. Enfin le contrat portait qu'on poursuivrait sans relâche celui qui se disait dauphin de France. *Isabelle de Bavière* conduisit son malheureux mari & sa fille à Troyes , où le mariage s'accomplit. *Henri* , devenu roi de France , entra dans Paris paisiblement , & y régna sans contradiction , tandis que *Charles VI.* était enfermé avec ses domestiques à l'hôtel de *St. Paul* , & que la reine *Isabelle de Bavière* commençait déjà à se repentir.

*Philippe* duc de Bourgogne fit demander solennellement justice du meurtre de son père aux deux rois , à l'hôtel de *St. Paul* , dans une assemblée de tout ce qui restait de grands. Le procureur-général de Bourgogne , *Nicolas Raulin* , un docteur de l'université nommé *Jean Larcher* , accusent le dauphin. Le premier président du parlement de Paris , & quelques députés de son corps assistaient à cette assemblée. L'avocat - général *Marigni* prend des conclusions contre l'héritier & le défenseur de la couronne , comme s'il parlait contre un assassin ordinaire. Le parlement fait citer le dauphin à ce qu'on appelle la *table de marbre*. C'était une grande table qui servait du tems de *St. Louis* à recevoir les redevances en nature des vassaux de la tour du Louvre , &

qui resta depuis comme une marque de juridiction. Le dauphin y fut condamné par contumace.

C'était une de ces questions délicates & difficiles à résoudre, de savoir par qui le dauphin devait être jugé, si on pouvait détruire la loi salique, si le meurtre du duc d'Orléans n'ayant point été vengé, l'assassinat du meurtrier devait l'être. On a vu long-tems après en Espagne *Philippe II.* faire périr son fils. *Cosme I.* duc de Florence tua l'un de ses enfans qui avait assassiné l'autre. Ce fait est très-vrai ; on a contesté très-mal-à-propos à *Varillas* cette aventure ; le président de *Thou* fait assez entendre qu'il en fut informé sur les lieux. Le czar *Pierre* a fait de nos jours condamner son fils à la mort. Exemples affreux, dans lesquels il ne s'agissait pas de donner l'héritage du fils à un étranger !

Voilà donc la loi salique abolie, l'héritier du trône déshérité & pros crit, le gendre régnant paisiblement, & enlevant l'héritage de son beau-frère, comme depuis on vit en Angleterre *Guillaume* prince d'Orange étranger déposséder le père de sa femme. Si cette révolution avait duré comme tant d'autres, si les successeurs de *Henri V.* avaient soutenu l'édifice élevé par leur père, s'ils étaient aujourd'hui rois de France, y aurait-il un seul historien qui ne trouvât leur cause juste ? *Mézerai* n'eût point dit en ce cas que *Henri V.* mourut des hémorroïdes pour s'être assis sur le trône des Rois de France. Les papes ne leur auraient-ils pas envoyé bulles sur bulles ? n'auraient-ils pas été les oints du seigneur ? La loi salique n'aurait-elle pas été regardée comme une chimère ? Que de bénédictins auraient présenté aux rois de la race de *Henri V.* de vieux diplômes contre cette loi salique ! Que de beaux esprits l'eussent tournée en ridicule ! Que de prédicateurs eussent élevé jusqu'au ciel *Henri V.* vengeur de l'assassinat, & libérateur de la France !

Le dauphin, retiré dans l'Anjou, ne paraissait qu'un

exilé. *Henri V.* roi de France & d'Angleterre , fit voile vers Londres , pour avoir encor de nouveaux subfides & de nouvelles troupes. Ce n'était pas l'intérêt du peuple Anglais amoureux de fa liberté , que son roi fût maître de la France. L'Angleterre était en danger de devenir une province d'un royaume étranger ; & après s'être épuisée pour affermir son roi dans Paris , elle eût été réduite en servitude par les forces du pays même qu'elle aurait vaincu & que son roi aurait eues dans sa main.

Cependant *Henri V.* retourna bientôt à Paris , plus maître que jamais. Il avait des trésors & des armées ; il était jeune encor. Tout faisait croire que le trône de France passait pour toujours à la maison de *Lancastre*. La destinée renversa tant de prospérités & d'espérances. *Henri V.* fut attaqué d'une fistule. On l'eût guéri dans des tems plus éclairés. L'ignorance de son siècle causa sa mort. Il expira au château de Vincennes à l'âge de trente-quatre ans. Son corps fut exposé à *St. Denis* , comme celui d'un roi de France , & ensuite porté à Westminster parmi ceux d'Angleterre.

*Charles VI.* à qui on avait encor laissé par pitié le vain titre de roi , finit bientôt sa triste vie , après avoir passé trente années dans des rechûtes continuelles de frénésie. Il mourut le plus malheureux des rois , & le roi du peuple le plus malheureux de l'Europe.

Le frère de *Henri V.* le duc de *Bedford* , fut le seul qui assista à ses funeraillies. On n'y vit aucun seigneur. Les uns étaient morts à la bataille d'Azincourt , les autres captifs en Angleterre. Et le duc de Bourgogne ne voulait pas céder le pas au duc de *Bedford*. Il fallait bien pourtant lui céder tout. *Bedford* fut déclaré régent de France , & on proclama roi à Paris & à Londres *Henri VI.* fils de *Henri V.* enfant de neuf mois. La ville de Paris envoya même jusqu'à Londres des députés pour prêter serment de fidélité à cet enfant.

## CHAPITRE TRENTE-HUITIEME.

*De la France du tems de CHARLES VII. De la Pucelle,  
& de JACQUES CŒUR.*

C E débordement de l'Angleterre en France fut enfin semblable à celui qui avait inondé l'Angleterre du tems de *Louis VIII.* mais il fut plus long & plus orageux. Il fallut que *Charles VII.* regagnât pied-à-pied son royaume. Il avait à combattre le régent *Betford*, aussi absolu que *Henri V.* & le duc de Bourgogne devenu l'un des plus puissans princes de l'Europe, par l'union du Hainaut, du Brabant, & de la Hollande à ses domaines. Les amis de *Charles VII.* étaient pour lui aussi dangereux que ses ennemis. La plupart abusaient de ses malheurs, au point que le comte de *Richemont* son connétable, frère du duc de Bretagne fit étrangler deux de ses favoris.

On peut juger de l'état déplorable où *Charles* était réduit, par la nécessité où il fut de faire valoir dans les pays de son obéissance le prix du marc d'argent jusqu'à quatre-vingt-dix livres, au lieu d'une demi-livre de six onces qu'il valait du tems de *Charlemagne*.

Il fallut bientôt recourir à un expédient plus étrange, à un miracle. Un gentilhomme des frontières de Lorraine, nommé *Baudricourt*, crut trouver dans une jeune servante d'un cabaret de Vaucouleurs un personnage propre à jouer le rôle de guerrière & d'inspirée. Cette *Jeanne d'Arc*, que le vulgaire croit une bergère, était en effet une jeune servante d'hôtellerie, montant chevaux à poil, comme dit *Monstrelet*, & faisant autres apertises que jeunes filles n'ont point accoutumé de faire. On la fit passer pour une bergère de dix-huit ans. Il est cependant avéré, par sa propre confession,



qu'elle avait alors vingt-sept années. Elle eut assez de courage & assez d'esprit pour se charger de cette entreprise, qui devint héroïque. On la mena devant le roi à Bourges : elle fut examinée par des femmes, qui ne manquèrent pas de la trouver vierge, & par une partie des docteurs de l'université & quelques conseillers du parlement, qui ne balancèrent pas à la déclarer inspirée ; soit qu'elle les trompât, soit qu'ils fussent eux-mêmes assez habiles pour entrer dans cet artifice ; le vulgaire le crut, & ce fut assez.

Les Anglais assiégeaient alors la ville d'Orléans, la seule ressource de *Charles*, & étaient prêts de s'en rendre maîtres. Cette fille guerrière, vêtue en homme, conduite par d'habiles capitaines, entreprend de jeter du secours dans la place. Elle parle aux soldats de la part de DIEU, & leur inspire ce courage d'enthousiasme qu'ont tous les hommes qui croient voir la divinité combattre pour eux. Elle marche à leur tête & délivre Orléans, bat les Anglais, prédit à *Charles* qu'elle le fera sacrer dans Reims, & accomplit sa promesse l'épée à la main. Elle assista au sacre, tenant l'étendard avec lequel elle avait combattu.

Ces victoires rapides d'une fille, les apparences d'un miracle, le sacre du roi qui rendait sa personne plus vénérable, allaient bientôt rétablir le roi légitime & chasser l'étranger : mais l'instrument de ces merveilles, *Jeanne d'Arc*, fut blessée & prise en défendant Compiègne. Un homme, tel que *le prince noir*, eût honoré & respecté son courage. Le régent *Betford* crut nécessaire de la flétrir pour ranimer ses Anglais. Elle avait feint un miracle, *Betford* feignit de la croire forcière. Mon but est toujours d'observer l'esprit du tems ; c'est lui qui dirige les grands événemens du monde. L'université de Paris présenta requête contre *Jeanne d'Arc*, l'accusant d'hérésie & de magie. Ou l'université pensait ce que le régent voulait qu'on crût ; ou si elle ne le pensait pas,

elle commettait une lâcheté détestable. Cette héroïne digne du miracle qu'elle avait feint, fut jugée à Rouen par *Cauchon* évêque de Beauvais, cinq autres évêques Français, un seul évêque d'Angleterre, assistés d'un moine dominicain vicaire de l'Inquisition, & par des docteurs de l'université. Elle fut qualifiée « de superstitieuse devineresse du diable, blasphemeresse en DIEU » & en ses saints & saintes, errant par moult de fors » en la foi de CHRIST. » Comme telle elle fut condamnée à jeûner au pain à l'eau dans une prison perpétuelle. Elle fit, me semble, à ses juges une réponse digne d'une mémoire éternelle. Interrogée pourquoi elle avait osé assister au sacre de *Charles* avec son étendard ? elle répondit : *Il est juste que qui a eu part au travail, en ait à l'honneur.*

Enfin, accusée d'avoir repris une fois l'habit d'homme, qu'on lui avait laissé exprès pour la tenter, ses juges, qui n'étaient pas assurément en droit de la juger, puisqu'elle était prisonnière de guerre, la déclarèrent hérétique relapsé, & firent mourir par le feu celle qui ayant sauvé son roi, aurait eu des autels dans les tems héroïques, où les hommes en élevaient à leurs libérateurs. *Charles VII.* rétablit depuis sa mémoire, assez honorée par son supplice même.

Ce n'est pas assez de la cruauté pour porter les hommes à de telles exécutions : il faut encor ce fanatisme composé de superstition & d'ignorance, qui a été la maladie de presque tous les siècles. Quelques tems auparavant les Anglais condamnèrent la princesse de *Glocester* à faire amende honorable dans l'église de *St. Paul*, & une de ses amies à être brûlée vive, sous prétexte de je ne fais quel sortilège employé contre la vie du roi. On avait brûlé le baron de *Cobham*, en qualité d'hérétique : & en Bretagne on fit mourir par le même supplice, le maréchal de *Retz*, accusé de magie, & d'avoir égorgé des enfans pour faire avec leur sang de prétendus enchantemens.

Que les citoyens d'une ville immense, où les arts, les plaisirs & la paix règnent aujourd'hui, où la raison même commence à s'introduire, comparent les tems, & qu'ils se plaignent, s'ils l'osent. C'est une réflexion qu'il faut faire presque à chaque page de cette histoire.

Dans ces tristes tems la communication des provinces était si interrompue, les peuples limitrophes étaient si étrangers les uns aux autres, qu'une aventurière osa, quelques années après la mort de la pucelle, prendre son nom en Lorraine, & soutenir hardiment qu'elle avait échappé au supplice, & qu'on avait brûlé un fantôme à sa place. Ce qui est plus étrange, c'est qu'on la crut. On la combla d'honneurs & de biens, & un homme de la maison des *Armoises*, l'épousa en 1436, pensant en effet épouser la véritable héroïne, qui, quoique née dans l'obscurité, eût été pour le moins égale à lui par ses grandes actions.

Pendant cette guerre, plus longue que décisive, qui causait tant de malheurs, un autre événement fut le salut de la France. Le duc de Bourgogne, *Philippe le Bon*, mérita ce nom, en pardonnant enfin au roi la mort de son père, & en s'unissant avec le chef de sa maison contre l'étranger. Il fit à la vérité payer cher au roi cet ancien assassinat, en se donnant, par le traité, toutes les villes sur la rivière de Somme, avec Roie, Montdidier & le comté de Boulogne. Il se libéra de tout hommage pendant sa vie, & devint un très-grand souverain; mais il eut la générosité de délivrer de sa longue prison de Londres le duc d'Orléans, le fils de celui qui avait été assassiné dans Paris. Il paya sa rançon. On la fait monter à trois cent mille écus d'or; exagération ordinaire aux écrivains de ces tems. Mais cette conduite montre une grande vertu. Il y a toujours eu de belles ames dans les tems les plus corrompus. La vertu de ce prince n'excluait pas en lui la volupté & l'amour des femmes, qui ne peut jamais être un vice, que quand il conduit aux méchantes actions. C'est ce même *Philippe* qui avait en 1330, institué la

toison d'or à l'honneur d'une de ses maîtresses. Il eut quinze bâtards qui eurent tous du mérite. Sa cour était la plus brillante de l'Europe. Anvers, Bruges faisaient un grand commerce, & répandaient l'abondance dans ses états. La France lui dut enfin sa paix & sa grandeur, qui augmentèrent toujours depuis, malgré les adversités & malgré les guerres civiles & étrangères.

*Charles VII.* regagna son royaume à-peu-près comme *Henri IV.* le conquit, cent cinquante ans après. *Charles* n'avait pas, à la vérité, ce courage brillant, cet esprit prompt & actif, & ce caractère héroïque de *Henri IV.* mais obligé comme lui de ménager souvent ses amis & ses ennemis, de donner de petits combats, de surprendre des villes & d'en acheter, il entra dans Paris comme y entra depuis *Henri IV.* par intrigue & par force. Tous deux ont été déclarés incapables de posséder la couronne, & tous deux ont pardonné. Ils avaient encor une faiblesse commune, celle de se livrer trop à l'amour; car l'amour influe presque toujours sur les affaires d'état, chez les princes chrétiens, ce qui n'arrive point dans le reste du monde.

*Charles* ne fit son entrée dans Paris qu'en 1437. Ces bourgeois qui s'étaient signalés par tant de massacres, allèrent au devant de lui avec toutes les démonstrations d'affection & de joie, qui étaient en usage chez ce peuple grossier. Sept filles représentant les sept péchés qu'on nomme mortels, & sept autres figurant les vertus théologiques & cardinales avec des écriteaux, le reçurent vers la porte St. Denis. Il s'arrêtait quelques minutes dans les carrefours à voir les mystères de la religion que des bateleurs jouaient sur des treteaux. Les habitans de cette capitale étaient alors aussi pauvres que rustiques; les provinces l'étaient davantage. Il fallut plus de vingt ans pour réformer l'état; ce ne fut que vers l'an 1450 que les Anglais furent entièrement chassés de la France. Ils ne gardèrent que Calais & Guines, & perdirent pour jamais

tous

tous ces vastes domaines que leurs rois avaient eus par les droits du sang , & que les trois victoires de Créci , de Poitiers & d'Azincourt ne purent leur conserver. Les divisions de l'Angleterre contribuèrent autant que *Charles VII.* à la réunion de la France. Cet *Henri VI.* qui avait porté les deux couronnes , & qui même était venu se faire sacrer à Paris , détrôné à Londres par ses parens , fut rétabli & détrôné encor.

*Charles VII.* maître enfin paisible de la France , y établit un ordre qui n'y avait jamais été depuis la décadence de la famille de *Charlemagne*. Il conserva des compagnies réglées de quinze cents gens-d'armes. Chacun de ces gens-d'armes devait servir avec six chevaux ; de sorte que cette troupe composait neuf mille cavaliers. Le capitaine de cent hommes avait mille sept cent livres de compte par an , ce qui revient à environ dix mille livres numéraires d'aujourd'hui. Chaque gendarme avait trois cent soixante livres de paye annuelle , & chacun des cinq hommes qui l'accompagnaient , avait quatre livres de ce tems-là par mois. Il établit aussi quatre mille cinq cents archers , qui avaient cette même paye de quatre livres , c'est-à-dire , environ vingt-quatre des nôtres. Ainsi en tems de paix il en coûtait environ six millions de notre monnoie présente pour l'entretien des soldats. Les choses ont bien changé dans l'Europe. Cet établissement des archers fait voir que les mousquets n'étaient pas encor d'un fréquent usage. Cet instrument de destruction ne fut commun que du tems de *Louis XI.*

Outre ces troupes , tenues continuellement sous le drapeau , chaque village entretenait un franc-archer exempt de taille ; & c'est par cette exemption attachée d'ailleurs à la noblesse , que tant de personnes s'attribuèrent bientôt la qualité de gentilhomme de nom & d'armes. Les possesseurs des fiefs furent dispensés du ban , qui ne fut plus convoqué. Il n'y eut que l'arrière-ban , composé

des arrière-petits vassaux, qui resta sujet encor à servir dans les occasions.

On s'étonne qu'après tant de désastres la France eût tant de ressources & d'argent. Mais un pays riche par ses denrées, ne cesse jamais de l'être, quand la culture n'est pas abandonnée. Les guerres civiles ébranlent le corps de l'état, & ne le détruisent point. Les meurtres & les saccagemens, qui désolent des familles, en enrichissent d'autres. Les négocians deviennent d'autant plus habiles qu'il faut plus d'art pour se sauver parmi tant d'orages. *Jacques Cœur* en est un grand exemple. Il avait établi le plus grand commerce qu'aucun particulier de l'Europe eût jamais embrassé. Il n'y eut depuis lui que *Cosme I. Médici*, que nous appellons *de Médicis*, qui l'égalât. *Jacques Cœur* avait trois cents facteurs en Italie & dans le Levant. Il prêta deux cent mille écus d'or au roi, sans quoi on n'aurait jamais repris la Normandie. Son industrie était plus utile pendant la paix, que *Dunois* & la *Tucelle* ne l'avaient été pendant la guerre. C'est une grande tache peut-être à la mémoire de *Charles VII.* qu'on ait persécuté un homme si nécessaire. On n'en fait point le sujet : car qui fait les secrets ressorts des fautes & des injustices des hommes ?

Le roi le fit mettre en prison, & le parlement de Paris lui fit son procès. On ne put rien prouver contre lui, sinon qu'il avait fait rendre à un Turc un esclave chrétien, lequel avait quitté & trahi son maître, & qu'il avait fait vendre des armes au soudan d'Egypte. Sur ces deux actions, dont l'une était permise, & l'autre vertueuse, il fut condamné à perdre ses biens. Il trouva dans ses commis plus de droiture que dans les courtisans qui l'avaient perdu. Ils se cotisèrent presque tous pour l'aider dans sa disgrâce. *Jacques Cœur* alla continuer son commerce en Chypre, & n'eut jamais le courage de revenir dans son ingrate patrie, quoiqu'il y fût rappelé.

Au reste la fin du règne de *Charles VII.* fut assez heu-

reuse pour la France, quoique très-malheureuse pour le roi, dont les jours finirent avec amertume, par les rebellions de son fils dénaturé, qui fut depuis le roi *Louis XI.*

## C H A P I T R E   T R E N T E - N E U V I E M E .

*Mœurs, usages, arts, commerce, richesse, vers les treizième & quatorzième siècles.*

**J**E voudrais découvrir quelle était alors la société des hommes, comment on vivait dans l'intérieur des familles, quels arts étaient cultivés, plutôt que de répéter tant de malheurs & tant de combats, funestes objets de l'histoire & lieux communs de la méchanceté humaine.

Vers la fin du treizième siècle & dans le commencement du quatorzième, il me semble qu'on commençait en Italie, malgré tant de dissensions, à sortir de cette grossièreté, dont la rouille avait couvert l'Europe depuis la chute de l'empire Romain. Les arts nécessaires n'avaient point péri. Les artisans & les marchands, que leur obscurité dérobe à la fureur ambitieuse des grands, sont des fourmis qui se creusent des habitations en silence, tandis que les aigles & les vautours se déchirent.

On trouva même dans ces siècles grossiers, des inventions utiles, fruits de ce génie de mécanique que la nature donne à certains hommes très-indépendamment de la philosophie. Le secret, par exemple, de secourir la vue affaiblie des vieillards par des lunettes qu'on nomme *besicles*, est de la fin du treizième siècle. Ce beau secret fut trouvé par *Alexandre Spina*. Les meules qui agissent par le secours du vent, sont connues en Italie dans le même tems. *La Flamma*, qui vivait au quatorzième siècle, en parle, & avant lui on n'en parle point. Mais c'est un art connu long-tems auparavant chez les Grecs & chez les

Arabes; il en est parlé dans des poètes Arabes du septième siècle. La fayance, qu'on faisait principalement à Faënza, tenait lieu de porcelaine. On connaissait depuis long-tems l'usage des vitres, mais il était fort rare : c'était un luxe de s'en servir. Cet art porté en Angleterre par les Français vers l'an 1180, y fut regardé comme une grande magnificence.

Les Vénitiens eurent seuls au treizième siècle le secret des miroirs de cristal. Il y avait en Italie quelques horloges à roues : celle de Bologne était fameuse. La merveille plus utile de la boussole était due au seul hasard, & les vues des hommes n'étaient point encor assez étendues pour qu'on fit usage de cette découverte. L'invention du papier, fait avec du linge pilé & bouilli, est du commencement du quatorzième siècle. *Cortusius*, historien de Padoue, parle d'un certain *Pax*, qui établit à Padoue la première manufacture plus d'un siècle avant l'invention de l'imprimerie. C'est ainsi que les arts utiles se sont peu-à-peu établis, & la plupart par des inventeurs ignorés.

Il s'en fallait beaucoup que le reste de l'Europe eût des villes telles que Venise, Gênes, Bologne, Sienne, Pise, Florence. Presque toutes les maisons dans les villes de France, d'Allemagne, d'Angleterre étaient couvertes de chaume. Il en était même ainsi en Italie, dans les villes moins riches, comme Alexandrie de la paille, Nice de la paille, &c.

Quoique les forêts eussent couvert tant de terrains demeurés long-tems sans culture, cependant on ne savait pas encor se garantir du froid à l'aide de ces cheminées, qui sont aujourd'hui dans tous nos appartemens un secours & un ornement. Une famille entière s'assemblait au milieu d'une salle commune enfumée, autour d'un large foyer rond, dont le tuyau allait percer le plafond.

*La Flamma* se plaint au quatorzième siècle, selon l'usage des auteurs peu judicieux, que la frugale simplicité a fait place au luxe. Il regrette le tems de *Frédéric*



*Barberouffe & de Frédéric II.* lorsque dans Milan, capitale de la Lombardie, on ne mangeait de la viande que trois fois par semaine. Le vin alors était rare, la bougie était inconnue & la chandelle un luxe. On se servait, dit-il, chez les meilleurs citoyens, de morceaux de bois sec allumés pour s'éclairer. On ne mangeait de la viande chaude que trois fois par semaine : les chemises étaient de serge & non de linge; la dot des bourgeois les plus considérables était de cent livres tout au plus. Les choses ont bien changé, ajoute-t-il; on porte à présent du linge; les femmes se couvrent d'étoffes de soie, & même il y en a quelquefois de l'or & de l'argent : elles ont jusqu'à deux mille livres de dor, & ornent même leurs oreilles de pendans d'or. Cependant ce luxe dont il se plaint, était encore loin, à quelques égards, de ce qui est aujourd'hui le nécessaire des peuples riches & industrieux.

Le linge de table était très-rare en Angleterre. Le vin ne s'y vendait que chez les apothicaires comme un cordial. Toutes les maisons des particuliers étaient de bois à Paris & à Londres. Se faire traîner en charrette dans les rues de Paris à peine pavées & couvertes de fange, était un luxe; & ce luxe fut défendu, par *Philippe le Bel*, aux bourgeois. On connaît ce règlement fait sous *Charles VI.* *Nemo audeat dare præter duo fercula cum potagio.* « Que » personne n'ose donner plus de deux plats avec le potage. »

Un seul trait suffira pour faire connaître la disette d'argent en Ecosse & même en Angleterre, aussi-bien que la rusticité de ces tems-là, appelée simplicité. On lit dans les actes publics, que quand les rois d'Ecosse venaient à Londres, la cour d'Angleterre leur assignait trente shillings par jour, douze pains, douze gâteaux & trente bouteilles de vin.

Cependant il y eut toujours chez les seigneurs de fief & chez les principaux prélats, toute la magnificence que le tems permettait. Elle devait nécessairement s'introduire

chez les possesseurs des grandes terres. Dès long-tems auparavant les évêques ne marchaient qu'avec un nombre prodigieux de domestiques & de chevaux. Un concile de Latran, tenu en 1179, sous *Alexandre III.* leur reproche que souvent on était obligé de vendre les vases d'or & d'argent dans les églises des monastères, pour les recevoir & pour les défrayer dans leurs visites. Le cortège des archevêques fut réduit, par les canons de ces conciles, à cinquante chevaux ; celui des évêques, à trente ; celui des cardinaux, à vingt-cinq : car un cardinal qui n'avait pas d'évêché, & qui par conséquent n'avait point de terres, ne pouvait pas avoir le luxe d'un évêque. Cette magnificence des prélats était plus odieuse alors qu'aujourd'hui, parce qu'il n'y avait point d'état mitoyen entre les grands & les petits, entre les riches & les pauvres. Le commerce & l'industrie n'ont pu former qu'avec le tems cet état mitoyen qui fait la richesse d'une nation. La vaisselle d'argent était presque inconnue dans la plupart des villes. *Mussus*, écrivain Lombard du quatorzième siècle, regarde comme un grand luxe, les fourchettes, les cuillères & les tasses d'argent.

Un père de famille, dit-il, qui a neuf à dix personnes à nourrir avec deux chevaux, est obligé de dépenser par an, jusqu'à trois cents florins d'or. C'était tout au plus deux mille livres de la monnoie de France courante de nos jours.

L'argent était donc très-rare en beaucoup d'endroits d'Italie, & bien plus en Franceaux douzième, treizième & quatorzième siècles. Les Florentins, les Lombards, qui faisaient seuls le commerce en France & en Angleterre, les Juifs leurs courtiers, étaient en possession de tirer des Français & des Anglais, vingt pour cent par an pour l'intérêt ordinaire du prêt. La grande usure est la marque infallible de la pauvreté publique.

Le roi *Charles V.* amassa quelques trésors par son économie, par la sage administration de ses domaines

( alors le plus grand revenu des rois ) & par des impôts inventés sous *Philippe de Valois*, qui quoique faibles firent beaucoup murmurer un peuple pauvre. Son ministre le cardinal *de la Grange* ne s'était que trop enrichi. Mais tous ces trésors furent dissipés dans d'autres pays. Le cardinal porta les siens dans Avignon. Le duc d'Anjou, frère de *Charles V.* alla perdre ceux du roi dans sa malheureuse expédition d'Italie. La France resta dans la misère jusqu'aux derniers tems de *Charles VII.*

Il n'en était pas ainsi dans les belles villes commerçantes de l'Italie. On y vivait avec commodité, avec opulence. Ce n'était que dans leur sein qu'on jouissait des douceurs de la vie.

Les richesses & la liberté y excitèrent enfin le génie, comme elles élevèrent le courage.

## CHAPITRE QUARANTIEME.

*Science & beaux-arts au treizième & quatorzième siècles.*

LA langue italienne n'était pas encor formée du tems de *Frédéric II.* On le voit par les vers de cet empereur, qui sont le dernier exemple de la langue romance dégagée de la dureté tudesque.

*Plas me el cavalier Frances,  
E la donna Catalana,  
E l'ovrar Genoës,  
E la danza Trevisana,  
E lou cantar Provensales,  
Las man e cara d'Angles,  
E lou donzel de Toscana.*

Ce monument est plus précieux qu'on ne pense, & est fort au dessus de tous ces décombres des bâtimens du

moyen âge , qu'une curiosité grossière & sans goût recherche avec avidité. Il fait voir que la nature ne s'est démentie chez aucune des nations dont *Frédéric* parle. Les Catalanes sont, comme au tems de cet empereur , les plus belles femmes de l'Espagne. La noblesse Française a les mêmes graces martiales qu'on estimait alors. Des traits nobles & réguliers , de belles mains sont encore une chose commune en Angleterre. La jeunesse a plus d'agréments en Toscane qu'ailleurs. Les Génois ont conservé leur industrie ; les Provençaux leur goût pour la poésie & pour le chant. C'était en Provence & en Languedoc qu'on avait adouci la langue romance. Les Provençaux furent les maîtres des Italiens. Rien n'est si connu des amateurs de ces recherches que les vers sur les Vaudois de l'année 1100.

*Que non vogli maudir , ne jura , ne mentir ,  
N'occir , ne avoutrar , ne prenre de altrui ,  
Ne s'avengear deli suo ennemi ,  
Loz dison qu'es Vaudes , & los feson morir .*

Cette citation a encore son utilité , en ce qu'elle est une preuve que tous les réformateurs ont toujours affecté des mœurs sévères.

Ce jargon se maintint malheureusement tel qu'il était en Provence & en Languedoc , tandis que sous la plume de *Pétrarque* la langue italienne atteignit à cette force & à cette grace qui loin de dégénérer se perfectionna encore. L'italien prit sa forme à la fin du treizième siècle , du tems du bon roi *Robert* , grand-père de la malheureuse *Jeanne*. Déjà *le Dante* , Florentin , avait illustré la langue toscane par son poème bizarre , mais brillant de beautés naturelles , intitulé *comédie* , ouvrage dans lequel l'auteur s'éleva dans les détails au dessus du mauvais goût de son siècle & de son sujet , & rempli de morceaux écrits aussi purement que s'ils étaient du tems de *l'Arioste* & du *Tasse*. On ne doit pas s'étonner que l'auteur , l'un

des principaux de la faction *Gibeline* , persécuté par *Boniface VIII.* & par *Charles de Valois* , ait dans son poëme exhalé sa douleur sur les querelles de l'empire & du sacerdoce. Qu'il soit permis d'insérer ici une faible traduction d'un des passages du *Dante* concernant ces dissensions. Ces monumens de l'esprit humain délassent de la longue attention aux malheurs qui ont troublé la terre.

Jadis on vit dans une paix profonde  
De deux soleils les flambeaux luire au monde ,  
Qui sans se nuire éclairant les humains ,  
Du vrai devoir enseignaient les chemins ,  
Et nous montraient de l'aigle impériale  
Et de l'agneau les droits & l'intervale.  
Ce tems n'est plus , & nos cieux ont changés  
L'un des soleils de vapeurs surchargé ,  
En s'échappant de sa sainte carrière ,  
Voulut de l'autre absorber la lumière.  
La règle alors devint confusion ;  
Et l'humble agneau parut un fier lion ,  
Qui tout brillant de la pourpre<sup>e</sup> usurpée  
Voulut porter la houlette & l'épée.

Après le *Dante* , *Pétrarque* , né en 1304 dans Arezzo patrie de *Gui Arretin* , mit dans la langue italienne plus de pureté , avec toute la douceur dont elle était susceptible. On trouve dans ces deux poëtes , & sur-tout dans *Pétrarque* , un grand nombre de ces traits semblables à ces beaux ouvrages des anciens qui ont à la fois la force de l'antiquité & la fraîcheur du moderne. S'il y a de la témérité à l'imiter , vous la pardonnerez au desir de vous faire connaître , autant que je le peux , le genre dans lequel il écrivait. Voici à-peu-près le commencement de sa belle ode à la *Fontaine de Vaucluse* , envers croisés.

Claire fontaine , onde aimable , onde pure ,  
Où la beauté qui consume mon cœur ,  
Seule beauté qui soit dans la nature ,  
Des feux du jour évitait la chaleur ;

Arbre heureux dont le feuillage  
 Agité par les zéphirs  
 La couvris de son ombrage ,  
 Qui rappelles mes soupirs ,  
 En rappelant son image ;

Ornemens de ses bords , & filles du matin ,  
 Vous dont je suis jaloux , vous moins brillantes qu'elle ,  
 Fleurs qu'elle embellissait quand vous touchiez son sein ,  
 Rossignols dont la voix est moins douce & moins belle ,  
 Air devenu plus pur , adorable séjour  
 Immortalisé par ses charmes ,  
 Lieux dangereux & chers, où de ses tendres armes  
 L'amour a blessé tous mes sens ,  
 Ecoutez mes derniers accens ,  
 Recevez mes dernières larmes.

Ces pièces qu'on appelle *canzoni* sont regardées comme ses chefs-d'œuvres. Ses autres ouvrages lui firent moins d'honneur ; il immortalisa la *Fontaine de Vaucluse*, *Laure* & lui-même. S'il n'avait point aimé , il serait beaucoup moins connu. Quelque imparfaite que soit cette imitation , elle fait entrevoir la distance immense qui était alors entre les Italiens & toutes les autres nations. J'ai mieux aimé vous donner quelque légère idée du génie de *Pétrarque* , de cette douceur & de cette mollesse élégante qui fait son caractère , que de vous répéter ce que tant d'autres ont dit des honneurs qu'on lui offrit à Paris , de ceux qu'il reçut à Rome , de ce triomphe au capitolé en 1341 , célèbre hommage que l'étonnement de son siècle payait à son génie alors unique , mais surpassé depuis par l'*Arioste* & par le *Tasse*. Je ne passerai pas sous silence que sa famille avait été bannie de Toscane , & dépouillée de ses biens , pendant les dissensions des *Guelfes* & des *Gibelins* , & que les Florentins lui députèrent *Bocace* , pour le prier de venir honorer sa patrie de sa présence , & y jouir de la restitution de son patrimoine. La Grèce dans ses plus beaux jours ne montra jamais plus de goût & plus d'estime pour les talens.

Ce *Bocace* fixa la langue toscane ; il est encor le premier modèle en prose pour l'exactitude & pour la pureté du style, ainsi que pour le naturel de la narration. La langue perfectionnée par ces deux écrivains ne reçut plus d'altération, tandis que tous les autres peuples de l'Europe, jusqu'aux Grecs même, ont changé leur idiome.

Il y eut une suite non interrompue de poètes Italiens qui ont tous passé à la postérité ; car *le Pulci* écrivit après *Pétrarque*. Le *Boyardo* comte de *Scandiano* succéda au *Pulci*, & l'*Arioste* les surpassa tous par la fécondité de son imagination. N'oublions pas que *Pétrarque* & *Bocace* avaient célébré cette infortunée *Jeanne de Naples*, dont l'esprit cultivé sentait tout leur mérite, & qui fut même une de leurs disciples. Elle était alors dévouée toute entière aux beaux-arts, dont les charmes faisaient oublier les tems criminels de son premier mariage. Ses mœurs changées par la culture de l'esprit devaient la défendre de la cruauté tragique qui finit ses jours.

Les beaux-arts qui se tiennent comme par la main, & qui d'ordinaire périssent & renaissent ensemble, portaient en Italie des ruines de la barbarie. *Cimabué* sans aucun secours était comme un nouvel inventeur de la peinture au treizième siècle. Le *Giotto* fit des tableaux qu'on voit encor avec plaisir. Il reste sur-tout de lui cette fameuse peinture qu'on a mise en mosaïque, & qui représente le premier apôtre marchant sur les eaux ; on la voit au dessus de la grande porte de *St. Pierre* de Rome. *Brunelleschi* commença à réformer l'architecture gothique. *Gui d'Arezzo* long-tems auparavant avait inventé les nouvelles notes de la musique à la fin de l'onzième siècle, & rendu cet art plus facile & plus commun.

On fut redevable de toutes ces belles nouveautés aux Toscans. Ils firent tout renaître par leur seul génie, avant que le peu de science qui était resté à Constantin-

nople refluat en Italie avec la langue grecque , par les conquêtes des Ottomans. Florence était alors une nouvelle Athènes ; & parmi les orateurs qui vinrent de la part des villes d'Italie haranguer *Boniface VIII.* sur son exaltation , on compta dix-huit Florentins. On voit par-là que ce n'est point aux fugitifs de Constantinople qu'on a dû la renaissance des arts. Ces Grecs ne purent enseigner aux Italiens que le grec.

Il peut paraître étonnant que tant de grands génies se soient élevés dans l'Italie sans protection comme sans modèle , au milieu des dissensions & des guerres ; mais *Lucrèce* chez les Romains avait fait son beau poëme de la nature , *Virgile* ses bucoliques , *Cicéron* ses livres de philosophie dans les horreurs des guerres civiles. Quand une fois une langue commence à prendre sa forme , c'est un instrument que les grands artistes trouvent tout préparé , & dont ils se servent sans s'embarasser qui gouverne & qui trouble la terre.

Si cette lueur éclaira la seule Toscane , ce n'est pas qu'il n'y eût ailleurs quelques talens. *St. Bernard* & *Abelard* en France au douzième siècle auraient pu être regardés comme de beaux esprits ; mais leur langue était un jargon barbare , & ils payèrent en latin tribut au mauvais goût du tems. Les hymnes latines rimées des douzième & treizième siècles sont le sceau de la barbarie. Ce n'était pas ainsi qu'*Horace* chantait les jeux séculaires. La théologie scholastique , fille bâtarde de la philosophie d'*Aristote* , mal traduite & méconnue , fit plus de tort à la raison & aux bonnes études que n'en avaient fait les Huns & les Vandales.

L'art des *Sophocles* n'existait point ; on ne connut d'abord en Italie que des représentations naïves de quelques histoires de l'ancien & du nouveau testament ; & c'est de là que la coutume de jouer les mystères passa en France. Ces spectacles étaient originaires de Constantinople. Le poëte *St. Grégoire de Nazianze* les avait intro-



duits pour les opposer aux ouvrages dramatiques des anciens Grecs & des anciens Romains ; & comme les chœurs des tragédies grecques étaient des hymnes religieuses , & leur théâtre une chose sacrée, *Grégoire de Nazianze* & ses successeurs firent des tragédies saintes , mais malheureusement le nouveau théâtre ne l'emporta pas sur celui d'Athènes, comme la religion chrétienne l'emporta sur celle des Gentils. Il est resté de ces pieuses farces , des théâtres ambulans , que promènent encor les bergers de la Calabre. Dans les tems de solemnités , ils représentent la naissance & la mort de Jésus-Christ. La populace des nations septentrionales , adopta aussi bientôt ces usages. On a depuis traité ces sujets avec plus de dignité. Nous envoyons de nos jours des exemples dans ces petits opéras qu'on appelle *oratorio* ; & enfin , les Français ont mis sur la scène des chefs-d'œuvres tirés de l'ancien testament.

Les confrères de la passion en France , vers le seizième siècle , firent paraître Jésus-Christ sur la scène. Si la langue française avait été alors aussi majestueuse qu'elle était naïve & grossière , si , parmi tant d'hommes ignorans & lourds il s'était trouvé un homme de génie , il est à croire que la mort d'un juste persécuté par des prêtres Juifs & condamné par un préteur Romain , eût pu fournir un ouvrage sublime ; mais il eût fallu un tems éclairé , & dans ce tems éclairé on n'eût pas permis ces représentations.

Les beaux-arts n'étaient pas tombés dans l'Orient. Et puisque les poésies du Persan *Sady* sont encor aujourd'hui dans la bouche des Persans , des Turcs & des Arabes , il faut bien qu'elles aient du mérite. Il était contemporain de *Pétrarque* , & il a autant de réputation que lui. Il est vrai qu'en général le bon goût n'a guère été le partage des Orientaux. Leurs ouvrages ressemblent aux titres de leurs souverains , dans lesquels il est souvent question du soleil & de la lune. L'esprit de servi-

tude paraît naturellement empoulé, comme celui de la liberté est nerveux, & celui de la vraie grandeur est simple. Les Orientaux n'ont point de délicatesse, parce que les femmes ne sont point admises dans la société. Ils n'ont ni ordre, ni méthode, parce que chacun s'abandonne à son imagination dans la solitude où ils passent une partie de leur vie, & que l'imagination par elle-même est déréglée. Ils n'ont jamais connu la véritable éloquence, telle que celle de *Démofthène* & de *Cicéron*. Qui aurait-on eu à persuader en Orient ? des esclaves. Cependant ils ont de beaux éclats de lumière ; ils peignent avec la parole ; & quoique les figures soient souvent gigantesques & incohérentes, on y trouve du sublime. Vous aimerez peut-être à revoir ici ce passage de *Sady* que j'avais traduit en vers blancs, & qui ressemble à quelques passages des prophètes Hébreux. C'est une peinture de la grandeur de DIEU ; lieu commun à la vérité, mais qui vous fera connaître le génie de la Perse.

Il fait distinctement ce qui ne fut jamais.  
 De ce qu'on n'entend point son oreille est remplie.  
 Prince, il n'a pas besoin qu'on qu'on le serve à genoux.  
 Juge ; il n'a pas besoin que sa loi soit écrite.  
 De l'éternel burin de sa prévision  
 Il a tracé nos traits dans le sein de nos mères.  
 De l'aurore au couchant il porte le soleil ;  
 Il seme de rubis les masses des montagnes.  
 Il prend deux gouttes d'eau ; de l'une il fait un homme,  
 De l'autre il arrondit la perle au fond des mers,  
 L'être au son de sa voix fut tiré du néant.  
 Qu'il parle, & dans l'instant l'univers va rentrer  
 Dans les immensités de l'espace & du vuide ;  
 Qu'il parle, & l'univers repasse en un clin d'œil  
 Des abymes du rien dans les plaines de l'être.

Si les belles-lettres étaient ainsi cultivées sur les bords du Tigre & de l'Euphrate, c'est une preuve que les autres arts qui contribuent aux agrémens de la vie, étaient très-connus. On n'a le superflu qu'après le né-

cessaire. Mais ce nécessaire manquait encor dans presque toute l'Europe. Que connaissait-on en Allemagne, en France, en Angleterre, en Espagne, & dans la Lombardie septentrionale? Les coutumes barbares & féodales aussi incertaines que tumultueuses, les duels, les tournois, la théologie scholastique & les sortilèges.

On célébrait toujours dans plusieurs églises la fête de l'âne, ainsi que celle des innocens & des fous. On amenait un âne devant l'autel, & on lui chantait pour antienne, *amen amen asine; eh eh eh fire âne; eh eh eh fire âne.*

*Du Cange & ses continuateurs*, les compilateurs les plus exacts, citent un manuscrit de cinq cents ans, qui contient l'hymne de l'âne.

*Orientis partibus  
Adventavit asinus  
Pulcher & fortissimus.*

Eh fire âne! ça chantez,  
Belle bouche rechignez,  
Vous aurez du foin assez.

Une fille représentant la mère de DIEU allant en Egypte, montée sur cet âne & tenant un enfant entre ses bras, conduisait une longue procession; & à la fin de la messe, au lieu de dire, *ite missa est*, le prêtre se mettait à braire trois fois de toutes ses forces, & le peuple répondait par les mêmes cris.

Cette superstition de sauvages venait pourtant d'Italie. Mais quoiqu'au treizième & au quatorzième siècles, quelques Italiens commençassent à sortir des ténèbres, toute la populace y était toujours plongée. On avait imaginé à Vérone que l'âne qui porta Jesus-Christ, avait marché sur la mer, & était venu jusques sur les bords de l'Adige, par le golfe de Venise; que Jesus-Christ lui avait assigné un pré pour sa pâture, qu'il y avait vécu long-tems, qu'il y était mort. On enferma ses os dans un âne artifi-

ciel , qui fut déposé dans l'église de Notre-Dame des Orgues , sous la garde de quatre chanoines ; ces reliques furent portées en procession trois fois l'année , avec la plus grande solennité.

Ce fut cet âne de Vérone qui fit la fortune de Notre-Dame de Lorette. Le pape *Boniface VIII.* voyant que la procession de l'âne attirait beaucoup d'étrangers , crut que la maison de la vierge *Marie* en attirerait davantage , & ne se trompa pas ; il autorisa cette fable de son autorité apostolique. Si les peuples croyaient qu'un âne avait marché sur la mer , de Jérusalem jusqu'à Vérone , il pouvait bien croire que la maison de *Marie* avait été transportée de Nazareth à Loretto. La petite maison fut bientôt enfermée dans une église superbe ; les voyages des pèlerins & les présens des princes rendirent ce temple aussi riche que celui d'Ephèse. Les Italiens s'enrichissaient du moins de l'aveuglement des autres peuples ; mais ailleurs on embrassait la superstition pour elle-même , & seulement en s'abandonnant à l'instinct grossier & à l'esprit du tems. Vous avez observé plus d'une fois que ce fanatisme auquel les hommes ont tant de penchant , a toujours servi , non-seulement à les rendre plus abrutis , mais plus méchans. La religion pure adoucit les mœurs en éclairant l'esprit : & la superstition en l'aveuglant , inspire toutes les fureurs.

Il y avait en Normandie , qu'on appelle le pays de Sapience , un abbé des conards , qu'on promenait dans plusieurs villes sur un char à quatre chevaux , la mitre en tête , la crosse à la main , donnant des bénédictions & des mandemens.

Un roi des ribauds était établi à la cour par lettres-patentes. C'était dans son origine un chef , un juge d'une petite garde du palais , & ce fut ensuite un fou de cour , qui prenait un droit sur les filoux & sur les filles publiques. Point de ville qui n'eût des confrairies d'artisans , de bourgeois , de femmes ; les plus extravagantes cérémonies y étaient érigées en mystères sacrés ; & c'est de-là

que

que vient la société des francs-maçons , échappée au tems qui a détruit toutes les autres.

La plus méprisable de toutes ces confrairies fut celle des flagellans , & ce fut la plus étendue. Elle avait commencé d'abord par l'insolence de quelques prêtres qui s'avisèrent d'abuser de la faiblesse des pénitens publics , jusqu'à les fustiger. On voit encor un reste de cet usage dans les baguettes dont sont armés les pénitenciers à Rome ; ensuite les moines se fustigèrent , s'imaginant que rien n'était plus agréable à Dieu que le dos cicatrisé d'un moine. *Pierre Damien* , dans l'onzième siècle , excita les séculiers même à se fouetter tout nuds. On vit en 1260 , plusieurs confrairies de pèlerins courir toute l'Italie , armés de fouets. Ils parcoururent ensuite une partie de l'Europe. Cette association fit même une secte qu'il fallut enfin dissiper.

Tandis que des troupes de gueux couraient le monde en se fustigeant , des fous marchaient dans presque toutes les villes , à la tête des processions , avec une robe pelissée , des grelots , une marotte ; & la mode s'en est encor conservée dans les villes des Pays-Bas & en Allemagne. Nos nations septentrionales avaient pour toute littérature en langage vulgaire , les farces nommées *moralités* , suivies de celles de la *mère sotte* & du *prince des fots*.

On n'entendait parler que de révélations , de possessions , de maléfices. On ose accuser la femme de *Philippe III.* d'adultère , & le roi envoie consulter une bégueine pour savoir si sa femme est innocente ou coupable. Les enfans de *Philippe le Bel* font entr'eux une association par écrit , & se promettent un secours mutuel contre ceux qui voudront les faire périr par la magie. On brûle par arrêt du parlement une forcière qui a fabriqué avec le diable un acte en faveur de *Robert d'Artois*. La maladie de *Charles VI.* est attribuée à un sortilège , & on fait venir un magicien pour le guérir. La princesse de *Glocestre* en Angleterre , est condamnée à faire amende honorable

devant l'église de *St. Paul*, ainsi qu'on l'a déjà remarqué ; & une baronne du royaume, sa prétendue complice, est brûlée vive comme forcière.

Si ces horreurs enfantées par la crédulité, tombaient sur les premières personnes des royaumes de l'Europe, on voit assez à quoi étaient exposés les simples citoyens. C'était encor là le moindre des malheurs.

L'Allemagne, la France, l'Espagne, tout ce qui n'était pas en Italie grande ville commerçante, était absolument sans police. Les bourgades murées de la Germanie & de la France, furent sacagées dans les guerres civiles. L'empire Grec fut inondé par les Turcs. L'Espagne était encor partagée entre les chrétiens & les mahométans Arabes ; & chaque parti était souvent déchiré par des guerres intestines. Enfin du tems de *Philippe de Valois*, d'*Edouard III.* de *Louis de Bavière*, de *Clément VI.* une peste générale enlève ce qui avait échappé au glaive & à la misère.

Immédiatement avant ces tems du quatorzième siècle, on a vu les croisades dépeupler & appauvrir notre Europe. Remontez depuis ces croisades aux tems qui s'écoulèrent après la mort de *Charlemagne* ; ils ne sont pas moins malheureux & sont encor plus grossiers. La comparaison de ces siècles avec le nôtre, ( quelques perversités & quelques malheurs que nous puissions essuyer, ) doit nous faire sentir notre bonheur, malgré ce penchant presque invincible que nous avons à louer le passé aux dépens du présent.

Il ne faut pas croire que tout ait été sauvage : il y eut de grandes vertus dans tous les états, sur le trône & dans les cloîtres, parmi les chevaliers, parmi les ecclésiastiques ; mais ni un *St. Louis*, ni un *St. Ferdinand* ne purent guérir les plaies du genre humain. La longue querelle des empereurs & des papes, la lutte opiniâtre de la liberté de Rome contre les *Césars* de l'Allemagne & contre les pontifes Romains, les schismes fréquens, &

enfin le grand schisme d'Occident, ne permirent pas à des papes élus dans le trouble, d'exercer des vertus que des tems paisibles leur auraient inspirées. La corruption des mœurs pouvait-elle ne se pas étendre jusqu'à eux ? Tout homme est formé par son siècle ; bien peu s'élèvent au-dessus des mœurs du tems. Les attentats dans lesquels plusieurs papes furent entraînés, leurs scandales autorisés par un exemple général, ne peuvent pas être ensevelis dans l'oubli. A quoi sert la peinture de leurs vices & de leurs désastres ? à faire voir combien Rome est heureuse depuis que la décence & la tranquillité y règnent. Quel plus grand fruit pouvons-nous retirer de toutes les vicissitudes de cet *Essai sur les mœurs*, que de nous convaincre que toute nation a toujours été malheureuse jusqu'à ce que les loix & le pouvoir législatif aient été établis sans contradiction ?

De même que quelques monarques, quelques pontifes, dignes d'un meilleur tems, ne purent arrêter tant de désordres, quelques bons esprits nés dans les ténèbres des nations septentrionales, ne purent y attirer les sciences & les arts.

Le roi de France *Charles V.* qui rassembla environ neuf cents volumes, cent ans avant que la bibliothèque du vatican fût fondée par *Nicolas V.* encouragea en vain les talens. Le terrain n'était pas préparé pour porter de ces fruits étrangers. On a recueilli quelques malheureuses compositions de ce tems. C'est faire un amas de cailloux tirés d'antiques masures quand on est entouré de palais. Il fut obligé de faire venir de Pise un astrologue ; & *Catherine*, fille de cet astrologue qui écrivit en français, prétend que *Charles* disait : *Tant que doctrine sera honorée en ce royaume, il continuera à prospérer.* Mais la doctrine fut inconnue, le goût encor plus. Un malheureux pays dépourvu de loix fixes, agité par des guerres civiles, sans commerce, sans police, sans coutumes écrites & gouverné par mille coutumes différentes ; un pays dont

la moitié s'appellait la langue d'*oui* ou d'*oil*, & l'autre, la langue d'*oc*, pouvait-il n'être pas barbare? La noblesse Française eut seulement l'avantage d'un extérieur plus brillant que les autres nations.

Quand *Charles de Valois*, frère de *Philippe le Bel*, avait passé en Italie, les Lombards, les Toscans même prirent les modes des Français. Ces modes étaient extravagantes; c'était un corps qu'on laçait parderrière, comme aujourd'hui ceux des filles; c'était de grandes manches pendantes, un capuchon dont la pointe traînait à terre. Les chevaliers Français donnaient pourtant de la grace à cette mascarade, & justifiaient ce qu'avait dit *Frédéric II. Plaç me el Cavalier Francez*. Il eût mieux valu connaître alors la discipline militaire; la France n'eût pas été la proie de l'étranger sous *Philippe de Valois*, *Jean* & *Charles VI*. Mais comment était-elle plus familière aux Anglais? C'est peut-être que, combattant loin de leur patrie, ils sentaient plus le besoin de cette discipline, ou plutôt parce que la nation a un courage plus tranquille & plus réfléchi.

## CHAPITRE QUARANTE-UNIEME.

*Affranchissemens, privilèges des villes, états-généraux.*

DE l'anarchie générale de l'Europe, de tant de désastres même, nâquit le bien inestimable de la liberté, qui a fait fleurir peu-à-peu les villes impériales & tant d'autres cités.

Vous avez déjà observé que dans les commencemens de l'anarchie féodale, presque toutes les villes étaient peuplées plutôt de serfs que de citoyens, comme on le voit encor en Pologne, où il n'y a que trois ou quatre villes



qui puissent posséder des terres, & où les habitans appartiennent à leur seigneur, qui a sur eux droit de vie & de mort. Il en fut de même en Allemagne & en France. Les empereurs commencèrent par affranchir plusieurs villes ; & dès le treizième siècle elles s'unirent pour leur défense commune, contre les seigneurs de châteaux qui subsistaient de brigandage.

*Louis le Gros* en France suivit cet exemple dans ses domaines, pour affaiblir les seigneurs qui lui faisaient la guerre. Les seigneurs eux-mêmes vendirent à leurs petites villes la liberté, pour avoir de quoi soutenir en Palestine l'honneur de la chevalerie.

Enfin en 1167. Le pape *Alexandre III.* déclare au nom d'un concile, *que tous les chrétiens devaient être exempts de la servitude.* Cette loi seule doit rendre sa mémoire chère à tous les peuples, ainsi que ses efforts pour soutenir la liberté de l'Italie, doivent rendre son nom précieux aux Italiens.

C'est en vertu de cette loi que long-tems après, le roi *Louis Hutin* dans ses chartes, déclara que tous les serfs qui restaient encore en France, devaient être affranchis, *parce que c'est*, dit-il, *le royaume des Francs.* Il faisait à la vérité payer cette liberté, mais pouvait-on l'acheter trop cher ?

Cependant les hommes ne rentrèrent que par degrés & très-difficilement dans leur droit naturel. *Louis Hutin* ne put forcer les seigneurs ses vassaux à faire pour les sujets de leurs domaines ce qu'il faisait pour les siens. Les cultivateurs, les bourgeois même restèrent encore long-tems hommes de *poest*, hommes de puissance, attachés à la glèbe, ainsi qu'ils le sont encore en plusieurs provinces d'Allemagne. Ce ne fut guère en France que du tems de *Charles VII.* que la servitude fut entièrement abolie par l'affaiblissement des seigneurs. Les Anglois même y contribuèrent beaucoup, en apportant avec eux la liberté qui fait leur caractère.

Avant *Louis Hutin* même, les rois annoblirent quelques citoyens. *Philippe le Hardi*, fils de *St. Louis*, annoblit *Raoul*, qu'on appelait *Raoul l'orfèvre*, non que ce fût un ouvrier, son annoblissement eût été ridicule, c'était celui qui gardait l'argent du roi. On appelait orfèvres ces dépositaires, ainsi qu'on les nomme encore à Londres, où l'on a retenu beaucoup de coutumes de l'ancienne France : & *St. Louis* annoblit sans doute son chirurgien *la Brosse*, puisqu'il le fit son chambellan.

Les communautés des villes avaient commencé en France, sous *Philippe le Bel* en 1301, à être admises dans les états-généraux, qui furent alors substitués aux anciens parlemens de la nation, composés auparavant des seigneurs & des prélats. Le tiers-état y forma son avis sous le nom de requête : cette requête fut présentée à genoux. L'usage a toujours subsisté, que les députés du tiers-état parlassent aux rois un genou en terre, ainsi que les gens du parlement, du parquet & le chancelier même, dans les lits de justice. Ces premiers états-généraux furent tenus pour s'opposer aux prétentions du pape *Boniface VIII*. Il faut avouer qu'il était triste pour l'humanité qu'il n'y eût que deux ordres dans l'état ; l'un, composé des seigneurs des fiefs, qui ne faisaient pas la cinq-millième partie de la nation ; l'autre, du clergé, bien moins nombreux encore, & qui, par son institution sacrée, est destiné à un ministère supérieur, étranger aux affaires temporelles. Le corps de la nation avait donc été compté pour rien jusques-là. C'était une des véritables raisons qui avaient fait languir le royaume de France, en étouffant toute industrie. Si en Hollande & en Angleterre le corps de l'état n'était formé que de barons séculiers & ecclésiastiques, ces peuples n'auraient pas dans la guerre de 1701, tenu la balance de l'Europe. Dans les républiques à Venise, à Gênes, le peuple n'eut jamais de part au gouvernement, mais il ne fut jamais esclave. Les citadins d'Italie étaient fort différens des

bourgeois des pays du Nord, les bourgeois en France, en Allemagne, étaient bourgeois d'un seigneur, d'un évêque ou du roi; ils appartenaient à un homme; les citadins n'appartenaient qu'à la république; ce qu'il y a d'affreux, c'est qu'il est resté encore en France trop de serfs de glèbe.

*Philippe le Bel*, à qui on reproche son peu de fidélité sur l'article des monnoies, sa persécution contre les templiers, & une animosité peut-être trop acharnée contre *Boniface VIII.* & contre sa mémoire, fit donc beaucoup de bien à la nation, en appelant le tiers-état aux assemblées générales de la France.

La chambre des communes en Angleterre commençait à se former dans ce tems-là, & prit un grand crédit dès l'an 1300. Ainsi le chaos du gouvernement commençait à se débrouiller presque par-tout, par les malheurs même que le gouvernement féodal trop anarchique avait par-tout occasionnés. Mais les peuples en reprenant tant de liberté & tant de droits, ne purent de longtemps sortir de la barbarie, où l'abrutissement, qui naît d'une longue servitude, les avait réduits. Ils acquirent la liberté; ils furent comptés pour des hommes, mais ils n'en furent ni plus polis ni plus industrieux. Les guerres cruelles d'*Edouard III.* & de *Henri V.* plongèrent le peuple en France dans un état pire que l'esclavage, & il ne respira que dans les dernières années de *Charles VII.* Il ne fut pas moins plus malheureux en Angleterre après le règne de *Henri V.* Son sort fut moins à plaindre en Allemagne du tems de *Venceslas* & de *Sigismond*, parce que les villes impériales étaient déjà puissantes.



## CHAPITRE QUARANTE-DEUXIÈME.

*Tailles & monnoies.*

LE tiers-état ne servit en 1345 aux états tenus par *Philippe de Valois*, qu'à donner son consentement au premier impôt des aides & des gabelles ; mais il est certain que si les états avaient été assemblés plus souvent en France, ils eussent acquis plus d'autorité ; car sous le gouvernement de ce même *Philippe de Valois*, devenu odieux par la fausse monnaie, & décrédité par ses malheurs, les états de 1355, dont nous avons déjà parlé, nommèrent eux-mêmes des commissaires des trois ordres pour recueillir l'argent qu'on accordait au roi. Ceux qui donnent ce qu'ils veulent, & comme ils veulent, partagent l'autorité souveraine. Voilà pourquoi les rois n'ont convoqué de ces assemblées que quand ils n'ont pu s'en dispenser. Ainsi le peu d'habitude que la nation a eue d'examiner ses besoins, ses ressources, & ses forces, a toujours laissé les états-généraux destitués de cet esprit de suite, & de cette connaissance de leurs affaires qu'ont les compagnies réglées. Convoqués de loin à loin, ils se demandaient les loix & les usages, au lieu d'en faire ; ils étaient étonnés & incertains. Les parlemens d'Angleterre se sont donné plus de prérogatives ; ils se sont établis & maintenus dans le droit d'être un corps nécessaire représentant la nation. C'est-là qu'on connaît sur-tout la différence des deux peuples. Tous deux partis des mêmes principes, leur gouvernement est devenu entièrement différent ; il était alors tout semblable. Les états d'Arragon, ceux de Hongrie, les diètes d'Allemagne, avaient encore de plus grands privilèges.

Les états-généraux de France, ou plutôt de la par-

tie de la France qui combattait pour son roi *Charles VII.* contre l'usurpateur *Henri V.* accorda généreusement à son maître une taille générale en 1426, dans le fort de la guerre, dans la disette, dans le tems même où l'on craignait de laisser les terres sans culture. (Ce sont les propres mots prononcés dans la harangue du tiers-état.) Cet impôt depuis ce tems fut perpétuel. Les rois auparavant vivaient de leurs domaines ; mais il ne restait presque plus de domaines à *Charles VII.* & sans les braves guerriers qui se sacrifièrent pour lui & pour la patrie, sans le connétable de *Richemont* qui le maîtrisait, mais qui le servait à ses dépens, il était perdu.

Bientôt après, les cultivateurs qui avaient payé auparavant des tailles à leurs seigneurs dont ils avaient été serfs, payèrent ce tribut au roi seul dont ils furent sujets. Ce n'est pas que les rois n'eussent aussi levé des tailles, même avant *St. Louis*, dans les terres du patrimoine royal. On connaît la taille de *pain & vin* payée d'abord en nature, & ensuite en argent. Ce mot de *taille* venait de l'usage des collecteurs, de marquer sur une petite taille de bois ce que les contribuables avaient donné, rien n'était plus rare que d'écrire chez le commun peuple. Les coutumes mêmes des villes n'étaient point écrites; & ce fut ce même *Charles VII.* qui ordonna qu'on les rédigeât en 1454, lorsqu'il eut remis dans le royaume la police & la tranquillité, dont il avait été privé depuis si long-tems, & lorsqu'une si longue suite d'infortunes eut fait naître une nouvelle forme de gouvernement.

Je considère donc ici en général le sort des hommes plutôt que les révolutions du trône. C'est au genre humain qu'il eût fallu faire attention dans l'histoire. C'est-là que chaque écrivain eût dû dire, *homo sum* ; mais la plupart des historiens on décrit des batailles.

Ce qui troublait encor en Europe l'ordre public, la tranquillité, la fortune des familles, c'était l'affaiblissement

fement des monnoies, Chaque seigneur en faisait frapper, & altérait le titre & le poids, se faisant à lui-même un préjudice durable pour un bien passager. Les rois avaient été obligés, par la nécessité des tems, de donner ce funeste exemple. J'ai déjà remarqué que l'or d'une partie de l'Europe, & sur-tout de la France, avait été englouti en Asie & en Afrique par les infortunes des croisades. Il fallut donc dans les besoins toujours renaissans augmenter la valeur numéraire des monnoies. La livre dans le tems du roi *Charles V.* après qu'il eut conquis son royaume valait sept livres numériques. Sous *Charlemagne* elle avait été réellement le poids d'une livre de douze onces. La livre de *Charles V.* ne fut donc en effet que la septième partie de l'ancienne livre. Donc une famille qui aurait eu pour vivre une ancienne redevance, une inféodation, un droit payable en argent, était devenue sept fois plus pauvre.

Qu'on juge, par un exemple plus frappant encor, du peu d'argent qui roulait dans un royaume tel que la France. Ce même *Charles V.* déclara que les fils de France auraient un apanage de douze mille livres de rente. Ces douze mille livres n'en valent aujourd'hui que cent vingt-quatre mille. Quelle petite ressource pour le fils d'un roi ! Les espèces n'étaient pas moins rares en Allemagne, en Espagne, en Angleterre.

Le roi *Edouard III.* fut le premier qui fit frapper des espèces d'or. Qu'on songe que les Romains n'en eurent que six cent cinquante ans après la fondation de Rome.

*Henri V.* n'avait que cinquante six mille livres sterlings, environ douze cent vingt mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui, pour tout revenu. C'est avec ce faible secours qu'il voulut conquérir la France. Aussi après la victoire d'Azincourt il était obligé d'aller emprunter de l'argent dans Londres, & de mettre tout en gages pour recommencer la guerre. Et enfin les conquêtes se faisaient avec le fer plus qu'avec l'or.

On ne connaissait alors en Suède que la monnoie de fer & de cuivre. Il n'y avait d'argent en Dannemarck que celui qui avait passé dans ce pays par le commerce de Lubeck en très-petite quantité.

Dans cette disette générale d'argent qu'on éprouvait en France après les croisades, le roi *Philippe le Bel* avait non-seulement haussé le prix fictif & idéal des espèces ; il en fit fabriquer de bas aloi, il y fit mêler trop d'alliage ; en un mot c'était de la fausse monnaie ; & les séditions qu'excita cette manœuvre, ne rendirent pas la nation plus heureuse. *Philippe de Valois* avait encor été plus loin que *Philippe le Bel* ; il faisait jurer sur les évangiles aux officiers des monnoies de garder le secret. Il leur enjoit dans son ordonnance de tromper les marchands, *de façon, dit-il, qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'il y ait mutation de poids.* Mais comment pouvait-il se flatter que cette infidélité ne seroit point découverte ? Et quel tems que celui où l'on étoit forcé d'avoir recours à de tels artifices ! quel tems où presque tous les seigneurs de fief depuis *St. Louis* faisaient ce qu'on reproche à *Philippe le Bel* & à *Philippe de Valois* ! Ces seigneurs vendirent en France au souverain leur droit de battre monnaie : ils l'ont tous conservé en Allemagne ; & il en a résulté quelquefois de grands abus, mais non de si universels ni de si funestes.

## CHAPITRE QUARANTE-TROISIEME.

*Du parlement de Paris jusqu'à CHARLES VII.*

**S**I *Philippe le Bel*, qui fit tant de mal en altérant la bonne monnaie de *St. Louis*, fit beaucoup de bien en appelant aux assemblées de la nation les citoyens, qui sont en effet le corps de la nation, il n'en fit pas

moins en instituant sous le nom de parlement une cour souveraine de judicature sédentaire à Paris.

Ce qu'on a écrit sur l'origine & sur la nature du parlement de Paris ne donne que des lumières confuses, parce que tout passage des anciens usages aux nouveaux, échappe à la vue. L'un veut que les chambres des enquêtes & des requêtes représentent précisément les anciens conquérans de la Gaule ; l'autre prétend que le parlement n'a d'autre droit de rendre justice, que parce que les anciens pairs étaient les juges de la nation, & que le parlement est appelé *la cour des pairs*.

Un peu d'attention rectifiera ces idées. Il se fit un grand changement en France sous *Philippe le Bel* au commencement du quatorzième siècle ; c'est que le grand gouvernement féodal & aristocratique était miné peu-à-peu dans les domaines du roi de France ; c'est que *Philippe le Bel* érigea presque en même tems ce qu'on appella les parlemens de Paris, de Toulouse, de Normandie, & les grands jours de Troyes, pour rendre la justice ; c'est que le parlement de Paris était le plus considérable par son grand district, que *Philippe le Bel* le rendit sédentaire à Paris, & que *Philippe le Long* le rendit perpétuel. Il était le dépositaire & l'interprète des loix anciennes & nouvelles, le gardien des droits de la couronne, & l'oracle de la nation, mais il ne représentait nullement la nation. Pour la représenter, il faut, ou être nommé par elle, ou en avoir le droit inhérent en sa personne. Les officiers de ce parlement (excepté les pairs) étaient nommés par le roi, payés par le roi, amovibles par le roi.

Le conseil étroit du roi, les états-généraux, le parlement étaient trois choses très-différentes. Les états-généraux étaient véritablement l'ancien parlement de toute la nation, auxquels on ajouta les députés des communes. L'étroit conseil du roi était composé des grands officiers qu'il voulait y admettre, & sur-tout des pairs du



royaume , qui étaient tous princes du sang : & la cour de justice nommée *parlement* , devenue sédentaire à Paris , était d'abord composée d'évêques & de chevaliers , assistés de légistes , soit tonsurés , soit laïques , instruits des procédures.

Il fallait bien que les pairs eussent droit de séance dans cette cour , puisqu'ils étaient originairement les juges de la nation. Mais quand les pairs n'y auraient pas eu droit de séance , elle n'en eût pas moins été une cour suprême de judicature , comme la chambre impériale d'Allemagne est une cour suprême , quoique les électeurs , ni les autres princes de l'empire n'y aient jamais assisté ; & comme le conseil de Castille est encor une juridiction suprême , quoique les grands d'Espagne n'aient pas le privilège d'y avoir séance.

Ce parlement n'était pas tel que les anciennes assemblées des champs de Mars & de Mai dont il retenait le nom. Les pairs eurent le droit à la vérité d'y assister ; mais ces pairs n'étaient pas , comme ils le sont encor en Angleterre , les seuls nobles du royaume , c'étaient des princes relevans de la couronne ; & quand on en créait de nouveaux , on n'osait les prendre que parmi les princes. La Champagne ayant cessé d'être une pairie , parce que *Philippe le Bel* l'avait acquise par son mariage , il érigea en pairie la Bretagne & l'Artois. Les souverains de ces états ne venaient pas sans doute juger des causes au parlement de Paris , mais plusieurs évêques y venaient.

Ce nouveau parlement s'assemblait d'abord quatre fois l'an. On changeait souvent les membres de cette cour de justice , & le roi les payait de son trésor pour chacune de leurs séances.

On appella ces parlemens , *cours souveraines* ; le président s'appellait le souverain du corps , ce qui ne voulait dire que le chef ; témoin ces mots exprès de l'ordonnance de *Philippe le Bel* ; *Que nul maître ne s'absente de la chambre , sans le congé de son souverain.* Je dois encor

remarquer qu'il n'était pas permis d'abord de plaider par procureur ; il fallait venir *ester à droit* soi-même , à moins d'une dispense expresse du roi.

Si les prélats avaient conservé leur droit d'assister aux séances de cette compagnie toujours subsistante , elle eût pu devenir à la longue une assemblée d'états-généraux perpétuelle. Les évêques en furent exclus sous *Philippe Le Long* en 1320. Ils avaient d'abord présidé au parlement, & précédé le chancelier. Le premier laïque qui présida dans cette compagnie par ordre du roi en 1320 , fut un haut baron , comte de Boulogne , possédant les droits régaliens, en un mot un prince. Tous les hommes de loi ne prirent que le titre de conseiller, jusques vers l'an 1350. Ensuite les jurisconsultes étant devenus présidens, ils portèrent le manteau de cérémonie des chevaliers. Ils eurent les privilèges de la noblesse ; on les appella souvent *chevaliers es loix*. Mais les nobles de nom & d'armes affectèrent toujours de mépriser cette noblesse paisible. Les descendants des hommes de loi ne sont point encor reçus dans les chapitres d'Allemagne. C'est un reste de l'ancienne barbarie , d'attacher de l'avilissement à la plus belle fonction de l'humanité , celle de rendre la justice.

On objecte que ce n'est pas la fonction de rendre la justice qui les avilissait, puisque les pairs & les rois la rendaient , mais que des hommes nés dans une condition servile , introduits d'abord au parlement de Paris pour instruire les procès & non pour donner leurs voix , & ayant prétendu depuis les droits de la noblesse , à qui seule il appartenait de juger la nation , ne devaient pas partager avec cette noblesse des honneurs incommunicables. Le célèbre *Fénéion* , archevêque de Cambrai , dans une lettre à notre académie Française , nous écrit que , pour être digne de faire l'histoire de France , il faut être versé dans nos anciens usages ; qu'il faut savoir , par exemple , que les conseillers du parlement furent originellement des serfs qui avaient étudié nos loix & qui conseillaient les

nobles dans la cour du parlement. Cela peut être vrai de quelqu'uns élevés à cet honneur par le mérite ; mais il est plus vrai encor que la plupart n'étaient point serfs, qu'ils étaient fils de bons bourgeois dès long-tems affranchis, vivans librement sous la protection des rois, dont ils étaient bourgeois. Cet ordre de citoyens, en tout tems & en tout pays, a plus de facilités pour s'instruire que les hommes nés dans l'esclavage.

Ce tribunal était, comme vous savez, ce qu'est en Angleterre la cour appelée *du banc du roi*. Les rois Anglais, vassaux de ceux de France, imitèrent en tout les usages de leurs suzerains. Il y avait un procureur du roi au parlement de Paris, il y en eut un au banc du roi d'Angleterre ; le chancelier de France peut présider aux parlemens Français : le chancelier d'Angleterre au banc de Londres. Le roi & les pairs Anglais peuvent casser les jugemens du banc, comme le roi de France casse les arrêts du parlement en son conseil d'état, & comme il les casserait avec les pairs, les hauts-barons & la noblesse dans les états-généraux qui font le parlement de la nation. La cour du banc ne peut faire de loix, de même que le parlement de Paris n'en peut faire. Ce même mot de banc prouve la ressemblance parfaite ; le banc des présidens a retenu son nom chez nous, & nous l'appellons encor aujourd'hui *le grand banc*.

La forme du gouvernement Anglais n'a point changé comme la nôtre, nous l'avons déjà remarqué. Les états-généraux Anglais ont subsisté toujours. Ils ont partagé la législation ; les nôtres rarement convoqués, sont hors d'usage. Les cours de justice appelées parmi nous *parlemens*, étant devenues perpétuelles, & s'étant enfin considérablement accrues, ont acquis insensiblement, tantôt par la concession des rois, tantôt par l'usage, tantôt même par le malheur des tems, des droits qu'ils n'avaient ni sous *Philippe le Bel*, ni sous ses fils, ni sous *Louis VI*.

Le plus grand lustre du parlement de Paris vint de la

coutume que les rois de France introduisirent, de faire enrégistrer leurs traités & leurs édits à cette chambre du parlement sédentaire, afin que le dépôt en fût plus authentique. D'ailleurs cette chambre n'entraît dans aucune affaire d'état, ni dans celles des finances. Tout ce qui regardait les revenus du roi & les impôts, était incontestablement du ressort de la chambre des comptes. Les premières remontrances du parlement sur les finances, sont du tems de *François I.*

Tout change chez les Français, beaucoup plus que chez les autres peuples. Il y avait une ancienne coutume, par laquelle on n'exécutait aucun arrêt portant peine afflictive, que cet arrêt ne fût signé du souverain. Il en est encor ainsi en Angleterre, comme en beaucoup d'autres états ; rien n'est plus humain & plus juste. Le fanatisme, l'esprit de parti, l'ignorance, ont fait condamner à mort plusieurs citoyens innocens. Ces citoyens appartiennent au roi, c'est-à-dire, à l'état ; on ôte un homme à la patrie, on flétrit sa famille, sans que celui qui représente la patrie le sache. Combien d'innocens, accusés d'hérésie, de forcellerie & de mille crimes imaginaires, auraient dû la vie à un roi éclairé !

Loin que *Charles VI.* fût éclairé, il était dans cet état déplorable qui rend un homme le jouet des hommes.

Ce fut dans ce parlement perpétuel établi à Paris au palais de *St. Louis*, que *Charles VI.* tint le 23 décembre 1420, ce fameux lit de justice, en présence du roi d'Angleterre *Henri V.* ce fut-là qu'il nomma son très-ami fils *Henri héritier, régent du royaume.* Ce fut-là que le propre fils du roi ne fut nommé que *Charles, soi-disant Dauphin*, & que tous les complices du meurtre de *Jean Sans Peur*, duc de Bourgogne, furent déclarés criminels de lèze-majesté & privés de toute succession. Ce qui était en effet condamner le dauphin, sans le nommer.

Il y a bien plus ; on assure que les registres du parlement, sous l'année 1420, portent que précédemment le

le dauphin , ( depuis *Charles VII.* ) avait été ajourné trois fois à son de trompe , au mois de Janvier , & condamné par contumace au bannissement perpétuel , *de quoi* , ajoute ce registre , *il appella à DIEU & à son épée*. Si le registre est véritable , il se passa donc près d'une année entre la condamnation & le lit de justice , qui ne confirma que trop ce funeste arrêt. Il n'est point étonnant qu'il ait été porté. *Philippe* , duc de Bourgogne , fils du duc assassiné , était tout puissant dans Paris ; la mère du dauphin était devenue pour son fils une marâtre implacable ; le roi privé de sa raison , était entre des mains étrangères ; & enfin le dauphin avait puni un crime par un crime encore plus horrible , puisqu'il avait fait assassiner à ses yeux son parent *Jean de Bourgogne* , attiré dans le piège sur la foi des sermens. Il faut encore considérer quel était l'esprit du tems. Ce même *Henri V* roi d'Angleterre & régent de France , avait été mis en prison à Londres , étant prince de Galles , sur le simple ordre d'un juge ordinaire auquel il avait donné un soufflet lorsque ce juge était sur son tribunal.

On vit dans le même siècle un exemple atroce de la justice poussée jusqu'à l'horreur. Un ban de Croatie ose juger à mort & faire noyer la régente de Hongrie *Elizabeth* , coupable du meurtre du roi *Charles de Durazzo*.

Le jugement du parlement contre le dauphin , était d'une autre espèce : il n'était que l'organe d'une force supérieure. On n'avait point procédé contre *Jean* , duc de Bourgogne , quand il assassina le duc d'Orléans , & on procéda contre le dauphin , pour venger le meurtre d'un meurtrier.

On doit se souvenir , en lisant la déplorable histoire de ces tems-là , qu'après le fameux traité de Troyes , qui donna la France au roi *Henri V.* d'Angleterre , il y eut deux parlemens à la fois , comme on en vit deux du tems de la ligue , près de trois cents ans après ; mais tout était double dans la subversion qui arriva sous *Charles VI.* Il

y avait deux rois , deux reines , deux parlemens , deux universités de Paris ; & chaque parti avait ses maréchaux & ses grands officiers.

J'observe encore que dans ces siècles , quand il fallait faire le procès à un pair du royaume, le roi était obligé de présider au jugement. *Charles VII* la dernière année de sa vie , fut lui-même , selon cette coutume à la tête des juges qui condamnèrent le duc d'Alençon , coutume qui parut depuis si indigne de la justice & de la majesté royale , puisque la présence du souverain semblait gêner les suffrages , & que dans une affaire criminelle , cette même présence qui ne doit annoncer que des grâces , pouvait commander les rigueurs.

Enfin je remarque que pour juger un pair , il était essentiel d'assembler des pairs. Ils étaient ses juges naturels. *Charles VII* y ajouta des grands officiers de la couronne dans l'affaire du duc d'Alençon ; il fit plus , il admit dans cette assemblée des trésoriers de France , avec les députés laïques du parlement. Ainsi tout change. L'histoire des usages , des loix , des privilèges , n'est en beaucoup de pays & surtout en France , qu'un tableau mouvant.

C'est donc une idée bien vaine , un travail bien ingrat , de vouloir tout rappeler aux usages antiques , & de vouloir fixer cette roue que le tems fait tourner d'un mouvement irrésistible. A quelle époque faudrait-il avoir recours ? Est-ce à celle où le mot de *parlement* signifiait une assemblée de capitaines Franks , qui venaient en plein champs régler au premier de Mars les partages des dépouilles ? Est-ce à celle où tous les évêques avaient droit de séance dans une cour de judicature nommée aussi *parlement* ? A quel siècle , à quelles loix faudrait-il remonter , à quel usage s'en tenir ? Un bourgeois de Rome se rait aussi bien fondé à demander au pape des consuls , des tribuns , un sénat , des comices & le rétablissement entier de

la république romaine ; & un bourgeois d'Athènes pourrait réclamer auprès du sultan , l'ancien aréopage & les assemblées du peuple , qui s'appellaient *églises*.

## CHAPITRE QUARANTE-QUATRIÈME.

*Du concile de Baste tenu du tems de l'empereur SIGISMOND & de CHARLES VII au quinzième siècle.*

CE que sont des états-généraux pour les rois , les conciles le sont pour les papes ; mais ce qui se ressemble le plus , diffère toujours. Dans les monarchies tempérées par l'esprit le plus républicain , les états ne se sont jamais cru au dessus des rois , quoiqu'ils aient déposé leurs souverains dans des nécessités pressantes ou dans des troubles. Les électeurs qui déposèrent l'empereur *Venceslas* , ne se sont jamais crus supérieurs à un empereur régnant. Les cortes d'arragon disaient au roi qu'ils élisaient , *Nos que valemus tanto como vos , y que podemos mas que vos* ; mais quand le roi était couronné , ils ne s'exprimaient plus ainsi , ils ne se disaient plus supérieurs à celui qu'ils avaient fait leur maître.

Mais il n'en est pas d'une assemblée d'évêques de tant d'églises également indépendantes , comme du corps d'un état monarchique. Ce corps a un souverain , & les églises n'ont qu'un premier métropolitain. Les matières de religion , la doctrine & la discipline peuvent être soumises à la décision d'un seul homme au mépris du monde entier. Les conciles sont donc supérieurs aux papes , dans le même sens que mille avis doivent l'emporter sur un seul. Reste à savoir s'ils ont le droit de le déposer , comme les diètes de Pologne & les électeurs de l'empire Allemand ont le droit de déposer leur souverain.

Cette question est de celles que la raison du plus fort

peut seule décider. Si, d'un côté, un simple concile provincial peut dépouiller un évêque, une assemblée du monde chrétien peut à plus forte raison dégrader l'évêque de Rome. Mais de l'autre côté, cet évêque est souverain. Ce n'est pas un concile qui lui a donné son état ; comment des conciles peuvent-ils le lui ravir, quand les sujets sont contens de son administration ? Un électeur ecclésiastique, dont l'empire & son électorat seraient contens, serait en vain déposé comme évêque par tous les évêques de l'univers ; il resterait électeur, avec le même droit qu'un roi excommunié par toute l'église & maître chez lui, demeurerait souverain.

Le concile de Constance avait déposé le souverain de Rome, parce que Rome n'avait voulu ni pu s'y opposer. Le concile de Basle, qui prétendit dix ans après suivre cet exemple, fit voir combien l'exemple est trompeur, combien sont différentes les affaires qui semblent les mêmes, & que ce qui est grand & seulement hardi dans un tems, est petit & téméraire dans un autre.

Le concile de Basle n'était qu'une prolongation de plusieurs autres indiqués par le pape *Martin V.* tantôt à Pavie, tantôt à Sienné : mais dès que le pape *Eugène IV.* fut élu en 1431, les pères commencèrent par déclarer que le pape n'avait ni le droit de dissoudre leur assemblée, ni même celui de la transférer, & qu'il leur était soumis, sous peine de punition. Le pape *Eugène*, sur cet énoncé, ordonna la dissolution du concile. Il paraît qu'il y eut dans cette démarche précipitée des pères, plus de zèle que de prudence, & que ce zèle pouvait être funeste. L'empereur *Sigismond*, qui régnait encore, n'était pas le maître de la personne d'*Eugène*, comme il l'avait été de celle de *Jean XXIII.* Il ménageait à la fois le pape & le concile. Le scandale s'en tint long-tems aux négociations ; on y fit entrer l'Orient & l'Occident. L'empire des Grecs ne pouvait plus se soutenir contre les Turcs que par les princes Latins ; & pour obtenir un faible secours très-



incertain, il fallait que l'église grecque se soumit à la romaine. Elle était bien éloignée de cette soumission. Plus le péril était proche, plus les Grecs étaient opiniâtres. Mais l'empereur *Jean Paléologue*, second du nom, que le péril intéressait davantage, consentait à faire par politique, ce que tout son clergé refusait par opiniâtreté. Il était prêt d'accorder tout, pourvu qu'on le secourût. Il s'adressait à la fois au pape & au concile; & tous deux se disputaient l'honneur de faire fléchir les Grecs. Il envoya des ambassadeurs à Basle, où le pape avait quelques partisans qui furent plus adroits que les autres pères. Le concile avait décrété qu'on enverrait quelque argent à l'empereur & des galères pour l'amener en Italie, qu'ensuite on le recevrait à Basle. Les émissaires du pape firent un décret clandestin, par lequel il était dit au nom du concile même, que l'empereur serait reçu à Florence où le pape transférerait l'assemblée; & ils enlevèrent la serrure de la cassette où l'on gardait les sceaux du concile, & scélèrent ainsi au nom des pères même, le contraire de ce que l'assemblée avait résolu. Cette ruse italienne réussit; & il était palpable que le pape devait en tout avoir l'avantage sur le concile.

Cette assemblée n'avait point de chef qui pût réunir les esprits & écraser le pape, comme il y en avait eu un à Constance. Elle n'avait point de but arrêté; elle se conduisait avec si peu de prudence, que dans un écrit que les pères délivrèrent aux ambassadeurs Grecs, ils disaient qu'après avoir détruit l'hérésie des hussites, ils allaient détruire l'hérésie de l'église grecque. Le pape plus habile, traitait avec plus d'adresse; il ne parlait aux Grecs que d'union & de fraternité, & épargnait les termes durs. C'était un homme très-prudent, qui avait pacifié les troubles de Rome, & qui était devenu puissant. Il eut des galères prêtes avant celles des pères.

L'empereur défrayé par le pape, s'embarque avec son patriarche, & quelques évêques choisis, qui vou-

laient bien renoncer aux sentimens de toute l'église grecque pour l'intérêt de la patrie. Le pape les reçut à Ferrare. L'empereur & les évêques dans leur soumission réelle gardèrent en apparence la majesté de l'empire, & la dignité de l'église grecque. Aucun ne baisa les pieds du pape, mais après quelque contestations sur le *filioque* que Rome avait ajouté depuis long-tems au symbole, sur le pain azime, sur le purgatoire, on se réunit en tout au sentiment des Romains.

Le pape transféra son concile de Ferrare à Florence. Ce fut-là que les députés de l'église grecque adoptèrent le purgatoire. Il y fut décidé que *le St. Esprit procède du père & du fils par la production de spiration ; que le père communique tout au fils excepté la paternité, & que le fils a de toute éternité la vertu productive.*

Enfin l'empereur Grec, son patriarche, & presque tous ses prélats, signèrent dans Florence le point si long-tems débattu de la primatie de Rome. L'histoire Bizantine assure que le pape acheta leur signature. Cela est vraisemblable ; il importait au pape de gagner cet avantage à quelque prix que ce fût, & les évêques d'un pays désolé par les Turcs étaient pauvres.

Cette union des Grecs & des Latins fut à la vérité passagère ; ce fut une comédie jouée par l'empereur *Jean Paléologue*. Toute l'église grecque la réprouva. Les évêques qui avaient signé à Florence, en demandèrent pardon à Constantinople ; ils dirent qu'ils avaient trahi la foi. On les compara à *Judas, qui trahit son maître*. Ils ne furent réconciliés à leur église qu'après avoir abjuré les innovations reprochées aux Latins.

L'église latine & la grecque furent plus divisées que jamais. Les Grecs toujours fiers de leur ancienneté, de leurs premiers conciles universels, de leurs sciences, se fortifièrent dans leur haine, & dans leur mépris pour la communion romaine. Ils rebaptisaient les Latins, qui

revenaient à eux ; & de là vient qu'aujourd'hui à Pétersbourg & à Riga les prêtres Russes donnent un second baptême à un catholique qui embrasse la religion grecque. Plusieurs retranchèrent la confirmation & l'extrême-onction du nombre des sacremens. Tous s'élevèrent de nouveau contre la procession du ST. ESPRIT , contre le purgatoire , contre la communion sous une seule espèce ; & il est très vrai enfin , qu'ils diffèrent autant de l'église de Rome que les réformés.

Cependant *Eugène IV.* passait dans l'Occident pour avoir éteint ce grand schisme. Il avait soumis l'empereur grec & son église en apparence. Sa victoire était glorieuse , & jamais pontife avant lui n'avait paru rendre un si grand service à l'église romaine , ni jouir d'un si beau triomphe.

Dans le tems même qu'il rend ce service aux Latins & qu'il finit autant qu'il est en lui le schisme de l'Orient & de l'Occident , le concile de Basle le dépose du pontificat , le déclare *rebelle , simoniaque , schismatique , hérétique & parjure.*

Si on considère le concile par ce décret , on n'y voit qu'une troupe de factieux : si on le regarde par les règles de discipline qu'il donna , on y verra des hommes très-sages. C'est que la passion n'avait point de part à ces réglemens , & qu'elle agissait seule dans la déposition d'*Eugène*. Le corps le plus auguste , quand la faction l'entraîne , fait toujours plus de fautes qu'un seul homme. Le conseil du roi de France *Charles VII.* adopta les règles que l'on avait faites avec sagesse , & rejeta l'arrêt que l'esprit de parti avait dicté.

Ce sont ces réglemens qui servirent à faire la pragmatique sanction , si long-tems chère aux peuples de France. Celle qu'avait promulguée *St. Louis* , ne subsistait presque plus. Les usages en vain réclamés par la France , étaient abolis par l'adresse des Romains. On

les rétablit par cette célèbre pragmatique. Les élections par le clergé avec l'approbation du roi y sont confirmées ; les annates déclarées simoniaques ; les réserves , les expectatives y sont détestées. Mais d'un côté on n'ose jamais faire tout ce qu'on peut , & de l'autre on fait au-delà de ce que l'on doit.. Cette loi si fameuse qui assure les libertés de l'église gallicane , permet qu'on appelle au pape en dernier ressort , & qu'il délègue des juges dans toutes les causes ecclésiastiques, que des évêques compatriotes pouvaient terminer si aisément. C'était en quelque sorte reconnaître le pape pour maître ; & dans le tems même que la pragmatique lui laisse le premier des droits , elle lui défend de faire plus de vingt-quatre cardinaux , avec aussi peu de raison que le pape en aurait de fixer le nombre des ducs & pairs , ou des grands d'Espagne. Ainsi tout est contradiction. Il est vrai que le concile de Basle avait le premier fait cette défense aux papes. Il n'avait pas considéré qu'en diminuant le nombre , il augmentait le pouvoir , & que plus une dignité est rare , plus elle est respectée.

Ce fut encor la discipline établie par ce concile qui produisit depuis le concordat germanique. Mais la pragmatique a été abolie en France ; le concordat germanique s'est soutenu. Tous les usages d'Allemagne ont subsisté. Elections des prélats , investitures des princes , privilèges des villes , droits , rangs , ordre de séance , presque rien n'a changé. On ne voit au contraire rien en France des usages reçus du tems de *Charles VII.*

Le concile de Basle ayant vainement déposé un pape très-sage que toute l'Europe continuait à reconnaître , lui opposa , comme on fait , un fantôme , un duc de Savoie *Amédée VIII.* qui avait été le premier duc de sa maison , & qui s'était fait hermite à Ripaille , par une dévotion que *le Poggio* est bien loin de croire réelle. Sa dévotion ne tint pas contre l'ambition d'être

pape. On le déclara souverain pontife , tout séculier qu'il était. Ce qui avait causé de violentes guerres du tems d'*Urbain VI.* ne produisit alors que des querelles ecclésiastiques, des bulles, des censures, des excommunications réciproques, des injures atroces. Car si le concile appelait *Eugène* simoniaque, hérétique & parjure; le secretaire d'*Eugène* traitait les pères de fous, d'engagés, de barbares, & nommait *Amédée* cerbère & antechrist. Enfin sous le pape *Nicolas V.* le concile se dissipa peu-à-peu de lui-même; & ce duc de Savoie hermite & pape se contenta d'être cardinal, laissant l'église dans l'ordre accoutumé. Ce fut-là le vingt-septième & le dernier schisme considérable excité pour la chaire de *St. Pierre*. Le trône d'aucun royaume n'a jamais été si souvent disputé.

*Eneas Piccolomini*, Florentin, poëte & orateur, qui fut secretaire de ce concile, avait écrit violemment pour soutenir la supériorité des conciles sur les papes. Mais lorsqu'ensuite il fut pape lui-même sous le nom de *Pie II.* il censura encor plus violemment ses propres écrits, immolant tout à l'intérêt présent qui seul fait si souvent les principes de vérité & d'erreur. Il y avait d'autres écrits de lui qui couraient dans le monde. La quinzième de ses lettres imprimée depuis dans le recueil de ses aménités, recommande un de ses bâtards qu'il avait eu d'une femme Anglaise. Il ne condamna point ses amours comme il condamna ses sentimens sur la faillibilité du pape.

Ce concile fait voir en tout combien les choses changent selon les tems. Les pères de Constance avaient livré au bucher *Jean Hus* & *Jérôme de Prague*, malgré leur protestation qu'ils ne suivaient point les dogmes de *Wiclef*, malgré leur foi nettement expliquée sur la présence réelle, persistans seulement dans les sentimens de *Wiclef* sur la hiérarchie & sur la discipline de l'église.

Les hussites du tems du concile de Basle allaient bien

plus loin que leurs deux fondateurs. *Procope le Rasé*, ce fameux capitaine compagnon & successeur de *Jean Ziska*, vint disputer au concile de Basse à la tête de deux cents gentilshommes de son parti. il soutint entr'autres choses que le moines étaient une invention du diable. « Oui, » dit-il, je le prouve. N'est-il pas vrai que JESUS-CHRIST ne les a point institués ? » Nous n'en disconvenons pas, dit le cardinal *Julien*. « Et bien, dit *Procope*, il est donc clair que c'est le diable. » Raisonnement digne d'un capitaine Bohémien de ces tems-là. *Eneas Silvius* témoin de cette scène, dit, qu'on ne répondit à *Procope* que par un éclat de rire ; on avait répondu aux infortunés *Jean Hus* & *Jérôme* par un arrêt de mort.

On a vu pendant ce concile, quel était l'avilissement des empereurs Grecs. Il fallait bien qu'ils touchassent à leur ruine, puisqu'ils allaient à Rome mendier de faibles secours, & faire le sacrifice de leur religion. Aussi succombèrent-ils quelques années après sous les Turcs, qui prirent Constantinople. Nous allons voir les causes & les suites de cette révolution.

## CHAPITRE QUARANTE-CINQUIEME.

*Décadence de l'empire Grec, soi-disant empire Romain.  
Sa faiblesse, sa superstition, &c.*

LES croisades en dépeuplant l'Occident, avaient ouvert la brèche par où les Turcs entrèrent enfin dans Constantinople ; car les princes croisés en usurpant l'empire d'Orient ; l'affaiblirent. Les Grecs ne le reprirent que déchiré & appauvri.

On doit se souvenir que cet empire retourna aux

Grecs en 1261, & que *Michel Paléologue* l'arracha aux usurpateurs Latins pour le ravir à son pupille *Jean Lascaris*. Il faut encor se représenter que dans ce tems-là le frère de *St. Louis*, *Charles d'Anjou*, envahissait Naples & Sicile, & que sans les vêpres siciliennes il eût disputé au tyran *Paléologue* la ville de Constantinople, destinée à être la proie des usurpateurs.

Ce *Michel Paléologue* ménageait les papes pour détourner l'orage. Il les flatta de la soumission de l'église grecque ; mais sa basse politique ne put l'emporter contre l'esprit de parti & la superstition qui dominaient dans son pays. Il se rendit si odieux par ce manège, que son propre fils *Andronic*, schismatique malheureusement zélé, n'osa, ou ne voulut pas lui donner les honneurs de la sépulture chrétienne.

Ces malheureux Grecs pressés de tous côtés, & par les Turcs, & par les Latins, disputaient cependant sur la transfiguration de JESUS-CHRIST. La moitié de l'empire prétendait que la lumière du Tabor était éternelle, & l'autre, que DIEU l'avait produite seulement pour la transfiguration. Une grande secte de moines & de dévots contemplatifs voyaient cette lumière à leur nombril, comme les faquirs des Indes voient la lumière céleste au bout de leur nez. Cependant les Turcs se fortifiaient dans l'Asie-Mineure, & inondèrent bientôt la Thrace.

*Ottoman*, de qui sont descendus tous les empereurs *Osmanlis*, avait établi le siège de sa domination à Burse en Bithinie. *Orcan* son fils vint jusqu'aux bords de la Propontide ; & l'empereur *Jean Cantacusène* fut trop heureux de lui donner sa fille en mariage. Les noces furent célébrées à Scutari, vis-à-vis de Constantinople. Bientôt après, *Cantacusène* ne pouvant plus garder l'empire, qu'un autre lui disputait, s'enferma dans un monastère. Un empereur beau-père du sultan, & moine, annonçait la chute de l'empire. Les Turcs n'avaient point encor de vaisseaux, & ils voulaient passer en Europe.

Tel était l'abaissement de l'empire, que les Génois, moyennant une faible redevance, étaient les maîtres de Galata, qu'on regarde comme un fauxbourg de Constantinople, séparé par un canal qui forme le port. Le sultan *Amurat* fils d'*Orcan* engagea, dit-on, les Génois à passer ses soldats au-deçà du détroit. Le marché se conclut ; & on tient que les Génois pour quelques milliers de bezans d'or livrèrent l'Europe. D'autres prétendent qu'on se servit de vaisseaux grecs. *Amurat* passe, & va jusqu'à Andrinople, où les Turcs s'établissent, menaçant de là toute la chrétienté. L'empereur *Jean Paléologue* court à Rome baiser les pieds du pape *Urbain V*. Il reconnaît sa primatie ; ils s'humilie pour obtenir par sa médiation des secours que la situation de l'Europe & les funestes exemples des croisades ne permettaient plus de donner. Après avoir inutilement fléchi devant le pape, il revient ramper sous *Amurat*. Il fait un traité avec lui, non comme un roi avec un roi, mais comme un esclave avec un maître. Il sert à la fois de lieutenant & d'otage au conquérant Turc, & après qu'*Amurat* & *Paléologue* ont fait crever les yeux chacun à son fils aîné, dont ils se défiaient également, *Paléologue* donne son second fils au Sultan. Ce fils nommé *Manuel* sert *Amurat* contre les chrétiens, & le suit dans ses armées. Cet *Amurat* donna à la milice des janissaires déjà instituée la forme qui subsiste encor.

Ayant été assassiné dans le cours de ses victoires, son fils *Bajazet Ilderim*, ou *Bajazet le Foudre*, lui succéda. La honte & l'abaissement des empereurs Grecs furent à leur comble. *Andronic*, ce malheureux fils de *Jean Paléologue*, à qui son père avait crevé les yeux, s'enfuit vers *Bajazet*, & implore sa protection contre son père & contre *Manuel* son frère. *Bajazet* lui donne quatre mille chevaux ; & les Génois toujours maîtres de Galata l'assistent d'hommes & d'argent. *Andronic*



avec les Turcs & les Génois, se rend maître de Constantinople, & enferme son père.

Le père au bout de deux ans reprend la pourpre, & fait élever une citadelle près de Galata, pour arrêter *Bajazet*, qui déjà projetait le siège de la ville impériale. *Bajazet* lui ordonne de démolir la citadelle, & de recevoir un cadî Turc dans la ville pour y juger les marchands Turcs qui étaient domiciliés. L'empereur obéit. Cependant *Bajazet* laissant derrière lui Constantinople comme une proie sur laquelle il devait retomber, s'avance au milieu de la Hongrie. C'est-là qu'il défait, comme je l'ai déjà dit, l'armée chrétienne, & ces braves Français commandés par l'empereur d'Occident *Sigismond*. Les Français avant la bataille avaient tué leurs prisonniers Turcs : ainsi on ne doit pas s'étonner que *Bajazet* après sa victoire eût fait à son tour égorger les Français, qui lui avaient donné ce cruel exemple. Il n'en réserva que vingt-cinq chevaliers, parmi lesquels était le comte de Nevers depuis duc de Bourgogne, auquel il dit en recevant sa rançon ; *Je pourrais t'obliger à faire serment de ne plus t'armer contre moi ; mais je méprise tes sermens & tes armes*. Ce duc de Bourgogne était ce même *Jean Sans Peur*, assassin du duc d'Orléans, assassiné depuis par *Charles VII*. Et nous nous vantons d'être plus humains que les Turcs !

Après cette défaite, *Manuel Paléologue*, qui était devenu empereur de la ville de Constantinople, court chez les rois de l'Europe comme son père *Jean I*. & son fils *Jean II*. Il vient en France chercher de vains secours. On ne pouvait prendre un tems moins propice. C'était celui de la frénésie de *Charles VI*. & des désolations de la France. *Manuel Paléologue* resta deux ans entiers à Paris, tandis que la capitale des chrétiens d'Orient était bloquée par les Turcs. Enfin le siège est formé, & sa perte semblait certaine, lorsqu'elle fut différée par un de ces grands événemens qui bouleversent le monde.

La puissance des Tartares-Mogols , de laquelle nous avons vu l'origine , dominait du Volga aux frontières de la Chine , & au Gange. *Tamerlan* , l'un de ces princes Tartares , sauva Constantinople en attaquant *Bajazet*.

## CHAPITRE QUARANTE-SIXIEME.

De *TAMERLAN*.

**T**IMOUR , que je nommerai *Tamerlan* pour me conformer à l'usage , descendait de *Gengis-kan* par les femmes , selon les meilleurs historiens. Il naquit l'an 1357 dans la ville de Cash , territoire de l'ancienne Sogdiane , où les Grecs pénétrèrent autrefois sous *Alexandre* , & où ils fondèrent des colonies. C'est aujourd'hui le pays des Usbecks. Il commence à la rivière du Gion , ou de l'Oxus , dont la source est dans le petit Thibet , environ à sept cents lieues de la source du Tigre & de l'Euphrate. C'est ce même fleuve Gion dont il est parlé dans la genèse , & qui coulait d'une même fontaine avec l'Euphrate & le Tigre.

Au nom de la ville de Cash , on se figure un pays affreux. Il est pourtant dans le même climat que Naples & la Provence , dont il n'éprouve pas les chaleurs ; c'est une contrée délicieuse.

Au nom de *Tamerlan* , on s'imagine aussi un barbare approchant de la brute : on a vu qu'il n'y a jamais de grand conquérant parmi les princes , non plus que de grandes fortunes chez les particuliers , sans cette espèce de mérite dont les succès sont la récompense. *Tamerlan* devait avoir d'autant plus de ce mérite propre à l'ambition , qu'étant né sans états il subjuguait autant de pays qu'*Alexandre* , & presque autant que *Gengis*. Sa première conquête fut celle de Balk capitale du Corassien sur

les frontières de la Perse. De là il va se rendre maître de la province de Candahar. Il subjugué toute l'ancienne Perse ; il retourne sur ses pas pour soumettre les peuples de la Transoxane. Il revient prendre Bagdat. Il passe aux Indes, les soumet, se saisit de Déli qui en était la capitale. Nous voyons que tous ceux qui se sont rendus maîtres de la Perse, ont aussi conquis ou désolé les Indes. Ainsi *Darius Ochus* après tant d'autres, en fit la conquête. *Alexandre*, *Gengis-kan*, *Tamerlan* les envahirent aisément. *Sha-Nadir* de nos jours n'a eu qu'à s'y présenter ; il y a donné la loi, & en a remporté des trésors immenses.

*Tamerlan* vainqueur des Indes retourne sur ses pas. Il se jette sur la Syrie : il prend Damas. Il revole à Bagdat déjà soumise, & qui voulait secouer le joug. Il la livre au pillage & au glaive. On dit qu'il y périt près de huit cent mille habitans ; elle fut entièrement détruite. Les villes de ces contrées étaient aisément rasées, & se rebâtissaient de même. Elles n'étaient comme on l'a déjà remarqué, que de briques séchées au soleil. C'est au milieu du cours de ces victoires, que l'empereur Grec qui ne trouvait aucun secours chez les chrétiens, s'adresse enfin à ce Tartare. Cinq princes mahométans que *Bajazet* avait dépouillés vers les rives du Pont-Euxin, imploraient dans le même tems son secours. Il descendit dans l'Asie-Mineure, appelé par les musulmans & par les chrétiens.

Ce qui peut donner une idée avantageuse de son caractère, c'est qu'en le voit dans cette guerre observer au moins le droit des nations. Il commence par envoyer des ambassadeurs à *Bajazet*, & lui demande d'abandonner le siège de Constantinople, & de rendre justice aux princes musulmans dépouillés. *Bajazet* reçoit ces propositions avec colère & avec mépris. *Tamerlan* lui déclare la guerre, il marche à lui. *Bajazet* lève le siège de Constantinople, & livre entre Césarée & Ancire cette grande

bataille où il semblerait que toutes les forces du monde fussent assemblées. Sans doute les troupes de *Tamerlan* étaient bien disciplinées, puisqu'après le combat le plus opiniâtre, elles vainquirent celles qui avaient défait les Grecs, les Hongrois, les Allemands, les Français, & tant de nations belliqueuses. On ne saurait douter que *Tamerlan*, qui jusques-là combattit toujours avec les flèches & le cimeterre, ne fit usage du canon contre les Ottomans, & que ce ne soit lui qui ait envoyé des pièces d'artillerie dans le Mogol, où l'on en voit encor, sur lesquelles sont gravés des caractères inconnus. Les Turcs se servirent contre lui dans la bataille de Césarée, non-seulement de canons, mais aussi de l'ancien feu grégeois. Ce double avantage eût donné aux Ottomans une victoire infaillible, si *Tamerlan* n'eût eu de l'artillerie.

*Bajazet* vit son fils aîné *Mustapha* tué en combattant auprès de lui, & tomba captif entre les mains de son vainqueur, avec un de ses autres fils nommé *Musa* ou *Moyse*. On aime à savoir les suites de cette bataille mémorable entre deux nations qui semblaient se disputer l'Europe & l'Asie, & entre deux conquérans dont les noms sont encor si célèbres; bataille qui d'ailleurs sauva pour un tems l'empire des Grecs, & qui pouvait aider à détruire celui des Turcs.

Aucun des auteurs Persans & Arabes qui ont écrit la vie de *Tamerlan* ne dit qu'il enferma *Bajazet* dans une cage de fer, mais les annales turques le disent. Est-ce pour rendre *Tamerlan* odieux? Est-ce plutôt parce qu'ils ont copié des historiens Grecs? Les auteurs Arabes prétendent que *Tamerlan* se faisait verser à boire par l'épouse de *Bajazet* à demie nue; & c'est ce qui a donné lieu à la fable reçue, que les sultans Turcs ne se marièrent plus depuis cet outrage fait à une de leurs femmes. Cette fable est démentie par le mariage d'*Amurat II.* que nous verrons épouser la fille d'un despote

de

de Servie , & par le mariage de *Mahomet II.* avec la fille d'un prince de Turcomanie.

Il est difficile de concilier la cage de fer & l'affront brutal fait à la femme de *Bajazet* , avec la générosité que les Turcs attribuent à *Tamerlan*. Ils rapportent que le vainqueur étant entré dans *Burse* , ou *Pruse* , capitale des états Turcs Asiatiques , écrivit à *Soliman* fils de *Bajazet* une lettre qui eût fait honneur à Alexandre. *Je veux oublier* , dit *Tamerlan* dans cette lettre , *que j'ai été l'ennemi de Bajazet. Je servirai de père à ses enfans , pourvu qu'ils attendent les effets de ma clémence. Mes conquêtes me suffisent , & de nouvelles faveurs de l'inconstante fortune ne me tentent point.*

Supposé qu'une telle lettre ait été écrite , elle pouvait n'être qu'un artifice. Les Turcs disent encor , que *Tamerlan* n'étant pas écouté de *Soliman* , déclara sultan dans *Burse* ce même *Musa* fils de *Bajazet* , & qu'il lui dit ; *Reçois l'héritage de ton père ; une ame royale sait conquérir des royaumes , & les rendre.*

Les historiens orientaux , ainsi que les nôtres , mettent souvent dans la bouche des hommes célèbres , des paroles qu'ils n'ont jamais prononcées. Tant de magnanimité avec le fils s'accorde mal avec la barbarie dont on dit qu'il usa avec le père. Mais ce qu'on peut recueillir de certain , & ce qui mérite notre attention , c'est que la grande victoire de *Tamerlan* n'ôta pas enfin une ville à l'empire des Turcs. Ce *Musa* , qu'il fit sultan , & qu'il protégea pour l'opposer à *Soliman* & à *Mahomet I.* ses frères , ne put leur résister malgré la protection du vainqueur. Il y eut une guerre civile de treize années entre les enfans de *Bajazet* ; & on ne voit point que *Tamerlan* en ait profité. Il est prouvé , par le malheur même de ce sultan , que les Turcs étaient un peuple tout belliqueux , qui avait pu être vaincu , sans pouvoir être asservi ; & que le Tartare ne trouvant pas de

facilité à s'étendre & à s'établir vers l'Asie-Mineure, porta ses armes en d'autres pays.

Sa prétendue magnanimité envers les fils de *Bajazet*, n'était pas sans doute de la modération. On le voit bientôt après ravager encor la Syrie, qui appartenait aux mammélucs de l'Egypte. De là il repasse l'Euphrate, & retourna dans Samarcande, qu'il regardait comme la capitale de ses vastes états. Il avait conquis presque autant de terrain que *Gengis-kan* : car si *Gengis* eut une partie de la Chine & de la Corée, *Tamerlan* eut quelque tems la Syrie & une partie de l'Asie-Mineure, où *Gengis* n'avait pu pénétrer. Il possédait encor presque tout l'Indoustan, dont *Gengis* n'eut que les provinces septentrionales. Possesseur mal affermi de cet empire immense, il méditait dans Samarcande la conquête de la Chine, dans un âge où sa mort était prochaine.

Ce fut à Samarcande qu'il reçut, à l'exemple de *Gengis*, l'hommage de plusieurs princes de l'Asie, & l'ambassade de plusieurs souverains. Non-seulement l'empereur Grec *Manuel* y envoya ses ambassadeurs, mais il en vint de la part de *Henri III.* roi de Castille. Il y donna une de ces fêtes qui ressemblent à celles des premiers rois de Perse. Tous les ordres de l'état, tous les artisans passèrent en revue, chacun avec les marques de sa profession. Il maria tous ses petits-fils & toutes ses petites-filles le même jour. Enfin il mourut dans une extrême vieillesse, après avoir régné trente-six ans, plus heureux par sa longue vie & par le bonheur de ses petits-fils qu'*Alexandre* auquel les Orientaux le comparent : mais fort inférieur au Macédonien, en ce qu'il naquit chez une nation barbare, & qu'il détruisit beaucoup de villes comme *Gengis-kan*, sans en bâtir : au lieu qu'*Alexandre*, dans une vie très-courte & au milieu de ses conquêtes rapides, construisit Alexandrie & Scanderon, rétablit cette même Samarcande, qui fut depuis le siège de l'empire de *Tamerlan*, & bâtit des villes jusques dans les Indes ; établit des colonies

Grecques au-delà de l'Oxus , envoya en Grèce les observations de Babylone , & changea le commerce de l'Asie , de l'Europe & de l'Afrique dont Alexandrie devint le magasin universel. Voilà , ce me semble , en quoi *Alexandre* l'emporte sur *Tamerlan* , sur *Gengis* & sur tous les conquérans qu'on lui veut égaler.

Je ne crois point d'ailleurs que *Tamerlan* fût d'un naturel plus violent qu'*Alexandre*. S'il est permis d'égayer un peu ces événemens terribles & de mêler le petit au grand , je répéterai ce que raconte un Persan contemporain de ce prince. Il dit qu'un fameux poète Persan , nommé *Hamédi Kermani* , étant dans le même bain que lui avec plusieurs courtisans , & jouant à un jeu d'esprit , qui consistait à estimer en argent ce que valait chacun d'eux. Je vous estime trente aspres , dit-il au grand kan. La serviette dont je m'essuie les vaut , répondit le monarque. Mais c'est aussi en comptant la serviette , repartit *Hamédi*. Peut-être qu'un prince qui laissait prendre ces innocentes libertés , n'avait pas un fonds de naturel entièrement féroce , mais on se familiarise avec les petits & on égorge les autres.

Il n'était ni musulman , ni de la secte du grand *lama* ; mais il reconnaissait un seul Dieu comme les lettrés Chinois , & en cela marquait un grand sens , dont des peuples plus polis ont manqué. On ne voit point de superstition ni chez lui , ni dans ses armées. Il souffrait également les musulmans , les lamistes , les brames , les Guébres , les Juifs & ceux qu'on nomme idolâtres. Il assista même , en passant vers le mont Liban , aux cérémonies religieuses des moines maronites qui habitent dans ces montagnes. Il avait seulement le faible de l'astrologie judiciaire , erreur commune à tous les hommes , & dont nous ne faisons que de sortir. Il n'était pas savant , mais il fit élever ses petits-fils dans les sciences. Le fameux *Oulougbec* , qui lui succéda dans les états de la Tranfoxane , fonda dans Samarcande la première académie des sciences , fit mesu-

rer la terre, & eut part à la composition des tables astronomiques qui portent son nom, semblable en cela au roi *Alphonse X. de Castille* qui l'avait précédé de plus de cent années. Aujourd'hui la grandeur de Samarcande est tombée avec les sciences ; & ce pays occupé par les Tartares-Usbecks, est redevenu barbare pour refleurir peut-être un jour.

Sa postérité règne encor dans l'Indoustan, que l'on appelle Mogol & qui tient ce nom des Tartares-Mogols de *Gengis-kan*, qui conservèrent cette conquête jusqu'à *Tamerlan*. Une autre branche de sa race régna en Perse, jusqu'à ce qu'une autre dynastie de princes Tartares, de la faction du *mouton blanc*, s'en emparât en 1468. Si nous songeons que les Turcs sont aussi d'origine Tartare ; si nous nous souvenons qu'*Attila* descendait des mêmes peuples, tout cela confirmera ce que nous avons déjà dit, que les Tartares ont conquis presque toute la terre. Nous en avons vu la raison. Ils n'avaient rien à perdre ; ils étaient plus robustes, plus endurcis que les autres peuples. Mais depuis que les Tartares de l'Orient ayant subjugué une seconde fois la Chine dans le dernier siècle, n'ont fait qu'un état de la Chine & de cette Tartarie orientale, depuis que l'empire de Russie s'est étendu & civilisé, depuis enfin que la terre est hérissée de remparts bordés d'artillerie, ces grandes émigrations ne sont plus à craindre. Les nations polies sont à couvert des irruptions de ces sauvages. Toute la Tartarie, excepté la Chinoise, ne renferme plus que des hordes misérables, qui feraient trop heureuses d'être conquises à leur tour, s'il ne valait pas encor mieux être libre que civilisé.





CHAPITRE QUARANTE-SEPTIEME.]

*Suite de l'histoire des Turcs & des Grecs , jusqu'à la prise  
de Constantinople.*

CONSTANTINOPLE fut un tems hors de danger par la victoire de *Tamerlan* ; mais les successeurs de *Bajazet* rétablirent bientôt leur empire. Le fort des conquêtes de *Tamerlan* était dans la Perse, dans la Syrie & aux Indes, dans l'Arménie & vers la Russie. Les Turcs reprirent l'Asie-Mineure, & conservèrent tout ce qu'ils avaient en Europe. Il fallait alors qu'il y eût plus de correspondance & moins d'aversión qu'aujourd'hui entre les musulmans & les chrétiens. *Cantacusène* n'avait fait nulle difficulté de donner sa fille en mariage à *Orcan* ; & *Amurat II.* petit-fils de *Bajazet*, & fils de *Mahomet I.* n'en fit aucune d'épouser la fille d'un despote de Servie, nommée *Irène*.

*Amurat II.* était un de ces princes Turcs qui contribuèrent à la grandeur Ottomane : mais il était très-détrompé du faste de cette grandeur qu'il accroissait par ses armes. Il n'avait d'autre but que la retraite. C'était une chose assez rare qu'un philosophe Turc qui abdiquait la couronne. Il la résigna deux fois, & deux fois les instances de ses bachas & de ses janissaires l'engagèrent à la reprendre.

*Jean II. Paléologue* allait à Rome & au concile, que nous avons vu assemblé par *Eugène IV.* à Florence. Il y disputait sur la procession du ST. ESPRIT, tandis que les Vénitiens, déjà maîtres d'une partie de la Grèce, achetaient Thessalonique, & que son empire était presque tout partagé entre les chrétiens & les musulmans. *Amurat* cependant prenait cette même Thessalonique à peine ven-

due. Les Vénitiens avaient cru mettre en sûreté ce territoire, & défendre la Grèce par une muraille de huit mille pas de long, selon cet ancien usage que les Romains eux-mêmes avaient pratiqué au nord de l'Angleterre. C'est une défense contre des incursions de peuples encor sauvages ; ce n'en fut pas une contre la milice victorieuse des Turcs. Ils détruisirent la muraille & poussèrent leurs irruptions de tous côtés dans la Grèce, dans la Dalmatie, dans la Hongrie.

Les peuples de Hongrie s'étaient donnés au jeune *Ladislas IV.* roi de Pologne. *Amurat II.* ayant fait quelques années la guerre en Hongrie, dans la Thrace & dans tous les pays voisins avec des succès divers, conclut la paix la plus solennelle que les chrétiens & les musulmans eussent jamais contractée. *Amurat* & *Ladislas* la jurèrent tous deux solennellement ; l'un, sur l'alcoran ; l'autre, sur l'évangile. Le Turc promettait de ne pas avancer plus loin ses conquêtes ; il en rendit même quelques-unes. On régla les limites des possessions Ottomanes, de la Hongrie & de Venise.

Le cardinal *Julien Cesarini*, légat du pape en Allemagne, homme fameux par ses poursuites contre les partisans de *Jean Hus*, par le concile de Bâle auquel il'avait d'abord présidé, par la croisade qu'il prêchait contre les Turcs, fut alors par un zèle trop aveugle, la cause de l'opprobre & du malheur des chrétiens.

A peine la paix est jurée, que ce cardinal veut qu'on la rompe. Il se flattait d'avoir engagé les Vénitiens & les Génois à rassembler une flotte formidable, & que les Grecs réveillés allaient faire un dernier effort. L'occasion était favorable : c'était précisément le tems où *Amurat II.* sur la foi de cette paix, venait de se consacrer à la retraite, & de résigner l'empire à *Mahomet* son fils jeune encor & sans expérience.

Le prétexte manquait pour violer le serment. *Amurat* avait observé toutes les conditions avec une exactitude qui

ne laissait nul subterfuge aux infracteurs. Le légat n'eut d'autre ressource que de persuader à *Ladislas*, aux chefs Hongrois & aux Polonais, qu'on pouvait violer ses sermens. Il harangua, il écrivit, il assura que la paix jurée sur l'évangile était nulle, parce qu'elle avait été faite malgré l'inclination du pape. En effet le pape, qui était alors *Eugène IV.* écrivit à *Ladislas*, qu'il lui ordonnait de rompre une paix qu'il n'avait pu faire à l'insu du Saint Siège. On a déjà vu que la maxime s'était introduite, de ne pas garder la foi aux hérétiques. On en concluait qu'il ne fallait pas la garder aux mahométans.

C'est ainsi que l'ancienne Rome viola la trêve avec Carthage, dans sa dernière guerre punique. Mais l'événement fut bien différent. L'infidélité du sénat fut celle d'un vainqueur qui opprime, & celle des chrétiens fut un effort des opprimés pour repousser un peuple d'usurpateurs. Enfin *Julien* prévalut : tous les chefs se laissèrent entraîner au torrent, sur-tout *Jean Corvin Huniade*, ce fameux général des armées Hongroises, qui combattit si souvent *Amurat* & *Mahomet II.*

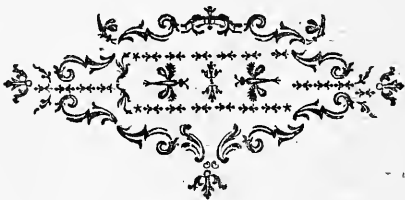
*Ladislas* séduit par de fausses espérances & par une morale que le succès seul pouvait justifier, entra dans les terres du sultan. Les janissaires alors allèrent prier *Amurat* de quitter sa solitude pour se mettre à leur tête. Il y consentit ; les deux armées se rencontrèrent vers le Pont-Euxin, dans ce pays qu'on nomme aujourd'hui la Bulgarie, autrefois la Mésie. La bataille se donna près de la ville de Varnes. *Amurat* portait dans son sein le traité de paix qu'on venait de conclure. Il le tira au milieu de la mêlée, dans un moment où ses troupes pliaient ; & pria DIEU, qui punit les parjures, de venger cet outrage fait aux loix des nations. Voilà ce qui donna lieu à la fable, que la paix avait été jurée sur l'eucharistie, que l'hostie avait été remise aux mains d'*Amurat*, & que ce fut à cette hostie qu'il s'adressa dans la bataille. Le parjure reçut cette fois le châtiment qu'il méritait. Les chré-

tiens furent vaincus après une longue résistance. Le roi *Ladislas* fut percé de coups ; sa tête coupée par un janissaire, fut portée en triomphe de rang en rang dans l'armée Turque, & ce spectacle acheva la déroute.

*Amurat*, vainqueur, fit enterrer ce roi dans le champ de bataille avec une pompe militaire. On dit qu'il éleva une colonne sur son tombeau, & même que l'inscription de cette colonne, loin d'insulter à la mémoire du vaincu, louait son courage & plaignait son infortune.

Quelques-uns disent que le cardinal *Julien*, qui avait assisté à la bataille, voulant dans sa fuite passer une rivière, y fut abymé par le poids de l'or qu'il portait. D'autres disent que les Hongrois même le tuèrent. Il est certain qu'il périt dans cette journée.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'*Amurat*, après cette victoire, retourna dans sa solitude ; qu'il abdiqua une seconde fois la couronne ; qu'il fut une seconde fois obligé de la reprendre pour combattre & pour vaincre. Enfin il mourut à Andrinople, & laissa l'empire à son fils *Mahomet II.* qui songea plus à imiter la valeur de son père que sa philosophie.



CHAPITRE QUARANTE-HUITIEME.

De S C A N D E R B E G.

UN autre guerrier non moins célèbre, que je ne fais si je dois appeller *osmanli*, ou *chrétien*, arrêta les progrès d'*Amurat*, & fut même long-tems depuis un rempart des chrétiens contre les victoires de *Mahomet II.* je veux parler de *Scanderbeg*, né dans l'Albanie partie de l'Epire, pays illustre dans les tems qu'on nomme héroïques, & dans les tems vraiment héroïques des Romains. Son nom était *Jean Castriot*. Il était fils d'un despote ou d'un petit hospodar de cette contrée, c'est-à-dire d'un prince vassal, car c'est ce que signifiait *despote*, ce mot veut dire à la lettre, maître de maison; & il est étrange que l'on ait depuis affecté le mot de *despotique* aux grands souverains qui se sont rendus absolus.

*Jean Castriot* était encor enfant lorsqu'*Amurat*, plusieurs années avant la bataille de Varnes, dont je viens de parler, s'était saisi de l'Albanie après la mort du père de *Castriot*. Il éleva cet enfant qui restait seul de quatre frères. Les annales turques ne disent point du tout que ces quatre princes aient été immolés à vengeance d'*Amurat*. Il ne paraît pas que ces barbaries fussent dans le caractère d'un sultan qui abdiqua deux fois la couronne, & il n'est guère vraisemblable qu'*Amurat* eût donné sa tendresse & sa confiance à celui dont il ne devait attendre qu'une haine implacable. Il le chérissait, il le faisait combattre auprès de sa personne. *Jean Castriot* se distingua tellement, que le sultan & les janissaires lui donnèrent le nom de *Scanderbeg*, qui signifie le seigneur Alexandre.

Enfin l'amitié prévalut sur la politique. *Amurat* lui

confia le commandement d'une petite armée contre le despote de Servie qui s'était rangé du parti des chrétiens, & faisait la guerre au sultan son gendre: c'était avant son abdication. *Scanderbeg*, qui n'avait pas alors vingt ans, conçut le dessein de n'avoir plus de maître, & de régner.

Il fut qu'un secretaire qui portait les sceaux du sultan, passait près de son camp. Il l'arrête, le met aux fers, le force à écrire & à scéler un ordre au gouverneur de Croye capitale de l'Epire, de remettre la ville & la citadelle à *Scanderbeg*. Après avoir fait expédier cet ordre, il assassine le secretaire & sa suite. Il marche à Croye; le gouverneur lui remet la place sans difficulté. La nuit même il fait avancer les Albanois, avec lesquels il était d'intelligence. Il égorge le gouverneur & la garnison. Son parti lui gagne toute l'Albanie. Les Albanois passent pour les meilleurs soldats de ces pays. *Scanderbeg* les conduisit si bien, fut tirer tant d'avantage de l'assiette du terrain âpre & montagneux, qu'avec peu de troupes il arrêta toujours de nombreuses armées Turques. Les musulmans le regardaient comme un perfide: les chrétiens l'admiraient comme un héros, qui en trompant ses ennemis & ses maîtres avait repris la couronne de son père, & la méritait par son courage.



CHAPITRE QUARANTE-NEUVIEME.

*De la prise de Constantinople par les Turcs.*

SI les empereurs Grecs avaient été des *Scanderbeg*, l'empire d'Orient se serait conservé. Mais ce même esprit de cruauté, de faiblesse, de division, de superstition, qui l'avait ébranlé si long-tems, hâta le moment de sa chute.

On comptait trois empires d'Orient, & il n'y en avait réellement pas un. La ville de Constantinople entre le mains des Grecs faisait le premier. Andrinople, refuge de *Lascares*, pris par *Amurat I.* en 1362, & toujours demeuré aux sultans, était regardé comme le second empire, & une province barbare de l'ancienne Colchide, nommée Trébizonde, où les *Comnènes* s'étaient retirés, était réputé le troisième.

Ce déchirement de l'empire, comme on l'a vu, était l'unique effet considérable des croisades. Dévasté par les Francs, repris par ses anciens maîtres, mais repris pour être ravagé encor, il était étonnant qu'il subsistât. Il y avait deux partis dans Constantinople, acharnés l'un contre l'autre par la religion, à-peu-près comme dans Jérusalem, quand *Vespasien* & *Titus* l'assiégèrent. L'un était celui des empereurs, qui dans la vaine espérance d'être secourus consentaient de soumettre l'église grecque à la latine; l'autre celui des prêtres & du peuple, qui se souvenant encor de l'invasion des croisés, avaient en exécution la réunion de deux églises. On s'occupait toujours de controverses, & les Turcs étaient aux portes. *Jean II. Paléologue*, le même qui s'était soumis au pape dans la vaine espérance d'être secouru, avait régné vingt-sept ans sur les débris de l'empire Romain-Grec, & après sa mort arrivée en 1449, telle fut la faiblesse de l'empire que *Constantin* l'un de ses fils fut

obligé de recevoir du Turc *Amurat II.* comme de son seigneur, la confirmation de la dignité impériale. Un frère de ce *Constantin* eut *Lacédémone*, un autre eut *Corinthe*, un troisième eut ce que les Vénitiens n'avaient pas dans le Péloponèse.

Telle était la situation des Grecs, quand *Mahomet Bouyouk*, ou *Mahomet le Grand*, succéda pour la seconde fois au sultan *Amurat* son père. Les moines ont peint ce *Mahomet* comme un barbare insensé, qui tantôt coupait la tête à sa prétendue maîtresse *Irène* pour apaiser les murmures de ses janissaires, tantôt faisait ouvrir le ventre à quatorze de ses pages, pour voir qui d'entr'eux avait mangé un melon. On trouve encore ces histoires absurdes dans nos dictionnaires, qui ont été long-tems pour la plupart les archives alphabétiques du mensonge.

Toutes les annales turques nous apprennent que *Mahomet* avait été le prince le mieux élevé de son tems; ce que nous venons de dire d'*Amurat* son père prouve assez qu'il n'avait pas négligé l'éducation de l'héritier de sa fortune. On ne peut encore disconvenir que *Mahomet* n'ait écouté le devoir d'un fils, & n'ait étouffé son ambition, quand il fallut rendre le trône qu'*Amurat* lui avait cédé. Il redevint deux fois sujet, sans exciter le moindre trouble. C'est un fait unique dans l'histoire, & d'autant plus singulier, que *Mahomet* joignait à son ambition la fougue d'un caractère violent.

Il parlait le grec, l'arabe, le persan; il entendait le latin; il dessinait; il savait ce qu'on pouvait savoir alors de géographie, & de mathématique; il aimait la peinture. Aucun amateur des arts n'ignore qu'il fit venir de Venise le fameux *Gentili Bellino*, & qu'il le récompensa comme *Alexandre* avait payé *Apelles*, par des dons & par la familiarité. Il lui fit présent d'une couronne d'or, d'un collier d'or, de trois mille ducats d'or, & le renvoya avec honneur. Je ne peux m'empêcher de ranger parmi les contes improbables celui de l'esclave auquel on prétend que



*Mahomet* fit couper la tête, pour faire voir à *Bellino* l'effet des muscles & de la peau sur un cou séparé de son tronc. Ces barbaries que nous exerçons sur les animaux, les hommes ne les exercent sur les hommes que dans la fureur des vengeances, ou dans ce qu'on appelle le droit de la guerre. *Mahomet II.* fut souvent sanguinaire & féroce, comme tous les conquérans qui ont ravagé le monde; mais pourquoi lui imputer des cruautés si peu vraisemblables? à quoi bon multiplier les horreurs? *Philippe de Comines* qui vivait sous le siècle de ce sultan, avoue qu'en mourant il demanda pardon à DIEU d'avoir mis un impôt sur ses sujets. Où sont les princes chrétiens qui manifestent un tel repentir?

Il était âgé de vingt-deux ans quand il monta sur le trône des sultans, & il se prépara dès-lors à se placer sur celui de Constantinople, tandis que cette ville était toute divisée pour savoir s'il fallait se servir ou non de pain azime, & s'il fallait prier en grec ou en latin.

*Mahomet II.* commença donc par ferrer la ville du côté de l'Europe, & du côté de l'Asie. Enfin dès les premiers jours d'Avril 1453, la campagne fut couverte de soldats que l'exagération fait monter à trois cent mille, & le détroit de la Propontide d'environ trois cent galères, & deux cents petits vaisseaux.

Un des faits les plus étranges, & les plus attestés, c'est l'usage que *Mahomet* fit d'une partie de ces navires. Ils ne pouvaient entrer dans le port de la ville, fermé par le plus fortes chaînes de fer, & d'ailleurs apparemment défendu avec avantage. Il fit en une nuit couvrir une demi-lieue de chemin sur terre de planches de sapin enduites de suif & de graisse, disposées comme la crèche d'un vaisseau; il fit tirer à force de machines & de bras quatre-vingt galères, & soixante-dix allèges du détroit, & les fait couler sur ces planches.

Tout ce grand travail s'exécute en une seule nuit, & les assiégés sont surpris le lendemain matin de voir une flotte entière descendre de la terre dans le port. Un pont de bateaux dans ce jour même fut construit à leur vue, & servit à l'établissement d'une batterie de canon.

Il faut ou que Constantinople n'eût point d'artillerie, ou qu'elle fût bien mal servie. Car comment le canon n'eût-il pas foudroyé ce pont de bateaux? Mais il est douteux que *Mahomet*, se servit, comme on le dit, de canons de deux cents livres de balle. Les vaincus exagèrent tout. Il eût fallu environ cent cinquante livres de poudre pour bien chasser de tels boulets. Cette quantité de poudre ne peut s'allumer à la fois; le coup partirait avant que la quinzième partie prit feu; & le boulet aurait très-peu d'effet. Peut-être les Turcs par ignorance employaient de ces canons, & peut-être les Grecs par la même ignorance en étaient effrayés.

Dès le mois de Mai on donna des assauts à la ville, qui se croyait la capitale du monde : elle était donc bien mal fortifiée; elle ne fut guère mieux défendue. L'empereur accompagné d'un cardinal de Rome nommé *Isidore*, suivait le rit romain, ou feignait de le suivre pour engager le pape & les princes catholiques à le secourir; mais par cette triste manœuvre il irritait & décourageait les Grecs, qui ne voulaient pas seulement entrer dans les églises qu'il fréquentait. *Nous aimons mieux, s'écrièrent-ils, voir ici le turban qu'un chapeau de cardinal.*

Dans d'autres tems, presque tous les princes chrétiens, sous prétexte d'une guerre sainte, se ligüèrent pour envahir cette métropole & ce rempart de la chrétienté; & quand les Turcs l'attaquèrent, aucun ne la défendit.

L'empereur *Frédéric III.* n'était ni assez puissant ni assez entreprenant. La Pologne était trop mal gouver-

née. La France sortait à peine de l'abyme où la guerre civile & celle contre l'Anglais l'avaient plongée. L'Angleterre commençait à être divisée & faible. Le duc de Bourgogne *Philippe le Bon* était un puissant prince, mais trop habile pour renouveler seul les croisades, & trop vieux pour de telles actions. Les princes Italiens étaient en guerre. L'Arragon & la Castille n'étaient point encor unies, & les musulmans occupaient toujours une partie de l'Espagne.

Il n'y avait en Europe que deux princes dignes d'attaquer *Mahomet II*. L'un était *Huniade* prince de Transilvanie, mais qui pouvait à peine se défendre : l'autre ce fameux *Scanderbeg*, qui ne pouvait que se soutenir dans les montagnes de l'Epire, à-peu-près comme autrefois *Don Pélage* dans celles des Asturies, quand les mahométans subjuguèrent l'Espagne. Quatre vaisseaux de Gênes, dont l'un appartenait à l'empereur *Frédéric III*, furent presque le seul secours que le monde chrétien fournit à Constantinople. Un étranger commandait dans la ville ; c'était un Génois nommé *Giustiniani*. Tout bâtiment qui est réduit à des appuis étrangers, menace ruine. Jamais les anciens Grecs n'eurent de Persan à leur tête, & jamais Gaulois ne commanda les troupes de la république Romaine. Il fallait donc que Constantinople fût prise : aussi le fut-elle, mais d'une manière entièrement différente de celle dont tous nos auteurs copistes de *Ducas* & de *Calcondile* le racontent.

Cette conquête est une grande époque. C'est-là où commence véritablement l'empire Turc au milieu des chrétiens d'Europe ; & c'est ce qui transporta parmi eux quelques arts des Grecs.

Les annales turques rédigées à Constantinople par le feu prince *Démétrius Cantemir*, m'apprennent qu'après quarante-neuf jours de siège l'empereur *Constantin* fut obligé de capituler. Il envoya plusieurs Grecs recevoir la loi du vainqueur. On convint de quelques arti-

cles. Ces annales turques paraissent très-vraies dans ce qu'elles disent de ce siège. *Ducas* lui-même , qu'on croit de la race impériale , & qui dans son enfance était dans la ville assiégée , avoue dans son histoire , que le sultan offrit à l'empereur *Constantin* de lui donner le Péloponèse , & d'accorder quelques petites provinces à ses frères. Il voulait avoir la ville & ne la point saccager , la regardant déjà comme son bien qu'il ménageait ; mais dans le tems que les envoyés Grecs retournaient à Constantinople pour y rapporter les propositions des assiégeans , *Mahomet* , qui voulut leur parler encor , fait courir à eux. Les assiégés , qui du haut des murs voient un gros de Turcs courans après les leurs , tirent imprudemment sur ces Turcs. Ceux-ci sont bientôt joints par un plus grand nombre. Les envoyés Grecs rentraient déjà par une poterne. Les Turcs entrent avec eux ; ils se rendent maîtres de la haute ville séparée de la basse. L'empereur est tué dans la foule ; & *Mahomet* fait aussitôt du palais de *Constantin* , celui des sultans , & de *Ste. Sophie* , sa principale mosquée.

Est-on plus touché de pitié que saisi d'indignation lorsqu'on lit dans *Ducas* que le sultan envoya ordre dans le camp d'allumer par-tout des feux , ce qui fut fait avec ce cri impie , qui est le signe particulier de leur superstition détestable. Ce cri impie est le nom de Dieu *Allah* que les mahométans invoquent dans tous les combats. La superstition détestable était chez les Grecs qui se réfugièrent dans *Ste. Sophie* , sur la foi d'une prédiction qui les assurait qu'un ange descendrait dans l'église pour les défendre.

On tua quelques Grecs dans le parvis , on fit le reste esclave , & *Mahomet* n'alla remercier Dieu dans cette église qu'après l'avoir lavée avec de l'eau rose.

Souverain par droit de conquête d'une moitié de Constantinople , il eut l'humanité ou la politique d'offrir à l'autre partie la même capitulation qu'il avait voulu accorder

On a conservé encor aux chrétiens une église , & une rue entière qui leur appartient en propre , en faveur d'un architecte Grec nommé *Christobule*. Cet architecte avoit été employé par *Mahomet II.* pour construire une mosquée sur les ruines de l'église des saints apôtres , ancien ouvrage de *Théodora* femme de l'empereur *Justinien* ; & il avoit réussi à en faire un édifice qui approche de la beauté de *Ste. Sophie*. Il construisit aussi par ordre de *Mahomet* huit écoles & huit hôpitaux dépendans de cette mosquée : & c'est pour prix de ce service que le sultan lui accorda la rue dont je parle , dont la possession demeura à sa famille. Ce n'est pas un fait digne de l'histoire , qu'un architecte ait eu la propriété d'une rue ; mais il est important de connaître que les Turcs ne traitent pas toujours les chrétiens aussi barbaquement que nous nous le figurons. Aucune nation chrétienne ne souffre que des Turcs aient chez elle une mosquée , & les Turcs permettent que tous les Grecs aient des églises. Plusieurs de ces églises sont des collégiales , & on voit

*Essai sur les mœurs.* Tom. II. Z

dans l'Archipel des chanoines sous la domination d'un bacha.

Les erreurs historiques séduisent les nations entières. Une foule d'écrivains Occidentaux a prétendu que les mahométans adoraient *Vénus*, & qu'ils niaient la providence. *Grotius* lui-même a répété que *Mahomet*, ce grand & faux prophète, avait instruit une colombe à voler auprès de son oreille, & avait fait accroire que l'esprit de DIEU venait l'instruire sous cette forme. On a prodigué sur le conquérant *Mahomet II.* des contes non moins ridicules.

Ce qui montre évidemment, malgré les déclamations du cardinal *Isidore* & de tant d'autres, que *Mahomet* était un prince plus sage & plus poli qu'on ne croit, c'est qu'il laissa aux chrétiens vaincus la liberté d'élire un patriarche. Il l'installa lui-même avec la solennité ordinaire : il lui donna la crosse & l'anneau, que les empereurs d'Occident n'osaient plus donner depuis long-tems ; & s'il s'écarta de l'usage, ce ne fut que pour reconduire jusqu'aux portes de son palais le patriarche élu, nommé *Gennadius*, qui lui dit, *qu'il était confus d'un honneur que jamais les empereurs chrétiens n'avaient fait à ses prédécesseurs.* Des auteurs ont eu l'imbécillité de rapporter que *Mahomet II.* dit à ce patriarche ; *La Ste. Trinité te fait, par l'autorité que j'ai reçue, patriarche écuménique.* Ces auteurs connaissent bien mal les musulmans. Ils ne savent pas que notre dogme de la Trinité leur est en horreur ; qu'ils se croiraient souillés d'avoir prononcé ce mot ; qu'ils nous regardent comme des idolâtres, adorateurs de plusieurs dieux. Depuis ce tems les sultans *Osmanlis* ont toujours fait un patriarche qu'on nomme *écuménique* ; le pape en nomme un autre qu'on appelle le patriarche *latin* ; chacun d'eux taxé par le divan, rançonne à son tour son troupeau. Ces deux églises également gémissantes sont irréconciliables, & le soin d'apaiser leurs querelles n'est pas aujourd'hui

une des moindres occupations des sultans , devenus les modérateurs des chrétiens ; aussi-bien que leurs vainqueurs.

Ces vainqueurs n'en usèrent point avec les Grecs , comme autrefois aux dixième & onzième siècles avec les Arabes , dont ils avaient adopté la langue , la religion , & les mœurs. Quand les Turcs soumièrent les Arabes , ils étaient encor entièrement barbares , mais quand ils subjuguèrent l'empire Grec , la constitution de leur gouvernement était dès long-tems toute formée. Ils avaient respecté les Arabes , & ils méprisaient les Grecs. Ils n'ont eu d'autre commerce avec ces Grecs que celui des maîtres avec des peuples asservis.

Ils ont conservé tous les usages , toutes les loix qu'ils eurent au tems de leurs conquêtes. Le corps des *gengischéris* , que nous nommons *janissaires* , subsista dans toute sa vigueur au même nombre d'environ quarante-cinq mille. Ce sont de tous les soldats de la terre ceux qui ont toujours été le mieux nourris. Chaque oda de janissaires avait & a encor un pourvoyeur , qui leur fournit du mouton , du riz , du beurre , des légumes , & du pain en abondance.

Les sultans ont conservé en Europe l'ancien usage qu'ils avaient pratiqué en Asie , de donner à leurs soldats des fiefs à vie , & quelques-uns héréditaires. Ils ne prirent point cette coutume des califes Arabes qu'ils détrônèrent. Le gouvernement des Arabes était fondé sur des principes différens. Les Tartares occidentaux partagèrent toujours les terres des vaincus. Ils établirent dès le cinquième siècle en Europe cette institution qui attache les vainqueurs à un gouvernement devenu leur patrimoine ; & les nations qui se mêlèrent à eux , comme les Lombards , les Francs , les Normans , suivirent ce plan. *Tamerlan* le porta dans les Indes , où sont aujourd'hui les plus grands seigneurs de fiefs , sous les noms d'*omras* , de *rayas* , de *nabab*. Mais les Ottomans ne

donnèrent jamais que de petites terres. Leurs *zaimats*, & leurs *timariots*, sont plutôt des métairies que des seigneuries. L'esprit guerrier paraît tout entier dans cet établissement. Si un zaim meurt les armes à la main, ses enfans partagent son fief; s'il ne meurt point à la guerre, le béglierbeg, c'est-à-dire, le commandant des armes de la province, peut nommer à ce bénéfice militaire. Nul droit pour ces zaims & pour ces timars, que celui de fournir & de mener des soldats à l'armée, comme chez nos premiers Francs; point de titres, point de juridiction, point de noblesse.

On a toujours tiré des mêmes écoles les cadis, les molla qui sont les juges ordinaires, & les deux cadi-leskers d'Asie & d'Europe qui sont les juges des provinces & des armées, & qui président sous le muphti à la religion & aux loix. Le muphti, & les cadi-leskers ont toujours été également soumis au divan. Les dervis, qui sont les moines mendiants chez les Turcs, se sont multipliés, & n'ont pas changé. La coutume d'établir des *Caravenseraïs* pour les voyageurs, & des écoles avec des hôpitaux auprès de toutes les mosquées, n'a point dégénéré. En un mot, les Turcs sont ce qu'ils étaient, non-seulement quand ils prirent Constantinople, mais quand ils passèrent pour la première fois en Europe.





CHAPITRE CINQUANTIEME.

*Entreprises de MAHOMET II. & sa mort.*

PENDANT trente - une année de règne , *Mahomet II.* marcha de conquête en conquête , sans que les princes chrétiens se liguaissent contre lui ; car il ne faut pas appeller *ligue* un moment d'intelligence entre *Huniade* prince de Transilvanie , le roi de Hongrie , & un despote de la Russie-Noire. Ce célèbre *Huniade* montra , que s'il avait été mieux secouru , les chrétiens n'auraient pas perdu tous les pays que les mahométans possèdent en Europe. Il repoussa *Mahomet II.* devant Belgrade trois ans après la prise de Constantinople.

Dans ce tems-là même les Persans tombaient sur les Turcs , & détournaient ce torrent dont la chrétienté était inondée. *Ussum-Cassan* , de la branche de *Tamerlan* , qu'on nommait *le béliet blanc* , gouverneur d'Arménie , venait de subjuguier la Perse. Il s'alliait aux chrétiens , & par-là il les avertissait de se réunir contre l'ennemi commun , car il épousa la fille de *David Comnène* empereur de Trébizonde. Il n'était pas permis aux chrétiens d'épouser leur commère ou leur cousine : mais on voit qu'en Grèce , en Espagne , en Asie ; ils s'alliaient aux musulmans sans scrupule.

Le Tartare *Ussum-Cassan* , gendre de l'empereur chrétien *David Comnène* , attaqua *Mahomet* vers l'Euphrate. C'était une occasion favorable pour la chrétienté ; elle fut encor négligée. On laissa *Mahomet* après des fortunes diverses faire la paix avec le Persan , & prendre ensuite Trébizonde avec la partie de la Capadoce , qui en dépendait ; tourner vers la Grèce , saisir le Négrepont , retourner au fond de la mer Noire , s'emparer de Cassa , l'ancienne Théodosie rebâtie par les

Génois ; revenir réduire Scutari , Zante , Céphalonie ; courir jusqu'à Trieste à la porte de Venise , & établir enfin la puissance musulmane au milieu de la Calabre , d'où il menaçait le reste de l'Italie , & d'où ses lieutenans ne se retirèrent qu'après sa mort.

Sa fortune échoua contre Rhodes. Les chevaliers , qui sont aujourd'hui les chevaliers de Malthe , eurent , ainsi que *Scanderbeg* , la gloire de repousser les armes victorieuses de *Mahomet II.*

Ce fut en 1480 que ce conquérant fit attaquer cette île autrefois si célèbre , & cette ville fondée très-long-tems avant Rome dans le terrain le plus heureux , dans l'aspect le plus riant , & sous le ciel le plus pur , ville gouvernée par les enfans d'*Hercule* , par *Danaüs* , par *Admus* , fameuse dans toute la terre par son colosse d'airain , dédié au soleil , ouvrage immense jeté en fonte par un Indien , & qui s'élevant de cent pieds de hauteur , les pieds posés sur deux môles de marbre , laissait voguer sous lui les plus gros navires. Rhodes avait passé au pouvoir des Sarrazins dans le milieu du septième siècle ; un chevalier Français *Foulques de Villaret* , grand-maître de l'ordre , l'avait reprise sur eux , en 1110 ; & un autre chevalier Français , *Pierre d'Aubusson* , la défendit contre les Turcs.

C'est une chose bien remarquable que *Mahomet II.* employât dans cette entreprise une foule de chrétiens renégats. Le grand-visir lui-même qui vint attaquer Rhodes , était un chrétien ; & ce qui est encor plus étrange , il était de la race impériale des *Paléologues*. Un autre chrétien *George Frupan* , conduisait le siège sous les ordres du visir ; on ne vit jamais de mahométans quitter leur religion pour servir dans les armées chrétiennes. D'où vient cette différence ? Serait-ce qu'une religion qui a coûté une partie d'eux-mêmes à ceux qui la professent , & qu'on a scellée de son sang dans une opération très-douloureuse , en devient ensuite plus chère ? Serait-ce

parce que les vainqueurs de l'Asie s'attiraient plus de respect que les puissances de l'Europe ? Serait-ce qu'on eût cru dans ces tems d'ignorance les armes des musulmans plus favorisées de Dieu que les armes chrétiennes , & que de là on eût inféré que la cause triomphante était la meilleure ?

*Pierre d'Aubuffon* fit alors triompher la sienne. Il força au bout de trois mois le grand visir *Messith Paléologue* à lever le siège. *Calcondile* dans son histoire des Turcs , vous dit que les assiégeans , en montant sur la brèche , virent dans l'air une croix d'or entourée de lumière , & une très-belle femme vêtue de blanc ; que ce miracle les alarma , & qu'ils prirent la fuite saisis d'épouvante. Il y a pourtant quelqu'apparence que la vue d'une bellefemme aurait plutôt encouragé qu'intimidé les Turcs , & que la valeur de *Pierre d'Aubuffon* & des chevaliers fut le seul prodige auquel ils cédèrent. Mais c'est ainsi que les Grecs modernes écrivaient.

Cette petite isle manquée ne rendait pas *Mahomet Bouyouk* moins terrible au reste de l'Occident. Il avait depuis long-tems, conquis l'empire après la mort de *Scanderbeg*. Les Vénitiens avaient eu le courage de défier ses armes. C'était le tems de la puissance Vénitienne ; elle était très-étendue en terre-ferme , & ses flottes bravaient celles de *Mahomet* ; elles s'emparèrent même d'Athènes : mais enfin cette république n'étant point secourue , fut obligée de céder , de rendre Athènes , & d'acheter par un tribut annuel , la liberté de commercer sur la mer Noire , songeant toujours à réparer ses pertes par son commerce qui avait fait les fondemens de sa grandeur. Nous verrons que bientôt après le pape *Jules II.* & presque tous les princes chrétiens firent plus de mal à cette république qu'elle n'en avait essuyé des Ottomans.

Cependant *Mahomet II.* allait porter ses armes victorieuses contre les sultans mammelucs d'Egypte , tandis que ses lieutenans étaient dans le royaume de Naples ; ensuite

il se flattait de venir prendre Rome comme Constantinople, & en entendant parler de la cérémonie dans laquelle le doge de Venise épouse la mer Adriatique, il disait *qu'il l'enverrait bientôt au fond de cette mer consumer son mariage*. Une colique arrêta les progrès & les desseins de ce conquérant. Il mourut à Nicomédie à l'âge de cinquante-trois ans, lorsqu'il se préparait à faire encor le siège de Rhodes, & à conduire en Italie une armée formidable.

## CHAPITRE CINQUANTE-UNIEME.

*État de la Grèce sous le joug des Turcs. Leur gouvernement, leurs mœurs.*

SI l'Italie respira par la mort de *Mahomet II.* les Ottomans n'ont pas moins conservé en Europe un pays plus beau & plus grand que l'Italie entière. La patrie des *Miltiade*, des *Léonidas*, des *Alexandre*, des *Sophocle* & des *Platon*, devint bientôt barbare. La langue grecque dès-lors se corrompit. Il ne resta presque plus de trace des arts; car quoiqu'il y ait dans Constantinople une académie grecque, ce n'est pas assurément celle d'Athènes: & les beaux-arts n'ont pas été rétablis par les trois mille moines que les sultans laissent toujours subsister au mont Athos. Autrefois cette même Constantinople fut sous la protection d'Athènes. Calcédoine fut sa tributaire; le roi de Thrace brigua l'honneur d'être admis au rang de ses bourgeois. Aujourd'hui les descendans des Tartares dominant dans ces belles régions, & à peine le nom de la Grèce subsiste. Cependant la seule petite ville d'Athènes aura toujours plus de réputation parmi nous, que les Turcs ses oppresseurs, eussent-ils l'empire de la terre.

La plupart des grands monumens d'Athènes que les

Romains imitèrent & ne purent surpasser, ou sont en ruine, ou ont disparu : une petite mosquée est bâtie sur le tombeau de *Témistocle*, ainsi qu'une chapelle de recollets est élevée à Rome sur les débris du capitolé ; l'ancien temple de *Minerve* est aussi changé en mosquée ; le port du Pirée n'est plus. Un lion antique de marbre subsiste encor auprès & donne son nom au port du lion presque comblé. Le lieu où était l'académie, est couvert de quelques huttes de jardiniers. Les beaux restes du stadion inspirent de la vénération & des regrets ; & le temple de *Cérès*, qui n'a rien souffert des injures du tems, fait entrevoir ce que fut autrefois Athènes. Cette ville qui vainquit *Xerxès*, contient seize à dix-sept mille habitans, tremblans devant douze cents janissaires qui n'ont qu'un bâton blanc à la main. Les Spartiates, ces anciens rivaux & ces vainqueurs d'Athènes, sont confondus avec elle dans le même assujettissement. Ils ont combattu plus long-tems pour leur liberté, & semblent encor garder quelques restes de ces mœurs dures & altières que leur inspira *Licurgue*.

Les Grecs restèrent dans l'oppression, mais non pas dans l'esclavage. On leur laissa leur religion & leurs loix ; & les Turcs se conduisirent comme s'étaient conduits les Arabes en Espagne. Les familles Grecques subsistent dans leur patrie, avilies, méprisées, mais tranquilles : elles ne paient qu'un léger tribut ; elles font le commerce & cultivent la terre ; leurs villes & leurs bourgades ont encor leur *protogéros* qui juge leurs différends ; leur patriarche est entretenu par elles honorablement. Il faut bien qu'il en tire des sommes assez considérables, puisqu'il paie à son installation quatre mille ducats au trésor impérial & autant au officiers de la Porte.

Le plus grand assujettissement des Grecs a été long-tems d'être obligés de livrer au sultan des enfans de tribut, pour servir dans le ferrail ou parmi les janissaires. Il fallait qu'un père de famille donnât un de ses fils, ou

qu'il le rachetât. Il y a en Europe des provinces chrétiennes, où la coutume de donner ses enfans destinés à la guerre dès le berceau, est établie. Ces enfans de tribut, élevés par les Turcs, faisaient souvent dans le ferrail une grande fortune. La condition même des janissaires est assez bonne. C'était une grande preuve de la force de l'éducation & des bizarreries de ce monde, que la plupart de ces fiers ennemis des chrétiens fussent nés des chrétiens opprimés. Une plus grande preuve de cette fatale & invincible destinée par qui l'être suprême enchaîne tous les événemens de l'univers, c'est que *Constantin* ait bâti Constantinople pour les Turcs, comme *Romulus* avait tant de siècles auparavant jeté les fondemens du capitolé pour les pontifes de l'église catholique.

Je crois devoir ici combattre un préjugé; que le gouvernement Turc est un gouvernement absurde, qu'on appelle *despotique*; que les peuples sont tous esclaves du sultan, qu'ils n'ont rien en propre, que leur vie & leurs biens appartiennent à leur maître. Une telle administration se détruirait elle-même. Il ferait bien étrange que les Grecs vaincus ne fussent point réellement esclaves & que leurs vainqueurs le fussent. Quelques voyageurs ont cru que toutes les terres appartenaient au sultan, parce qu'il donne des timariots à vie, comme autrefois les rois Franks donnaient des bénéfices militaires. Ces voyageurs devaient considérer qu'il y a des loix pour les héritages en Turquie, comme par-tout ailleurs. L'alcoran qui est la loi civile, aussi-bien que celle de la religion, pourvoit dès le quatrième chapitre, aux héritages des hommes & des femmes; & la loi de tradition & de coutume supplée à ce que l'alcoran ne dit pas.

Il est vrai que le mobilier des pachas décédés, appartient au sultan, & qu'il fait la part à la famille. Mais c'était une coutume établie en Europe, dans le tems que les fiefs n'étaient point héréditaires; & long-tems après les évêques même héritèrent des meubles des ecclésiastiques

inférieurs , & les papes exercèrent ce droit sur les cardinaux & sur tous les bénéficiers qui mouraient dans la résidence du premier pontife.

Non-seulement les Turcs sont tous libres , mais ils n'ont chez eux aucune distinction de noblesse. Ils ne connaissent de supériorité que celle des emplois.

Leurs mœurs sont à la fois féroces , altières & efféminées ; ils tiennent leur dureté des Scythes leurs ancêtres & leur mollesse de la Grèce & de l'Asie. Leur orgueil est extrême. Ils sont conquérans & ignorans , c'est pourquoi ils méprisent toutes les nations.

L'empire Ottoman n'est point un gouvernement monarchique , tempéré par des mœurs douces , comme le sont aujourd'hui la France & l'Espagne ; il ressemble encor moins à l'Allemagne , devenue avec le tems une république de princes & de villes , sous un chef suprême qui a le titre d'empereur. Il n'a rien de la Pologne , où les cultivateurs sont esclaves & où les nobles sont rois ; il est aussi éloigné de l'Angleterre par sa constitution que par la distance des lieux. Mais il ne faut pas imaginer que ce soit un gouvernement arbitraire en tout , où la loi permette aux caprices d'un seul d'immoler à son gré des multitudes d'hommes , comme des bêtes sauvages qu'on entretient dans un parc pour son plaisir.

Il semble à nos préjugés qu'un chiaoux peut aller , un haticherif à la main , demander de la part du sultan , tout l'argent des pères de famille d'une ville , & toutes les filles pour l'usage de son maître. Il y a sans doute d'horribles abus dans l'administration Turque ; mais en général ces abus sont bien moins funestes au peuple qu'à ceux même qui partagent le gouvernement : c'est sur eux que tombe la rigueur du despotisme. La sentence secrète d'un divan suffit pour sacrifier les principales têtes aux moindres soupçons. Nul grand corps légal établi dans ce pays pour rendre les loix respectables & la personne du souverain sacrée. Nulle digue opposée par la constitution de

l'état aux injustices du visir. Ainsi peu de ressource pour le sujet quand il est opprimé, & pour le maître quand on conspire contre lui. Le souverain qui passe pour le plus puissant de la terre, est en même tems le moins affermi sur son trône. Il suffit d'un jour de révolution pour l'en faire tomber. Les Turcs ont en cela imité les mœurs de l'empire Grec qu'ils ont détruit. Ils ont seulement plus de respect pour la maison *Ottomane*, que les Grecs n'en avaient pour la famille de leurs empereurs. Ils déposent, ils égorgent un sultan; mais c'est toujours en faveur d'un prince de la maison *Ottomane*. L'empire Grec au contraire avait passé par les assassinats dans vingt familles différentes.

La crainte d'être déposé est un plus grand frein pour les empereurs Turcs que toutes les loix de l'alcoran. Maître absolu dans son ferrail, maître de la vie de ses officiers au moyen d'un fetfa du muphti, il ne l'est pas des usages de l'empire; il n'augmente point les impôts; il ne touche point aux monnoies; son trésor particulier est séparé du trésor public.

La place du sultan est quelquefois la plus oisive de la terre, & celle du grand-visir la plus laborieuse; il est à la fois connétable, chancelier, & premier président. Le prix de tant de peines a été souvent l'exil ou le cordeau.

Les places des bachas n'ont pas été moins dangereuses, & jusqu'à nos jours une mort violente a été souvent leur destinée. Tout cela ne prouve que des mœurs dures & féroces, telles que l'ont été long-tems celles de l'Europe chrétienne, lorsque tant de têtes tombaient sur les échafauts, lorsqu'on pendait *la Brosse* le favori de *St. Louis*, que le ministre *Laguette* mourait dans la question sous *Charles le Bel*; que le connétable de France *Charles de la Cerda* était exécuté sous le roi *Jean* sans forme de procès; qu'on voyoit *Engueran de Marigni* pendu au gibet de Montfaucon, que lui-même avait fait dresser :



qu'on portait au même gibet le corps du premier ministre *Montaigu* ; que le grand-maître des templiers & tant de chevaliers expiraient dans les flammes , & que de telles cruautés étaient ordinaires dans les états monarchiques. On se tromperait beaucoup si on pensait que ces barbaries fussent la suite du pouvoir absolu. Aucun prince chrétien n'était despotique , & le grand-seigneur ne l'est pas davantage. Plusieurs sultans à la vérité ont fait plier toutes les loix à leurs volontés , comme un *Mahomet II.* un *Selim* , un *Soliman*. Les conquérans trouvent peu de contradictions dans leurs sujets ; mais tous nos historiens nous ont bien trompés , quand ils ont regardé l'empire Ottoman comme un gouvernement dont l'essence est le despotisme.

Le comte de *Marfigli* plus instruit qu'eux tous s'exprime ainsi , *In tutte le nostre storie sentiamo esaltar la sovranità che così dispoticamente praticasi dal sultano : ma quanto si scostano elle dal vero !* La malice des janissaires , dit-il , qui reste à Constantinople , & qu'on nomme *capiculi* , a par ses loix le pouvoir de mettre en prison le sultan , de le faire mourir , & de lui donner un successeur. Il ajoute que le grand-seigneur est souvent obligé de consulter l'état politique & militaire pour faire la guerre & la paix.

Les bachas ne sont point absolus dans leurs provinces , comme nous le croyons ; ils dépendent de leur divan. Les principaux citoyens ont le droit de se plaindre de leur conduite , & d'envoyer contre eux des mémoires au grand divan de Constantinople. Enfin *Marfigli* conclut par donner au gouvernement Turc le nom de démocratie. C'en est une en effet à-peu-près dans la forme de celle de Tunis & d'Alger. Ces sultans que le peuple n'ose regarder , & qu'on n'aborde qu'avec des prosternemens qui semblent tenir de l'adoration , n'ont donc que le dehors du despotisme ; ils ne sont absolus que quand ils savent déployer heureusement cette fureur

de pouvoir arbitraire qui semble être née chez tous les hommes. *Louis XI. Henri VIII. Sixte-Quint*, d'autres princes ont été aussi despotiques qu'aucun sultan. Si on approfondissait ainsi le secret des trônes de l'Asie, presque toujours inconnu aux étrangers, on verrait qu'il y a bien moins de despotisme sur la terre qu'on ne pense. Notre Europe a vu des princes vassaux d'un autre prince qui n'est pas absolu, prendre dans leurs états une autorité plus arbitraire que les empereurs de la Perse & de l'Inde. Ce serait pourtant une grande erreur de penser que les états de ces princes sont par leur constitution un gouvernement despotique.

Toutes les histoires des peuples modernes, excepté peut-être celles d'Angleterre & d'Allemagne, nous donnent presque toujours de fausses notions, parce qu'on a rarement distingué les tems & les personnes, les abus & les loix, les événemens passagers & les usages.

On se tromperait encor si on croyait que le gouvernement Turc est une administration uniforme, & que du fond du ferrail de Constantinople il part tous les jours des courriers qui portent les mêmes ordres à toutes les provinces. Ce vaste empire, qui s'est formé par la victoire en divers tems, & que nous verrons toujours s'accroître jusqu'au dix-huitième siècle, est composé de trente peuples différens, qui n'ont ni la même langue, ni la même religion, ni les mêmes mœurs. Ce sont les Grecs de l'ancienne Ionie, des côtes de l'Asie-Mineure & de l'Achaïe, les habitans de l'ancienne Colchide, ceux de la Chersonèse Taurique : ce sont les Gètes devenus chrétiens, & connus sous le nom de Valaques & de Moldaves ; des Arabes, des Arméniens, des Bulgares, des Illyriens, des Juifs ; ce sont enfin les Egyptiens, & les peuples de l'ancienne Carthage, que nous verrons bientôt engloutis par la puissance Ottomane. La seule milice des Turcs a vaincu tous ces peuples & les a contenus. Tous sont différemment gouvernés : les uns

reçoivent des princes nommés par la Porte, comme la Valachie, la Moldavie, & la Crimée. Les Grecs vivent sous l'administration municipale dépendante d'un bacha. Le nombre des subjugués est immense par rapport au nombre des vainqueurs; il n'y a que très-peu de Turcs naturels; presque aucun d'eux ne cultive la terre, très-peu s'adonnent aux arts. On pourroit dire d'eux ce que *Virgile* dit des Romains, *Leur art est de commander*. La grande différence entre les conquérans Turcs & les anciens conquérans Romains, c'est que Rome s'incorpora tous les peuples vaincus, & que les Turcs restent toujours séparés de ceux qu'ils ont soumis, & dont ils sont entourés.

Il est resté, à la vérité, deux cent mille Grecs dans Constantinople; mais ce sont environ deux cent mille artisans ou marchands, qui travaillent pour leurs dominateurs. C'est un peuple entier toujours conquis dans sa capitale, auquel il n'est pas même permis de s'habiller comme les Turcs.

Ajoutons à cette remarque, qu'une seule puissance a subjugué tous ces pays, depuis l'Archipel jusqu'à l'Euphrate, & que vingt puissances conjurées n'avaient pu par les croisades établir que des dominations passagères dans ces mêmes contrées, avec vingt fois plus de soldats, & des travaux qui durèrent deux siècles entiers.

*Ricault*, qui a demeuré long-tems en Turquie, attribue la puissance permanente de l'empire Ottoman à *quelque chose de surnaturel*.

Il ne peut comprendre comment ce gouvernement, qui dépend si souvent du caprice des janissaires, peut se soutenir contre ses propres soldats & contre ses ennemis. Mais l'empire Romain a duré cinq cents ans à Rome, & près de quatorze siècles dans le Levant, au milieu des séditions des armées; les possesseurs du trône furent renversés, & le trône ne le fut pas. Les Turcs ont pour la race Ottomane une vénération qui leur tient lieu de

loi fondamentale : l'empire est souvent arraché au sultan ; mais , comme nous l'avons remarqué , il ne passe jamais dans une maison étrangère. La constitution intérieure n'a donc eu rien à craindre , quoique le monarque & les visirs aient eu si souvent à trembler.

Jusqu'à présent cet empire n'a pas redouté d'invasions étrangères. Les Persans ont rarement entamé les frontières des Turcs. Vous verrez au contraire le sultan *Amurat IV.* prendre Bagdat d'assaut sur les Persans en 1638 , demeurer toujours le maître de la Mésopotamie , envoyer d'un côté des troupes au gran-mdogol contre la Perse , & de l'autre menacer Venise. Les Allemans ne se sont jamais présentés aux portes de Constantinople comme les Turcs à celles de Vienne. Les Russes ne sont devenus redoutables à la Turquie que depuis *Pierre le Grand.* Enfin la force & la rapine établirent l'empire Ottoman , & les divisions des chrétiens l'ont maintenu. Il n'est rien là que de naturel. Nous verrons comment cet empire s'est accru dans sa puissance , & s'est conservé long-tems dans ses usages féroces , qui commencent enfin à s'adoucir.



CHAPITRE CINQUANTE-DEUXIEME.

*Du roi de France LOUIS XI.*

**L**E gouvernement féodal périt bientôt en France , quand *Charles VII.* eut commencé à établir sa puissance , par l'expulsion des Anglais , par la jouissance de tant de provinces réunies à la couronne , & enfin par des subsides rendus perpétuels.

L'ordre féodal s'affermissoit en Allemagne , par une raison contraire , sous des empereurs électifs , qui en qualité d'empereurs n'avaient ni province , ni subside. L'Italie étoit toujours partagée en républiques & en principautés indépendantes. Le pouvoir absolu n'étoit connu , ni en Espagne , ni dans le Nord ; & l'Angleterre jetoit au milieu de ses divisions les semences de ce gouvernement singulier , dont les racines toujours coupées & toujours sanglantes , ont enfin produit après des siècles , à l'étonnement des nations , le mélange égal de la liberté , & de la royauté.

Il n'y avoit plus en France que deux grands fiefs , la Bourgogne & la Bretagne : mais leur pouvoir les rendit indépendantes ; & malgré les loix féodales , elles n'étoient pas regardées en Europe comme faisant partie du royaume. Le duc de Bourgogne *Philippe le Bon* avoit même stipulé qu'il ne rendrait point hommage à *Charles VII.* quand il lui pardonna le meurtre du duc *Jean* son père.

Les princes du sang avoient en France des apanages en pairies , mais ressortissans au parlement sédentaire. Les seigneurs puissans dans leurs terres , ne l'étoient pas , comme autrefois , dans l'état : il n'y avoit plus guère au-delà de la Loire que le comte de *Foix* qui s'intitulât prince par la grace de Dieu , & qui fit

battre monnoie ; mais les seigneurs des fiefs , & les communautés des grandes villes , avaient d'immenses privilèges.

*Louis XI.* fils de *Charles VII.* devint le premier roi absolu en Europe depuis la décadence de la maison de *Charlemagne*. Il ne parvint enfin à ce pouvoir tranquille que par des secousses violentes. Sa vie est un grand contraste. Faut-il pour humilier & pour confondre la vertu , qu'il ait mérité d'être regardé comme un grand roi , lui , qu'on peint comme un fils dénaturé , un frère barbare , un mauvais père , & un voisin perfide ? Il remplit d'amertume les dernières années de son père ; il causa sa mort. Le malheureux *Charles VII.* mourut , comme on fait par la crainte que son fils ne le fît mourir : il choisit la faim pour éviter le poison qu'il redoutait. Cette seule crainte dans un père , d'être empoisonné par son fils , prouve trop que le fils passait pour être capable de ce crime.

Après avoir bien pesé toute la conduite de *Louis XI.* ne peut-on pas se le représenter comme un homme qui voulut effacer souvent ses violences imprudentes par des artifices , & soutenir des fourberies par des cruautés ? D'où vient que dans les commencemens de son règne , tant de seigneurs attachés à son père , & sur-tout ce fameux comte de *Dunois* , dont l'épée avait soutenu la couronne , entrèrent contre lui dans la ligue *du bien public* ? Ils ne profitaient pas de la faiblesse du trône comme il est arrivé tant de fois. Mais *Louis XI.* avait abusé de sa force. N'est-il pas évident que le père instruit par ses fautes & par ses malheurs , avait très-bien gouverné , & que le fils trop enflé de sa puissance commença par gouverner mal.

Cette ligue le mit au hasard de perdre sa couronne & sa vie. La bataille donnée à Monthléri , ne décida rien ; mais il est certain qu'il la perdit , puisque ses ennemis eurent le champ de bataille , & qu'il fut obligé

de leur accorder tout ce qu'ils demandèrent. Il ne se releva du traité honteux de Conflans qu'en le violant dans tous ses points. Jamais il n'accomplit un serment , à moins qu'il ne jurât par un morceau de bois qu'on appelait *la vraie croix de St. Lo*. Il croyait avec le peuple que le parjure sur ce morceau de bois faisait mourir infailliblement dans l'année.

Le barbare après le traité fit jeter dans la rivière plusieurs bourgeois de Paris soupçonnés d'être partisans de son ennemi. On les liait deux à deux dans un sac. C'est la chronique de St. Denis qui rend ce témoignage. Il ne désunit enfin les confédérés qu'en donnant à chacun d'eux ce qu'il demandait. Ainsi jusques dans son habileté il y eut encor de la faiblesse.

Il se fit un irréconciliable ennemi de *Charles* fils de *Philippe le Bon*, maître de la Bourgogne , de la Franche-Comté , de la Flandre, de l'Artois , des places sur la Somme , & de la Hollande. Il excite les Liégeois à faire une perfidie à ce duc de Bourgogne , & à prendre les armes contre lui. Il se remet en même tems entre ses mains à Péronne , croyant le mieux tromper. Quelle plus mauvaise politique ! Mais aussi étant découvert , il se vit prisonnier dans le château de Péronne , & forcé de marcher à la suite de son vassal contre ces Liégeois même qu'il avait armés. Quelle plus grande humiliation !

Non-seulement il fut toujours perfide , mais il força le duc *Charles de Bourgogne* à l'être : car ce prince était né emporté , violent , téméraire ; mais éloigné de la fraude. *Louis XI.* en trompant tous ses voisins les invitait tous à le tromper. A ce commerce de fraudes se joignirent les barbaries les plus sauvages. Ce fut sur-tout alors qu'on regarda comme un droit de la guerre de faire pendre , de noyer , ou d'égorger les prisonniers faits dans les batailles , & de tuer les vieillards , les enfans & les femmes dans les villes conquises. *Maximilien* depuis empereur fit pendre par représaille après sa victoire de

Guinegaste un capitaine Gascon qui avait défendu avec bravoure un château contre toute son armée, & *Louis XI.* par un autre représaille fit mourir par le gibet cinquante gentilshommes de l'armée de *Maximilien* tombés entre ses mains. *Charles de Bourgogne* se vengea de quelques autres cruautés du roi en tuant tout dans la ville de Dinant prise à discrétion, & en la réduisant en cendres.

*Louis XI.* craint son frère le duc de Berri, & ce prince est empoisonné par un moine bénédictin nommé *Fayre Vésois*, son confesseur. Ce n'est pas ici un de ces empoisonnemens équivoques adoptés sans preuves par la maligne crédulité des hommes. Le duc de Berri soupait entre la dame de *Montforau* sa maîtresse & son confesseur. Celui-ci leur fait apporter une pêche d'une grosseur singulière. La dame expire immédiatement après en avoir mangé. Le prince après de cruelles convulsions meurt au bout de quelque tems.

*Odet Daidie*, brave seigneur, veut venger le mort, auquel il avait été toujours attaché. Il conduit loin de *Louis* en Bretagne le moine empoisonneur. On lui fait son procès en liberté, & le jour qu'on doit prononcer la sentence à ce moine, on le trouve mort dans son lit. *Louis XI.* pour apaiser le cri public, se fait apporter les pièces du procès, & nomme des commissaires; mais ils ne décident rien, & le roi les comble de bienfaits. On ne douta guère dans l'Europe que *Louis* n'eût commis ce crime, lui qui étant dauphin, avait fait craindre un parricide à *Charles VII.* son père. L'histoire ne doit point l'en accuser sans preuves; mais elle doit le plaindre d'avoir mérité qu'on l'en soupçonnât. Elle doit sur-tout observer que tout prince coupable d'un attentat avéré, est coupable aussi des jugemens téméraires qu'on porte sur toutes ses actions.

Telle est la conduite de *Louis XI.* avec ses vassaux & ses proches. Voici celle qu'il tient avec ses voisins. Le roi d'Angleterre *Edouard IV.* débarque en France pour



tenter de rentrer dans les conquêtes de ses pères. *Louis* peut le combattre , mais il aime mieux être son tributaire. Il gagne les principaux officiers Anglais. Il fait des présens de vins à toute l'armée. Il achète le retour de cette armée en Angleterre. N'eût-il pas été plus digne d'un roi de France , d'employer à se mettre en état de résister & de vaincre , l'argent qu'il mit à séduire un prince très-mal affermi , qu'il craignait , & qu'il ne devait pas craindre ?

Les grandes ames choisissent hardiment des favoris illustres , & des ministres approuvés. *Louis XI.* n'eut guère pour ses confidens & pour ses ministres que des hommes nés dans la fange , & dont le cœur était au dessous de leur état.

Il y a peu de tyrans qui aient fait mourir plus de citoyens par les mains des bourreaux , & par des supplices plus recherchés. Les chroniques du tems comptent quatre mille sujets exécutés sous son règne en public ou en secret. Les cachots , les cages de fer , les chaînes dont on chargeait ses victimes , sont les monumens qu'a laissés ce monarque , & qu'on voit avec horreur.

Il est étonnant que le père *Daniel* indique à peine le supplice de *Jacques d'Armagnac* duc de *Némours* , descendant reconnu de *Clovis*. Les circonstances & l'appareil de sa mort , le partage de ses dépouilles , les cachots où ses jeunes enfans furent enfermés jusqu'à la mort de *Louis XI.* sont de tristes & intéressans objets de la curiosité. On ne fait point précisément quel était le crime de ce prince. Il fut jugé par des commissaires , ce qui peut faire présumer qu'il n'était point coupable. Quelques historiens lui imputent vaguement d'avoir voulu se saisir de la personne du roi , & faire tuer le dauphin. Une telle accusation n'est point croyable. Un petit prince ne pouvait guère , du pied des Pyrénées où il était réfugié , prendre prisonnier *Louis XI.* en pleine paix , tout puissant & absolu dans son royaume. L'idée

de tuer le dauphin encor enfant , & de conserver le père , est encor une de ces extravagances qui ne tombent point dans la tête d'un homme d'état. Tout ce qui est bien avéré , c'est que *Louis XI.* avait en exécration la maison des *Armagnacs* , qu'il fit saisir le duc de *Némours* dans *Carlat* , en 1477 , qu'il le fit enfermer dans une cage de fer à la bastille , qu'ayant dressé lui-même toute l'instruction du procès , il lui envoya des juges , parmi lesquels était *Philippe de Comines* , célèbre traître , qui , ayant long-tems vendu les secrets de la maison de *Bourgogne* au roi , passa enfin au service de la France . & dont on estime les mémoires , quoiqu'écrits avec la retenue d'un courtisan qui craignait encor de dire la vérité même après la mort de *Louis XI.*

Le roi voulut que le duc de *Némours* fût interrogé dans sa cage de fer , qu'il y subît la question , & qu'il y reçut son arrêt. On le confessa ensuite dans une salle tendue de noir. La confession commençait à devenir une grace accordée aux condamnés. L'appareil noir était en usage pour les princes. C'est ainsi qu'on avait exécuté *Conradin* à Naples , & qu'on traita depuis *Marie Stuart* en Angleterre. On était barbare en cérémonie chez les peuples chrétiens Occidentaux , & ce raffinement d'inhumanité n'a jamais été connu que d'eux. Toute la grace que ce malheureux prince put obtenir , ce fut d'être enterré en habit de cordelier , grace digne de la superstition de ces tems atroces qui égalait leurs barbarie.

Mais ce qui ne fut jamais en usage , & ce que pratiqua *Louis XI.* ce fut de faire mettre sous l'échaffaut dans les halles de Paris les jeunes enfans du duc , pour recevoir sur eux le sang de leur père. Ils en sortirent tout couverts ; & en cet état on les conduisit à la Bastille dans des cachots faits en forme de hottes , où la gêne que leurs corps éprouvaient était un continuel supplice. On leur arrachait les dents à plusieurs intervalles. Ce genre de torture , aussi petit qu'odieux , était en usage. C'est

ainsi que du tems de *Jean* roi de France, d'*Edouard III.* roi d'Angleterre, de l'empereur *Charles IV.* ontraitait les Juifs en France, en Angletarre, & dans plusieurs villes d'Allemagne, pour avoir leur argent. Le détail des tourmens inouis que souffrirent les princes de *Nemours-Armagnac* serait incroyable, s'il n'était attesté par la requête que ces princes infortunés présentèrent aux états après la mort de *Louis XI.* en 1483.

Jamais il n'y eut moins d'horreur que sous ce règne. Les juges ne rougirent point de partager les biens de celui qu'ils avaient condamné. Le traître *Philippe de Comines* qui avait trahi le duc de Bourgogne en lâche & qui fut plus lâchement l'un des commissaires, eut les terres du duc dans le Tournefis.

Les tems précédens avaient inspiré des mœurs fières & barbares, dans lesquelles on vit éclater quelquefois de l'héroïsme. Le règne de *Charles VII.* avait vu des *Dunois*, des *La Trimouille*, des *Clisson*, des *Richemont*, des *Saintrailles*, des *La Hire*, & des magistrats d'un grand mérite : mais sous *Louis XI.* pas un grand homme. Il avilit la nation. Il n'y eut nulle vertu : l'obéissance tint lieu de tout, & le peuple fut enfin tranquille comme les forçats le sont dans une galère.

Ce cœur artificieux & dur avait pourtant deux penchans qui auraient dû mettre de l'humanité dans ses mœurs, c'était l'amour & la dévotion. Il eut des maîtresses ; il eut trois bâtards ; il fit des neuvaines & des pèlerinages. Mais son amour tenait de son caractère, & sa dévotion n'était que la crainte superstitieuse d'une ame timide & égarée. Toujours couvert de reliques & portant à son bonnet sa Nôtre-Dame de plomb, on prétend qu'il lui demandait pardon de ses assassinats avant de les commettre. Il donna par contrat le comté de Boulogne à la Sainte Vierge. La piété ne consiste pas à faire la Vierge comtesse, mais à s'abstenir des actions que la conscience reproche, que DIEU doit punir & que la Vierge ne protège point.

Il introduisit la coutume italienne de sonner la cloche à midi, & de dire un *Ave Maria*. Il demanda au pape le droit de porter le surplis & l'aumusse, & de se faire oindre une seconde fois de l'ampoule de Reims.

Enfin, sentant la mort approcher, renfermé au château du Pleffis-les-Tours, inaccessible à ses sujets, entouré de gardes, dévoré d'inquiétudes, il fait venir de Calabre un hermite, nommé *François Martorillo*, révérend depuis sous le nom de *St. François de Paule*. Il se jette à ses pieds : il le supplie, en pleurant, d'intercéder auprès de DIEU, & de lui prolonger la vie, comme si l'ordre éternel eût dû changer à la voix d'un Calabrois dans un village de France, pour laisser dans un corps usé une ame faible & perverse plus long-tems que ne comportait la nature. Tandis qu'il demande ainsi la vie à un hermite étranger, il croit en ranimer les restes, en s'abreuvant du sang qu'on tire à des enfans, dans la fausse espérance de corriger l'âcreté du sien. C'était un des excès de l'ignorante médecine de ces tems, médecine introduite par les Juifs, de faire boire du sang d'un enfant aux vieillards apoplectiques, aux lépreux, aux épileptiques.

On ne peut éprouver un sort plus triste dans le sein des prospérités, n'ayant d'autres sentimens que l'ennui, les remords, la crainte & la douleur d'être détesté.

C'est cependant lui qui, le premier des rois de France, prit toujours le nom de *Très-chrétien*, à-peu-près dans le tems que *Ferdinand d'Arragon*, illustre par des perditions autant que par des conquêtes, prenait le nom de *Catholique*. Tant de vices n'ôtèrent pas à *Louis XI.* ses bonnes qualités. Il avait du courage ; il savait donner en roi ; il connaissait les hommes & les affaires ; il voulait que la justice fût rendue, & qu'au moins lui seul pût être injuste.

Paris désolé par une contagion, fut repeuplé par ses soins. Il le fut à la vérité de beaucoup de brigands, mais qu'une police sévère contraignit de devenir citoyens. De

son tems il y eut, dit-on, dans cette ville quatre-vingt mille bourgeois capables de porter les armes. C'est à lui que le peuple doit le premier abaissement des grands. Environ cinquante familles en ont murmuré, & plus de cinq cents mille ont dû s'en féliciter. Il empêcha que le parlement & l'université de Paris, deux corps alors également ignorans, parce que tous les Français l'étaient, ne poursuivissent comme forciers, les premiers imprimeurs qui vinrent d'Allemagne en France.

De lui vient l'établissement des postes, non tel qu'il est aujourd'hui en Europe; il ne fit que rétablir les *veredarii* de *Charlemagne* & de l'ancien empire Romain. Deux cent trente courriers à ses gages, portaient ses ordres incessamment. Les particuliers pouvaient courir avec les chevaux destinés à ces courriers, en payant dix sous par cheval pour chaque traite de quatre lieues. Les lettres étaient rendues de ville en ville par les courriers du roi. Cette police ne fut long-tems connue qu'en France. Il voulait rendre les poids & les mesures uniformes dans ses états, comme ils l'avaient été du tems de *Charlemagne*. Enfin il prouva qu'un méchant homme peut faire le bien public, quand son intérêt particulier n'y est pas contraire.

Les impositions sous *Charles VII.* indépendamment du domaine, étaient de dix-sept cent mille livres de compte. Sous *Louis XI.* elles se montèrent jusqu'à quatre millions sept cent mille livres : & la livre étant alors de dix au marc, cette somme revenait à vingt-trois millions cinq cent mille livres d'aujourd'hui. Si, en suivant ces proportions, on examine les prix des denrées & sur-tout celui du bled qui en est la base, on trouve qu'il valait la moitié moins qu'aujourd'hui. Ainsi avec vingt-trois millions numéraires, on faisait précisément ce qu'on fait à présent avec quarante-six.

Telle était la puissance de la France, avant que la Bourgogne, l'Artois, le territoire de Boulogne, les villes

sur la Somme, la Provence, l'Anjou, fussent incorporés par *Louis XI.* à la monarchie Française. Ce royaume devint bientôt le plus puissant de l'Europe. C'était un fleuve grossi par vingt rivières, & épuré de la fange qui avait si long-tems troublé son cours.

Les titres commencèrent alors à être donnés au pouvoir. *Louis XI.* fut le premier roi de France à qui on donna quelquefois le titre de *majesté*, que jusques-là l'empereur seul avait porté, mais que la chancellerie Allemande n'a jamais donné à aucun roi, jusqu'à nos derniers tems. Les rois d'Arragon, de Castille, de Portugal, avaient les titres d'*altesse*. On disait à celui d'Angleterre, *votre grace*. On aurait pu dire à *Louis XI.* *votre despotisme*.

Nous avons vu par combien d'attentats heureux il fut le premier roi de l'Europe absolu depuis l'établissement du grand gouvernement féodal. *Ferdinand le Catholique* ne put jamais l'être en Arragon. *Isabelle* par son adresse, prépara les Castillans à l'obéissance passive, mais elle ne régna point despotiquement. Chaque état, chaque province, chaque ville avait ses privilèges dans toute l'Europe. Les seigneurs féodaux combattaient souvent ces privilèges, & les rois cherchaient à soumettre également à leur puissance les seigneurs féodaux & les villes. Nul n'y parvint alors que *Louis XI.* mais ce fut en faisant couler sur les échaffauts le sang d'*Armagnac* & de *Luxembourg*, en sacrifiant tout à ses soupçons, en payant chèrement les exécuteurs de ses vengeances. *Isabelle de Castille* s'y prenait avec plus de finesse sans cruauté. Il s'agissait, par exemple, de réunir à la couronne le duché de Placentia; que fait-elle? Ses insinuations & son argent soulèvent les vassaux du duc de Placentia contre lui. Ils s'assemblient, ils demandent à être les vassaux de la reine, & elle y consent par complaisance.

*Louis XI.* en augmentant son pouvoir sur ses peuples par ses rigueurs, augmenta son royaume par son indus-

trie. Il se fit donner la Provence par le dernier comte souverain de cet état, & arracha ainsi un feudataire à l'empire, comme *Philippe de Valois* s'était fait donner le Dauphiné. L'Anjou & le Maine qui appartenaient au comte de Provence, furent encor réunis à la couronne. L'habileté, l'argent & le bonheur accrurent petit-à-petit le royaume de France qui, depuis *Hugues Capet*, avait été peu de chose, & que les Anglais avaient presque détruit. Ce même bonheur rejoignit la Bourgogne à la France, & les fautes du dernier duc rendirent au corps de l'état une province qui en avait été imprudemment séparée.

Ce tems fut en France le passage de l'anarchie à la tyrannie. Ces changemens ne se font point sans de grandes convulsions. Auparavant les seigneurs féodaux opprimaient, & sous *Louis XI.* ils furent opprimés. Les mœurs ne furent pas meilleures ni en France, ni en Angleterre, ni en Allemagne, ni dans le Nord. La barbarie, la superstition, l'ignorance couvraient la face du monde, excepté en Italie. La puissance papale asservissait toujours toutes les autres puissances, & l'abrutissement de tous les peuples qui sont au-delà des Alpes, était le véritable soutien de ce prodigieux pouvoir contre lequel tant de princes s'étaient inutilement élevés de siècle en siècle. *Louis XI.* baissa la tête sous ce joug, pour être plus le maître chez lui. C'était sans doute l'intérêt de Rome, que les peuples fussent imbécilles, & en cela elle était par-tout bien servie. On était assez sot à Cologne pour croire posséder les os pourris de trois prétendus rois qui vinrent, dit-on, du fond de l'Orient apporter de l'or à l'enfant JESUS dans une étable. On envoya à *Louis XI.* quelques restes de ces cadavres qu'on faisait passer pour ceux de ces trois monarques dont il n'est pas même parlé dans les évangiles, & l'on fit accroire à ce prince qu'il n'y avait que les os pourris des rois qui pussent guérir un roi. On a conservé une de ses lettres à je ne sais quel prier

de Notre-Dame de Salles , par laquelle il demande à cette Notre-Dame de lui accorder la fièvre quarte, attendu, dit-il, que les médecins l'assurent qu'il n'y a que la fièvre quarte qui soit bonne pour sa santé. L'impudent charlatanisme des médecins était donc aussi grand que l'imbécillité de *Louis XI.* & son imbécillité était égale à sa tyrannie. Ce portrait n'est pas seulement celui de ce monarque, c'est celui de presque toute l'Europe. Il ne faut connaître l'histoire de ces tems-là que pour la mépriser. Si les princes & les particuliers n'avaient pas quelque intérêt à s'instruire des révolutions de tant de barbares gouvernemens, on ne pourrait plus mal employer son tems qu'en lisant l'histoire.

## CHAPITRE CINQUANTE-TROISIEME.

*De la Bourgogne, & des Suisses ou Helvétiens, du tems de LOUIS XI, au quinzième siècle.*

**C**HARLES LE TÊMÉRAIRE, issu en droit ligne de *Jean*, roi de France, possédait le duché de Bourgogne, comme l'apanage de sa maison, avec les villes sur la Somme que *Charles VII.* avait cédées. Il avait par droit de succession, la Franche-Comté, l'Artois, la Flandre & presque toute la Hollande. Ses villes des Pays-Bas fleurissaient par un commerce qui commençait à approcher de celui de Venise. Anvers était l'entrepôt des nations septentrionales. Cinquante mille ouvriers travaillaient dans Gand aux étoffes de laine. Bruges était aussi commerçante qu'Anvers. Arras était renommée pour ses belles tapisseries, qu'on nomme encor de son nom en Allemagne, en Angleterre & en Italie.

Les princes étaient alors dans l'usage de vendre leurs états quand ils avaient besoin d'argent, comme aujour-



d'hui on vend sa terre & sa maison. Cet usage subsistait depuis le tems des croisades. *Ferdinand*, roi d'Arragon, vendit le Roussillon à *Louis XI.* avec faculté de rachat. *Charles*, duc de Bourgogne, venait d'acheter la Gueldre. Un duc d'Autriche lui vendit encor tous les domaines qu'il possédait en Alsace & dans le voisinage des Suisses. Cette acquisition était bien au dessus du prix que *Charles* en avait payé. Il se voyait maître d'un état contigu des bords de la Somme jusqu'aux portes de Strasbourg. Il n'avait qu'à jouir. Peu de rois dans l'Europe étaient aussi puissans que lui, aucun n'était plus riche & plus magnifique. Son dessein était de faire ériger ses états en royaume : ce qui pouvait devenir un jour très-préjudiciable à la France. Il ne s'agissait d'abord que d'acheter le diplôme de l'empereur *Frédéric III.* L'usage subsistait encor de demander le titre de roi aux empereurs ; c'était un hommage qu'on rendait à l'ancienne grandeur Romaine. La négociation manqua, & *Charles de Bourgogne*, qui voulait ajouter à ses états la Lorraine & la Suisse, était bien sûr, s'il eût réussi, de se faire roi sans la permission de personne.

Son ambition ne se couvrait d'aucun voile, & c'est principalement ce qui lui fit donner le surnom de *Téméraire*. On peut juger de son orgueil, par la réception qu'il fit à des députés de Suisse. Des écrivains de ce pays assurent que le duc obligea ces députés de lui parler à genoux. C'est une étrange contradiction dans les mœurs d'un peuple libre qui fut bientôt après son vainqueur.

Voici sur quoi était fondée la prétention du duc de Bourgogne, à laquelle les Helvétiens se soumirent. Plusieurs bourgades Suisses étaient enclavées dans les domaines vendus à *Charles* par le duc d'Autriche. Il croyait avoir acheté des esclaves. Les députés des communes parlaient à genoux au roi de France ; le duc de Bourgogne avait conservé l'étiquette des chefs de sa maison. Nous avons d'ailleurs remarqué que plusieurs rois, à l'exemple

de l'empereur, avaient exigé qu'on fléchît un genou en leur parlant ou en les servant ; que cet usage asiatique avait été introduit par *Constantin*, & précédemment par *Dio-clétien*. De là même venait la coutume qu'un vassal fit hommage à son seigneur les deux genoux en terre. De là encor l'usage de baiser le pied droit du pape. C'est l'histoire de la vanité humaine.

*Philippe de Comines* & la foule des historiens qui l'ont suivi, prétendent que la guerre contre les Suisses, si fatale au duc de Bourgogne, fut excitée par une charrette de peaux de moutons. Le plus léger sujet de querelle produit une guerre, quand on a envie de la faire ; mais il y avait déjà long-tems que *Louis XI.* animait les Suisses contre le duc de Bourgogne, & qu'on avait commis beaucoup d'hostilités de part & d'autre avant l'aventure de la charrette : il est très-sûr que l'ambition de *Charles* était l'unique sujet de la guerre.

Il n'y avait alors que huit cantons Suisses confédérés. Fribourg, Soleure, Schaffouse & Appenzel n'étaient pas encor entrés dans l'union. Basle, ville impériale, que sa situation sur le Rhin rendait puissante & riche, ne faisait pas partie de cette république naissante, connue seulement par sa pauvreté, sa simplicité & sa valeur. Les députés de Berne vinrent remontrer à cet ambitieux, que tout leur pays ne valait pas les éperons de ses chevaliers. Ces Bernois ne se mirent point à genoux ; ils parlèrent avec humilité & se défendirent avec courage.

La gendarmerie du duc couverte d'or, fut battue & mise deux fois dans la plus grande déroute, par ces hommes simples qui furent étonnés des richesses trouvées dans le camp des vaincus.

Aurait-on prévu, lorsque le plus gros diamant de l'Europe pris par un Suisse à la bataille de Granfon, fut vendu au général pour un écu, aurait-on prévu alors qu'il y aurait un jour en Suisse des villes aussi belles & aussi opulentes que l'était la capitale du duché de Bourgogne ? Le luxe des

diamans, des étoffes d'or y fut long-tems ignoré; & quand il a été connu, il a été prohibé; mais les solides richesses qui consistent dans la culture de la terre, y ont été recueillies par des mains libres & victorieuses. Les commodités de la vie y ont été recherchées de nos jours. Toutes les douceurs de la société, & la saine philosophie sans laquelle la société n'a point de charme durable, ont pénétré dans les parties de la Suisse où le climat est le plus doux & où règne l'abondance. Enfin dans ces pays autrefois si agrestes, on est parvenu en quelques endroits à joindre la politesse d'Athènes à la simplicité de Lacédémone.

Cependant *Charles le Téméraire* voulut se venger sur la Lorraine, & arracher au duc *René*, légitime possesseur, la ville de Nanci qu'il avait déjà prise une fois. Mais ces mêmes Suisses ses vainqueurs, assistés de ceux de Fribourg & de Solcure, dignes par-là d'entrer dans leur alliance, défirent encor l'usurpateur, qui paya de son sang le nom de *Téméraire* que la postérité lui donne.

Ce fut alors que *Louis XI.* s'empara de l'Artois & des villes sur la Somme, du duché de Bourgogne comme d'un fief mâle, & de la ville de Besançon par droit de bienfiance.

La princesse *Marie*, fille de *Charles le Téméraire*, unique héritière de tant de provinces, se vit donc tout-d'un-coup dépouillée des deux tiers de ses états. On aurait pu joindre encor au royaume de France les dix-sept provinces qui restaient à-peu-près à cette princesse, en lui faisant épouser le fils de *Louis XI.* Ce roi se flatta vainement d'avoir pour bru celle qu'il dépouillait : & ce grand politique manqua l'occasion d'unir au royaume la Franche-Comté & tous les Pays-Bas.

Les Gantois & le reste des Flamans, plus libres alors sous leurs souverains, que les Anglais même ne le sont aujourd'hui sous leurs rois, destinèrent à leur princesse, *Maximilien*, fils de l'empereur *Frédéric III.*

Aujourd'hui les peuples apprennent les mariages de

leurs princes , la paix & la guerre , les établissemens des impôts & toute leur destinée , par une déclaration de leurs maîtres ; il n'en était pas ainsi en Flandre. Les Gantois voulurent que leur princesse épousât un Allemand , & ils firent couper la tête au chancelier de *Marie de Bourgogne* & à *Imbercourt*, son chambellan , parce qu'ils négociaient pour lui donner le dauphin de France. Ces deux ministres furent exécutés aux yeux de la jeune princesse , qui demandait en vain leur grace à ce peuple féroce.

*Maximilien* appelé par les Gantois plus que par la princesse , vint conclure ce mariage comme un simple gentilhomme qui fait sa fortune avec une héritière ; sa femme fournit aux frais de son voyage , à son équipage , à son entretien. Il eut cette princesse , mais non ses états : il ne fut que le mari d'une souveraine ; & même lorsqu'après la mort de sa femme , on lui donna la tutelle de son fils ; lorsqu'il eut l'administration des Pays-Bas ; lorsqu'il venait d'être élu roi des Romains & *César*, les habitans de Bruges le mirent quatre mois en prison en 1488 , pour avoir violé leurs privilèges. Si les princes ont abusé souvent de leur pouvoir , les peuples n'ont pas moins abusé de leurs droits.

Ce mariage de l'héritière de *Bourgogne* avec *Maximilien* , fut la source de toutes les guerres qui ont mis pendant tant d'années la maison de *France* aux mains avec celle d'*Autriche*. C'est ce qui produisit la grandeur de *Charles-Quint* ; c'est ce qui mit l'Europe sur le point d'être asservie : & tous ces grands événemens arrivèrent , parce que des bourgeois de Gand s'étaient opiniâtrés à marier leur princesse.



CHAPITRE CINQUANTE-QUATRIÈME.

*De gouvernement féodal après LOUIS XI. au quinquiesme siècle.*

VOUS avez vu en Italie, en France, en Allemagne, l'anarchie se tourner en despotisme sous *Charlemagne*, & le despotisme détruit par l'anarchie sous ses descendants.

Vous savez que c'est une erreur de penser que les fiefs n'eussent jamais été héréditaires avant les tems de *Hugues Capet*. La Normandie est une assez grande preuve du contraire. La Bavière & l'Aquitaine avaient été héréditaires avant *Charlemagne*. Presque tous les fiefs l'étaient en Italie sous les rois Lombards. Du tems de *Charles le Gros* & de *Charles le Simple*, les grands officiers s'arrogèrent les droits régaliens, ainsi que quelques évêques. Mais il y avait toujours eu des possesseurs de grandes terres, des *seigneurs* en France, des *herren* en Allemagne, des *ricos hombres* en Espagne. Il y a toujours eu aussi quelques grandes villes gouvernées par leurs magistrats, comme Rome, Milan, Lyon, Reims, &c. Les limites des libertés de ces villes, celles du pouvoir des seigneurs particuliers, ont toujours changé. La force & la fortune ont toujours décidé de tout. Si les grands officiers devinrent des usurpateurs, le père de *Charlemagne* l'avait été. Ce *Pepin*, petit-fils d'un *Arnoud*, précepteur de *Dagobert* & évêque de Metz, avait dépouillé la race de *Clovis*. *Hugues Capet* détrôna la postérité de *Pepin* : & les descendants de *Hugues* ne purent réunir tous les membres épars de cette ancienne monarchie Française, laquelle avant *Clovis*, n'avait jamais été une monarchie.

*Louis XI.* avait porté un coup mortel en France, à la puissance féodale. *Ferdinand* & *Isabelle* la combattaient dans la Castille & dans l'Arragon. Elle avait cédé en An-

gleterre au gouvernement mixte. Elle subsistait en Pologne sous une autre forme. Mais c'était en Allemagne qu'elle avait conservé & augmenté toute sa vigueur. Le comte de *Boulainvilliers* appelle cette constitution, *l'effort de l'esprit humain*. Loiseau & d'autres gens de loi l'appellent une *institution bizarre*, un *monstre composé de membres sans tête*.

On pourrait croire que ce n'est point un puissant effort du génie, mais un effet très-naturel & très-commun de la raison & de la cupidité humaine, que les possesseurs des terres aient voulu être les maîtres chez eux. Du fond de la Moscovie aux montagnes de la Castille, tous les grands terriens eurent toujours la même idée, sans se l'être communiquée: tous voulurent que ni leurs vies, ni leurs biens ne dépendissent du pouvoir suprême d'un roi; tous s'affocièrent dans chaque pays contre ce pouvoir, & tous l'exercèrent autant qu'ils le purent sur leurs propres sujets. L'Europe fut ainsi gouvernée pendant plus de cinq cents ans. Cette administration était inconnue aux Grecs & aux Romains; mais elle n'est point bizarre, puisqu'elle est si universelle dans l'Europe. Elle paraît injuste, en ce que le plus grand nombre des hommes est écrasé par le plus petit, & que jamais le simple citoyen ne peut s'élever que par un bouleversement général. Nulle grande ville, point de commerce, point de beaux-arts sous un gouvernement purement féodal. Les villes puissantes n'ont fleuri en Allemagne, en Flandre, qu'à l'ombre d'un peu de liberté. Car la ville de Gand, par exemple, celles de Bruges & d'Anvers étaient bien plutôt des républiques sous la protection des ducs de Bourgogne, qu'elles n'étaient soumises à la puissance arbitraire de ces ducs. Il en était de même des villes impériales.

Vous avez vu s'établir dans une grande partie de l'Europe l'anarchie féodale sous les successeurs de *Charlemagne*. Mais avant lui il y avait une forme plus régulière de fiefs sous les rois Lombards en Italie. Les Francs qui

entrèrent dans les Gaules partageaient les dépouilles avec *Clovis*. Le comte de *Boulainvilliers* veut par cette raison que les seigneurs de châteaux soient tous souverains en France. Mais quel homme peut dire dans sa terre, Je descends d'un conquérant des Gaules ? & quand il serait sorti en droite ligne d'un de ces usurpateurs, les villes & les communes n'auraient-elles pas plus de droit de reprendre leur liberté, que ce Franc ou ce Visigoth n'en avait eu de la leur ravir ?

On ne peut pas dire qu'en Allemagne la puissance féodale se soit établie par droit de conquête, ainsi qu'en Lombardie & en France. Jamais toute l'Allemagne n'a été conquise par des étrangers ; c'est cependant aujourd'hui de tous les pays de la terre le seul où la loi des fiefs subsiste véritablement. Les *boyards* de Russie ont leurs sujets, mais ils sont sujets eux-mêmes, & ils ne composent point un corps comme les princes Allemands. Les kans des Tartares, les princes de Valachie & de Moldavie sont de véritables seigneurs féodaux qui relèvent du sultan Turc ; mais ils sont déposés par un ordre du divan, au lieu que les seigneurs Allemands ne peuvent l'être que par un jugement de toute la nation. Les nobles Polonais sont plus égaux entr'eux, que les possesseurs des terres en Allemagne, & ce n'est pas là encor l'administration des fiefs. Il n'y a point d'arrière-vassaux en Pologne. Un noble n'y est pas sujet d'un autre noble comme en Allemagne. Il est quelquefois son domestique, mais non son vassal. La Pologne est une république aristocratique, où le peuple est esclave.

La loi féodale subsiste en Italie d'une manière différente. Tout est réputé fief de l'empire en Lombardie, & c'est encor une source d'incertitudes ; car les empereurs n'ont été dominateurs suprêmes de ces fiefs qu'en qualité de rois d'Italie, de successeurs des rois Lombards. Or certainement une diète de Ratisbonne n'est pas roi d'Italie. Mais qu'est-il arrivé ? La liberté germanique ayant pré-

valu sur l'autorité impériale en Allemagne , l'empire étant devenu une chose différente de l'empereur , les fiefs Italiens se font dits vassaux de l'empire & non de l'empereur. Ainsi une administration féodale est devenue dépendante d'une autre administration féodale. Le fief de Naples est encor d'une espèce toute différente. C'est un hommage que le fort a rendu au faible ; c'est une cérémonie que l'usage a conservé.

Tout a été fief dans l'Europe , & les loix de fief étaient par-tout différentes. Que la branche mâle de *Bourgogne* s'éteigne , le roi *Louis XI.* se croit en droit d'hériter de cet état. Que la branche de *Saxe* ou de *Bavière* eût manqué , l'empereur n'eût pas été en droit de s'emparer de ces provinces. Le pape pourrait encor moins prendre pour lui le royaume de Naples à l'extinction d'une maison régnante. La force , l'usage , les conventions donnent de tels droits. La force les donna en effet à *Louis XI.* car il restait un prince de la maison de *Bourgogne* , un comte de Nevers descendant de l'institué ; & ce prince n'osa pas seulement réclamer ses droits. Il était encor fort douteux que *Marie de Bourgogne* ne dût pas succéder à son père. La donation de la Bourgogne par le roi *Jean* portait que les *héritiers succéderaient* ; & une fille est héritière.

La question des fiefs masculins & féminins , le droit d'hommage-lige , ou d'hommage simple , l'embarras où se trouvaient des seigneurs vassaux de deux suzerains à la fois pour des terres différentes , ou vassaux de suzerains qui se disputaient le domaine suprême , mille difficultés pareilles firent naître de ces procès que la guerre seule peut juger. Les fortunes des simples citoyens furent encor souvent plus malheureuses.

Quel état pour un cultivateur que de se trouver sujet d'un seigneur , qui est lui-même sujet d'un autre dépendant encor d'un troisième ! Il faut qu'il plaide devant tous ces tribunaux , & il perd son bien avant d'avoir pu ob-



tenir un jugement définitif. Il est sûr que ce ne sont pas les peuples qui ont de leur gré choisi cette forme de gouvernement. Il n'y a de pays digne d'être habité par des hommes que ceux où toutes les conditions sont également soumises aux loix.

## CHAPITRE CINQUANTE-CINQUIEME.

### *De la chevalerie.*

L'EXTINCTION de la maison de *Bourgogne*, le gouvernement de *Louis XI.* & sur-tout la nouvelle manière de faire la guerre, introduite dans toute l'Europe, contribuèrent à abolir peu-à-peu ce qu'on appelait la *chevalerie*, espèce de dignité & de confraternité, dont il ne resta plus qu'une faible image.

Cette chevalerie était un établissement guerrier qui s'était fait de lui-même parmi les seigneurs, comme les confrairies dévotes s'étaient établies parmi les bourgeois. L'anarchie & le brigandage qui désolaient l'Europe, dans le tems de la décadence de la maison de *Charlemagne*, donnèrent naissance à cette institution. Ducs, comtes, vicomtes, vidames, châtelains, étant devenus souverains dans leurs terres, tous se firent la guerre; & au lieu de ces grandes armées de *Charles-Martel* de *Pepin*, & de *Charlemagne*, presque toute l'Europe fut partagée en petites troupes de sept à huit cents hommes, quelquefois de beaucoup moins. Deux ou trois bourgades composaient un petit état combattant sans cesse contre son voisin. Plus de communication entre les provinces, plus de grands chemins, plus de sûreté pour les marchands, dont pourtant on ne pouvait se passer, chaque possesseur d'un donjon les rançonnait sur la route; beaucoup de châteaux sur les bords des rivières & aux

passages des montagnes ne furent que de vraies cavernes de voleurs. On enlevait les femmes, ainsi qu'on pillait les marchands.

Plusieurs seigneurs s'associèrent insensiblement pour protéger la sûreté publique, & pour défendre les dames; ils en firent vœu; & cette institution vertueuse devint un devoir plus étroit, en devenant un acte de religion. On s'associa ainsi dans presque toutes les provinces. Chaque seigneur de grand fief tint à honneur d'être chevalier & d'entrer dans l'ordre.

On établit vers le onzième siècle des cérémonies religieuses & profanes qui semblaient donner un nouveau caractère au récipiendaire : il jeûnait, se confessait, communiait, passait une nuit tout armé : on le faisait dîner seul à une table séparée, pendant que ses parrains & les dames qui devaient l'armer chevalier, mangeaient à une autre : pour lui vêtu d'une tunique blanche, il était à sa petite table, où il lui était défendu de parler, de rire & même de manger. Le lendemain, il entra dans l'église avec son épée pendue au cou; le prêtre le bénissait; ensuite il allait se mettre à genoux devant le seigneur ou la dame qui devait l'armer chevalier. Les plus qualifiés qui assistaient à la cérémonie, lui chaussaient des éperons, le revêtaient d'une cuirasse, de brassards, de cuissards, de gantelets & d'une cotte de maille appelée *haubert*. Le parrain qui l'installait, lui donnait trois coups de plat d'épée sur le cou, au nom de DIEU, de *St. Michel* & de *St. George*. Depuis ce moment, toutes les fois qu'il entendait la messe, il tirait son épée à l'évangile & la tenait haute.

Cette installation était suivie de grandes fêtes & souvent de tournois; mais c'était le peuple qui les payait. Les seigneurs des grands fiefs imposaient une taxe sur leurs sujets pour le jour où ils armaient leurs enfans chevaliers. C'était d'ordinaire à l'âge de vingt-un an que les jeunes gens recevaient ce titre. Ils étaient auparavant

bacheliers , ce qui voulait dire bas chevaliers , ou varlets & écuyers ; & les seigneurs qui étaient en confraternité , se donnaient mutuellement leurs enfans les uns aux autres , pour être élevés loin de la maison paternelle , sous le nom de varlets dans l'apprentissage de la chevalerie.

Le tems des croisades fut celui de la plus grande vogue des chevaliers. Les seigneurs de fief , qui amenaient leurs vassaux sous leur bannière , furent appelés *chevaliers bannerets* , non que ce titre seul de chevalier leur donnât le droit de paraître en campagne avec des bannières. La puissance seule & non la cérémonie de l'accolade , pouvait les mettre en état d'avoir des troupes sous leurs enseignes. Ils étaient bannerets en vertu de leurs fiefs & non de la chevalerie. Jamais ce titre qui ne fut qu'une distinction introduite par l'usage & un honneur de convention , ne fut une dignité réelle dans l'état & n'influa en rien dans la forme des gouvernemens. Les élections des empereurs & des rois ne se faisaient point par des chevaliers ; il ne fallait point avoir reçu l'accolade pour entrer aux diètes de l'empire , aux parlemens de France , aux *cortes* d'Espagne. Les inféodations , les droits de ressort & de mouvance , les héritages , les loix , rien d'essentiel n'avait rapport à cette chevalerie. C'est en quoi se sont trompés tous ceux qui ont écrit de la chevalerie. Ils ont écrit sur la foi des romans , que cet honneur était une charge , un emploi , qu'il y avait des loix concernant la chevalerie. Jamais la jurisprudence d'aucun peuple n'a connu ces prétendues loix , ce n'étaient que des usages. Les grands privilèges de cette institution consistaient dans les jeux sanglans des tournois. Il n'était pas permis ordinairement à un bachelier , à un écuyer , de *jouster* contre un chevalier.

Les rois voulurent être eux-mêmes armés chevaliers , mais ils n'en étaient ni plus rois , ni plus puissans : ils voulaient seulement encourager la chevalerie & la valeur par leur exemple. On portait un grand respect dans la société à ceux qui étaient chevaliers , c'est à quoi tout se réduisait.

Ensuite quand le roi *Edouard III.* eut institué l'ordre de la jarretière; *Philippe le Bon*, duc de Bourgogne, l'ordre de la toison d'or; *Louis XI.* l'ordre de *St. Michel*, d'abord aussi brillant que les deux autres, & aujourd'hui si ridiculement avili, alors tomba l'ancienne chevalerie. Elle n'avait point de marque distinctive; elle n'avait point de chef qui lui conférât des honneurs & des privilèges particuliers. Il n'y eut plus de chevaliers bannerets, quand les rois & les grands princes eurent établi des compagnies d'ordonnance; alors l'ancienne chevalerie ne fut plus qu'un nom. On se fit toujours un honneur de recevoir l'accolade d'un grand prince ou d'un guerrier renommé. Les seigneurs constitués en quelque dignité, prirent dans leurs titres la qualité de chevalier; & tous ceux qui faisaient profession des armes, prirent celle d'écuyer.

Les ordres militaires de chevalerie, comme ceux du temple, ceux de Malthe, l'ordre teutonique & tant d'autres, sont une imitation de l'ancienne chevalerie qui joignait les cérémonies religieuses aux fonctions de la guerre. Mais cette espèce de chevalerie fut absolument différente de l'ancienne. Elle produisit en effet des ordres monastiques-militaires, fondés par les papes, possédans des bénéfices, assujettis aux trois vœux des moines. De ces ordres singuliers, les uns ont été de grands conquérans, les autres ont été abolis pour leurs débauches, d'autres ont subsisté avec éclat.

L'ordre teutonique fut souverain; l'ordre de Malthe l'est encor & le sera long-tems.

Il n'y a guère de prince en Europe qui n'ait voulu instituer un ordre de chevalerie. Le simple titre de chevalier que les rois d'Angleterre donnent aux citoyens, sans les aggréger à aucun ordre particulier, est une dérivation de la chevalerie ancienne & bien éloignée de sa source. Sa vraie filiation ne s'est conservée que dans la cérémonie par laquelle les rois de France créent toujours chevaliers les ambassadeurs qu'on leur envoie de Venise;

& l'accolade est la seule cérémonie qu'on ait conservée dans cette installation.

Les chevaliers es loix s'instituèrent d'eux-mêmes comme les vrais chevaliers des armes , & cela même annonçait la décadence de la chevalerie. Les étudiants prirent le nom de bacheliers , après avoir soutenu une thèse , & les docteurs en droit s'intitulèrent chevaliers , titre ridicule , puisqu'originellement chevalier était l'homme combattant à cheval , ce qui ne pouvait convenir au juriste.

Tout cela présente un tableau bien varié ; & si l'on suit attentivement la chaîne de tous les usages de l'Europe depuis *Charlemagne*, dans le gouvernement, dans l'église, dans la guerre, dans les dignités, dans les finances, dans la société, enfin jusques dans les habillemens , on ne verra qu'une vicissitude perpétuelle.

---

## CHAPITRE CINQUANTESIXIEME.

### *De la noblesse.*

**A**P R È S ce que nous avons dit des fiefs , il faut débrouiller autant qu'on le pourra ce qui regarde la noblesse , qui seule posséda long-tems ces fiefs.

Le mot de noble ne fut point d'abord un titre qui donnât des droits , & qui fût héréditaire. *Nobilitas* chez les Romains signifiait ce qui est notable , & non pas un ordre de citoyens. Le sénat fut institué pour juger , les chevaliers pour combattre à cheval quand ils étaient assez riches pour avoir un cheval ; & les plébéiens furent souvent chevaliers & quelquefois sénateurs.

Chez les Gaulois , les principaux officiers des villes & les druides gouvernaient , & le peuple obéissait ; dans tout pays il y a eu des distinctions d'état. Ceux qui disent que tous les hommes sont égaux , disent la plus grande

vérité, s'ils entendent que tous les hommes ont un droit égal à la liberté, à la propriété de leurs biens, à la protection des loix. Ils se tromperaient beaucoup, s'il croyaient que les hommes doivent être égaux par les emplois, puisqu'ils ne le sont pas par leurs talens. Dans cette inégalité nécessaire entre les conditions, il n'y a jamais eu ni chez les anciens, ni dans les neuf parties de la terre habitable rien de semblable à l'établissement de la noblesse dans la dixième partie qui est notre Europe.

Ses loix, ses usages ont varié comme tout le reste. Nous vous avons déjà fait voir que la plus ancienne noblesse héréditaire était celle des patriciens de Venise, qui entraient au conseil avant qu'il y eût un doge; dès les sixième & cinquième siècles; & s'il est encor des descendans de ces premiers échevins, comme on le dit, ils sont sans contredit les premiers nobles de l'Europe. Il en fut de même des anciennes républiques d'Italie. Cette noblesse était attachée à la dignité, à l'emploi & non aux terres.

Par-tout ailleurs la noblesse devint le partage des possesseurs des terres. Les *herren* d'Allemagne, les *ricos hombres* d'Espagne, les barons en France, en Angleterre, jouirent d'une noblesse héréditaire, par cela seul que leurs terres féodales ou non-féodales demeurèrent dans leurs familles. Les titres de duc, de comte, de vicomte, de marquis, étaient d'abord des dignités, des offices à vie, qui ensuite passèrent de père en fils, les uns plutôt, les autres plus tard.

Dans la décadence de la race de *Charlemagne*, presque tous les états de l'Europe, hors les républiques, furent gouvernés comme l'Allemagne l'est aujourd'hui; & nous avons déjà vu que chaque possesseur de fief devint souverain dans sa terre autant qu'il le put.

Il est clair que des souverains ne devaient rien à personne, sinon ce que les petits s'étaient engagés de payer aux grands. Ainsi un châtelain payait une paire d'éperons à un vicomte, qui payait un faucon à un comte, qui

payait à un duc une autre marque de vassalité. Tous reconnaissaient le roi du pays pour leur seigneur suzerain ; mais aucun d'eux ne pouvait être imposé à aucune taxe. Ils devaient le service de leur personne , parce qu'ils combattaient pour leurs terres & pour eux-mêmes , en combattant pour l'état & pour le chef de l'état , & de là vient qu'encor aujourd'hui les nouveaux nobles , les annoblis qui ne possèdent même aucun terrain , ne paient point l'impôt appelé *taille*.

Les maîtres des châteaux & des terres qui composaient le corps de la noblesse en tout pays , excepté dans les républiques , asservirent autant qu'ils le purent , les habitants de leurs terres. Mais les grandes villes leur résistèrent toujours ; les magistrats de ces villes ne voulurent point du tout être les serfs d'un comte , d'un baron , ni d'un évêque , encor moins d'un abbé qui s'arrogeait les mêmes prétentions que ces barons & que ces comtes. Les villes du Rhin & du Rhône , les autres plus anciennes , comme Autun , Arles & sur-tout Marseille , fleurissaient avant qu'il y eût des seigneurs & des prélats. Leur magistrature existait plusieurs siècles avant les fiefs ; mais bientôt les barons & les châtelains l'emportèrent presque partout sur les citoyens. Si les magistrats ne furent pas les serfs du seigneur , ils furent au moins ses bourgeois ; & de là vient que dans tant d'anciennes chartes , on voit des échevins , des maires se qualifier bourgeois d'un comte , ou d'un évêque , bourgeois du roi. Ces bourgeois ne pouvaient choisir un nouveau domicile , sans la permission de leur seigneur , & sans payer d'assez gros droits ; espèce de servitude qui est encor en usage en Allemagne.

De même que les fiefs furent distingués en francs-fiefs qui ne devaient rien au seigneur suzerain , en grands fiefs & en petits redevables ; il y eut aussi des *francs bourgeois* , c'est-à-dire , ceux qui achetèrent le droit d'être exempts de toute redevance à leur seigneur ; il y eut de *grands bourgeois* qui étaient dans les emplois municipaux ,

& de *petits bourgeois* qui , en plusieurs points , étaient esclaves.

Cette administration qui s'était formée insensiblement , s'altéra de même en plusieurs pays , & fut détruite entièrement dans d'autres.

Les rois de France , par exemple , commencèrent par annoblir des bourgeois , en leur conférant des titres sans terres. On prétend qu'on a trouvé dans le trésor des chartes de France , les lettres d'annoblissement que *Philippe I.* donna en 1095 , à un bourgeois de Paris , nommé *Eudes le Maire*. Il faut bien que *St. Louis* eût annobli son barbier *la Brosse* , puisqu'il le fit son chambellan. *Philippe III.* qui annoblit *Raoul* son argentier , n'est donc pas , comme on le dit , le premier roi qui se soit arrogé le droit de changer l'état des hommes. *Philippe le Bel* donna de même le titre de noble & d'écuyer , de *miles* , au bourgeois *Bertrand* & à quelques autres ; tous les rois suivirent cet exemple. *Philippe de Valois* , en 1339 , annoblit *Simon de Luci* , président au parlement , & *Nicole Taupin* sa femme.

Le roi *Jean* , en 1350 , annoblit son chancelier *Guillaume de Dormans* ; car alors aucun office de clerc , d'homme de loix , d'homme de robe longue , ne donnait rang parmi la noblesse , malgré le titre de chevalier ès loix , & de bachelier ès loix que prenaient les clercs. Ainsi *Jean Pastourel* , avocat du roi , fut annobli par *Charles V.* en 1354 , avec sa femme *Sédille*.

Les rois d'Angleterre de leur côté , créèrent des comtes , des barons qui n'avaient ni comté , ni baronie. Les empereurs usèrent de ce privilège en Italie : à leur exemple , les possesseurs des grands fiefs se donnèrent la même liberté. Il y eut jusqu'à un comte de *Foix* qui s'arrogea le pouvoir d'annoblir & de corriger ainsi le hasard de la naissance. Il donna des lettres de noblesse à maître *Bertrand* son chancelier , & les descendans de *Bertrand* se dirent nobles ; mais il dépendait du roi & des autres seigneurs



de reconnaître ou non cette noblesse. De simples seigneurs d'Orange, de Saluces & beaucoup d'autres se donnèrent la même licence.

La milice des francs-archers & des *Taupins*, sous *Charles VII.* étant exempte de la contribution des tailles, prit sans aucune permission, le titre de noble & d'écuyer, confirmé depuis par le tems qui établit & qui détruit tous les usages & les privilèges; & plusieurs grandes maisons de France descendent de ces *Taupins* qui se firent nobles & qui méritaient de l'être, puisqu'ils avaient servi la patrie.

Les empereurs créèrent non-seulement des nobles sans terres, mais des comtes-palatins. Ces titres de comtes-palatins furent donnés à des docteurs dans les universités. L'empereur *Charles IV.* introduisit cet usage; & *Bartole* fut le premier auquel il donna ce titre de comte, titre avec lequel ses enfans ne seraient point entrés dans les chapitres, non plus que les enfans des *Taupins*.

Les papes qui prétendaient être au dessus des empereurs, crurent qu'il était de leur dignité de faire aussi des palatins, des marquis. Le légats du pape qui gouvernent les provinces du St. Siège, firent par-tout de ces prétendus nobles: & de là vient qu'en Italie il y a beaucoup plus de marquis & de comtes que de seigneurs féodaux.

En France, quand *Philippe le Bel* eut établi le tribunal appelé *parlement*, les seigneurs de fief qui siégeaient en cette cour, furent obligés de s'aider du secours des clercs tirés ou de la condition servile, ou du corps des francs, grands & petits bourgeois. Ces clercs prirent bientôt les titres de chevaliers & de bacheliers, à l'imitation de la noblesse; mais ce nom de chevalier qui leur était donné par les plaideurs, ne les rendait pas nobles à la cour, puisque l'avocat-général *Pastourel* & le chancelier *Dormans*, furent obligés de prendre des lettres de noblesse. Les étudiants des universités s'intitulaient bacheliers après

un examen, & prirent la qualité de licentiés après un autre examen, n'osant prendre celui de chevaliers

Il paraît que c'eût été une grande contradiction que les gens de loi qui jugeaient les nobles, ne jouissent pas des droits de la noblesse; cependant cette contradiction subsistait par-tout; mais en France ils jouirent des mêmes exemptions que les nobles pendant leur vie. Il est vrai que leurs droits ne s'étendaient pas jusqu'à prendre séance aux états-généraux en qualité de seigneurs de fiefs, de porter un oiseau sur le poing, de servir de leur personne à la guerre, mais seulement de ne point payer la taille, de s'intituler *messire*.

Le défaut de loix bien claires & bien connues, la variation des usages & des loix fut toujours ce qui caractérisa la France. L'état de la robe fut long-tems incertain. Les cours de justice que les Français ont appelé *parlemens*, jugèrent souvent des procès concernant le droit de noblesse que prétendaient les enfans des officiers de robe. Le parlement de Paris jugea en 1540, que les enfans de *Jean le Maître*, avocat du roi, devaient partager noblement. Il rendit ensuite un arrêt semblable en faveur d'un conseiller nommé *Ménager*, en 1578; mais les jurisconsultes eurent des opinions différentes sur ces droits que l'usage attachait insensiblement à la robe. *Louet*, conseiller au parlement, prétendit que les enfans des magistrats devaient partager en roture, qu'il n'y avait que les petits-fils qui pussent jouir du droit d'ainesse des gentilshommes.

Les avis des jurisconsultes ne furent pas des décisions pour la cour. *Henri III.* en 1582, déclara par un édit, qu'aucun, *sinon ceux de maison & race noble, ne prendrait dorénavant le titre de noble & le nom d'écuyer.*

*Henri IV.* fut moins sévère & plus juste en 1600, lorsque dans l'édit du règlement des tailles, il déclara, quoiqu'en termes très-vagues, *que ceux qui ont servi le*

*public en charges honorables , peuvent donner commencement de noblesse à leur postérité.*

Cette dispute de plusieurs siècles sembla terminée depuis sous *Louis XIV.* en 1644, au mois de Juillet , & ne le fut pourtant pas. Nous avançons ici les tems pour donner tout l'éclaircissement nécessaire à cette matière. Vous verrez dans le siècle de *Louis XIV.* quelle guerre civile fut excitée dans Paris, pendant la jeunesse de ce monarque. Ce fut dans cette guerre que le parlement de Paris, la chambre des comptes, la cour des aides & toutes les autres cours des provinces, obtinrent en 1644, *les privilèges des nobles de race, gentilshommes & barons du royaume*, affectés aux enfans des conseillers & présidens qui auraient servi vingt ans, ou qui seraient morts dans l'exercice de leurs charges. Leur état semblait être assuré par cet édit.

Pourrait-on penser après cela que *Louis XIV.* en 1669, étant lui-même au parlement, révoqua les privilèges & maintint seulement tous ces officiers de judicature dans *leurs anciens droits*, en révoquant tous les privilèges de noblesse accordés à eux & à leurs descendans en 1644, & depuis jusqu'à l'année 1669.

*Louis XIV.* tout puissant qu'il était, ne l'a pas été assez pour ôter à tant de citoyens un droit qui leur avait été donné sous son nom. Il est difficile qu'un seul homme puisse obliger tant d'autres hommes à se dépouiller de ce qu'ils ont regardé comme leur possession. L'édit de 1644, a prévalu ; les cours de judicature ont joui des privilèges de la noblesse, & la nation ne les a pas contestés à ceux qui jugent la nation.

Pendant que les magistrats des cours supérieures disputaient ainsi sur leur état depuis l'an 1300, les bourgeois des villes & leurs officiers principaux flottèrent dans la même incertitude. *Charles V.* dit *le Sage*, pour s'acquérir l'affection des citoyens de Paris, leur accorda plusieurs privilèges de la noblesse, comme de porter des

armoiries , & de tenir des fiefs , sans payer la finance qu'on appelle *le droit des francs-fiefs*. Mais Henri III. réduisit ce privilège au prévôt des marchands & à quatre échevins. Les maires , les échevins de plusieurs villes de France , jouirent des mêmes droits ; les uns , par un ancien usage ; les autres , par des concessions.

La plus ancienne concession de la noblesse à un office de plume en France , fut celle des secretaires du roi. Ils étaient originairement ce que sont aujourd'hui les secretaires d'état ; ils s'appelaient *clercs du secret* ; & puisqu'ils écrivaient sous les rois & qu'ils expédiaient leurs ordres , il était juste de les distinguer. Leur droit de jouir de la noblesse , après vingt ans d'exercice , servit de modèle aux officiers de judicature.

C'est ici que se voit principalement l'extrême variation des usages de France. Les secretaires-d'état qui n'ont originairement d'autre droit de signer les expéditions , & qui ne pouvaient les rendre authentiques , qu'autant qu'ils étaient *clercs du secret* , secretaires-notaires du roi , sont devenus des ministres & les organes tout-puissans de la volonté royale toute-puissante. Ils se sont fait appeller *monseigneur* , titre qu'on ne donnait autrefois qu'aux princes & aux chevaliers : & les secretaires du roi ont été relégués à la chancellerie , où leur unique fonction est de signer des patentes. On a augmenté leur nombre inutile jusqu'à trois cents , uniquement pour avoir de l'argent ; & ce honteux moyen a perpétué la noblesse Française dans près de six mille familles , dont les chefs ont acheté tour-à-tour ces charges.

Un nombre prodigieux d'autres citoyens , banquiers , chirurgiens , marchands , domestiques de princes , commis , ont obtenu des lettres de noblesse ; & au bout de quelques générations ; ils prennent chez leurs notaires le titre de très-hauts & très-puissans seigneurs. Ces titres ont avili la noblesse ancienne , sans relever beaucoup la nouvelle.

Enfin

Enfin le service personnel des anciens chevaliers & écuyers ayant entièrement cessé, les états-généraux n'étant plus assemblés, les privilèges de toute la noblesse, soit ancienne, soit nouvelle, se sont réduits à payer la capitation, au lieu de payer la taille. Ceux qui n'ont eu pour père ni échevin, ni conseiller, ni homme annobli, ont été désignés par des noms qui sont devenus des outrages; ce sont les noms de *villain* & de *roturier*.

*Villain* vient de ville, parce qu'autrefois il n'y avait de nobles que les possesseurs des châteaux; & *roturier*, de rupture de terre, labourage, qu'on a nommé *roture*. De là il arriva que souvent un lieutenant-général des armées, un brave officier couvert de blessures, était taillable, tandis que le fils d'un commis jouissait des mêmes droits que les premiers officiers de la couronne. Cet abus déshonorant n'a été réformé qu'en 1752, par M. d'Argenson, secrétaire d'état de la guerre, celui de tous les ministres, qui a fait le plus de bien aux troupes, & dont je fais ici l'éloge d'autant plus librement qu'il est disgracié.

Cette multiplicité ridicule de nobles sans fonction & sans vraie noblesse, cette distinction avilissante entre l'annobli inutile qui ne paie rien à l'état, & le roturier utile qui paie la taille, ces charges qu'on acquiert à prix d'argent, & qui donnent le vain nom d'écuyer, tout cela ne se trouve point ailleurs; c'est un effort de démenche dans un gouvernement d'avilir la plus grande partie de la nation. Quiconque en Angleterre a quarante francs de revenu en terre, est *homo ingenuus*, franc citoyen, libre Anglais, nommant des députés au parlement. Tout ce qui n'est pas simple artisan, est reconnu pour gentilhomme, *gentleman*; & il n'y a de nobles dans la rigueur de la loi, que ceux qui dans la chambre-haute, représentent les anciens barons, les anciens pairs de l'état.

Dans beaucoup de pays libres, les droits du sang ne donnent aucun avantage; on ne connaît que ceux de citoyen; & même à Basse, aucun gentilhomme ne peut

parvenir aux charges de la république, à moins qu'il ne renonce à ses prérogatives de gentilhomme. Cependant dans tous les états libres ; les magistrats ont pris le titre de *nobilis*, noble ; c'est sans doute une très-belle noblesse que d'avoir été de père en fils à la tête d'une république. Mais tel est l'usage, tel est le préjugé, que cinq cents ans, d'une si pure illustration, n'empêcheraient pas d'être mis en France à la taille, & ne pourraient faire recevoir un homme dans le moindre chapitre d'Allemagne.

Ces usages sont le tableau de la vanité & de l'inconfiance : & c'est la moins funeste partie de l'histoire du genre-humain.

## CHAPITRE CINQUANTE-SEPTIEME.

### *Des tournois.*

LES tournois si long-tems célèbres dans l'Europe chrétienne, & si souvent anathématisés, étaient des jeux plus nobles que la lutte, le disque & la course des Grecs, & bien moins barbares que les combats des gladiateurs chez les Romains. Nos tournois ne ressemblaient en rien à ces spectacles, mais beaucoup à ces exercices militaires si communs dans l'antiquité, & à ces jeux dont on trouve tant d'exemples dès le tems d'*Homère*. Les jeux guerriers commencèrent à prendre naissance en Italie, vers le tems de *Théodoric*, qui abolit les gladiateurs au cinquième siècle, non pas en les interdisant par un édit, mais en reprochant aux Romains cet usage barbare, afin qu'ils apprissent d'un Goth l'humanité & la politesse. Il y eut ensuite en Italie & sur-tout dans le royaume de Lombardie, des jeux militaires, de petits combats qu'on appelait *bataillole*, dont l'usage s'est encore conservé dans les villes de Venise & de Pise.

Il passa bientôt chez les autres nations. *Nithard* rapporte qu'en 870, les enfans de *Louis le Débonnaire* signalèrent leur réconciliation par une de ces joûtes solennelles qu'on appella depuis *tournois*. *Ex utraque parte, alter in alterum veloci cursu ruebant.*

L'empereur *Henri l'Oiseleur*, pour célébrer son couronnement en 920, donna une de ces fêtes militaires ; on y combattit à cheval. L'appareil en fut aussi magnifique qu'il pouvait l'être dans un pays pauvre, qui n'avait encor de villes murées que celles qui avaient été bâties par les Romains le long du Rhin.

L'usage s'en perpétua en France, en Angleterre, chez les Espagnols & chez les Maures. On sait que *Géofroi de Preuilli*, chevalier de Touraine, rédigea quelques loix pour la célébration de ces jeux, vers la fin de l'onzième siècle ; quelques-uns prétendent que c'est de la ville de Tours qu'ils eurent le nom de *tournois* ; car on ne tournait point dans ces jeux comme dans les courses des chars chez les Grecs & chez les Romains. Mais il est plus probable que *tournois* venait d'épée tournante, *ensis torneaticus*, ainsi nommée dans la basse latinité, parce que c'était un sabre sans pointe, n'étant pas permis dans ces jeux de frapper avec une autre pointe que celle de la lance.

Ces jeux s'appellaient d'abord chez les Français, *emprises*, *pardons d'armes* ; & ce terme *pardon* signifiait qu'on ne se combattait pas jusqu'à la mort. On les nommait aussi *béhourdis*, du nom d'une armure qui couvrait le poitrail des chevaux. *René d'Anjou*, roi de Sicile & de Jérusalem, duc de Lorraine, qui ne possédant aucun de ces états, s'amusait à faire des vers & des tournois, fit de nouvelles règles pour ces combats.

*S'il veut faire un tournois ou béhourdis*, dit-il dans ses loix, *faut que ce soit quelque prince, ou du moins haut baron*. Celui qui faisait le tournois, envoyait un

héraut présenter une épée au prince qu'il invitait, & le pria de nommer les juges du camp.

*Les tournois, dit ce bon roi René, peuvent être moult utiles, car par adventure il pourra advenir que tel jeune chevalier ou écuyer, pour y bien faire, acquerrera grace ou augmentation d'amour de sa dame.*

On voit ensuite toutes les cérémonies qu'il prescrivit, comment on pend aux fenêtres ou aux galeries de la lice, les armoiries des chevaliers qui doivent combattre les chevaliers, & des écuyers qui doivent jouter contre les écuyers.

Tout se faisait à l'honneur des dames, selon les loix du bon roi René. Elles visitaient toutes les armes, elles distribuèrent les prix; & si quelque chevalier ou écuyer du tournoi avait mal parlé de quelques-unes d'elles, les autres tournoyans le battaient de leurs épées, jusqu'à ce que les dames criaient, grace; ou bien on les mettait sur les barrières de la lice, les jambes pendantes à droite & à gauche, comme on met aujourd'hui un soldat sur le cheval de bois.

Outre les tournois, on institua les pas d'armes, & ce même roi René fut encor législateur dans ces amusemens. Le pas d'armes de la gueule du dragon auprès de Chinon, fut très-célèbre en 1446. Quelque tems après, celui du château de la joyeuse-garde eut plus de réputation encor. Il s'agissait dans ces combats, de défendre l'entrée d'un château, ou le passage d'un grand chemin. René eût mieux fait de tenter d'entrer en Sicile ou en Lorraine. La devise de ce galant prince était une chaufrette pleine de charbons, avec ces mots, *porté d'ardent desir*; & cet ardent desir n'était pas pour ses états qu'il avait perdus, c'était pour mademoiselle Gui de Laval dont il était amoureux, & qu'il épousa après la mort d'Isabelle de Lorraine.

Ce furent ces anciens tournois qui donnèrent naissance long-tems auparavant aux armoiries, vers le commencement du douzième siècle. Tous les blazons qu'on suppose



avant ce tems, sont évidemment faux, ainsi que toutes ces prétendues loix des chevaliers de la table ronde tant chantées par les romans. Chaque chevalier qui se présentait avec le casque fermé, faisait peindre sur son bouclier ou sur sa cotte d'armes, quelques figures de fantaisie. De là ces noms si célèbres dans les anciens romanciers, de chevalier des aigles & des lions. Les termes du blazon qui paraissent aujourd'hui un jargon ridicule & barbare, étaient alors des mots communs. La couleur de feu était appelé *gueule*, l'azur était nommé *sinople*, un pieu était un *pal*, une bande était une *fascie*, de *fascia* qu'on écrivit depuis *face*.

Si ces jeux guerriers des tournois avaient jamais dû être autorisés, c'était dans le tems des croisades, où l'exercice des armes était nécessaire & devenait consacré; cependant c'est dans ce tems même que les papes s'avisèrent de les défendre & d'anathématiser une image de la guerre, eux qui avaient si souvent excité des guerres véritables. Entr'autres *Nicolas III.* le même qui depuis conseilla les vêpres siciliennes, excommunia tous ceux qui avaient combattu & même assisté à un tournoi en France, sous *Philippe le Hardi*, en 1279; mais d'autres papes approuvèrent ces combats, & le roi de France *Jean* donna au pape *Urbain V.* le spectacle d'un tournoi, lorsqu'après avoir été prisonnier à Londres, il alla se croiser à Avignon, dans le dessein chimérique d'aller combattre les Turcs, au lieu de penser à réparer les malheurs de son royaume.

L'empire Grec n'adopta que très-tard les tournois; toutes les coutumes de l'Occident étaient méprisées des Grecs; ils dédaignaient les armoiries, & la science du blazon leur parut ridicule; enfin en 1326, le jeune empereur *Andronic* ayant épousé une princesse de Savoie, quelques jeunes Savoyards donnèrent le spectacle d'un tournoi à Constantinople; les Grecs alors s'accoutumèrent à cet exercice militaire; mais ce n'était pas avec des

tournois qu'on pouvait résister aux Turcs, il fallait de bonnes armées & un bon gouvernement que les Grecs n'eurent presque jamais.

L'usage des tournois se conserva dans toute l'Europe. Un des plus solennels fut celui de Boulogne-sur-mer en 1309, au mariage d'*Isabelle de France* avec *Edouard II.* roi d'Angleterre. *Edouard III.* en fit deux beaux à Londres. Il y en eut même un à Paris, du tems du malheureux *Charles VI.* en 1415; ensuite vinrent ceux de *René d'Anjou*, dont nous avons déjà parlé. Le nombre en fut très-grand jusques vers le tems qui suivit la mort du roi de France *Henri II.* tué, comme on fait, dans un tournois au palais des Tournelles en 1559. Cet accident sembla devoir les abolir pour jamais.

La vie détournée des grands, l'habitude & la passion renouvelèrent pourtant ces jeux funestes à Orléans, un an après la mort tragique d'*Henri II.* Le prince *Henri de Bourbon-Montpensier*, en fut encor la victime; une chute de cheval le fit périr. Les tournois cessèrent alors absolument. Il en resta une image dans le pas d'armes dont *Charles IX.* & *Henri III.* furent les tenants un an après la *St. Barthelemi*; car les fêtes furent toujours mêlées, dans ces tems horribles, aux proscriptions. Ce pas d'armes n'était pas dangereux; on n'y combattait pas à fer émoulu. Il n'y eut point de tournois au mariage du duc de *Joyeuse* en 1581. Le terme de tournois est employé mal-à-propos à ce sujet dans le journal de *l'Etoile*. Les seigneurs ne combattirent point; & ce que *l'Etoile* appelle *tournois*, ne fut qu'une espèce de ballet guerrier représenté dans le jardin du Louvre par des mercenaires; c'était un des spectacles qu'on donnait à la cour, mais non pas un spectacle que la cour donnât elle-même. Les jeux qu'on continua depuis d'appeller *tournois*, ne furent que des carroufels.

L'abolition des tournois est donc de l'année 1560. Avec eux périt l'ancien esprit de la chevalerie, qui ne reparut

plus guère que dans les romans. Cet esprit régnait beaucoup jusqu'au tems de *François I.* & de *Charles-Quint*. *Philippe II.* renfermé dans son palais, n'établit en Espagne d'autre mérite que celui de la soumission à ses volontés. La France, après la mort de *Henri II.* fut plongée dans le fanatisme, & désolée par les guerres de religion. L'Allemagne divisée en catholiques romains, luthériens, calvinistes, oublia tous les anciens usages de chevalerie, & l'esprit d'intrigue les détruisit en Italie.

A ces pas d'armes, aux combats à la barrière, à ces imitations des anciens tournois par-tout abolis, ont succédé les combats contre les taureaux en Espagne, & les carroufels en France, en Italie, en Allemagne. Il serait superflu de donner ici la description de ces jeux ; il suffira du grand carroufel qu'on verra dans le siècle de *Louis XIV.* Le dernier carroufel qu'on ait vu, est celui qu'on fit à Berlin en 1750. Il fut très-bien exécuté, & les frères du roi de Prusse y firent paraître beaucoup d'adresse & de grace. Tous ces jeux militaires commencent à être abandonnés ; & de tous les exercices qui rendaient autrefois les corps plus robustes & plus agiles, il n'est presque plus resté que la chasse ; encor est-elle négligée par la plupart des princes de l'Europe. Il s'est fait des révolutions dans les plaisirs comme dans tout le reste.

## CHAPITRE CINQUANTE-HUITIEME.

### *Des duels.*

L'EDUCATION de la noblesse étendit beaucoup l'usage des duels, qui se perpétua si long-tems & qui commença avec les monarchies modernes. Cette coutume de juger des procès par un combat juridique, ne fut connue que des chrétiens Occidentaux. On ne voit point de

ces duels dans l'église d'Orient ; les anciennes nations n'eurent point cette barbarie. *César* rapporte dans ses commentaires, que deux de ses centurions, toujours jaloux & toujours ennemis l'un de l'autre, vuidèrent leur querelle par un défi ; mais ce défi était de montrer qui des deux ferait les plus belles actions dans la bataille. L'un, après avoir renversé un grand nombre d'ennemis, étant blessé & terrassé à son tour, fut secouru par son rival. C'étaient-là les duels des Romains.

Le plus ancien monument des duels ordonnés par les arrêts des rois, est la loi de *Gondebaut* le Bourguignon, d'une race Germ nique, qui avait usurpé la Bourgogne. La même jurisprudence était établie dans tout notre Occident. L'ancienne loi catalane citée par le savant *du Cange*, les loix Allemandes-Bavaroises spécifient plusieurs cas auxquels on devait ordonner le duel.

Dans les assises tenues par les croisés à Jérusalem, on s'exprime ainsi : *Le garant que l'on lieve, si come es par pu, doit répondre à qui li lieve. Tu ments, & te rendrai mort o recrean, & vessi mon gage.*

L'ancien coutumier de Normandie dit : *Plainte de meurtre doit être faite ; & si l'accusé nie, il en offre gage. . . . & bataille li doit être ottroyée par justice.*

Il est évident par ces loix, qu'un homme accusé d' homicide était en droit d'en commettre deux. On décidait souvent d'une affaire civile par cette procédure sangui naire. Un héritage était-il contesté ? Celui qui se battait le mieux avait raison, & les différends des citoyens se jugeaient comme ceux des nations, par la force.

Cette jurisprudence eut ses variations comme toutes les institutions ou sages ou folles des hommes. *St. Louis* ordonna qu'un écuyer accusé par un villain, pourroit combattre à cheval, & que le villain accusé par l'écuyer, pourroit combattre à pied. Il exempta de la loi du duel les jeunes gens au dessous de vingt-un an, & les vieillards au dessus de soixante.

Les femmes & les prêtres nommaient des champions pour s'égorger en leur nom ; la fortune, l'honneur dépendaient d'un choix heureux. Il arriva même quelquefois que les gens d'église offrirent & acceptèrent le duel. On les vit combattre en champ clos ; & il paraît par les constitutions de *Guillaume le Conquérant*, que les clercs & les abbés ne pouvaient combattre sans la permission de leur évêque : *Si clericus duellum sine episcopi licentia susceperit, &c.*

Par les établissemens de *St. Louis*, & d'autres monumens rapportés dans *du Cange*, il paraît que les vaincus étaient quelquefois pendus, quelquefois décapités ou mutilés ; c'étaient les loix de l'honneur, & ces loix étaient munies du sceau d'un St. roi qui passe pour avoir voulu abolir cet usage digne des sauvages.

On avait perfectionné la justice du tems de *Louis le Jeune*, au point qu'il statua en 1168, qu'on n'ordonnerait le duel que dans des causes où il s'agirait au moins de cinq écus, *quinque solidos*.

*Philippe le Bel* publia un grand code des duels. Si le demandeur voulait se battre par procureur, nommer un champion pour défendre sa cause, il devait dire ; « Notre » souverain seigneur, je proteste & retiens, que par » loyale esloine de mon corps, ( c'est-à-dire, pour faiblesse ou maladie, ) je puisse avoir un gentilhomme » mon avoué, qui en ma présence, si je puis, ou en » mon absence, à l'aide de DIEU, de Notre-Dame & » de monseigneur *St. George*, fera son loyal devoir à » mes coûts & dépens, &c. »

Les deux parties adverses ou bien leurs champions, comparaissaient au jour assigné dans une lice de quatre-vingts pas de long & de quarante de large, gardée par des sergens d'armes. Ils arrivaient à cheval, *visière baissée, écu au cou, glaive au poing, épées & dagues ceintes*. Il leur était enjoint de porter un crucifix ou l'image de la vierge, ou celle d'un saint dans leurs hannières. Les hé-

rauts d'armes faisaient ranger les spectateurs tous à pied autour des lices. Il était défendu d'être à cheval au spectacle , sous peine pour un noble de perdre sa monture , & pour un bourgeois de perdre une oreille.

Le maréchal du camp , aidé d'un prêtre , faisait jurer les deux combattans sur un crucifix , que leur droit était bon , & qu'ils n'avaient point d'armes enchantées ; ils en prenaient à témoin monsieur *St. George* , & renonçaient au paradis , s'ils étaient menteurs. Ces blasphèmes étant prononcés , le maréchal criait , Laissez-les aller ; il jetait un gant ; les combattans partaient , & les armes du vaincu appartenaient au maréchal.

Les mêmes formules s'observaient à-peu-près en Angleterre. Elles étaient très-différentes en Allemagne ; on lit dans le *théâtre d'honneur* & dans plusieurs anciennes chroniques , que d'ordinaire le bourg de Hall en Souabe était le champ de ces combats. Les deux ennemis venaient demander permission aux notables de Souabe assemblés , d'entrer en lice. On donnait à chaque combattant un parrain & un confesseur ; le peuple chantait un *libera* , & on plaçait au bout de la lice une bière entourée de torches pour le vaincu. Les mêmes cérémonies s'observaient à Visbourg.

Il y eut beaucoup de combats en champ clos dans toute l'Europe , jusqu'au treizième siècle. C'est des loix de ces combats que viennent les proverbes , *Les morts ont tort , les battus paient l'amende*.

Les parlemens de France ordonnèrent quelquefois ces combats , comme ils ordonnent aujourd'hui une preuve par écrit ou par témoins. Sous *Philippe de Valois* , en 1343 , le parlement jugea qu'il y avait gage de bataille & nécessité de se tuer entre le chevalier *Dubois* & le chevalier de *Vervins* , parce que *Vervins* avait voulu persuader à *Philippe de Valois* que *Dubois* avait enforcé son attese le roi de France.

Le duel de *Legrès* & de *Carrouge* , ordonné par le par-

lement sous *Charles VI.* est encor fameux aujourd'hui. Il s'agissait de savoir si *Legrís* avait couché ou non avec la femme de *Carrouge* malgré elle.

Le parlement, long-tems après, en 1442, dans une cause solemnelle entre le chevalier *Patarin* & l'écuyer *Tachon*, déclara que le cas dont il s'agissait, ne requerrait pas gage de bataille, & qu'il fallait une accusation grave & dénuée de témoins, pour que le duel fût légitimement ordonné.

Ce cas grave arriva en 1454. Un chevalier nommé *Jean Ficard*, accusé d'avoir abusé de sa propre fille, fut reçu par arrêt à se battre contre son gendre qui était sa partie. Le *théâtre d'honneur & de chevalerie* ne dit pas quel fut l'événement; mais quel qu'il fut, le parlement ordonna un parricide pour avérer un inceste.

Les évêques, les abbés, à l'imitation des parlemens & du conseil étroit des rois, ordonnèrent aussi le combat en champ clos dans leurs territoires. *Yves de Chartres* reproche à l'archevêque de Sens & à l'évêque d'Orléans, d'avoir autorisé ainsi trop de duels pour des affaires civiles. *Géofroi du Maine*, évêque d'Angers, obligea l'an 1100, les moines de St. Serge, de prouver par le combat que certaines dixmes leur étaient dues, & le champion des moines, homme robuste, gagna leur cause à coups de bâton.

Sous la dernière race des ducs de Bourgogne, les bourgeois des villes de Flandre jouissaient du droit de prouver leurs prétentions avec le bouclier & la massue de mesplier; ils oignaient de suif leur pourpoint, parce qu'ils avoient entendu dire qu'autrefois les athlètes se frottaient d'huile; ensuite ils plongeaient les mains dans un baquet plein de cendres, & mettaient du miel ou du sucre dans leurs bouches; après quoi ils combattaient jusqu'à la mort, & le vaincu était pendu.

La liste de ces combats en champ clos, commandés ainsi par les souverains, serait trop longue. Le roi *François I.*

en ordonna deux solennellement , & son fils *Henri II.* en ordonna aussi deux. Le premier de ceux qu'ordonna *Henri*, fut celui de *Jarnac* & de *la Châtaigneraye* , en 1547. Celui-ci soutenait que *Jarnac* couchait avec sa belle-mère, celui-là le niait ; était-ce là une raison pour un monarque de commander, de l'avis de son conseil, qu'ils se coupassent la gorge en sa présence ? Mais telles étaient les mœurs. Les deux champions jurèrent chacun sur les évangiles, qu'il combattait pour la vérité, & qu'il *n'avait sur lui ni paroles, ni charmes, ni incantations.* La *Châtaigneraye* étant mort de ses blessures, *Henri II.* fit serment qu'il n'ordonnerait plus les duels ; & deux ans après, il donna dans son conseil privé des lettres-patentes, par lesquelles il était enjoint à deux jeunes gentilshommes d'aller se battre en champ clos à *Sédan*, sous les yeux du maréchal de *la Mark*, prince souverain de *Sédan*. *Henri* croyait ne point violer son serment, en ordonnant aux parties d'aller se tuer ailleurs qu'en son royaume. La cour de Lorraine s'opposa formellement à cet honneur que recevait le maréchal de *la Mark*. Elle envoya protester dans *Sédan*, que tous les duels entre le Rhin & la Meuse, devaient par les loix de l'empire, se faire par l'ordre & en présence des souverains de Lorraine. Le camp n'en fut pas moins assigné à *Sédan*. Le motif de cet arrêt du roi *Henri II.* rendu en son conseil privé, était que l'un de ces deux gentilshommes nommé *Daguères*, avait mis la main dans les chausses d'un jeune homme nommé *Fendilles*. Ce *Fendilles* blessé dans le combat, ayant avoué qu'il avait tort, fut jeté hors du camp par les hérauts d'armes, & ses armes furent brisées : c'était une des punitions du vaincu. On ne peut concevoir aujourd'hui comment une cause si ridicule pouvait être vidée par un combat juridique.

Il ne faut pas confondre avec tous ces duels, regardés comme l'ancien jugement de Dieu, les combats singuliers entre les chefs de deux armées, entre les chevaliers des



partis opposés. Ces combats sont des faits d'armes , des exploits de guerre , de tout tems en usage chez toutes les nations.

On ne fait si on doit placer plusieurs cartels de défi de roi à roi , de prince à prince , entre les duels juridiques , ou entre les exploits de chevalerie ; il y en eut de ces deux espèces.

Lorsque *Charles d'Anjou* , frère de *St. Louis* , & *Pierre d'Arragon* se défièrent après les vêpres siciliennes, ils convinrent de remettre la justice de leur cause à un combat singulier, avec la permission du pape *Martin IV.* comme le rapporte *Jean-Baptiste Caraffa* dans son histoire de Naples ; le roi de France *Philippe le Hardi* , leur assigna le camp de Bordeaux. Rien ne ressemble plus aux duels juridiques. *Charles d'Anjou* arriva le matin au lieu & au jour assigné , & prit acte du défaut de son ennemi qui n'arriva que sur le soir. *Pierre* prit acte à son tour du défaut de *Charles* qui ne l'avait pas attendu. Ce défi singulier eût été au rang des combats juridiques, si les deux rois avaient eu autant d'envie de se battre que de se braver. Le duel qu'*Edouard III.* fit proposer à *Philippe de Valois* , appartient à la chevalerie. *Philippe de Valois* le refusa , prétendant que le seigneur suzerain ne pouvait être défié par son vassal ; mais lorsqu'ensuite le vassal eut défait les armées du suzerain , *Philippe* proposa le duel , & *Edouard III.* vainqueur le refusa , disant qu'il était trop avisé pour remettre au hasard d'un combat singulier, ce qu'il avait gagné par des batailles.

*Charles-Quint* & *François I.* se défièrent , s'envoyèrent des cartels , se dirent qu'ils avaient menti par la gorge , & ne se battirent point. Il n'y a pas un seul exemple de rois qui aient combattu en champ clos ; mais le nombre des chevaliers qui prodiguèrent leur sang dans ces aventures, est prodigieux.

Nous avons déjà cité le cartel de ce duc de *Bourbon* ,

qui, pour éviter oisiveté, proposait un combat à outrance, à l'honneur des dames.

Un des plus fameux cartels est celui de *Jean de Verchin*, chevalier de grande renommée & sénéchal du Hainaut ; il fit afficher dans toutes les grandes villes de l'Europe, qu'il se battrait à outrance, seul ou lui sixième, avec l'épée, la lance & la hache, avec l'aide de DIEU, de la Ste. Vierge, de monseigneur St. George & de sa dame. Le combat se devait faire dans un village de Flandre, nommé Conchy ; mais personne n'ayant comparu pour venir se battre contre ce Flamand, il fit vœu d'aller chercher des aventures dans tout le royaume de France & en Espagne, toujours armé de pied en cap ; après quoi il alla offrir un bourdon à monseigneur St. Jacques en Galice. On voit par-là que l'original de *Don Quichotte* était de Flandre.

Le plus horrible duel qui fut jamais proposé & pourtant le plus excusable, est celui du dernier duc de Gueldre *Arnout* ou *Arnaud*, dont les états tombèrent dans la branche de *France de Bourgogne*, appartenrent depuis à la branche d'*Autriche-Espagnole*, & dont une partie est libre aujourd'hui.

*Adolphe*, fils de ce dernier duc *Arnout*, fit la guerre à son père, en 1470, du tems de *Charles le Téméraire*, duc de Bourgogne ; & cet *Adolphe* déclara publiquement devant *Charles*, que son père avait joui assez long-tems, qu'il voulait jouir à son tour ; & que si son père voulait accepter une petite pension de trois mille florins, il la lui ferait volontiers. *Charles* qui était très-puissant avant d'être malheureux, engagea le père & le fils à comparaître en sa présence. Le père quoique vieux & infirme, jeta le gage de la bataille, & demanda au duc de Bourgogne, la permission de se battre contre son fils dans sa cour. Le fils l'accepta, le duc *Charles* ne permit pas ; & le père ayant justement déshérité son coupable fils & donné ses états à *Charles*, ce prince les perdit avec tous


les siens & avec la vie , dans une guerre plus injuste que tous les duels dont nous avons parlé.

Ce qui contribua le plus à l'abolissement de cet usage , ce fut la nouvelle manière de faire combattre les armées. Le roi *Henri IV.* décria l'usage des lances à la journée d'Ivry ; & aujourd'hui que la supériorité du feu décide de tout dans les batailles , un chevalier serait mal reçu à se présenter la lance en arrêt. La valeur consistait autrefois à se tenir ferme & armé de toutes pièces sur un cheval de carrosse , qui était aussi bardé de fer. Elle consiste aujourd'hui à marcher lentement devant cent bouches de canon , qui emportent quelquefois des rangs entiers.

Lorsque les duels juridiques n'étaient plus d'usage , & que les cartels de chevalerie l'étaient encor , les duels entre particuliers commencèrent avec fureur ; chacun se donna foi-même , pour la moindre querelle , la permission qu'on demandait autrefois aux parlemens , aux évêques & aux rois.

Il y avait bien moins de duels quand la justice les ordonnait solennellement ; & lorsqu'elle les condamna , ils furent innombrables. On eut bientôt des seconds dans ces combats , comme il y en avait eu dans ceux de chevalerie.

Un des plus fameux dans l'histoire , est celui de *Cailus*, *Maugiron* & *Livarot* contre *Anraguet*, *Riberac* & *Schomberg* , sous le règne de *Henri III.* à l'endroit où est aujourd'hui la place royale à Paris , & où était autrefois le palais des Tournelles. Depuis ce tems il ne se passa presque point de jour qui ne fût marqué par quelque duel , & cette fureur fut poussée au point qu'il y avait des compagnies de gendarmes dans lesquelles on ne recevait personne qui ne se fût battu au moins une fois , ou qui ne jurât de se battre dans l'année. Cette coutume horrible a duré jusqu'au tems de *Louis XIV.*



## CHAPITRE CINQUANTE-NEUVIEME.

*De CHARLES VIII. & de l'état de l'Europe, quand il entreprit la conquête de Naples.*

**L**OUIS XI. laissa son fils *Charles VIII.* enfant de quatorze ans, faible de corps & sans aucune culture dans l'esprit, maître du plus beau & du plus puissant royaume qui fût alors en Europe. Mais il lui laissa une guerre civile, compagne presque inséparable des minorités. Le roi, à la vérité, n'était point mineur par la loi de *Charles V.* mais il l'était par celle de la nature. Sa sœur aînée *Anne*, femme du duc de *Bourbon-Beaujeu*, eut le gouvernement par le testament de son père, & on prétend qu'elle en était digne. *Louis*, duc d'Orléans, premier prince du sang, qui fut depuis ce même roi *Louis XII.* dont la mémoire est si chère, commença par être le fléau de l'état, dont il devint depuis le père. D'un côté, sa qualité de premier prince du sang, loin de lui donner aucun droit au gouvernement, ne lui eût pas même donné le pas sur les pairs plus anciens que lui. De l'autre, il semblait toujours étrange qu'une femme, que la loi déclare incapable du trône, régnât pourtant sous un autre nom. *Louis*, duc d'Orléans, ambitieux, (car les plus vertueux le sont,) fit la guerre civile au roi son maître pour être son tuteur.

Le parlement de Paris vit alors quel crédit il pouvait un jour avoir dans les minorités. Le duc d'Orléans vint s'adresser aux chambres assemblées, pour avoir un arrêt qui changêât le gouvernement. *La Vaquerie*, homme de loi, premier président, répondit que ni les finances, ni le gouvernement de l'état ne regardent le parlement, mais bien les états-généraux, lesquels le parlement ne représente pas.

On

On voit par cette réponse que Paris alors était tranquille, & que le parlement était dans les intérêts de madame de *Beaujeu*. La guerre civile se fit dans les provinces & sur-tout en Bretagne, où le vieux duc *François II.* prit le parti du duc d'Orléans. On donna la bataille près de St. Aubin en Bretagne. Il faut remarquer que dans l'armée des Bretons & du duc d'Orléans, il y avait quatre à cinq cents Anglais, malgré les troubles qui épuisaient alors l'Angleterre. Quand il s'agit d'attaquer la France, rarement les Anglais ont été neutres. *Louis de la Trimoille*, grand général, battit l'armée des révoltés & prit prisonnier le duc d'Orléans leur chef, qui depuis fut son souverain. On le peut compter pour le troisième des rois *Capétiens* pris en combattant, & ce ne fut pas le dernier. Le duc d'Orléans fut enfermé près de trois ans dans la tour de Bourges, jusqu'à ce que *Charles VIII.* l'alla délivrer lui-même. Les mœurs des Français étaient bien plus douces que celles des Anglais, qui dans le même tems tourmentés chez eux par les guerres civiles, faisaient périr d'ordinaire par la main des bourreaux leurs ennemis vaincus.

La paix & la grandeur de la France furent cimentées par le mariage de *Charles VIII.* qui força enfin le vieux duc de Bretagne à lui donner sa fille & ses états. La princesse *Anne de Bretagne*, l'une des plus belles personnes de son tems, aimait le duc d'Orléans jeune encor & plein de graces. Ainsi, par cette guerre civile, il avait perdu sa liberté & sa maîtresse.

Les mariages des princes font dans l'Europe le destin des peuples. Le roi *Charles VIII.* qui avait pu du tems de son père, épouser *Marie*, l'héritière de Bourgogne, pouvait encor épouser la fille de cette *Marie* & du roi des Romains *Maximilien* ; & *Maximilien* de son côté, veuf de *Marie de Bourgogne*, s'était flatté avec raison d'obtenir *Anne de Bretagne*. Il l'avait même épousée par procureur, & le comte de *Nassau* avait au nom du roi des

Romains ; mis une jambe dans le lit de la princesse, selon l'usage de ces tems. Mais le roi de France n'en conclut pas moins son mariage. Il eut la princesse, & pour dot la Bretagne, qui depuis a été réduite en province de France.

La France alors était au comble de la gloire. Il fallait autant de fautes qu'on en fit, pour qu'elle ne fût pas l'arbitre de l'Europe.

On se souvient comme le dernier comte de Provence donna par son testament cet état à *Louis XI.* Ce comte en qui finit la maison d'*Anjou*, prenait le titre de roi des deux Siciles, que sa maison avait perdues toutes deux depuis long-tems. Il communique ce titre à *Louis XI.* en lui donnant réellement la Provence. *Charles VIII.* voulut ne pas porter un vain titre, & tout fut bientôt préparé pour la conquête de Naples, & pour dominer dans toute l'Italie. Il faut se représenter ici en quel état était l'Europe au tems de ces événemens vers la fin du quinzième siècle.

## CHAPITRE SOIXANTIEME.

*Etat de l'Europe à la fin du quinzième siècle. De l'Allemagne, principalement de l'Espagne. Du malheureux règne de HENRI IV. surnommé l'Impuissant. D'ISABELLE & de FERDINAND. Prise de Grenade. Persécution contre les Juifs & contre les Maures.*

**L'**EMPEREUR *Fredéric II.* de la maison d'*Autriche*, venait de mourir. Il avait laissé l'empire à son fils *Maximilien* élu de son vivant roi des Romains. Mais ces rois des Romains n'avaient plus aucun pouvoir en Italie. Celui qu'on leur laissait dans l'Allemagne, n'était guère au dessus de la puissance du doge à Venise ; & la maison

d'*Autriche* était encor bien loin d'être redoutable. En vain l'on montre à Vienne cette épitaphe : *Ci gît Frédéric III. empereur pieux , auguste , souverain de la chrétienté , roi de Hongrie , de Dalmatie , de Croatie , archiduc d'Autriche , &c.* elle ne sert qu'à faire voir la vanité des inscriptions. Il n'eut jamais rien de la Hongrie que la couronne ornée de quelques pierreries, qu'il garda toujours dans son cabinet, sans les renvoyer ni à son pupille *Ladislas* qui en était roi, ni à ceux que les Hongrois élurent ensuite, & qui combattirent contre les Turcs. Il possédait à peine la moitié de la province d'*Autriche* ; ses cousins avaient le reste ; & quant au titre de souverain de la chrétienté, il est aisé de voir s'il le méritait. Son fils *Maximilien* avait, outre les domaines de son père, le gouvernement des états de *Marie de Bourgogne* sa femme, mais qu'il ne régissait qu'au nom de *Philippe le Beau* son fils. Au reste, on fait qu'on l'appellait *Massimiliano pochi danari*, surnom qui ne désignait pas un puissant prince.

L'Angleterre encor presque sauvage, après avoir été long-tems déchirée par les guerres civiles de la *rose blanche* & de la *rose rouge*, ainsi que nous le verrons incessamment, commençait à peine à respirer sous son roi *Henri VII.* qui, à l'exemple de *Louis XI.* abaissait les barons & favorisait le peuple.

En Espagne les princes chrétiens avaient toujours été divisés. La race de *Henri Transtamare*, bâtard usurpateur, (puisqu'il faut appeller les choses par leur nom) régnait toujours en Castille, & une usurpation d'un genre plus singulier fut la source de la grandeur Espagnole.

*Henri IV.* un des descendants *Transtamare*, qui commença son malheureux règne en 1454, était énervé par les voluptés. Il n'y a jamais eu de cour entièrement livrée à la débauche, sans qu'il y ait eu des révolutions, ou du moins des séditions. Sa femme *Dona Juana*, que

j'appelle ainsi pour la distinguer & de sa fille *Jeanne* & des autres princesses de ce nom, fille d'un roi de Portugal, ne couvrait ses galanteries d'aucun voile. Peu de femmes dans leurs amours eurent moins de respect pour les bienfécances. Le roi *Don Henri IV* passait ses jours avec les amans de sa femme, ceux-ci avec les maîtresses du roi. Tous ensemble donnaient aux Espagnols l'exemple de la plus grande mollesse & de la plus effrénée débauche. Le gouvernement était si faible, les mécontents, qui font toujours le plus grand nombre en tout tems & en tout pays, devinrent très-forts en Castille. Ce royaume était gouverné comme la France, l'Angleterre, l'Allemagne, & tous les états monarchiques de l'Europe l'avaient été si long-tems. Les vassaux partageaient l'autorité. Les évêques n'étaient point princes souverains comme en Allemagne; mais ils étaient seigneurs & grands vassaux, ainsi qu'en France.

Un archevêque de Tolède, nommé *Carillo*, & plusieurs autres évêques, se mirent à la tête de la faction contre le roi. On vit renaître en Espagne les mêmes désordres qui affligèrent la France sous *Louis le Débonnaire*, qui, sous tant d'empereurs, troublèrent l'Allemagne que nous verrons reparaître encor en France sous *Henri III*, & désoler l'Angleterre sous *Charles I*.

Les rebelles devenus puissans déposèrent leur roi en effigie. Jamais on ne s'était avisé jusques-là d'une pareille cérémonie. On dressa un vaste théâtre dans la plaine d'Avila. Une mauvaise statue de bois représentant *Don Henri*, couverte des habits & des ornemens royaux, fut élevée sur ce théâtre. La sentence de déposition fut prononcée à la statue. L'archevêque de Tolède lui ôta la couronne, un autre l'épée, un autre le sceptre, & un jeune frère de *Henri* nommé *Alphonse* fut déclaré roi sur ce même échaffaut. Cette comédie fut accompagnée de toutes les horreurs tragiques des guerres civiles. La mort



du jeune prince , à qui les conjurés avaient donné le royaume , ne mit pas fin à ces troubles. L'archevêque & son parti déclarèrent le roi impuissant dans le tems qu'il était entouré de maîtresses ; & par une procédure inouïe dans tous les états , ils prononcèrent que sa fille *Jeanne* était bâtarde , née d'adultère , incapable de régner. On avait auparavant reconnu roi , le bâtard *Transf-tamare* , rebelle envers son roi légitime : c'est à présent un roi légitime qu'on détrône , & dont on déclare la fille bâtarde & supposée , quoique née publiquement de la reine , quoiqu'avouée par son père.

Plusieurs grands prétendaient à la royauté ; mais les rebelles se résolurent à reconnaître *Isabelle* , sœur du roi , âgée de dix-sept ans , plutôt que de se soumettre à un de leurs égaux ; aimant mieux déchirer l'état au nom d'une jeune princesse encor sans crédit , que de se donner un maître.

L'archevêque ayant donc fait la guerre à son roi au nom de l'infant , la continua au nom de l'infante ; & le roi ne put enfin sortir de tant de troubles , & demeurer sur le trône que par un des plus honteux traités que jamais souverain ait signés. Il reconnut sa sœur *Isabelle* pour sa seule héritière légitime , au mépris des droits de sa propre fille *Jeanne* ; & les révoltés lui laissèrent le nom de roi à ce prix. Ainsi le malheureux *Charles VI.* en France avait signé l'exhérédation de son propre fils.

Il fallait , pour consommer ce scandaleux ouvrage , donner à la jeune *Isabelle* un mari qui fût en état de soutenir son parti. Ils jettèrent les yeux sur *Ferdinand* hériet d'Arragon , prince à-peu-près de l'âge d'*Isabelle*. L'Archevêque les maria en secret ; & ce mariage fait sous des auspices si funestes , fut pourtant la source de la grandeur de l'Espagne. Il renouvela d'abord les dissensions , les guerres civiles , les traités frauduleux , les fausses réunions qui augmentent les

haines. *Henri*, après un de ces raccommodemens, fut attaqué d'un mal violent dans un repas que lui donnaient quelques-uns de ces ennemis réconciliés, & mourut bientôt après.

En vain il laissa son royaume en mourant à *Jeanne* sa fille; en vain il jura qu'elle était légitime; ni ses sermens au lit de mort, ni ceux de sa femme. ne purent prévaloir contre le parti d'*Isabelle* & de *Ferdinand*, surnommé depuis le *Catholique*, roi d'Arragon & de Sicile. Ils vivaient ensemble, non comme deux époux dont les biens sont communs sous les ordres du mari, mais comme deux monarques étroitement alliés. Ils ne s'aimaient, ni ne se haïssaient, se voyant rarement, ayant chacun leur conseil, souvent jaloux l'un de l'autre dans l'administration; la reine, encor plus jalouse des infidélités de son mari, qui remplissait de ses bâtards tous les grands postes, mais unis tous deux inséparablement pour leurs communs intérêts, agissant sur les mêmes principes, ayant toujours les mots de religion & de piété à la bouche, & uniquement occupés de leur ambition. La véritable héritière de Castille *Jeanne* ne put résister à leurs forces réunies. Le roi de Portugal *Don Alphonse*, son oncle, qui voulait l'épouser, arma en sa faveur. Mais la conclusion de tant d'efforts & de tant de troubles, fut que la malheureuse princesse passa dans un cloître une vie destinée au trône.

Jamais injustice ne fut ni mieux colorée, ni plus heureuse, ni plus justifiée par une conduite hardie & prudente. *Isabelle* & *Ferdinand* formèrent une puissance telle que l'Espagne n'en avait point encor vue depuis le rétablissement des chrétiens. Les mahométans Arabes-Maures n'avaient plus que le royaume de Grenade, & ils touchaient à leur ruine dans cette partie de l'Europe, tandis que les mahométans Turcs semblaient prêts de subjuguier l'autre. Les chrétiens avaient au

commencement du huitième siècle perdu l'Espagne par leurs divisions, & la même cause chassa enfin les Maures d'Espagne.

Le roi de Grenade *Alboacen* vit son neveu *Boabdilla* révolté contre lui. *Ferdinand le Catholique* ne manqua pas de fomenter cette guerre civile, & de soutenir le neveu contre l'oncle pour les affaiblir tous deux l'un par l'autre. Bientôt après la mort d'*Alboacen*, il attaqua avec les forces de la Castille & de l'Arragon, son allié *Boabdilla*. Il en coûta six années de tems pour conquérir le royaume mahométan. Enfin la ville de Grenade fut assiégée. Le siège dura huit mois. La reine *Isabelle* y vint jouir de son triomphe. Le roi *Boabdilla* se rendit à des conditions qui marquaient qu'il eût pu encor se défendre : car il fut stipulé qu'on ne toucherait ni aux biens, ni aux loix, ni à la liberté, ni à la religion des Maures : que leurs prisonniers même seraient rendus sans rançon, & que les Juifs compris dans le traité jouiraient des mêmes privilèges. *Boabdilla* sortit à ce prix de sa capitale, & alla remettre les clefs à *Ferdinand* & *Isabelle*, qui le traitèrent en roi pour la dernière fois.

Les contemporains ont écrit qu'il versa des larmes en se retournant vers les murs de cette ville bâtie par les mahométans depuis près de cinq cents ans, peuplée, opulente, ornée de ce vaste palais des rois Maures dans lequel étaient les plus beaux bains de l'Europe, & dont plusieurs salles voûtées étaient soutenues sur cent colonnes d'albâtre. Le luxe qu'il regrettait fut probablement l'instrument de sa perte. Il alla finir sa vie en Afrique.

*Ferdinand* fut regardé dans l'Europe comme le vengeur de la religion & le restaurateur de la patrie. Il fut dès-lors appelé roi d'Espagne. En effet, maître de la Castille par sa femme, de Grenade par ses armes, & de l'Arragon par sa naissance, il ne lui manquait

que la Navarre, qu'il envahit dans la suite. Il avait de grands démêlés avec la France pour la Cerdagne & le Roussillon engagés à *Louis XI*. On peut juger si étant roi de Sicile, il voyait d'un œil jaloux *Charles VIII*. prêt d'aller en Italie déposséder la maison d'*Arragon* établie sur le trône de Naples.

Nous verrons bientôt éclore les fruits d'une jalousie si naturelle. Mais avant de considérer les querelles des rois, vous voulez toujours observer le sort des peuples. Vous voyez que *Ferdinand & Isabelle* ne trouvèrent pas l'Espagne dans l'état où elle fut depuis sous *Charles-Quint & sous Philippe II*. Ce mélange d'anciens Visigoths, de Vandales, d'Africains, de Juifs & d'Aborigènes dévastait depuis long-tems la terre qu'ils se disputaient ; elle n'était fertile que sous les mains mahométanes. Les Maures vaincus étaient devenus les fermiers des vainqueurs, & les Espagnols chrétiens ne subsistaient que du travail de leurs anciens ennemis. Point de manufactures chez les chrétiens d'Espagne, point de commerce, très-peu d'usage même des choses les plus nécessaires à la vie : presque point de meubles, nulle hôtellerie dans les grands chemins, nulle commodité dans les villes : le linge fin y fut très-long-tems ignoré, & le linge grossier assez rare. Tout leur commerce intérieur & extérieur se faisait par les Juifs devenus nécessaires à une nation qui ne savait que combattre.

Lorsque vers la fin du quinzième siècle, dans l'an 1492, on voulut rechercher la source de la misère Espagnole, on trouva que les Juifs avaient attiré à eux tout l'argent du pays par le commerce & par l'usure. On comptait en Espagne plus de cent cinquante mille hommes de cette nation étrangère si odieuse & si nécessaire. Beaucoup de grands seigneurs, auxquels il ne restait que des titres, s'alliaient à des familles Juives, & réparaient par ces mariages ce que leur prodigalité

leur avait coûté ; ils s'en faisaient d'autant moins scrupule , que depuis long-tems les Maures & les chrétiens s'alliaient souvent ensemble. On agita dans le conseil de *Ferdinand & d'Isabelle*, comment on pourrait se délivrer de la tyrannie sourde des Juifs , après avoir abattu celle des vainqueurs Arabes. On prit enfin en 1492 le parti de les chasser & de les dépouiller. On ne leur donna que six mois pour vendre leurs effets , qu'ils furent obligés de vendre au plus bas prix. On leur défendit , sous peine de la vie , d'emporter avec eux ni or , ni argent , ni pierreries. Il sortit d'Espagne trente mille familles Juives , ce qui fait cent cinquante mille personnes à cinq par famille. Les uns se retirèrent en Afrique , les autres en Portugal & en France : plusieurs revinrent feignant de s'être faits chrétiens. On les avait chassés pour s'emparer de leurs richesses , on les reçut parce qu'ils en rapportaient ; & c'est contre eux principalement que fut établi le tribunal de l'inquisition , afin qu'au moindre acte de leur religion , on pût juridiquement leur arracher leurs biens & la vie. On ne traite point ainsi dans les Indes les Banians , qui y sont précisément ce que les Juifs sont en Europe , séparés de tous les peuples par une religion aussi ancienne que les annales du monde , unis avec eux par la nécessité du commerce dont ils sont les facteurs , & aussi riches que les Juifs le sont parmi nous. Ces Banians & les Guèbres aussi anciens qu'eux , aussi séparés qu'eux des autres hommes , sont cependant bien voulus par-tout ; les Juifs seuls sont en horreur à tous les peuples chez lesquels ils sont admis. Quelques Espagnols ont prétendu que cette nation commençait à être redoutable. Elle était pernicieuse par ses profits sur les Espagnols ; mais n'étant point guerrière , elle n'était point à craindre. On feignait de s'alarmer de la vanité que tiraient les Juifs d'être établis sur les côtes méridionales de ce royaume long-tems avant les

chrétiens. Il est vrai qu'ils avaient passé en Andaloufie de tems immémorial. Ils enveloppaient cette vérité de fables ridicules, telles qu'en a toujours débité ce peuple, chez qui les gens de bon sens ne s'appliquent qu'au négoce, & où le rabinisme est abandonné à ceux qui ne peuvent mieux faire. Les rabins Espagnols avaient beaucoup écrit pour prouver qu'une colonie de Juifs avait fleuri sur les côtes du tems de *Salomon*, & que l'ancienne Bétique payait un tribut à ce troisième roi de la Palestine. Il est très-vraisemblable que les Phéniciens, en découvrant l'Andaloufie, & en y fondant des colonies, y avaient établi des Juifs qui servirent de courtiers, comme ils en ont servi par-tout; mais de tout tems les Juifs ont défiguré la vérité par des fables absurdes. Ils mirent en œuvre de fausses médailles, de fausses inscriptions. Cette espèce de fourberie, jointe aux autres plus essentielles qu'on leur reprochait, ne contribua pas peu à leur disgrâce.

C'est depuis ce tems qu'on distingua en Espagne & en Portugal les anciens chrétiens & les nouveaux, les familles dans lesquelles il était entré des filles mahométanes, & celles dans lesquelles il en était entré de juives.

Cependant le profit passager que le gouvernement tira de la violence faite à ce peuple usurier, le priva bientôt du revenu certain que les Juifs payaient auparavant au fisc royal. Cette disette se fit sentir jusqu'au tems où l'on recueillit les trésors du nouveau-monde. On y remédia autant que l'on put par des bulles. Celle de la *Cruzade*, donnée en 1509 par *Jules II.* produisit plus au gouvernement que l'impôt sur les Juifs. Chaque particulier est obligé d'acheter cette bulle, pour avoir le droit de manger de la viande en carême, & les vendredis & samedis de l'année. Tous ceux qui vont à confesse, ne peuvent recevoir l'absolution sans montrer cette bulle au prêtre. On inventa encor depuis la

*bulle de composition*, en vertu de laquelle il est permis de garder le bien qu'on a volé, pourvu que l'on n'en connaisse pas le maître. De telles superstitions sont bien aussi fortes que celles qu'on reproche aux Hébreux. La sottise, la folie & les vices sont par-tout une partie du revenu public.

La formule de l'absolution qu'on donne à ceux qui ont acheté la bulle de la *Cruzade*, n'est pas indigne de ce tableau général des coutumes & des mœurs des hommes. : *Par l'autorité de DIEU tout-puissant, de St. Pierre & de St. Paul, & de notre très-saint père le pape à moi commise, je vous accorde la rémission de tous vos péchés confessés, oubliés, ignorés, & des peines du purgatoire.*

La reine *Isabelle*, ou plutôt le cardinal *Ximènes*, traita depuis les mahométans comme les Juifs ; on en força un très-grand nombre à se faire chrétiens, malgré la capitulation de Grenade, & on les brûla quand ils retournèrent à leur religion. Autant de musulmans que de Juifs se réfugièrent en Afrique, sans qu'on pût plaindre ni ces Arabes qui avaient si long-tems subjugué l'Espagne, ni ces Hébreux qui l'avaient plus long-tems pillée.

Les Portugais sortaient alors de l'obscurité ; & malgré toute l'ignorance de ces tems-là, ils commençaient à mériter alors une gloire aussi durable que l'univers, par le changement du commerce du monde, qui fut bientôt le fruit de leurs découvertes. Ce fut cette nation qui navigua la première des nations modernes sur l'océan Atlantique. Elle n'a dû qu'à elle seule le passage du cap de Bonne-Espérance ; au lieu que les Espagnols durent à des étrangers la découverte de l'Amérique. Mais c'est à un seul homme ; à l'infant *Don Henri*, que les Portugais furent redevables de la grande entreprise contre laquelle ils murmurèrent d'abord. Il ne s'est presque jamais rien fait de grand dans le

monde que par le génie & la fermeté d'un seul homme qui lutte contre les préjugés de la multitude, ou qui lui en donne.

Le Portugal était occupé de ses grandes navigations & de ses succès en Afrique; il ne prenait aucune part aux événemens de l'Italie qui alarmaient le reste de l'Europe.

## CHAPITRE SOIXANTE-UNIÈME.

### *De l'état des Juifs en Europe.*

APRÈS avoir vu comment on traitait les Juifs en Espagne, on peut observer ici quelle fut leur situation chez les autres nations. Ce peuple doit nous intéresser, puisque nous tenons d'eux notre religion, plusieurs même de nos loix & de nos usages, & que nous ne sommes au fond que des Juifs avec un prépuce. Ils firent, comme vous ne l'ignorez pas, le métier de courtiers & de revendeurs, ainsi qu'autrefois à Babylone, à Rome & dans Alexandrie. Leur mobilier en France appartenait au baron des terres dans lesquelles ils demeuraient. *Les meubles des Juifs sont au baron*, disent les établissemens de *St. Louis*.

Il n'était pas plus permis d'ôter un Juif à un baron, que de lui prendre ses manans ou ses chevaux. Le même droit s'exerçait en Allemagne. Ils sont déclarés serfs par une constitution de *Frédéric II*. Un Juif étoit domaine de l'empereur, & ensuite chaque seigneur eut ses Juifs.

Les loix féodales avaient établi dans presque toute l'Europe, jusqu'à la fin du quatorzième siècle, que si un Juif embrassait le christianisme, il perdait alors tous ses biens qui étaient confisqués au profit de son



seigneur. Ce n'était pas un sûr moyen de les convertir , mais il fallait bien dédommager le baron de la perte de son Juif.

Dans les grandes villes , & sur-tout dans les villes impériales , ils avaient leurs synagogues & leurs droits municipaux , qu'on leur faisait acheter fort chèrement ; & lorsqu'ils étaient devenus riches , on ne manquait pas , comme on a vu , de les accuser d'avoir crucifié un petit enfant le vendredi saint. C'est sur cette accusation populaire , que dans plusieurs villes de Languedoc & de Provence on établit la loi qui permettoit de les battre depuis le vendredi saint jusqu'à Pâques , quand on les trouvait dans les rues.

Leur grande application ayant été de tems immémorial à prêter sur gages , il leur était défendu de prêter ni sur des ornemens d'église , ni sur des habits sanglans ou mouillés. Le concile de Latran ordonna en 1215 , qu'ils portassent une petite roue sur la poitrine , pour les distinguer des chrétiens. Ces marques changèrent avec le tems ; mais par-tout on leur en faisait porter une , à laquelle on pût les reconnaître. Il leur était expressément défendu de prendre des servantes ou des nourrices chrétiennes , & encor plus des concubines ; il y eut même quelques pays où l'on faisait brûler les filles dont un Juif avait abusé , & les hommes qui avaient eu les faveurs d'une Juive , par la grande raison qu'en rend le grand jurisconsulte *Gallus* , que c'est la même chose de coucher avec un Juif , que de coucher avec un chien.

Quand ils avaient un procès contre un chrétien , on les faisait jurer par *Sabaoth* , *Eloï* & *Adonai* , par les dix noms de Dieu , & on leur annonçait la fièvre tierce , quarte & quotidienne , s'ils se parjuraient ; à quoi ils répondirent , *amen*. On avait toujours soin de les pendre entre deux chiens , lorsqu'ils étaient condamnés.

Il leur était permis en Angleterre de prendre des biens

de campagne en hypothèque , pour les sommes qu'ils avaient prêtées. On trouve dans le *Monasticum Anglicanum* , qu'il en coûta six marques sterlings, *sex marcas*, ( peut-être six marcs , ) pour libérer une terre hypothéquée à la Juiverie.

Ils furent chassés de presque toutes les villes de l'Europe chrétienne, en divers tems , mais presque toujours rappelés ; il n'y a guère que Rome qui les ait constamment gardés. Ils furent entièrement chassés de France , en 1394, par *Charles VI.* & jamais depuis ils n'ont pu obtenir de séjourner dans Paris , où ils avaient occupé les halles & sept ou huit rues entières. On leur a seulement permis des synagogues dans Metz & dans Bordeaux, parce qu'on les y trouva établis lorsque ces villes furent unies à la couronne ; & ils sont toujours restés constamment à Avignon, parce que c'était terre papale. En un mot , ils furent par-tout usuriers, selon le privilège & la bénédiction de leur loi , & par-tout en horreur par la même raison.

Leur fameux rabin *Maimonide* , *Abrabanel* , *Aben-Esra* & d'autres , avaient beau dire aux chrétiens dans leurs livres , Nous sommes vos pères , nos écritures sont les vôtres , nos livres sont lus dans vos églises , nos cantiques y sont chantés : on leur répondait , en les pillant , en les chassant, ou en les faisant pendre entre deux chiens. On prit en Espagne & en Portugal l'usage de les brûler. Les derniers tems leur ont été plus favorables , sur-tout en Hollande & en Angleterre , où ils jouissent de leurs richesses & de tous les droits de l'humanité dont on ne doit dépouiller personne. Ils ont même été sur le point d'obtenir le droit de bourgeoisie en Angleterre , vers l'an 1750 , & l'acte du parlement allait déjà passer en leur faveur ; mais enfin le cri de la nation & l'excès du ridicule jeté sur cette entreprise , la fit échouer : il courut cent pasquinades représentant mylord *Aaron* & mylord

*Juda*, séans dans la chambre des pairs ; on rit , & les Juifs se contentèrent d'être riches & libres.

Ce n'est pas une légère preuve des caprices de l'esprit humain , de voir les descendans de *Jacob* brûlés en procession à Lisbonne , & aspirans à tous les privilèges de la Grande-Bretagne. Ils ne sont en Turquie ni brûlés , ni bachas , mais ils s'y sont rendus les maîtres de tout le commerce ; & ni les Français , ni les Vénitiens , ni les Anglais , ni les Hollandais , n'y peuvent acheter ou vendre , qu'en passant par les mains des Juifs. Aussi les riches courtiers de Constantinople regrettent-ils peu Jérusalem , tout méprisés & tout rançonnés qu'ils sont par les Turcs.

Vous êtes frappés de cette haine & de ce mépris que toutes les nations ont toujours eue pour la nation Juive. C'est la suite inévitable de leur législation ; il fallait ou que ce peuple subjuguât tout , ou qu'il fût écrasé. Il lui fut ordonné d'avoir les nations en horreur & de se croire souillés s'ils avaiènt mangé dans un plat qui eût appartenu à un homme d'une autre loi. Ils appellaient *les nations* vingt à trente bourgades leurs voisines qu'ils voulaient exterminer ; & ils crurent qu'il fallait n'avoir rien de commun avec elles. Quand leurs yeux furent un peu ouverts par d'autres nations victorieuses , qui leur apprirent que le monde était plus grand qu'ils ne croyaient , ils se trouvèrent , par leur loi même , ennemis naturels de ces nations & enfin du genre humain. Leur politique absurde subsista quand elle devait changer ; leur superstition augmenta avec leurs malheurs ; leurs vainqueurs étaient incirconcis ; il ne parut pas plus permis à un Juif de manger dans un plat qui avait servi à un Romain , que dans le plat d'un Amorrhéen. Ils gardèrent tous leurs usages , qui sont précisément le contraire des usages sociaux ; ils furent donc avec raison traités comme une nation opposée en tout aux autres , les servant par avarice , les détestant par fanatisme , se faisant de l'usure un devoir sacré. Et ce sont nos pères !

## CHAPITRE SOIXANTE-DEUXIEME.

*De ceux qu'on appelait Bohèmes ou Égyptiens.*

IL y avait alors une petite nation aussi vagabonde, aussi méprisée que les Juifs, & adonnée à une autre espèce de rapine; c'était un ramas de gens inconnus, qu'on nommait *Bohèmes* en France, & ailleurs *Egyptiens*, *Giptes*, ou *Gifsis*, ou *Syriens*; on les a nommés en Italie *Zingani* & *Zingari*. Ils allaient par troupes d'un bout de l'Europe à l'autre, avec des tambours de basque & des castagnettes; ils dansaient, chantaient, disaient la bonne fortune, guérissaient les maladies avec des paroles, volaient tout ce qu'ils trouvaient, & conservaient entr'eux certaines cérémonies religieuses, dont ni eux, ni personne ne connaissait l'origine. Cette race a commencé à disparaître de la face de la terre, depuis que dans nos derniers tems, les hommes ont été désinfectués des sortilèges, des talismans, des prédictions & des possessions. On voit encor quelques restes de ces malheureux, mais rarement. C'était très-vraisemblablement un reste de ces anciens prêtres & des prêtresses d'*Isis*, mêlés avec ceux de la déesse de Syrie. Ces troupes errantes, aussi méprisées des Romains qu'elles avaient été honorées autrefois, portèrent leurs cérémonies & leurs superstitions mercenaires par tout le monde. Missionnaires errans de leur culte, ils couraient de province en province convertir ceux à qui un hasard heureux confirmait les prédictions de ces prophètes, & ceux qui étant guéris naturellement d'une maladie légère, croyaient être guéris par la vertu miraculeuse, de quelques mots & de quelques signes mystérieux. Le portrait que fait *Apulée* de ces troupes vagabondes de prophètes & de prophétesses, est l'image de ce que les hordes errantes

errantes appellées *Eohèmes*, ont été si long-tems dans toutes les parties de l'Europe. Leurs castagnettes & leurs tambours de basque, sont les cimbales & les crotales des prêtres Isiaques & Syriens. *Apulée* qui passa presque toute sa vie à rechercher les secrets de la religion & de la magie, parle des prédictions, des talismans, des cérémonies, des danses & des chants de ces prêtres pèlerins, & spécifie sur-tout l'adresse avec laquelle ils volaient dans les maisons & dans les basses-cours.

Quand le christianisme eut pris la place de la religion de *Numa*, quand *Théodose* eut détruit le fameux temple de *Sérapis* en Egypte, quelques prêtres Egyptiens se joignirent à ceux de *Cybèle* & de la déesse de Syrie, & allèrent demander l'aumône, comme ont fait depuis nos ordres mendiants. Mais des chrétiens ne les auraient pas assistés ; il fallut donc qu'ils mêlassent le métier de charlatans à celui de pèlerins ; ils exerçaient la chiromancie & formaient des danses singulières. Les hommes veulent être amusés & trompés ; ainsi ce ramas d'anciens prêtres s'est perpétué jusqu'à nos jours. Telle a été la fin de l'ancienne religion d'*Ossiris* & d'*Isis*, dont les noms impriment encor du respect. Cette religion, toute emblématique & toute vénérable dans son origine, était dès le tems de *Cyrus*, un mélange de superstitions ridicules. Elle devint encor plus méprisable sous les *Ptolemées*, & tomba dans le dernier avilissement sous les Romains : elle a fini par être abandonnée à des troupes de voleurs. Il arrivera peut-être aux Juifs la même catastrophe, quand la société des hommes sera perfectionnée, quand chaque peuple fera le commerce par lui-même & ne partagera plus les fruits de son travail avec ces courtiers errans : alors le nombre des Juifs diminuera nécessairement. Les riches commencent parmi eux à mépriser leurs superstitions ; elles ne seront plus que le partage d'un peuple sans arts & sans loix, qui ne trouvant plus à s'enrichir par notre négligence, ne pourra plus faire une société séparée ; &

qui n'entendant plus son ancien jargon corrompu, mêlé d'hébraïque & de syriaque, ignorant alors jusqu'à ses livres, se confondra avec la lie des autres peuples.

## CHAPITRE SOIXANTE-TROIZIEME.

*Suite de l'état de l'Europe au quinzième siècle. De l'Italie. De l'assassinat des Galéas Sforze dans une église. De l'assassinat des Médicis dans une église; de la part que SIXTE IV. eut à cette conjuration.*

**D**ES montagnes du Dauphiné au fond de l'Italie, voici quelles étaient les puissances, les intérêts & les mœurs des nations.

L'état de la Savoie, moins étendu qu'aujourd'hui, n'ayant même ni le Montferrat, ni Saluces, manquant d'argent & de commerce, n'était pas regardé comme une barrière. Ses souverains étaient attachés à la maison de France, qui depuis peu dans leur minorité, avaient disposé du gouvernement, & les passages des Alpes étaient couverts.

On descend du Piémont dans le Milanais, le pays le plus fertile de l'Italie citérieure. C'était encor, ainsi que la Savoie, une principauté de l'empire, mais principauté puissante, très-indépendante alors d'un empire faible. Après avoir appartenu aux *Viscontis*, cet état avait passé sous les loix du bâtard d'un paysan, grand homme & fils d'un grand homme. Ce paysan est *François Sforze*, devenu par son mérite connétable de Naples, & puissant en Italie. Le bâtard son fils avait été un de ces *condottieri*, chefs de brigands disciplinés, qui louaient leurs services aux papes, aux Vénitiens, aux Napolitains. Il avait pris Milan vers le milieu du quinzième siècle, & s'était ensuite emparé de Gênes, qui autrefois était si flo-

rissante, & qui, ayant soutenu neuf guerres contre Venise, flottait alors d'esclavage en esclavage. Elle s'était donnée aux Français, du tems de *Charles VI.* Elle s'était révoltée; elle prit ensuite le joug de *Charles VII.* en 1458, & le secoua encor. Elle voulut se donner à *Louis XI.* qui répondit qu'elle pouvait se donner au diable, & que pour lui il n'en voulait point. Ce fut alors qu'elle fut contrainte en 1464, de se livrer à ce duc de Milan *François Sforze.*

*Galas Sforze*, fils de ce bâtard, fut assassiné dans la cathédrale de Milan, le jour de *St. Etienne.* Je rapporte cette circonstance qui ailleurs serait frivole & qui est ici très-importante. Car les assassins prièrent *St. Etienne* & *St. Ambroise* à haute voix, de leur donner assez de courage pour assassiner leur souverain. L'empoisonnement, l'assassinat, joints à la superstition, caractérisaient alors les peuples de l'Italie. Ils savaient se venger & ne savaient guère se battre. On trouvait beaucoup d'empoisonneurs & peu de soldats. Et tel était le destin de ce beau pays depuis le tems des *Othons.* De l'esprit, de la superstition, de l'athéisme, des mascarades, des vers, des trahisons, des dévotions, des poisons, des assassinats, quelques grands hommes, un nombre infini de scélérats habiles & cependant malheureux : voilà ce que fut l'Italie. Le fils de ce malheureux *Galéas Marie*, encor enfant, succéda au duché de Milan, sous la tutelle de sa mère & du chancelier *Simonetta.* Mais son oncle, que nous appelons *Ludovic Sforze* ou *Louis le Maure*, chassa la mère, fit mourir le chancelier, & bientôt après empoisonna son neveu.

C'était ce *Louis le Maure* qui négociait avec *Charles VIII.* pour faire descendre les Français en Italie.

La Toscane, pays moins fertile, était au Milanais ce que l'Attique avait été à la Béotie. Car depuis un siècle Florence se signalait, comme on a vu, par le commerce & par les beaux-arts. Les *Médicis* étaient à la tête de cette

nation polie. Aucune maison dans le monde n'a jamais acquis la puissance par des titres si justes. Elle l'obtint à force de bienfaits & de vertus. *Cosme de Médicis*, né en 1389, simple citoyen de Florence, vécut sans rechercher de grands titres, mais il acquit par le commerce des richesses comparables à celles des plus grands rois de son temps. Il s'en servit pour secourir les pauvres, pour se faire des amis parmi les riches, en leur prêtant son bien, pour orner sa patrie d'édifices, pour appeler à Florence les savans Grecs chassés de Constantinople. Ses conseils furent pendant trente années les loix de sa république. Ses bienfaits furent ses principales intrigues, & ce sont toujours les plus sûres. On vit après sa mort, par ses papiers, qu'il avait prêté à ses compatriotes des sommes immenses, dont il n'avait jamais exigé le moindre paiement. Il mourut regretté de ses ennemis même. Florence, d'un commun consentement, orna son tombeau du nom de *père de la patrie*, titre qu'aucun des rois qui ont passé en revue, n'avait pu obtenir.

Sa réputation valut à ses descendans la principale autorité dans la Toscane. Son fils l'administra sous le nom de *gonfalonier*. Ses deux petits-fils, *Laurent* & *Julien*, maîtres de la république, furent assassinés dans une église par des conjurés, au moment où on élevait l'hostie. *Julien* en mourut, *Laurent* échappa. Le gouvernement des Florentins ressemblait à celui des Athéniens, comme leur génie. Il était tantôt aristocratique, tantôt populaire, & on n'y craignait rien tant que la tyrannie.

*Cosme de Médicis* pouvait être comparé à *Pisistrate*, qui, malgré son pouvoir, fut mis au nombre des sages. Les fils de ce *Cosme* eurent le sort des enfans de *Pisistrate* assassinés par *Harmodius* & *Aristogiton*. *Laurent* échappa aux meurtriers comme un des enfans de *Pisistrate*, & vengea comme lui la mort de son frère. Mais ce qu'on n'avait point vu dans Athènes, & ce qu'on vit à Florence,



c'est que les chefs de la religion tramèrent cette conspiration sanguinaire.

On peut par cet événement , se former une idée très-juste de l'esprit & des mœurs de ces tems-là. *La Rovère* , *Sixte IV.* était souverain pontife. Je n'examinerai pas ici avec *Machiavel* , si les *Riario* qu'il faisait passer pour ses neveux , étaient en effet ses enfans , ni avec *Michel Brutus* , s'il les avait fait naître lorsqu'il était cordelier. Il suffit , pour l'intelligence des faits , de savoir qu'il sacrifiait tout pour l'agrandissement de *Jérôme Riario* , l'un de ces prétendus neveux. Nous avons déjà observé que le domaine du St. Siège n'était pas à beaucoup près aussi étendu qu'aujourd'hui. *Sixte IV.* voulut dépouiller les seigneurs d'Imola & de Forli , pour enrichir *Jérôme* de leurs états. Les deux frères *Médicis* secoururent de leur argent ces petits princes , & les soutinrent. Le pape crut que pour dominer dans l'Italie , il fallait qu'il exterminât les *Médicis*. Un banquier Florentin établi à Rome , nommé *Pazzi* , ennemi des deux frères , proposa au pape de les assassiner. Le cardinal *Raphaël Riario* , frère de *Jérôme* , fut envoyé à Florence pour diriger la conspiration ; & *Salviati* , archevêque de Florence , en dressa tout le plan. Le prêtre *Stefano* , attaché à cet archevêque , se chargea d'être un des assassins. On choisit la solennité d'une grande fête dans l'église de *Santa Reparata* , pour égorger les *Médicis* & leurs amis , comme les assassins du duc *Galéas Sforze* , avaient choisi la cathédrale de Milan & le jour de *St. Etienne* , pour massacrer ce prince au pied de l'autel. Le moment de l'élévation de l'hostie fut celui qu'on prit pour le meurtre , afin que le peuple attentif & prosterné , ne pût empêcher l'exécution. En effet , dans cet instant même , *Julien de Médicis* fut tué par un frère de *Pazzi* , & par d'autres conjurés. Le prêtre *Stefano* blessa *Laurent* , qui eut assez de force pour se retirer dans la sacristie.

Quand on voit un pape , un archevêque , un prêtre ,

méditer un tel crime & choisir pour l'exécution , le moment où leur DIEU se montre dans le temple , on ne peut douter de l'athéisme qui régnait alors. Certainement s'ils avaient cru que leur créateur leur apparaissait sous le pain sacré , ils n'auraient osé lui insulter à ce point. Le peuple adorait ce mystère ; les grands & les hommes d'état s'en moquaient ; toute l'histoire de ces tems-là le démontre. Ils pensaient comme on pensait à Rome du tems de *César* ; leurs passions concluaient qu'il n'y a aucune religion. Ils faisaient tous ce détestable raisonnement. Les hommes m'ont enseigné des mensonges , donc il n'y a point de DIEU. Ainsi la religion naturelle fut éteinte dans presque tous ceux qui gouvernaient alors ; & jamais siècle ne fut plus fécond en assassinats , en empoisonnemens , en trahisons , en débauches monstrueuses.

Les Florentins qui aimaient les *Médicis* , les vengèrent par le supplice de tous les coupables qu'ils rencontrèrent. L'archevêque de Florence fut pendu aux fenêtres du palais public. *Laurent* eut la générosité ou la prudence de sauver la vie au cardinal neveu qu'on voulait égorger au pied de l'autel qu'il avait souillé & où il se refugia.

Une des singularités de cette conspiration fut que *Bernard Bandini* , l'un des meurtriers retiré depuis chez les Turcs , fut livré à *Laurent de Médicis* , & que le sultan *Bajazet* servit à punir le crime que le pape *Sixte* avait fait commettre. Ce qui fut moins extraordinaire , c'est que le pape excommunia les Florentins , pour avoir puni la conspiration ; il leur fit même une guerre que *Médicis* termina par sa prudence. Vous voyez à quoi l'on employait la religion & les anathêmes. Je désie l'imagination la plus atroce de rien inventer qui approche de ces détestables horreurs.

*Laurent* , vengé par ses concitoyens , s'en fit aimer le reste de sa vie. On le surnomma le *père des muses* , titre qui ne vaut pas celui de *père de la patrie* , mais qui an-

nonce qu'il l'était en effet. C'était une chose aussi admirable qu'éloignée de nos mœurs , de voir ce citoyen , qui faisait toujours le commerce , vendre d'une main les denrées du Levant , & soutenir de l'autre le fardeau de la république , entretenir des facteurs & recevoir des ambassadeurs , résister au pape , faire la guerre & la paix , être l'oracle des princes , cultiver les belles-lettres , donner des spectacles au peuple , & accueillir tous les savans Grecs de Constantinople. Il égala le grand *Cosme* par ses bienfaits , & le surpassa par sa magnificence. Ce fut dès lors que Florence fut comparable à l'ancienne Athènes. On y vit à la fois le prince *Pic de la Mirandole* , *Politiano* , *Marcillo Ficino* , *Landino* , *Lascaris* , *Calcondile* , *Marcille* , que *Laurent* rassemblait autour de lui , & qui étaient supérieurs peut-être à ces sages de la Grèce tant vantés.

Son fils *Pierre* eut comme lui l'autorité principale & presque souveraine dans la Toscane , du tems de l'expédition des Français , mais avec bien moins de crédit que ses prédécesseurs & ses descendans.

## CHAPITRE SOIXANTE-QUATRIEME.

*De l'état du pape , de Venise & de Naples , au quinzième siècle.*

L'ÉTAT du pape n'était pas ce qu'il est aujourd'hui , encor moins ce qu'il aurait dû être , si la cour de Rome avait pu profiter des donations qu'on croit que *Charlemagne* avait faites , & de celles que la comtesse *Matilde* fit réellement. La maison de *Gonzague* était en possession de Mantoue , dont elle faisait hommage à l'empire. Divers seigneurs jouissaient en paix , sous les

noms de vicaires de l'empire ou de l'église, des belles terres qu'ont aujourd'hui les papes. Pérouse était à la maison des *Bailtoni* : les *Bentivoglio* avaient Bologne : les *Potentini* Ravenne : les *Manfredi* Faënza : les *Sforces* Pezaro : les *Rimario* possédaient Imola & Forli : la maison d'*Este* régnait depuis long-tems à Ferrare : les *Pics* à la Mirandole : les barons Romains étaient encor très-puissans dans Rome ; on les appelait les *menottes* des papes. Les *Colonnes* & les *Ursins*, les *monti*, les *Savelli*, premiers barons, & possesseurs anciens des plus considérables domaines, partageaient l'état Romain par leurs querelles continuelles, semblables aux seigneurs qui s'étaient fait la guerre en France & en Allemagne dans les tems de faiblesse. Le peuple Romain assidu aux processions, & demandant à grands cris des indulgences plénières à ses papes, se soulevait souvent à leur mort, pillait leur palais, était prêt de jeter leur corps dans le Tibre. C'est ce qu'on vit sur-tout à la mort d'*Innocent VIII*.

Après lui fut élu l'Espagnol *Roderico Borgia*, *Alexandre VI*. homme dont la mémoire a été rendue exécration par les cris de l'Europe entière, & par la plume de tous les historiens. Les protestans qui, dans les siècles suivans s'élevèrent contre l'église, chargèrent encor la mesure des iniquités de ce pontife. Nous verrons si on lui a imputé trop de crimes. Son exaltation fait bien connaître les mœurs & l'esprit de son siècle, qui ne ressemble en rien au nôtre. Les cardinaux qui l'éluèrent, savaient qu'il élevait cinq enfans nés de son commerce avec *Vanoza*. Ils devaient prévoir que tous les biens, les honneurs, l'autorité seraient entre les mains de cette famille. Cependant ils le choisirent pour maître. Les chefs des factions du conclave vendirent pour de modiques sommes leurs intérêts & ceux de l'Italie.

## D E V E N I S E.

Venise, des bords du lac de Côme, étendait ses domaines en terre-ferme jusqu'au milieu de la Dalmatie. Les Ottomans lui avaient arraché presque tout ce qu'elle avait autrefois envahi en Grèce sur les empereurs chrétiens ; mais il lui restait la grande île de Crète, & elle s'était approprié celle de Chypre en 1537, par la donation de la dernière reine, fille de *Marco Cornaro*, Vénitien. Mais la ville de Venise, par son industrie, valait seule & Crète, & Chypre, & tous ses domaines en terre-ferme. L'or des nations coulait chez elle par tous les canaux du commerce ; tous les princes Italiens craignaient Venise, & elle craignait l'irruption des Français.

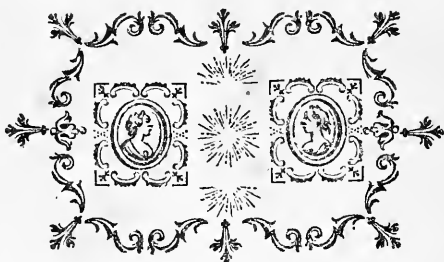
De tous les gouvernemens de l'Europe, celui de Venise était le seul réglé, stable & uniforme. Il n'avait qu'un vice radical, qui n'en était pas un aux yeux du sénat ; c'est qu'il manquait un contrepoids à la puissance patricienne, & un encouragement aux plébéyens. Le mérite ne put jamais dans Venise élever un simple citoyen, comme dans l'ancienne Rome. La beauté du gouvernement d'Angleterre, depuis que la chambre des communes a part à la législation, consiste dans ce contrepoids, & dans ce chemin toujours ouvert aux honneurs pour quiconque en est digne.

## D E N A P L E S.

Pour les Napolitains, toujours faibles & remuans, incapables de se gouverner eux-mêmes, de se donner un roi, & de souffrir celui qu'ils avaient, ils étaient au premier qui arrivait chez eux avec une armée.

Le vieux roi *Fernando* régnait à Naples. Il était bâtard de la maison d'*Arragon*. La bâtardise n'excluait point alors du trône. C'était une race bâtarde qui ré-

gnait en Castille : c'était encor la race bâtarde de *Don Pedro le sévère* qui était sur le trône de Portugal. *Fernando* régnant à ce titre dans Naples, avait reçu l'investiture du pape au préjudice des héritiers de la maison d'*Anjou* qui réclamaient leurs droits. Mais il n'était aimé ni du pape son suzerain, ni de ses sujets. Il mourut en 1494, laissant une famille infortunée, à qui *Charles VIII.* ravit le trône sans pouvoir le garder, & qu'il persécuta pour son propre malheur.



## CHAPITRE SOIXANTE-CINQUIEME.

*De la conquête de Naples par CHARLES VIII. roi de France & empereur. De Zizim frère de BAJAZET II. Du pape ALEXANDRE VI, &c.*

**C**HARLES VIII. son conseil, ses jeunes courtisans, étaient si enivrés du projet de conquérir le royaume de Naples, qu'on rendit à *Maximilien* la Franche-Comté & l'Artois, partie des dépouilles de sa femme, & qu'on remit la Cerdagne & le Roussillon à *Ferdinand le Catholique*, auquel on fit encor une remise de trois cent mille écus qu'il devait, à condition qu'il ne troubleroit point la conquête. On ne faisoit pas réflexion que douze villages qui joignent un état, valent mieux qu'un royaume à quatre cents lieues de chez soi. On faisoit encor une autre faute; on se fiait au roi *Catholique*.

L'enivrement du projet chimérique de conquérir non-seulement une partie de l'Italie, mais de détrôner le sultan des Turcs, fut encor une des raisons qui força *Charles VIII.* à conclure avec *Henri VII.* roi d'Angleterre, un marché plus honteux encor que celui de *Louis XI.* avec *Edouard IV.* Il se soumit à lui payer six cent vingt mille écus d'or, de peur que *Henri* ne lui fit la guerre; se rendant ainsi le tributaire des Anglais belliqueux qu'il craignoit, pour aller attaquer des Italiens amollis qu'il ne craignoit pas. Il crut aller à la gloire par le chemin de l'opprobre, & commença par s'appauvrir en voulant s'enrichir par des conquêtes.

Enfin *Charles VIII.* descend en Italie. Il n'avoit pour une telle entreprise que seize cents hommes d'armes, qui, avec leurs archers, composaient un corps de bataille de cinq mille cavaliers pesamment armés, deux

cents gentilshommes de sa garde , cinq cents cavaliers armés à la légère , six mille fantassins Français , & six mille Suisses , avec si peu d'argent , qu'il était obligé d'en emprunter sur les chemins , & de mettre en gage les pierres que lui prêta la duchesse de Savoie. Sa marche cependant imprima par-tout l'épouvante & la soumission. Les Italiens étaient étonnés de voir cette grosse artillerie traînée par des chevaux , eux qui ne connaissaient que de petites coulevrines de cuivre traînées par des bœufs. La gendarmerie Italienne était composée de spadassins qui se louaient fort cher pour un tems limité à ces *condottieri* , lesquels se louaient encor plus cher aux princes qui achetaient leur dangereux service. Ces chefs prenaient des noms faits pour intimider la populace. L'un s'appellait *Taille-cuisse* ; l'autre , *Fier-à-bras* , ou *Fracasse* , ou *Sacripend*. Chacun d'eux craignait de perdre ses hommes : ils poussaient leurs ennemis dans les batailles , & ne les frappaient pas. Ceux qui perdaient le champ , étaient les vaincus. Il y avait beaucoup plus de sang répandu dans les vengeances particulières , dans les enceintes des villes , dans les conspirations que dans les combats. *Machiavel* rapporte que dans une bataille de ces tems-là , il n'y eut de mort qu'un cavalier étouffé dans la presse.

Une guerre sérieuse les effraya tous , & aucun n'osa paraître. Le pape *Alexandre VI.* les Vénitiens , le duc de Milan *Louis le Maure* , qui avait appelé le roi en Italie , voulurent le traverser dès qu'il y fut. *Pierre de Médicis* , contraint d'implorer sa protection , fut chassé de la république pour l'avoir demandée , & se retira dans Venise , d'où il n'osa sortir malgré la bienveillance du roi , craignant plus les vengeances secrètes de son pays , qu'assuré de l'appui des Français.

Le roi entre à Florence en maître. Il délivre la ville de Sienne du joug des Toscans , qui bientôt après la remirent en servitude. Il marche à Rome , où *Alexan-*



dre VI. négociait en vain contre lui. Il y fait son entrée en conquérant. Le pape réfugié dans le château St. Ange, vit les canons de France tournés contre ces faibles murailles. Il demanda grace.

Il ne lui en coûta guère qu'un chapeau de cardinal pour fléchir le roi-*Briffonnet*, de président des comptes devenu archevêque, conseilla cet accommodement qui lui valut la pourpre. Un roi est souvent bien servi par ses sujets quand ils sont cardinaux, mais rarement quand ils veulent l'être. Le confesseur du roi entra encor dans l'intrigue. *Charles*, dont l'intérêt était de déposer le pape, lui pardonna & s'en repentit. Jamais pape n'avait plus mérité l'indignation d'un roi chrétien. Lui & les Vénitiens s'étaient adressés à *Bajazet II.* sultan des Turcs, fils & successeur de *Mahomet II.* pour les aider à chasser *Charles VIII.* d'Italie. Il fut avéré que le pape avait envoyé un nonce nommé *Bozzo* à la Porte, & on en conclut que le prix de l'union du sultan & du pontife, était un de ces meurtres atroces dont on commence à sentir quelque horreur aujourd'hui dans le ferrail même de Constantinople.

Le pape, par un enchaînement d'événemens extraordinaires, avait entre ses mains *Zizim* ou *Gem*, frère de *Bajazet*. Voici comment ce fils de *Mahomet II.* était tombé entre les mains du pape.

*Zizim*, chéri des Turcs, avait disputé l'empire à *Bajazet* qui en était haï. Mais malgré les vœux des peuples il avait été vaincu. Dans sa disgrâce il eut recours aux chevaliers de *Rhodes*, qui sont aujourd'hui les chevaliers de Malthe, auxquels il avait envoyé un ambassadeur. On le reçut d'abord comme un prince à qui on devait l'hospitalité, & qui pouvait être utile; mais bientôt après on le traita en prisonnier. *Bajazet* payait quarante mille sequins par an aux chevaliers, pour ne pas laisser retourner *Zizim* en Turquie. Les chevaliers le menèrent en France dans une de leurs

commanderies du Poitou, appelée *Bourgneuf*. *Charles VIII.* reçut à la fois un ambassadeur de *Bajazet* & un nonce du pape *Innocent VIII.* prédécesseur d'*Alexandre*, au sujet de ce précieux captif. Le sultan le redemandait; le pape voulait l'avoir comme un gage de la sûreté de l'Italie contre les Turcs. *Charles* envoya *Zizim* au pape. Le pontife le reçut avec toute la splendeur que le maître de Rome pouvait affecter avec le frère du maître de Constantinople. On voulut l'obliger à baiser les pieds du pape; mais *Bozzo*, témoin oculaire, assure que le Turc rejeta cet abaissement avec indignation. *Paul Jove* dit qu'*Alexandre VI.* par un traité avec le sultan, marchanda la mort de *Zizim*. Le roi de France, qui, dans des projets trop vastes, assuré de la conquête de Naples, se flattait d'être redoutable à *Bajazet*, voulut avoir ce frère malheureux. Le pape, selon *Paul Jove*, le livra empoisonné. Il resta indécis si le poison avait été donné par un domestique du pape, ou par un ministre secret du grand-seigneur. Mais on divulgua que *Bajazet* avait promis trois cent mille ducats au pape, pour la tête de son frère.

Le prince *Démétrius Cantemir* dit que, selon les annales turques, le barbier de *Zizim* lui coupa la gorge, & que ce barbier fut grand-vizir pour récompense. Il n'est pas probable qu'on ait fait ministre & général un barbier. Si *Zizim* avait été ainsi assassiné, le roi *Charles VIII.* qui renvoya son corps à son frère, aurait su ce genre de mort, les contemporains en auraient parlé. Le prince *Cantemir* & ceux qui accusent *Alexandre VI.* peuvent se tromper également. La haine qu'on portait à ce pontife, lui imputa tous les crimes qu'il pouvait commettre.

Le pape ayant juré de ne plus inquiéter le roi dans sa conquête, sortit de sa prison, & reparut en pontife sur le théâtre du Vatican. Là, dans un consistoire public, le roi vint prêter ce qu'on appelle hommage d'o-

bédience , assisté de *Jean de Ganai* , premier président du parlement de Paris , qui semblait devoir être ailleurs qu'à cette cérémonie. Le roi baisa les pieds de celui que deux jours auparavant il voulait faire condamner comme un criminel , & , pour achever la scène , il servit la messe d'*Alexandre VI. Guichardin* , auteur contemporain très-accrédité , assure que dans l'église le roi se plaça au dessous du doyen des cardinaux. Il ne faut donc pas tant s'étonner que le cardinal de *Bouillon* , doyen du sacré collège , ait de nos jours , en s'appuyant de ces anciens usages , écrit à *Louis XIV. Je vais prendre la première place du monde chrétien après la suprême.*

*Charlemagne* s'était fait déclarer dans Rome empereur d'Occident ; *Charles VIII* y fut déclaré empereur d'Orient , mais d'une manière bien différente. Un *Paléologue* , neveu de celui qui avait perdu l'empire & la vie , céda très-inutilement à *Charles VIII.* & à ses successeurs un empire qu'on ne pouvait plus recouvrer.

Après cette cérémonie , *Charles* s'avança au royaume de Naples. *Alphonse II.* nouveau roi de ce pays , haï de ses sujets comme son père , & intimidé par l'approche des Français , donna au monde l'exemple d'une lâcheté nouvelle. Il s'enfuit secrètement à Messine , & se fit moine chez les *olivétains*. Son fils *Fernando* , devenu roi , ne put rétablir les affaires , que l'abdication de son père faisait voir désespérées. Abandonné bientôt des Napolitains , il leur remit leur serment de fidélité ; après quoi il se retira dans la petite isle d'*Ischia* , située à quelques milles de Naples.

*Charles* , maître du royaume , & arbitre de l'Italie , entra dans Naples en vainqueur sans avoir presque combattu. Il prit les titres prématurés d'*Auguste* & d'empereur. Mais dans ce tems-là même presque toute l'Europe travaillait sourdement à lui faire perdre la couronne de Naples. Le pape , les Vénitiens , le duc de Milan , *Louis le Maire* , l'empereur *Maximilien* , Fer-

*donald d'Arragon, Isabelle de Castille*, se liguaient ensemble. Il fallait avoir prévu cette ligue, & pouvoir la combattre. Il repartit pour la France cinq mois après l'avoir quittée. Tel fut, ou son aveuglement, ou son mépris pour les Napolitains, ou plutôt son impuissance, qu'il ne laissa que quatre à cinq mille Français pour conserver sa conquête ; il se trompa au point de croire que des seigneurs du pays comblés de ses bienfaits soutiendraient son parti pendant son absence.

Dans son retour auprès de Plaisance, vers le village de Fornovo, que nous nommons Fornoue, rendu célèbre par cette journée, il trouve l'armée des confédérés forte d'environ trente mille hommes. Il n'en avait que huit mille. S'il était battu, il perdait la liberté ou la vie : s'il battait, il ne gagnait que l'avantage de la retraite. On vit alors ce qu'il eût fait dans cette expédition, si la prudence avait secondé le courage. Les Italiens ne tinrent pas long-tems devant lui. Il ne perdit pas deux cents hommes. Les alliés en perdirent quatre mille. Tel est d'ordinaire l'avantage d'une troupe aguerrie, qui combat avec son roi contre une multitude mercenaire. *Guicciardino* dit que depuis quelques siècles les Italiens n'avaient jamais donné une bataille si sanglante. Les Vénitiens comptèrent pour une victoire d'avoir dans ce combat pillé quelques bagages du roi. On porta sa tente en triomphe dans Venise. *Charles VIII.* ne vainquit que pour s'en retourner en France, laissant encor la moitié de sa petite armée près de Novarre dans le Milanais, où le duc d'Orléans fut bientôt assiégé.

Les ligués pouvaient encor l'attaquer avec un grand avantage ; mais ils n'osèrent. Nous ne pouvons résister, disaient-ils, *alla furia Francese*. Les Français firent précisément en Italie ce que les Anglais avaient fait en France : ils vainquirent en petit nombre, & ils perdirent leurs conquêtes.

Quand le roi fut à Turin, on fut bien étonné de voir  
un

un camérier du pape *Alexandre VI.* qui ordonna au roi de France de retirer ses troupes du Milanais & de Naples, & de venir rendre compte de sa conduite au Saint père, sous peine d'excommunication. Cette bravade n'eût été qu'un sujet de plaisanterie, si d'ailleurs la conduite du pape n'eût pas été un sujet de plainte très-sérieux.

Le roi revint en France, & fut aussi négligent à conserver ses conquêtes, qu'il avait été prompt à les faire. *Frédéric*, oncle de *Fernando*, ce roi de Naples détrôné, devenu roi titulaire après la mort de *Fernando*, reprit en un mois tout son royaume, assisté de *Gonsalve de Cordoue*, surnommé *le Grand Capitaine*, que *Ferdinand d'Arragon*, surnommé *le Catholique*, envoya pour lors à son secours.

Le duc d'Orléans, qui régna bientôt après, fut trop heureux qu'on le laissât sortir de Navarre. Enfin de ce torrent qui avait inondé l'Italie, il ne resta nul vestige; & *Charles VIII.* dont la gloire avait passé si vite, mourut sans enfans à l'âge de près de vingt-huit ans, laissant à *Louis XII.* son premier exemple à suivre, & ses fautes à réparer.



## CHAPITRE SOIXANTE-SIXIEME.

*De SAVONAROLE.*

**A**VANT de voir comment *Louis XII.* soutint ses droits sur l'Italie, ce que devint tout ce beau pays agité de tant de factions, & disputé par tant de puissances, & comment les papes formèrent l'état qu'ils possèdent aujourd'hui, on doit quelque attention à un fait extraordinaire qui exerçait alors la crédulité de l'Europe, & qui étalait ce que peut le fanatisme.

Il y avait à Florence un dominicain nommé *Jérôme Savonarole*. C'était un de ces prédicateurs à qui le talent de parler en chaire fait croire qu'il peut gouverner les peuples, & un de ces théologiens qui, ayant expliqué l'apocalypse, pensent être devenus prophètes. Il dirigeait, il prêchait, il confessait, il écrivait; & dans une ville libre, pleine nécessairement de factions, il voulait être à la tête d'un parti.

Dès que les principaux citoyens de Florence furent que *Charles VIII.* méditait sa descente en Italie, il la prédit, & le peuple le crut inspiré. Il déclama contre le pape *Alexandre VI.* Il encouragea ceux de ses compatriotes qui persécutaient les *Médicis*, & qui répandirent le sang des amis de cette maison. Jamais homme n'avait eu plus de crédit à Florence sur le commun peuple. Il était devenu une espèce de tribun, en faisant recevoir les artisans dans la magistrature. Le pape & les *Médicis* se servirent contre *Savonarole* des mêmes armes qu'il employait; ils envoyèrent un franciscain prêcher contre lui. L'ordre de *St. François* haïssait celui de *St. Dominique* plus que les *Guelfes* ne haïssaient les *Cibelins*. Le cordelier réussit à rendre le dominicain odieux. Les deux ordres se déchaînèrent l'un contre

l'autte. Enfin un dominicain s'offrit à passer à travers un bûcher pour prouver la sainteté de *Savonarole*. Un cordelier proposa aussi-tôt la même épreuve pour prouver que *Savonarole* était un scélérat. Le peuple avide d'un tel spectacle en pressa l'exécution ; le magistrat fut contraint de l'ordonner. Tous les esprits étaient encor remplis de l'ancienne fable de cet *Aldobrandin* surnommé *Petrus Igneus*, qui, dans l'onzième siècle, avait passé & repassé sur des charbons ardents au milieu de deux bûchers ; & les partisans de *Savonarole* ne doutaient pas que Dieu ne fit pour un jacobin ce qu'il avait fait pour un bénédictin. La faction contraire en espérait autant pour le cordelier.

On alluma les feux. Les champions comparurent en présence d'une foule innombrable ; mais quand ils virent tous deux de sang-froid les bûchers en flamme, tous deux tremblèrent, & leur peur commune leur suggéra une commune évasion. Le dominicain ne voulut entrer dans le bûcher que l'hostie à la main. Le cordelier prétendit que c'était une clause qui n'était pas dans les conventions. Tous deux s'obstinèrent & s'aidant ainsi l'un l'autre à sortir d'un mauvais pas, ils ne donnèrent point l'affreuse comédie qu'ils avaient préparée.

Le peuple alors soulevé par le parti des cordeliers, voulut saisir *Savonarole*. Les magistrats ordonnèrent à ce moine de sortir de Florence. Mais quoiqu'il eût contre lui le pape, la faction des *Médicis* & le peuple, il refusa d'obéir. Il fut pris & appliqué sept fois à la question. L'extrait de ses dépositions porte qu'il avoua qu'il était un faux prophète, un fourbe qui abusait du secret des confessions, & de celles que lui révélaient ses frères. Pouvait-il ne pas avouer qu'il était un imposteur ? Un inspiré qui cabale, n'est-il pas convaincu d'être un fourbe ? peut-être était-il encor plus fanatique ; l'imagination humaine est capable de réunir ces deux excès qui semblent s'exclure. Si la justice seule

l'eût condamné, la prison, la pénitence auraient suffi ; mais l'esprit de parti s'en mêla. On le condamna lui & deux dominicains à mourir dans les flammes qu'ils s'étaient vantés d'affronter. Ils furent étranglés avant d'être jetés au feu. Ceux du parti de *Savonarole* ne manquèrent pas de lui attribuer des miracles ; dernière ressource des adhérens d'un chef malheureux. N'oublions pas qu'*Alexandre VI.* lui envoya, dès qu'il fut condamné, une indulgence plénière.

Vous regardez en pitié toutes ces scènes d'absurdité & d'horreur. Vous ne trouvez rien de pareil ni chez les Romains & les Grecs, ni chez les barbares. C'est le fruit de la plus infame superstition qui ait jamais abruti les hommes, & du plus mauvais des gouvernemens. Mais vous savez qu'il n'y a pas long-tems que nous sommes sortis de ces ténèbres, & que tout n'est pas encor éclairé.

*Fin du Tome second.*











